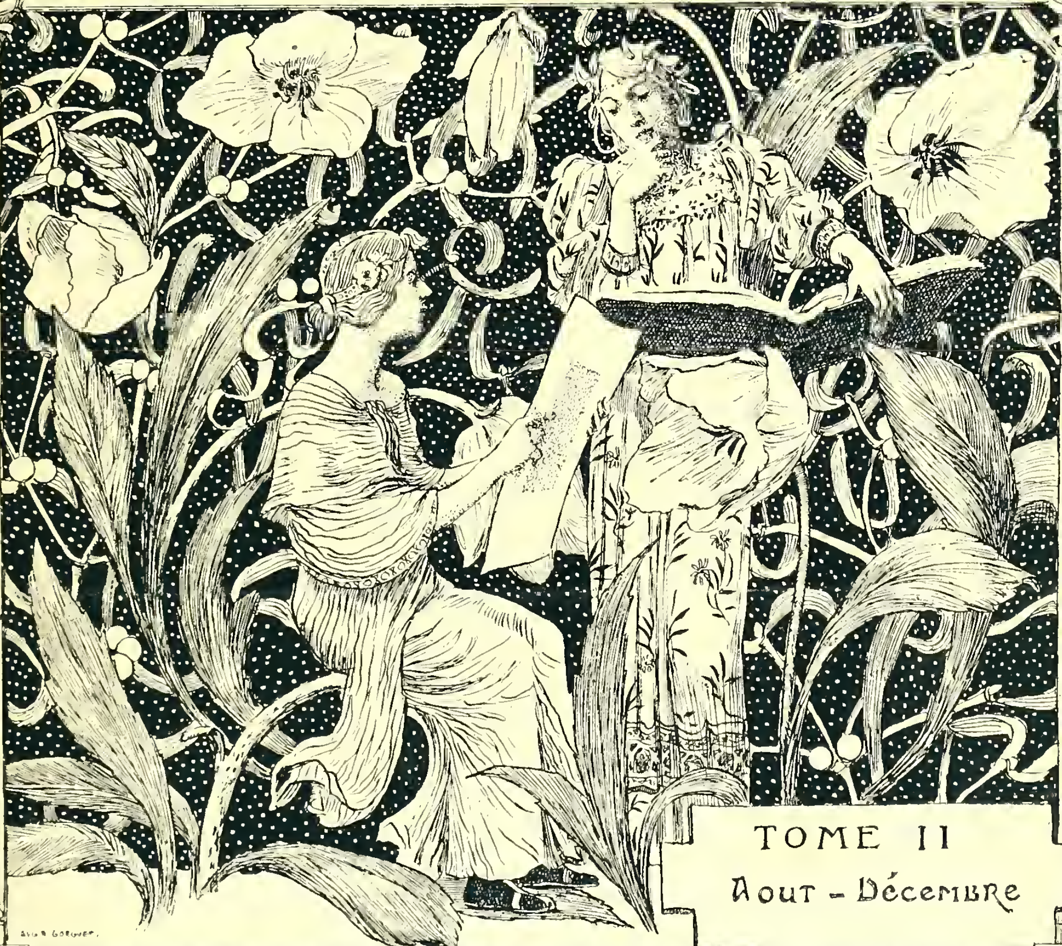
LE LIVRE & L'IMAGE

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE



TOME II

Aout – Décembre

DIRECTEUR LITTÉRAIRE
J. GRAND CARTERET

DIRECTEUR GÉRANT
ÉMILE RONDEAU

PARIS
MDCCCXCIII

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE (ÉMILE RONDEAU, SUCC^R^), 19, BOULEVARD MONTMARTRE

LE LIVRE & L'IMAGE

Il a été tiré de cet ouvrage 40 exemplaires numérotés :

N°s 1 à 10, exemplaires sur Japon.
N°s 11 à 20, — sur Chine.
N°s 21 à 40, — sur Hollande.

Imprimerie Lahure, 9, rue de Fleurus, à Paris.


R Piguet
HOTEL
7
BOBOROCHE
MEUBLES A LOUER

LE LIVRE & L'IMAGE

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

Directeur Littéraire : J. GRAND-CARTERET | *Directeur-Gérant :* ÉMILE RONDEAU

TOME II

(Août-Décembre 1893)

Avec articles de

MM. Jules Adeline, Henri Bouchot, Léo Claretie, A. d'Eylac, E.-W. Foulques, Victor Fournel, Henri Jadart, Eugène Mouton, Vicomte de Savigny de Moncorps, Henri Stein.

Avec 245 illustrations dont 23 hors texte

et nombreuses compositions originales de

MM. Henriot, Jules Adeline, Fernand Fau, E. Grenier, Gustave Giranne, Rodolphe Piguet, Henri Pille, Frédéric Régamey, Ad. Willette.

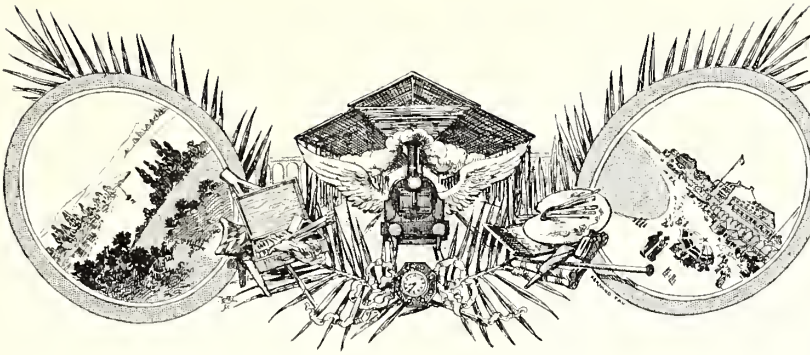
PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE

ÉMILE RONDEAU, SUCCESSEUR

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

MDCCCXCIII



LES AFFICHES DE CHEMINS DE FER

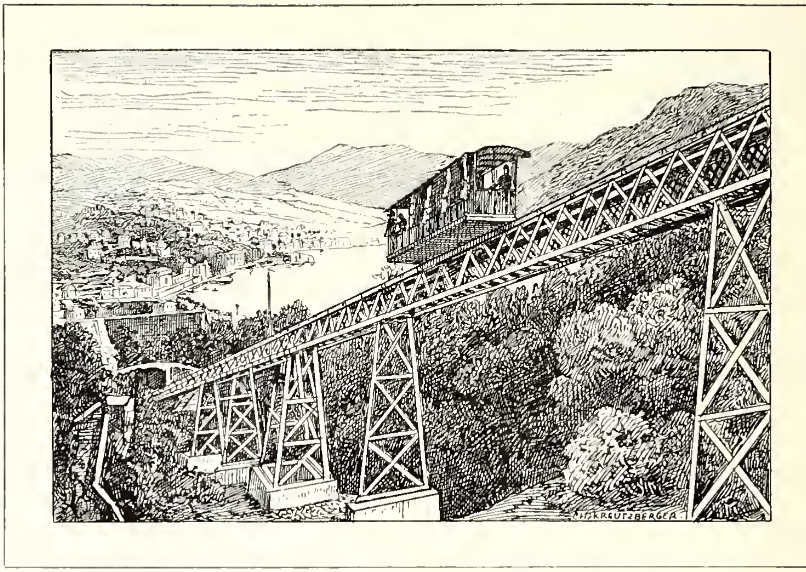
ET LE PITTORESQUE

Elles sont là sur les murs, les affiches aux couleurs étincelantes et multiples, toutes appelant également le plaisir, le mouvement, toutes tirant l'œil du citadin; hier, pour les joies bruyantes des Éden et des bals publics, aujourd'hui pour le calme des montagnes ou les exhibitions éternellement identiques des plages mondaines.

Et ce sont ces dernières affiches que je veux retenir, car elles se propagent à l'infini, car elles ont donné naissance, non point seulement à une imagerie spéciale, mais encore à une science de l'ornementation qu'on chercherait vainement durant les périodes antérieures.

Au siècle passé, la grande vue gouachée, les vues de Suisse et d'Allemagne aux cascades écumantes, aux rochers abrupts, la reproduction sans cesse cherchée de ce qu'on appelait les phénomènes majestueux de la nature et les accidents pittoresques, les points de vue célèbres avec, comme premier plan, l'arbre aux branches feuillues qu'on transportait suivant les besoins, de droite à gauche, le berger enrubanné, destiné à figurer Tityre, tandis que dans le fond, des groupes, étaient censés représenter les travaux champêtres.

A vrai dire, malgré un métier presque toujours identique, cela ne manquait point de charme, et toute une école de graveurs-gouacheurs avait pris naissance qui, de Berne, de Bâle, de Zurich, de Genève, de Neuchâtel, inondait l'étranger de produits de fabrique. Écoutons le dessinateur Aberli, un des maîtres du genre, qui, plus d'une fois, entreprit de longues tournées pédestres avec Freudenberger : « Pour



LE FUNICULAIRE DU MONTE GENEROSO (Suisse italienne).
D'après une vue du « Guide à Lugano » de L. Chénard.

embellir et enrichir ses tableaux », dit-il au sujet de ce dernier, en tête de son recueil : *Collection de quelques vues dessinées en Suisse*, « il cherche des chaumières d'une forme pittoresque qui lui servent de fond et d'accessoire. Quant à moi, je m'accommode de tout ce



HAUT D'UNE AFFICHE EN COULEURS
exécutée par la maison Orell-Füssli, à Zurich.



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE FRAIPONT

(Grandeur de l'original : 1 mètre de haut sur 0 m. 61 de large.)



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE LA MAISON ORELL FUSSLI, A ZURICH
pour le chemin de fer du Mont Pilate.
(Grandeur de l'original : 75 cent. de haut sur 49 de large.)

qui peut contribuer à l'ornement d'un paysage. » Et le même Aberli, qui n'avait pas craint de demander des conseils à J.-G. Wille, raconte en plus d'une circonstance, comment, pour dessiner ses vues, il se plaçait à mi-côte, l'horizon pas trop élevé, afin que l'ensemble se présentât bien, regrettant, du reste, « d'être obligé de laisser une belle variété d'objets ».

Ces peintres-gouacheurs, toujours à la recherche de sujets pour leurs cartons, véritables descripteurs-imagiers d'une contrée qui, sous peu, allait devenir aussi banale que le Campovaccino à Rome, furent les initiateurs de l'estampe pittoresque sous sa forme industrielle ; car, sitôt terminés, leurs croquis allaient orner les devantures des nombreux marchands qui, dans les villes suisses, allemandes ou autrichiennes, se livraient au commerce de l'estampe en couleurs pour l'étranger. Ouvrez les récits des voyageurs du temps : tous s'accordent à reconnaître le succès que rencontraient ces vues, dont la popularité dura jusqu'aux abords de 1840, avec une technique bien modifiée, et surtout bien affaiblie.

Puis, plus rien, je veux dire plus aucun sentiment d'art, quoique les hôteliers du commencement du siècle n'aient



COIN DE JARDIN D'UN GARDE-BARRIÈRE

Dessin original de E. Grenier.

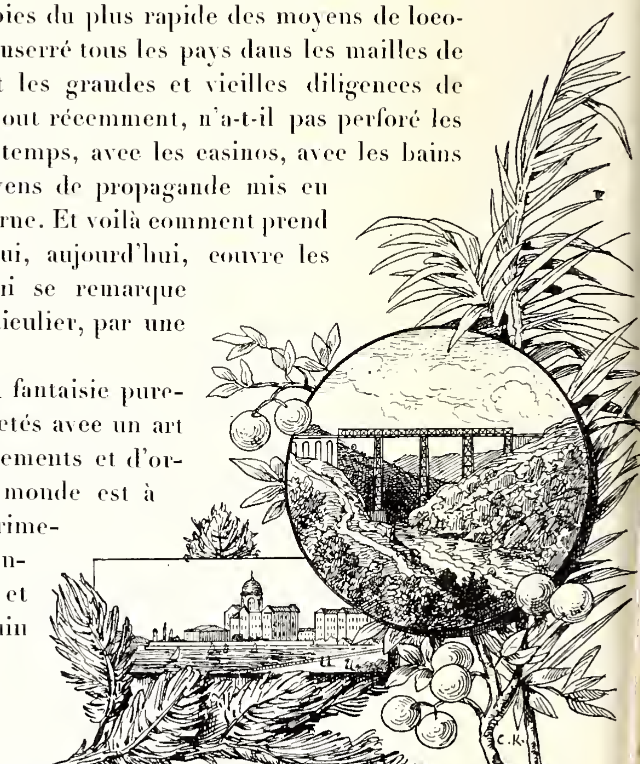
pas craint souvent d'égayer leurs notes, ce qu'on appelait encore le « relevé des dînées et des couchées », suivant l'orthographe des annuaires des messageries, de quelque petite vue gravée, tirée en bistre.

En sa période initiale, le chemin de fer ne songe pas à l'image, qui, du reste, existe à peine pour les choses de la vie quotidienne. Ni la recherche du pittoresque, ni la nécessité des stations estivales, ne sont encore entrées dans les mœurs. Bains de mer et casinos vivent d'un public restreint que les charmes de l'affiche laisseraient, très certainement, indifférent.

Mais bientôt voici la concurrence et les habitudes nouvelles écloses à la suite de ce besoin général de mouvement, caractéristique la plus particulière du siècle. Casinos, hôtels, couvrent les plages, les plaines, les monts; plus il s'en crée, plus le public augmente, immense marée montante, ayant donné naissance à un certain paysage de convention dans lequel l'élément urbain joue un rôle considérable. La ville prenant possession de la campagne; la ville venant, non pas se retremper en pleine nature, mais imposant au contraire à cette dernière ses façons de vivre.

Le chemin de fer a grandi : combien lointaines les années où les diligences empruntaient les voies du plus rapide des moyens de locomotion! Le chemin de fer a enserré tous les pays dans les mailles de ses multiples réseaux. Bientôt les grandes et vieilles diligences de montagne n'existeront plus : tout récemment, n'a-t-il pas perforé les flancs du Gothard! En même temps, avec les casinos, avec les bains de mer, il a recours aux moyens de propagande mis en honneur par la publicité moderne. Et voilà comment prend naissance l'affiche-paysage, qui, aujourd'hui, couvre les murs des grandes villes, qui se remarque entre toutes par un genre particulier, par une esthétique spéciale.

De Chéret à Fraipont, de la fantaisie purement féminine aux paysages jetés avec un art savant au milieu d'enguirlandements et d'ornements multiples, tout un monde est à retenir. Ici le chic, l'esprit primesautier d'un artiste dont les envolées ont besoin de la gaze et des enveloppements d'un féminin

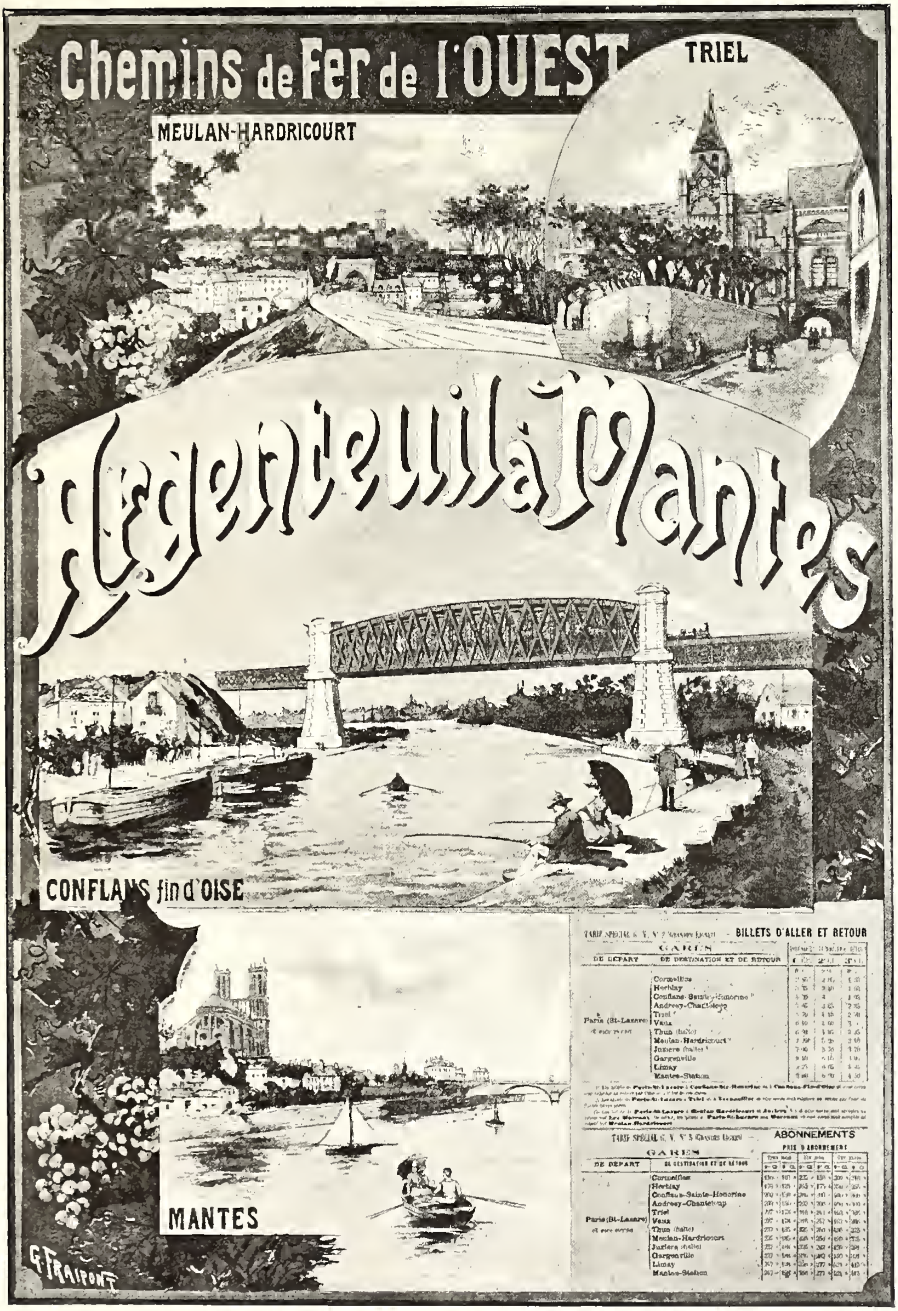


COIN D'ORNEMENT D'UN GUIDE-RÉCLAME DE CHEMIN DE FER.



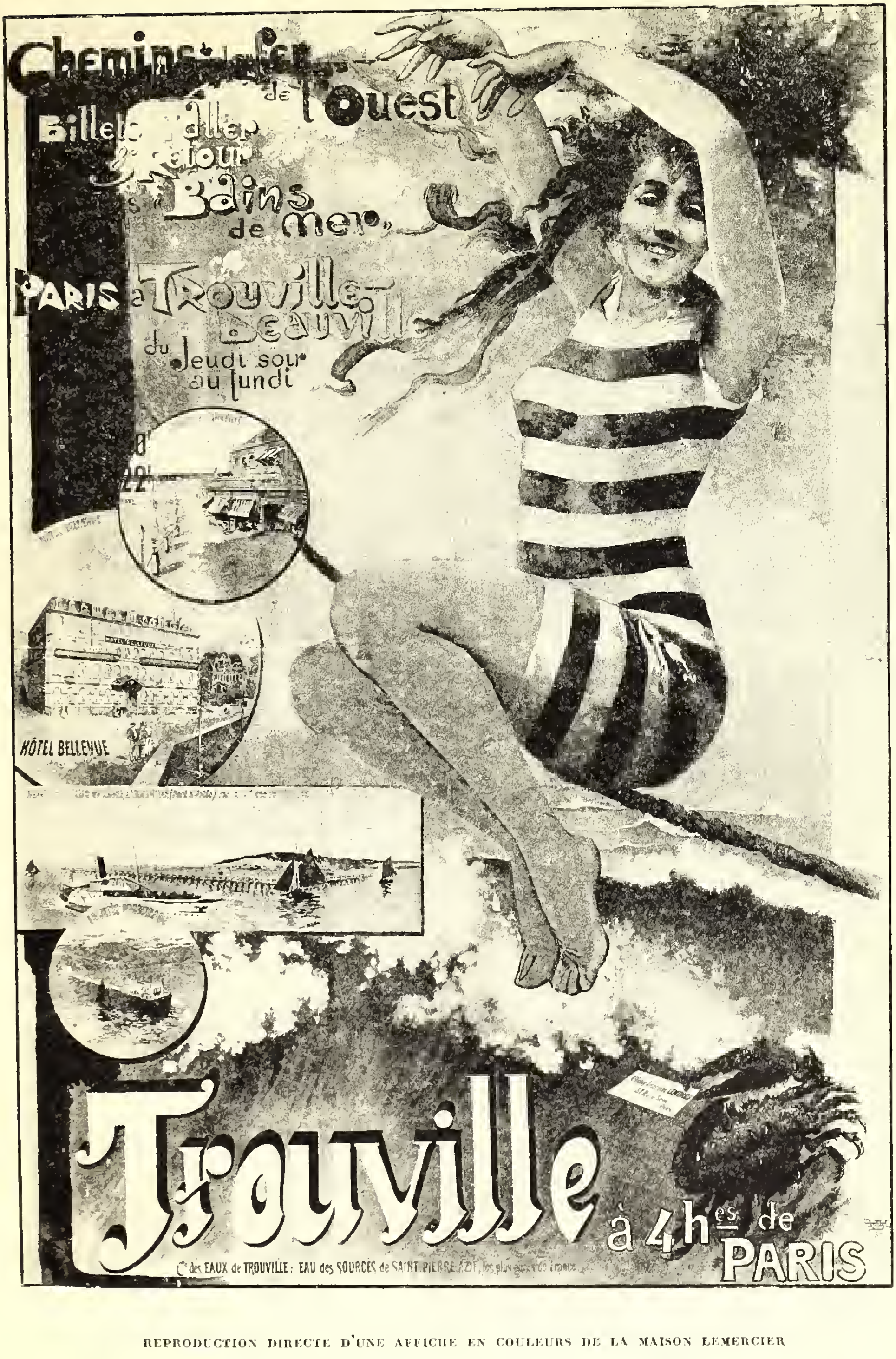
L'INTERIEUR D'UNE GARE DE CHEMIN DE FER A PARIS

La salle des Pas-Perdus à la gare Saint-Lazare, d'après une composition originale de E. Grenier.



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE FRAIPONT

(Grandeur de l'original : 109 centimètres de haut sur 77 centimètres de large.)

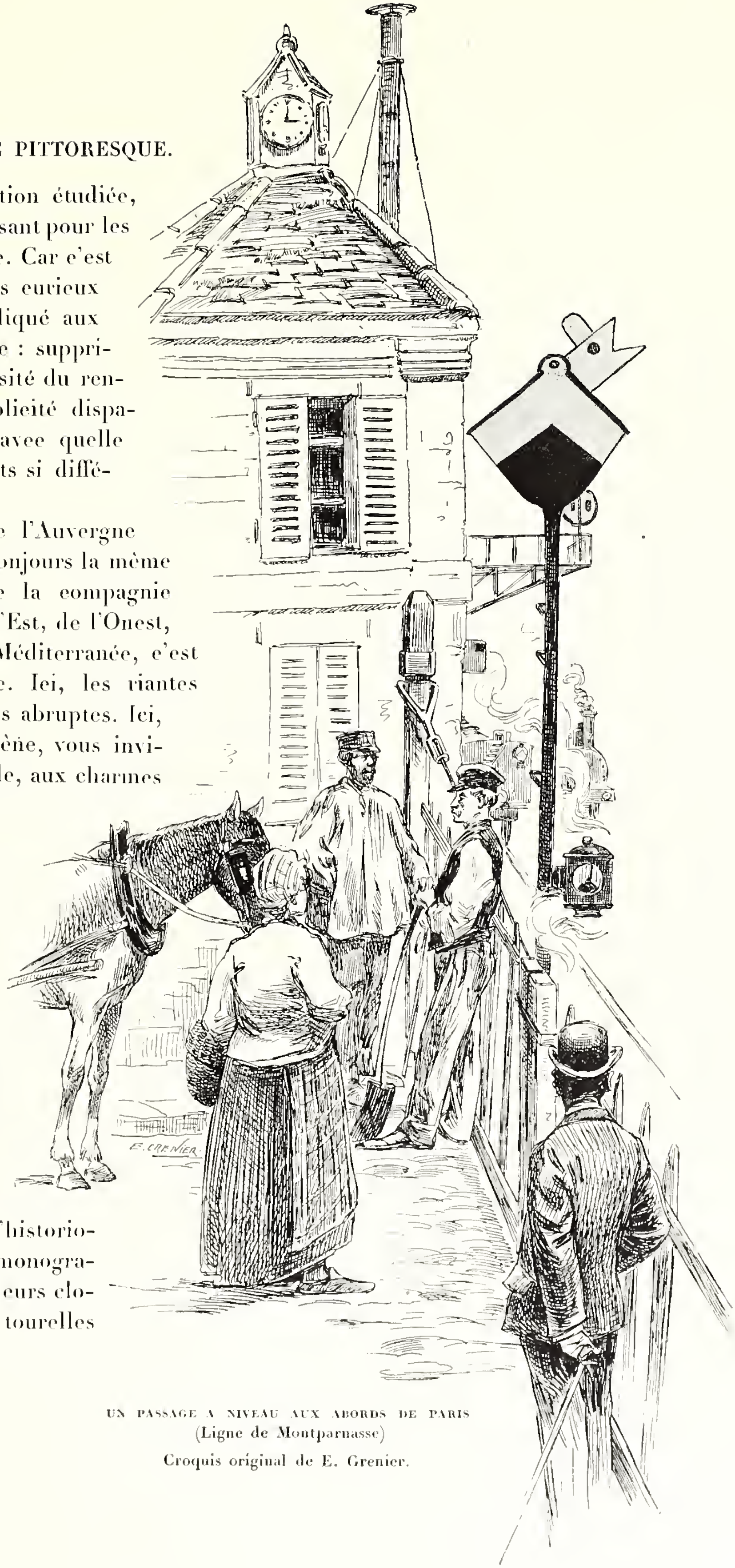


REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE LA MAISON LEMERCIER

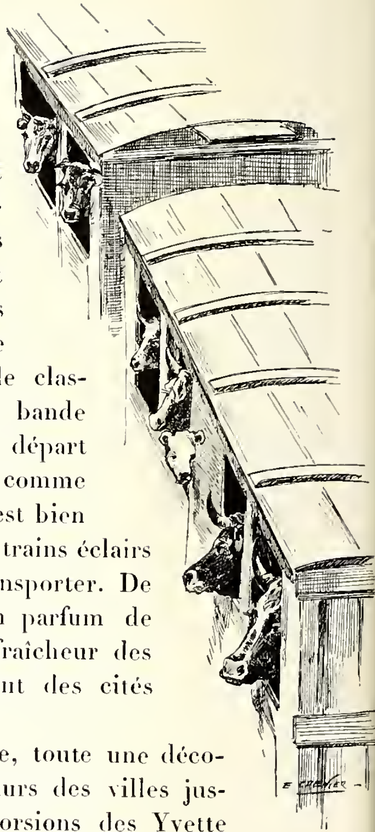
(Grandeur de l'original : 182 cent. de haut sur 128 de large.)

nuageux; là, la composition étudiée, cherchée, d'un artiste faisant pour les murs du paysage-réclame. Car c'est ce qu'il faut voir en ces curieux spécimens de l'art appliqué aux choses de la vie ordinaire : supprimez la réclame, la nécessité du renseignement, l'affiche-publicité disparaît à son tour. Aussi avec quelle science ces deux éléments si différents se sont-ils mariés!

Que le paysage soit de l'Auvergne ou de la Touraine, c'est toujours la même façon de procéder; que la compagnie ferrée soit du Nord, de l'Est, de l'Ouest, de l'Orléans ou de la Méditerranée, c'est toujours la même allure. Ici, les riantes vallées; là, les montagnes abruptes. Ici, une femme, nouvelle sirène, vous invitant, cambrée sur sa corde, aux charmes de la pleine eau; là, des types locaux, Bretons, Provençaux, Normands. Voici des bœufs attelés à un lourd chariot se détachant sur un paysage agreste, c'est l'Auvergne; voici le glacier classique, c'est la Savoie ou la Suisse, Chamonix ou le Wetterhorn. Les vieilles villes, celles que Robida excelle à faire revivre, celles dont Jules Adeline se fit, jadis, l'historiographe en une savante monographie, apparaissent avec leurs clochers élancés, avec leurs tourelles



UN PASSAGE A NIVEAU AUX ABORDS DE PARIS
(Ligne de Montparnasse)
Croquis original de E. Grenier.



à pignon. Avec leurs pimpantes villas, avec leurs casinos, avec leurs kilomètres de plage se perdant à l'infini, les stations thermales sourient à l'étranger, tandis que les montagnes portant en leurs flancs des funiculaires ailés se dressent sombres et hautaines. A la fois tableau et réclame, à la fois vue et horaire, l'affiche, en ce domaine, mélange agréablement l'utile à l'agréable. Ce n'est plus le classique voyage à tarifs réduits, se contentant d'une bande de couleur sur fond blanc, donnant les heures du départ et les prix du trajet, un Paris-Havre pour 8 fr. 75, comme on a la chapellerie à 4-8, la chaussure à 7-15; c'est bien réellement l'avant-goût du Paradis vers lequel les trains éclairs des grandes compagnies se chargent de vous transporter. De tous ces papiers illustrés se dégage comme un parfum de grand air, il semble que l'ombre des bois, la fraîcheur des prés émaillés, descende jusqu'au pauvre habitant des cités grillées par le soleil de la pierre.

Au point de vue pictural, c'est toute une flore, toute une décoration inconnue, qui viennent s'étaler sur les murs des villes jusqu'alors plus habitués aux grimaces, aux contorsions des Yvette Guilbert et des Paulus, aux levages de jambe, aux entrechats fin-de-siècle des Grille-d'Égout qu'aux enguirlandements de feuillages, qu'aux blancs edelweis, qu'aux rouges rhododendrons, parsemant d'étoiles le tapis de verdure des hautes collines montagneuses.

A côté des fantaisies de Chéret, femmes aux bras et aux jambes éternellement en mouvement, à côté des figures parisiennes, succès des cafés-concerts, véritables portraits des chanteurs et des chanteuses à la mode, à côté des petits bijoux de Willette, aux bistres si légèrement teintés, voici donc les affiches des grandes compagnies donnant à ce salon de la rue ce qui lui manquait, la fraîcheur, la verdure. Femmes, genre, portrait, paysage, la chaussée est maintenant au complet, captivant par ses notes imprévues, par ses rapprochements pittoresques.

Et, elles aussi, les affiches de chemins de fer ont leurs peintres attitrés, leurs maîtres. Ici, Fraipont, avec sa science de la décoration, sachant comme pas un marier la fleur et les écussons armoriés, affec-



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE SIMILI-AQUARELLE DE HUGO D'ALESI

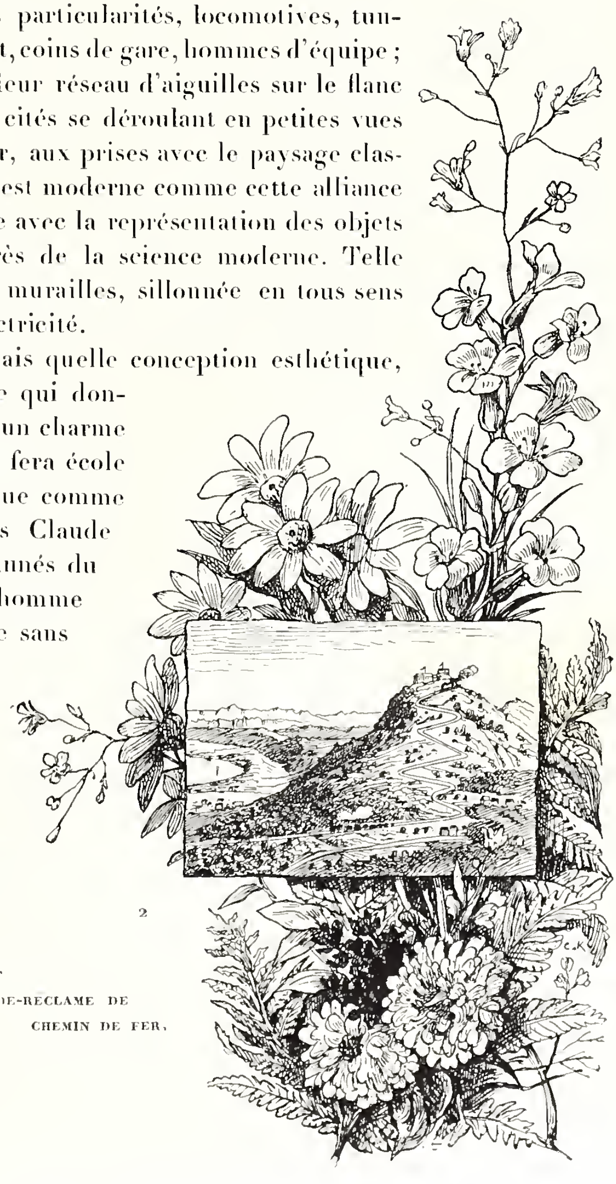
(Grandeur de l'original : 1 m. 05 de haut sur 0 m. 74 de large.)

tionnant les paysages aux claires tonalités, groupant habilement vues de villes et coins de plages; là, Grasset, donnant toujours à ses compositions un aspect moyenâgeux, avec ses décors à ciel bleu intense, avec ses oranges aux reflets dorés, cueillies dans quelque jardin des Hespérides; ailleurs, Hugo d'Alési, aux aquarelles se tenant tout d'une pièce, aux grandes surfaces d'un coloris étincelant, ayant perfectionné les procédés des ateliers de Milan et de Zurich, et tous les inconnus, et tous ceux qui s'y mettent, soit par attirance spéciale, soit que le goût du jour les y porte. Aujourd'hui, c'est Guillaume; demain, peut-être, ce sera Willette. Souhaitons-le tout au moins.

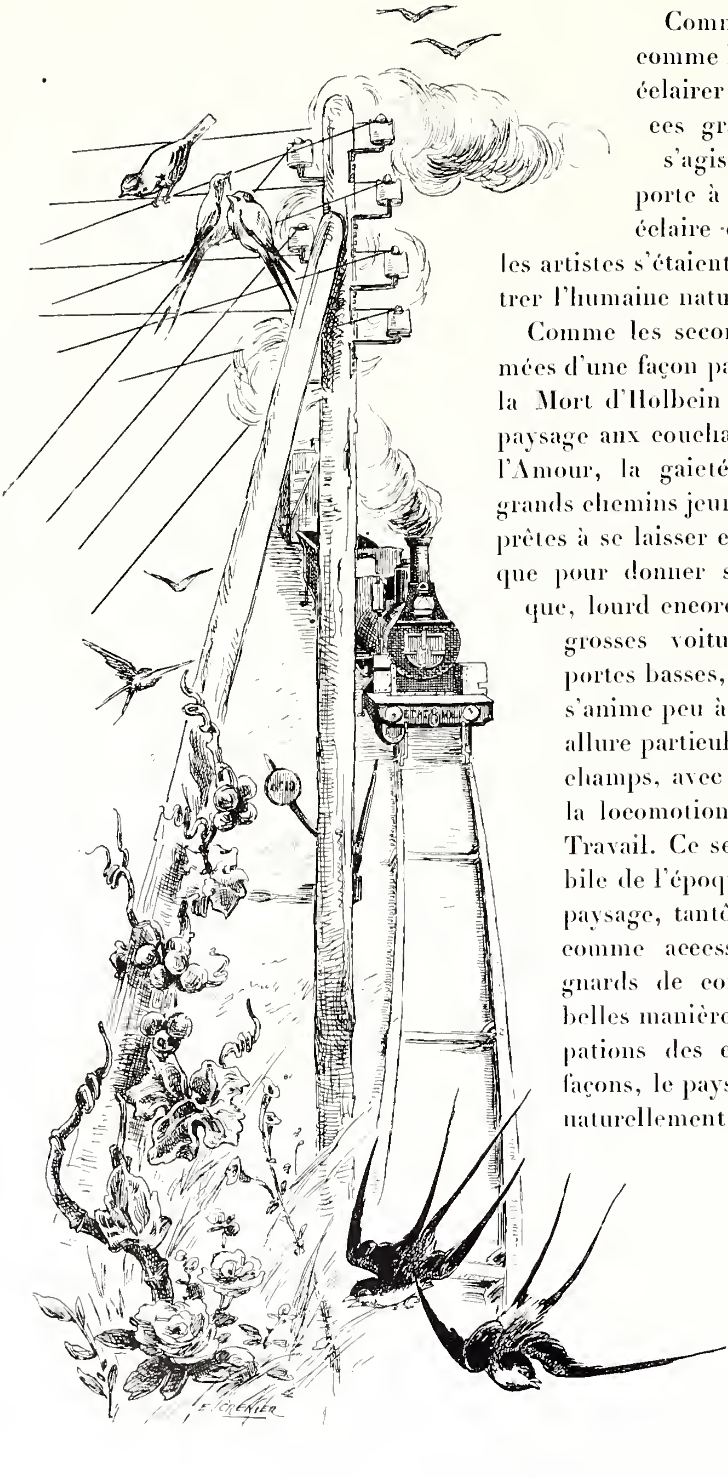
Et voici poindre, aux côtés du paysage, le chemin de fer lui-même, avec sa vie propre, avec toutes ses particularités, locomotives, tunnels, disques, quais d'embarquement, coins de gare, hommes d'équipe; les rails viennent s'enchevêtrer en leur réseau d'aiguilles sur le flanc des collines, au-dessus des vieilles cités se déroulant en petites vues panoramiques. Partout la voie de fer, aux prises avec le paysage classique. Et rien n'est curieux, rien n'est moderne comme cette alliance de la nature éternellement identique avec la représentation des objets qui personnifient en eux les progrès de la science moderne. Telle Nuremberg drapée en ses vieilles murailles, sillonnée en tous sens par des tramways et éclairée à l'électricité.

De ce mélange est résulté je ne sais quelle conception esthétique, je ne sais quelle poésie particulière qui donnera à l'affiche des chemins de fer un charme spécial. Un jour, ce paysage mural fera école et marquera dans l'histoire artistique comme le paysage historique, comme les Claude Lorrain, comme les bergers enrubannés du XVIIIe siècle. Tant il est vrai que l'homme habille tout à sa mode, que, même sans infliger aux arbres le supplice de la mutilation, ou bien encore l'obligation d'une coupe architecturale, il sait plier la nature à ses inventions.

Quelle différence entre les routes du XVIIe et celles du XVIIIe siècle!

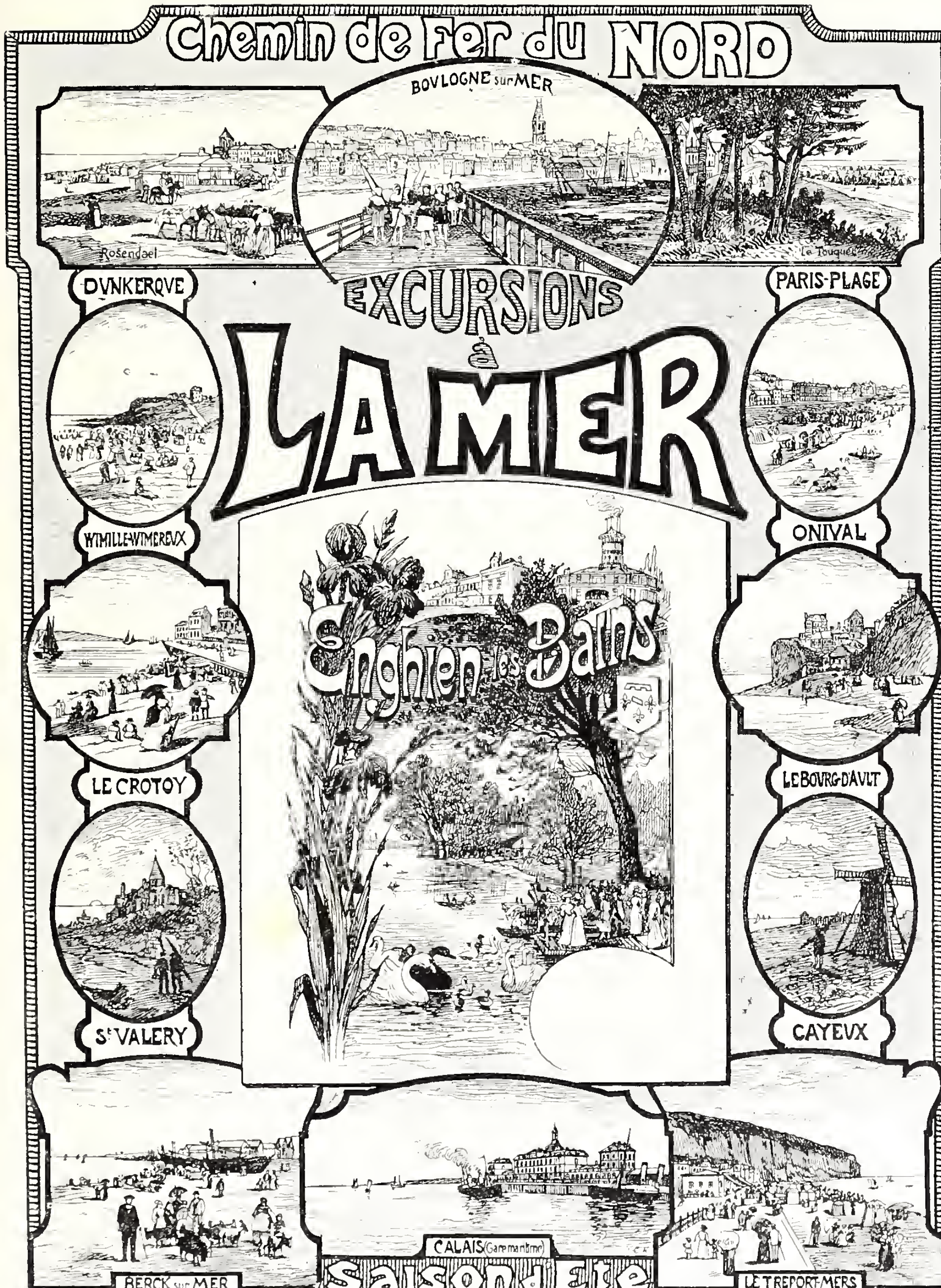


COIN D'ORNEMENT D'UN GUIDE-RECLAME DE CHEMIN DE FER.



Comme les premières sont sévères! comme les peintres se sont évertués à les éclairer d'une certaine façon! Tout, sur ces grands fleuves en marche, qu'il s'agisse des chariots ou des passants, porte à la pensée profonde; le soleil les éclaire d'un reflet couchant, comme si les artistes s'étaient donné la mission de nous montrer l'humaine nature au déclin de la vie.

Comme les secondes sont gaies, bruyantes, animées d'une façon particulière! Au XVIIe, c'est encore la Mort d'Holbein et d'Érasme qui influe sur ce paysage aux couchants rougeoyants; au XVIIIe, c'est l'Amour, la gaieté folle, qui rassemble sur les grands chemins jeunes gens et jeunes fillettes toutes prêtes à se laisser choir sur l'herbette, ne serait-ce que pour donner satisfaction à la rime. Et voici que, lourd encore sous la Restauration, avec les grosses voitures aux formes étranges, aux portes basses, aux fenêtres étroites, le paysage s'anime peu à peu au XIXe siècle, prenant une allure particulière, introduisant au milieu des champs, avec les progrès de l'industrie et de la locomotion, le grand maître moderne, le Travail. Ce sera, à coup sûr, le signe indélébile de l'époque. Autrefois, il fallait animer le paysage, tantôt avec des animaux plantés là comme accessoire, tantôt avec des campagnards de contrebande, plus habitués aux belles manières de la ville qu'aux dures occupations des champs. Aujourd'hui, de mille façons, le paysage est animé par l'homme tout naturellement : ici, par les moyens de locomotion, par les grandes diligences alpines qui paraissent vouloir narguer le chemin de fer, par les locomotives qui, sans essoufflement, atteignent



REPRODUCTION D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE FRAIPONT.
(Grandeur de l'original : 125 centimètres de haut sur 85 centimètres de large.)
D'après un dessin exécuté par Ch. Kreutzberger.

jusqu'au sommet du Righi; là, en plaine ou à mi-côte, par toutes les entreprises qui se sont emparées du sol, qu'il s'agisse de l'hôtel ou de l'usine.

Revenons à l'affiche. Comme le vélocipède, le chemin de fer a immédiatement compris de quelle utilité allait être pour lui la grande publicité murale, lui permettant de varier à l'infini ses motifs de décoration. Ici, c'est le hall du temple élevé au nouveau culte du dieu Vapeur, couvert de peintures reproduisant les villes et les sites les plus célèbres du réseau; là, ce sont des millions de prospectus-paravents venant chercher à domicile le voyageur, lui ouvrant tout un horizon de merveilles. L'affiche pour l'extérieur; la réclame pour la maison.

Cafés-concerts, Jardin de Paris, Moulin-Rouge, vous toutes, multiples attractions, ordinairement si goûtées, saluez la reine du jour, l'affiche des chemins de fer.

Reine, c'est bien le qualificatif qui lui convient, car, à ses côtés, tout détonne, tout s'efface, qu'il s'agisse des aquarelles d'Hugo d'Alési, avec leurs teintes plates, avec leur riche polychromie, reprenant la technique des vues gouachées du XVIIIe siècle, ou des compositions si heureusement groupées de Fraipont, qui transportent sur le mur les procédés jusqu'à ce jour réservés à l'illustration du livre.

Quel chemin parcouru dans le domaine de la décoration!

Quels documents pour l'histoire du développement graphique!

Les glaciers gouachés signés Aberli, Füssli, Loutherbourgh, Lory, Lafond, König, Pfenninger, Zehender, Bleuler, Birmann, qui, depuis le milieu du XVIIIe siècle jusqu'aux premières années du XIXe, faisaient l'ornement des habitations seigneuriales, en France, en Allemagne, en Suisse, se retrouvent aujourd'hui sur les murs, grâce aux affiches de chemins de fer : là où étaient des sentiers infranchissables, tout un réseau de rails reluit; là où les chaises à porteur avaient peine à passer, la locomotive souffle et gémit puissamment.

Chaîne des Alpes, vues d'Interlaken, vues du lac Majeur, Montreux et les rives du Léman, Chamonix, le roi à la cime neigeuse, celui que Bacler d'Albe appelait en 1790 « le fameux Mont-Blanc dans le Haut Faucigny, en Savoie », pics et glaciers aux noms et aux formes multiples sont sortis de l'estampe pour venir triompher sur l'affiche.

Et c'est ainsi que par l'entremise des compagnies de chemins de fer, la France, l'Europe entière prendront place, quelque jour, sur nos murs transformés, non point en banales cartes géographiques, mais en pitto-



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE SIMILI-AQUARELLE DE HUGO D'ALESI

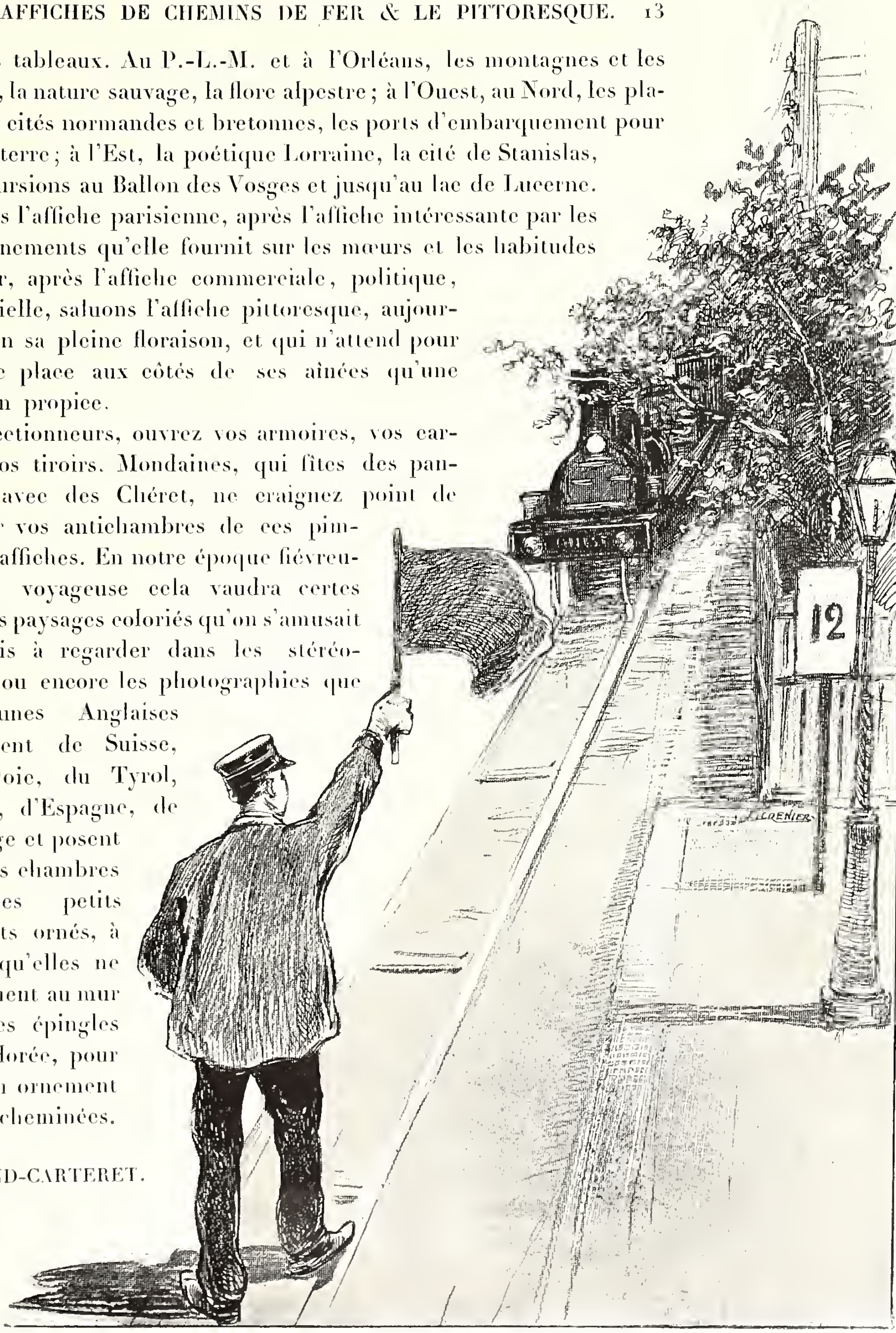
(Grandeur de l'original : 1 m. 05 de haut sur 0 m. 74 de large.)

resques tableaux. Au P.-L.-M. et à l'Orléans, les montagnes et les plaines, la nature sauvage, la flore alpestre ; à l'Ouest, au Nord, les plages, les cités normandes et bretonnes, les ports d'embarquement pour l'Angleterre ; à l'Est, la poétique Lorraine, la cité de Stanislas, les excursions au Ballon des Vosges et jusqu'au lac de Lucerne.

Après l'affiche parisienne, après l'affiche intéressante par les renseignements qu'elle fournit sur les mœurs et les habitudes du jour, après l'affiche commerciale, politique, industrielle, saluons l'affiche pittoresque, aujourd'hui en sa pleine floraison, et qui n'attend pour prendre place aux côtés de ses aînées qu'une occasion propice.

Collectionneurs, ouvrez vos armoires, vos cartons, vos tiroirs. Mondaines, qui fîtes des panneaux avec des Chéret, ne craignez point de tapisser vos antichambres de ces pimpantes affiches. En notre époque fiévreusement voyageuse cela vaudra certes bien les paysages coloriés qu'on s'amusait autrefois à regarder dans les stéréoscopes ou encore les photographies que les jeunes Anglaises rapportent de Suisse, de Savoie, du Tyrol, d'Italie, d'Espagne, de Norwège et posent en leurs chambres sur des petits chevalets ornés, à moins qu'elles ne les piquent au mur avec des épingles à tête dorée, pour faire un ornement à leurs cheminées.

J. GRAND-CARTERET.





Arrangement d'après des motifs de fers à dorer.

UN CATALOGUE DE FERS A DORER

AU XVIIIE SIÈCLE

Aujourd'hui que tout ce qui se rattache au xviiie siècle est à l'ordre du jour, que les curieux sont à l'affût des documents relatifs à l'art de cette époque élégante, sous toutes ses formes, que les questions touchant à la reliure passionnent les amateurs, les bibliophiles me sauront gré, je l'espère, de leur faire connaître un livre unique en son genre, *le Catalogue des fers à dorer de Tessier*.

La description de ce catalogue, complétée par la reproduction de quelques-unes des plaques gravées destinées aux « Étrennes Mignonnes » et aux « Colombats », d'un certain nombre de petits fers, fleurs, oiseaux, dentelles, milieux d'almanachs, fers de blason, etc..., intéressera certainement tous ceux qui étudient le xviiie siècle dans ses moindres détails. En leur mettant sous les yeux ces documents graphiques, ils seront plus à même que sur une simple explication d'apprécier la délicatesse de ces fers, la grâce de leur composition, et ils pourront se convaincre qu'avec de semblables éléments, un doreur habile guidé par un dessinateur ornemaniste de talent, obtenait facilement, au moyen de combinaisons variées, une décoration élégante, caractérisée à cette époque par les larges dentelles à très riches rinceaux.

Le précieux catalogue en question est un volume in-8, sorte de registre dont chaque feuillet est recouvert d'estampages au noir de fumée de tous les fers que le doreur employait pour son travail. Il est intitulé : *Catalogue des fers qui sont dans la boête à dorer de Tessier, à l'époque de 1789.*

Ce titre, au milieu d'un encadrement formé par une large dentelle, genre



TITRE DU CATALOGUE DE TESSIER (COLLECTION DE M. DE SAVIGNY).
Cette figure, ainsi que les suivantes, est reproduite directement d'après les estampages au noir de fumée de l'original.

Padeloup, est écrit après coup sur le feuillet n° 2, et il est permis de sup-

poser qu'à la première page arrachée se trouvait un autre titre inscrit à une date antérieure par l'ancien possesseur.

Tessier, reçu maître le 11 octobre 1785, avait succédé au relieur du duc d'Orléans et de sa maison, Lemonnier, qui figure encore en 1782 dans le « Tableau, divisé en trois classes, de la Communauté des maîtres et marchands papetiers colleurs et en meubles, cartiers relieurs doreurs de livres, à la ville, fauhourgs et banlieue de Paris, » volume in-12, Paris, veuve Valade, imprimeur de la Communauté, rue des Noyers.



PLAQUE POUR LES « COLOMBAT* »

* On appelait ainsi le *Calendrier de la Cour* parce qu'il avait été inventé en 1700 par le sieur Jacques Colombat, imprimeur ordinaire du Roi, pour l'usage particulier des rois de France.

Lemonnier appartenait à cette famille de relieurs célèbres dont le premier fut reçu maître en 1634 et auxquels on doit les fameuses reliures mosaïques portant leur nom.

J'emprunte au remarquable ouvrage de M. Ernest Thoinan (*Les Relieurs français*, Paris, 1893, Émile Paul, Huard et Guillemin) les renseignements biographiques suivants :

« Jean-Charles-Henri, dit le Jeune, fils de Louis-François, eut sa maîtrise en 1757. Sa demeure, indiquée rue Saint-Jean de Beauvais, donne à penser qu'il habitait avec son père, auquel il succéda, dit-on, dès 1759. Nous le trouvons avec le titre de relieur ordinaire de Mgr le Duc d'Orléans. Son élection comme garde de la Communauté eut lieu le 10 mai 1769. Jean-Charles-Henri était un des bons relieurs de son temps, et sa réputation, sans égaler celle de Nicolas-Denis Derôme le jeune, n'en était pas moins fort estimable. »

Cet artiste, dit Dudin, dans son *Art de reliure* publié en 1772, élevé par un père distingué dans sa profession, en a toujours soutenu la réputation.

Tessier tenait certainement de son prédécesseur non seulement sa boîte à dorer, mais aussi le catalogue de ses fers, dressé sans aucun doute avant l'année 1760. La preuve en est au feuillet intercalé dans le volume après les onze premières pages et portant la mention : *Supplément de l'année 1760. Deux fers de calendriers ou de Collombas* (sic).

Sans doute aussi, la plus grande partie de ces fers d'un pur style Louis XV,

avaient appartenu, ainsi que le catalogue, au père de Jean-Charles-Henri. Je retrouve, en effet, sur la reliure d'un petit volume de 1755, *les Spectacles de Paris, ou suite du Calendrier historique et chronologique des théâtres, 4e partie, à Paris, chez Duchesne*, une dentelle in-18, plein or, estampée, qui figure à la page 5 de ce catalogue, et, au milieu des plats, les numéros 203 et 204 du Catalogue, petits personnages, hommes et femmes, dansant avec des castagnettes à la main. (Voir les figurines de la page 19.)





PLAQUES POUR LES « COLOMBAT »

Le nombre des fers catalogués est de 768, divisés en séries. Chaque série est numérotée et classée sous des désignations écrites de la main du maître avec une orthographe un peu fantaisiste, mais qu'il est intéressant de conserver scrupuleusement :

« Une plaque *plein or*, *in*-12, pour une reliure à compartiments de filets, avec fleurons, petits culots, dent courante, feuillages, etc., genre Padeloup.

« Une plaque *in*-18, pour une reliure à bordure pleine, à fonds azurés encadrant un charmant bouquet de fleurs.

« Une *dantel* (sic), *in*-18, *plein or.* » — C'est celle qui décore le petit volume *les Spectacles de Paris*, 1755.

« Vingt plaques gravées pour les *Collombats.* » — Les numéros 19 et 20

figurent sur le feuillet intercalé, dont j'ai déjà parlé, portant la mention *Supplément de l'année* 1760, *deux fers de calendrier ou de Collombats.*

« Treize plaques pour les *Étrennes mignones* (sic). »

De même que chez Colombat et chez Dubuisson, la reliure de ce genre de petits livres semble avoir été une des spécialités de Lemonnier. Ces reliures très chargées d'or étaient clinquantes, il est vrai, mais plaisaient beaucoup alors, ayant pour elles l'engouement du moment. Les trente-trois





PLAQUES POUR LES « ÉTRENNES MIGNONNES. »

Les *Étrennes Mignonnes* inventées (*sic*) en 1724 par le sieur Jouënne, imprimeur, rue Saint-Jacques, qui furent « curieuses, utiles, » et même « amusantes, » étaient, comme le *Calendrier de la Cour*, de format in-24, et furent avec lui le *vade-mecum* des élégants du XVIII[e] siècle. Pas de grand seigneur qui ne les eût dans sa « pochette à almanachs ». Elles parurent bien avant dans notre siècle, toujours religieusement achetées par les gens de l'ancienne génération

plaques gravées de Lemonnier, toutes différentes de composition, sont ornées de fleurs, de coquilles, d'oiseaux chimériques, cartouches genre guitare, fonds de panneaux quadrillés avec fleurettes au milieu. Quelques-unes ont une bordure pleine à fond azuré; d'autres ont des encadrements formés d'entre-lacs et filets, ornementation dans le style de Bérain.

Le prix de ces reliures n'était pas très élevé, grâce au mode de fabrication, qui consistait à faire venir d'un seul coup les dentelles très compliquées servant d'encadrement à des milieux frappés en or, et aussi parce



REPRODUCTION D'UNE PAGE DU CATALOGUE DE TESSIER

* Ces différents sujets se rencontrent couramment sur les petits almanachs du XVIII[e] siècle, de format in-24 (Almanachs Chantants, Étrennes Lyriques, Tablettes de Thalie et autres, de chez Duchesne, Gueffier, Cuissart, Langlois ou Cailleau).

qu'en vertu de l'arrêt du conseil privé du Roi donné à Versailles le 26 juillet 1700, — arrêt jusqu'à ce jour inconnu, et dont je dois la communication à M. Léon Gruel — ces livrets, *petits usages*, appelés communément *camelottes* quarrées, longuettes, plates, étaient reliés à la grecque comme par le passé et non pas cousus sur nerfs comme les *usages* et *gros usages*, les livres de *privilège* et de *prix*.

On entendait par *petits usages* les alphabets, petits livres de prière, petits psautiers, demi-psautiers, quarts de psautiers et toutes sortes d'heures et de livres d'église, catéchismes, prières du soir et du matin, petites introductions, livres d'études primaires, comme rudiments, particules, racines, petits auteurs, et encore les petits livres que l'on imprimait pour le Roi et que Sa Majesté faisait distribuer à ses officiers et gardes.



CARTOUCHES POUR DES FILLES.

Les *gros usages* étaient les missels diurnaux, bréviaires, graduels, antiphoniers, psautiers, etc.

Ceci dit, continuons l'énumération du catalogue Tessier :

« Vingt-huit *fers à rouler*.

« Cent *petits fers*, fleurs et fleurettes, fruits, feuillages, rinceaux.

« Deux cent soixante-dix-sept fers classés sous le nom de *petite pensée*, *petit bouquest*, *grand bouquest*, *grand bouquest et dantelle*, *fers pour servire à des dantelles*, *millieux de plein or d'almanach*, *millieux et autres fers d'almanachs*, *différents fers de traits*, *coin Denfolio* (sic) *et in-4*, *coin in folio et in-4*, *avec Rosset*.

« Cent fers *Rossette in-4*, *in-8 et in-12*; *palette des tomes in-12*, *in-4 et in-8*.

« *Differ* (Différents) *Roulot et autre. Palette des queux*, trente-huit *fer à dos*.

« Soixante-dix-neuf fers. *Armes Louis XV*, *Mgr le Dauphin*; *cartouche*, *armes d'Orléans*, *de Chartres*, *du Roy*, *de la Reine*. *cartouche de mar. de France* (*maréchaux*). *Cartouche pour les roys Despagnes* (sic), *de Naples*, *Don Philippe*, *l'infant don Louis*, *l'infante fille de don Philippe*, *autre idem*, *don Louis*, *cartouche pour des filles*, *cartouche pour des femme*, *différentes armes*, *cartouche armes in-fol.*, *cartouche de duc*, *id.*, *le duc Daumont*, *Dentelle in-fol. et in-4*.

« Quatre-vingt-huit *diférens fect* (sic) *de blason*, couronnes, pièces héraldiques, croix de Lorraine, fleurs de lys, dauphins, merlettes, toison d'or, etc.. .

« Huit *support de blason*, levrettes, lions, griffons. »

Les armes d'Orléans devaient naturellement se trouver dans cette boîte de doreur, sous différentes formes et de diverses grandeurs, Lemonnier, comme on l'a vu plus haut, étant relieur des livres du duc d'Orléans.

Son enseigne était : « Aux armes d'Orléans », son adresse, très fine-

ment gravée et ornée d'une fort jolie vignette, avec le texte suivant : « Lemonnier, seul relieur-doreur de livres de Mgr le Duc d'Orléans et de sa maison, demeure rue et vis-à-vis le collège de Beauvais ».

Sur un des derniers feuillets écrits, — plusieurs pages du volume étant encore en blanc, — *quatorze petits fers, millieux d'almanachs, fleurettes*, etc., sans doute les plus récentes acquisitions du doreur.

Veut-on savoir, maintenant, ce que coûtait cet attirail de relieur-doreur?

D'après les prix inscrits à côté de l'estampage de chaque fer, je relève pour fers, dentelles, pièces héraldiques, rouleaux, palettes, etc., environ 1385l 12s; plaques gravées pour « les Colombats » et « Étrennes Mignonnes » environ 1320l, total 2,705l 12s.



CARTOUCHE POUR DES FEMMES.

La plupart de ces fers furent mis au rebut; les armoiries de nos rois remplacées par l'écusson impérial, les fleurs de lis par l'aigle de Napoléon. Nous retrouvons, en effet, sous le premier Empire, Tessier, relieur et doreur du duc d'Orléans et de sa maison, devenu, après avoir employé aussi pour ses reliures les emblèmes révolutionnaires, « relieur et doreur de la Trésorerie impériale et du Bureau de la Guerre ».

Du reste, les différentes phases de la carrière de cet artiste nous sont indiquées par les étiquettes suivantes :

1° TESSIER. Succes. du Sr Lemonnier. Seul relieur doreur de livres de Mgr le Duc d'Orléans, et de sa Maison, fait, place des fausses Bibliothèques, fait aussi des Registres et Cartons pour les Bureaux. Rue de la Harpe, au-dessus de la rue Serpente, n° 165, A Paris.

Même vignette gravée que celle de Lemonnier. (Une Renommée à droite, un Amour, à gauche, soutenant les armes d'Orléans.)

2° TESSIER. Seul relieur et doreur de la Trésorerie Nationale et du département, tient la librairie rue de la Harpe, au-dessus de la rue Serpente, n° 151, à Paris.

Modification dans la vignette. Les armes d'Orléans sont remplacées par le faisceau de la liberté surmonté du bonnet phrygien.

3° Adresse gravée entourée d'ornements style Empire[1] :

> Rue de la Harpe, n° 45.
> TESSIER
> Relieur et doreur de l'Intendance de la Maison de l'Empereur, des Ministres de l'Intérieur et du Trésor Public. Connu pour les grands et beaux ouvrages, tels que le Grand Musée Français, Paris et ses monuments, Piranesi, du voyage en Espagne et de la Commission d'Egypte pour le grand voyage. A Paris.

4° Une autre adresse, à peu près de la même époque, et ainsi rédigée :

> Rue de la Harpe, n° 45.
> TESSIER
> Relieur et doreur de la Trésorerie Impériale et du Bureau de la guerre. Connu pour les grands et beaux ouvrages tels que la Caleographie, Piranesi, Paris et ses monuments, Antiquités de la France et le grand et superbe Musée Français. A Paris.

5° Adresse imprimée dans un très petit ovale.

N° 45
Rue de la Harpe
TESSIER
relieur-doreur
à Paris.

Cette étiquette, dont je dois la communication à l'obligeance de M. Léon Gruel, relieur, chercheur passionné de tout ce qui a trait à ses devanciers, est collée dans un volume in-folio quelque peu encombrant, imprimé chez Tastu en 1829, intitulé : *Voyage dans la basse et haute Égypte*, par Vivant-Denon.

En sa longue carrière de relieur-doreur, Tessier n'avait pas su lutter contre la décadence de l'art qui avait suivi la Révolution et se fit sentir longtemps encore.

Plaignons-le, plaignons surtout ceux de nos grands-pères qui aimaient les livres de n'avoir eu alors que des relieurs sans talent et sans goût. Mais nous, les fervents du XVIIIe siècle, félicitons-nous d'avoir vu de nos jours d'habiles artistes faire revivre l'art si français des Padeloup, des Derôme et des Lemonnier. Car les maîtres actuels sauraient se servir aussi

1. Une des étiquettes de Tessier — la première — a été reproduite dans le *Bulletin* de la librairie Morgand et Fatout (1880, p. 625).

bien que leurs devanciers d'il y a cent cinquante ans des fers à dorer de la « boëte de Tessier ».

Si Dubuisson, Lemonnier, Tessier et autres maîtres relieurs, en concurrence avec les miroitiers, doreurs sur cuir, garnisseurs et enjoliveurs, faisaient et doraient les couvertures d'une grande quantité de *Collombats*, sans cependant pour les relieurs y ajouter aucune glace (*arrest de la cour du Parlement 7 août* 1760), beaucoup de « Calendriers de la Cour » richement habillés n'en sortaient pas moins de chez Colombat lui-même.

On conserve, en effet, aux archives de l'Arsenal, un mémoire « des livres fournis et impressions pour les menus plaisirs du Roy pendant l'année 1754 » par ledit Collombat, précieux tant au point de vue des détails que du prix de la reliure elle-même. Document topique pour l'histoire de ce petit manuel officiel de poche, qui a nom « Calendrier de la Cour », donnant la composition exacte de la fameuse « boëte à almanachs » commandée chaque année pour le Roi, marquant soigneusement les différences de reliures suivant le rang et l'importance des personnages auxquels ils étaient destinés. Reliures à compartiments de différentes couleurs, ornées de peinture sous mica avec chiffres et armoiries, pour les grands seigneurs; dentelles à petits fers, armes poussées en or sur des plats ou attributs emblématiques pour les personnages de moindre importance; reliures en maroquin ou en veau façon écaille, doublées de tabis ou de papiers à fond d'or, et même simple brochage de papiers d'ornement pour les exemplaires ordinaires destinés au service des officiers subalternes de la maison du Roi. Echelle du luxe et des situations sociales par le livre allant des reliures les plus riches aux couvertures les plus humbles!

Vte DE SAVIGNY DE MONCORPS.



DENTELLE D'IN-FOLIO

CANONES & DECRETA CONCILII TRIDENTINI

(ROME, 1564)

EXEMPLAIRE SUR VÉLIN DONNÉ PAR LE CARDINAL DE LORRAINE
AU CHAPITRE DE REIMS,
ET CONSERVÉ ACTUELLEMENT A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE.

Le cardinal Charles de Lorraine, archevêque de Reims (1541-1574), fit de nombreux présents au Chapitre de son Église métropolitaine. Il rapporta notamment d'Italie, pour les lui offrir, plusieurs volumes et manuscrits précieux, encore conservés à la Bibliothèque de Reims. L'un d'eux y manque cependant, et se trouve, depuis près d'un siècle, parmi les richesses de la réserve à la Bibliothèque nationale. C'est l'exemplaire sur vélin des *Canones et decreta Concilii Tridentini*, imprimé à Rome par Paul Manuce en 1564, offert par Pie IV à Charles de Lorraine, et remis par lui probablement l'année suivante au Chapitre de Reims[1].

Le Chapitre réserva une place d'honneur à ce superbe ouvrage relié en maroquin rouge et portant sur ses plats, d'un côté les armoiries du donateur, de l'autre celles d'un cardinal contemporain, probablement italien. Voici en quels termes le catalogue de la Bibliothèque capitulaire indiquait son titre et sa mention : « *Intra fenestras.* Canones et decreta SS. Concilii Tridentini, *Romæ, apud Paulum Manutium*, in-folio, 1 volume, 1564, en vélin. Donné et signé par M. le Cardinal de Lorraine au Chapitre de Reims.

1. Des renseignements précis sur la première édition de cet ouvrage en 1564, et sur sa rareté pour les exemplaires sur vélin, se trouvent dans le *Manuel du Libraire* de Brunet, t. I, 1860, col. 1544-45. — Il y est fait mention d'un exemplaire sur vélin, portant une dédicace d'Alde Manuce au Cardinal Paleotti avec les armes de ce cardinal sur la reliure. Mais l'exemplaire du cardinal de Lorraine n'est pas signalé directement, il est seulement question de la présence d'un exemplaire sur vélin à la Bibliothèque nationale. — Renseignements analogues dans le *Trésor des livres rares et précieux*, par Th. Græsse, Dresde, 1861, t. II, p. 37.

Nº 125. *Benefactor, Card. de Lorr.*[1] » Après un séjour de deux cent vingt-huit ans dans le même local, l'heure fatale vint où cette rareté bibliographique subit les vicissitudes des déplacements et des mélanges au milieu d'énormes amas d'ouvrages de moindre valeur. Devenue propriété nationale en 1792, elle se trouva annexée au dépôt littéraire confié à la surveillance de la commune de Reims.

Cependant son existence était connue des bibliographes de Paris et fut signalée sous le Directoire, nous ne savons par quelle voie, à l'attention et à la sollicitude du ministre de l'Intérieur, François de Neufchâteau[2]. A la date du 9 frimaire an VII, ce dernier faisait réclamer le volume par les administrateurs du département de la Marne à la municipalité de Reims, en exprimant l'ordre d'une recherche immédiate et de l'envoi du volume à Paris « dans l'espace d'une décade ».

Nul doute à cet égard, le livre ne courait aucun péril à Reims. Il était, il est vrai, confondu dans une vaste collection, sans ordre pour le moment, mais cet oubli assurait sa sauvegarde : nul projet de vente ou d'aliénation n'était à l'ordre du jour. On pouvait seulement craindre qu'il ne fût dérobé, malgré la surveillance d'Engrand et de Bergeat, commissaires à la Bibliographie. L'injonction du ministre était formelle, néanmoins, pour son déplacement sans le moindre retard, et bon gré mal gré, dès le 17 frimaire, les deux commissaires préparaient un projet de réponse au ministre. Il est clair, d'après le texte de leur projet, que l'on chercha d'abord à gagner du temps, en exposant au ministre combien la recherche d'un volume isolé était difficile dans une masse considérable de volumes non classés, ni même catalogués sur fiches : « Comment, disait-on, porter la lumière dans ce chaos? » On arguait même de la pénurie où l'administration laissait les citoyens chargés de la garde du dépôt, et de l'impossibilité où ils étaient de faire une recherche spéciale et de rédiger une notice d'inventaire général que demandait aussi François de Neufchâteau.

Toutefois, les membres de la municipalité se montrèrent plus enclins et plus prompts que les deux commissaires à obtempérer à la demande ministérielle, car bientôt, le 19 nivôse suivant, ils déclaraient à ces derniers « ne pouvoir retarder plus longtemps l'envoy » de l'ouvrage qu'ils appellent « un manuscrit », et, le 23 du même mois, ils s'en dessaisissaient « avec une entière satisfaction ».

C'était bien pour la Bibliothèque nationale, et non pour le ministre personnellement, que le volume était envoyé, car les édiles rémois témoignaient, avec un parfait désintéressement, que ce volume leur paraissait « en effet, digne de figurer à la Bibliothèque nationale ». C'était l'époque d'ailleurs où, de tous les coins de la France, affluaient vers la capitale les

1. *Catalogus Bibliothecæ Ecclesiæ Remensis*, in-folio, f. 153. Ms. de la Bibliothèque de Reims.

2. Au Ministère de l'Intérieur ressortissaient alors l'Instruction publique et les Beaux-Arts, et l'on sait quelle activité déploya en leur faveur l'illustre homme d'État, du mois de juin 1798 au mois de juin 1799, court espace, mais champ fécond pour son initiative éclairée.

cartulaires, les chartes avec leurs sceaux, les plans, les œuvres d'art et d'orfèvrerie provenant des établissements religieux supprimés en 1790[1]. Cette portion de la richesse publique, qualifiée invariablement de *bien national* pour les immeubles comme pour les objets mobiliers, n'avait été spécialement affectée à personne, et l'État en disposait à peu près à son gré et selon les vues du moment. La lettre de François de Neufchâteau, accusant réception de l'envoi, est bien conçue en ce sens, car il ne remerciait pas la municipalité rémoise d'un don, mais simplement « des soins qu'elle avait donnés à sa recherche ».

Dès son entrée dans le grand dépôt de la rue Richelieu, le volume aura été soigneusement accueilli et sauvegardé. Il y est certes bien à sa place au point de vue de l'érudition et de l'histoire de la typographie, mais au point de vue des souvenirs et de la provenance directe, il est permis de regretter qu'il ait quitté le fonds essentiellement rémois du Chapitre de Reims. La mémoire du cardinal de Lorraine est toujours fidèlement conservée dans sa ville métropolitaine, surtout à raison de la fondation de l'Université (1547) et de l'introduction de l'imprimerie (1552), double bienfait dont elle lui est redevable. C'est donc une consolation pour nous de pouvoir décrire ici minutieusement l'un des objets les plus précieux que les Rémois tenaient de sa munificence et de son sincère attachement à leur cité[2]. Voici la description du volume du Concile de Trente, ainsi que la copie de la mention, avec signature autographe, que consigna sur la garde l'illustre donateur.

Le titre porte en dix lignes : *Canones et decreta sacrosancti, œcumenici et generalis Concilii Tridentini, sub Paulo III, Iulio III, Pio IIII, Pontificibus max. — Romæ, apud Paulum Manutium, Aldi F.*, M.D.LXIIII. Cum Priuilegio Pii IIII. Pont. Max. In-folio de ccxxxix pages. Coté à la Bibliothèque nationale B 1053 (vélins, 270) double[3].

Exemplaire sur vélin, relié en maroquin rouge, doré sur tranches. Sur les plats, on voit d'un côté les armes du cardinal de Lorraine, de l'autre les armes d'un autre cardinal qui nous sont inconnues, chapeau au-dessus de l'écu.

Ces deux écussons sont peints. Celui du cardinal de Lorraine a gardé ses couleurs assez fraîches et encore vives; au contraire, celui du revers est plus défraîchi par le temps et le frottement[4]. Il est assez difficile de préciser

1. Ce fut à cette époque, sans doute, ou un peu auparavant, que le calice dit *de Saint-Remi*, fut également transporté de Reims à Paris, au cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale. On n'y a pas gardé trace de son entrée. Il revint heureusement à Reims en 1861, et se trouve en dépôt au trésor de la cathédrale.

2. Un autre legs du cardinal de Lorraine au Chapitre était la mitre précieuse qu'il porta au concile de Trente. Elle fut volée au musée en l'an XII. Il reste de lui à la bibliothèque l'*Évangéliaire slave*, et à la cathédrale le *Lavement des pieds*, superbe toile de Girolamo Le Mutien qu'il rapporta d'Italie.

3. Bibliothèque nationale (*Réserve*). Ouvrage décrit sur place par M. L. Demaison, archiviste de Reims, le 13 mars 1892.

4. Outre les reliures déjà signalées à la bibliothèque de Reims, deux autres aux armes du cardinal Charles de Lorraine se trouvent à Paris, l'une à la Bibliothèque nationale, l'autre à la

les couleurs des fonds. On distingue nettement des croissants dans les quartiers écartelés avec d'autres armoiries qui sont échiquetées; le chef porte trois faces d'azur.

La description intérieure de l'ouvrage n'aurait pas d'intérêt puisque l'édition en est bien connue et que la rareté n'en est devenue si grande que pour les exemplaires sur vélin. Mais ce qui attache un caractère plus intéressant encore à l'exemplaire du cardinal de Lorraine, c'est qu'il venait du pape lui-même et avait été vraisemblablement choisi pour cela avec un soin particulier par l'éditeur. Ce point est rappelé dans la dédicace manuscrite au Chapitre de Reims que nous reproduisons en entier.

Il est écrit sur le feuillet de garde :

Hoc sacrosanctum œcumenicum Concilium Tridenti primum sub Paulo III Pontifice Max. Die vigesima tertia Mensis Decembris, Anno Dñi M.D.XLV Inchoatum : Deinde sub Julio III Kal. Maii. Anno M.D.LI. repetitum; Postremo sub Pio IIII. Die XIII. Januarii M.D.LXII, Instauratum; Et sub eodem juxta Patrum decreta XXVI. Januar. M.D.LXIIII confirmatum, et ad Ill^mum principem ac Dominum D. Carolum Cardinalem a Lotharingia, quod sententiam primus in eo dixerat, emendatioribus characterib : S. D. beneficicentia transmissum : Idem. R^mus Cardinalis Remensis Archiepiscopus Dilectis suis in χρο fratribus Remen̄ Capituli canonicis, tanquam paterni sui erga illos amoris pignus, et bene ac pie vivendi exemplar donatum ecclesiæ tabulario in perpetuum. R. D. C.

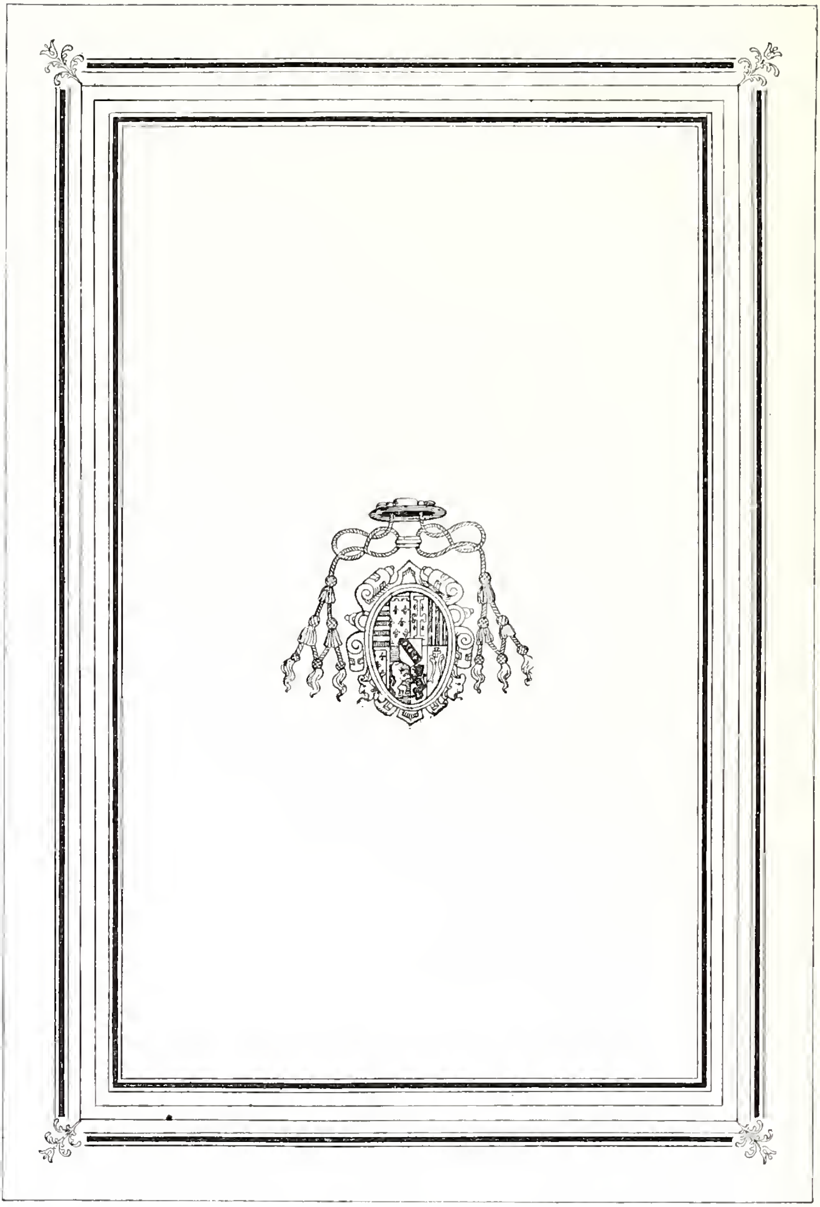
(Autographe signé de la main du cardinal) :

Ita est.

Carolus Car^lis de Lotaringia
ar. Remensis.

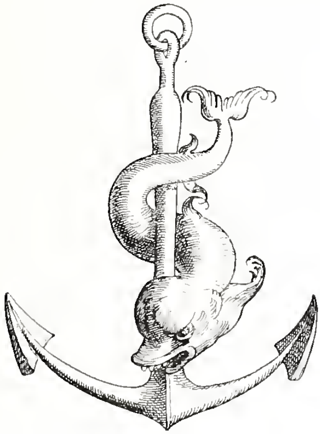
Si la bibliothèque de Reims ne possède plus l'exemplaire sur vélin des *Canones Concilii Tridentini* provenant du cardinal de Lorraine, elle reste dépositaire de l'exemplaire également authentiqué à la main par les secrétaires du Concile, provenant du chanoine Pinguenet et des bénédictins de Saint-Remi de Reims. Cet exemplaire est coté E. 532, il est couvert d'une reliure pleine du XVIIIe siècle, en maroquin rouge, et il porte quelques notes sur le feuillet de garde. On y trouve d'abord des renseignements sur la rareté de l'édition, puis sur le titre, on lit les mentions manuscrites suivantes : *Ex dono D. Jacobi Pinguenet, Canonici Remensis*, 1705. — *Archimonast. S. Remigii Remensis, Ordinis S. Bened. Cong. S. Mauri*, 1710. — *J. Pinguenet can. Remen.* 1648; et en regard, sur une note jointe, la clause de donation elle-même : *Je veux et entend que le Concile de Trente après moy*

bibliothèque de l'Arsenal, et ont été reproduites dans *le Nouvel armorial du Bibliophile* par J. Guigard, 1890, t. I, p. 317, et dans l'ouvrage de M. Henri Bouchot, *les Reliures d'Art à la Bibliothèque nationale*, 1888.



PLAT DE LA RELIURE EN MAROQUIN ROUGE des « CANONES ET DECRETA CONCILII TRIDENTINI », avec les armes du Cardinal de Lorraine (Bibliothèque Nationale).

CANONES, ET DECRETA
SACROSANCTI OECVMENICI
ET GENERALIS CONCILII
TRIDENTINI
SVB PAVLO III, IVLIO III PIO IIII
PONTIFICIBVS MAX



ROMAE,
Apud Paulum Manutium, Aldi F
M. D. LXIIII
Cum priuilegio Pii IIII, Pont. Max

RÉDUCTION DU TITRE INTERIEUR DES « CANONES ET DECRETA CONCILII TRIDENTINI ».

(Ce titre, placé sur la gauche, suivant l'usage de l'époque, est imprimé en noir.)

soit donné en mon nom aux Pères de Saint-Remi et soit conservé en leur bibliothèque. — J. Pinguenet[1].

C'est à la fin du volume, au verso de la page CCXXXIX, que se trouvent les attestations d'authenticité manuscrites et signées par le secrétaire du concile *Angelus Massarellus*, et par les notaires *Antonius Peregrinus* et *Cynthius Pamphilus*. Leurs signatures sont accompagnées de leurs cachets imprimés en noir, offrant pour le premier une balance avec les initiales M A, pour le second deux roses et une épée tenue par une dextrochère, avec les initiales P C, et pour le troisième une sorte de cartouche sommé d'une croix contenant un soleil et terminé aux angles par des croissants, avec les initiales C P dans l'intervalle.

HENRI JADART,
Conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Reims.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I

Demande de François de Neufchâteau, transmise à la municipalité de Reims.

Châlons, le 9 frimaire an VII de la République française, une et indivisible.

L'Administration centrale du département de la Marne, à l'Administration municipale de Reims.

Le Ministre de l'Intérieur, citoyens, nous demande une notice des manuscrits et imprimés faisant partie de la bibliothèque du ci-devant Chapitre de Reims, il nous charge également de faire rechercher dans les dépôts littéraires existant dans votre commune un volume des décrets du Concile de Trente, imprimé en 1564 sur velin, et dont le cardinal de Lorraine avait fait présent au Chapitre de Reims. Nous vous prions de donner les ordres nécessaires pour que, dans la décade au plus tard, la notice demandée par le Ministre nous parvienne, et pour faire faire la recherche du volume des décrets. Vous voudrez bien nous l'adresser avec la notice.

Salut et fraternité. *Signé :* GOBERT, président, CARRÉ, HACHETTE et CLÉMENT.

Pour copie conforme,
GALLOTEAU-CHAPPRON.

DEPERTHES, premier adjoint.

1. Jacques Pinguenet, originaire de Chartres, suivit à Reims Léonor d'Estampes de Valençay, évêque de Chartres, nommé archevêque de Reims en 1641. C'était un zélé et érudit bibliophile, dont la devise portait : *Pax et pauca*, qu'il traduisait : *Paix et peu.*

II

Projet de réponse à la demande de François de Neufchâteau[1].

Citoyen Ministre,

L'administration centrale du département nous demande de votre part de lui faire passer, dans le court délai d'une décade, une notice des volumes soit manuscrits, soit imprimés, formant la bibliothèque du ci-devant Chapitre de Reims; elle nous charge encore, toujours de votre part, de faire rechercher dans les dépôts littéraires de notre commune un volume des décrets du Concile de Trente, imprimé sur velin en 1564, dont le cardinal de Lorraine a fait présent au même Chapitre.

Souffrez, citoyen Ministre, que nous vous exposions l'embarras où nous jette cette double demande. Nous avons une masse de volumes considérable, entassés sans ordre, sans aucune méthode, dans un local capable au plus de contenir la sixième partie de nos richesses littéraires, au point que les mêmes tablettes portent jusqu'à trois et quatre rangées de livres placées les unes derrière les autres. Cette masse de volumes est un composé de plus de vingt bibliothèques particulières, toutes mêlées et confondues. Comment, sans le travail le plus pénible et le plus long, pouvoir démêler les livres provenant de la bibliothèque demandée, et faire les recherches à ce nécessaires? Ne regarderez-vous pas comme impossible de porter la lumière dans ce chaos, dans cet encombrement de livres, à moins de tout remuer, de tout déplacer pour replacer ensuite? Ce qui demanderait un temps considérable et des frais indispensables. Car nous devons vous observer que le bibliothécaire, privé des honoraires depuis des années, est obligé de porter ailleurs ses soins et une partie de son temps, pour se procurer une subsistance journalière.

Nous soumettons ces réflexions à vos lumières, citoyen Ministre, et vous prions de les peser dans votre sagesse, vous assurant dans tous les cas de notre zèle le plus dévoué.

Il n'existe pas de bibliothécaire de la commune de Rheims[2]. Les citoyens Engrand et Bergeat ne sont que commissaires à la bibliographie. Il ne peut y avoir de bibliothécaire que celui ou ceux que la confiance de la municipalité appellera à cet emploi lors de l'érection de la bibliothèque publique.

III

Autre projet de réponse à la demande de François de Neufchâteau[3].

Citoyen Ministre,

L'administration centrale du département nous demande de votre part de lui faire passer, dans le court délai d'une décade, une notice des volumes, soit manuscrits, soit imprimés, formant la bibliothèque du ci-devant Chapitre de Reims. Elle nous charge encore, et toujours de votre part, de faire rechercher dans les dépôts littéraires de notre commune un volume des décrets du Concile de Trente imprimé sur velin en 1564, et dont le cardinal de Lorraine a fait présent au Chapitre.

1. Pièce de l'écriture d'Engrand, commissaire à la bibliographie. Engrand était un ancien bénédictin et bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims.

2. Note ajoutée, de l'écriture de Bergeat, autre commissaire à la bibliographie.

3. Cette lettre est entièrement de l'écriture de Bergeat, ancien vidame du Chapitre, devenu sous la Révolution le conservateur du musée et des dépôts littéraires. Voir sur Nicolas Bergeat une notice biographique publiée dans le *Compte-rendu de la Réunion des Sociétés des Beaux-Arts*, 1889, p. 749. (Publication du Ministère de l'Instruction publique.)

La bibliothèque de la ci-devant cathédrale ne fait point partie des dix-huit mille articles dont les catalogues et cartes ont été adressés au Comité d'instruction publique par nos commissaires à la bibliographie. Leur travail n'ayant pas été payé conséquemment à leur peine et à leurs besoins, et ayant totalement cessé de l'être, la municipalité s'est vue obligée de restreindre leur emploi à la conservation des livres tant inventoriés que non inventoriés. Ceux de la bibliothèque du Chapitre, qui sont dans la classe de ces derniers, sont restés dans le vaisseau qui les renfermoit, jusqu'au moment où le local ayant été vendu à un acquéreur pressé de jouir, il a fallu les emporter à la hâte et pêle-mêle dans le lieu où ils attendent, pour être inventoriés et mis en ordre, qu'il nous soit enfin donné de mettre en évidence nos richesses en ce genre, et d'en faire jouir nos concitoyens qui tous les jours en réclament l'usage.

Nous avons, citoyen Ministre, communiqué à nos commissaires bibliographes la lettre que nous avons reçue de l'administration départementale. Portés à seconder notre empressement à obéir à vos ordres, et à remplir vos désirs, ils vont se livrer aux recherches nécessaires pour trouver le volume des décrets du Concile de Trente, qui n'est pas du nombre de ceux qui leur sont passés par les mains, mais qu'ils espèrent de trouver parmi ceux de la bibliothèque du Chapitre, quoique dans le transport il ne se soit pas offert à leurs yeux.

Quant à la notice des volumes tant manuscrits qu'imprimés qui composoient cette bibliothèque, personne, citoyen Ministre, ne connoit mieux que vous le travail et le tems qu'exigeroit un ouvrage de cette espèce. Les bonnes dispositions que vous avez montrées pour notre commune nous font espérer que vous voudrez bien nous aider dans les moyens de mettre à fin le catalogue qui a été commencé par des ordres supérieurs, dans des vues dignes de la grande nation, interrompu sans doute par la force de circonstances impérieuses, et dont la terminaison seroit un grand acheminement à l'établissement tant désiré de notre bibliothèque publique, dont le local jadis consacré à l'instruction publique a été agréé par le Ministre, accordé par un arrêté de l'administration départementale, mais qui ne peut nous être assuré que par un décret qu'il seroit flatteur pour nous de devoir à votre protection et pour l'obtention duquel nous vous demandons la permission de recourir à vos bontés.

Daignez, citoyen Ministre, accueillir l'assurance de notre respectueux dévouement.

Salut et fraternité.

IV

Lettre pressant l'envoi du volume.

Reims, le 19 nivôse l'an VII de la République française, une et indivisible.

Les Administrateurs de la municipalité de Reims, au citoyen Engrand, commissaire bibliographe.

Ne croyant pouvoir retarder plus longtemps l'envoy du manuscrit qui nous a été demandé par le département à l'effet d'en faire l'envoy au Ministre de l'Intérieur, nous vous invitons à vous rendre demain vingt du courant, dans la matinée, chez le citoyen Bergeat, bibliographe, à l'effet de conférer avec lui sur cet envoy. Vous voudrez bien prendre avec vous ce manuscrit lorsque vous vous rendrez chez ledit citoyen.

Salut et fraternité,

Gallòteau-Chappron, Lemerez, Jeunehomme, Auchié,
Henriot-Tronsson, Girardin.

V

Lettre d'envoi du volume.

Reims, le 23 nivôse an VII de la République.

Les Administrateurs de la municipalité de Reims, au citoyen Ministre de l'Intérieur.

Citoyen Ministre,

C'est avec une entière satisfaction que nous vous informons que le livre des canons et décrets du Concile de Trente, imprimé sur vélin à Rome, en 1564, est retrouvé contre toute espérance. Il est revêtu des caractères d'authenticité qui distinguent quelques-uns des exemplaires de cette édition.

Le prix que vous attachez, citoyen Ministre, à ce volume qui nous paroit en effet digne de figurer à la Bibliothèque nationale, le désir que vous avez marqué de l'y voir très incessamment placé, ont communiqué à nos commissaires à la bibliographie notre empressement à répondre à vos vues. [La rigueur du froid n'a pas empêché qu'ils ne missent dans leur recherche une activité dont ils se trouvent récompensés par le succès [1].]

Ce précieux volume a échappé au vandalisme dont on n'a pu garantir la bibliothèque de la cathédrale [qui se trouvoit dans l'enceinte du lieu où la société populaire tenoit ses séances [2],] où on a fait, comme on disoit alors, justice de tous les livres dont les couverts ou frontispices portoient des armoiries.

Celui-ci a été préservé par un hasard que nous estimons d'autant plus heureux qu'il nous procure une occasion de vous donner, citoyen Ministre, une marque de notre obéissance et de notre parfait dévouement.

Nous avons fait passer le volume à l'administration centrale du département, qui revendique le droit de vous le faire parvenir.

Agréez, citoyen Ministre, l'hommage des sentiments qui vous sont dus à tant de titres et de ceux dont nous pénètrent vos bonnes dispositions pour notre commune.

Salut, respect et [fraternité] [3].

VI

Accusé de réception du volume.

Châlons, le 3 pluviôse an VII de la République françoise.

L'Administration centrale du département de la Marne, à l'Administration municipale de Reims.

Nous avons reçu, citoyens, avec votre lettre du 25 du mois dernier, le volume des décrets du Concile de Trente imprimé en 1564 sur velin, et dont le cardinal de Lorraine avoit fait don au ci-devant Chapitre de votre commune; nous l'avons transmis au Ministre de l'Intérieur qui vous en avoit fait la demande.

Nous vous remercions de cet envoi.

Salut et fraternité.

ALLAIZE, CLEMENT, HACHETTE.

1. Cette dernière phrase se trouve biffée sur la pièce, mais nous l'avons conservée entière.
2. Même observation pour le membre de phrase entre crochets.
3 Ce dernier mot a été également biffé postérieurement.

VII

Lettre de remerciement de François de Neufchâteau.

Paris, le 5 pluviôse an VII de la République françoise, une et indivisible.

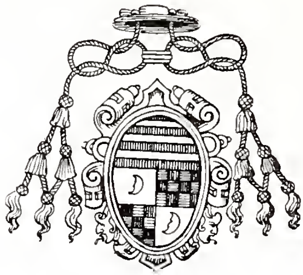
Le Ministre de l'Intérieur, aux Administrateurs de la municipalité de Reims.

Citoyens, j'ai reçu la lettre par laquelle vous m'annoncez avoir retrouvé le livre des canons et décrets du Concile de Trente, donné au Chapitre de la cathédrale de Reims par le cardinal de Lorraine. J'attends que l'administration centrale du département, à laquelle vous avez remis ce bel ouvrage, m'en fasse l'envoi; et je vous sais beaucoup de gré des soins que vous avez donnés à sa recherche.

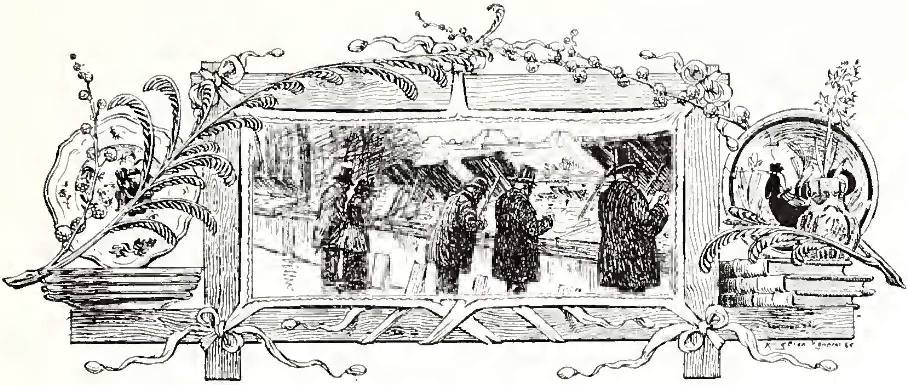
Salut et fraternité.

Signé : François de Neufchateau.

(*Archives de la bibliothèque de Reims*, Liasses des cartons.)



ARMOIRIES D'UN DES PLATS DE LA RELIURE DES « CANONES »



LES LIVRES

LIVRES DE BIBLIOPHILES

LE THÉÂTRE (COLLECTION DU PARIS-VIVANT). — LE MYOSOTIS, D'HÉGÉSIPPE MOREAU (ÉDITION CONQUET). — NAPOLÉON LE PETIT (ÉDITION TESTARD). — PETITE COLLECTION D'ART DE « LA PLUME ».

Comme toute chose, à notre époque, la bibliophilie s'est démocratisée, je veux dire que nombre d'éditeurs tentent — louable entreprise — de mettre à la portée du plus grand nombre de bons livres, imprimés avec une fonte élégante et accompagnés d'illustrations reproduites par les meilleurs procédés. Cela ne peut que contribuer à épurer le goût général sans nuire aucunement à ce qui a constitué de tout temps le livre d'amateur. En somme, à côté du bibliophile raffiné, du gourmet, du délicat, qui non seulement ne veut pas du tirage nombreux, mais encore cherche à avoir des états spéciaux pour lui seul, il s'est créé un connaisseur moins difficile, dont l'esprit se contente parfaitement d'ouvrages de bonne moyenne. De ce dernier nous parlerons sous peu. Actuellement, il s'agit de signaler quelques récentes publications dans le domaine de la bibliographie pure, de ces *pauca* dont le tirage va de 150 à 500 au maximum.

Je constate, tout d'abord, qu'il n'est plus besoin d'être libraire pour se mettre à éditer des livres d'amateur, puisque Henri Beraldi, qui déjà publiait ses propres ouvrages, s'est mis, depuis deux ans, à imprimer pour lui et quelques amis des livres sur un sujet donné dont il charge tel écrivain de faire le texte et tel artiste de faire les illustrations. En un prochain numéro je m'étendrai sur ce *Paris qui consomme*, devenu, en quelques jours, une rareté. Aujourd'hui, je ne veux retenir que *Paris vivant*, publié par la

« Société artistique du Livre Illustré », et dont deux fascicules, si l'on peut appeler ainsi ces élégantes plaquettes, ont déjà paru, *le Journal* ayant pour auteur Clovis Hugues, *le Théâtre* rédigé par l'inévitable Francisque Sarcey[1].

Au point de vue artistique, typographique, et même pour l'exécution purement matérielle, ces plaquettes sont irréprochables : les bois des dessins sont admirablement gravés, la mise en pages fort bien conçue comme oppositions de blanc et de noir, variée de forme, quoique cependant les en-têtes et les culs-de-lampe ne soient pas toujours de taille voulue ; le papier appartient à ces pâtes du Marais bien en main, qui laissent percevoir toute la trame du fil au-dessous d'un léger quadrillage ; mais le texte, surtout celui du volume *le Théâtre*, n'a aucune des qualités requises pour un livre d'amateur. Merveilleux journaliste, non moins précieux feuilletoniste, Sarcey ne possède point le secret de ces sortes de publications, qui demandent un grand sens de la couleur et du graphique, deux choses qui lui échappent entièrement. Il ne s'agit point ici de raconter, de répéter cent fois les mêmes mots en trois lignes, mais bien de donner en quelques pages des tableaux pittoresques. Que la « Société artistique du Livre illustré » tienne compte de cela, et elle verra, en peu de temps, les amateurs se disputer ses fort belles éditions.

⚜

Parler de Conquet, c'est évoquer le souvenir des premières éditions réellement conçues dans une note personnelle qui donnèrent le signal de la rénovation bibliophilesque dans la seconde période du siècle. Aujourd'hui l'œuvre est considérable, variée, et si toutes les réimpressions ne sont pas d'égale valeur, cependant, toutes ont leur cachet particulier, toutes dénotent une conception ingénieuse. Certes, s'il me fallait choisir, je sais bien vers quels volumes iraient mes préférences dans cet ensemble déjà fort honorable pour un éditeur. Certes, depuis la publication vers 1881 de *Mon oncle Benjamin*, illustré par Sahib, jusqu'à *Mariette* de Ludovic Halévy, accompagnée par Henri Somm d'encadrements symphoniques, bien des œuvres diverses d'allure, de genre, d'esprit, les unes ayant pour elles leur valeur littéraire, les autres placées ainsi au premier rang grâce à leur illustration, seraient à noter et à étudier, mais, pour l'instant, je n'ai à m'occuper que du dernier venu, *le Myosotis*, d'Hégésippe Moreau, illustré de 134 compositions de Robaudi, gravées sur bois par Clément Bellenger, et accompagné d'une préface d'André Theuriet[2].

Je ne sais si le besoin d'une réimpression de ce volume de vers publié pour la première fois en 1838 et bien des fois réédité depuis, se faisait réellement sentir, — c'est là pure chose d'appréciation personnelle, — mais ce

1. A la Société du Livre Illustré, 4, rue des Petits-Champs. — Tiré à 500 exemplaires sur papier du Marais, 20 sur Chine, 10 sur Japon, 2 sur parchemin.

2. Un vol. in-8 tiré à 500 exemplaires, dont 150 sur Chine ou Japon, à 80 francs.

que je sais c'est que ce petit reliquaire rencontra toujours des lecteurs sympathiques, si bien qu'il était intéressant de connaître l'accueil qui allait lui être fait par le public bibliophile de la génération actuelle.

A une époque où les *fumisteries* les plus étranges se font lire moyennant quelques articles grassement payés dans les grands journaux, il se peut que le culte d'Hégésippe Moreau n'ait plus ses fervents ; à une époque où les idées se sont profondément modifiées, où l'idéal de 1830 est dans le treizième dessous, il est certain que « la note émue et naïve de ces vers imprégnés de nature », suivant l'expression d'André Theuriet, ne doit plus résonner de façon aussi chaude.





L'AMANT TIMIDE *

Mais un fait certain, c'est que l'édition donnée par Conquet encadre d'une façon charmante cette poésie discrète, c'est que les dessins de Robaudi se marient on ne peut mieux « avec la grâce émue du poète de Provins ».

Très spirituelle cette composition pour la pièce *Réponse à une invitation* :

Sur l'adresse de cette lettre
Quelle erreur fit tomber mon nom?
Est-ce bien moi qu'on daigne admettre
Aux plaisirs brillants d'un salon?
Où la mode commande en reine,
  Hélas! on m'accueillerait mal !
  Je suis moins heureux que Sedaine...
    Non, non, je n'irai pas au bal.

. . . .

Aurai-je assez de patience
Pour souffrir, sans les bafouer,
Ces beaux esprits, dont la science
Se borne à l'art de saluer?





RÉPONSE A UNE INVITATION *

Pleine de poésie amoureuse cette image pour *l'Amant timide* :

A seize ans, pauvre et timide
  Devant les plus frais appas,
  Le cœur battant, l'œil humide,
  Je voulais et n'osais pas,
  Et je priais, et sans cesse,
  Je répétais dans mes vœux :
  « Jésus! rien qu'une maîtresse.
  Rien qu'une maîtresse... ou deux! »

* Illustrations du *Myosotis* d'Hégésippe Moreau (édition Conquet).

Lors une beauté qui daigne
M'agacer d'un air moqueur,
Me dit : « Enfant, ton cœur saigne,
Et j'ai pitié de ton cœur.
Pour te guérir, quel dictame
Faut-il donc, pauvre amoureux ?
— Oh! rien qu'un baiser, madame!
Oh! rien qu'un baiser... ou deux! »

Puis, le beau docteur, qui raille,
Me tâte le pouls; et, moi,
En façon de représaille,
Je tâte je ne sais quoi!
« Où vont ces lèvres de flamme?
Où vont ces doigts curieux?
— Puisque j'en tiens un, madame,
Laissez-moi prendre les deux. »

Et maintenant, laissant de côté cette littérature toute imprégnée de réminiscences XVIIIe siècle et de sentimentalisme 1830, revenons à l'œuvre de l'éditeur. M. Conquet tire ses éditions sur du papier fabriqué pour lui en vélin du Marais ; ce sont de belles et fines pâtes, auxquelles je ne reprocherai qu'un peu trop de transparence, ce qui devrait être toujours évité quand il s'agit de volumes illustrés. Dans la note blond cendré qu'on affectionne aujourd'hui, le tirage est soigné et uniforme, quoique je préfère, pour ma part, les impressions aux valeurs plus accentuées : rien n'éclaire comme de beaux noirs. Mais ce blond cendré est, il faut bien le dire, la note du *Candide* et de toutes les éditions de Boudet, Huyot lui-même s'étant mis à ce genre de taille et de tirage que Lepère affectionne tout particulièrement. Je ne m'explique pas bien, non plus, pourquoi Conquet et plusieurs autres éditeurs de publications de luxe ont renoncé à l'emploi du rouge sur les pages de titre. Ferroud, lui, est resté fidèle à cette tradition artistique, et il a grandement raison. Il n'est point besoin de copier les éditions de 1830 dans ce qu'elles présentent d'imparfait. Enfin, dernière observation, je trouve que le frontispice, s'il n'est point soutenu par un encadrement, doit au moins emplir la page : rien ne produit mauvais effet comme ces compositions aux formes indécises occupant une surface non définie. Un titre typographique formant, lui, page pleine, appelle toujours comme vis-à-vis une composition remplissant la même surface. Ici encore, je ne vois nullement la nécessité d'imiter les contemporains de Curmer, plaçant en tête de leurs volumes de petites vignettes aux allures de cul-de-lampe.

Bref, *le Myosotis* apporte sa note particulière, son parfum de fraîcheur, aux éditions Conquet. Il était annoncé depuis longtemps, et s'il est venu une année plus tard qu'on l'espérait, il a, ce me semble, tout ce qu'il faut pour satisfaire les plus délicats.

⚜

Je ne pense pas qu'il soit besoin de faire connaître aux lecteurs de cette revue la grande édition des œuvres de Victor Hugo, dite « édition nationale », entreprise par la librairie Testard. Voici plusieurs années qu'elle nous donne les œuvres du grand poète, poursuivant régulièrement sa publication. Dans cet ensemble, il y a des illustrations de valeur inégale : quelques-unes, telles *Notre-Dame de Paris*, *Quatre-vingt-treize*, *les Misérables*, *l'Homme qui rit*, sont absolument remarquables ; d'autres sont plus faibles ; certaines ne s'élèvent pas au delà d'une honnête moyenne. Mais voici une œuvre excessivement curieuse, qui, quoi qu'il arrive, conservera toujours son cachet personnel, je veux parler de *Napoléon le Petit*, illustré par Lucien Métivet, Eugène Buland, Dupray, Armand Dumaresq, de compositions hors texte, suivant l'habitude, et de têtes de pages. Ce n'était point chose facile que d'interpréter par le crayon un livre conçu en entier dans un esprit de violente satire ; c'était même, si l'on veut, chose pour ainsi dire impossible. Victor Hugo a écrit, en effet, un pamphlet, une sorte de réquisitoire contre la politique impériale, il n'a jamais eu l'intention de faire une caricature du nouveau régime. Il voyait les choses au tragique, et s'il a essayé de clouer au pilori de l'histoire Napoléon III, c'est parce que, en son for intérieur, il ne pouvait refuser à ce régime une certaine grandeur redoutable. Jusqu'à ce jour, tous les ouvrages sur le second Empire, Sedan et la guerre de 1870, se présentaient comme ouvrages d'histoire, ils étaient écrits et illustrés par des contemporains ; écrivains et dessinateurs restaient, quelles que fussent leurs appréciations personnelles, dans la note du récit historique. Aujourd'hui, il s'agit d'illustrer un livre de passion, quarante ans après les événements qui l'ont suggéré, et pour cela il fallait exécuter de la satire crayonnée sans tomber dans la caricature, dans la charge vulgaire ; il fallait surtout restituer, non point la physionomie, encore présente à l'esprit de toute la génération actuelle, de Napoléon III, mais bien le physique fort différent du prince Louis Napoléon Bonaparte, de celui qui, par un coup d'État hardi, venait, suivant les uns de sauver, suivant les autres de perdre la France. Les artistes que je viens de citer se sont-ils heureusement tirés de cette tâche périlleuse, c'est ce que les amateurs apprécieront.

Pour moi, j'estime que les grandes compositions ont quelquefois une allure plus caricaturale que vengeresse, tandis que les en-têtes rendent mieux la pensée de l'écrivain. Mais c'est là une critique toute personnelle, d'autant plus que la nuance est excessivement difficile à saisir. Quoi qu'il en soit, ce *Napoléon le Petit*, que doit suivre l'*Histoire d'un crime* avec illustrations de Dawant, constituera une véritable curiosité graphique.

⚜

De la grande bibliophilie, des éditions de luxe, passons au livre d'art comme l'entendent, comme le comprennent les jeunes. Dans cet ordre

d'idées, la première place appartient à la petite collection d'art éditée sous le patronage de *la Plume*, dont les volumes tirés à 150, 200, 300, 400, 500 exemplaires — c'est le maximum — ne doivent jamais être réimprimés. Comme format, ce n'est plus ni l'in-8, ni l'in-4 carré, c'est du petit in-12 : chaque volume a généralement en tête le portrait de l'auteur, quelquefois un frontispice, gravé par Rops ou Odilon Redon ; le papier employé est du simili hollande, les ornements sont purement typographiques, et la fonte, petite, d'un œil elzévir très élégant. Une couverture blanche avec titre placé tout en haut, dans le coin gauche, complète cette physionomie spéciale. Proses et poésies, roman psychologique, nouvelles, études de mœurs paysannes, ont déjà paru dans cette petite collection qui vient d'atteindre à sa douzaine avec le volume de M. Paul Vérola, *les Baisers morts*, lequel contient, ma foi, des poésies d'une très belle allure, intéressantes au point de vue prosodique, quoique, de temps à autre, il se dégage de cet ensemble une certaine brutalité. Mais ici, nous ne nous trouvons plus en présence d'une œuvre bibliophilique pure, les jeunes sont sur la brèche : il faut donc leur pardonner cette exubérance passionnelle, et remercier M. Léon Deschamps, leur éditeur, de nous présenter ainsi leurs productions sous une forme artistique. Après le livre de pur amateur, après l'ouvrage connu, coté de longue date, accompagné d'illustrations inédites, le livre de curiosité fin-de-siècle, dont la « rareté » sera, avant tout, d'essence littéraire.

JOHN GRAND-CARTERET.

LITTÉRATURE MALADIVE

LES ÉDITIONS DEMAN, A BRUXELLES. — LES « CHAUVES-SOURIS » DE M. DE MONTESQUIOU-FEZENSAC.

Révolution amène réaction. Contre le naturalisme triomphant en littérature, s'est formée depuis quelques années une école de mystiques dont les convictions tiennent de bien près au *fumisme* ; d'aucuns se sont baptisés « néo-chrétiens », tandis que d'autres mélangent agréablement l'anarchisme à la religiosité. En réalité, les uns comme les autres montrent des dispositions toutes particulières pour le cabotinage, n'ayant en leur manière de vivre rien de ce qu'il faut pour qu'on puisse croire à un retour sincère de leur part vers les premiers âges de crédulité et d'ignorance naïve, et ne croyant nullement à l'évolution lente mais certaine des sociétés vers un avenir meilleur. Ils jouent, à proprement parler, la parodie du sentiment en littérature, comme d'autres jouent la parodie du sentiment en art.

Cette littérature, toujours à la recherche de l'original et du bizarre, qui a ses éditeurs attitrés, a inauguré toute une typographie également originale

et bizarre. Qu'elle dise la messe noire, qu'elle se complaise dans l'enfer et dans la damnation, qu'elle chante la Vierge ou qu'elle glorifie les saints, il lui faut une forme de livre absolument particulière. Un de ses grands lanceurs est l'éditeur Edmond Deman, à Bruxelles, qui, il faut le reconnaître, met sur pied des volumes d'un format carré, tirés sur beau Hollande van Gelder, d'une typographie absolument irréprochable, ayant pour couverture des papiers de cartonnage très glacés, aux dessins marbrés, de couleurs plutôt sombres, sur lesquels se détache en or, au milieu le monogramme classique, et tout à fait à droite, dans le coin supérieur, le titre du volume discrètement imprimé en bas de casse. D'autres fois ce seront des papiers imitant la paille, ou bien encore des gris-souris, des bleus mats. Suppression complète du dos imprimé : dans une bibliothèque, cela vous a des apparences de registres recouverts.

Et déjà toute une collection a pris ainsi naissance dans laquelle Français et Belges fraternisent mystiquement, se livrant au petit jeu de la marqueterie cérébrale. Voici *flambeaux noirs* et *les débâcles* (jamais de lettres capitales), par Emile Verhaeren (tirage à 100 exemplaires), *la damnation de l'artiste* et *ténèbres*, par Iwan Gilkin, avec frontispice d'Odilon Redon (tirage à 150 exemplaires; voici *Pages* (par extraordinaire, le titre est ici en capitales), par Stéphane Mallarmé, avec un frontispice à l'eau-forte dont il ne faudra pas féliciter Renoir (tirage à 325 exemplaires); voici même — car on ne méprise point les incursions sur terre étrangère — les *Poèmes* d'Edgar Poé traduits par Mallarmé, gratifiés, eux aussi, d'un titre en capitales, d'un portrait et d'un fleuron de Manet qui n'ajouteront rien à la renommée de cet artiste.

Tout cela, du reste, illisible, incompréhensible, comme un défi jeté au bon sens, comme un malin plaisir de transformer en un galimatias informe la plus claire, la plus facilement maniable de toutes les langues. Ouvrez Mallarmé. Il y a, certes, de fort belles proses en ses *Pages*. Eh bien! il n'a pu résister au plaisir de se moquer du bon public en ouvrant le volume par un morceau où l'on parle de femmes « aux jambes lisses qui gardent le sel de la mer première ». Pensée sublime, déclare un jeune esthète au costume troubadouresque que vous savez.

Ouvrez Iwan Gilkin. Voici comment il exécute une sérénade. — Il est vrai que nous sommes dans *ténèbres* :

> C'est l'heure des baisers et des troublants aveux
> Etouffés sous les flots moelleux des longs cheveux.
> Viens! dans l'obscur taillis les champignons phalliques
> Malades, blêmes, mous et si passionnés,
> Répandent d'écœurants parfums cadavériques
> Qui forcent Satan même à se boucher le nez.

Ouvrez Verhaeren. Voici de quelle façon il conçoit les heures d'hiver :

> Les molosses d'hiver, le gel, le vent, la neige,
> O mon vieux cœur malade, et plangorant aussi,

Ils hurlent à la mort, écoute ! et leur cortège
S'enfuit avec des pleurs vers le néant....
.... L'horizon ? c'est du sang,
Du pus et de la lèpre et de la pourriture.

Jolies et vraiment odoriférentes les heures d'hiver !

Et dans son coquet petit in-12 (toujours chez Deman, malgré cette infidélité à l'in-4 carré), M. Albert Saint-Paul, auteur de *Scènes de Bal*, ne paraît pas devoir nous ramener dans le sentier du bons sens. Écoutez-le :

Si clairs sur les clavecins
D'éclats
Plaqués au clapotis d'eaux plates des bassins
Guident les rieurs sabbats
Des seins
Enguirlandés de seringas.

Un point et c'est tout. Si au moins ces volapukistes d'un nouveau genre consentaient à nous donner une traduction en français vulgaire !

Quand on se complaît à éditer des poètes de cette nature, on doit, pour rester logique, rechercher les artistes qui dessinent avec la même clarté. M. Edmond Deman n'a garde d'y manquer, et, avec le même luxe aussi, il publie des séries, lithographiques ou gravées, d'Odilon Redon. Bien mieux, il a édité un catalogue descriptif de l'œuvre lithographique de cet artiste dressé par M. Jules Destrée, lequel déclare que l'auteur de *Dans le rêve* et des compositions pour *les Fleurs du mal* de Baudelaire « est au-dessus ou en dehors, comme on voudra, non seulement de la compréhension ordinaire de la foule, mais même de celle du monde lettré ». Puisqu'il en est ainsi, on nous permettra de ne pas pousser plus loin nos investigations à la recherche de cette étoile de première grandeur. Quant aux lecteurs du *Livre et l'Image* qui voudraient faire plus ample connaissance avec les quatre-vingt-treize lithographies de ce singulier artiste, ils n'auront qu'à feuilleter *Dans le rêve*, *les Origines*, *Hommage à Goya*, *le Juré*, *la Nuit*, *Tentation de saint Antoine*, ou autre suite aussi « en dehors de toute compréhension humaine ».

Pour finir, revenons à la littérature. Il y a quelques mois, le comte de Montesquion-Fezensac publiait un recueil de vers, *les Chauves-souris*, en une édition de luxe tirée à 300 exemplaires et décorée de plusieurs ornements par MM. Whistler, Forain, Gandara, Yamamoto. Filigranes mystérieux, ornements étranges, rien ne manquait pour mettre en valeur les strophes du poète. Et ce fut, en effet, de toutes parts, parmi les initiés de la petite chapelle, un concert d'éloges. En une lettre-préface, Leconte de Lisle avait écrit : « Vos poésies sont d'un art très subtil et très délicat. J'en ai goûté le charme étrange avec une surprise toujours nouvelle et toujours on ne peut plus sympathique. Sans doute, elles ne s'adressent qu'à une élite de rares esprits ; mais il convient qu'il en soit ainsi d'une œuvre essentiellement originale à laquelle je suis heureux d'applaudir. »

Or, depuis peu, ces poésies subtiles, qui ne devaient s'adresser qu'à une élite de rares esprits, se sont démocratisées sous la forme d'un volume à 3 fr. 50 en lequel on explique largement la « division architectonique » de l'œuvre et par lequel on veut bien nous apprendre que le « zaïmph » est le « voile de Tanit ». Si cela n'était point suffisamment clair, il vous suffira, très certainement, de savoir que « cet ouvrage carminal » représente *une concentration du Mystère nocturne.*

Loup y es-tu? Non point. Je demande désormais qu'on veuille bien nous donner des vers chinois : au bout de quelques mois d'étude ceux-ci nous seraient familiers, tandis que personne ne pourra jamais comprendre les penseurs profonds qui écrivent :

Comme elle avait l'amour de la fioriture,
Elle osa se parer jusqu'à la pourriture.

Eh bien! messieurs les poètes fin-de-siècle, il me semble que vous vous moquez des « chauves-souris humaines » jusqu'à la bride!

J. DE L'ÉZILIÈRE.

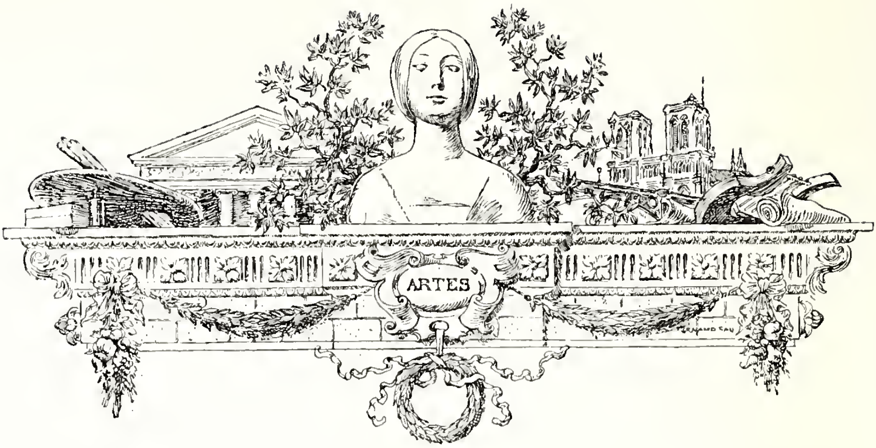
PETITES NOTICES

Plaquettes bibliographiques :

— *Deux livres de raison de l'Agenais*, suivis d'extraits d'autres registres domestiques et d'une liste récapitulative des livres de raison publiés ou inédits, par Ph. Tamizey de Larroque. Étude fort intéressante, imprimée à 200 exemplaires. — *Manuscrits d'Espagne remarquables par leurs peintures ou par la beauté de leur exécution*, d'après des notes prises à Madrid, à l'Exposition historique pour le quatrième centenaire de Colomb, complétées à la Biblioteca nacional et à la Bibliothèque de l'Escurial par le comte Paul Durrieu, conservateur-adjoint au Musée du Louvre. Étude pleine de renseignements, faite avec le soin particulier que notre savant collaborateur apporte à tous les travaux de cette espèce. — *Les auteurs beaunois aux XVI*e*, XVII*e *et XVIII*e *siècles*, par M. Gautheret-Comboulot. Suite des notices biographiques extraites des *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie* et dont la publication a commencé en 1890.

Plaquettes se rapportant aux arts et à l'histoire :

— *Les Anciennes Corporations d'arts et de métiers à Besançon*, par J.-M. Suchet, notice de 20 pages, précieuse à la fois pour l'histoire générale et pour l'histoire locale. — *Sigles ou marques de tâcherons tailleurs de pierre*, par Adolphe Guillon. Extrait du *Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de l'Yonne.* Étude curieuse, faite par un des artistes-archéologues les plus érudits de la contrée, avec cinq planches reproduisant des marques de l'église abbatiale la Madeleine à Vézelay, de la cathédrale de Sens et de l'église Saint-Étienne à Nevers. L'auteur reproduit également, dans le texte, la marque d'un tâcheron moderne, une pipe.



LES LETTRES

Notre confrère, M. Edmond Bonnaffé, a publié récemment dans la *Revue des Deux Mondes* (fascicule du 1er juin) une intéressante étude sur les « Livres de civilité » ces petits bouquins, ingénieux par leur simplicité et si caractéristiques pour les détails qu'ils nous fournissent sur les mœurs et les coutumes d'autrefois. Ces volumes, qui se perpétuent jusqu'au XIXe siècle avec *la Civilité puérile et honnête*, nous font pénétrer, on le sait, dans l'intimité des maisons nobles et bourgeoises et ont pour prototype la *Civilitas morum puerilium* d'Érasme. A vrai dire, le sujet n'est point entièrement nouveau, plusieurs études ayant été déjà publiées sur la matière, mais M. Bonnaffé, lui, ne se borne pas à la France, il étudie également la question chez les étrangers, chez les Italiens qui s'en tinrent pendant longtemps à un vieux formulaire de la fin du XVe siècle, chez les Espagnols qui avaient des *Colloques* (dialogues) traitant à la fois du savoir-vivre et des exercices latins, chez les Allemands qui n'eurent pas seulement de nombreux précepteurs de belles manières, mais qui virent le nommé Frédérick Dedekind obtenir un succès considérable avec son *Grobianus* [1] (1549), poème en 3 livres, 27 chapitres et 5000 vers, qui enseigne le savoir-vivre... à rebours, c'est-à-dire en ridiculisant quelque peu les mœurs raffinées qui cherchaient alors à prévaloir.

⚜

M. Ernest Coyecque, archiviste aux Archives de la Seine, vient de publier le catalogue des manuscrits conservés à la présidence du Tribunal de Commerce.

Parmi les pièces diverses que comprend cette collection, il convient de mentionner 28 portefeuilles d'extraits des registres du Conseil secret renfermant, en outre, de nombreuses plaquettes imprimées dont M. Coyecque a donné l'inventaire détaillé, des exemplaires avec les corrections et observations de la censure des

1. *Grob-Grobian* signifie, en allemand, un être grossier.

opuscules condamnés au feu, enfin des pièces manuscrites originales, parmi lesquelles une rétractation autographe de *l'Esprit*, par Helvétius.

⚜

S'il faut en croire de récentes recherches, la bibliothèque parlementaire de l'Europe qui contient le plus de romans serait celle de notre Chambre des Députés. Le compte de librairie s'élève à environ 22000 francs, et une grande partie de cette somme serait consacrée à l'achat d'œuvres de fiction pure.

⚜

Le livre le plus curieux que l'on connaisse n'est, paraît-il, ni écrit ni imprimé, mais bien découpé. Chaque lettre est découpée à la main dans le papier, et comme les feuillets sont alternativement bleus et blancs, le texte se lit aussi facilement que l'impression la plus soignée. Ce livre, déjà considéré comme une curiosité au XVIIe siècle, est *la Passion du Christ* et appartient actuellement au prince de Ligne.

⚜

Dans le *National Review* de Londres, M. Arthur Waugh juge assez sévèrement « la nouvelle ère littéraire ». Elle lui apparaît, non sans raison, sous les couleurs les plus sombres, le souci de l'argent ayant fait disparaître, comme il le dit fort bien, les nobles préoccupations d'art.

⚜

On vient de vendre à Londres, pour la somme de 3 200 francs, deux objets ayant appartenu à Shakespeare : une chope à bière en majolique, ornée de huit sujets mythologiques, et une canne, que le poète avait légués comme souvenir à sa sœur Joan. La chope a été agrémentée au commencement du siècle d'un couvercle d'argent avec, au milieu, le portrait en miniature du célèbre écrivain.

⚜

CE QUE L'ON TROUVE DANS LES BOITES DES QUAIS

I

« J'ai toujours le nez dans les livres, c'est vrai. On ne se refait point. » Ainsi s'exprimait Monselet. Comme mon regretté confrère, j'ai, depuis quinze ans, quelque peu parcouru les étalages des bouquinistes, m'arrêtant de préférence aux in-24, aux in-32, à tous ces petits formats trop souvent méprisés et riches en curiosités. De ce furetage quotidien, de cette chasse suivie et jamais infructueuse, j'ai rapporté plusieurs centaines de volumes, quelques-uns inconnus jusqu'à ce jour, d'autres figurant déjà dans Barbier ou Quérard, mais enfouis en ces dictionnaires bibliographiques où l'on s'aventure rarement à leur recherche et où ils ne figurent, du reste, que sous la forme cataloguesque, la seule encore en honneur.

J'ai donc pensé qu'il y aurait quelque intérêt à dépouiller ces livres, à en donner la substance, de telle façon que les lecteurs du *Livre et l'Image* puissent avoir, chaque année, une petite bibliothèque de *Curiosa*, qui ne sera pas complètement sans charme pour l'histoire littéraire intime de notre siècle.

Ceci dit, je procède au dépouillement de mes petits formats, ramassés de tous côtés, dans les boutiques comme dans les boites du quai.

— I. *Les Métamorphoses de la chevelure*, ou Moyens hygiéniques de se préserver des cheveux blancs et de se délivrer des cheveux roux; suivi d'un aperçu sur la calvitie, par P. Villaret, coiffeur de L.L. M.M. le Roi et la Reine de Bavière, de S. A. R. Mme la Grande-Duchesse de Bade, et de leurs Cours; auteur du *Coiffeur de la Cour et de la Ville*, et de *l'Art de se coiffer soi-même*. — Paris, chez l'auteur, galerie Delorme, 25. 1829. In-24.

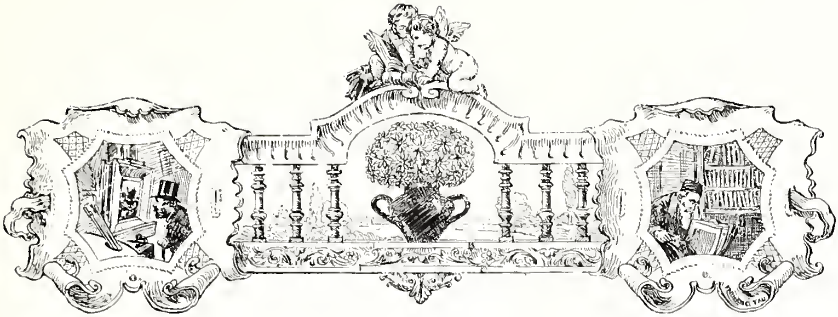
Petit volume ayant pour frontispice une amusante lithographie : Amour, carquois en bandoulière, soulevant une immense coiffure avec frisons et nœuds à la girafe rappelant les excentricités carcassières du XVIIIe siècle. L'auteur affirmait avoir, le premier, fait l'application d'un traitement rationnel pour changer la nuance des cheveux roux « en une nuance plus heureuse », et il espérait que le public lui saurait gré d'avoir rassemblé tant de choses, tant de faits nouveaux, sous un petit format. Sa thèse, au point de vue de la coiffure générale, se résume à ceci : que, quelle que soit la forme, le coiffeur doit toujours arriver à l'ovoïde parfait.

— II. *Le Dentiste des Dames*, par Joseph Lemaire, chirurgien-dentiste, reçu à la Faculté de médecine de Paris. Ouvrage dédié au beau sexe. — Paris, Foucault, rue du Cloître-Saint-Benoît, Janet et Cotelle. 1812. In-24.

A comme frontispice un fort joli portrait du sieur Lemaire, gravé au physionotrace par « Bouchardy, successeur de Chrétien », puis, à la suite, une planche gravée par Gautier : jeune femme entourée de deux Amours, avec, en face, les vers suivants de De Bury :

Jetez les yeux sur ce miroir
Que vous présente un dieu dont vous portez les armes :
Si vous craignez de vous y voir,
Belles, rassurez-vous en consultant vos charmes.
Plus loin, voyez ce Dieu malin
Dans une plus humble posture;
Il vous offre encor le moyen
De suivre les avis semés dans la Brochure
Mise à propos sous votre main.
Il vous parle; écoutez, surtout daignez l'en croire :
Il ne faut à la Volupté
Que des lèvres de rose et qu'un trône d'ivoire;
Ce n'est qu'à la fraîcheur et qu'à la propreté,
Femmes, que vous devez l'éclat de votre gloire.
Ah! du moindre dégoût craignez les accidents,
Vous qui charmez par un sourire :
L'homme veut quelquefois qu'on lui montre les *dents*;
Mais ce n'est que pour le séduire.

Et le sieur Joseph Lemaire, en 205 pages, s'élève contre ceux qui négligent leur bouche, qui n'entretiennent point le *moulin de la vie*, tout en fulminant contre les caprices de la mode, et contre les soi-disant dentistes qui, « après avoir extirpé les durillons des pieds, vous nettoient très proprement la bouche en se servant, sans doute, pour travailler à ces deux extrémités, de la même trousse d'instruments » (*sic*). Ailleurs il déclare qu'il mentirait comme un dentiste s'il ne reconnaissait point qu'il n'est pas « insensible à la vue d'un sein qui soulève une gaze légère ». Après avoir laissé courir sa plume obéissante sous la dictée de son cœur, il se demande si ce n'est pas dans une mâchoire plus ou moins bien garnie qu'il faut aller chercher le secret des sympathies soudaines et des antipathies insurmontables.



L'IMAGE

Je ne sais plus quel chansonnier se permit un jour de chanter : « Caran d'Ache dessine à coups de z' hache ». Hache soit, mais avec un bon et spirituel crayon au bout, car ces histoires en images déjà entrevues, pour la plupart, au rapide feuilletage des quotidiens (*Figaro* ou *Écho de Paris*) se revoient en album avec un très réel plaisir. *Le Cheval, en collaboration avec M. de Buffon*, est une amusante satire, et les historiettes qui se déroulent en traits graphiques d'une saveur tout à fait particulière n'ont pas peu contribué à populariser chez nous le genre *Fliegende Blätter*. Net, précis, léger tout à la fois, le crayon de Caran d'Ache n'a rien des lourdeurs, des enchevêtrements pénibles et surtout des banalités dans lesquels se perdent certains artistes, comme Godefroy.

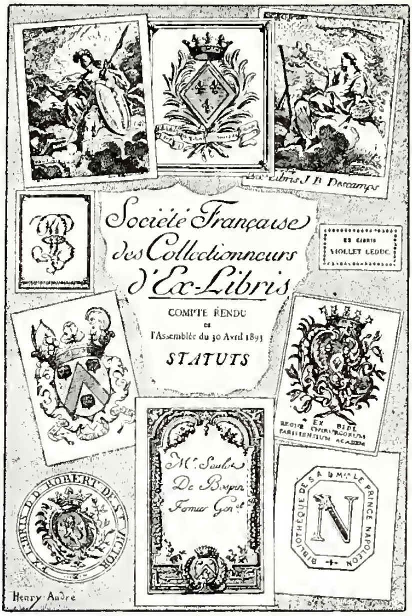


A côté de l'artiste, il faut également saluer le penseur : souvent les images les plus simples portent en elles tout un enseignement. Tel *le Cheval chanteur*, qui vint à la suite de cette « fumisterie » de café-concert, un cabotin débitant ses couplets perché sur une rossinante. Telle *Muselière pour tous*, l'égalité du chien devant les arrêtés du féroce Lozé.

Bric à Brac Caran d'Ache : on ne saurait mieux appeler cette réunion d'images venues des points les plus divers.

⚜

L'image timbre-poste. La collection de M. Émile Lalanne, numismate distingué de Bordeaux, vient d'être achetée 60000 francs par un avocat de Niort, M. Piet-Lataudrie.



La « Société française des collectionneurs d'ex-libris » a eu l'ingénieuse idée de faire grouper, pour servir en quelque sorte de couverture ornée aux statuts, en attendant que cela devienne le compte rendu de ses travaux, un certain nombre de ces marques bibliopolesques aujourd'hui tant recherchées des amateurs fanatiques. Mme Victoire de France, J.-B. Descamps, Viollet-Leduc, le prince Napoléon et autres se trouvent ainsi rapprochés en noble compagnie. Réduite dans les proportions où elle figure ici, cette feuille in-folio pourra elle-même constituer un ex-libris amusant et collectif, digne de figurer aux côtés des ex-libris individuels.

Mais tandis que la Société présidée par le Dr Bouland, le grand prêtre de l'ex-libris, a pour but la recherche, la communication, la réunion des pièces existantes, un éditeur à l'esprit toujours en quête d'originalité, L. Joly, publie, lui, en format in-8, c'est-à-dire en petites vignettes gravées, montées sur papier de ce format, les « ex-libris imaginaires et supposés de personnages connus ».

Nombre de célébrités dans tous les domaines n'ont pas eu, en effet, la maladie de la « marque de possession », si répandue en notre fin de siècle et à laquelle nous devons les belles pièces gravées des époques antérieures.

Quel aurait été l'ex-libris de ces écrivains, de ces artistes, de ces personnalités diverses ? Question que beaucoup ont pu se poser et que M. Joly essaye de résoudre par la publication d'une série de fascicules. Voici, du reste, comment il a lui-même expliqué cette publication, que d'aucuns pourront trouver bizarre :

« Ayant eu la bonne fortune de trouver un album d'artiste graveur, datant de la moitié de ce siècle, où sont esquissés les ex-libris d'un grand nombre de célébrités de l'époque, nous avons eu l'idée de graver ces dessins afin de les faire connaître, et nous nous proposons d'en continuer la suite en imaginant ceux d'autres personnages de marque qui n'en ont pas laissé. Pour cela, nous nous efforcerons de nous identifier avec ce que furent leurs aptitudes, mœurs et caractères, afin d'exprimer au mieux leur individualité. »

Et c'est ainsi que dans les huit fascicules publiés à ce jour, on voit apparaître les ex-libris d'Edgar Poë (un chat noir, un crâne, un pendu, tout ce fantastique ayant pour décor un cimetière), de Cazotte, de Pierre Dupont (avec les bœufs et *Ils n'en ont pas en Angleterre*), de Ricord (un petit Amour entrant bancal dans un cabinet-confessionnal et en sortant béquille à la main), de Félix Pyat (un chiffonnier ramassant couronne, sceptre et manteau royal pour les jeter dans sa hotte), d'Alphonse Karr (des guêpes, avec la devise : *qui s'y frotte s'y pique*), de Ponson du Terrail (un condamné aux travaux forcés écrivant sur une pierre : *Rocambole, la suite au prochain numéro*), d'Alfred de Musset (des couples enlacés, elle et lui), de Théodore de Banville (une lyre que grattent un pierrot et une jeune Parisienne), d'Henri Murger (étudiant et grisette avec leurs attributs).

En somme, idée originale, ensemble d'une grande variété, d'autant plus qu'à ces ex-libris supposés l'éditeur a eu le bon esprit d'ajouter des pièces avec légende et écusson pour le nom en blanc, à l'usage des personnes n'ayant pas eu le loisir de se composer elles-mêmes une marque individuelle.

⚜

Un nouveau périodique à images, *la Libre Parole illustrée*, avec des compositions de Willette, de Tiret-Bognet, et une série de dessins, voire même de chansons, dans un esprit antijudaïque. Cette tendance quelque peu nouvelle doit être signalée, parce que jusqu'à ce jour le graphique, en France, était resté en dehors des luttes sociales, contrairement à l'Allemagne, où les illustrés hebdomadaires publient, sans cesse, des vignettes caricaturales sur les Israélites.

⚜

Suivant l'usage antique et solennel, tout en France se termine par des chansons. Révolutions, émeutes, mouvements populaires, mutineries, quelle que soit la forme du soulèvement, de la révolte ou de la protestation, qu'il s'agisse des promenades de la Ligue ou des monômes des étudiants, tout arrive aux mêmes résultats. Les battus sont toujours contents, pourvu qu'ils puissent librement chansonner ceux qui les ont forcés à passer sous certaines fourches caudines ou à saluer le bonnet d'un Gessler quelconque, quand bien même ce bonnet se serait transformé en képi de sergent de ville.

Donc on a chansonné Bérenger, donc on a vendu des feuilles de vigne pour ber....gères, donc on a célébré *Messieurs les Sergots* sur l'air « Belleville-Ménilmontant ». Et comme l'image ne perd jamais ses droits, des crayons plus ou moins spirituels, allant de Willette, bien en verve quand il s'agit de partir en guerre contre la pudibonderie anglicano-calviniste, à tous les inconnus qui travaillent pour la rue du Croissant, ont affublé l'honorable sénateur de vêtements tout à fait paradisiaques.



Vivent l'image et la chanson! Grâce à elles, les journées les plus mauvaises, les époques les plus néfastes de l'histoire — Fronde, guillotinades, Terreur blanche, Commune, — n'apparaissent plus que sous leur forme comique; tant crayonner, caricaturer, ridiculiser, sont, en notre beau pays de France, choses plus fortes que la haine et le souvenir des luttes fratricides.

Là où l'on avait cru voir blessés et morts, on est agréablement surpris de ne plus trouver que des images.

⚜

Nos Financiers en robe de chambre, la revue illustrée biographique et critique, que publient depuis plusieurs années MM. Henri Gillet et Jacques d'Hormon, si précieuse par ses portraits-charge, entre presque avec son dernier numéro dans le domaine de la curiosité, en nous donnant la figure de M. Louis Beraldi. Il est vrai que le collectionneur émérite y prend place comme vice-président du Conseil des chemins de fer de l'Etat.

⚜

Nous avions eu le chanteur à cheval, voici maintenant, pour faire pendant à cet intéressant personnage, l'écuyère Loïe-Fuller. Et rien n'est curieux, rien n'est pittoresque comme l'affiche du Cirque d'Été qui nous montre, debout sur son cheval, une élégante danseuse drapée dans une robe aux formes amples, aux plis multiples et aux couleurs changeantes. Vu de loin, ce vaste enveloppement de jupes produit un singulier effet : on dirait une feuille de vigne sur un coursier.

⚜

Lithographies pour chansons :

Ce serait une étude intéressante que la recherche des lithographies pour chansons depuis la première période du romantisme musical, alors que florissaient *l'Écho des Bardes*, *le Souvenir des Ménestrels* et autres recueils troubadouresques. Depuis une dizaine d'années, la chanson, un instant abandonnée, un instant tombée au rang des vulgaires publications de colportage, avec les almanachs de Le Bailly, est redevenue à la mode. Des volumes illustrés, comme *Dans la rue* de Bruant, comme *Chansons sans gêne* ou *Chansons parisiennes* de Xanrof, ont rencontré un public nombreux d'amateurs, des recueils comme les *Chansons du Chat-Noir*, des journaux comme *le Mirliton* de Bruant ont été publiés; paroles, musique, illustrations, le tout conçu dans un esprit tout particulièrement moderne. Mais





Lithographies pour chansons : réductions d'après les originaux de Lautrec.





Lithographies pour chansons : réductions d'après les originaux de Heidbrinck et de Lautrec.

le côté graphique, quoique exécuté par des maîtres comme Steinlen, ne sortait pas du procédé. Alors que tout se renouvelle, alors que la gravure sur bois artistique et la lithographie des peintres retrouvent un succès qui, sans cesse grandissant, va peut-être nous ramener à la période romantique, il était naturel que la lithographie reprît droit de cité parmi la chanson.

C'est ce qui explique l'apparition d'une série de grandes compositions originales « pour illustrer des chansons », donc sous forme de feuilles à part, dues à Lautrec, Ibels, Heidbrinck, conçues, cela va de soi, dans une note essentiellement moderniste et mises en vente par M. Kleinmann, éditeur d'estampes[1].

Lithographies en noir et lithographies coloriées, sur papier ordinaire, sur chine et sur japon, d'une esthétique simpliste, n'ayant plus rien des grands mouvements ondulatoires de gigue anglaise si remarquables en la précieuse affiche de Jane Avril pour le Jardin de Paris, qui, d'emblée, fit le bonheur des délicats. Lithographies aux sujets d'une facile compréhension — du trait ou de grandes taches noires — lithographies dont les titres indiquent suffisamment l'esprit: *Eugénie Buffet*, *Ultime Ballade*, *Étude de femme*, *Nuit blanche*, *Tabouche*, *Sagesse*, *Carnot malade*. Certaines, telle celle du chef de l'État, deviennent absolument comiques avec les teintes plates du coloris au patron. Et toutes, elles aussi, seront quelque jour de précieux documents sur nos mœurs et sur notre conception esthétique, sur notre façon de traduire en taches violentes et en impressions fugitives les objets et les gens qui passent devant nos yeux.

1. Ces lithographies sont tirées à 100 exemplaires dont 20 sur japon à 10 fr., 40 sur chine, 40 sur vélin (noires et coloriées) à 2 fr. 50; toutes numérotées et signées par les artistes.

EXPOSITION DU CENTENAIRE DE LA DÉFENSE DE NANTES

Quand la municipalité de Nantes songea à célébrer le centenaire de la défense de cette ville contre l'armée de Charette et de Cathelineau, le 29 juin 1793, elle se demanda par quelle manifestation elle fêterait cet anniversaire mémorable dans les fastes de son histoire.

Un banquet commémoratif, on le ferait, mais c'est bien vite passé ; une plaque fixée à titre de souvenir contre le mur d'une maison, rien de plus facile, mais c'est bien vite lu. Il fallait trouver le moyen de retenir pendant quelques semaines l'attention des curieux, des passants, sur une série, la plus variée possible, d'objets datant de la période révolutionnaire, et en rappelant les phases successives : de cette pensée naquit l'idée d'un Musée du Centenaire.

Bien entendu, on l'étendit à toute la Révolution. La seule journée de la Saint-Pierre 1793, quelque importante qu'elle ait été, n'aurait pas fourni matière suffisante à une exposition, et c'est ainsi que le Musée commence à 1788 pour ne s'achever qu'en 1804, date de la proclamation de l'Empire.

Tableaux, portraits, dessins, gravures, autographes, manuscrits, imprimés rares, affiches en noir et en couleur, assignats républicains, bons royalistes, faux assignats, brevets, congés, certificats, livres, brochures, almanachs, monnaies, cachets, sceaux, timbres, médailles, verrerie, faïences, bijoux, montres, pièces d'orfèvrerie, armes, équipements et harnachements militaires, décorations, insignes, écharpes, cocardes, vêtements et costumes, bibelots divers, tout est représenté par de curieux spécimens dans cette exposition qui compte près d'un millier de numéros[1].

Le Musée d'Archéologie de la Loire-Inférieure a exposé toute sa collection révolutionnaire ; la Bibliothèque publique et les Archives départementales n'ont donné que quelques documents. Rien qu'avec la collection laissée par Labouchère, la Bibliothèque aurait pu faire une exposition inappréciable de dessins et de manuscrits. Les Archives municipales de Nantes ont offert ce qu'elles possédaient, mais comment ne pas signaler au premier plan les huit volumes de pièces recueillies sur la période révolutionnaire en Vendée et dans l'Ouest de la France par Benjamin Fillon, aujourd'hui décédé, et par son collaborateur, Dugast-Matifeux ? Qu'on songe à ce qu'il a fallu de recherches, de patience, de temps perdu, d'argent dépensé, pour sauver de la destruction et réunir sous une même couverture *neuf mille* pièces de toute sorte qui ne s'appliquent pourtant qu'à une période relativement courte (1er mars 1793 au 9 thermidor an II). Précieusement gardée, avec un soin jaloux, par son érudit possesseur, toujours à la piste de ce qui peut augmenter son trésor, c'est pour la première fois que cette collection figure dans une exposition publique. Les historiens de la Révolution, Louis Blanc, Michelet, Chassin, s'étaient déplacés pour aller consulter sur place à Montaigu-Vendée ces documents dont quelques-uns sont rarissimes, et tous se sont plu à citer le nom de M. Dugast-Matifeux parmi ceux qui leur ont fourni leurs plus précieux renseignements. C'est là un de ces dépôts uniques et que la Bibliothèque ou plutôt les Archives nationales envient avec raison.

Les autographes abondent. En dehors de la collection Dugast, déjà citée, M. Charavay a fait un choix remarquable de documents presque exclusivement nantais. Il a exposé des lettres de Baco, le maire de Nantes qui présida à la défense du 29 juin 1793, le traité avec les Vendéens signé à Nantes le 29 pluviôse

1. L'Exposition comprend surtout 620 numéros, sans compter la vitrine spéciale consacrée à Cambronne. Voir « Catalogue du Musée artistique et historique ». Nantes, imprimerie Schwob fils.

an III, des portraits et des lettres autographes de la plupart des hommes politiques et des généraux qui prirent part aux guerres de Vendée; comme généraux Beysser, général en chef de l'armée de la Rochelle, Canclaux, Westermann; comme représentants du peuple Latyl, Giraud-Duplessis, maire de Nantes, Méaulle, Coustard, Mellinet, Chaillon. Détail à noter, l'ordre d'arrestation de Beysser, guillotiné comme hébertiste le 13 avril 1794, est signé de Carnot.

La collection vendéenne exposée par M. Bord n'est pas moins intéressante. Là se retrouvent les autographes de Bonchamp, de Cathelineau, qui n'écrivait guère et dont les manuscrits sont rarissimes, d'Athanase de Charette, du général d'Elbée, de La Rochejaquelein, de Lescure, de l'abbé Bernier, de Stofflet.

A signaler encore, dans diverses collections particulières, des autographes de Carrier, de Minée, évêque constitutionnel de Nantes, dont le père, médecin, avait inscrit sur sa maison cette devise ironique qui y figure encore : *Hic de vità vita* (Ici l'on vit de la vie des autres); des représentants Bô, Bourbotte, Merlin, Prieur de la Marne, Gillet, des généraux Hoche, Kléber et Carrier, de Pierre Haudaudine, garde national de Nantes, surnommé *le Régulus Nantais*, parce qu'après avoir échoué dans un échange de prisonniers, il était retourné, fidèle à la parole donnée, se remettre aux mains des royalistes, au risque d'y trouver la mort. Il eut la vie sauve et devint plus tard adjoint au maire. Un beau portrait de lui, par Sotta, figure au Musée du Centenaire, ainsi qu'un fusil d'honneur qui lui fut offert plus tard en souvenir de son courage civique. Une des plaques de ce fusil porte cette mention : *Moniteur*, p. 689. C'est en effet à cette page de l'année 1793 que figure le récit de l'acte illustre de Pierre Haudaudine.

Almanachs et calendriers abondent. Les uns célèbrent l'ère nouvelle, les autres regrettent le temps passé. A noter un almanach miniature enfermé dans une breloque en vermeil et *le Fanal des Patriotes, ou les LXXXVII Départements*, avec jolies gravures coloriées. Beaucoup d'*Étrennes nantaises* de l'époque, toutes fort recherchées, quelques-unes avec reliure du temps et viguettes révolutionnaires.

Les portraits sont fort nombreux : Charette abonde, en pied, en buste, de mi-corps, en général, en prisonnier, souvent avec une petite charrette gravée en bas-relief, en guise d'armes parlantes, en noir, en couleurs. Le plus curieux est celui de Crucy, dont le cuivre original est exposé. Il a son histoire que raconte ainsi le catalogue :

« Louis Crucy, constructeur de la marine nationale, qui avait ses grandes et ses petites entrées dans les prisons de Nantes et qui en profitait pour assurer la fuite et le salut de nombre de détenus, rencontra un jour à la prison de l'Entrepôt le général Athanase de Charette. Il essaya, mais en vain, de le faire évader. Ce fut au cours de ses visites qu'il fit le portrait du général d'après nature; il le grava ou le fit graver plus tard. »

Une miniature du peintre Cellas de Chateaubourg représentant le général Hoche est délicieuse de finesse et d'expression; c'est, à coup sûr, un des portraits les plus ressemblants qu'on possède du général républicain. Tous ceux qui ont songé, récemment, à reproduire cette physionomie intelligente et grave, ont consulté ce portrait de la collection Dugast-Matifeux.

M. Helft a exposé six gouaches représentant des scènes du début de la Révolution, très jolie suite d'épreuves, parfaitement exécutées, et une selle en velours rouge avec fonte et étrier attribuée à Charette. De la collection de La Nicollière, à citer les dessins de Crépin sur les combats soutenus contre les Anglais par la frégate *la Loire*, que les Nantais avaient offerte à la République. La collection Armand Lévy compte de fort belles pièces : un portrait de Louis XVI surnommé le Bienfaisant, image populaire, gravée sur bois, non coloriée, de l'imprimerie

Busseuil à Nantes; une aquatinte de toute rareté, représentant les douze Vendéens qui chassèrent les Anglais de Noirmoutier, mis en présence des Consuls le 16 fructidor an VIII; l'arrestation du roi et de sa famille à Varenne (*sic*), image populaire, grossièrement coloriée, sans repérage exact, chez Letourmi, à Orléans, avec un récit naïf de l'événement et une orthographe plus naïve encore; des caricatures, en nombre.

Que citer encore? Une jolie pièce, gravée en couleurs par Labrousse, représentant un trait d'héroïsme de Derique, grenadier au 2e bataillon du Finistère, qui, blessé à mort le 7 messidor an III, renvoie au combat ses camarades prêts à le secourir : « Mes amis, je me meurs, ramassez mes cartouches et retournez à votre poste. »

Une gravure grossière représentant l'explosion de la tour des Espagnols, une des tours du château de Nantes, en 1800, est introuvable aujourd'hui. Beaucoup de médailles, beaucoup d'assignats : M. Dugast-Matifeux a exposé la collection complète des assignats royalistes. Ce qui est rare aussi, ce sont les assignats certifiés faux et qui étaient livrés au pilon. Il en a été conservé quelques-uns qui figurent au musée du Centenaire. L'un d'eux, de 500 livres, a été saisi chez Lamy de la Ribaudière, négociant, Rue-Haute-du-Bignonlestard, qui avait inondé Nantes de faux assignats, — pour environ 800000 livres — et qui fut condamné à mort par contumace, le 19 septembre 1792. Moins adroit à s'enfuir, son commis fut pris et guillotiné. A ces faux assignats est jointe une notice indiquant les signes reconnaissables de cette fausseté. La collection des médailles d'étain, de bronze, de cuivre, de cuivre argenté, d'argent, de fer — appartenant à M. Bord — est inappréciable : ce sont autant de pièces souvent uniques, toujours rares, comme tout ce que possède cet érudit collectionneur.

Les faïences révolutionnaires sont aussi représentées. La collection de M. Laidet-Gaudin (de Luçon) est célèbre. Il a envoyé un beau plat à barbe avec cette inscription : *Liberté* 1791, et un joli choix d'assiettes à emblèmes royalistes ou républicains. Notons encore un bénitier en faïence de Nevers, avec cette mention : 1793, *René Hali*, *citoïen*. Le Christ en croix y figure entre saint René, une sainte femme et l'Enfant au berceau.

M. Maisonneuve, ingénieur des arts et manufactures à Nantes, possède une collection de cent cinquante montres environ, toutes intéressantes à des titres divers. Il en a été détaché les pièces qui ont trait à la période révolutionnaire. La plus curieuse est une montre en argent qui porte sur le cadran la division décimale et duodécimale du temps avec les aiguilles appropriées.

Un autre mouvement à calendriers donne les heures décimales, les heures duodécimales, les jours par décades et par quantièmes grégoriens. Date : 1794 ou 1793, mais après le décret du 5 octobre 1793.

Une des dernières montres révolutionnaires, signée Garnier, 1800 ou 1801, porte les heures duodécimales, mais les quantièmes par mois de 30 jours, plus les cinq jours complémentaires, dits *sans-culottides*.

Une pièce unique, montre argent signée Bréguet, célèbre sur son cadran le traité de Tilsitt, en reproduisant les portraits de Napoléon, d'Alexandre et du roi de Prusse.

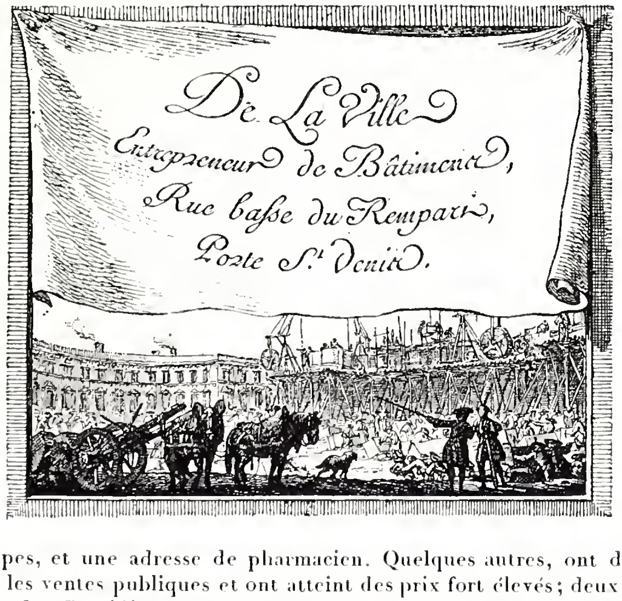
Des bijoux vendéens ou révolutionnaires, des armes, entre autres le sabre de la compagnie Marat, avec bonnet phrygien au haut de la poignée et un petit canon ayant servi à l'armée de Charette, la belle panoplie de M. Sautot, des écharpes tricolores, des cocardes, des costumes admirablement conservés, voilà ce qu'il nous faut indiquer encore, et nous en aurions fini, s'il était possible de passer sous silence une vitrine spéciale consacrée au général nantais Cambronne, célèbre par sa défense à Waterloo et par son mot si controversé, et qui avait débuté dans la carrière militaire en défendant sa ville natale contre les chouans. Cette

vitrine renferme une série d'images populaires, de gravures et d'estampes représentant, soit les traits de Cambronne sous toutes les formes, soit le dernier carré à Waterloo. Des autographes, des dessins de Cambronne, des manuscrits relatifs à son père, à sa famille, s'y trouvent aussi, ainsi qu'une maquette en plâtre, réduction de la statue qui orne une des places publiques de la ville, et une tabatière en étain qui reproduit en relief le général l'épée à la main, criant : *La garde meurt et ne se rend pas!*

LÉON BRUNSCHVICG.

⚜

L'étude pittoresque du présent sous ses formes multiples ne doit point nous faire oublier le passé, surtout lorsque ce passé nous fournit des petits chefs-d'œuvre dans le genre de la carte-réclame dessinée par Moreau que nous reproduisons ici. Les cartes d'entrée de bal, de concert, d'enceinte aérostatique, — c'était, alors, la grande passion, — même les simples cartes de visite, sont assez connues. Plus rares, je veux dire moins popularisées, sont les cartes-adresse. Les de Goncourt, dans leur classique ouvrage sur *l'Art du* XVIIIe *siècle*, mentionnent celles du marchand tailleur Chamot, de l'horloger Fagard, de l'entrepreneur De La Ville, qui, toutes trois, se peuvent voir à la Bibliothèque Nationale, au Cabinet



des Estampes, et une adresse de pharmacien. Quelques autres, ont depuis lors passé dans les ventes publiques et ont atteint des prix fort élevés; deux sont dans les cartons des Beraldi. A côté des collectionneurs d'ex-libris, il serait grand temps, ce me semble, de constituer une société de collectionneurs de cartes d'adresse, prospectus-réclame, étiquettes, de tout ce qui, en un mot, a revêtu un cachet d'art sous la forme d'un renseignement purement commercial. *Le Livre et l'Image* en prend l'initiative. Que ceux qui partagent notre manière de voir nous envoient leur adhésion.

⚜

Si ce n'est point toujours du Nord que nous vient la lumière, il faut reconnaître que l'Est nous envoie souvent des œuvres d'une originalité particulière. A notre fin de siècle mystique, les Allemands opposent la tradition, pour eux éternelle, des grands maîtres du xvi[e] siècle. Il y a deux ans, un jeune artiste, qui depuis s'est fait remarquer dans les *Fliegende Blätter*, qui cette année même a envoyé au Salon du Champ-de-Mars des œuvres très personnelles, Joseph Sattler, publiait de temps à autre, sans aucune régularité, ce que les gens d'Outre-Rhin appellent si volontiers des « feuilles volantes ». C'étaient, sous une forme philosophique, la plupart du temps, de grandes compositions se rapportant à un événement ou à une particularité du jour; c'étaient, si l'on préfère, des appréciations graphiques sur nos tendances et nos conceptions sociales.



Après ces « Bilderbogen » que vont continuer les *Images alsaciennes*, entreprises en collaboration avec un autre jeune, Charles Spindler, voici une série de planches : *Bilder aus der Zeit des Bauernkrieges* (Scènes de l'époque de la guerre des paysans[1]). Un xvi[e] siècle fantastique, avec des personnages de pierre qui s'animent, avec des ferrures dont les découpages se terminent en mains, avec des armes sur lesquelles se dessinent des figures, avec des caricatures papalines qu'on pourrait croire exhumées de quelque recueil luthérien, avec des miséreux en marche d'un réalisme étonnant, formant piques en avant, le bataillon carré de la grande Jacquerie qui devait parcourir toute l'Allemagne, opposant aux armoiries seigneuriales les armoiries du peuple, le soulier, ce gros soulier de paysan que l'on verra figurer sur les étendards du temps et que Sattler s'est plu à reproduire sous mille formes. Admirable d'expression, la page ici reproduite : des paysans dans les champs, vus au travers des échalas d'une houblonnière; car elle donne à la fois la note humaine, générale, et la note particulière de l'époque que l'artiste s'est plu à faire revivre dans sa particularité sociale.

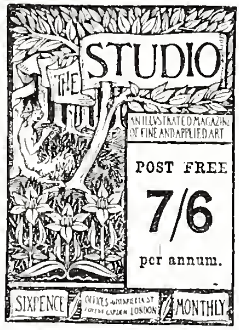
Les *Scènes de l'époque de la guerre des paysans* montrent une fois de plus, qu'en fait de mysticisme, de rêverie moyenâgeuse, les jeunes artistes allemands restent toujours dans la tradition historique de leur grand xvi[e] siècle.

1. 30 estampes reproduites en phototypie, tirées à 100 ex. numérotés. Strasbourg, chez l'auteur.



Quelques notes sur les nouveaux périodiques anglais — une vraie avalanche — dont certains affichent une allure très moderne, et qui tous se présentent au public sous une couverture illustrée. Tout d'abord, le trop vanté *Pall Mall Magazine*, plutôt au-dessous des anciennes revues, continuant la vieille tradition de l'in-8 mensuel illustré, en somme plus littéraire qu'artistique, plus doctrinaire que pittoresque, quoique sa couverture ait été dessinée par un des grands noms de l'école anglaise. Il donne, du reste, une place assez considérable au roman, à la nouvelle illustrée, et a lancé un artiste qui s'était déjà fait connaître à Londres par de grandes affiches d'un très réel mérite, M. Jean de Paléologue.

Bien autrement captivants les magazines qui entrent dans la nouvelle voie, *The Butterfly* dans lequel on peut voir la suggestion — lointaine — de la couverture du *Rêve* de Schwabe, *The Sketch* lancé par les propriétaires de l'*Illustrated London News*, hebdomadaire, donnant une grande place à ces interviews illustrés, mis surtout à la mode par le *Strand*, et accordant également un coin à la caricature ; *The Studio*, qui a mis en lumière un jeune artiste de vingt ans, actuellement à Paris, Aubrey Beardsley, artiste d'une prodigieuse habileté, connaissant à fond tous les styles, mariant le japonisme le plus intense aux décorations moyenâgeuses, passant du faire impeccable de Dürer aux grotesques des accotoirs des cathédrales, procédant à la fois de l'art, de l'enluminure et des primitifs de la gravure, plein de visions étranges, de ce style « occultiste », si l'on peut s'exprimer ainsi, dans lequel la fleur de lotus tient la place capitale. M. Aubrey Beardsley termine, en ce moment même, toute une série d'encadrements et de panneaux décoratifs pour *Morte d'Arthur* de Malory et *Salomé* d'Oscar Wilde, en même temps qu'il vient de graver une grande planche représentant l'entrée de Jeanne d'Arc à Orléans. *The Studio*, qui ne se confine point uniquement dans les choses anglaises, a déjà ouvert ses colonnes à une étude sur l'affiche illustrée française. De toute façon, c'est un recueil précieux pour l'étude des tendances décoratives de la jeune école anglaise qui, ceci soit dit en passant, quoi que personne ne l'ait encore remarqué, ont grandement influé sur nos artistes. — De même que le maladif à la Byron a, durant un certain temps, marqué sur la production littéraire européenne, de même le maladif, le contourné, le tourmenté des artistes londoniens de la fin du siècle se retrouve dans toutes les productions graphiques du jour.



Réduction de la couverture (original : 18 cent. sur 25)[1].



Réduction de la couverture (25 cent. sur 17)

1. Cette couverture a été dessinée par Aubrey Beardsley : une première couverture, non adoptée, figure aux annonces du *English illustrated Magazine* (fascicule de mai).

La Vanity Fair de Londres a publié dans son numéro du 3 août un excellent portrait-charge de Coquelin aîné par Guth, chapeau sur la tête et canne à la main.

⚜

A propos de l'exposition internationale de Timbrologie qui vient d'avoir lieu à Zurich (25 juin-2 juillet), il a été émis une carte postale commémorative, valable pour l'intérieur de la Suisse seulement, ayant sur la face, aux deux tiers de l'espace, une vignette dont voici le sujet : à gauche, et sur toute la hauteur, une espèce de portique d'où débouche une malle-poste traînée par cinq chevaux (d'après le tableau de Kohler : *la Poste du Saint-Gothard*). A la partie supérieure du portique, sur un panneau, le timbre des cartes à cinq centimes ; puis au-dessous : JUBILÆUMS POSTKARTE. En haut, un paysage, le lac des Quatre-Cantons dominé par une chaîne de montagnes avec le Rutli ; un bateau à vapeur navigue sur le lac ; à droite la montagne est percée d'une énorme lune, — pardon, d'un cercle, destiné à recevoir le cachet de la poste. L'impression est bleu foncé sur carte chamois, et le timbre est rouge.

Cette carte, tirée à 36 000 exemplaires, nous apprend *le Collectionneur de Timbres-poste*, avait été frappée par l'administration des postes du timbre courant de la carte à cinq centimes ; elle devait être vendue à sa valeur nominale dans l'intérieur de l'exposition et aux risques des entrepreneurs ; enfin, elle devait rester valable pour la correspondance jusqu'à la fin de l'année Inutile de dire que les 36 000 cartes furent épuisées bien avant la fin de l'exposition.

Pendant quinze jours ce fut à la fois la grande actualité et le sujet de nombreuses spéculations. Les journaux illustrés eux-mêmes s'en sont occupés : le *Nebel spalter* de Zurich, du 5 août, a publié à ce propos une allégorie caricaturale.

⚜

AFFICHES POLITIQUES ILLUSTRÉES BELGES

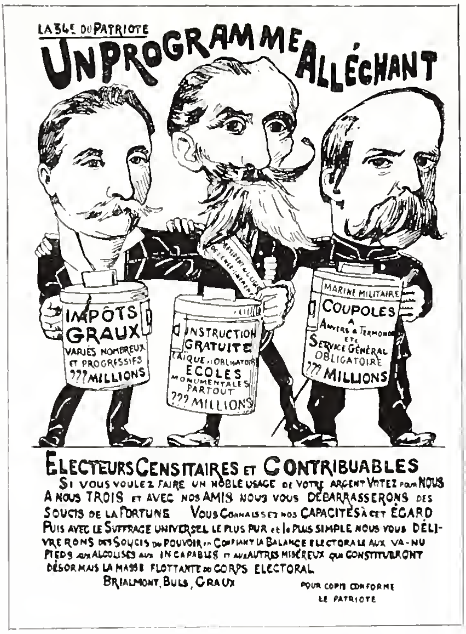
Il a déjà été question en ce recueil de l'affiche politique et même des placards illustrés (voir tome I, page 191), qu'il s'agisse de simples professions de foi ou des manœuvres électorales de la dernière heure. Voici, aujourd'hui, une étude plus complète sur ces affiches spéciales qui sont encore à leur période d'enfantement, et qui ne semblent pas devoir se développer très rapidement dans nos contrées. Jusqu'à ce jour, en effet, elles n'ont été employées qu'à Paris et par des fantaisistes surtout ; tels Willette, Salis et autres gentilshommes de la butte Montmartre. On ne saurait réellement faire entrer dans cette catégorie les placards avec quelque vulgaire vignette ; tels ceux ayant à leur extrémité une sœur de charité, qui se virent aux dernières élections municipales.

Mais en Belgique, c'est autre chose. Là, depuis 1888 tout au moins, l'affiche illustrée est entrée dans les mœurs et dans les habitudes électorales, quoique, à vrai dire, elle soit encore le monopole à peu près exclusif du parti conservateur. Elle a joué un certain rôle aux élections de Gand, d'Anvers, de Thuin, et à Bruxelles elle apparaît régulièrement à chaque vote.

Si l'on se demande pourquoi la Belgique seule présente cette particularité, alors que ni la France, ni l'Allemagne, ni l'Angleterre n'ont eu encore recours à la profession de foi graphique, pays dans lesquels, cependant, l'image joue un grand rôle, on verra justement qu'il faut attribuer cette particularité au manque presque

absolu de journaux à caricatures chez nos voisins wallons. Certes Bruxelles, Gand, Anvers, ont bien des petites feuilles illustrées comme *le Clair de Lune*, *le Tirailleur*, *le Uilenspiegel*, *le Méphistophélès* et autres, mais ces feuilles restent toujours de pures armes de combat par le crayon, de simples instruments de lutte; chez elles, l'image n'a point l'ampleur des compositions anglaises, françaises ou allemandes. Donc l'affiche est venue, tout naturellement, prêter son concours, aux époques d'élections, alors que le journal qui, en aucun cas, ne saurait parler aux yeux comme le placard mural, ne suffit plus.

Peut-être aussi verrons-nous, quelque jour, au milieu des nombreuses excentricités suscitées par les fantaisies du suffrage universel, l'affiche avec le portrait du candidat, importation américaine que nos mœurs présentes accepteraient certainement sans trop d'effroi. A la profession de foi, pourquoi ne pas joindre les traits du candidat; le portrait-affiche à l'usage des politiciens, comme cela se produit quotidiennement pour les chanteurs de cafés-concert? En attendant, voici, avec leurs explications essentielles, quelques affiches ayant figuré dernièrement à des élections belges.



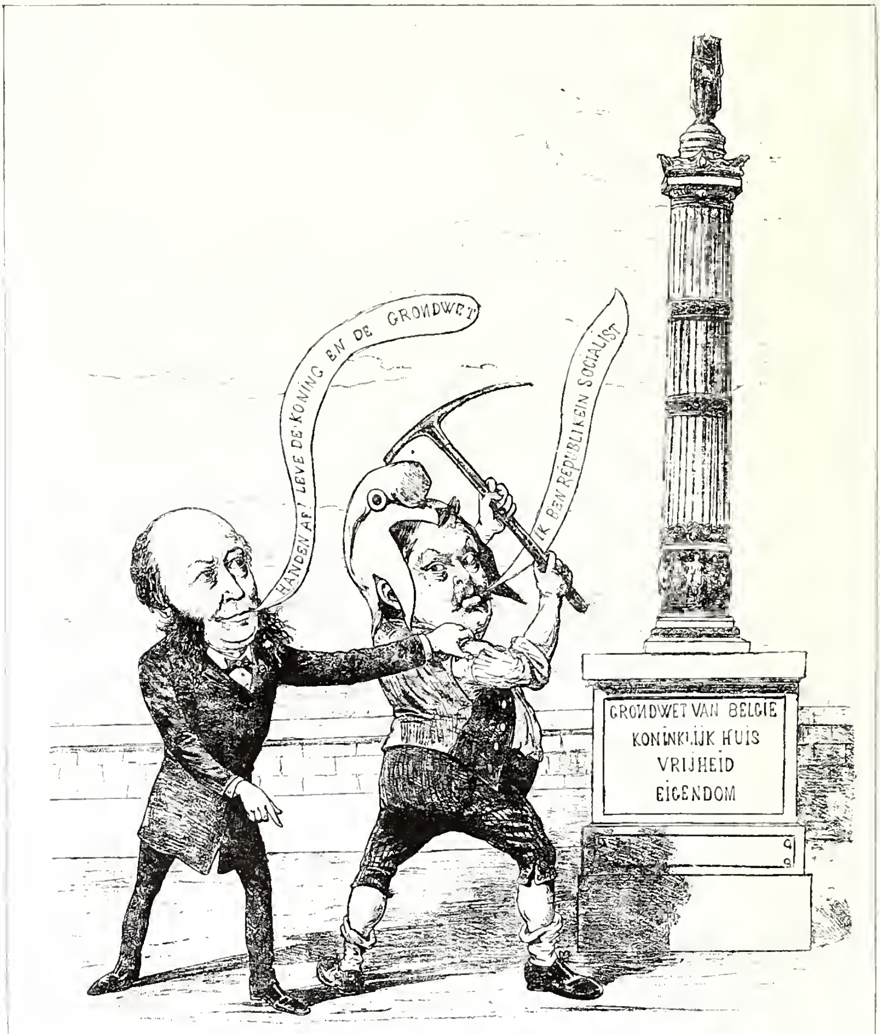
I. Affiche apposée sur les murs de Bruxelles, en juin 1892, lors des élections pour les chambres constituantes, visant les candidats de l'*Association* et de la *Ligue libérale* qui se présentaient en opposition aux députés conservateurs.

Les personnages qui constituent ce trio sont : à gauche, M. Graux, ancien ministre des finances dans le cabinet libéral de 1878 à 1884 et dont la gestion fut une des principales causes du renversement de la majorité libérale; au centre, M. Buls, bourgmestre de Bruxelles[1]; à droite, M. Brialmont, lieutenant général du génie, auteur des plans des fortifications de la Meuse et d'Anvers.

II. Affiche placardée dans les campagnes flamingantes — reproduite ci-après — lors d'une élection partielle en 1890 : M. de Becker, ancien député de Louvain, était en présence de M. Janson, chef du parti radical, lequel fut élu. La plateforme de l'élection était la revision constitutionnelle. L'édifice que l'on voit sur la droite est la colonne du Congrès, à Bruxelles, dont M. Janson avait déclaré vouloir « remplacer les pierres vermoulues ».

Les mots figurant sur le socle de la colonne signifient : « Constitution belge,

1. Cette affiche fut arrachée par la police locale comme ayant été imprimée en noir sur blanc; il y eut même procès à cet effet, et les débats furent portés jusque devant la cour de cassation. L'avocat du prévenu, Me Wauwermans, soutint qu'obliger à imprimer en couleurs sur blanc ou en noir sur couleurs, c'était ruiner la caricature politique par l'affiche; mais, malgré une très intéressante plaidoirie, le prévenu fut condamné.



Wat onze ouders in 1830 oprichtten wil de **republikein-socialist JANSON** *afbreken.*
De **Nationaal-Onafhankelijke DE BECKER** *zal het hem beletten.*

royauté, liberté, propriété ». Sur les banderoles qui sortent de la bouche des personnages, on lit : 1° sur celle de droite : « Je suis républicain socialiste » ; 2° sur celle de gauche : « Bas les mains! Vive le Roi et la Constitution ». Voici, d'autre part, la traduction de la légende qui figure au bas de l'affiche : « Ce que nos pères érigèrent en 1830, le « républicain-socialiste Janson » veut le démolir. Le candidat « national-indépendant de Becker » ne le laissera pas accomplir. »

Deux ans plus tard, la revision de la Constitution était votée à l'unanimité.



III. Affiche placardée sur les murs de Bruxelles en juin 1892, et conçue à l'adresse des campagnes pour lutter contre la concentration de toutes les fractions du libéralisme.
Les personnages représentés sont, à gauche, M. Frère Orban, ancien chef du cabinet libéral; au centre, M. Janson; à droite, la Marianne quelque peu « belgifiée ». Les conservateurs avaient ainsi agité *graphiquement* le spectre rouge.



LES CURIOSITÉS DE LA RUE

LES COCASSERIES DES ENSEIGNES

I

La rue est, véritablement, un champ toujours nouveau d'observations piquantes. Pour trouver des enseignes d'une tournure pittoresque, il suffit de battre le pavé, le nez en l'air, et avec quelque esprit d'observation. *Le Livre et l'Image*, qui s'intéresse d'une façon toute particulière à ces curiosités, a donc pensé qu'il y avait lieu de continuer les illustres flâneurs qui, depuis Mercier, se sont amusés à noter les drôleries, les cocasseries de la rue, quel que soit le domaine dans lequel elles se présentent.

Chaque mois nous viendrons avec notre moisson.

~~~ Singulière façon d'entendre la publicité :

Dans un des chalets de nécessité de la *Bourse*, au-dessous du titre : CABINETS D'AISANCE, se trouve une série de grandes affiches destinées à annoncer une ROTISSOIRE-ARROSEUSE.

~~~ Lu à la devanture d'un de ces nouveaux magasins de diamants qui s'ouvrent comme par enchantement dans tous les quartiers :

VRAIS DIAMANTS FAUX

Ne désespérons point, puisqu'il en est ainsi, de voir un jour annoncé : *Faux diamants vrais*.

~~~ A la devanture d'une laiterie, rue Saint-Dominique :

CHASSANG, NOURRISSEUR
Du passage Andrieu, 17.

~~~ Enseigne d'un petit établissement de quinzième ordre, rue Mazarine :

RESTAURANT DE L'INSTITUT

Flatteur pour les habitués de la coupole !

~~~ Similitude de nom et de profession :

I. Rue de Médicis :

BARBIER, COIFFEUR
~~~

II. Boulevards extérieurs, à la porte d'un hôtel borgne :

HOTEL BOUGES

On ne saurait mieux s'appeler.

~~~ Bizarre assemblage. Sur des voitures de l'administration de la Seine, on peut lire :

PRÉFECTURE DE LA SEINE
SERVICE DES ALIÉNÉS

et au-dessous :

ENTREPRISE DE DÉMÉNAGEMENT

Impossible de mieux trouver.

~~~ L'enseigne en relief n'a point disparu.

Au coin de la rue des Islettes et de la Goutte-d'Or se trouve une enseigne de marchand de vins :

AU TONKINOIS

Or, le Tonkinois est figuré par un grand magot posé extérieurement comme une sculpture placée sur un piédestal.

~~~ L'art populaire :

Rue de Chartres, sur une boutique peinte naïvement avec des barbouillages visant à la fresque :

INSECTICIDE GASPARD, « LE SANS-PAREIL »

Et l'on voit un Arabe offrant galamment une boîte d'insecticide à une femme qui rappelle les femmes à soldats de Randon.

⚜

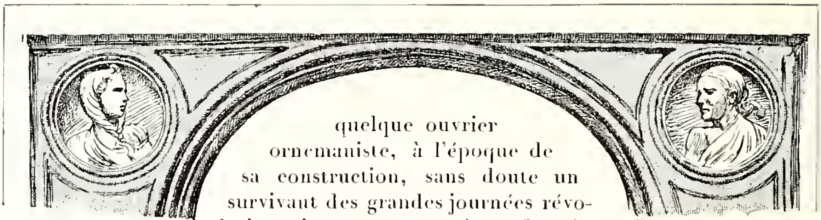
Personnages historiques en médaillons :

En face du temple d'Esculape, rue des Saints-Pères, 40, de chaque côté et au haut de la porte cochère, on peut voir — sous l'enseigne de Flicotaux, plombier-gazier, — deux médaillons en ronde-bosse, d'un mérite certainement discutable, représentant, — tout permet de le supposer du moins, — celui de droite Marat, celui de gauche Charlotte Corday, se contemplant impassibles, oublieux de leurs anciennes rancunes, car ils sont en plâtre, l'idéal du repos.

Depuis quand et comment leurs bustes se font-ils ainsi vis-à-vis rue des Saints-Pères, pas ou point remarqués par les passants, généralement nombreux à ce coin, à peine aperçus par les voyageurs quotidiens d'un des omnibus les plus fréquentés de Paris, *Batignolles-Clichy-Odéon*, alors que l'impériale, si propice cependant aux observateurs de la rue, aux chercheurs des curiosités parisiennes, rase, pour ainsi dire, ces figures moins communes sur nos façades que les chevaliers troubadours et autres accessoires de romances 1830?

Curieuse est la maison, non par son architecture, à peu près nulle, mais par la variété de ses ornementations. C'est ainsi que dans la cour, sur le mur de l'aile droite, se trouvent les moulages des bas-reliefs du tombeau de François I[er] à Saint-Denis. Un mélange, et des plus bizarres!

En l'absence de tout document précis, on ne peut évidemment émettre que des présomptions, mais voici ce qui paraît le plus rationnel. Ou la maison aura été habitée, dans la première moitié du siècle, par un propriétaire, architecte ou sculpteur, qui se sera plu à laisser des traces visibles de son passage, ou, mieux encore,
~~~



quelque ouvrier ornemaniste, à l'époque de sa construction, sans doute un survivant des grandes journées révolutionnaires, aura tenu à confier ainsi au plâtre les traits des acteurs d'un des grands drames de l'époque, Marat et Charlotte Corday.

Assurément, la ressemblance des deux profils n'est pas également bonne : si Marat offre bien l'image connue de tous, Charlotte Corday, avec son nez pointu, très effilé, se rapproche moins des portraits popularisés par l'image, mais l'un appelle forcément l'autre. Dès l'instant que le médaillon de droite donne Marat, celui de gauche ne peut être que Charlotte Corday.

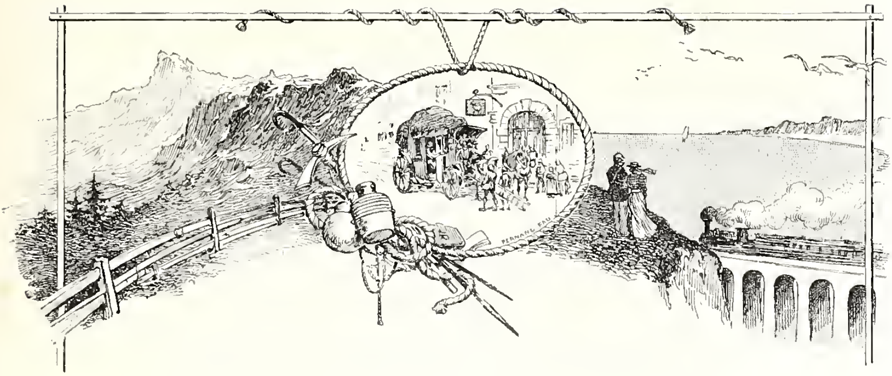
LES VENTES

Une seule vente à signaler, celle des eaux-fortes, gravures et dessins d'anciens maîtres, ayant appartenu à feu Robert Stayner Holford Esq., faite à Londres, par MM. Christie, les 11, 12, 13 et 14 juillet, et qui a donné des prix d'adjudication très importants, ces estampes étant uniques, pour la plupart, et en très bel état. Beaucoup figurent dans Bartsch et sont des maîtres des XVIe et XVIIe siècles. Voici, en livres sterling, les prix atteints par les portraits de Rembrandt : 377. Portrait de Rembrandt (Wilson n° 7), 1er état presque unique : 420 £. — 378. Autre exemplaire, 5e état : 66 £. — 384. Rembrandt appuyé (W. 21), second état : 82 £. — 385. Rembrandt dessinant (W. 22), 3e état : 280 £. — 386. Autre impression, 5e état : 82 £. — 387. Rembrandt appuyé sur un sabre (W. 23), 1er état. Il n'existe que quatre exemplaires ; les trois autres sont classés dans les galeries nationales (provenant de la collection Aylesford) : 2 000 £.

NÉCROLOGIE

Guy de Maupassant, décédé à Paris, le 7 juillet, un des maîtres écrivains de la seconde moitié du siècle, à la fois romancier et poète, auteur de nombreux romans, de plusieurs nouvelles dont quelques-unes, comme *Boule de suif*, sont des chefs-d'œuvre de psychologie humaine, et d'un volume de vers très au-dessus de la moyenne. On pourra consulter l'étude jadis publiée sur lui dans *le Figaro* par Émile Zola. — Mario Uchard, décédé à Paris le 3 août, romancier quelque peu oublié de la génération actuelle. — H. Josse, amateur et collectionneur d'objets d'art, décédé le 25 juillet.

Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



VILLÉGIATURE FIN DE SIÈCLE

(A TRAVERS MONTAGNES ET PLAGES)

I

Celui qui verrait dans la villégiature une fantaisie toute moderne de notre société fin de siècle se tromperait étrangement. Jadis comme aujourd'hui, les premières feuilles, les senteurs parfumées du printemps, mettaient cervelles en ébullition et jambes en mouvement. Mais la villégiature était à portée de la main, aussitôt les fortifications des cités franchies; tout autour, des arbres, des couronnes de bosquets, des forêts, donnaient naissance à nombre de villas de plaisance. Ailleurs, les champs étaient dans la ville même; la maison, le moellon, loin d'exproprier la nature, lui réservaient une place : il en est encore ainsi, aujourd'hui, dans la plupart des villes allemandes, qu'elles s'appellent Munich ou Francfort. Au XVIe siècle, les maisons patriciennes si gentiment adornées; au XVIIe, les maisons de campagne, dont beaucoup sont autant de Versailles en miniature et qui doivent populariser partout, implanter en pleine cité, l'hôtel entre cour et jardin, habitation majestueuse et confortable entre toutes. Ouvrez Érasme

ou Montaigne, Mme de Sévigné ou Saint-Simon, vous ferez connaissance avec la villégiature des époques antérieures, de même que Restif de la Bretonne ou le graveur J.-G. Wille vous donneront l'impression exacte des joyeuses parties de campagne : *le Voyage de La Bouille à Rouen*, *le Voyage de Saint-Cloud par terre et par mer*, ces amusantes plaquettes du XVIIIe siècle, seront encore d'actualité sous la Restauration, tant les habitudes, tant les moyens de locomotion varièrent peu jusqu'à l'apparition des chemins de fer. Il y avait une pointe de satire dans le récit de ce second « Voyage » : c'est, très sérieusement, que Paul de Kock, dans ses *Petits Tableaux de Mœurs* (1825), rendant compte des craintes, des impressions terribles du petit bourgeois se rendant à Beaugency, conclut ainsi : « Que d'autres aillent courir le monde et chercher les aventures! Je suis allé à Beaugency, cela me suffit, je m'en souviendrai toute ma vie. »

Certes, le Parisien des temps anciens, — je veux dire avant l'emploi de la vapeur, — n'avait nullement les goûts nomades, et son ignorance des choses de la nature était, partout, proverbiale. « Il n'y a rien de si sot et de si neuf qu'un Parisien qui n'est jamais sorti des barrières, » écrivaient Néel et Lottin. « S'il voit des terres, des prés, des bois et des montagnes qui terminent son horizon, il pense que tout cela est inhabitable : il mange du pain et boit du vin à Paris, sans savoir comment croît l'un et l'autre. » Mais tous les Français, et les étrangers surtout, n'imitaient point le béotisme du citoyen de la ville déjà unique par l'attraction qu'elle exerçait sur les autres, et l'on se tromperait étrangement si l'on croyait que le goût des grandes excursions n'était point développé.

Non seulement on voyage, mais déjà la fièvre des déplacements s'est emparée d'une partie de la société, malgré tracas et difficultés de toutes sortes, malgré les relais ou les arrêts imprévus, généralement peu agréables, malgré les ornières, les essieux



CURIEUSES COMPARAISONS ENTRE LE PASSÉ ET LE PRÉSENT
Le voyage autrefois et aujourd'hui (*Funny Folks*).

cassés, malgré le froid et la chaleur, malgré la poussière aveuglante ou la boue qui vient moucheter vos vêtements de petits pains à cacheter.

« Les villes d'eaux pour malades bien portants ne manquent guère, » écrit notre collaborateur Henri Bouchot dans son beau livre *l'Empire*, « la nature les a par bonheur mises assez à portée des Parisiennes ennuyées. » Spa, Bade, Aix en Savoie avaient leur part de cette société mondaine, allant chercher un peu en tous les coins la liberté et l'incognito. Les rhumatisants tenaient les routes de Cauterets ou de Bagnères : huit grands jours en poste ou en dormeuse, toujours au grand trot. Plombières, avec son bain perpétuel de vapeur, avec ses quatre établissements, dont le dernier datait de 1810, a déjà un nombreux public de buveurs d'eau. L'auteur d'un *Voyage en* 1822 écrit : « Tous les plaisirs viennent concourir à faire de Plombières une seconde Sybaris. Nous avons le gai vaude-

ville, l'opéra-comique. Nous avons des acteurs! un orchestre!... Chaque jour nouveau amène en ces lieux de nouvelles distractions. Aujourd'hui l'on va chercher et surprendre la nature sous une forme et demain sous une autre. » Et ailleurs : « Le dimanche est vraiment à Plombières le jour du soleil. Les plus éclatantes toilettes sont réservées pour la messe de midi. Deux cents femmes y luttent de charmes et surtout de parure. Le soir il y a bal. On s'y rend entre sept et huit heures. Ce n'est qu'à la messe et au bal que les baigneurs se réunissent, depuis qu'il n'y a plus de fermier des jeux, la salle de réunion n'étant fréquentée que par ceux pour qui la triste lecture des journaux a des attraits. » Assurément pareille vie, quelque peu monotone, ne charmerait point nos élégantes fin de siècle.

Parlerai-je des bains de mer! on y va alors très sérieusement, pour se baigner; non pour y chercher les distractions et les enivrements de la ville. Établissements rudimentaires, avec quelques cabines sur roues, avec quelques hôtels d'une froide régularité, avec quelques abris primitifs, avec les baigneurs assermentés coiffés d'un tromblon en cuir bouilli. On se croirait sur plage anglaise. Dieppe et le Havre suffisent pour la satisfaction des baigneurs de France et de Navarre, puis avec Alphonse Karr, ce sera Étretat : peu à peu les bains de mer à casinos, à jeux multiples, se multiplieront et la société affluera nombreuse de tous les côtés. Période primitive où l'on va demander à la nature son isolement, son réconfortant, où tout conserve encore son aspect champêtre, où la villégiature « fleure bon », où les grandes maisons de plaisance tiennent à la fois du château et de la ferme, avec les fenêtres à guillotine et les volets verts chers à Jean Jacques.

II

Subitement voici que tout change : c'est la grande poussée moderne dont j'ai déjà esquissé la caractéristique. L'homme et ses besoins, l'homme et ses habitudes s'imposant à la nature; tout aidant à la vulgarisation, à la démocratisation des plaisirs jadis réservés à une élite. Tandis que dans les Bourses des grandes villes on spécule sur les titres, sur les plages, dans les villes d'eaux, dans les plaines aux riantes verdures comme sur les montagnes aux pics les plus élevés, sur terre et sur mer, des agioteurs d'un nouveau genre spéculent sur l'étranger. Des villages, des hameaux même, vivent de ce commerce qui consiste à louer maisons ou chambres, à nourrir, à amuser l'étranger, les familles en villégiature. On s'improvise maître de pension, on transforme sa maison en hôtel, on échange sa modeste indépendance contre les gros bénéfices d'une servitude de tous les instants, souvent féconde en amères déceptions. Il y a des entrepreneurs de casinos et d'hôtels, comme il y a des fondateurs de journaux. Partout pléthore. C'est la grande émigration du citadin, petit ou grand, riche ou pauvre, vers ces stations estivales qui sont autant de petits Paris transportés en pleine nature. Aux approches de la saison, chalets et chambres à louer emplissent les pages des journaux locaux. Lorsque le moment est venu, lorsque l'époque bat son plein, il ne reste plus un cabinet : les billards sont transformés en lits, les canapés se couvrent de matelas, le monde entier se divise en deux classes : hébergeants, hébergés; loueurs, locataires. Les environs de Paris regorgent : les plages, même les plus lointaines, sont noires de fourmillement humain. Partout des maisons-casernes; partout des hôtels-pensions; les arbres tombent pour donner place à des constructions, la nature recule

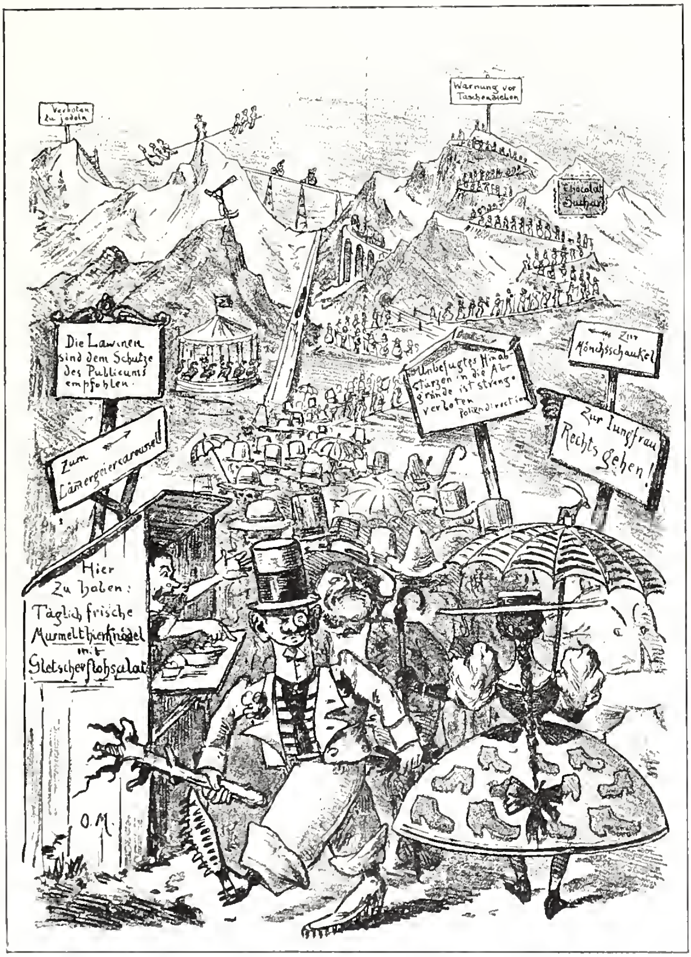
devant le moellon. Et l'on appelle cela la campagne, le grand air. Étrange aberration de nos sociétés ultra-civilisées!

De quelque côté que l'on regarde, le mouvement est le même : c'est une prise d'assaut générale de la nature par l'homme, par ses habitudes, par ses besoins. Sous prétexte de villégiature, notre mère commune se trouve livrée aux barbares. Dès à présent, on peut prévoir le moment où la terre entièrement bouleversée, saccagée, ne sera plus qu'un vaste champ d'expériences ouvert à toutes ces inventions dont, sous les traits de son crayon fantaisiste, Robida s'est plu à représenter les conséquences.

Ce transbordement, cette marche en rangs serrés, cette orientation spéciale de l'humanité aux époques estivales, sont un des traits caractéristiques de la période moderne. De la France, de nos mœurs, de nos villégiatures, rien qu'on ne sache : tandis que les journaux quotidiens se remplissent de la longue nomenclature des arrivées et des départs des personnages de marque, tandis que la presse trouve en ce besoin de réclame, en cette soif d'ostentation, une source intarissable de bénéfices, les recueils illustrés notent graphiquement plages et coins à la mode ou cherchent par des croquis humoristiques à nous faire pénétrer dans les détails de cette vie factice, imposant à ceux qui la mènent les banalités, les corvées de la vie des grandes cités. Portons donc nos regards vers l'étranger et, guidés par le crayon des dessinateurs, entrons dans les curiosités de la vie anglaise, dans les excentricités que la folie humaine impose à la nature.

« Nous sommes prêts, ils peuvent venir! » Tel est le cri qu'aux premières chaleurs poussent en leurs repaires d'industriels, offrant et vendant au voyageur abri, nourriture, distractions, les hôteliers des plaines et des monts, des grèves et des pics. *Ils*, c'est-à-dire ceux qui viennent à la recherche du repos et de la fraîcheur. Jadis, le seigneur

détroussait les marchands sur les routes : aujourd'hui, le riche désœuvré, le malade condamné par toutes les facultés, vont se



L'AVENIR DANS LES ALPES

(*Nebelspalter*, de Zurich, juillet 1893.)

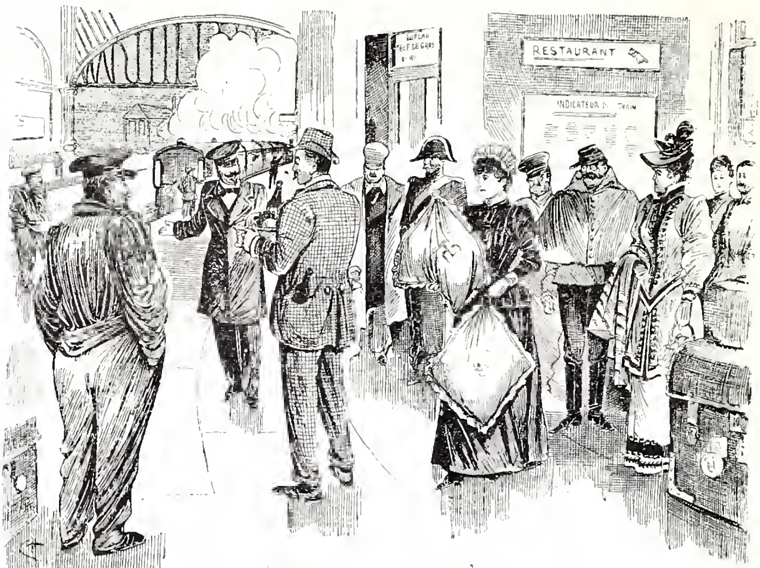
Au premier plan, une femme portant la crinoline-réclame. Sur les deux pics les plus élevés, on lit : *Défense de « jodeler ». Prenez garde aux voleurs.* Les écriteaux indiquent les chemins pour la balançoire du Moine (nom d'un pic) et pour le carousel du Lammergeier. *Les montagnes sont placées sous la protection du public.*

faire détrousser dans les palais dénommés « hôtels ». Jadis, le voyageur avait tout à craindre de l'imprévu des rencontres : il

y avait toujours pour lui des pistolets ou des poignards braqués en quelque coin obscur. Aujourd'hui, en de confortables voitures roulantes, aux vitesses vertigineuses, il s'offre toutes les satisfactions. Craintes de déraillement, ennuis des douanes et des frontières : qu'est-ce cela en présence des agréments et des commodités modernes : rapidité, bien-être !

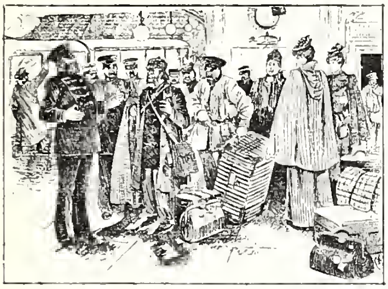
Jadis, une voiture manquée, un coche arrêté par la neige, c'étaient des semaines de retard : aujourd'hui, le voyageur qui s'est oublié aux douceurs du buffet se trouve tout simplement obligé d'attendre le passage du train suivant. Et tout est dit.

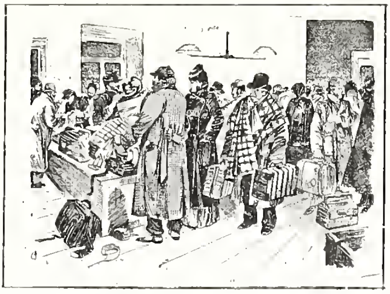
Il n'y a plus de Pyrénées, avait affirmé Louis XIV en sa royale puissance : il n'y a plus de montagnes, déclarent les ingénieurs en leur science impeccable. Jadis, aux temps primitifs, c'était le mulet, la chaise à porteurs; aujourd'hui, ce sont les petits funiculaires ou les tunnels : on rase les montagnes quand on ne les perce pas de part en part, quand on ne fait pas passer à travers leurs entrailles ces trouées énormes qui aplanissent toutes les inégalités du sol.



LES AGRÉMENTS DU VOYAGE A L'ÉTRANGER

Quand vous vous êtes oublié au buffet et que vous arrivez pour voir le train filer.





LES AGRÉMENTS DU VOYAGE A L'ÉTRANGER

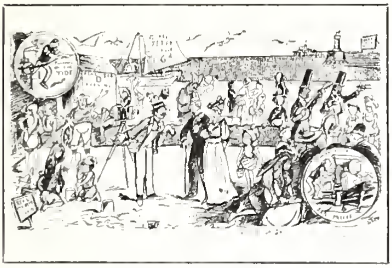
Quand vous arrivez, au milieu de la nuit, à la station frontière sans pouvoir parvenir à vous faire comprendre l'un l'autre. — I. A la douane allemande. — II. A la douane française.



Quand vous quittez votre hôtel. La question des pourboires. Plus vous donnez moins ils sont satisfaits.



— Mon Dieu, Brown, où allez-vous? Seriez-vous en déménagement. — Non, mon cher, j'accompagne les miens à la campagne.

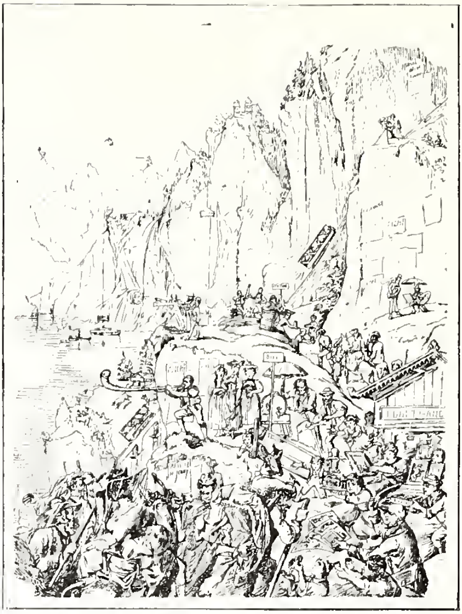


Pourquoi ne pas avoir à Londres Margate (nom d'une plage anglaise) comme on a eu dernièrement *Venise* (grande féerie montée à l'Olympia avec des tableaux de la vie vénitienne), pendant la saison d'été.



On a dit que *tarara boum de ay* était mort. N'en croyez rien. Allez le long de la rivière qui coule en paix : vous verrez sur les bateaux et sous les tentes qu'il est encore bien vivant.

VIGNETTES DU « FUNNY FOLKS » DE LONDRES SUR LES VOYAGES ET SUR LES PARTICULARITÉS DES PLAGES ET DES PLAISIRS D'ANGLETERRE



« ILS PEUVENT VENIR, NOUS SOMMES PRÊTS. »
(*Nebelspalter*, 1889.)

Photographe, peintre de glaciers à l'usage des Anglais, montreur de paysages, vendeur de bière, joueur de corne des Alpes, vendeurs d'images et d'objets en bois, du haut en bas tous sont à leur poste. Et les rochers sont couverts d'affiches.

La montagne, aux pics inviolables, elle en voit bien d'autres. Aujourd'hui, c'est l'hôtel à son sommet et sur ses flancs; demain, la graine humaine devenue fourmilière, ce sera, sans doute, une succession non interrompue de maisons. La montagne n'est-elle pas à tous! Et en ce siècle de puffisme voici qu'on lui colle — insulte suprême — des affiches sur ses flancs, partout où elle offre quelque surface plane. Chocolat Ménier, chocolat Suchard, bretelles américaines, savon du Congo, pastilles Géraudel, bague antinévralgique, corricide, que sais-je encore! Comme de vulgaires trottoirs de Londres ou de New-York, elle devient instrument de publicité et de réclame. L'américanisme envahissant ne respecte même plus le sol vierge. Pour lui tout est bon. Contre cette profanation, contre cette disparition du pittoresque, ceux qui ont conservé en eux le culte de la Nature protestent chaque jour. Hier encore, le *Journal de Genève*, par la plume de son rédacteur en chef, M. Marc Debrit, s'élevait contre de ridicules réclames attirant le regard du voyageur, au pont du Diable, juste au sortir du trou d'Uri. « Hélas! notre pauvre Suisse, » écrivait-il, « est mutilée, souillée par l'horrible exploitation! A peine reste-t-il un coin solitaire où l'on puisse espérer de retrouver

encore le silence de la nature alpestre. Le joli petit lac d'Oeschinen, près de Kandersteg, un des bijoux des Alpes, où, par miracle, il n'y avait pas même une auberge, va, nous dit-on, s'embellir d'un gigantesque hôtel qui masquera toute la vue en étalant sa lourdeur prétentieuse au milieu de la pelouse jusque-là si verte et si tranquille. La Suisse pittoresque s'en va, et c'est elle qui se tue, peu à peu, par avarice inintelligente. »



CROQUIS DE SAISON
« Pourvu qu'ils veuillent bien venir, maintenant que nous sommes prêts. »
(*Nebelspalter*, 1890.)

Un jour viendra, écrivait en 1774 l'auteur du *Bon Sens*, où l'homme aura tout transformé à son image, où les sites les plus agrestes se verront dépouillés de leur privilège, où la nature sera assujettie à des règles communes. Tout indique que nous sommes à cette période. Combien loin l'époque où, donnant une description des mœurs et des sites alpestres, l'auteur de *Course dans la Gruyère* (1826) écrivait : « Le gouvernement vient d'accorder la permission de construire au Moléson[1], pour la commodité des voyageurs, une auberge qui serait placée à une lieue au-dessous du sommet, sur un plateau très agréable. Chambres propres, bonne cuisine, jardin potager, bains de petit lait, rien n'y manquera. » Luxe et confort alpestres dont on ne se contenterait plus guère aujourd'hui.

A l'auberge construite par permission spéciale ont succédé les hôtels avec salle de jeu et scène toute machinée. L'auberge qui vous hébergeait a été remplacée par l'industrie des étrangers.

1. Nom d'une montagne dans les Alpes fribourgeoises.

III
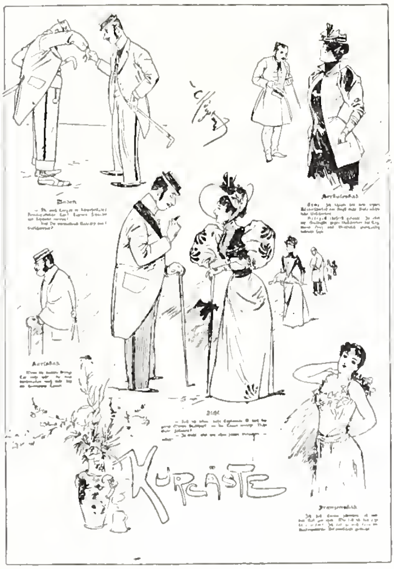
Quittons la montagne, passons en Angleterre, en cette île habitée par le plus voyageur, le plus instable des peuples. Là toute une imagerie spéciale nous attend : imagerie populaire riche et variée remplissant les pages du *Scraps*, du *Funny Folks*, du *Ally Sloper's*, du *Amusing Journal*, du *Tit-Bits*, de tous les *Cuts* (journaux de reproductions et de coupures), feuilles à 1 penny dont le Londonien emplit ses poches le samedi, à l'heure où quiconque se respecte abandonne son « office ». Et toutes ces feuilles ont leur numéro d'été, leur numéro de bain de mer, dans lesquels on peut étudier sous ses aspects divers, sous ses formes multiples, les amusements du dimanche, les plaisirs de la saison. Ici, les plages, plages dénudées, sauvages, aux rochers à pic, grises d'aspect; là, les fleuves, véritables boulevards, où les bateaux se transforment en autant de maisons d'eau, où jeunes filles et jeunes gens mènent une vie joyeuse non exempte du tradionnel *flirt*, lisant, conversant, chantant aux accords de quelque *bingo* (guitare indienne). Le jour, c'est un parterre de fleurs et de plantes grimpantes; le soir, avec leurs lampions multicolores, ce sont autant de girandoles en marche. Rien des équipées canotières d'Asnières ou de Bougival : une gaieté douce, qui semble vous bercer mollement comme le cours du fleuve lui-même.

Tandis que nos cours d'eau se peuplent par instants, le fleuve anglais vit sans cesse de cette vie joyeuse, importation de tous les amusements de la terre. Et cela se conçoit, puisqu'il s'agit, à l'exemple de certains animaux, d'un peuple amphibie.

Navigation de plaisance, bains de mer, montagnes d'Écosse, voyages à l'étranger, plaisirs multiples et bien tranchés suivant

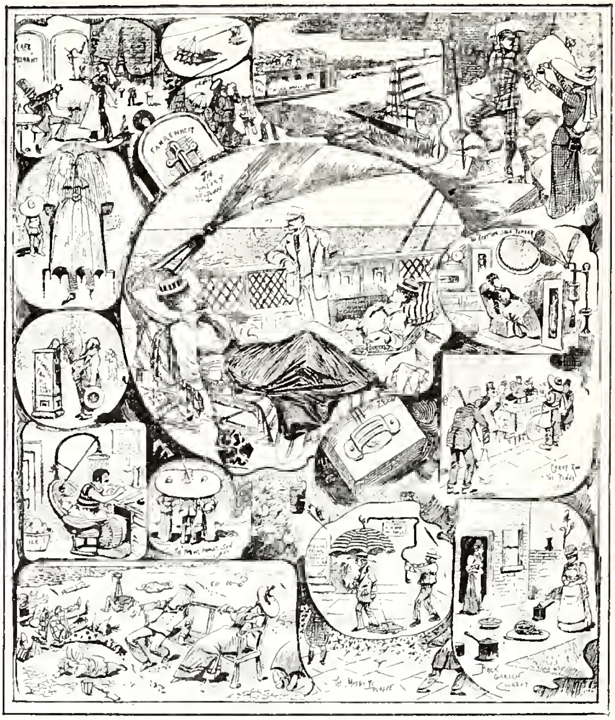
les classes sociales, dont la physionomie distincte se peut voir facilement avec les gravures des illustrés. Par les moyens de locomotion à prix réduits, tout Londres se transporte sur les plages avec le même empressement que tout Paris. Ici Hastings, c'est le grand monde; là, Margate, ce sont les foules, jusqu'au plus petit ouvrier, jusqu'au personnage grotesque et déguenillé dont *Ally Sloper's* s'est fait le propagateur par ses amusants dessins. Plages élégantes avec leur public partout identique, esclave du chic et de la mode; plages bourgeoises vers lesquelles affluent commerçants et boutiquiers, mettant à profit quelques heures de repos.

Pour connaître dans leurs particularités typiques les plaisirs d'outre-Manche, ce sont ces dernières qu'il faut étudier. Voici sous le crayon des dessinateurs londoniens la vraie plage anglaise, avec son grouillement, avec sa vie locale, avec sa recherche de tous les amusements populaires, avec son côté forain. Alors que le Parisien ou transporte au dehors ses habitudes, ses mœurs raffinées, ou vient se perdre en quelque coin ignoré, le Londonien, celui du dimanche surtout, est pour les joies bruyantes du bain de mer. Avec leurs « minstrels », ces chanteurs nègres au pantalon rayé rouge et blanc, à l'habit bleu à boutons d'or, qui donnaient jadis une physionomie si pittoresque aux rues de la cité, avec leurs comiques *Punch* et *Judy*, nos guignols, devant lesquels s'esclafe la foule, avec



HOTES DE VILLES D'EAUX
(Allemagne et Autriche.)
A Baden, à Carlsbad, à Herkulesbad, à Ischl, à Franzensbad.
(*Wiener Caricaturen*, 1893.)

leurs bouquetières aux œillades agaçantes et plus propres que celles de Londres, les plages britanniques prennent quelque peu l'aspect d'un champ de foire. Et c'est ce que nous montrent les images ici reproduites, images estivales où la fantaisie se mélange à la réalité, où les chauds rayons du soleil d'août



Différents tableaux pendant la canicule actuelle. (*Funny Folks*, 1893.)

inspirent aux dessinateurs ces sujets d'actualité que chaque saison voit revenir avec une régularité désespérante. Grandes compositions sur la chaleur ou sur le froid qui ont remplacé les allégories du temps passé et qui montrent combien l'homme subit sans cesse les effets des intempéries de la nature. Gravures sur les plaisirs, sur les coutumes de la société, qui nous permettent de pénétrer dans l'intimité des mœurs locales,

qui nous montrent la perpétuité des plaisirs forains, la plage livrée comme la montagne à toutes les excentricités de la réclame et du puffisme. Internationalisme des coutumes qui finit par donner aux images du monde entier un aspect uni-



Heureuse suggestion pour les gens de petit métier qui ne peuvent quitter leurs affaires et aller jouir des plaisirs du bord de la mer.... Pourquoi n'apporteraient-ils pas avec eux leurs instruments de travail? (*Funny Folks.*)

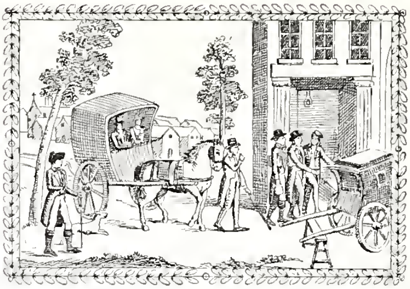
Et pour prêcher d'exemple, le journal anglais nous montre un comptable tenant ses livres sur un rocher, un charcutier, un chapelier, un coutelier débitant leur marchandise, etc.

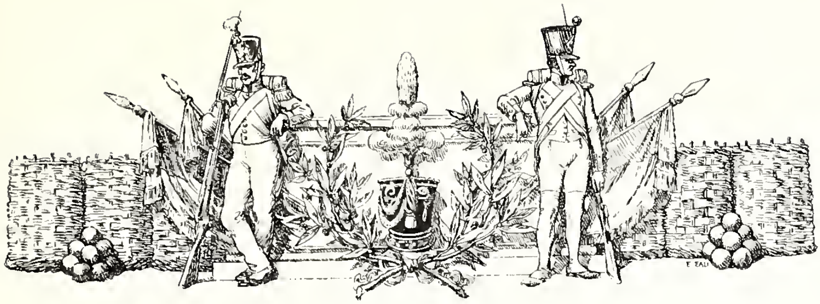
forme, qui remplit les graphiques de Londres, de Paris, de Berlin, de Vienne, de Milan, des mêmes sujets, des mêmes scènes.

En soixante ans, l'homme a ainsi conquis toute la nature : jadis, il plantait sa tente un peu à l'aventure, puis vinrent les

endroits que les célébrités mondaines se faisaient un plaisir de découvrir et de mettre à la mode, et, aujourd'hui, voici les agglomérations compactes, les poussées populaires : heureux, trois fois heureux, ceux qui peuvent se vanter d'avoir trouvé un coin ignoré, aux auberges encore rustiques, aux mœurs primitives; heureux, trois fois heureux, ceux qui peuvent jouir des véritables plaisirs de la villégiature solitaire et reprendre le travail fastidieux des villes après avoir bu aux sources toujours réconfortantes de l'éternelle Nature.

JOHN GRAND-CARTERET.





CHAUVIN ET LES TYPES MILITAIRES

I

Les sources du Nil ne sont pas plus difficiles à découvrir et à débrouiller que les origines d'un certain nombre de types populaires. Sont-ils le produit d'une sorte de génération spontanée, d'une création individuelle ou d'une création collective? A quelle date, comment et par qui sont-ils entrés dans la circulation? Est-ce le type personnel qui a donné naissance à la locution proverbiale, ou la locution au type, et le nom propre a-t-il précédé ou suivi le nom commun? Autant de questions, sans parler de bien d'autres, qui se représentent sans cesse et que nous rencontrons tout d'abord en voulant étudier le type de Chauvin.

Chauvin est à la fois un nom et un adjectif. Il y a M. Chauvin, et il y a les *chauvins*. Pour le sens du mot, pas de difficulté : le chauvin est le patriote aveugle, naïf, entêté, d'un enthousiasme à la fois absurde et attendrissant, qui professe pour la grandeur nationale un culte superstitieux, d'une intolérance farouche. Il n'est pas indispensable que le chauvin soit un militaire, mais son admiration s'adresse surtout à la gloire de nos armes. Pour lui, Napoléon n'a jamais été vaincu, il a été trahi. Il pleurait aux mélodrames militaires du Cirque-Olympique, alors que Gobert et Taillade représentaient au naturel le Petit Caporal, et, une main dans le gilet, tiraient de l'autre l'oreille d'un grognard en lui disant : « Je suis content de toi. » C'est pour lui qu'on écrivait ces couplets de vaudeville où *Français* rimait avec *succès*, *gloire* avec *victoire*, *lauriers* avec *guer-*

riers. Il savait par cœur le répertoire d'Émile Debraux et de Béranger. C'est pour lui que la gravure et la lithographie ont multiplié par milliers *le Cheval du trompette* et *le Soldat laboureur*. Nous ne dirons pas tout ce qu'il a souffert en 1870, mais il n'en est pas mort. Les Prussiens ne l'ont pas tué, ni les communards, ni les anarchistes : Chauvin s'est métamorphosé, mais il est immortel.

Depuis plus d'un demi-siècle, le mot est entré dans la langue. M. Floquet le trouverait dans Larousse. Il est aussi dans Littré. Le *Dictionnaire de l'Académie*, dans sa dernière édition, a accueilli *chauvinisme* ; il accueillera certainement *chauvin* dans la prochaine : on sait que l'illustre compagnie aime à imposer un stage à tous ses candidats avant de les admettre. Vous le rencontrerez sans cesse, dans le journal comme dans le livre, dans tous nos écrivains grands ou petits, graves ou légers, depuis Théophile Gautier et Victor Hugo jusqu'à Noriac et Daudet. Nadaud l'a célébré dans une de ses plus spirituelles chansons :

> Il ajoute une r à la Frrance,
> Il en met trois à liberrrté.

Le général Ambert lui a consacré quelques pages vibrantes, dans son livre *Au pays de l'honneur*. Il ne le raille pas comme Nadaud, il l'admire : « Oui, brave Chauvin, tu es le génie populaire de la patrie, tu conserves la foi, et tandis qu'autour de toi tout se consume, tout s'effondre, tu es debout sur les débris pour faire entendre le cri de *Vive la France!* Laisse rire les sots, brave Chauvin, laisse fuir les lâches, laisse triompher les traîtres, laisse passer les ambitieux, laisse renverser les trônes, laisse arriver la populace avinée ; toutes ces choses n'ont qu'un jour, et le lendemain t'appartiendra, car tu es le seul homme en France ayant droit de se dire représentant du peuple. »

Donc sur le sens du mot et du type, pas de difficultés ; des nuances seulement : suivant les circonstances, suivant le tempérament individuel, suivant les genres littéraires ou artistiques, on prend Chauvin en charge, ou bien on le traite avec considération. Mais si l'on veut remonter à l'origine, c'est une autre affaire, et les difficultés commencent.

Chauvin, disent les uns, vient d'un personnage de la *Cocarde tricolore*, vaudeville des frères Cogniard, représenté en 1831. —

Non pas, répliquent les autres : les frères Cogniard n'ont fait que recueillir un type déjà créé par Charlet et Raffet. — Chauvin, écrit doctement Wheeler, dans son *Dictionary of the noted names of fiction*, est sorti du *Soldat laboureur* de Scribe (il n'y a que deux malheurs, pour le dire en passant et sans être obligé d'y revenir : c'est que le vaudeville du *Soldat laboureur* d'abord n'est pas de



LE SOLDAT LABOUREUR
D'après le tableau de Vigneron, gravé par A. Moreau (1818).

Scribe, mais de Brazier et Dumersan, et que le héros ne s'y appelle pas Chauvin, mais Francœur). — Le mot a pour parrain, dit Jacques Arago, dans le *Dictionnaire de conversation*, et répète le Larousse déjà nommé, un des plus braves soldats de la République et de l'Empire, Nicolas Chauvin, né à Rochefort : dix-sept blessures, toutes par devant, trois doigts amputés, une épaule fracturée, etc., et pour prix de ses services deux cents francs de pension, avec un sabre d'honneur et le ruban rouge. — Dans *l'Intermédiaire* (t. XII),

le Chauvin de Rochefort criblé de blessures est devenu un Chauvin de Saint-Jean-de-Luz tué à l'ennemi, et dont la société populaire, le 20 octobre 1793, donna le nom à la ville, comme il se peut voir, à ce qu'il paraît, dans l'*Essai d'une bibliographie des Basses-Pyrénées* pendant la période révolutionnaire, par Eudore Soulié. Le correspondant de *l'Intermédiaire* ajoute que Charlet, par suite de circonstances que j'oublie, peut avoir entendu parler de ce brave, dont il aurait pris le nom pour son conscrit Chauvin, publié, dit-il, vers 1820. Je lui laisse la responsabilité de cette anecdote et de cette date. D'après d'autres enfin, car il faut se borner, Chauvin aurait été simplement formé par dérivation du mot *chauve*, pour indiquer que le *chauvin* est toujours un homme d'âge mur et de tradition surannée, ce qui est en contradiction, au moins pour l'âge, comme nous l'allons voir, avec le type tel que l'ont tracé Charlet et les frères Cogniard.

Et maintenant, essayons de nous débrouiller au milieu de ce chaos.

Tout d'abord, il faut faire une distinction essentielle entre le type et le nom. Le type est beaucoup plus ancien que le nom. Il a existé de tout temps, et l'on en trouverait au moins l'embryon dans Montluc, dans Brantôme et bien d'autres historiens. Mais on peut dire qu'il est éclos, avec ses traits essentiels et caractéristiques, sous le premier Empire, et qu'il s'est développé, qu'il a conquis la popularité sous la Restauration, dans la personne de ces officiers en demi-solde qui avaient pris le café Lemblin pour quartier général, se battaient avec les gardes du corps et continuaient à triompher de l'Europe entière dans les couplets du Gymnase et les drames du Cirque. C'est le moment où la légende napoléonienne se forme. On se console des revers de 1814 et de 1815 en lisant *les Messéniennes*, *Victoires et conquêtes*, ce bréviaire de Chauvin, *le Mémorial de Sainte-Hélène*; en chantant *le Vieux Drapeau*, *le Champ d'Asile*, *le Cinq Mai*, *Te souviens-tu* et

> Ah! qu'on est fier d'être Français
> Quand on regarde la colonne;

en faisant des ovations au général Foy, en applaudissant *Michel et Christine* et *l'Enfant du régiment*.

Mais si le type de Chauvin se déploie alors dans toute sa splendeur, il n'est pas encore baptisé. C'est par suite d'une confusion naturelle entre la physionomie classique du Chauvin et le nom qu'on est habitué depuis si longtemps à lui donner, que l'on conclut



LITHOGRAPHIE DE CHARLET

D'après une pièce de la série des « Fantaisies ». (1827).



Je suis Français,
tu es français,
il est français,
Nous sommes tous français, Chauvin!!
l'affaire peut s'arranger!

LITHOGRAPHIE DE CHARLET

D'après une pièce de la série des « Fantaisies » publiée de 1824 à 1827.

de l'existence du premier à celle du second. Nous avons vainement entrepris un voyage à travers la Restauration à la recherche de Chauvin. Toutes nos recherches sont restées sans résultat. Toutes les indications que nous avions trouvées et que les érudits de seconde main répètent les uns après les autres sont fausses. Les indices que l'on croit discerner s'évanouissent dès qu'on en approche. A peine si, dans l'œuvre entier de Charlet, on rencontre deux ou trois Chauvin, dont un seul appartient aux dernières années de la Restauration. C'est dans ses *Fantaisies*, publiées de 1824 à 1827. Deux conscrits sont alignés et vont se battre, mais sans entrain : « Je suis Français, tu es Français, il est Français, nous sommes tous Français, Chauvin : l'affaire peut s'arranger »; telle est la harangue conciliante qu'adresse un grenadier à Chauvin, qui, son sabre sous le bras, a l'air de réfléchir profondément. Les autres Chauvin de Charlet — Chauvin regrettant la soupe au lard paternelle; Chauvin, fatigué de la soupe au lard, regrettant le 61e — font partie d'une série publiée en 1835 seulement : *l'Alphabet moral et philosophique*. Ici et là, comme on voit, Chauvin est un conscrit; il n'a nullement les traits qui constituent le type actuel, et l'on ne voit pas pourquoi son nom aurait été adopté par le public plutôt que celui du caporal Valentin ou de Jacques Grivet, comme Charlet et Horace Vernet appellent le soldat dont ils nous ont retracé la vie dans une série d'estampes populaires.

Il est beaucoup plus sûr de croire que le nom de Chauvin, très heureusement trouvé d'ailleurs, a été vulgarisé par le vaudeville d'Hippolyte et Théodore Cogniard, le 19 mars 1831. Ce vaudeville en trois actes, — *la Cocarde tricolore*, — qui fut, je crois, le début des deux frères au théâtre, est complètement et à juste titre oublié depuis longtemps; mais il eut alors une vogue extraordinaire : tout y contribuait, — le titre, les allusions politiques du moment, mêlées à la note patriotique et guerrière, les souvenirs du premier Empire représentés par le grognard La Cocarde, la figure historique et grivoise de la vivandière Catin, l'orgueil de notre nouvelle conquête, car l'action se passe en Algérie. On y turlupinait les voltigeurs de Coblentz; on y chantait une imitation de *la Parisienne*; on y criait : *Vive la liberté!* et *Plus de jésuites!* Ce dernier cri est même poussé par le conscrit Chauvin, l'un des principaux personnages, espèce de loustic naïf qui égaye la pièce par ses facéties, par sa conquête d'une odalisque et par une chanson d'un comique très gros, dont l'ineptie

même fit la fortune. Nos pères ont soupiré, en se frictionnant l'estomac : « *J'ai mangé du chameau*, comme leurs fils ont crié : *Ohé! Lambert* et fredonné *En revenant de la revue*.

Là encore, comme on voit, Chauvin est un conscrit. Il serait curieux de suivre dans ses détails, si cela était possible, l'évolution



Chaut frères, éditeurs, boulevart des Italiens, 5 — Lith. de [illegible]

LE BILLET DE LOGEMENT.

Valentin et Litremann sont logés à Lipeloo (Belgique) chez le docteur Guilledoux (Jésuite à robe courte)

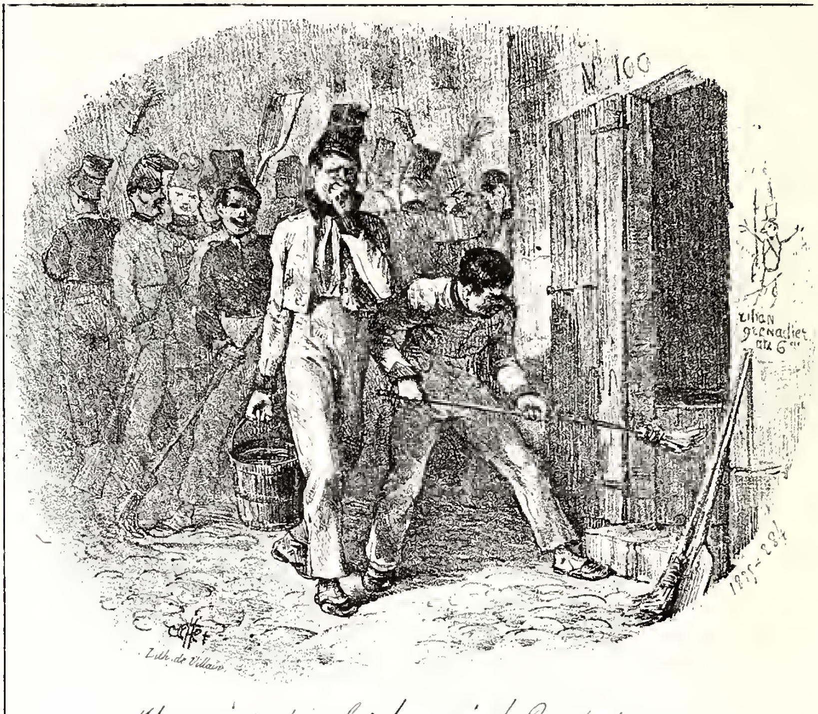
La servante hollandaise vient leur ouvrir, elle ne peut déchiffrer le billet de logement, alors le caporal Litremann lui crie Wir sind zwey verstehn sie mich, alte frau, zwey franzoesische caporals (nous sommes deux ? entendez-vous la vieille ? deux caporaux français) et Valentin ajoute : comprenez-vous ? mère Lansmann ! zwey caporals françouze bones meners, qui venire logire, buvire, mangire et rebuvire et remangire touchours !

LITHOGRAPHIE DE CHARLET

Pour la série : *Vie civile, politique et militaire du caporal Valentin.*

par suite de laquelle cette première forme du type s'est acheminée à sa physionomie définitive de patriote encroûté et fanatique, qui aime la France, qui l'admire à la façon dont Victor Hugo admirait Shakespeare, « comme une brute ». Il est d'autant plus naturel de voir dans *la Cocarde tricolore* la source d'où est sorti Chauvin, que le vaudeville a été le créateur le plus abondant des types popu-

laires, et que celui des frères Cogniard a encore donné indubitablement naissance à un autre type militaire : Dumanet. L'un des soldats de *la Cocarde*, le camarade de Chauvin, s'appelle ainsi, et Dumanet, avec Pitou, est devenu pour ainsi dire le nom générique du *piou-piou*, du *pousse-cailloux*, du *tourlourou* français. Nous avons de Charlet un caporal Pitou, et nous notons le nom au passage, bien



Il est consigné et fait la corvée du Quartier

LITHOGRAPHIE DE RAFFET POUR LA SÉRIE : *Histoire de Jean-Jean* (1825-1827).

que ce caporal pacifique fasse tout simplement partie de la garde nationale. Mais surtout les Pitou et les Dumanet abondent dans les croquis de Cham et de Randon.

Quelquefois aussi le conscrit s'appelait Pacot. Le nom fit même fortune pendant quelque temps. Dans une de ses estampes encore, Charlet, ce peintre inépuisable de la vie militaire, nous montre le fusilier Pacot monté sur les épaules de son caporal et épelant une

affiche du Cirque-Olympique. Il a même été mis au théâtre. En 1828, Dartois et Francis d'Allarde donnèrent un vaudeville en cinq actes intitulé *Jean Pacot, ou les cinq ans d'un conscrit*, où, pour le dire entre parenthèses, Chauvin, non plus que Dumanet, ne joue aucun rôle, ce qui prouve bien que le premier de ces types n'était guère alors plus constitué et plus établi que l'autre. Mais le nom de



LITHOGRAPHIE DE RAFFET POUR LA SERIE : *Histoire de Jean-Jean* (1825-1827).

Pacot, quoiqu'il se retrouve parfois encore chez quelques-uns de nos écrivains ou de nos artistes contemporains, spécialement dans la série publiée par Cham vers la fin du gouvernement de Juillet : *A la guerre comme à la guerre*, n'a pas nettement surnagé.

Jean-Jean a mieux résisté aux ravages du temps. L'appellation est encore en usage, et surtout le type qu'elle désigne s'offre toujours clairement à l'esprit. On a mis souvent Jean-Jean en chanson, en caricature et sur la scène. Horace Vernet nous a laissé le *Rendez-*

vous de Jean-Jean, et Raffet son *Histoire* en seize planches, où il le prend au départ du foyer pour nous le faire suivre dans toutes les épreuves de la vie militaire, la mesure d'une capote, les charges de ses camarades de chambrée, la corvée des légumes, la corvée de quartier et la consigne, le billet de logement, la salle de police, l'hôpital, le premier feu, etc. C'est une des juvéniles productions de Raffet, et elle est amusante, sans compter parmi ses chefs-d'œuvre. Au théâtre, deux ou trois pièces pour le moins portent le titre de *Jean-Jean* tout court, sans compter *Jean-Jean et la Vivandière*, de Laurençon, *Jean-Jean don Juan*, de Rougemont, Dartois et Dupeuty. *Jean-Jean don Juan*, le thème prêtait, et Raffet lui-même n'avait eu garde de l'oublier dans la série dont nous venons de parler. C'est encore un des lieux communs de la caricature de nous montrer Jean-Jean faisant sa cour à la payse, marivaudant avec la cuisinière, irrésistible avec la nourrice.



Le rendez-vous de Jean-Jean.

LITHOGRAPHIE D'HORACE VERNET

Entre Dumanet et Jean-Jean il y a une nuance parfaitement indiquée dans le titre d'une pantomime jouée aux Funambules en 1837 : *Dumanet, ou je ne suis plus Jean-Jean.* Dumanet, c'est donc Jean-Jean déniaisé : il a pris son essor, il commence à éblouir les bonnes d'enfants. Jean-Jean, c'est Dumanet à l'état d'ébauche et d'embryon ; c'est le villageois naïf et lourdaud, dépaysé sous l'uniforme, dont l'exercice n'a pas encore assoupli le mouvement ni dégrossi l'allure ; c'est le béjaune du régiment. Le nom de Jean avait dans la vieille langue une signification comique et satirique ; il entrait

dans une foule de locutions proverbiales et familières d'un sens généralement peu flatteur :

> Jean ! Que dire sur Jean ? C'est un terrible nom
> Que jamais n'accompagne une épithète honnête,

écrivait M[me] des Houlières. Et, même sans épithète, le mot s'appliquait comme une qualification dédaigneuse, comme synonyme de niais, ou quelque chose d'approchant. La grande injure d'Henri Estienne à ses adversaires, dans l'*Apologie pour Hérodote*, c'est de les appeler *Messire Jean*. Eh bien, un Jean-Jean était un double Jean : dans le langage *pékin*, cela voulait dire *un imbécile* ; dans le langage militaire, c'était un petit terme d'amitié qui désignait simplement un conscrit dans sa gangue.

Au contraire, Fanfan la Tulipe, c'était le vieux soldat bronzé et *culotté*. *Fanfan la Tulipe* n'a été créé que sous la Restauration ; mais *la Tulipe* existait sous l'ancien régime. Qui ne connaît la jolie chanson souvent attribuée à Voltaire, et qui est plus probablement de Christophe Mangenot, commissaire des guerres dans l'armée du maréchal de Saxe :

> Tiens, voilà ma pipe,
> Serre mon briquet,
> Et si La Tulipe
> Fait le noir trajet,
> Que tu sois la seule
> Dans le régiment
> Qu'ait le brûle-gueule
> De ton cher z'amant.

Il y a dans toute cette chanson un mélange de sensibilité grenadière, de désinvolture et de philosophie bien caractéristique. La Tulipe aime Catin, mais il aime aussi la gloire, et il obéit à son appel :

> Déjà de nos bandes
> J'entends les tambours ;
> Gloire, tu commandes !
> Adieu, mes amours !

Ces couplets devinrent vite populaires. On les chantait partout : à la caserne, pendant les marches, au bivouac, dans les rues et sur les places publiques, dans les salons même. Le peintre Pierre Lenfant

en fit un joli tableau de guerre, *le Testament de la Tulipe*, dont le graveur Beauvalet tira une estampe, recherchée des amateurs.

La Tulipe était sûrement l'un de ces noms de guerre que le soldat prenait en s'enrôlant. Dès qu'il avait revêtu l'uniforme et marchait sous les drapeaux du roi, il était rare qu'il continuât à s'appeler Leblanc, Mathieu ou Dubois, comme dans la vie civile; il s'appelait *Sans-quartier*, *Sans-regret*, *la Valeur*, *Va-de-l'avant*, *Va-de-bon-cœur*, *Francœur*, *Joli-cœur*, *Brin-d'amour*, *la Jeunesse*, et d'une foule d'autres noms expressifs; ou, plus simplement, *la Tulipe*, comme notre héros; *la Ramée*, comme ce personnage d'un conte de caserne qui met le diable dans son sac; *la Rissole*, comme ce soldat du *Mercure galant* de Boursault qui a une si plaisante dispute avec Merlin.

Émile Debraux raviva la popularité du type par sa chanson de *Fanfan la Tulipe*, qui est de 1819 et qui, par conséquent, venait à point pour les *grognards* de l'Empire se reposant désormais, eux aussi, « sous le chaume hospitalier » et y cultivant la rose, « sans négliger le laurier ». Ils se reconnurent tous dans ce luron égrillard, belliqueux et sensible, terrible à l'ennemi, mais toujours prêt à secourir le blessé, à tendre la main au vaincu et à compléter ses exploits par les conquêtes de l'amour. Toute la France chanta avec eux :

En avant, Fanfan la Tulipe,
Oui, mill' nom d'un' pipe,
En avant!

A peine éclos à la lumière, Fanfan la Tulipe fut mis en scène (1820) par Frédéric du Petit-Méré, dans un acte qui se passe sous Louis XIV et où Fanfan, d'abord jardinier et sans aucun goût pour l'état militaire, se couvre de gloire en battant les Espagnols, pour obtenir la main de la belle Georgette. Peu de types, d'ailleurs, ont eu plus souvent les honneurs du théâtre, ce signe certain de la popularité, qui la consacre et qui la double. Outre la petite pièce dont nous venons de parler, on en pourrait citer au moins une demi-douzaine d'autres auxquelles Fanfan la Tulipe a donné son nom : celles de Deslys et Challamel en 1853, de Paul Meurice, à l'Ambigu, en 1858; un drame, également en cinq actes, joué à Beaumarchais, en 1873; l'opéra-comique en trois actes, de Paul Ferrier et J. Prével, musique de Varney, donné aux Folies-Dramatiques en 1882. J'en passe.



LE TESTAMENT DE LA TULIPE.

Tiens garde ma Pipe et außi mon Briquet
Et si la Tulipe fait le noir trajet.
Que tu sois la seule dans le Regiment
Qui ait le Brule-gueule de son cher Aman

TABLEAU DE PIERRE LENFANT, GRAVURE DE BEAUVARLET

(Réduction d'après une épreuve du Cabinet des Estampes.)

La galerie des types militaires s'est enrichie encore de nos jours — faut-il dire enrichie? augmentée tout au moins — de la figure grotesque du colonel Ramollot, vieille culotte de peau, stupide, brutal et incongru, toujours hérissé et ronchonnant, qui ne sait rien



LE COLONEL RAMOLLOT
D'après un dessin original de Draner.

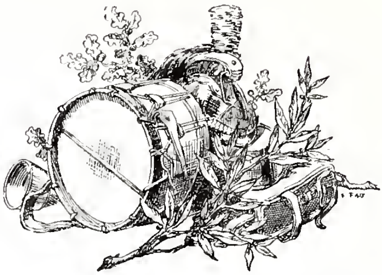
en dehors de son métier; estropiant les mots, escamotant les syllabes. et incapable de prononcer une phrase sans la saupoudrer largement de jurons et de gros mots. Le colonel Ramollot, caricature de Chauvin poussée à outrance, est le produit d'un âge sceptique qui tourne tout à la blague et ne croit plus à rien. Voilà ce qu'est devenu de nos jours, et par ce temps de service obligatoire pour tous, le colonel de

Scribe et de Bayard, irrésistible et magnanime, que les jeunes et riches veuves se disputent, dont la mémoire est adorée du soldat, qui chante d'une voix mouillée de larmes, chaque fois qu'il accomplit une belle action :

> Du haut des cieux, ta demeure dernière,
> Mon colonel, tu dois être content !

Le service obligatoire a d'ailleurs eu pour résultat naturel de tuer à peu près les types militaires, et ce résultat n'est contradictoire qu'en apparence. Tout le monde y passe et, sauf les officiers qui en font leur carrière, personne n'y reste. Donc, plus de vieux *brisquards*, de Fanfan la Tulipe, de la Ramée, de la Rissole. Et, d'autre part, plus de Jean-Jean, ni de Dumanet, car tous sont appelés à être des Jean-Jean et des Dumanet à leur tour, et il n'est pas une médaille dont le relief ne s'émousserait à des tirages si multipliés.

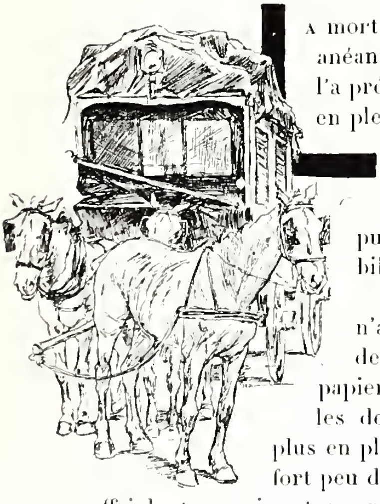
VICTOR FOURNEL.





GUY DE MAUPASSANT

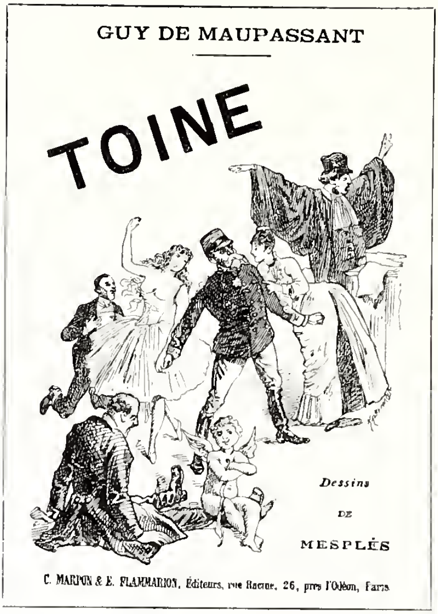
ÉDITIONS ORIGINALES. — ÉDITIONS ILLUSTRÉES



La mort — de toutes les morts la plus affreuse, celle qui anéantit l'intelligence avant de dissoudre le corps — l'a prématurément enlevé. Un mal terrible le terrassa, en pleine puissance de son talent. Mais il avait pu déjà savourer la joie de cette sorte de consécration qui consiste, pour un écrivain, à voir les artistes illustrer ses œuvres et les amateurs se les disputer. Guy de Maupassant est entré vivant dans la bibliophilie.

Ce n'était pas qu'il fût lui-même bibliophile. Il n'attachait qu'une minime importance à l'aspect des volumes signés de son nom. Il voulait que le papier fût solide et surtout que le texte fût lisible. Dans les dernières années, sa vue faiblissant, il tenait de plus en plus à cette seconde condition. Mais il se souciait fort peu des ornements typographiques et des couvertures affriolantes qui ont pour but de tirer l'œil du passant aux étalages des libraires. Trois seulement de ses livres, *Toine* et *Sur l'eau*, donnés par Marpon et Flammarion en 1888, et *la Vie errante*, publiée en 1891 chez Ollendorff, parurent en éditions originales avec couvertures illustrées. Mais ce fut bien plutôt sur le désir des éditeurs que de l'auteur, et peut-être Maupassant ne donna-t-il son consentement que parce que les dessins

* La lettre ornée insérée ici est de Jeanniot pour les *Contes choisis* (Librairie illustrée).



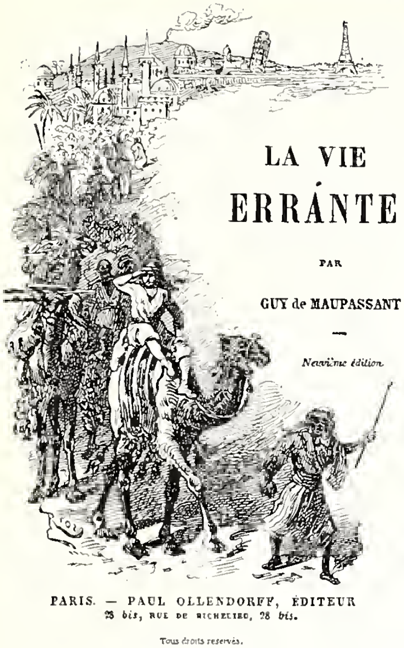
Reproduction réduite d'une couverture de Kauffmann.

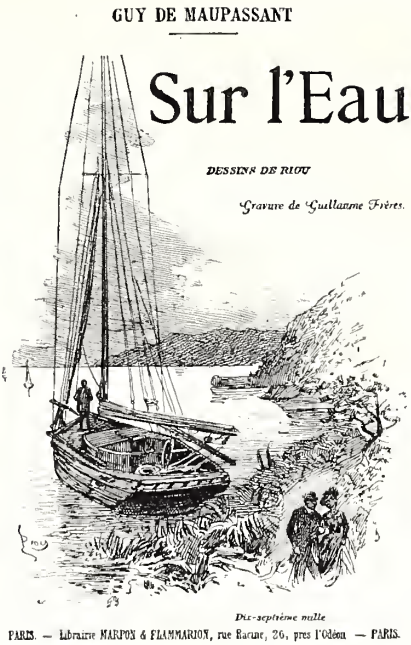
étaient l'œuvre d'un artiste qu'il affectionnait, M. Riou, — au moins pour deux de ces volumes, la couverture de *Toine* étant signée Kauffmann. Très jolie, d'ailleurs, la couverture de *la Vie errante*, qui présente une sorte de synthèse des paysages, des monuments et des scènes décrits dans le volume. Je dois à l'aimable obligeance de M. Ollendorff de pouvoir signaler une particularité généralement inconnue : il existe deux *états* de cette couverture. Dans les premières épreuves, conformes au dessin, l'équipement du chameau qui s'avance au premier plan présentait un détail tout à fait... malheureux. Maupassant s'en aperçut, l'histoire ajoute qu'il se fâcha, et la planche fut rectifiée.

De même que Maupassant n'admettait pas qu'il fallût à sa marchandise le pavillon de couvertures-réclames, il protestait contre l'usage des auteurs qui font précéder leurs productions de leurs portraits : « Ce n'est pas ma tête, disait-il, qui doit intéresser, c'est ce que j'écris. » Ce fut une terrible affaire le jour où l'éditeur Charpentier entreprit de donner une édition des *Soirées de Médan* avec portraits des collaborateurs. Maupassant était représenté dans le recueil par sa célèbre nouvelle *Boule de suif*. Mais il ne voulait pas qu'on reproduisît ses traits, et sa résistance fut longue à vaincre.

Très simples et sans prétentions artistiques, ses éditions originales n'en sont pas moins recherchées. Sa première œuvre imprimée, *Histoire du Vieux Temps*, comédie en un acte et en vers, parut en 1879 chez Tresse ; c'est une plaquette in-octavo, devenue fort rare, et dont un exemplaire était récemment coté 40 francs dans le catalogue Rouquette. L'année suivante, parut chez Charpentier le petit volume intitulé : *Des Vers*. Il atteint aujourd'hui des prix non moins élevés ; et je parle des simples exemplaires sur papier ordinaire, ceux qui ont été, en très petit nombre, tirés sur hollande et sur chine, étant devenus introuvables : aucun n'a figuré soit dans les ventes, soit dans les catalogues à prix marqués des derniers mois.

Les romans et nouvelles qui se succédèrent ensuite avec une rapidité dénotant un travail énorme et intense — on eût dit que Maupassant pres-





Reproduction réduite des couvertures de Riou pour Guy de Maupassant.

sentait combien sa carrière serait courte — parurent chez Havard, chez Kistemaeckers, chez Marpon, ensuite chez Ollendorff, son éditeur dernier et définitif. Toutes ces éditions originales sont recherchées, principalement sur papiers de luxe. Je crois, d'ailleurs, pouvoir dire qu'elles ne présentent pas de particularités bibliographiques. Maupassant n'était pas de ces auteurs qui, retouchant et corrigeant jusqu'au dernier moment, même au delà, font des remaniements sur épreuves ou des changements dans l'intervalle des éditions successives. Il méditait profondément; l'œuvre était presque définitive dans son cerveau lorsqu'il se mettait à écrire; elle l'était absolument quand il remettait le manuscrit à l'imprimeur. M. Ollendorff a bien voulu me communiquer les chapitres qui sont entre ses mains du roman auquel travaillait Maupassant lors de l'attaque qui le frappa : *l'Angelus*. L'écriture est ferme, les ratures sont rares; cela pouvait être et cela eût été imprimé comme c'était, sans modifications ultérieures.

Si la plupart des œuvres de Maupassant ont été, je le répète, publiées sans illustrations, toutes provoquaient en quelque sorte les illustrateurs; toutes semblaient faites pour les inspirer. L'auteur percevait et rendait les sensations extérieures avec une netteté qui appelait le concours du crayon en le facilitant. Les amateurs s'en rendaient compte, et beaucoup d'entre eux ont fait illustrer leurs exemplaires dans les marges. Des exemplaires ainsi ornés ont figuré, au mois de février dernier, dans la vente de M. Ch. Bouret.

Il y avait, notamment, *Bel Ami*, papier de Hollande, avec aquarelles et dessins de F. Mas : bien relié par Marius Michel, l'exemplaire a atteint le prix de 665 francs. Citons encore *Mlle Fifi*, avec aquarelles de Morland, 485 francs, et *Une Vie*, aquarelles de Henriot, 650 francs[1].

Éditeurs et artistes, à leur tour, se rendaient compte que ces livres étaient par essence de ceux qui comportent de riches ornementations. Bien souvent, Maupassant reçut, de leur part, des propositions et des avances auxquelles il ne déférait pas avec l'empressement qu'on eût pu supposer. D'habitude, même, il manifestait une sorte de répugnance qui étonnait au premier abord et dont il est cependant possible de démêler les causes.

Peintre, il l'était lui-même au suprême degré; il *voyait* ce qu'il racontait, et sa crainte était que d'autres, le crayon à la main, ne vissent et ne fissent voir autre chose. Or, il tenait à ses visions, il ne voulait pas qu'on les lui changeât. Il n'avait pas cette haute et supérieure abnégation du grand Lamartine, par exemple, qui, certain jour, ayant entendu avec une indicible émotion la mélodie de Niedermayer sur *le Lac*, s'élança vers le musicien en s'écriant : « C'est tout autre chose que ce que j'avais fait, et c'est plus beau! » Maupassant appréhendait que le dessinateur ne représentât ses personnages différents de l'idée qu'il s'en était faite; et dussent-ils devenir plus beaux, — ce qu'il n'aurait pas sans doute reconnu, — il désirait que ces personnages ne lui fussent pas confisqués.

N'est-ce pas le même motif qui le porta à s'opposer aux tentatives d'auteurs dramatiques désireux d'adapter ses romans à la scène? Il se méfiait; son œuvre était à lui, et il ne consentait pas à ce que des étrangers y entrassent.

Néanmoins, il dut céder parfois, et ce qu'on peut appeler « l'iconographie de Guy de Maupassant » existe dès à présent. C'est, je crois, le moment d'en fixer les traits principaux, sans attendre que le sujet nous déborde.

J'ai mentionné plus haut son volume publié chez Marpon et illustré par Riou d'aquatintes gravées par Guillaume : *Sur l'Eau*, 1888; il est fort agréable à regarder. Je ne signale que pour mémoire d'autres volumes parus chez le même éditeur avec des figures de Mesplès qui ont peu d'importance.

En 1884, la librairie Monnier donna *Clair de lune*, orné de figures par Arcos, Boutet de Monvel, Grasset, Jeanniot, Adrien Marie, Myrbach, Rochegrosse, Le Natur, etc. — C'est un joli livre, exécuté avec le sens artistique, avec l'esprit hardi et novateur que cet éditeur, malheureusement peu recommandable à d'autres points de vue, apportait à toutes ses publications. Non seulement les exemplaires sur japon sont fort courus des

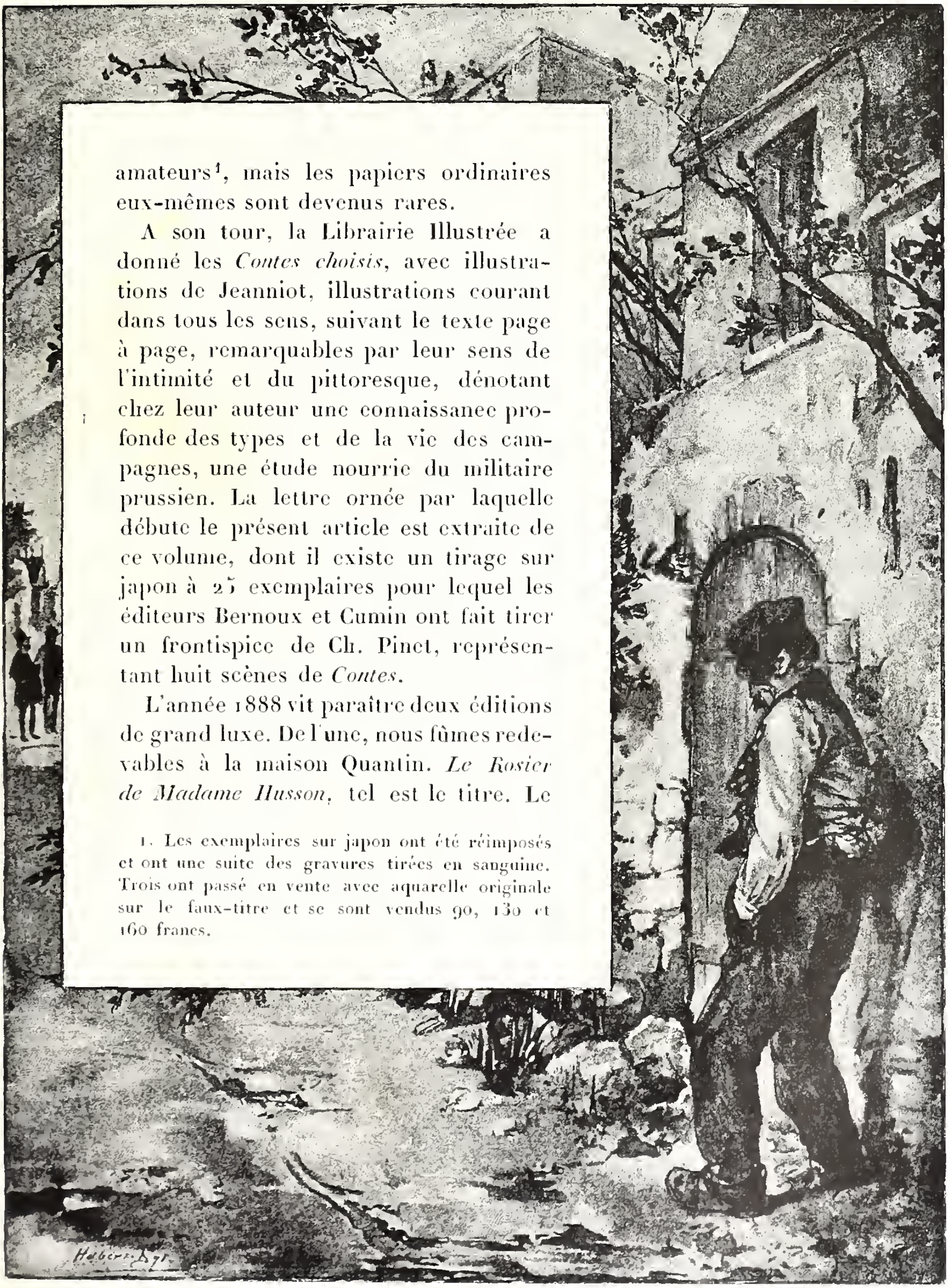
1. Des exemplaires avec compositions dans les marges se rencontrent souvent dans les catalogues des libraires. Tout récemment, M. Lucien Gougy annonçait *Fort comme la Mort* avec aquarelles de Guillaumot et le cotait 150 francs. Disons, à ce propos, qu'il y aurait aussi une étude à faire sur les reliures de ces exemplaires d'amateurs. Il nous en est passé sous les yeux avec des têtes de mort, avec le profil de *Boule de suif*, des pensionnaires de la maison Tellier, et même diverses scènes des *Contes choisis*.

amateurs[1], mais les papiers ordinaires eux-mêmes sont devenus rares.

A son tour, la Librairie Illustrée a donné les *Contes choisis*, avec illustrations de Jeanniot, illustrations courant dans tous les sens, suivant le texte page à page, remarquables par leur sens de l'intimité et du pittoresque, dénotant chez leur auteur une connaissance profonde des types et de la vie des campagnes, une étude nourrie du militaire prussien. La lettre ornée par laquelle débute le présent article est extraite de ce volume, dont il existe un tirage sur japon à 25 exemplaires pour lequel les éditeurs Bernoux et Cumin ont fait tirer un frontispice de Ch. Pinet, représentant huit scènes de *Contes*.

L'année 1888 vit paraître deux éditions de grand luxe. De l'une, nous fûmes redevables à la maison Quantin. *Le Rosier de Madame Husson*, tel est le titre. Le

1. Les exemplaires sur japon ont été réimposés et ont une suite des gravures tirées en sanguine. Trois ont passé en vente avec aquarelle originale sur le faux-titre et se sont vendus 90, 130 et 160 francs.



COMPOSITION DE HABERT DYS POUR LE TITRE DE : *Le Rosier de Madame Husson*. (Édition Quantin, 1888.)



Vignette de Jeanniot pour *Aux champs. Contes choisis*, édition de la Librairie illustrée.

tirage a été limité à 1050 exemplaires, dont 50 sur japon; chaque page est décorée d'encadrements par Habert Dys, — feuillages d'ornements ou sujets, tirés en plusieurs teintes, or, bronze et couleurs, avec un goût parfait; — en outre, la plaquette comprend des eaux-fortes d'Abot, d'après Desprès. Très spirituels en général, plusieurs des encadrements de Habert Dys sont remarquablement venus. Il est fâcheux que la mise en pages n'ait pas été surveillée avec tout le soin désirable : ainsi, le texte et l'encadrement ne se correspondent pas toujours.

L'autre édition de 1888 dont j'ai à parler a paru chez Boussod et Valadon. L'ouvrage est intitulé : *Pierre et Jean.* Il est orné de grandes planches hors texte par A. Lynch (scènes du roman) et d'en-têtes pittoresques par E. Duez[1]. C'est un livre de premier ordre, un de ceux qui méritent de surnager parmi les épaves de notre époque de surproduction. Le talent si élégant et si moderne de Lynch s'est déployé ici librement, dans toute sa grâce distinguée. Bien imprimé, tiré sur du papier excellent, le volume est marqué au coin de ce luxe de bon goût qui caractérise les productions de l'ancienne maison Goupil. Les gravures à l'aquatinte sont une merveille de reproduction. Pourquoi faut-il, seulement, que les superbes compositions de Lynch et les poétiques en-têtes de Duez n'aient été reproduits que par le procédé! Ils étaient dignes d'une édition spéciale avec le concours de l'eau-forte ou de la gravure sur bois, et c'eût été alors une merveilleuse œuvre d'art.

Enfin j'arrive à l'édition illustrée des *Contes choisis* publiée en 1891-92 par la Société des Bibliophiles contemporains, sous la direction de M. Octave Uzanne. Conformément aux statuts de la Société, cette édition n'a été tirée que pour les sociétaires et n'a pas été mise dans le commerce. Mais les statuts n'interdisent pas aux membres de l'association de se défaire

1. 1 vol. in-4 raisin, avec 36 illustrations. Sur papier vélin du Marais, avec planches imprimées en noir, 60 francs. Avec les en-têtes et les culs-de-lampe en camaïeu, les planches hors texte en noir, 100 francs. Il a été tiré, en outre, 200 exemplaires numérotés sur Japon, dont 150 avec deux suites des planches (en camaïeu sur whatman, en bistre sur japon) à 200 francs et 50 avec trois suites (en camaïeu sur satin crème, en camaïeu sur whatman, en bistre sur japon) portant une remarque gravée à l'eau-forte, chaque exemplaire étant orné d'un dessin à l'aquarelle différent peint sur le faux-titre, à 500 francs. En vente publique, un de ces exemplaires a atteint 700 francs.

de leurs exemplaires : c'est ainsi qu'on vient d'en voir quelques-uns passer en vente publique et dépasser, au feu des enchères, le prix de 600 francs! Ces adjudications ont ému le monde des bibliophiles; elles ont été, durant des semaines, le sujet des conversations dans les Passages, chez Conquet, chez Rondeau, chez tous les autres. « Six cents et sept cents francs le *Maupassant* des Biblio-Contempo! » Les bibliophiles de l'ancienne école n'en revenaient pas; les *jeunes* triomphaient; je sais des gens raisonnables, parfaitement impartiaux entre les deux écoles, qui trouvaient que c'était trop, et qu'à *surmener* de cette façon le livre actuel, on va au devant d'un krack analogue à celui qui suivit les prix excessifs cotés de 1875 à 1880 pour les livres anciens.

Certes, il y a dans la publication de la Société des Bibliophiles Contemporains plusieurs parties très remarquables. Surtout le conte intitulé *la Maison Tellier*, avec les dessins de Pierre Vidal, gravés et coloriés, est un morceau étonnant. Depuis lors Pierre Vidal a fait mieux encore : il a illustré le *Paris qui consomme*, édité par M. H. Béraldi. Mais déjà dans *la Maison Tellier* ses rares qualités d'observation, de verve, de fantaisie, s'étaient donné carrière. La justice que je rends ainsi à la pièce capitale du volume ne doit pas me faire oublier les mérites réels de plusieurs autres chapitres, — ou mieux fascicules, — car ce recueil de *Contes choisis* se compose de dix fascicules publiés et paginés séparément. *Le Champ d'oliviers*, illustré par Paul Gervais, *Mouche*, illustré par Ferdinand Gueltry, *le Loup*, illustré par Ernest Van Muyden, d'autres encore méritent de chauds éloges. Seulement, ce qui manque au livre de la Société des Bibliophiles Contemporains, c'est d'être... un livre. Non seulement les fascicules sont paginés séparément, comme je l'ai dit, mais les uns sont imprimés en caractère Didot, les autres en italiques, d'autres sont gravés.... Mêmes contrastes pour les gravures : ici les dessins ont été gravés sur bois; là, ils ont été gravés à l'eau-forte relevée d'aquatinte; plus loin, ils ont été héliogravés, etc., etc. On dirait une sorte de catalogue, ou d'album industriel, ayant pour but de mettre sous les yeux du public tous les procédés connus d'impression et de gravure.

J'entends bien ce qu'on objecte : les contes de Maupassant sont très divers de ton et d'inspiration. Soit, toujours est-il qu'un lien les unit : ils sont tous du même auteur. Donc il convenait que les parties des volumes fussent variées, mais ne devinssent pas dissemblables à ce point qu'elles hurlent d'être accouplées.

L'écueil, pourtant, semblait avoir été aperçu; on est d'autant plus impardonnable de ne pas l'avoir évité. Nous lisons dans un des prospectus adressés aux sociétaires : « En dépit de la variété très nettement accusée des contes qui se succéderont, nous espérons donner au volume complet une apparence parfaitement homogène et une véritable harmonie d'ensemble. » Ce qui manque, hélas! c'est l'homogénéité ainsi promise, c'est aussi l'harmonie. Et il en résulte que, s'il y a eu là un effort très intéres-

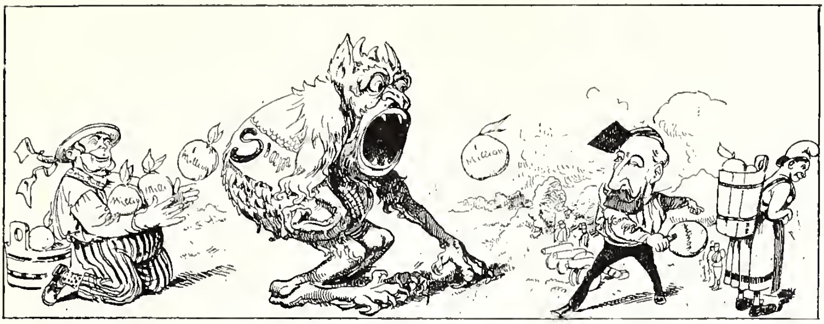
sant, si la plupart des artistes qui ont collaboré à l'entreprise s'en sont tirés à leur honneur, les talents n'ont pas été coordonnés, l'effet général n'a pas été obtenu.

Mais on nous annonce que le dernier mot de l'illustration des œuvres de Maupassant n'est pas dit : M. Ollendorff a l'intention de donner une édition illustrée de ses œuvres complètes. La tâche est vaste; les moyens de la réaliser ne manqueront pas à l'habile éditeur qui veut s'y atteler. Les artistes lui prêteront un concours d'autant plus empressé qu'ils se trouveront, pour ainsi dire, portés par les sujets à traiter. Nous espérons que l'édition sera digne du grand écrivain qui, si son œuvre commande des réserves, professa du moins un respect qui lui vaudra de durer : celui de la bonne et saine langue française.

D'EYLAC.



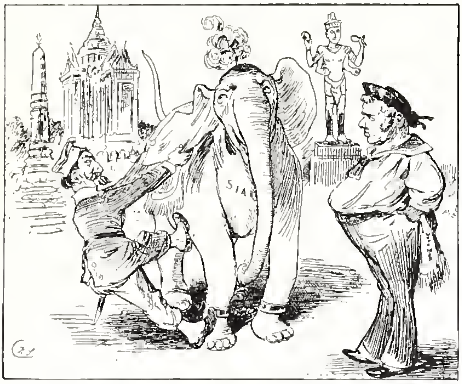
Vignette extraite des *Contes choisis*.
(Librairie illustrée.)



De quelle façon l'Angleterre avait conçu l'affaire. Mais les choses ont tourné autrement.
(*Figaro*, de Vienne, juillet 1893.)

IMAGES POLITIQUES

Ce sont ici des images politiques, — peut-être n'est-il pas inutile de faire pareille remarque, si puérile soit-elle, pour expliquer leur présence en une revue littéraire, — des images suggestives au plus haut degré et dont la portée documentaire n'échappera à personne.



L'ÉLÉPHANT SACRÉ DE SIAM

John Bull. — Fi, le vulgaire tourmenteur d'animaux! Est-ce qu'il ne lui déchire pas une oreille! Il ne me restera plus, alors, qu'à arracher l'autre au saint animal. (*Ulk*, de Berlin, 11 août 1893.)

Là où le crayon n'est qu'un instrument au service des personnalités; là où il sert les passions et les haines individuelles, sa valeur est nulle : il disparaît avec les incidents qui avaient donné naissance à ses fantaisies. Là où il traduit le sentiment public, là où il exprime des idées générales, il donne naissance à des compositions graphiques qui, un jour ou l'autre, prennent place dans l'histoire, et qui, fort souvent, portent en elles un enseignement dont, malheureusement, on n'a jamais voulu tenir compte.

En 1868, un diplomate à l'esprit ouvert — c'est chose assez rare pour qu'on le mentionne ici — écrivait dans un rapport secret à l'Empereur :

« Peut-être serait-il bon d'accorder une certaine attention aux journaux satiriques : il y a souvent, en ces feuilles, plus de saine appréciation des choses que dans maint rapport de chancellerie. »

Il avait vu juste celui-là, l'examen quotidien des images étrangères lui avait donné le pressentiment des événements qui devaient aboutir à 1870.



PEU DE CHOSE, MAIS DE TOUT COEUR

La nourrice « la France ». — Tiens, prends, petit criard, et maintenant tâche d'être tranquille, car je n'ai pas autre chose à te donner. (*Deutsche Wespen*, de Berlin, 12 août 1893.)

* Dans le fond, le chancelier Caprivi élevé sur le piédestal des projets militaires.

Laissons le passé toujours sujet à caution, le passé toujours facile à évoquer, à faire revivre, qu'on ait recours à la prose imagée de Michelet ou aux documents graphiques de l'époque. Considérons le présent; voyons quelle valeur, quelle documentation nous apportent ces images, d'allures et de formes si différentes, lithographies ou gravures sur bois, anglaises, allemandes, italiennes, autrichiennes, toutes également prises au journal pour lequel elles étaient destinées, toutes également réduites aux proportions d'une vignette de livre.

Combien instructives! Combien significatives!

Écoutez ce qu'elles disent. La France affamée de gloire, l'Angleterre tout aux questions d'intérêt matériel; l'une idéaliste, facilement emballée, voyant grand, l'autre ne perdant jamais de vue le gain, le profit immédiat. En Italie comme en Allemagne, on ne pense pas autrement : soyez certain que le Germain n'aime guère son frère des bords de la Tamise. Ceci comme con-



LE COURAGEUX JOHN BULL A SIAM

Quand le coq chante, cela lui fait peur : c'est ce qu'il a de commun avec le lion. (*Wallenstein.*) (*Kladderadatsch*, de Berlin, 6 août 1893.)

Au haut, John Bull à genoux devant le trésor de Siam, sur lequel se lisent : *Liv. st. shellings, deniers.*



BOURDONNEMENT A TRAVERS LE MONDE

Pendant qu'elle amuse les autres, elle s'assied paisiblement sur ses minarets de Tunis, comme sur ses pagodes du Tonkin, du Cambodge, de Madagascar, du Sénégal, du Siam, si bien que l'Europe stupéfaite s'écrie : « Allons, tant mieux, si au moins là-haut elle pouvait me servir de paratonnerre et me laisser en paix. » (*Pasquino*, de Turin, août 1893.)

ception générale. Maintenant, il y a les raisons particulières.

De Turin centre de la caricariture italienne, de Berlin qui a pris pour elle la satire politique laissant à Munich l'humour, l'observation pittoresque, partent les mêmes attaques, prenant naissance dans les mêmes sentiments : la jalousie et la crainte. Ici le désir de s'illustrer par des actions d'éclat, de faire figure, de montrer que, nouvelle arrivée au rang des nations, on est à même de marcher sur les traces de la grande sœur latine; là, la crainte que la France, à nouveau forte et puissante, ne reprenne dans le monde une situation prépondérante.

De la gloire encore et toujours! De la gloire, n'en fût-il plus au monde! Comme l'Italie se complaît à ridiculiser ainsi la petite République à crête de coq, la France bonne fille, une Nana plus affriolante que la Marianne inventée par les crayons français! Enfant terrible, jamais en repos, atteinte de la maladie du mouvement perpétuel, éprouvant le besoin de se promener sur toutes les flèches, sur tous les minarets du monde, allant de Tunis au Tonkin, au Cambodge, à Madagascar, au Sénégal, à Siam; promenade fantastique, désordonnée, allant se perdre dans les nuages de l'infini. Tandis que l'Angleterre, toute à ses intérêts commerciaux, est assise paisiblement sur un coffre



COMMENT LA FRANCE NOUS TRAITE

Carnot à lord Rosebery. — Peuh! peuh! Petit chien, personne n'aura peur de vous, tant que M. Gladstone sera votre maître.

(*Moonshine*, de Londres, 5 aout.)

de livres sterling, Nana, dont les jambes frétillent ainsi que du vif argent, campe à peine sur une caisse de mélinite. Qui a dansé dansera; qui a sauté sautera.

Ici la gloire, là l'argent! et les autres États européens, témoins muets, ne pouvant prendre part active au spectacle, s'amusent en daubant sur la France et sur l'Angleterre, les uns comme simples assistants, les autres avec le regret mal dissimulé de ne pas être à la place de ce pauvre coq gaulois tant décrié.



LES EUROPÉENS EN ASIE

Pourquoi se battraient-ils à propos du Siam? N'ont-ils pas trouvé l'un et l'autre plus qu'il ne leur en faut pour satisfaire leurs appétits. (*Fischietto*, de Turin, 5 août 1893.)

Et si maintenant, laissant de côté ce qu'elles expriment, on examine ces images au point de vue de la facture, on ne pourra qu'admirer leur façon ingénieuse d'interpréter l'histoire par le crayon, leur habileté à constituer avec de simples incidents politiques de véritables tableaux. Ces bois, ces lithographies au jour le jour portent en eux toutes les qualités d'une véritable composition : faits à la hâte pour traduire une actualité quelconque, ils n'en possèdent pas moins la physionomie d'une œuvre longuement étudiée. Ce sont bien ces « tableaux politiques » qu'un artiste alsacien se complaisait autrefois à exécuter avec la même allure que s'il s'était agi de quelque grande composition héroïque.

Images de toutes grandeurs et de tous pays, toujours malicieuses, quelquefois haineuses, qui donnent à la caricature politique étrangère son allure particulière et qui devaient trouver leur place dans une revue où le document graphique triomphe sous toutes ses formes. Images aux

légendes souventes fois malicieuses, pleines de saveur locale, présentant, grâce à l'emploi des patois, un charme particulier. Images qui seront quelque jour la chronique illustrée des faits et gestes nationaux et de tous les événements européens au XIXe siècle. Images qui ne négligent rien, qui vont du Siam au Congrès socialiste de Zurich et qui nous montrent Mars félicitant les congressistes d'avoir enfin trouvé le vrai moyen pour faire triompher la paix éternelle.

J. GRAND-CARTERET.



Les apôtres de la paix au Congrès international socialiste.
(*Figaro*, de Vienne, août 1893.



LA RÉVOLUTION DE LA LANGUE FRANÇAISE

I. — ORTOGRAF. — ORTAUGRAPH.

L'idée n'est pas neuve[1]. Cela n'a point empêché un académicien de la rééditer avec un certain fracas sous la coupole de l'Institut. Il faut reconnaître que le projet de M. Gréard est un réquisitoire très étudié ; dès le début, il fait le procès des *conservateurs* (le mot y est), c'est-à-dire des gens qui tiennent à l'orthographe comme « à la forme visible d'une certaine supériorité d'éducation ».

Foin de ces aristocrates ! M. Gréard les dénonce comme ayant toujours été hostiles au Progrès, ne voulant point l'élargissement des rues « réclamé par l'hygiène générale », protestant contre l'abattage des vieux arbres épuisés parce qu'ils se reposent « sous ce qui leur reste d'ombre ». Il ajoute que l'*égoïsme de ces aristocrates de l'orthographe est irréductible*, et il demande qu'on n'y ait aucun égard. Il lui faut des « plantations nouvelles ». Entre nous, il me paraît élaguer, scier, couper, mais il ne plante pas ; il greffe tout au plus. Malgré ses airs intimidants, M. Gréard est juste au fond ; il veut bien reconnaître que depuis trois siècles l'Académie, avec le concours de tous nos grands écrivains, *n'a cessé* de simplifier chaque édition du Dictionnaire. A quelle date s'enorgueillissent donc de remonter les aristocrates dont M. Gréard croit avoir à se plaindre ? Ou bien faut-il voir dans sa

1. La réforme de l'orthographe a été décrétée, on le sait, par une circulaire du ministre de l'Instruction publique, en date du 27 avril 1891, et a eu comme attacheur de grelot M. Paul Passy, fondateur d'une *Société de Réforme orthographique*. Puis est venue la pétition Havet à l'Académie française et le rapport de M. Gréard au nom de la Commission du Dictionnaire, fait le 26 janvier 1893. Ne pouvant entrer dans de plus amples détails sur l'historique de cette campagne réformiste, *le Livre et l'Image* renvoie à un excellent travail de M. Auguste Renard, professeur de l'Université, publié chez Delagrave : *la Nouvelle Orthographe, Guide théorique et pratique*. (*Note de la Rédaction.*)

plainte un simple procédé? Accuser d'aristocratie! mais, si M. Gréard n'avait pas réussi, il se donnait ainsi le droit de déclarer qu'il mourait pour la République.

Hâtons-nous d'ajouter que ce qui suit est plus calme. Coup d'œil sur les réformes précédentes du Dictionnaire (cinq mille articles sur vingt mille dès l'an 1740, ce n'est pas mince), coup d'œil sur l'histoire de la langue et de la grammaire, mise en valeur des irrégularités orthographiques de nos plus grands écrivains. Voilà pour le début.

« Les formes », ajoute M. Gréard, « ont leur fortune, leur faveur du moment; elles plaisent ou déplaisent, elles repoussent ou attirent. Voltaire écrivait, suivant l'humeur du jour, *philosophie* et *filosofie*, *métaphore* et *métafore*, *théatre* et *téatre*, *chateau* et *chatau*, vous *avés* et vous *pouvez*, *citoien* et *citoyen*, *faon* et *fan*, *abé* et *abbaye*, *sausse* et *sauce*, *érecsion* et *persécution*. C'est avec cette fantaisie (écrite par *f* ou *ph*) qu'il poussait à la réforme du Dictionnaire, et c'est presque avec cette fantaisie qu'on l'exécutait. »

Je me demande si Voltaire pensait tant « à l'humeur du jour » quand il écrivait *fan*, *abé*, *filosofie*, *chatau* ou *métafore*. J'ose même croire qu'il ne pensait à rien et que tous les aristocrates de son temps (ces aristocrates contre lesquels M. Gréard reste si bien campé) ne se piquaient pas non plus d'écrire régulièrement comme ceci ou comme cela. Leurs signatures mêmes ne variaient-elles pas sans qu'ils y prissent garde? N'écrivaient-ils pas leurs noms de deux et trois manières indifféremment? Non! cette diversité ne se réglait point sur l'humeur du jour, mais sur celle de chacun. C'était indifférence, insouciance, légèreté, sans ombre de calcul, ni préoccupation de l'opinion courante. Laissons à notre temps ces courtisaneries qui ne sont pas mortes avec les monarques : le peuple-roi est flatté comme un autre, et plus qu'un autre.

Mais suivons M. Gréard dans son exposé de détails, qui est considérable et méthodiquement divisé. Ainsi fait-il logiquement ressortir les inconséquences du Dictionnaire, qui écrit *Mécène* avec une majuscule et *mentor* avec une petite *m*. Il a tellement raison que ce n'était point la peine d'en parler, à moins que la Commission actuelle du Dictionnaire ne lui ait refusé le balayage de ces épluchures.

De même pour les tirets. Il va de soi que conserver deux tirets dans *tête-à-tête* et les supprimer dans *face à face* est encore une négligence de même force. Elle trahit l'indifférence des commissions qui s'éternisent tout en faisant mâcher la besogne par des auxiliaires. C'était encore un détail de cuisine intérieure à régler sans prendre la peine d'ouvrir la porte si grande et d'appeler le public à la rescousse.

Même observation pour la conformité qu'on devrait observer dans la manière d'écrire les mots d'importation étrangère. Si l'on écrit *rosbif*,

M. Gréard a cent fois raison de désirer qu'on écrive *splïn* et non *spleen*[1]. Ce qui serait encore plus logique, se serait de revenir à notre *rot de biffe* qui était français au XVII[e] siècle, et qu'on a jeté par la fenêtre, je ne sais pourquoi. Il en a été un peu du pauvre *rot de biffe* comme de notre mail et de notre paume que nous avons réintroduits avec bonheur dans nos jeux parce qu'ils arrivaient avec les noms anglais de *crockett* et de *lawn-tennis*.

Passons des anglais aux latins. Pourquoi écrit-on au pluriel *agendas* et *errata*? M. Gréard ne semble pas vouloir trancher la question, qui me paraît bien simple, puisque la suppression de l'*s* d'*agenda* s'accorde à la fois avec l'origine du mot et le besoin de simplification qui est le drapeau de la réforme. Mais il est vrai que le latin n'est pas en faveur aujourd'hui : il pue son aristocratie, et c'est ce qui fait hésiter.

Par exemple, on ne balance point à faire remarquer qu'il est déraisonnable d'écrire *réfectoire* à côté de *dortoir*; de mettre *hémisphère* au masculin tandis qu'*atmosphère* est du féminin, « seul conforme à l'étymologie ». Retenons au passage cette bonne raison dont le poids n'a point préoccupé tout à l'heure quand il s'est agi de l'*s* d'*agenda*.

M. Gréard voudrait aussi qu'on achevât de remplacer l'*y* grec par l'*i*. Par le fait, c'est un faux nez qu'on arrache. Si je ne me trompe, l'*y* n'existait d'abord que sous la forme de deux *i*; la queue du deuxième a si bien caressé le premier qu'on a consacré la soudure. Revenons donc à l'*i* simple.

Est-ce tout? Oh! que nenni! M. Gréard ne s'arrête pas en si beau chemin. Il se demande pourquoi *carotte* aurait le privilège du second *t* qui manque à *compote*, pourquoi *tonner* existe à côté de *détoner*, pourquoi *il appelle* ose rester à côté de *elle l'ensorcèle*.... Ceci nous donne lieu d'espérer que *pelle à feu* ne gardera pas le luxe de sa seconde *l*. Il faudra bien ajouter un accent, mais ce ne sera pas gênant pour ceux qui n'accentuent guère. Et puis que fait un accent de plus, quand on y gagne la suppression d'une *l*, — une lettre si considérable!

M. Gréard propose de remplacer *ent* par *ant*. On n'écrira plus, par exemple : *le président déjouera les manœuvres du prétendant*. On écrira *présidant*. Pas de privilège! (Celui du *t* final me paraît également abusif : pourquoi le conserver?)

Écrivons *euil* pour *œil* (et sans doute *dan* pour *dent*).

Écrivons encore *tan* pour *taon* puisque nous sommes conviés à cette simplification. Pourquoi ne mettrait-on pas aussi *tan* pour *temps* et pour *tant*? n'ayez cure de confondre, puisque vous avez déjà *tan* (mouche) et *tan* (de tanneur). Quand il y en a pour deux, il y en a pour quatre.

Mais la grande guerre est celle qu'on déclare aux doubles et triples consonnes. Disparaissez, *rhume* et *rhumatisme*, *rhinocéros* et *rhododendron*!

1. Puisque nous y sommes, je voudrais bien qu'on s'entendît une bonne fois sur la nécessité d'écrire et de prononcer les noms de lieux à la mode de chaque pays. Pourquoi ne disons-nous pas *London* à l'anglaise, et *Trier* (Trèves) à l'allemande, etc., etc.? De même pour l'étranger vis-à-vis des noms de lieux français. Voilà qui serait urgent, pratique, facile à établir.

Hachons toutes ces *h*. A dire vrai, le massacre a commencé de bonne heure, et nos propres noms en offrent plus d'un exemple surprenant, pour ne citer que le chef mérovingien Chlodowig simplifié en Clovis! M. Gréard propose encore de supprimer l'*h* après les consonnes *r*, *t* et *c*; il transforme aussi tous les *ph* en *f*. Sa *filosofie* en paraîtra plus douce.

Il n'y aura plus de *jaloux* avec un *x*, et tout le monde sera *heureus*, comme *jalous*, par la grâce d'une *s* finale. Guerre à l'*x*!

On se donnera également des *tuiaus*, avec un *z*. Et ceux-là seront seuls sérieux. M. Gréard a écrit *tuyau* par la force de l'habitude, il n'a plus pensé qu'il venait de proscrire l'*y*.

Ajoutons enfin qu'il n'attend point la fin de l'entreprise pour convier ses collègues à la confection d'une grammaire nouvelle, et d'avance il les met en garde contre leur trop grande indulgence vis-à-vis des mots nouveaux. Il veut bien simplifier, mais il ne veut pas se noyer en plein argot.



LA RAIFORM ORTOGRAFIC

La grammaire française, traîtreusement attaquée par MM. Gréard, d'Audiffret-Pasquier et Emile Ollivier, est défendue par le duc d'Aumale et le poète Leconte de Lisle[1].

Caricature de Charvie (*la Silhouette*, 6 août 1893).

On sait que le projet de réforme de M. Gréard a réuni la presque unanimité des votes académiques. Ce n'est pas le moins surprenant, car l'œuvre orthographique de l'Académie, œuvre considérable, comme il le reconnaît avec loyauté, avait été jusqu'ici collective; avec lui, elle devient fatalement personnelle. Ce n'est point le commandant Loti qui fera sa grammaire. Et d'ailleurs, chacun se mettrait de bon cœur à la besogne qu'on n'en dira pas moins : *la réforme Gréard*. Autour de cet astre ne graviteront plus que des satellites. En favorisant son apparition lumineuse, les académiciens ont donc fait preuve du désintéressement le plus rare, du sacrifice d'amour-propre le plus absolu; on les dirait entraînés par cet élan

1. Il eût été juste de faire figurer ici le poète François Coppée qui, lui aussi, leva sa dextre contre la réforme, à la séance du 3 août, et qui a publié dans *le Journal* du 10 août un article humoristique plein de bon sens et d'esprit en faveur de « notre bien aimé langage de France ».

sublime qui avait amené la noblesse de 1789 à l'abdication de ses privilèges. Peut-être s'y est-il glissé quelque innocente rouerie; celle qui faisait dire devant moi à un membre de la Commission chargée de changer les noms des rues de Paris : « *C'est mon paratonnerre.* »

On ne perd jamais à crier *Vive la réforme!* Et les douze premiers ont vu arriver à eux ceux qui ont l'habitude de renforcer le plus gros bataillon. Il est toujours doux de décider la victoire. Et puis c'est une manœuvre si habilement exécutée à l'Institut; l'austère M. Guizot lui-même y était passé maître.

Dans le cas particulier qui nous occupe, émettre un vœu sympathique n'engageait donc à rien. La majorité n'a pas été fâchée de montrer son détachement des vieux abus. Son vœu lui a fait une seconde jeunesse, et, à tout prendre, elle était de meilleur air et de prix moindre que la teinture capillaire la plus infaillible. Ne soyons pas surpris que les valétudinaires aient tout exprès voté de la plume. Un bon point leur a été décerné, et, s'ils ne font point trop attendre, le reporter n'écrira point d'eux à l'heure dernière : *Encore un qui était bien démodé*[1].

Mais la Commission aura besoin de toute son habileté pour conserver du prestige. A sa liste de 1400 réformés, on en oppose une autre déjà, contenant 4000 mots; ils seront 8000 demain. On accusera sa tiédeur, et bientôt son despotisme.

Les seuls vraiment satisfaits seront les imprimeurs. Ne faudra-t-il point tout réimprimer, classiques ou profanes! Quel coup de filet! mais quelle ruine pour les fonds de magasin! Car quel libraire oserait offrir ensuite un livre à texte suranné? Du jour au lendemain, l'acheteur voudra tout conformément au nouveau modèle.

Donc, que le nouveau modèle se hâte! Déjà bien des indépendants sont à l'œuvre, chacun fait sa réforme, comme aux jours d'émeute chacun faisait une barricade dans sa ruelle. Et ensuite c'était le diable pour ramener un peu d'ordre.

Hier, déjà, j'ai reçu une lettre commençant ainsi : *Nous allons tré bien, mai vou? comen suporté vous la chaleur? J'ai cependan bocou travayé depui vin jour.*

Pourquoi *nous* et *vou*? Cela paraît une inconséquence, mais mon ami a voulu visiblement maintenir dans le premier cas une liaison qui n'est plus nécessaire dans le second. Son plan de réforme ne consiste pas seulement à économiser les lettres, il veut guider la prononciation. C'est une attention délicate, car on a toujours besoin d'un bon guide dans le choix de ses liaisons.

Par exemple, je ne puis l'approuver quand il écrit *comen* et *cependan*. Puisque les deux finales se prononcent de même, *coman* paraît préférable. L'*y* de *travayé* pourrait aussi rester un *i* tout simple. M. Gréard n'en veut plus déjà. Et puisque l'économie de temps est en question, je propose *g* au

1. J'ai lu cela sur Alphonse Karr. Il est vrai qu'il n'était pas de l'Académie.

lieu de *j'ai*. Cela sonne exactement de même. Lisez plutôt à haute voix : *G bocou travaié depui* 20 *jour*.

Remarquez également que *vin* est en chiffres. Je gagne une lettre, et je me demande pourquoi l'on n'aurait pas recours aux chiffres quand ils ont la valeur du mot. Exemple : *nous oron du bon* 20 7 *ané*. En écrivant *vin cette année*, on dépense sept lettres de plus, presque moitié.

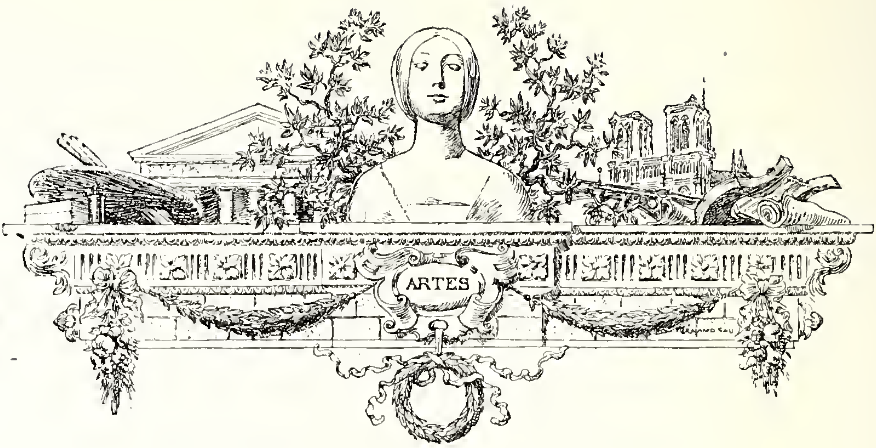
Pareille simplification sera-t-elle admise à l'Institut? On ne peut naturellement rien affirmer, mais je ne dois point cacher que mon correspondant est un ancien élève de l'École polytechnique (politecnic, s'il vous plaît). On sait que « les chers camarades » se tiennent tous, et ne capitulent guère; leur parti est fort puissant.

Me voici au bout de mon article sans avoir été au fond de la question; je n'en ai même pas positivement effleuré le bord. Tout au plus ai-je le temps d'ajouter que la réforme orthographique est de celles qui ne se décrètent pas comme la levée en masse; elle se fait toute seule, sans à-coups, sans fracas, s'infiltre dans les écrits et dans les livres par poussées insensibles; elle n'a surtout rien à gagner aux hommes providentiels. Je crains fort qu'il en soit de l'orthographe comme de notre langue française que les plus pauvres prétendent accabler d'inutiles aumônes. M. Gréard repousse avec raison leurs charités. Que de gros sous jetés à la tête de notre pauvre gueuse! et combien Voltaire avait tort d'accuser sa fierté! Nos modernes en sont venus à croire que le néologisme est la première condition du style.

Comme si Listz avait jamais eu besoin de touches nouvelles pour faire vibrer son clavier!

UN VIEUX BIBLIOPHILE.





LES LETTRES

Les actionnaires de la *Revue des Deux Mondes*, réunis en assemblée générale, ont accepté la démission de M. Charles Buloz. M. Ferdinand Brunetière demeure chargé de la direction littéraire, et M. Bertrand, secrétaire de la rédaction, est nommé gérant provisoire.

D'autre part, une commission composée de MM. Paul Leroy-Beaulieu, Pailleron, Camille Doucet, Aubry-Vitet, le comte d'Haussonville, le duc de Noailles et Desprez, ancien directeur aux affaires étrangères, a été nommée à l'effet d'étudier la revision des statuts, déjà très anciens, et rédigés en vue d'accorder à M. Buloz père des pouvoirs exceptionnels. Cette commission présentera ses propositions à une assemblée générale extraordinaire qui se réunira au mois de novembre.

Du rapport, lu par M. Leroy-Beaulieu, il résulte qu'aucune atteinte n'a été portée à la solidité de la *Revue* et que son capital est intact.

⚜

Gustave Nadaud a, on le sait, légué sa bibliothèque et ses papiers à son exécuteur testamentaire, M. Ernest Chebroux, président de la Lice chansonnière. La bibliothèque comprend environ trois mille volumes ayant presque tous trait à la chanson française, provenant, la plupart, d'échanges faits par Nadaud. Les manuscrits comprennent un certain nombre de pièces inédites que M. Chebroux aurait, paraît-il, l'intention de publier en les faisant précéder d'une étude sur la chanson moderne.

⚜

L'Association amicale des anciens élèves de Belley a pris l'initiative d'une souscription pour ériger, à l'entrée même du collège, une statue à Lamartine, qui, de 1803 à 1808, fut élève de ce collège.

M. Ferdinand Van der Hæghen, le savant bibliothécaire de l'Université de Gand, l'infatigable auteur de la *Bibliotheca belgica*, cherche à recueillir des souscriptions pour la reproduction en phototypie du plus précieux des manuscrits conservés dans le dépôt qui lui est confié, le *Liber floridus*, exécuté vers 1125 par Lambert, chanoine de Saint-Omer. La publication serait accompagnée d'une notice de M. Victor Van der Hæghen sur Lambert, sur la compilation dont il est l'auteur et sur les diverses copies connues. Les personnes qui désireraient souscrire éventuellement à cette publication peuvent s'adresser à notre collaborateur, M. Emile Picot, 135, avenue de Wagram, à Paris.

⚜

Sous le titre de *la Presse en Angleterre, le journal, les revues, le livre, les bibliothèques*, M. Max Leclerc a publié dans la *Revue bleue* du 2 septembre une étude intéressante sur la physionomie du journal et sur « l'universelle soif d'apprendre » de l'autre côté de la Manche.

⚜

Wereschagin, le fameux peintre russe, se révèle comme écrivain avec les *Souvenirs d'un peintre de batailles* que publie de lui la revue de la baronne de Suttner *Waffen Nieder*.

⚜

Encore de nouvelles et curieuses recherches sur les héros du poème de Gœthe, *Werther*. Elles sont signées E. Wolff et viennent d'être publiées dans *Nord und Süd*.

⚜

On sait qu'il existe une véritable question Shakespeare à laquelle ont pris part toutes les sommités littéraires et scientifiques de l'Angleterre et de l'Amérique. Le débat fut inauguré par l'*Arena*, cette même revue qui a déclaré guerre à mort au costume féminin. D'après ces fanatiques, Shakespeare ne serait qu'un simple prête-nom, « un scélérat » qui se serait approprié les œuvres à lui confiées par Bacon. Or voici que l'éminent savant Alfred Russel Wallace, à son tour entre en lice et, dans cette même *Arena*, essaye de rendre à Shakespeare ce qui lui appartient.

⚜

CE QUE L'ON TROUVE DANS LES BOITES DES QUAIS

II

— III. *Manuel des Élégans et des Élégantes*, ouvrage qui indique les marchands, artistes et ouvriers auxquels il est indispensable de s'adresser pour être à la mode ; avec des notes critiques et historiques sur chacun d'eux; par Jean-Joachim du Bel Air. — A Paris, au Bureau du Journal de Paris, rue Trainée-Saint-Eustache, n° 17, et chez les marchands de nouveautés. An XIV - 1805. In-18.

S'ouvre par une *Épître à MM. les Journalistes*, « premiers sujets de cette divinité, la Mode, » pour les prier de parler promptement de ce petit volume dont les renseigne-

ments pourraient ne plus être exacts, trop longtemps après, et par une préface destinée à faire ressortir l'utilité du volume. Contient des notices quelquefois assez intéressantes sur les coiffeurs, chapeliers, tailleurs, bottiers, cordonniers, culottiers, guêtriers, marchandes de modes, lingères, couturières, pelletiers, brodeurs, fleurs artificielles, parfumeurs, blanchisseuses, dégraisseurs, épingles, cannes et épées, horlogers, bijoutiers, lapidaires, lorgnettes et besicles, ouvrages en cheveux, cartes de visite, dentistes, et se termine par *M. de Kersalot à Paris*, petite étude destinée à démontrer de quelle façon un jeune provincial se dégourdit en la capitale.

Empruntons au chapitre *Bijoutiers Lapidaires* quelques renseignements qui ne manquent pas d'intérêt : « Nous tenons d'un homme excellent en cette partie, qu'un mari qui a seulement 60000 francs de rentes ne peut s'empêcher de faire à sa jeune femme les petits cadeaux suivants, savoir : un diadème monté en diamans; un peigne *idem*; plusieurs rézeaux (*sic*) en fil d'or et d'argent et perles; une paire de boucles d'oreilles à pendans mobiles; une paire de brasselets (*sic*) en diamans; deux solitaires pour relever les manches; un collier de chatons à un seul rang; une ceinture en diamans; nombre de bagues; une aigrette en diamans; des camées pour bandeau; un assortiment de perles fines; un assortiment de corail taillé à facettes, sans compter les bijoux de fantaisie. » Voilà qui n'est vraiment point trop mal pour l'an XIV.

— IV. *La Mascarade Parisienne* ou la Revue du Carnaval de Paris et des différens Bals de cette ville, pendant les jours gras ou jours des déguisemens; Mélange de folies, citations, rapsodies comiques, pathétiques et philosophiques, avec épitaphes et épigraphes. (*Ad ridendum plerique homines fugiunt laborem.*) — A Paris, chez les marchands de nouveautés, 1803. In-18.

Ce que l'auteur appelle rapsodies et sottises, c'est « le récit des singulières aventures qui se passent dans les bals publics ». En un « discours préliminaire » également intitulé *Introduction et Préface*, il émet la prétention de faire l'historique et la description des différents bals et de donner « un tableau burlesque des scènes originales qui s'y passent ». Sous ces formes diverses, il est question du bal de l'Opéra qui occupe à lui seul près de la moitié de la plaquette, du Grand Salon de la rue Coquenard qui datait, lui aussi, du XVIII[e] siècle, de Ruggieri devenu bal depuis la Révolution, et où se dansait la fameuse *course*, du bal de l'hôtel Richelieu, rue d'Antin, qui, après avoir été pendant trois ans la folie à la mode, déjà n'existait plus, du bal de Longueville, du bal du *Cercle de l'Harmonie* qui se tenait dans les appartements du palais du Tribunat, du bal du Prix-fixe, rue Richelieu, du bal nommé on ne sait trop pourquoi *Réunion d'artistes*, rue de la Loi. En somme 103 pages plus riches en aventures « poissardes et canailles » qu'en documents précis et pittoresques. Avec un frontispice se rapportant à une des histoires du bal de l'Opéra.

— V. *Dictionnaire anecdotique des Nymphes du Palais-Royal* et autres quartiers de Paris, par un homme de bien. Prix : 75 centimes. — Paris, chez les marchands de nouveautés. 1826. In-32.

« O vous que les destins ont rendus pères », est-il dit en une brève préface, « et qui craignez pour vos enfans, lisez-leur quelques passages de cet opuscule, ils frémiront et mon but sera rempli. » Ni père, ni enfant, j'ai lu sans frémir, je dois l'avouer, cet opuscule en lequel l'auteur considérant l'immoralité comme nécessaire pour la morale et se plaignant de ce que les 6000 déités publiques (*sic*) du Palais-Royal et autres lieux courent encore les rues après minuit, *au mépris des règlements*, nous donne par lettre alphabétique les noms des impures cotées de 1826, depuis M[lle] Adélaïde de la rue des Boucheries-Saint-Honoré jusqu'à M[lle] Zélie du boulevard Saint-Martin. Les Caroline, les Éléo-

nore, les Élisa, les Fanny, abondent en ce curieux « Dictionnaire » qui n'a jamais été cité et qui a pour conclusion ces mots de l'auteur : « J'aurais pu mettre un peu plus exactement l'adresse des femmes dont j'ai parlé, mais la jeunesse trouve assez facilement le chemin du vice sans que l'on soit obligé de le lui découvrir. » Pareille déclaration se passe de tout commentaire. Et dire que l'auteur prétendait faire œuvre de moraliste.

— VI. *La Grammaire de tous les États.* Grammaire de l'Académie ou Galerie critique de la plupart des barbarismes, solécismes, fautes d'orthographe, définitions fausses, décisions ridicules, remarques absurdes, omissions, bévues, ingénuités, inadvertances, contradictions, etc., etc., dont fourmille la sixième et dernière édition du Dictionnaire de l'Académie française, à l'usage de toutes les personnes qui veulent apprécier le travail de l'illustre Compagnie, par le docteur Sévérus Syntaxe. — Paris, Bourgeois-Mazé, quai Voltaire, 21. 1839. Petit in-32.

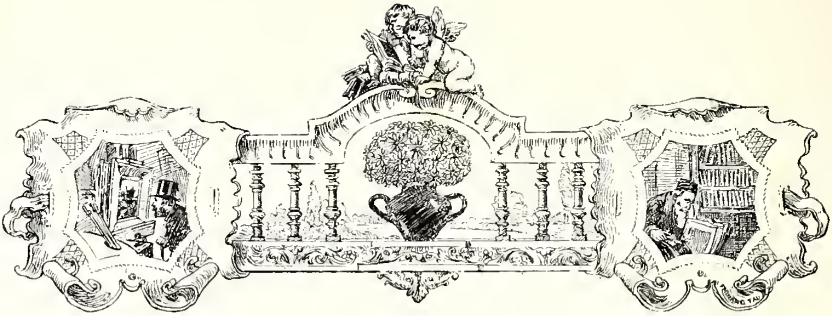
Ce qu'il y a peut-être de plus intéressant dans cet ouvrage « conçu pour tout le monde et pour toutes les bourses », ce n'est pas le livre lui-même, reprenant ce que de précédents ouvrages avaient déjà exposé, mais bien la mention, au verso de la couverture, des grammaires sous presse devant faire partie de la même collection : soit la Grammaire des Députés, du Beau Monde, des Journalistes, des Vaudevillistes, des Acteurs, des Coiffeurs, des Romantiques, des Grammairiens, des Employés, de l'Armée, du Peuple, de la Chicane, des Grisettes, des Artistes, des Cuisinières, des Portières, de la Garde nationale. J'ignore si jamais aucune de ces grammaires a vu le jour. Non moins introuvable est la *Grammaire des Épiciers* que l'éditeur annonçait en vente !

— VII. *La Diligence Philosophique ou le Moraliste champenois.* Utile dulci. Par M. Thomassin de Montbel. — A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Gît-le-Cœur, n° 5. 1808. 2 vol. in-32.

Curieux ouvrage. Récit de quatre voyages en diligence et en poste (Paris à Nogent-sur-Seine; Nogent-sur-Seine à Langres; Langres à Strasbourg; Strasbourg à Lyon, par Paris), dans lequel on trouve, non point des paysages et des descriptions de villes, mais bien des dialogues entre voyageurs, destinés, dit l'auteur, à réformer les préjugés des hommes et à égayer de leurs ridicules ». S'ouvre par une dédicace à MM. les administrateurs généraux des messageries nationales, grâce auxquels ledit ouvrage a pu voir le jour. C'est par des dialogues en diligence que Thomassin de Montbel, — du reste, personnage connu, — espérait ramener les hommes à la vertu. Amour, amitié, vertu des femmes, prétentions des petits-maîtres, misère des artistes, pédantisme, amour-propre, cuisine, maladie, vêtements, commis-voyageurs, disputes d'auberges, passion du jeu, danse, de tout cela et de bien d'autres choses encore, il est question dans ce singulier ouvrage, prédécesseur des nombreux : « Ce que l'on dit à la maison ».

— VIII. *Le Livre du Bon Ton* (*The Guid of High-Life*). Hautes maximes sur les usages, les manières et la toilette du monde fashionable. Avec un appendice sur l'étiquette de la Cour. — Paris, Léon Ganivet, éditeur, rue des Cordiers-Sorbonne, 12. 1846. In-32.

Traduction d'une brochure anglaise qui avait obtenu grand succès, intéressante parce qu'elle montre l'importance prise par les habitudes britanniques dans la société : les habitudes de Londres et celles du monde parisien se trouvent ainsi présentées côte à côte. A méditer par les élégantes actuelles : « Les petites femmes ne doivent jamais souffrir que les garnitures de leurs robes passent moitié de la jambe; cela les rapetisse, et les fait paraître ridicules. » Les petites femmes de 1893 en souffrent bien d'autres.



L'IMAGE

MILLE MOINS UN PETITS PAPIERS

(Notes sur les périodiques à images de l'étranger)

LES COUVERTURES DES MAGAZINES ÉTRANGERS. — LES ILLUSTRATIONS DE AUBREY BEARDSLEY. — LE « BUTTERFLY » ET LE « QUARTERLY ILLUSTRATOR ». — MAGAZINES AMÉRICAINS. — CIRCÉ ET LA VÉRITÉ A L'USAGE DES SALONS ANGLAIS. — UNE PARTICULARITÉ DE LA RELIURE.

En donnant à cette chronique que veut bien me confier Grand-Carteret (je supprime le M. *honoris causâ*) un titre aussi singulier, je ne prétends point entrer en rivalité avec Scheherazade, d'endormante mémoire, bien moins pénétrer sur le terrain brûlant de la politique. Ce titre m'a paru, entre beaucoup, le plus suggestif de ce que sera cette causerie : « un fouillis de notes », selon la gracieuse expression du Directeur de cette Revue, sans autre lien que leur succession dans la page, notes destinées avant tout à suivre le mouvement « livresque et imagier » des pays étrangers.

Quelques mots d'abord sur les couvertures de périodiques.

S'il en est d'inartistiques, d'inélégantes, telles la nouvelle couverture du *Century Magazine*, celle du *Mc Clure's Magazine*, celle même du *Pall Mall Magazine*, bien que signée par Linley Sambourne, il en est d'autres qui plaisent à l'œil et révèlent un sentiment d'art en leurs auteurs, telles les couvertures du *Sketch*, du *Studio*, du *Butterfly*, du *Kunst-Salon*, du *Modern Kunst* et jusqu'à un certain point celles du *Harper's*, du *Godey's*, du *New England*, du *Kunst für Alle*, des *Westermann's Monatshefte* (bien allemande celle-là !). Tout récemment encore, on pouvait leur joindre la couverture des *Velhagen und Klasings Monatshefte*, aquarelle souvent très réussie de Fritz Reiss, et chaque mois différente, mais reléguée maintenant à l'intérieur de la livraison.

D'aucunes sont banales, et de celles-là je n'ai cure ; d'autres sont simplement curieuses : telle celle de *Zur guten Stunde* dont le dessin varie chaque mois de teinte. Les unes sont tirées en couleur (*Das Buch für Alle*), les autres en deux tons (*Vom Fels zum Meer*) ; enfin, quelques-unes ne présentent que le titre seul du périodique (*Die Kunst unserer Zeit*), ou bien se contentent d'y joindre le sommaire du numéro, en noir (*The Quarterly Illustrator*) ou en rouge et noir (*The Cosmopolitan*), toujours cependant avec quelques ornements de style.

Les périodiques illustrés qui se respectent ornent d'une couverture spéciale

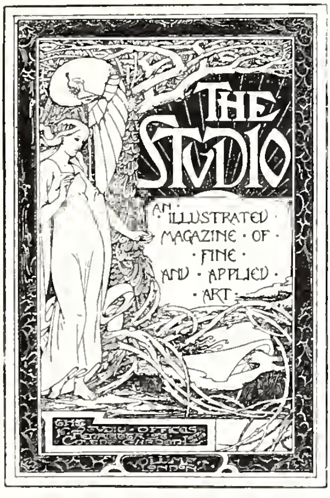


Projet de couverture pour *The Studio.*

leurs numéros supplémentaires (*The Illustrated London News*, *Puck*, *Judge*, etc.) ou bien modifient légèrement le dessin ordinaire (Christmas numbers du *Harper's*, du *Chautauquan*; — Fiction number, Exhibition number du *Scribner's*).

Et malgré cela nombreux sont ceux qui, hebdomadaires, et même mensuels, n'ont point encore senti la nécessité d'une couverture pour protéger leurs fascicules : quelque blâmable que soit cette coutume aux yeux d'un collectionneur, elle est pourtant préférable à l'emploi d'une couverture genre *Edinburgh Review*, immédiatement au-dessous de celle qui déshonore les *Comptes rendus* de notre *Académie des Sciences morales et politiques*.

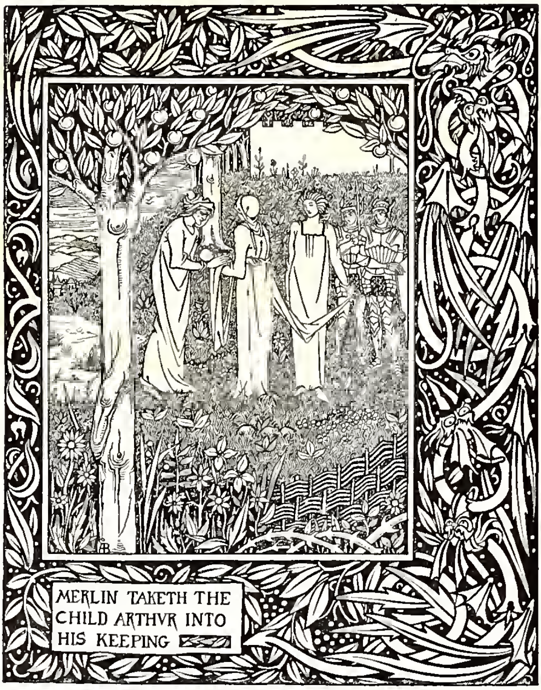
Naguère, et ici même, page 57, il a été fait un éloge mérité du *Studio*, éloge auquel je m'associe de tout cœur, tout en regrettant de ne pas avoir vu mentionné le nom de l'éditeur, M. Gleeson White, à qui est due une grande part du succès. Le *Studio*, qui avait ouvert un concours entre amateurs pour le titre de son premier volume, vient de rendre son verdict. Le premier prix a été décerné au dessin signé « Athenian » : un peu trop contourné et compliqué, il me paraît inférieur à celui signé « Langtonian ». Le défaut reproché à ce dernier : une mauvaise disposition du titre par rapport au dessin, pouvait aisément être corrigé. — Quatorze autres dessins reproduits ne manquent ni de charme ni d'invention. Un entre autres, signé « James Smithie », pourrait être recommandé à l'éditeur des *Contes grassouillets* (le premier de ceux ici reproduits).





Reproductions réduites des deux projets de couverture primés au concours ouvert par *The Studio* (*Athenian* et *Langtonian*).

Parler du *Studio*, c'est faire souvenir du jeune artiste qui doit à cette Revue sa célébrité naissante. *Le Livre et l'Image* a déjà signalé l'illustration que M. Aubrey Beardsley préparait pour *Morte d'Arthur* de Malory. Le premier fascicule vient de paraître, adorné de deux gravures hors texte et nombreux encadrements de pages, initiales de chapitres, dessins décoratifs. Nous trouvons là réalisées les espérances qu'avaient fait naître les spécimens donnés dans le *Studio* et dans le prospectus de l'ouvrage. Il y a en ce premier livre un en-tête et une gravure, « la Dame du lac parlant à Arthur de l'épée Excalibur, » qui sont particulièrement réussis et bien « Beardsleyens ».



Composition de Aubrey Beardsley pour *Morte d'Arthur* de Malory.
(Londres, J. M. Dent et C[e], éditeurs.)

Pourquoi faut-il que l'exécution matérielle ne réponde ni aux mérites de l'illustration, ni aux promesses du prospectus? Trop d'encre! trop d'encre! Certaines gravures ne sont qu'un margouillis au travers duquel on serait fort en peine de reconnaître l'original. Et je ne parle pas ici de l'édition ordinaire, mais bien de l'édition à 250 exemplaires sur Hollande, « *printed before the cheaper one* ».

Le *Pall Mall Magazine*, le *Sketch*, le *Studio* étant déjà connus du lecteur, je m'étendrai plus longuement sur le *Butterfly* et sur le *Quarterly Illustrator*.

The Butterfly, qui, jeune Magazine, se trouve être un Magazine de jeunes et, par son format comme par son côté matériel, le plus curieux de tous les Magazines anglais (sauf peut-être *The Hobby Horse*), compte parmi ses collaborateurs artistiques plusieurs noms qui méritent d'être retenus. Entre tous, citons M. O. Eckhardt, dont le faire rappelle celui de Howard Pyle, M. Raven-Hill, M. Edgar Wilson, dont les Japonaises, bien qu'elles soient loin d'égaler celles que M. Robert Blum dessine pour *Scribner's*, ont un charme d'imprévu et d'exotisme qui tranche avec les scènes de la vie dessinées non sans art par Maurice Greiffenhagen, en forme de panneaux, et rappelant certains Lunel d'autrefois. Mais la caractéristique de cette revue est d'être identique comme forme et comme esprit au *Bambou*, tandis que les artistes qui y dessinent se rapprochent absolument du faire de Raffaëlli et de Forain.

The Quarterly Illustrator a été fondé cette année, à New-York, pour donner au

public « la substantifique moelle » des mille et un périodiques illustrés des États-Unis. Mais je ne suis pas médiocrement fier d'avoir incité M. Harry C. Jones à donner à son recueil un caractère plus original et à embrasser l'illustration des deux mondes. Dès à présent, on peut compter ce Magazine, admirablement imprimé sur très beau papier, parmi les plus importants pour l'étude de l'image, de l'illustration artistique contemporaine aux États-Unis.



Couverture d'une revue américaine.
(format de *l'Illustration*.)

The Art Interchange, pour expliquer la nullité à peu près absolue de l'image en couleurs à l'étranger, racontait à ses lecteurs que *tous* les employés d'une maison d'impression artistique à Paris étaient d'anciens élèves de l'École des Beaux-Arts. Je n'ai pas vérifié si le fait était exact, mais, à voir les gravures coloriées qui ornent et plutôt déparent les périodiques anglais, allemands ou américains (*Das Buch für Alle*, *Demorest's Monthly* et autres) on est vivement porté à leur préférer les images d'Épinal, dont la naïveté est le seul mérite. *Godey's Magazine* a pourtant réussi à donner quelque chose d'acceptable.

On a souvent fait ressortir le contraste qui existe aux États-Unis entre la cherté du livre et le bon marché du périodique. Ce résultat est uniquement dû au grand tirage des Magazines et, paradoxe apparent, aussi au petit nombre des lecteurs. L'Américain ne lit pas, mais il aime à se tenir au courant de ce qui paraît, d'où le pot-pourri servi chaque jour, chaque « Sunday » ou chaque mois, à des centaines de mille d'acheteurs.

Dans cet ordre d'idées, il convient de mentionner la tentative du *Cosmopolitan* d'abaisser de moitié le prix de son abonnement. Cela pourra réussir en Amérique, pays neuf, mais serait, je crois, impossible en Angleterre.

Les Magazines américains qui, depuis longtemps déjà, demandaient des articles et des illustrations aux écrivains et aux artistes d'Europe, vont bientôt devenir cosmopolites de langage. L'américain des journaux et des revues est fortement panaché de mots français : ne viens-je pas de lire (ombre de Webster, voiles-toi la face !) : *a pear of shoes*. — *The Cosmopolitan* aspire à plus : il a confié à Fr. Sarcey « *the foremost of French critics* » (ce n'est pas moi qui le dis) une chronique mensuelle qui sera rédigée *en français*. Pour le moment, une traduction anglaise (!) y est jointe, mais on peut prévoir le temps prochain où elle sera supprimée.

Il est des sujets de tableaux simples et symboliques que les artistes se plaisent à nous peindre. Circé a fait longtemps l'ornement des salons anglais; cette année, elle a été avantageusement remplacée par la Vérité. M. George W. Joy nous la présente dans son puits avec un miroir pour toute parure ; à Munich, Herr Arnold Böcklin la montre tenant en sa dextre un glaive et retirant le voile qui la couvre ; dans les deux tableaux, la Vérité se présente de face : serait-ce une charade ?

Une nouvelle artistico-littéraire donnée par *The Magazine of Art* : Pierre Loti et

Carolus Duran s'associeraient pour décrire quelque coin du Morbihan, l'un par la plume, l'autre par le pinceau.

The Quarterly Review a consacré à l'art de la *reliure* un article dans lequel l'auteur est allé chercher en Assyrie les premiers exemples de reliure. Il est plus curieux d'apprendre que le premier comte d'Oxford consacra 450 000 francs à faire relier sa bibliothèque en maroquin rouge et que le Musée Britannique fait relier ses ouvrages d'après le contenu : la théologie est en bleu, l'histoire en rouge, la poésie en jaune, et l'histoire naturelle en vert. Voilà un sonnet tout fait pour un nouvel Arthur Raimbaud.

J'arrête là mon bavardage. Et si je n'ai su donner à ces notes tout l'intérêt dont elles étaient susceptibles, que l'inventeur du découpage instructif et attrayant me jette la première pierre, je l'utiliserai comme base pour ma prochaine causerie.

UN BOOK-TROTTER.

⚜

La Commission chargée de préparer le programme d'un concours pour le choix d'un nouveau type de timbre-poste, s'est réunie en séance préliminaire. Des idées émises, il résulte : que le type mis au concours servira probablement pour le seul timbre de 15 centimes; que le concours sera à deux degrés et anonyme; que les dessins devront être poussés aussi loin que possible, afin que la réduction photographique donne bien l'idée du timbre-poste définitif; et enfin, que le type nouveau devra être républicain.

Le Livre et l'Image rappelle à ce propos qu'il a lui-même fait appel aux dessinateurs et qu'il publiera prochainement une série de projets.

⚜

Images électorales :

Rien, moins que rien. Un journal dont le titre est assez bien trouvé, *L'Image d'Épinal* (rédacteur en chef : Georges Price), avec petites vignettes coloriées à la première page, dans le genre des histoires popularisées au *Pilori* par Blass, — la réapparition d'un canard de Le Petit *Le Balai* qui, jadis, s'était rendu célèbre par la coiffure de ses vendeurs ayant arboré, au chapeau, la balayette traditionnelle, — un placard dirigé personnellement contre M. Maurice Barrès, *Un candidat à Neuilly-Boulogne*; quelques caricatures — telle la grande composition en couleurs du *Petit Journal* — visant certaines individualités politiques, la lettre de faire part de Floquet et de Clémenceau (répétition des lettres précédemment publiées sur Gambetta, l'Empereur Guillaume, Wilson et autres), et c'est tout. Toutefois la philosophie des luttes électorales paraît excellemment résumée dans le dessin de Forain (*Journal*, 23 août), *X... député sortant*; un personnage assailli de pierres et de trognons de choux. Mentionnons, d'autre part, la distribution par certains candidats de leur portrait genre glyptographie Sylvestre — tout ce qu'on peut rêver de plus vulgaire. Cela a fait quelque temps l'ornement des kiosques.

⚜

L'image et la presse quotidienne : Disparition du supplément illustré de l'*Écho de Paris*; apparition de Heidbrinck et de Vallet dans le supplément du *Journal*.

Très en avance sur ses confrères, le *Journal* vient d'inaugurer les articles illustrés à la mode anglaise et américaine. Les lettres qu'il publie sur les grandes manœuvres allemandes sont accompagnées de croquis de Tiret-Bognet.

On sait que Forain a publié dans le *New York Herald* une série de croquis, faisant ainsi, à propos de l'Exposition de Chicago, ce que Grévin, Robida et autres avaient fait en 1893, en Autriche, lors de l'Exposition de Vienne. Il doit donner sous peu une série de croquis dans lesquels les ridicules des Yankees seront certainement notés avec la cruauté et l'exactitude qu'il apporte à toutes ses œuvres.

Changements dans la presse illustrée. Depuis le 20 août, *Le Triboulet* est devenu bi-hebdomadaire, à 5 centimes le numéro. La composition illustrée de Bertall qui tenait la première page a disparu et a été remplacée par un petit titre pour lequel les lettres anciennes ont été conservées. Au-dessous une tête de Triboulet. Guydo, très en progrès, y tient aujourd'hui la place du toujours regretté Blass.

On sait que M. Léonce Bénédite, le conservateur du musée du Luxembourg, a créé des archives modèles en lesquelles se trouve consigné, littéralement, l'état-civil de toute œuvre d'art qui entre dans sa galerie.

Il serait question d'appliquer ce système aux tableaux du Salon, dont on conserverait à l'avenir une photographie en couleurs (?), une esquisse, des dessins, croquis, etc., en joignant à cela la biographie de l'auteur, son portrait, et les principaux articles de critique consacrés à chaque ouvrage.

A propos du centenaire de la réunion de la principauté de Salm à la France (10 et 11 septembre 1793-1893), une Exposition rétrospective des souvenirs historiques des princes de Salm et des bénédictins de Senones, qui illustrèrent, jadis, ce territoire, vient d'être organisée à Senones même. Un volume, accompagné de nombreuses reproductions phototypiques, va être également publié, à cet effet, par le baron Frédéric Seillière.

Une très intéressante tentative de décentralisation *livresque* et *imagière* qu'on ne saurait trop encourager. Sous le titre de *Revue du Dauphiné* un groupe de littérateurs et d'illustrateurs de la contrée a entrepris la publication d'un périodique mensuel consacré à l'art, à l'histoire, à l'archéologie, à la curiosité, à la numismatique, à l'alpinisme, au sport, accompagné d'illustrations en phototypie, assez bien exécutées et tirées en plusieurs tons. Ce n'est, du reste, que la réapparition, sous une nouvelle forme, de la revue de l'imprimeur Savigné, de Vienne. A côté du pittoresque, une certaine place est faite au document : ainsi le premier fascicule contient le commencement d'une étude de M. Ed. Maignien, le savant conservateur de l'Isère, sur les anciennes bibliothèques de Grenoble, leur sort en 1790-91 et les accroissements de la bibliothèque actuelle.

La caricature politique allemande vient de perdre son principal artiste, Wilhem Scholz, qui depuis bientôt quarante ans dessinait dans le *Kladderadatsch* de Berlin ces images pleines d'une saveur toute particulière, d'une rudesse toute germanique, généralement gravées sur bois, remarquables, durant le second Empire, par leur hostilité contre Napoléon III et la France. Depuis 1872 Scholz s'était, en quelque sorte, voué entièrement à la figure de M. de Bismarck dont il arriva à faire sa chose comme Gill avec M. Thiers.

⚜

MODES FÉMININES

Modes enlaçantes, enveloppantes, aux petits collets multiples, accusant des formes de voile ou se gonflant en ballons, aux chapeaux allant des avancées du Directoire au tunnel à la Kate Greenaway ou au melon-cloche tonkinois; modes bizarres, excentriques, à la fois gracieuses et engoncées, se perpétuant encore en leurs traits essentiels et, de toute façon, autrement élégantes que les corsages, camisoles actuels à fonds blancs ou à couleurs claires, qui donnent aux femmes des allures de ménagères. Sortir en toilette d'appartement, va pour la campagne, pour les bains de mer; mais pour la rue, pour la ville, c'est le dernier mot du sans-gêne, c'est la démocratisation du costume poussée à l'extrême. Et telle est l'attirance de la mode que toutes les femmes y passent.



MODES FÉMININES DU JOUR
(*Wiener Caricaturen*, de Vienne, 1893.)

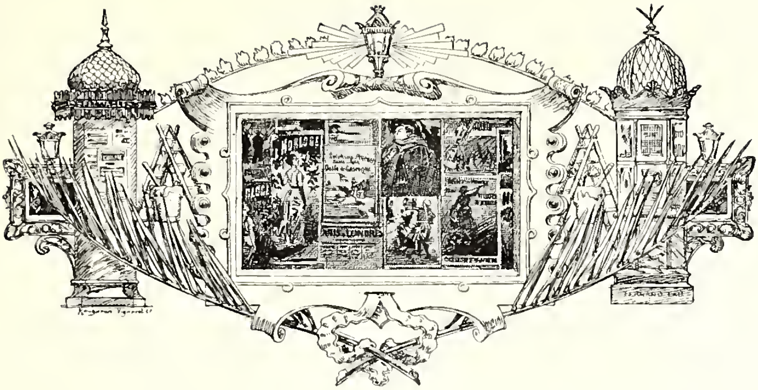
Hier encore, les vêtements drapés, les ornements multiples, mille recherches individuelles; aujourd'hui l'uniforme. Il y a quelques années, c'était le grand waterproof tombant jusqu'aux pieds, véritable cache-misère, protecteur des dessous douteux; aujourd'hui la camisole-ménagère. Ainsi s'accentue de plus en plus le nivellement des toilettes; ainsi déteignent de plus en plus sur la ville la liberté et le sans-façon des plages.

Sur ce sujet, la fantaisie des dessinateurs peut se donner libre cours. La réalité est, quelquefois, encore plus extravagante, encore plus ridicule que la caricature.

⚜



REPRODUCTION DIRECTE D'UNE AFFICHE EN COULEURS DE WILLETTE



LES CURIOSITÉS DE LA RUE

AFFICHES POLITIQUES — CANDIDATS EXCENTRIQUES

Vous vous souveniez d'un mur placardé de compositions amusantes, dessinées non sans art, constituant un véritable Salon qui, plus heureux que ses aînés, se renouvelle de lui-même et jamais ne ferme. Sur ce mur vous aviez vu une jeune dame en robe ajustée, aux formes esthètes, bas noirs et souliers vernis, la frimousse cachée sous un vaste chapeau, vous jeter des fleurs du haut d'un troisième étage ou remonter une lampe d'un geste légèrement contourné; vous aviez vu un jeune homme, en veston, vous chanter d'un air guilleret les charmes de Sucy-en-Brie; vous aviez vu de jeunes « bicyclettcuses » au chignon évaporé, pédaler furieusement avec des effets de mollets et... de reins; vous aviez vu Yvette Guilbert émerger de la queue d'un chat, Sarah Bernhardt vous offrir de la poudre diaphane ou les célèbres pastilles à l'usage des « toussants »; vous aviez vu des sites enchanteurs, des paysages toujours verts; vous aviez vu, que sais-je encore! toutes les fantaisies que peut faire naître l'actualité ou l'esprit inventif des dessinateurs et voici que, subitement, tout cela a plus ou moins disparu, tout cela s'est vu couvert, dans tous les sens, en long, en large, en travers, d'affreux papiers imprimés, à la typographie dénuée d'art et toujours identique, entonnant éternellement le même hosannah! vantant les qualités de personnages généralement inconnus et faisant les mêmes promesses illusoires, chacun, du reste, renchérissant sur l'honnêteté du voisin.

Ces bandes rouges, vertes, jaunes, violettes, courant en zigzags sur les tableaux pittoresques que chacun avait admiré la veille, arrivant en rangs plus pressés, se couvrant mutuellement, se chevauchant, se défiant, parfois, détail incroyable, s'injuriant, montant, marée que rien n'arrête, jusqu'au premier étage des maisons; bientôt, grâce à des ouvriers équilibristes, juchés à trois heures du matin sur des échelles de 18 mètres, allant tapisser le faîte des maisons, et de là, semblant narguer leurs congénères des étages inférieurs; ces bandes qu'en terme de métier, on appelle « papillons », ce sont les affiches politiques.



IDÉE LUMINEUSE DE Mme BRAND

Aux dernières élections de Wisbech, Mme Brand voulant inventer quelque chose de nouveau a fait donner des représentations dramatico-lyriques (chansons et saynètes) pour procurer quelque agrément aux électeurs de son mari. (*Funny-Folks.*)

* Sur les tréteaux figurent nombre d'artistes anglais connus. Les personnages au premier plan sont les deux comiques Mack.

Point drôles, malgré la diversité des couleurs, malgré les essais de figures géométriques auxquels se livre l'esprit inventif des afficheurs, malgré l'épaisseur des kilomètres carrés ainsi ornés. Ce bariolage peut apparaître quelquefois amusant; il n'a jamais aucun sentiment d'art, le graphique lui faisant toujours absolument défaut.

Le Livre et l'Image avait reproduit précédemment des affiches politiques belges; il avait espéré que quelque fantaisie d'artiste, quelque coup d'éclat de politicien viendraient donner un peu plus de pittoresque à cette navrante banalité du mur couvert de petits papiers. Il n'en a rien été : aucune femme de candidat n'a eu l'idée d'avoir recours aux excentricités anglaises, aucun artiste n'a été appelé à consacrer aux nombreux personnages qui venaient briguer les faveurs du suffrage universel, la moindre petite allégorie dans l'esprit de ces compositions qui vantent les mérites des actrices ou des produits industriels.

Force nous est donc, en présence de ce banal affichage, d'aller chercher le pittoresque chez les hommes mêmes, parmi les candidats excentriques que fait régulièrement surgir toute élection. Or, parmi ceux-ci, les uns — tels les citoyens Wacheux et Caperon, dit Captain-Cap — se sont contentés de faire résider le comique dans la rédaction de leurs affiches, s'intitulant l'un *candidat réaliste*, l'autre *candidat anti-bureaucrate et anti-européen*, les autres — tels le citoyen Robinet et je crois bien qu'il est resté sans concurrents — se sont offerts le luxe d'un costume peu ordinaire. C'est donc de ce dernier que nous allons nous occuper, non sans avoir, au préalable, enregistré la candidature de M. Honoré Champion qui, par sa qualité de libraire et par la rédaction assez particulière de son affiche, invoquant le vieux quartier universitaire, doit, tout au moins, prendre place dans les pages de cette revue. Il est assez rare, en effet, de voir un candidat politique faire appel à la vieille Sorbonne et à la nouvelle Université.

Ceci dit, revenons au citoyen Robinet, que le crayon de Frédéric Régamey a croqué pour nous avec armes et bagages, c'est-à-dire coiffé du lampion, sonnant du cor et la fameuse affiche manuscrite à ses pieds.



Le citoyen Robinet jouant du cor, son affiche à ses côtés.
(Croquis original de Fréd. Régamey.)

Étienne Robinet, « premier travailleur du monde, demandant la République universelle et indivisible », ainsi qu'il s'intitule en son placard, est commissionnaire à Passy, au coin de la rue Raynouard et de la Grand'Rue.

« Il ne sait, dit le *Moniteur universel* auquel nous empruntons ce récit, ni lire ni écrire et ne possède pas de fortune. Il n'a pas de comité qui le patronne et cependant il aspire à l'honneur de représenter le seizième arrondissement. Pour faire connaître sa candidature, il n'a pas eu recours aux méthodes ordinaires, mais il a employé d'abord le moyen original suivant : Revêtu d'un costume de piqueur, il s'est mis à sonner du cor de chasse, et, quand les badauds ont été réunis, il s'est mis à leur débiter sa profession de foi. Il a répété cet exercice pendant plusieurs jours de suite. Cela n'a pas été sans quelque inconvénient. Parfois les sergents de ville intervenaient et conduisaient Robinet au poste; mais celui-ci exhibait son récépissé de déclaration et il était mis en liberté. »

Comme tout candidat qui se respecte, l'honnête commissionnaire avait cependant cru devoir adresser un appel à ceux dont il briguait les voix. C'est là un monument de douce folie que le *Livre et l'Image* ne saurait passer sous silence. En voici donc quelques passages :

« C'est à mon travail que je dois d'être ce que je suis, et je peux redire avec Victor Hugo : « J'ai du cœur jusque dans la tête, ma haute intelligence a des entrailles. » Je ne suis pas un grand écrivain comme Mme de Sévigné et Voltaire. Mais comme orateur, je suis plus fort que Mirabeau, et jusqu'ici, je n'ai pas porté de costume de prince. J'ai toujours eu des dispositions pour la parole. Je défends en ce moment les Droits du Peuple et je ne suis salarié par personne. *Je suis à marier*, je serais heureux de donner ma main à une honnête femme d'origine française ou européenne; je l'épouserai civilement, sans consentement, quatre témoins et nos parents suffiront. Ce que j'ambitionne, c'est le ralliement de toutes les puissances, y compris Guillaume et Crispi. »

Parmi les fumistes fin de siècle, ce brave commissionnaire illuminé, plus à plaindre qu'à blâmer, se trouvera ainsi avoir une place particulière, grâce avant tout au costume pittoresque que *le Livre et l'Image*, revue documentaire, tenait à conserver pour les chercheurs de renseignements de l'avenir.

UN ICONOPHILE.

LES COCASSERIES DES ENSEIGNES

II

~~~~ Quartier Saint-Honoré. On exhibe des colosses dans une boutique dont le locataire a fait faillite et qui porte encore l'enseigne :

CURIOSITÉS

Voilà ce qui s'appelle ne pas changer de commerce.
~~~~

~~~~ Enseigne d'un débit de tabacs, rue des Saints-Pères :

AUX CIGARES SECS

C'est ça qui doit faire plaisir aux autres débitants.

~~~~ Enseignes piquantes :

SALAVIN Restaurateur-marchand de vins.	A LA MAISON VERTE Spécialité d'absinthes.

~~~~ Bizarre rapprochement :

CH. QUATREMAIN
Entreprise de voitures à quatre chevaux.

~~~~ Curiosités lyonnaises :

Dans la boutique d'un bandagiste :

SUSPENSOIRS POUR BISSICLISTES

Enseigne d'une maison d'annonces :

ALL DE PUBLICITÉ

Renvoyées à MM. Hatzfeld, Gréard et Cie.

NÉCROLOGIE

Firmin Boissin, décédé le 13 juillet, à Vernon-lès-Joyeuse (Ardèche), journaliste et littérateur, collaborateur du *Figaro*, de la *Revue de la Révolution*, de *l'Amateur d'autographes*, auteur de plusieurs volumes, notamment d'un roman *Jan de la Lune* (1887), dans lequel il s'efforça de donner le modèle du roman chrétien, et d'une étude très curieuse sur *Le Paysan dans la littérature contemporaine*. — Frédéric Kohn-Abrest, décédé le 28 juillet, journaliste-reporter qui laisse, inédite, une *Histoire de l'Opéra* et qui a publié quelques volumes de voyages, à la Tissot, *Zigzags en Bulgarie*, *Vienne sous François-Joseph*. — Julien Havet conservateur-adjoint à la Bibliothèque Nationale, décédé à St-Cloud, le 19 août, auteur de nombreux ouvrages historiques et, notamment, des *Questions mérovingiennes* (1885-1890, 6 vol.). — Julien Lemer, décédé à Paris le 8 août, journaliste et littérateur, fondateur de *La Sylphide* (1853), un journal de modes qui eut quelque succès, de *La Lecture* (1856), journal de romans, ancien directeur de la Librairie Centrale, auteur de *Les Poètes de l'Amour* (1850) et de nombreux romans. — Louis Judicis de Mirandol, décédé à Fontainebleau, le 24 août, auteur d'une traduction de *la Consolation* de Boèce couronnée en 1860 par l'Académie française. — Anaïs Ségalas, décédée à Paris, le 1er septembre, auteur des volumes de poésies *Oiseaux de passage* et *Les Enfantines*. — Jean Kaulek, décédé à Paris, le 4 septembre, qui s'était fait connaître par différents travaux d'histoire, et notamment, par la publication des papiers de Barthélemy, ministre de France en Suisse, sous la Révolution, ouvrage qui eut un grand succès.

Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



UN LIVRE D'AMATEUR EN 1895

On n'a peut-être pas assez remarqué que le livre, comme le style, avait sa caractéristique et ses particularités, que du jour où les passionnés de l'exemplaire de choix étaient apparus, des goûts, des idées, des points de vue jusqu'alors inconnus avaient pris naissance. Après avoir lu, dévoré en gourmand, on a voulu jouir en gourmet. Caractères, marges, papiers, format, ornements, gravures magistrales, tout est venu concourir au développement de cette passion inconnue des âges précédents. Mais en cent ans la bibliophilie s'est bien modifiée.

Au XVIIIe siècle ce sont les imprimeries personnelles où les auteurs de tant de plaquettes philosophiques, d'éloges, de dissertations, de tant d'éditions tirées à 20 ou 40 exemplaires, ne craignent point de venir eux-mêmes lever la lettre, délassement de grand seigneur encore tout imbu des principes de l'*Émile*. Gloire à nulle autre pareille celle qui vous permet de placer sur le titre la célèbre mention : « De l'imprimerie particulière de l'auteur. » Aujourd'hui, c'est surtout à éditer un livre, à faire métier « d'accoucheur littéraire et imagier », si l'on ose s'exprimer ainsi, que se plaisent les grands amateurs, soit qu'ils s'associent dans ce but, soit qu'ils marchent hardiment de l'avant, fournissant à la fois capital et intelligence,



MASTROQUET VIEUX JEU

Réduction au trait d'une des compositions de Vidal pour *Paris qui consomme.*

ayant, en même temps, la connaissance approfondie de la cuisine du livre et le sens des raretés typographiques. Les amateurs du XVIIIe se faisaient imprimeurs pour eux, soit qu'ils eussent rêvé le livre aux gravures idéales, soit qu'ils eussent mis leur honneur à publier certaines thèses hardies : ceux du XIXe chargent artistes et écrivains d'exécuter ce qu'ils ont vu, conçu, arrêté.

Et en cet ordre d'idées les livres-types seront ceux que Henri Beraldi, pour la plus grande joie des amateurs, — je veux dire de ceux qui les peuvent posséder, — se plaît à tirer à moins de 150 exemplaires. Iconophile, bibliophile, sérieux autant que fantaisiste, allant de l'image au livre avec une égale passion, faisant exécuter bois, pointes sèches, eaux-fortes, se payant le luxe d'être à lui tout seul une société, il ne quitte l'image, déjà dotée par lui de documents précieux, que pour ajouter un nouveau volume aux volumes déjà lancés. D'autres auront la passion de faire exécuter en marge de leurs tirages de luxe des séries d'aquarelles, — cet *adornement*, du reste, ne lui est point étranger; — lui, fait tirer pour un public trié sur le volet quelques exemplaires des livres « imprimés pour Henri Beraldi ». C'est la formule consacrée; c'est ce qui remplace les classiques de l'édition : Didot, Conquet, Ferroud ou Morgand.

Les sectaires, les passionnés de notre siècle, se faisant eux-mêmes éditeurs d'œuvres de combat qui ne trouvaient point libraire, ont quelque peu modifié le classique *Chez l'auteur*, dont le XVIIIe siècle, lui, usait si largement et sans malice; les

raffinés continuant les Fermiers Généraux arborent crânement le : *Pour l'auteur*.

Pourtant, il ne faudrait point attribuer tout mérite au seul grand seigneur qui se paye l'amusante fantaisie d'un livre fait suivant ses goûts, d'autant plus que nous touchons ici au côté caractéristique du siècle, à la part considérable prise par l'illustrateur dans la confection des ouvrages. Jadis, — il n'y a point à se méprendre sur ce sujet — l'œuvre littéraire prédominait : on l'illustrait après coup et pour des motifs absolument différents, soit par le fait de la grande popularité que lui donnait un succès considérable, soit au contraire pour remplacer par l'éclat des gravures la pauvreté du texte. Aujourd'hui, soit qu'on ait recours à une illustration purement photographique, soit qu'on s'adresse à un artiste doué du don de l'observation, le côté graphique prédomine; c'est lui qui prépare réellement le livre que l'écrivain va commenter, c'est lui qui donne les points de repère. C'est le triomphe de la cause dont je me suis fait le champion, c'est le commencement de l'ère intellectuelle nouvelle, de cette évolution de la pensée que ne sentent point encore les masses profondes, mais que perçoivent très clairement les esprits délicats et raffinés.

Revenons à notre sujet particulier, à cet ouvrage qui, aujourd'hui déjà, passionne le marché du livre.

Paris qui consomme : ainsi s'appelle cette dernière production « béraldienne » dédiée « à feu Sébastien Mercier » et ouverte par une spirituelle « note préliminaire à consommer », pleine de brio, d'éclectisme raffiné, de philosophie pittoresque.



AU DEPOT DE LA PREFECTURE

Réduction au trait d'une des compositions de Vidal pour *Paris qui consomme*.

« L'extension formidable du besoin de consommer est un fait aussi remarquable dans notre siècle que la transformation des voies de communication », affirme notre éditeur, qui, pour rester dans la note jusqu'au bout, aurait bien dû signer « Henri Beraldi, débitant de consommations littéraires à l'usage des privilégiés ». Eh bien! cette simple phrase, pour laquelle les économistes pesants et prud'hommes n'auraient pas assez de mépris, est tout simplement un chef-d'œuvre d'observation intense, en ce siècle où l'on pousse l'amour de la consommation « jusqu'à consommer pour rien, pour le plaisir »; où la consommation-type est, « par excellence, chose du dehors ». Tel est le sens du livre mis au jour par le grand ordonnateur de nos plaisirs bibliophilesques et dont Goudeau (Émile), Vidal (Pierre), ont été chargés de faire défiler sous nos yeux les instantanés-types, les physionomies multiples et diverses, mais avec cette particularité déjà suffisamment indiquée, à savoir que c'est l'illustrateur qui a ici réellement conçu le livre, que le littérateur a, par la suite, écrit avec tous les développements habituels aux formes littéraires.

Si vous préférez, c'est une grande lanterne magique aux verres sans cesse changeants éclairés par la plume, par le trait graphique, par la couleur, après le boniment préalable du « montreur », Henri Beraldi, le tout rangé sous trois *titres* principaux, comme s'il s'agissait de l'élaboration d'une constitution : 1° la consommation; 2° quelques consommations solides; 3° la mise en scène.

« Vidal, prenez d'un trait alerte quelques instantanés; Goudeau, commentez-les en observateur », ainsi a commandé le metteur en scène. Et Vidal a taillé son bon crayon, et Goudeau a cherché à colorer sa plume, et *Paris qui consomme* a vu le jour, cachant ses raretés bibliophilesques sous un vêtement de coupe modeste, fuyant les couvertures aux images attirantes, aux couleurs pimpantes. Quand on ne va pas cher-

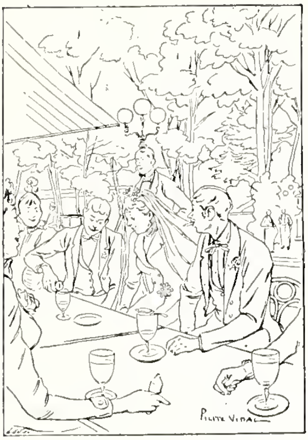


LES NOURRICES AUX TUILERIES

(Composition de Pierre Vidal pour *Paris qui consomme.*)

cher le public, point n'est besoin de se faire remarquer. Il est vrai que certaines typographies bourgeoises, surtout la fantaisie sentant les arrangements, les dispositions des ateliers de province, sont, en leur espèce, aussi tire-l'œil que les compositions aux scènes provocantes.

En ce livre, plume et crayon se suivent étroitement, cherchant à lutter d'entrain, de fantaisie et de documentation pour nous donner un monde en miniature, pris sur le vif dans son décor particulier. Qu'il s'agisse des hommes ou des choses, de tout ce qui « s'avale », des publics en leurs particularités consommatrices, des coins où l'on consomme, c'est bien la monographie fin de siècle, n'oubliant rien, allant du petit au grand, du solennel au misérable, de la grande noce à la sombre pitance. Oyez plutôt cette « substantielle quoique liquide » énumération de chapitres déjà fort éloquente en sa brièveté : Départ des cochers, — la Crèmerie, — Bar anglais, — Brasserie allemande, — Buvette de la Chambre, — Mastroquet vieux jeu, — la Tournée des nouveaux architectes, — Bar à deux sous, — Mail-coach aux courses, — Fontaine Wallace, — les Nourrices aux Tuileries, — Vacherie du Pré-Catelan, — Dans les grands magasins, — Five o'clock tea, — l'Apéritif de la mariée, — Au Café Chinois, — Soupe à la porte de la caserne, — Deux sous de frites, — Déjeuner des cochers d'omnibus, — Au bouillon Duval, — Restaurant à dix-sept sous, — A la Maison Dorée, — A la Tour Eiffel, — Repas funéraire, — Buvette de la Bibliothèque Nationale, — Au bord de l'eau, — A Saint-Lazare, — Au Dépôt de la Préfecture de Police, —



L'APÉRITIF DE LA MARIÉE

Réduction au trait d'une des compositions de Vidal pour *Paris qui consomme*.

Mettez deux sous, — Rue de la Lune, — Au poste du Palais de Justice, — Sur l'herbe, — Chez le pâtissier, — Un qui dîne mal, — Table d'hôte, — Dîner en tête-à-tête, en cabinet particulier, — Aux Ambassadeurs, — Brasserie à femmes, — l'Auberge des Adrets, — Au Chat Noir, — le Cabaret de Bruant, — Chez le père Lunette, — le Restaurant où l'on saute, — Au Moulin-Rouge, — Buffet du bal de l'Opéra, — Bal en plein vent, le 14 Juillet, — Au café Américain, — Souper après le cotillon, — Nuit d'exécution.

Quant je vous le disais! Tout un monde, tout un côté de la vie! De la première goutte, du premier boek, un jour si gentiment dessiné par Frappa, au litre à seize bu en souvenir du défunt et arrosé des larmes des survivants, des derniers fidèles. De la nourrice des jardins publics aux machines automatiques, de la buvette gratuite des grands magasins aux spectateurs de guillotine en fonction, ayant besoin de prendre des forces, de se « donner du cœur au ventre » pour celui qui va mourir. Consommateurs d'habitude ou d'occasion, dîneurs fantaisistes ou clients de la pitance administrative; personnages complexes à peine entrevus par les historiographes antérieurs de ce Paris particulier. Consommation classique ayant ses temples attitrés, les cafés, les cabarets, les restaurants; consommation pittoresque pénétrant en des coins ignorés, faisant voir de quelle façon consomment certains professionnels. Une véritable enquête sur « ce qui s'avale » et sur la manière dont on « l'avale ».

Et maintenant, deux mots sur les ténors. Tous les amateurs connaissent Vidal : dans le domaine de la documentation bibliophilesque il apparaît comme Forain dans la satire des mœurs, lui aussi notant tout d'un trait sommaire, toujours identique, quelque chose comme un travail préparatoire, des réserves destinées à recevoir la couleur qui va vivifier, animer, ces indications sommaires. Ce trait constitue bien réellement un premier état : quand la couleur vient le remplir de ses

teintes lavées, de ses patrons très habilement découpés sans que la moindre retouche au pinceau se laisse voir, — je dis se laisse voir, car on devine fort bien les trucs du métier, les lavages après coup, — c'est une véritable estampe tenant à la fois, par les tonalités, des Debucourt du XVIIIe siècle, des Eugène Lami, des Henri Monnier, et des tentatives plus pittoresques de la jeune école par la bizarrerie et le heurt des tonalités. Toute une série d'aquarelles au patron, toute une collection d'originaux tirés à nombre restreint et venant, pour ainsi dire, se glisser en un volume qui n'existe, lui, que par l'image, qui a été mis sur pied au moyen des notes graphiques de l'artiste.

Goudeau reste moins connu des amateurs, je crois même ne pas me tromper en disant que ce sont ses débuts dans ce monde très spécial qui a ses préférences littéraires et un sens esthétique très particulier. De fantaisiste « chatnoiresque » le voici devenu observateur et documentaire : malheureusement, son style a conservé les formes du journal, les moules de la chronique, il lui manque le sens du coloré, cette façon de présenter les choses sous une forme brève et descriptive donnant des peintures exactes et tirant de ces tableaux littéraires les conclusions philosophiques ou autres qui doivent en découler. Sens très particulier, qui ne s'acquiert point facilement, qui est la résultante d'une éducation générale tournée surtout vers l'exercice des facultés visuelles et qui demande de grandes qualités synthétiques.

A la croustillante préface de Beraldi, aux pages si chaudes en couleur de Vidal, il fallait un texte également soutenu, également pittoresque, la description en traits sommaires, en phrases cataloguées, coulant claires et limpides, sans statistique encombrante, sans verbes inutiles, des choses vues, observées et notées au passage; quelque chose comme des tableaux écrits faisant suite aux tableaux dessinés.

Et si, pour terminer, on voulait apprécier dans son ensemble ce volume qui a déjà eu des aînés et qui laissera sans doute des cadets dans la carrière, je me contenterai de ces deux simples annotations : consommation de raffiné, pour un public qui a pris l'habitude de tout voir passer devant lui, plongé en son moelleux fauteuil; livre de privilégié, à une époque où le volume destiné au grand public fait en tous sens de formidables trouées. Ici la qualité, là le nombre. Éternelle opposition des hommes et des choses, des principes et des idées; éternelle protestation des aristocraties intellectuelles qui, en pleine démocratie littéraire, affirment plus que jamais leur existence et prouvent que le luxe, la rareté, l'esprit d'élégance, la recherche du raffiné survivent, dans ce domaine à toutes les vulgarisations. Quoiqu'on puisse dire ou faire, le livre d'amateur ne disparaîtra point.

JOHN GRAND-CARTERET.



L'ESTHÉTIQUE DE L'ORNEMENT

(Avec compositions originales de Frédéric Régamey.)

Celui qui s'aviserait que l'ornement peut avoir son esthétique comme les autres arts, pourrait reculer épouvanté devant l'immensité presque infinie du sujet; mais il ne serait certes pas embarrassé pour le faire apercevoir d'un seul coup d'œil, dans toute sa profondeur et dans toute son étendue : il n'aurait qu'à écrire ces trois mots : « Tout est orné ».

L'effet serait stupéfiant : car avant de commencer à lire le premier mot de la première page, le lecteur aurait découvert que lui-même, et, avant lui, tous ceux qui l'ont précédé depuis que le monde est monde, ne se sont jamais aperçus que l'ornement tient la moitié des œuvres de l'homme; qu'il revêt tous ses objets usuels, ses maisons, ses intérieurs, ses édifices, ses vêtements, jusqu'à s'incruster dans sa peau et sa chair; qu'il s'étend aux harnais des bêtes de somme, aux colliers et aux couvertures des chiens, et passe de là sur les fleurs et les arbres pour les aligner en files, en bosquets, les assortir en corbeilles, ou les tailler en bouchons de carafes comme les ifs de Versailles.

Après l'homme, les animaux et les végétaux, l'eau même et le feu : on modèle l'eau en gerbes et en cascades; on fait resplendir, éclater, monter jusqu'au ciel, des palais de feu et des volcans d'étoiles.

Il n'est pas jusqu'à la lumière dont l'homme n'ait fait un ornement, depuis le lampion primitif des fêtes publiques jusqu'à la flamme électrique, qui, tantôt projetée à travers des eaux jaillissantes, tantôt colorée de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, ne nous lance des

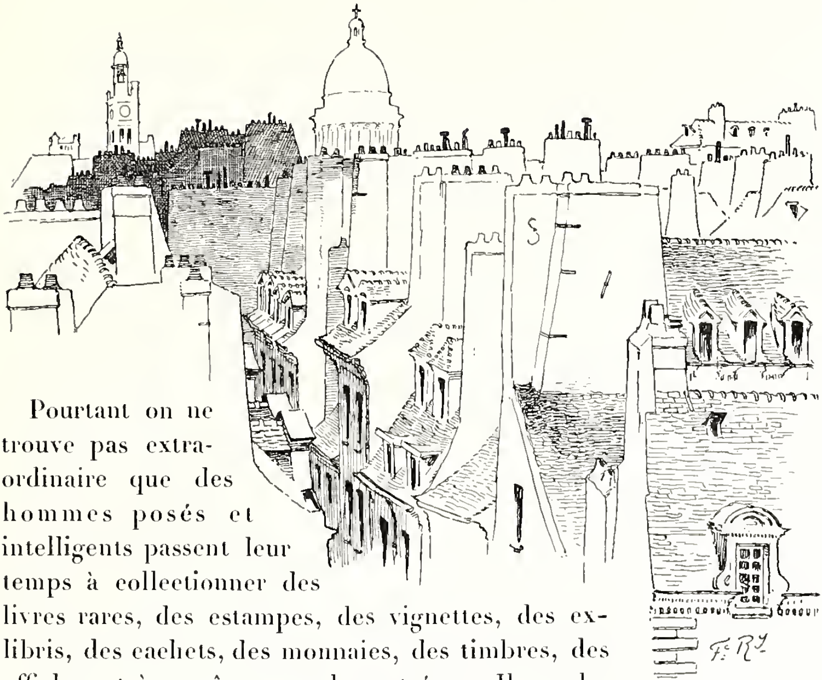
éblouissements et des ivresses telles que les fontaines lumineuses du Champ-de-Mars ou la danse de Loïe Fuller.

Tout cela, qu'est-ce que c'est? De l'ornement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je suis hanté par l'obsession ornementale : un jour, après un accès particulièrement grave de cet enthousiasme, il me vint à l'idée de dessiner, en y mettant la couleur voulue, tous les motifs d'ornement répandus dans mon habitation. L'idée était ingénieuse, intéressante pour mes descendants, et devait former un document unique : *l'Ornement intérieur de l'habitation d'un homme de lettres à la fin du* XIXe *siècle*.

Plein de mon sujet, je commençai par prendre le dessin de mon canif, un canif de l'Empire, à quatre lames, à coulisse, en ébène à filets en relief, avec garnitures, écussons d'argent et chiffres gravés. Lorsque j'eus fini mon dessin, et qu'il me restait encore à colorier l'image, je m'aperçus que j'avais mis une heure à ce travail. Je réfléchis, et après avoir calculé ce qu'il me faudrait de temps pour dessiner seulement mon bureau et ce qu'il y avait dessus, je me démontrai que pour dessiner de même tous les ornements de la maison, il ne me faudrait pas moins de trois à quatre années, peut-être davantage, et à condition de ne m'occuper que de cela. Je renonçai, mais à mon grand regret, car le résultat n'aurait pas été moins intéressant que le travail : mais il n'est pas possible, quand on est un homme sérieux, de laisser là toutes ses occupations pour dessiner les ornements de son mobilier? On se ferait prendre pour un fou.





Pourtant on ne trouve pas extraordinaire que des hommes posés et intelligents passent leur temps à collectionner des livres rares, des estampes, des vignettes, des ex-libris, des cachets, des monnaies, des timbres, des affiches et à se pâmer sur leurs trésors. Il y a des collections de tout, jusqu'aux prospectus! Et par une aberration inconcevable de la curiosité, on est passé à côté de l'ornement, qui, au milieu de l'engouement universel, reste abandonné dans son coin comme un pauvre paria.

Mais ouvrez donc les yeux, ingrats aveugles, et tenez-les écarquillés jusqu'à ce qu'ils soient obligés de se fermer de fatigue et d'éblouissement!

Êtes-vous chez vous, faites le tour de votre appartement, essayez de compter les trésors, les merveilles d'art, de goût et de raison, qui décorent votre demeure, depuis les dessins capricieux du tapis jusqu'aux lambris et aux rosaces du plafond! Vous pouvez aller partout, jusqu'à la cuisine, où vous trouverez des queues de casseroles ornées d'un cœur; jusque dans la cave, où vous verrez des ébauches d'ornement dans les tréteaux qui supportent les barriques, dans les cachets, les étiquettes, et même sur les bouchons des bouteilles!

Ouvrez les fenêtres, et fussiez-vous logé rue Tiquetonne, depuis la flèche des girouettes jusqu'aux plaques d'égout, vous ne trouverez

pas un point, à commencer par la simple moulure des croisées et à finir par ces portes dont beaucoup sont des chefs-d'œuvre, où il n'y ait quelque motif d'ornement.

Maintenant, regardez les passants, comptez-les si vous voulez : à part quelques pauvres diables, vous voyez d'abord les femmes, dont le costume n'est, des pieds à la tête, qu'un ornement; après cela, tous les hommes, car si leur costume n'a guère d'autre agrément que quelques piqûres, un col de velours ou une bordure de soie, tous ont un nœud de cravate, une montre, une bague, une canne ou un parapluie, que diable!

Ceci fait, allez vous promener au Louvre; rentrez chez vous par le Luxembourg, le Panthéon, Notre-Dame, l'Hôtel de Ville, et asseyez-vous sur une chaise, que je vous prenne à la gorge pour étrangler en votre personne les infidèles, les renégats, les apostats, qui ne croient pas à l'ornement!

Préférez-vous un autre supplice? Voulez-vous mourir d'écœurement, d'abrutissement et, d'aplatissement; être condamné à vivre jusqu'à quatre-vingt-dix-huit ans et demi dans un ennui et dans un marasme que l'Enfer même du Dante n'a pas rêvé? Dieu, d'un signe de sa main, a fait disparaître l'ornement de la surface du globe : dans tout l'univers habité, il ne reste du génie créateur de l'homme que des lignes droites ou courbes, des cubes, des cylindres, des cônes, des parallélépipèdes, et, pour animer ce riant tableau, des machines, des appareils scientifiques, des outils. Les fleurs, les oiseaux, les papillons, ont perdu leurs couleurs et leurs parures; tous les chevaux sont blancs, tous les chats sont gris, même le jour! Comprenez-vous que c'est la fin du monde?

Donc, excusez ma vivacité, mais convenez, et c'est où je voulais vous conduire, qu'on ne s'explique pas comment, au milieu de ce paganisme, de cette idolâtrie éperdue, à laquelle le monde entier se livre à propos de l'art, et de tous les arts, même ceux qui n'existent pas, nous ayons laissé à l'abandon celui qui certainement a été le premier de tous, qui n'a jamais cessé de grandir et de s'étendre, et qui, partout et sous toutes les formes, se mêle et s'incorpore à chacune des heures, des minutes et des secondes de notre vie. Cela ne peut s'expliquer par aucune raison : tout au plus pourrait-on conjecturer une chose, c'est que ce serait précisément l'universalité et l'omniprésence éternelle de l'ornement qui nous l'auraient fait oublier, comme nous

oubliions ce qui est trop près de nous et qui, se trouvant toujours sous nos yeux, nous les crève.

Vous imaginez-vous un entrepreneur d'art, ou tout uniment une Exposition universelle, s'avisant d'ouvrir, avec tous les développements qu'on donne d'ordinaire à ces sortes d'exhibitions, une exposition d'ornement? Le public n'y comprendrait rien; et quant à ces ingénieurs en chinoiserie qui s'appellent les critiques d'art, que pourraient-ils dire ? Car non seulement il n'y a pas de théories générales là-dessus, mais il n'y a même pas une langue pour parler de l'ornement comme on parle de la peinture, où la « pâte », la « tonalité », le « flou », etc., mille autres expressions d'argot technique représentent



si avantageusement les idées impossibles à concevoir ou difficiles à exprimer.

Il y a donc là toute une percée à ouvrir dans l'art et la curiosité; des trésors à recueillir, ou plutôt à cueillir, soit en les détachant des monuments et des ouvrages que l'ornement décore de tant de merveilles, soit en allant les chercher dans les étoffes, les panneaux, les cartons, les livres et les portefeuilles, des collections publiques ou particulières. Un pareil mouvement, sans parler des intérêts de toute sorte qu'il créerait, serait presque la découverte d'un continent dans le monde de l'art, s'il est vrai que la curiosité et la collection ne sont pas autre chose que des abstractions, pour rassembler sous un même point de vue des groupes naturels d'objets semblables, et en faire mieux sentir la valeur et la beauté.

L'ornement n'est pas seulement le premier des arts, le plus universel, le plus répandu, le plus varié : il est encore celui dont le progrès a été le plus rapide, le développement le plus prodigieux, car il règne partout où il y a des hommes et il revêt tout ce qui sort de leurs mains. Il marque le style, l'époque, le pays, et jusqu'à la condition de l'ouvrier. Que ne pourrait-on pas dire là-dessus? Son histoire serait celle de l'humanité, et l'on peut résumer cette histoire en disant qu'on trouve dans l'ornement l'expression et le témoignage des idées et des sentiments de toutes les générations qui ont passé sur la terre. Il n'y a que l'imprimerie qui puisse être comparée à cet art comme puissance d'expression et comme force d'expansion de l'idée.

Posez sur une table un certain nombre d'objets, même des plus vulgaires, provenant de nations ou d'époques diverses : d'un coup d'œil, le premier venu presque vous dira : Ceci est oriental, ceci est anglais, espagnol, allemand, etc. C'est que l'ornement est comme l'écriture du génie de chaque peuple : c'est l'âme de l'ouvrier qui conduit sa main.

L'imagination est-elle vive, bizarre, incohérente, vous avez l'art chinois ou japonais; exaltée, barbare, voilà les pagodes des Indiens et des Chinois, les idoles des nègres d'Afrique.

Dans un pays lumineux, où des races qui ne savent pas travailler ne font que se bercer dans un rêve, l'ornement sera lui-même un rêve, où les lignes et les couleurs papillotent dans je ne sais quel fourmillement de tons éblouissants, de lignes entrecroisées en combinaisons inextricables, vagues, fugitives, dont le centre se dérobe, se



déplace à l'infini, sans que le regard puisse trouver une fin ou un commencement à ce labyrinthe.

Avec l'Égypte, ce sont des conceptions différentes. Là tout est horizontal ou perpendiculaire; tout est représenté par des traits simples, des silhouettes, des teintes plates; l'ornement est sec, rigide, mystérieux, comme l'Égypte elle-même, et sur ces murs plats, sur ces piliers carrés, l'ornement se plaque comme une affiche, sans lien, sans transition, sans caractère propre, et aussi mort, aussi froid, que les dieux et les sphinx qui, de leurs yeux de granit, regardent passer la vie.

Il y a donc là des principes et des lois qui tiennent aux propriétés et à l'organisation même de l'âme humaine. Le fond en est aussi immuable que cette métaphysique d'où sortent et où reviennent toutes les idées des hommes depuis qu'il existe des hommes sur la terre. Sous la variété infinie des applications et des styles, on retrouve toujours dans l'ornement je ne sais quelle force de conservation; elle repousse et fait disparaître tout ce qui s'écarte de cette espèce de tracé suprême qu'on devine au fond de tous les ornements.

On n'a jamais essayé de dégager la formule secrète de ce grand art, et le goût seul décide instinctivement de la beauté d'un motif de décoration; pourtant il n'y a pas à douter que si l'on entreprenait cette étude, on ne trouvât là une esthétique non moins formelle, non moins justifiée par le raisonnement, que dans l'architecture. Mais on peut dire de celle-ci ce qu'il faut dire de l'ornement : c'est un art ignoré, et qui n'a guère plus de critiques que d'amateurs, quand il devrait être l'étude et l'admiration éternelle de quiconque se prétend artiste, de quiconque a le sens du beau, du pittoresque, de quiconque sait voir et est capable d'une pensée.

Personne, je pense, ne s'aviserait de prétendre que l'art n'a d'autre source que l'imitation, et qu'il se serait développé au hasard de copies

plus ou moins exactes des œuvres imaginées par tel ou tel artiste : à défaut de celui-là, un autre aurait conçu la même idée, par la raison que c'est la nature, et non la fantaisie, qui a inspiré l'art à l'humanité.

Après avoir, comme le premier sculpteur, imité sur des os de renne les figures animées dont il était entouré, l'homme en est venu à embellir et à idéaliser les instruments de sa vie, et c'est ainsi qu'a paru l'ornement appliqué.

Incapable d'abord de comprendre l'abstraction du dessin, il a tout représenté en relief, et ce n'est que des siècles après, à force de diminuer les reliefs de ses sculptures, qu'il a conçu la gravure au trait.

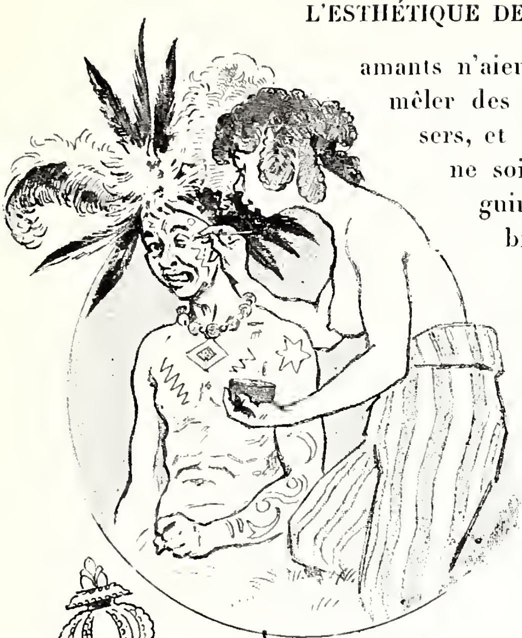
Une fois qu'il a tenu la ligne, il l'a combinée avec la forme des objets usuels, puis y a joint la couleur, et enfin jusqu'au mouvement, quand il a inventé les panaches, les colliers, tous ces ornements mobiles qu'on retrouve dans les fouilles les plus anciennes.

Le principe fondamental de l'ornement, c'est qu'il est fait pour accentuer la figure de l'objet, en marquer les parties, les proportions et le caractère ; c'est une analyse graphique et plastique, qui s'opère à l'aide de saillies, de creux, de divisions, de compartiments, d'appendices : ainsi, tout en embellissant l'objet, l'ornement le rend plus intéressant et plus expressif. L'ornement est juste s'il produit cet effet ; il est faux si, au lieu de faire valoir l'objet, il l'absorbe ou le défigure.

C'est qu'en effet il a été inspiré à l'homme par le besoin de répandre sur tout ce qui l'entoure ses idées et ses sentiments ; pour leur donner, en dehors de lui-même, une figure visible et palpable, qui ne lui représente pas seulement l'image de son âme, mais qui double sa propre vie en faisant vivre autour de lui tout un monde idéal dont il est le créateur : ce monde idéal, c'est l'art lui-même, et c'est de l'ornement qu'il est sorti. Cette observation seule suffit à établir dans toute son évidence le principe que nous venons de formuler.

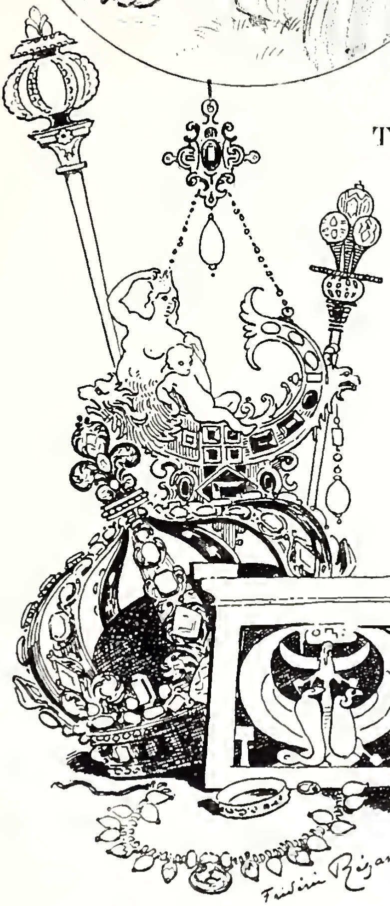
Mais de tous les compagnons de sa vie, il en est un, inséparable et cher, que l'homme ne perd jamais de vue, et qui est l'objet constant de ses affections et de ses pensées : son corps. La première chose que l'homme devait penser à orner pour l'embellir, ce fut donc son propre corps, et surtout celui de sa compagne.

Nul doute, en effet, que dès les premiers jours du monde, les



amants n'aient conçu l'idée si naturelle de mêler des fleurs à chacun de leurs baisers, et que de cette première parure ne soient dérivés les bouquets, les guirlandes, les bagues, colliers, bracelets, ceintures, épingles, diadèmes, pendants d'oreilles, draperies et panaches, qui, empruntés à tous les règnes de la nature, depuis le collier de dents de loup de la femme préhistorique jusqu'à la rivière de diamants de notre moderne financière, avaient pour destination de marquer, de diviser, d'embellir les diverses parties du corps auquel on les appliquait.

Telle fut aussi l'origine des costumes, et de ces modes, qui, après avoir d'abord marqué le goût des nations, en sont venues à distinguer les classes, la condition, puis les époques, puis les saisons, et qui, malgré l'uniformité des changements qu'elles imposent tour à tour,





n'en laissent pas moins à chaque individu le moyen de se caractériser par le choix des détails de son costume.

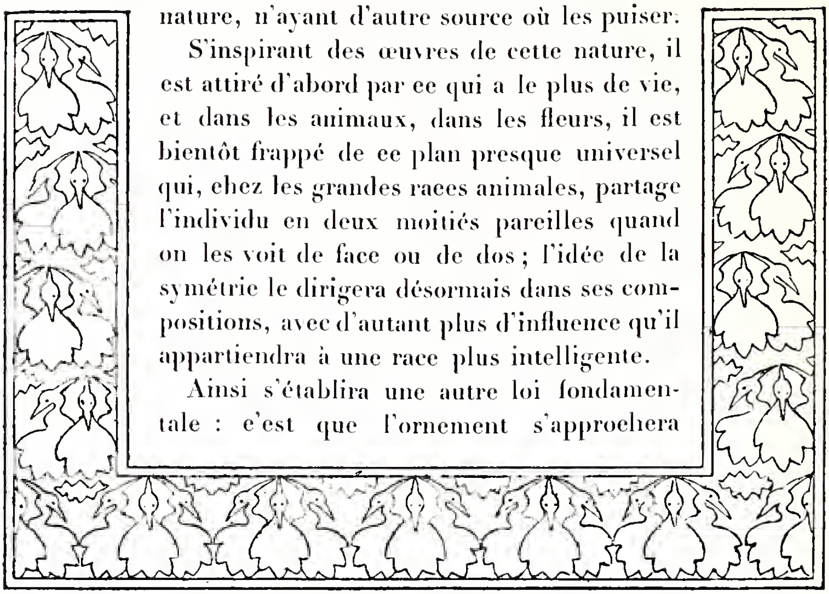
Costumes et modes ont d'ailleurs pour inspiration constante l'intention de faire prédominer, dans l'aspect de la figure humaine, tantôt la tête, tantôt les épaules, la poitrine, les membres, et même jusqu'aux pieds, comme on a pu le voir à la Renaissance ou au moyen âge, et comme le montrent à chaque saison nos modes actuelles. C'est une expression nouvelle qu'on cherche dans les variations du costume et de ses ornements, et toujours en vue de symboliser une tendance morale, littéraire, politique, que la mode arbore comme un signal à chaque changement.

Dans l'ornement préhistorique, les lignes droites ou en zig-zag, les figures géométriques, les lignes horizontales, ont déjà pour fonction de marquer les formes et l'usage des objets ornés, en même temps que de les animer d'une sorte de pensée, d'intérêt, et d'en voiler la rude simplicité.

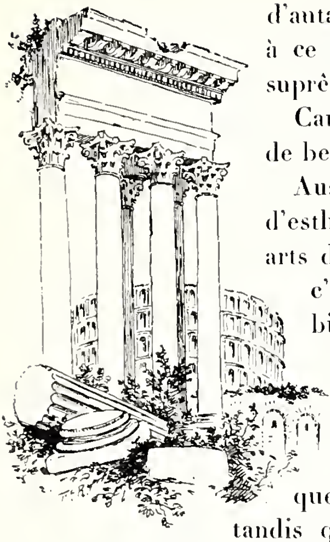
Mais à mesure que son industrie les multiplie et en développe les modèles, à mesure qu'en même temps son intelligence s'ouvre et grandit, l'homme, désormais en possession de la sculpture et du dessin d'imitation, conçoit de nouvelles idées d'ornement. Il les tire de la nature, n'ayant d'autre source où les puiser.

S'inspirant des œuvres de cette nature, il est attiré d'abord par ce qui a le plus de vie, et dans les animaux, dans les fleurs, il est bientôt frappé de ce plan presque universel qui, chez les grandes races animales, partage l'individu en deux moitiés pareilles quand on les voit de face ou de dos ; l'idée de la symétrie le dirigera désormais dans ses compositions, avec d'autant plus d'influence qu'il appartiendra à une race plus intelligente.

Ainsi s'établira une autre loi fondamentale : c'est que l'ornement s'approchera



ENCADREMENT JAPONAIS AYANT SERVI POUR LA VENTE BURTY.



d'autant plus de l'art idéal qu'il sera plus conforme à ce plan de symétrie organique qui est la formule suprême du beau.

Car peut-on rien concevoir et peut-il rien exister de beau en dehors ou au delà de ce que fait la nature?

Aussi voyons-nous, en opposition à ce principe d'esthétique, la symétrie absente presque toujours des arts de la Chine, du Japon : quand elle s'y trouve, c'est dans les œuvres comme l'architecture, ou bien dans des objets dont les formes ou la destination la rendent nécessaire; mais leur ornement, à moins d'impossibilité insurmontable, se dérobe à la loi de symétrie et prend pour règle la disparité. Ces peuples n'ont su créer que des monstres ou des compositions incohérentes, tandis que les peuples de l'Occident ont constamment poussé l'idée et le plan de l'ornement dans le sens de la symétrie.

Bientôt, s'animant à la vue des motifs que leur offraient les êtres vivants, les artistes en vinrent à remarquer les analogies de forme ou de disposition de certaines parties des animaux et des plantes avec telle ou telle partie de l'architecture ou de l'ameublement; ainsi succédèrent aux formes géométriques, aux masses brutes, des ornements qui révélèrent à l'esprit humain l'art merveilleux d'envelopper la matière d'une parure d'idées.

Quand il eut épuisé l'imitation des êtres vivants, l'art s'éleva d'un degré de plus, et tirant de la nature réelle la conception d'un monde imaginaire, osa créer de toutes pièces des animaux fabuleux, fantastiques. Assemblant diverses parties des hommes, des végétaux et des animaux, il créa des races inconnues, des figures idéales, qui empruntèrent aux êtres organisés quelque trait de puissance ou de beauté, purent se contourner, s'assouplir, se lier entre



elles, suivre les formes des objets ornés, et donner à la fantaisie la vraisemblance et le charme de la vérité.

C'est à la Renaissance que l'ornement, on peut le dire, entra dans sa gloire pour s'épanouir à la fin du XVIe siècle. Après avoir transfiguré le costume, les armes, le mobilier et l'architecture, il s'érige en art indépendant; ses œuvres ne sont plus des accessoires : sous le crayon des Virgile Solis, des Lucas de Leyde, des Stephann, des Ducerceau, il fait paraître un monde de conceptions nouvelles qui semblent parler à l'esprit humain une langue inconnue. Ainsi parvenu au plus haut de sa grandeur, l'ornement forme je ne sais quel être mystérieux, vivant, qui rêve et qui pense, et qui nous fait penser et rêver aussi.

C'est à ce moment que, resserrant son alliance avec l'esprit humain, il entra dans le livre!

Là, devant les frontispices, les vignettes et les lettres ornées d'un Calepin, d'un Plutarque ou d'un César, le penseur ou l'artiste, accoudé le front dans la main, savourera des jouissances que nul autre art ne lui donnera jamais; jouissances d'autant plus exquises et profondes qu'il est presque impossible de les expliquer.

Ces entrelacs, ces rinceaux, ces grecques, qui se suivent, s'enchaînent, se transforment les uns dans les autres, et, de transition en transition, achèvent une figure idéale d'un aspect gracieux ou sévère, ne ressemblent à rien de ce que la nature nous présente, et tout en semble naturel, tant la raison, le goût et la grâce en ont tracé le plan et conduit l'exécution. Il n'y a pas de sujet, et des idées vagues semblent s'y jouer sans prendre de formes précises. C'est la musique des yeux : à suivre le développement superbe de ces traits et de ces formes qui se suivent et s'enchaînent, on croirait entendre une symphonie de Beethoven. L'effet devient d'une intensité singulière lorsque, du centre d'un de ces cartouches contournés en volutes lourdes et puissantes, une de ces figures de l'autre monde, ornée de quelque parure fantastique, nous regarde et semble plonger dans notre âme en nous défiant de deviner le secret de la composition. Ce n'est ni un tableau, ni une écriture, mais c'est une scène dont le caractère si profond, si mâle, nous charme, nous trouble, nous émeut.

Voilà, si notre passion ne nous aveugle pas, les trésors que l'ornement offre à la curiosité et au sentiment de quiconque aura le bonheur de s'y attacher; comme nous le disions en commençant, il

n'est pas concevable qu'un domaine aussi magnifique soit laissé à l'écart par le public et par les amateurs.

En attendant, et pour hâter, s'il est possible, ce progrès si urgent, puissent les artistes, les écrivains, les penseurs, donner le mouvement à l'œuvre de résurrection qui s'impose, tandis que les amateurs et les curieux, se levant tous comme une armée, se jetteront à corps perdu sur ce régal de trésors et de délices qui s'appelle la passion de l'ornement, et auquel nous les prions de nous faire l'honneur d'assister. Avoir table ouverte à un pareil banquet, quel rêve!

Qu'on en croie notre parole : c'est un bonheur de plus à cataloguer, et par conséquent, à savourer, dans ce monde où il est si difficile de tuer le temps agréablement et spirituellement, — ce qui est déjà difficile quand on a de l'esprit.

Et quand on n'en a pas! EUGÈNE MOUTON.





L'IMAGE DÉCORATIVE

COMME TENTURE MURALE

Il y a deux ans, un article de Roger Marx dans *l'Indépendant littéraire* et une note illustrée publiée dans la *Revue encyclopédique* attiraient l'attention sur un essai de décoration, que l'on semble avoir déjà perdu de vue, aujourd'hui, et qui cependant ne méritait pas un oubli aussi prompt.

Jules Chéret, on le sait, a exécuté quatre panneaux délicieux : *la Danse, la Pantomime, la Musique, la Comédie*, qui sont de véritables merveilles. Dans ces quatre compositions, silhouettes sombres et formes lumineuses se détachent à souhait sur des ciels fantastiques striés de brume légère, irisés de nuages roses ou troués d'azur.

Les exquises figurines, cambrées à se rompre, ont pour repoussoir de joyeux fantoches aux masques épanouis. La coloration franche et gaie de ces quatre panneaux devait, dans la pensée de l'auteur, singulièrement animer les murailles monotones de nos maussades intérieurs.

On leur chercha des marges destinées à les faire valoir : tantôt ce furent de grands champs blancs unis relevés d'un simple filet doré ; tantôt ce furent des peluches vieil or, des velours sombres et autres riches étoffes. On aurait pu aussi employer les vieux cuirs gaufrés à la façon de Cordoue, nous en avons fait l'essai — autour d'un dessin original du maître, il est vrai, c'est-à-dire d'une intensité de ton

bien supérieure aux épreuves lithographiques — et l'effet obtenu est excellent.

Ces lithographies de Chéret, ces panneaux si joyeux, c'était un essai de rénovation du papier de tenture. Eh bien! cet essai n'a pas été continué. Pourquoi?

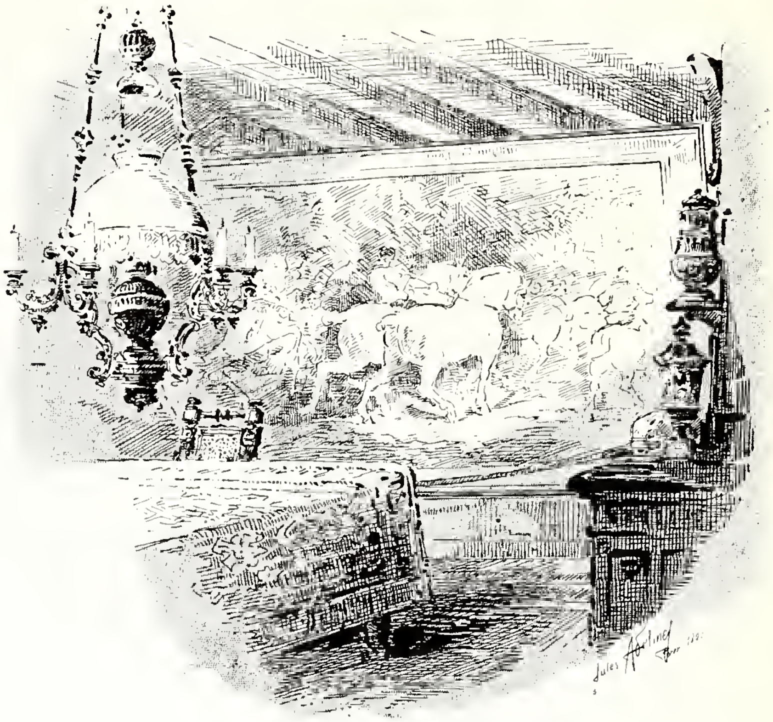
Sans doute, la fabrication du papier peint est aujourd'hui florissante et l'industrie livre à des prix d'un bon marché fantastique des papiers d'une exécution véritablement admirable. Mais c'est toujours le motif ornemental qui domine, et quand on aborde la figure, voire même le paysage, le résultat est médiocre. Alors les plans sont trop cernés, les détails s'alourdissent à plaisir, et l'œuvre devient d'une vulgarité horrible.

Le principe tendant à substituer à ces papiers *réellement peints* des tirages lithographiques, était juste, car le second procédé permettait une exécution artistique que ne pouvait fournir le premier; mais, d'un autre côté, avec le premier procédé on pouvait répondre à toutes les difficultés pratiques de décoration, tandis qu'avec le second on ne pouvait que décorer des panneaux par simple superposition et en suspendant au centre de la muraille déjà recouverte de papier de tenture des châssis, plus ou moins richement encadrés et sur lesquels les épreuves lithographiques étaient soigneusement tendues.

Dès lors, il y avait double dépense et le but n'était plus atteint. Sans doute, les grandes pièces lithographiées simplement encadrées de larges marges d'andrinople et suspendues dans des escaliers par exemple, sont d'un effet décoratif très séduisant; nous avons aussi essayé de ce décor dans le vieil escalier de notre logis, — aussi modeste que provincial, — mais ce n'est là qu'une interprétation du principe de la décoration *murale*. Or, il nous a été permis de réaliser rigoureusement ce principe dans un de nos appartements, grâce à un aimable artiste américain, W. J. Morgan, et voici ce que nous avons pu faire.

M. Morgan a exécuté, pour une troupe de Buffalo de New-York, une reproduction agrandie du *Marché aux chevaux de Rosa Bonheur*. L'immense lithographie — en *vingt* morceaux — ne mesure pas moins de 3 mètres de hauteur sur 5^{m},40 de longueur. Au point de vue de l'habileté de l'exécution, cela dépasse tout ce que l'on peut rêver. Pas de tons faux et hurlants comme dans bon nombre d'affiches anglaises dont les encres mélangées de vernis ont un aspect ultra-

brillant qui fait songer au cirage. Ajoutez à ce coloris discret — mais cependant d'une intensité suffisante — de très habiles grattages et de non moins habiles coups de crayon, car l'œuvre a été traitée plutôt comme une immense grisaille au crayon lithographique *rehaussée*



LE MARCHÉ AUX CHEVAUX, DE ROSA BONHEUR

Grande affiche lithographique exécutée par W. J. Morgan pour un cirque américain et placée comme décoration murale dans la salle à manger de Jules Adeline, à Rouen.

habilement de teintes transparentes et harmonieuses, et vous aurez une idée de l'effet très artistique donné par cette immense vignette.

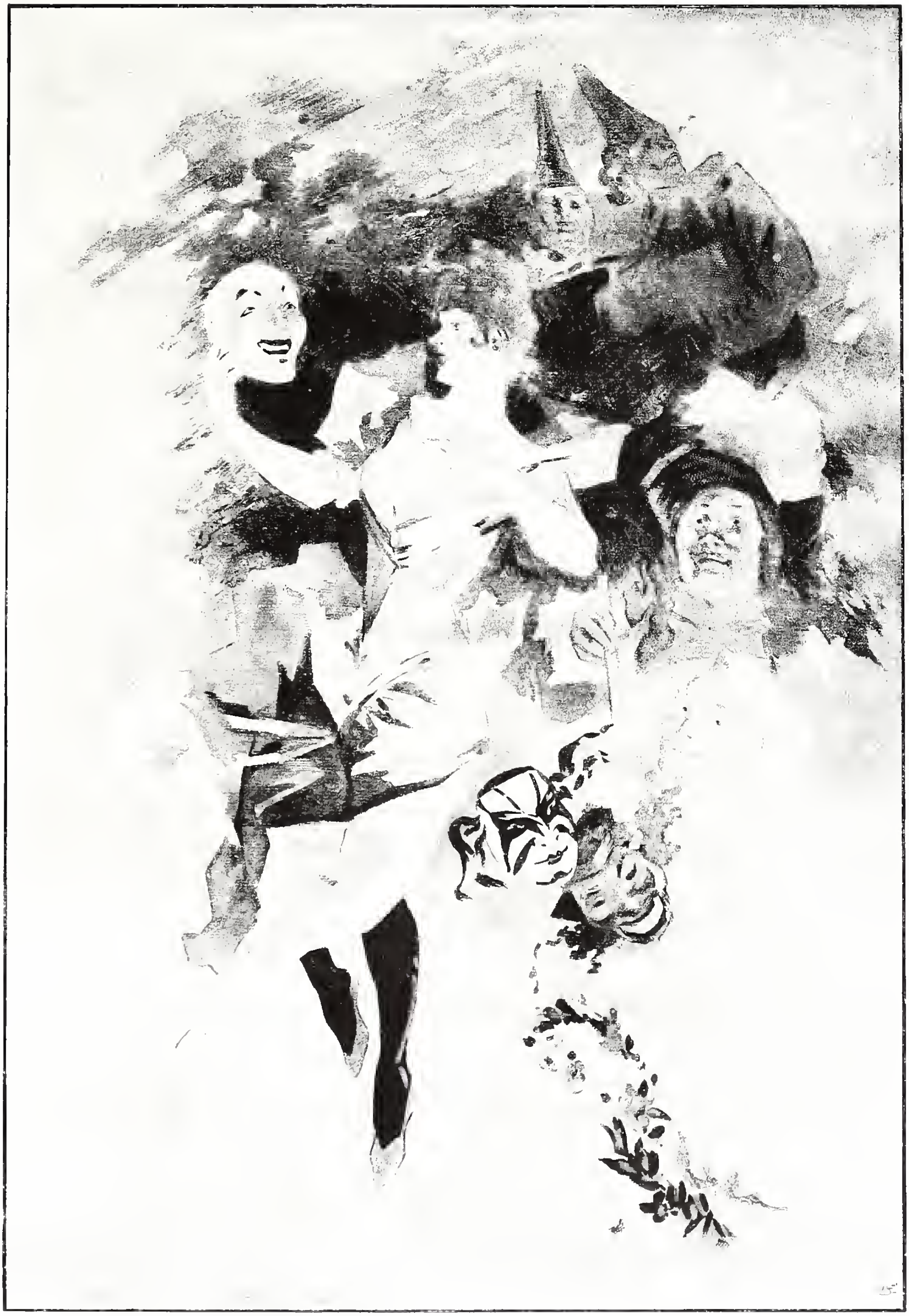
Avec de pareilles dimensions, on pouvait essayer la véritable tenture, et ce fut vite fait.

Occupant *tout un côté* de l'appartement, simplement limité par un champ rouge à filet doré et à bordure noire et or, la grande lithographie fut placée comme on eût disposé une grande tapisserie, dont elle évoque d'ailleurs le souvenir, et l'effet produit par cette *image décorative* est, de l'aveu de tous, fort réussi. On a dû se borner à ce seul



LA MUSIQUE

Panneau décoratif par Jules Chéret.



LA COMÉDIE

Panneau décoratif par Jules Chéret

essai, mais il serait aisé d'en multiplier les exemples, si l'emplacement le permettait.

Nous avons reçu d'Amérique, il y a quelques semaines, un réjouissant *Défilé d'orphéonistes* — plus grand encore que *le Marché aux chevaux* — qui serait, dans un escalier, d'une originalité peu commune. Les grandes figures drolatiques si bien dessinées par le même artiste — W. J. Morgan — s'enlevant avec vigueur sur un fond clair, formeraient des panneaux de tenture d'une belle hauteur : plus de 3 mètres, et d'une belle longueur : plus de 7 mètres.

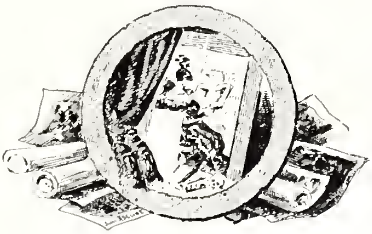
Revenons en France, et alors nous verrons que les panneaux de Jules Chéret — quelque merveilleux qu'ils soient — ne réalisaient pas encore complètement l'idéal. Mais l'artiste aimable et primesautier, qui est un laborieux et un acharné, entreprendra peut être, en quelque jour de loisir, de nouvelles images décoratives vraiment appelées à servir de tentures murales.

Nul mieux que lui ne saura combiner un plafond avec d'exquises figures; nul mieux que lui ne saura en un ciel opalin faire défiler la farandole des Pierrots et des Pierrettes, des Arlequins et des Colombines.

Le seul problème à résoudre sera d'avoir, à l'aide de combinaisons spéciales, à créer des sortes de motifs *à tiroirs* qui permettent de couvrir de plus ou moins grandes surfaces par la suppression et l'addition de figures ou d'accessoires.

Mais, ceci résolu, l'*image décorative* aura atteint à la perfection, et sur les plafonds comme sur les murs latéraux, les immenses compositions mouvementées et joyeuses animeront nos intérieurs, introduisant une note nouvelle dans l'art décoratif du siècle qui va finir.

JULES ADELINE.



RECHERCHES SUR LES IMPRIMERIES PROTESTANTES

LES ATELIERS TYPOGRAPHIQUES

DE

FRANÇOIS CHAYER

A LA FERTÉ-SOUS-JOUARRE ET A SEDAN

Au XVIe siècle, la seigneurie de La Ferté-sous-Jouarre (alors dénommé la Ferté-au-Col) appartint à Charles de Bourbon, duc de Vendôme, et à Louis Ier de Bourbon, prince de Condé, son cinquième fils. Les seigneurs étant huguenots, il eût été bien extraordinaire que la ville et le pays échappassent à la propagation des nouvelles doctrines. L'église de La Ferté, congénère de celle de Meaux, fut dès l'origine liée à celles de la Basse-Champagne[1]. Et, malgré les luttes à soutenir contre l'évêché de Meaux[2], elle devint assez florissante pour avoir, en 1564, deux pasteurs et être choisie pour la tenue d'un synode.

Ce synode provincial[3], présidé par le fameux Antoine de Chandieu, et auquel assistèrent quarante-six ministres protestants, se tint à La Ferté au mois d'avril 1564.

1. Toussaint du Plessis, *Histoire de l'Église de Meaux*; — abbé Thiercelin, *la Ferté-sous-Jouarre, notice historique* (Meaux, 1863, in-8), p. 8; — et E. Briet, *le Protestantisme en Brie et Basse-Champagne du* XVIe *siècle à nos jours* (Paris, 1885, in-8), p. 29.

2. Ou à cause même de ces luttes, car beaucoup de calvinistes de Meaux, en butte aux poursuites du clergé, se réfugièrent à La Ferté.

3. Cf. *France protestante*, 2e édit., III, col. 1053. — Ce synode est placé à tort en 1562 par E. Briet, *op. cit.*, dont la publication d'ailleurs fourmille d'erreurs et d'incorrections. — On a publié dans le *Bulletin de la Société du protestantisme français*, IV, p. 196, une lettre-rapport d'un espion au cardinal Perrenot de Granvelle sur ce synode.

Au siècle suivant, l'attention des chefs du parti fut attirée sur la Ferté, dont la situation leur paraissait favorable à tous égards pour la protection et sûrcté des religionnaires. A défaut d'autre preuve[1], nous aurions celle de l'existence d'un atelier typographique protestant, momentané, il est vrai, dans le courant de l'année 1647, à La Ferté-sous-Jouarre. C'est sur cet atelier, dont la création et l'importance n'ont jamais été exposées jusqu'ici, que nous voulons apporter quelque lumière.

François Chayer, créateur de l'atelier typographique de la Ferté-sous-Jouarre, est peu connu. La deuxième édition de *la France protestante* ne l'a point jugé digne d'une mention, même courte[2], et nous en serions peut-être encore réduits aux conjectures sur son compte si nous n'avions, pour nous éclairer, les actes de l'état civil protestant de la ville de Sedan et les registres du conseil des modérateurs de l'Académie de Sedan[3].

François Chayer était originaire de Château-Thierry; il appartenait de naissance à la religion réformée. Il venait d'épouser Marie Descourteaux et pouvait avoir une trentaine d'années lorsqu'il vint, en 1644 probablement, et pour quelques années seulement (comme on le verra plus loin), habiter la Ferté-sous-Jouarre. Il lui naquit un fils nommé Jean, qui mourut âgé de trois ans, à Sedan, le 13 octobre 1647.

En effet, François Chayer abandonna, vers la fin de l'été de 1647, la petite ville de la Ferté pour aller exercer son art dans un milieu plus actif, dans une cité plus vivante, où l'appelaient ses coreligionnaires et où il avait chance de rencontrer un plus vaste champ où se déployât son activité. Il fut à la fois maître imprimeur et libraire, et son officine était située non loin de la maison de ville de Sedan.

Le 30 mai 1655, il épousa en secondes noces, à Sedan, une nommée Marie Sauvage, avec laquelle il ne vécut que peu de temps, car elle mourut, à l'âge de quarante ans, le 30 mars 1661.

Sa troisième femme fut Françoise de Queux, avec laquelle il convola le 19 novembre 1662. Lorsqu'il mourut lui-même à Sedan, en 1677, il laissa son atelier typographique entre les mains de sa veuve, qui continua à le diriger jusqu'au jour où il fut repris par un de ses enfants (du premier lit), Pierre Chayer[4].

1. Malheureusement, les registres de baptêmes, mariages et sépultures des religionnaires ne remontent, à la Ferté, qu'à 1674. — Sur les familles protestantes de cette localité, cf. *Bulletin de la Société du protestantisme français*, II, pp. 411 et suiv. — En 1623, on y comptait quatre-vingts familles.

2. A sa famille se rattache sans doute Jacqueline Chayer, seconde femme de Théodore-Agrippa d'Aubigné, qui lui donna un fils nommé Nathan, né en 1600 à Nancray-en-Gâtinais et baptisé à Jargeau (*France protestante*, 2e édit., I, col. 548).

3. Conservés au greffe du tribunal civil. Les extraits que j'utilise ici m'ont été très obligeamment communiqués par M. J.-B. Brincourt.

4. Ce Pierre Chayer avait imprimé à Sedan, en 1658, en collaboration avec Pierre II Jannon, l'ouvrage de Brazy intitulé : *Rhetoricæ compendium questionibus et responsionibus brevibus et delucidis in usum collegii Sedanensis conservatum* (in-16, 96 pp.).

Dès 1664, le Conseil des modérateurs de Sedan avait choisi François Chayer comme imprimeur de l'Académie en remplacement de Suzanne François, veuve de Jean Jannon, qui, trop âgée, ne pouvait plus continuer, de concert avec son fils, Pierre II Jannon[1], à diriger l'imprimerie célèbre de son mari. Comme imprimeur attitré de l'Académie, François Chayer touchait une indemnité annuelle de cent livres ; il avait les mêmes privilèges, franchises et immunités que ses prédécesseurs, mais, comme eux, il ne pouvait rien imprimer sans l'approbation du Conseil des modérateurs.

Les impressions et surtout les plaquettes protestantes des xvie et xviie siècles sont fort rares pour la plupart aujourd'hui ; car, en dehors des chances de destruction auxquelles tout livre est ordinairement exposé, ces plaquettes ont été de tout temps pourchassées avec énergie et détruites avec rage par le clergé catholique ou des prosélytes trop ardents. Aussi la recherche des productions des ateliers typographiques protestants est-elle pleine d'imprévu et moins définitive encore que les autres du même genre.

Nous n'avons pu retrouver que deux petits livrets sortis de l'atelier typographique de François Chayer à la Ferté-sous-Jouarre ; ils sont tous deux datés de 1647. Or, nous apprenons d'autre part qu'il arriva dans cette ville dès 1644. Y fut-il d'abord simple libraire, vendeur de livres, et ne créa-t-il que plus tard son officine d'imprimeur, à l'instigation de quelque vétéran de la religion réformée ? Ou bien le hasard nous réserve-t-il pour l'avenir quelques publications antérieures à 1647 et dont aucun bibliographe n'a encore fait mention ?

Pour le moment, nous nous estimerons heureux d'avoir pu décrire *de visu* et examiner à loisir les deux livrets absolument rarissimes de La Ferté-sous-Jouarre ; le premier dont nous parlerons appartient à M. Claudin, qui l'avait prêté, en 1880, à l'Exposition du Cercle de la Librairie[2] ; le second appartient à nous-même, et provient de la vente Th. Lutteroth, faite en 1889 à Paris par la librairie Labitte et Em. Paul[3].

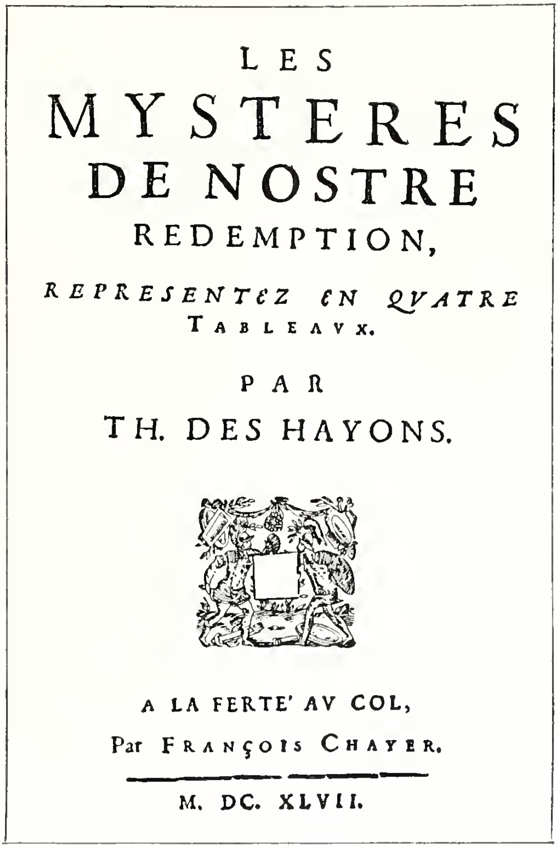
LES
SAINES
PENSÉES
DU
MALADE.
POESIES CHRESTIENNES,
faictes en temps de maladie.
PAR
TH. DES HAYONS.

A LA FERTÉ AV COL,
PAR FRANÇOIS CHAYER.
M.DC.XLVII.

I. — Le livret de M. Claudin se compose de deux opuscules imprimés ensemble et à la suite l'un de l'autre, mais avec un titre spécial et une numérotation nouvelle pour chacun d'eux. La disposition du titre et le fleuron servant de marque typographique sont identiques ; il suffisait donc d'en reproduire un.

1. N° 59 du catalogue.
2. N° 402 du catalogue.
3. Lequel quitta la typographie pour aller prêcher l'Évangile à Étaples (1664).

L'auteur de ces deux opuscules, Thomas des Hayons[1], fils d'un régent au collège de Sedan, fut, d'après quelques auteurs[2], un poète assez remarquable de son temps par la correction de son style et l'élévation de ses idées ; cultiva l'histoire et la philologie, vécut des travaux de sa plume et



LES
MYSTERES
DE NOSTRE
REDEMPTION,
REPRESENTEZ EN QVATRE
TABLEAVX.
PAR
TH. DES HAYONS.

A LA FERTE' AV COL,
Par FRANÇOIS CHAYER.
M. DC. XLVII.

de la protection des grands, auxquels il dédia ses ouvrages, et mourut après 1670. Né dans la religion calviniste, et à Sedan, comme on l'apprend par son premier ouvrage imprimé à Genève en 1636 (*les Carmes de Sion*), il

1. Du nom d'une commune du duché de Bouillon, où, d'après A. Pinchart (*Revue de Numismatique belge*, 1848, p. 48), il y eut vers 1624 un atelier monétaire qui frappa des monnaies étrangères dont les coins étaient gravés par Daniel Goffin, de Sedan.

2. Bouillot, *Biographie ardennaise*, II, pp. 24-31 ; — Neyen, *Biographie luxembourgeoise*, I, p. 240.

se convertit au catholicisme, à l'exemple de Frédéric-Maurice de la Tour[1], prince de Sedan, après 1647, et vécut dès lors à Liége[2].

L'ouvrage de Th. des Hayons, LES MYSTÈRES DE NOSTRE RÉDEMPTION, furent imprimés à trois éditions successives, la première fois à Sedan (1646, in-4), la seconde à la Ferté-sous-Jouarre (1647, in-16), la troisième à Liége (1661, in-8). L'autre plaquette me semble, au contraire, n'avoir été éditée qu'une fois.

Dans les quelques pages intitulées LES MYSTÈRES DE NOSTRE RÉDEMPTION, REPRÉSENTEZ EN QUATRE TABLEAUX, et dédiées à Mme de Fabert, gouvernante des souverainetés de Sedan, Raucourt et Saint-Manges, la naissance de Jésus-Christ a fourni à notre poète la matière de son premier tableau. Il y paraphrase l'hymne *A solis ortus cardine*.

Vous à qui la beauté des cieux
. . . .

Il a placé à la fin de chacun de ses tableaux un sonnet analogue au sujet qu'il traite. De la naissance de Jésus-Christ il passe, dans le deuxième tableau, à sa mort :

La mer se trouble, le ciel tonne
. . . .

Le troisième tableau a pour objet la résurrection. Notre poète en puise les éléments principaux dans l'hymne *Aurora lucis rutilat*. Dans le quatrième il paraphrase l'hymne *Jesus nostra redemptio*.

A ces quatre tableaux, il a joint un cantique qu'il met dans la bouche de la Madeleine et une phrase du *Magnificat* :

Ce grand Dieu, cet être invisible
. . . .

Nous empruntons cette description à un exemplaire imprimé à Sedan en 1646, car l'exemplaire de M. Claudin, imprimé à la Ferté-sous-Jouarre, ne contient dans ses huit pages que le premier tableau et à la suite un sonnet sur le même sujet.

Faut-il admettre que rien de plus n'a été imprimé par François Chayer, ou doit-on considérer l'exemplaire de M. Claudin comme incomplet ? Il semble préférable de s'en tenir à cette dernière hypothèse.

LES SAINES PENSÉES DU MALADE sont, au contraire, dans l'exemplaire de M. Claudin, à l'état complet, en 40 pages, dédiées à Mme d'Ino. Ces « poésies chrestiennes en temps de peste » sont composées d'élégantes traductions en vers français des psaumes 88 (*Domine deus salutis mee*), 6 (*Domine ne in furore tuo*), 38, 91 (*Qui habitat in adjutorio*), accompagnées d'une plainte, d'une prière, de deux cantiques d'actions de grâces pour la convalescence,

1. Auquel il dédia une ode assez bien tournée (Sedan, Jean Jannon, 1627; in-8 de 10 pp.).
2. Sur ses ouvrages imprimés à Liége, voir *Bibliographie liégeoise*, par X. de Theux de Montjardin (Bruges, 1885, in-4°), col. 1614.

suivis du psaume 30 (*Exaltabo te Domine*) et d'une « méditation d'un homme renfermé pour la peste », en prose, avec de nombreuses citations prises dans la Bible.

II. — Le livret de la vente Lutteroth est intitulé :

DISCOVRS
SVR L'ARREST
RENDV AV CONSEIL
d'État le 31. Ianuier de la presente année 1647. au sujet de l'honneur que Messieurs de la Communion de Rome pretendent estre deu à leur Sacrement.
PAR
CHARLES DRELINCOVRT

A la Ferté au col,
Par FRANÇOIS CHAYER.

M. DC. XLVII.

Il contient 32 pages in-18, de format plus petit que les autres plaquettes. Point de fleuron ni de marque typographique sur le titre.

L'auteur est bien connu[1]. Né à Sedan en 1595, il fut ministre à Paris et mourut en 1669. Sa bibliographie est considérable. L'ouvrage que nous examinons est un plaidoyer assez vif et parfois éloquent contre un arrêt du Conseil d'État du Roi qui prétendait forcer les religionnaires à saluer le saint sacrement porté dans les rues par un prêtre de la religion catholique. Charles Drelincourt expose avec mesure et fermeté, d'un style clair et sobre, quelles raisons défendent aux protestants de se conformer à cet usage, et comment ils trahiraient leur conscience s'ils s'y conformaient. Leur fidélité inviolable aux lois civiles et au roi n'a point de rapport avec la contrainte qu'on veut aujourd'hui leur imposer.

Telles sont les trois seules productions de l'atelier typographique de la Ferté-sous-Jouarre que nous connaissions.

De la Ferté, François Chayer se rendit donc à Sedan. S'installa-t-il immédiatement comme typographe dans cette ville? Il est plus probable qu'il commença par s'associer à Jean Jannon, puisqu'il parut, en 1648, une édition des *Psaumes de David* qui porte les deux noms de Jean Jannon et François Chayer, imprimeurs à Sedan.

1. Voy. *la France protestante*, et *Revue historique des Ardennes*, V (1867), p. 64.

Mais bientôt Chayer vola de ses propres ailes, et donna une série d'ouvrages qui sortirent de ses presses sedanoises dans l'ordre suivant[1] :

1649. — *De l'union de Jésus-Christ avec ses membres et de la transsubstantiation*, sermon par P. du Moulin.
1649. — *Huictième décade de sermons*, par P. Du Moulin.
1650. — *La vie et religion de deux bons papes, Léon Ier et Grégoire Ier*, par P. Du Moulin.
1651. — *Les dernières heures* d'André Rivet. In-12, 68 pp.
1652. — *Petri Molinæi de Pœnitentia et clavibus.*
1652. — *Sermon sur Rom. VIII*, 15, par P. Du Moulin.
1653. — *La sépulture chrestienne*, par A.-M. Mouchembert.
1654. — *Catéchisme général de la Réformation de la religion*, par P. Ferri (in-8, 1re édition).
1656. — *Décade de sermons*, par P. Du Moulin fils.
1657. — *Relation fidèle de ce qui s'est passé dans la conférence d'entre M. Bédacier, évêque d'Aoste, sufragant et vicaire général de l'Évêché de Metz, et David Ancillon, l'un des ministres de ladite ville.* In-4, 156 pp.
1658. — *Response à une lettre sur les principales difficultés qui se rencontrent en la généalogie de Nostre Seigneur Jésus-Christ*, par Jean Le Sueur. In-4, 37 pp.
1658. — *Sermon sur le douzième verset du troisième chapitre de la première épistre de saint Pierre, prononcé à Sedan, le jeudy 6 décembre* 1657, par Louis Le Blanc, ministre de la parole de Dieu, et professeur en théologie à Sedan. In-8, 35 pp.
1659. — *Traité de la connaissance de Dieu*, par P. Du Moulin le fils.
1660. — *Traité de la paix de l'âme et du contentement de l'esprit*, par P. Du Moulin le fils.
1661. — *Lettre de M. Didier, docteur en médecine et surintendant des eaux minérales d'Aix-la-Chapelle et Borcet, à M. Blondel, docteur en médecine, intendant des eaux minérales d'Aix.* In-16, 72 pp.
1662. — *Matthæi Bocharti Diallecticon seu tractatus de conciliandis in Religionis negocio protestantium animis.*
1664. — *Sermon sur I Cor.* 1, 10, *prononcé à Charenton le 6 juillet* 1664, par J. Gantois.
1664. — *Privilèges de la souveraineté de Sedan.* In-4, 37 pp.
1665. — *In cruces solemniter depactas Sedani, pro regis et reginarum munificentia ædæ, item salutiferi signi Paradisis lyrica*, par Jac. de la Fosse.

1. Nous nous contentons de donner les titres des ouvrages connus de Du Moulin et autres pasteurs de l'Église réformée, dont on trouvera l'indication complète dans la *France protestante* et ailleurs.

1666. — *Les Psaumes de David, mis en rime française par Clément Marot et Théodore de Bèze.*

1668. — *Remèdes populaires pour chasser la peste*, par R. Tiercelet, docteur en médecine à Rethel-Mazarin. In-8, 18 pp.

1669. — *Les Psaumes de David.*

1675. — *Lettre sur le Baptême de Jurieu* ; lettre d'un théologien à l'un de ses amis.

1676. — *Les Administrations anatomiques* de Léonard Tassin, chirurgien major de l'hospital royal de la ville de Mastrech. In-8.

1676. — *Décade de sermons sur divers textes de l'Écriture saincte*, prononcez par M. de Beaulieu Le Blanc, ministre et professeur de théologie à Sedan. In-8.

Enfin parut encore un livre sous le nom de François Chayer, décédé :

1678. — *Instruction morale d'un père à son fils qui part pour un long voyage*, par Sylvestre du Four. In-8.

On ne sait guère autre chose de la famille de François Chayer que ce que nous avons dit dans la première partie de cette notice. Nous ajouterons cependant que les minutes des notaires de Sedan nous révèlent encore le nom de son frère Paul, qui figure, avec la profession de maître potier d'étain, comme témoin au contrat de mariage de François avec Marie Sauvage (1655).

En outre, un de ses parents, son fils très vraisemblablement, Pierre Chayer, continua les traditions de la famille et alla diriger, à la fin du XVIIe siècle, à Amsterdam, un atelier typographique d'où sortit entre autres, en 1695, un volume intitulé : *les Amours et les lettres d'Abailard et d'Héloïse*. Ledeboer[1], dans ses recherches sur les libraires hollandais[2], déclare ne connaître de lui aucune publication postérieure à l'année 1698. Mais la maison continua d'exister sous la direction de la veuve Pierre Chayer, à partir de 1704, date de la mort de notre imprimeur.

Les archives d'Amsterdam, consultées, nous ont appris que Pierre Chayer, « natif de Sedan », réfugié de France, fut reçu dans la corporation des libraires de cette ville[3], le 20 décembre 1688, par ordre des bourgmestres et sans payer de droit d'entrée ; il se refusa à solder sa contribution annuelle (*jaarzangen*) et se vit de ce chef condamner à l'amende en 1699.

Veuf de Françoise Piernay en 1691, et demeurant alors *Elands-gracht*, Pierre Chayer se fit inscrire le 24 mars 1691 pour les publications de son mariage en secondes noces avec Anne Le Dan de Francheval[4], orpheline,

1. A.-M. Ledeboer, *Alphabetische Lijst der Boekdrukkers, Boekverkoopers, en Uitgevers in Noord-Nederland* (Utrecht, 1878, in-4°).

2. *Registres de la gilde des libraires* (Archief der Stad Amsteldam).

3. C'était donc une de ses compatriotes ; Francheval est une commune du canton de Sedan (Ardennes).

4. *Livre des publications de mariages* (Archief der Stad Amsteldam).

âgée de 37 ans. De sa première femme, il lui restait trois enfants, qui en 1699 comparurent avec lui devant les weesmeesters d'Amsterdam pour être autorisés à accepter et à employer un petit héritage d'environ cent florins, provenant de leur tante maternelle, décédée à Sedan[1]. Ces trois enfants étaient Jeanne, âgée de 14 ans, Jean Conrad, âgé de 11 ans, et Marguerite, âgée de 9 ans. La somme qui leur revenait était entre les mains de Henry Piernay, leur oncle, habitant Maëstricht.



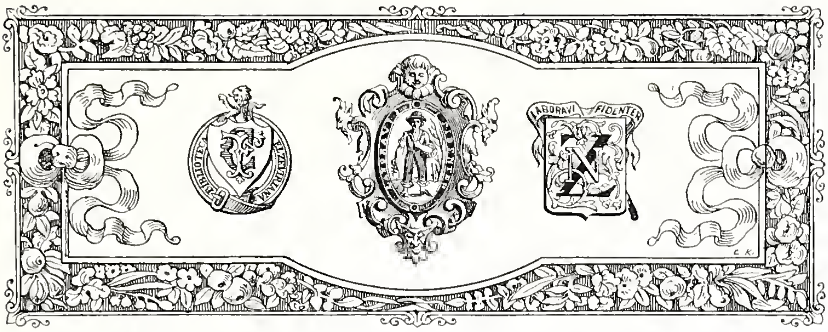
Le même acte nous informe que Pierre Chayer se trouvait dans une extrême misère. Ses affaires ne s'étaient pas relevées lorsqu'il mourut ; on l'enterra dans la classe des pauvres, et son corps fut transporté, le 16 juillet 1704, de Pieter-Jacob-Dwarsstraat où il habitait, au cimetière Saint-Antoine[2]. Sa veuve, Anne Le Dan, et les deux enfants (Sara et Philippe) qu'il eut d'elle, furent naturalisés en vertu d'une décision des États généraux le 18 juillet 1709, et inscrits comme tels sur le registre des réfugiés, tenu par les soins du bourgmestre d'Amsterdam.



Ici s'arrêtent les renseignements que nous avons pu recueillir, à l'étranger sur cette famille de l'imprimeur émigré.

HENRI STEIN.

1. *Weesboek*, XXXIX, p. 308, v° Archives de la ville d'Amsterdam.
2. *Livre des inhumations de Saint-Antoine* (id.).



Marques des éditeurs Casanova de Turin et Zanichelli de Bologne.

ÉDITEURS ET ÉDITIONS POPULAIRES
EN ITALIE

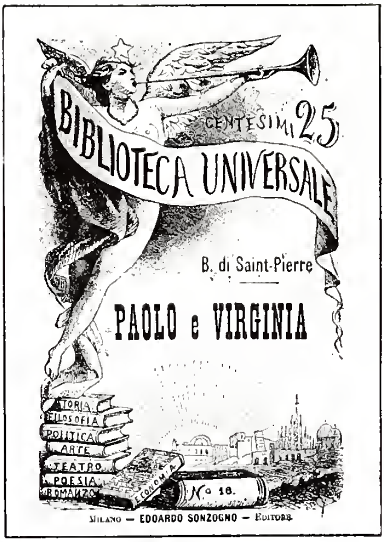
« Ceci tuera cela », a dit Victor Hugo, « le livre tuera l'architecture ». — « Le journal tuera le livre », a-t-on ajouté plus tard. Je ne sais si la première prédiction s'est réalisée; mais ce dont je suis bien certain, c'est que le journal n'a point du tout tué le livre, — au moins en Italie, où l'on compte, aujourd'hui, selon le dernier *Catalogo collettivo della Libreria italiana* (publié à Milan, en 1891, à l'occasion de l'Exposition nationale de Palerme) environ cent trente éditeurs, maisons éditoriales ou sociétés d'impressions.

Ce chiffre prouve éloquemment — ne dit-on pas *l'éloquence des chiffres*? — que le livre est loin d'être mort ou seulement malade; il pullule au contraire, sous toutes les formes et dans tous les formats, seulement il a pris ceci du journal qu'il se démocratise toujours davantage — en s'amincissant aussi, bien entendu — et en devenant toujours de meilleur en meilleur marché.

Ainsi, nous avons commencé, presque aussitôt après la révolution, c'est-à-dire vers 1860, par avoir toute une bibliothèque — classiques italiens, romans étrangers et italiens, — à 1 franc le volume. Trois grands éditeurs de Milan, M. François Pagnoni d'abord, puis M. Édouard Sonzogno et les frères Trèves, se sont longtemps disputé la palme pour cette sorte de publications. Le premier s'est retiré des affaires il y a quelques années, mais plusieurs autres éditeurs milanais ont pris sa place de combat et sont encore courageusement sur la brèche. Un peu plus tard, un éditeur de Rome, M. Édouard Perino, entreprit deux nouvelles séries : l'une d'auteurs classiques, l'autre de romans à 50 centimes le volume. M. Sonzogno riposta en réimprimant presque tous les romans et nouvelles de son vaste répertoire en volumes, également à 50 centimes, et en donnant une plus
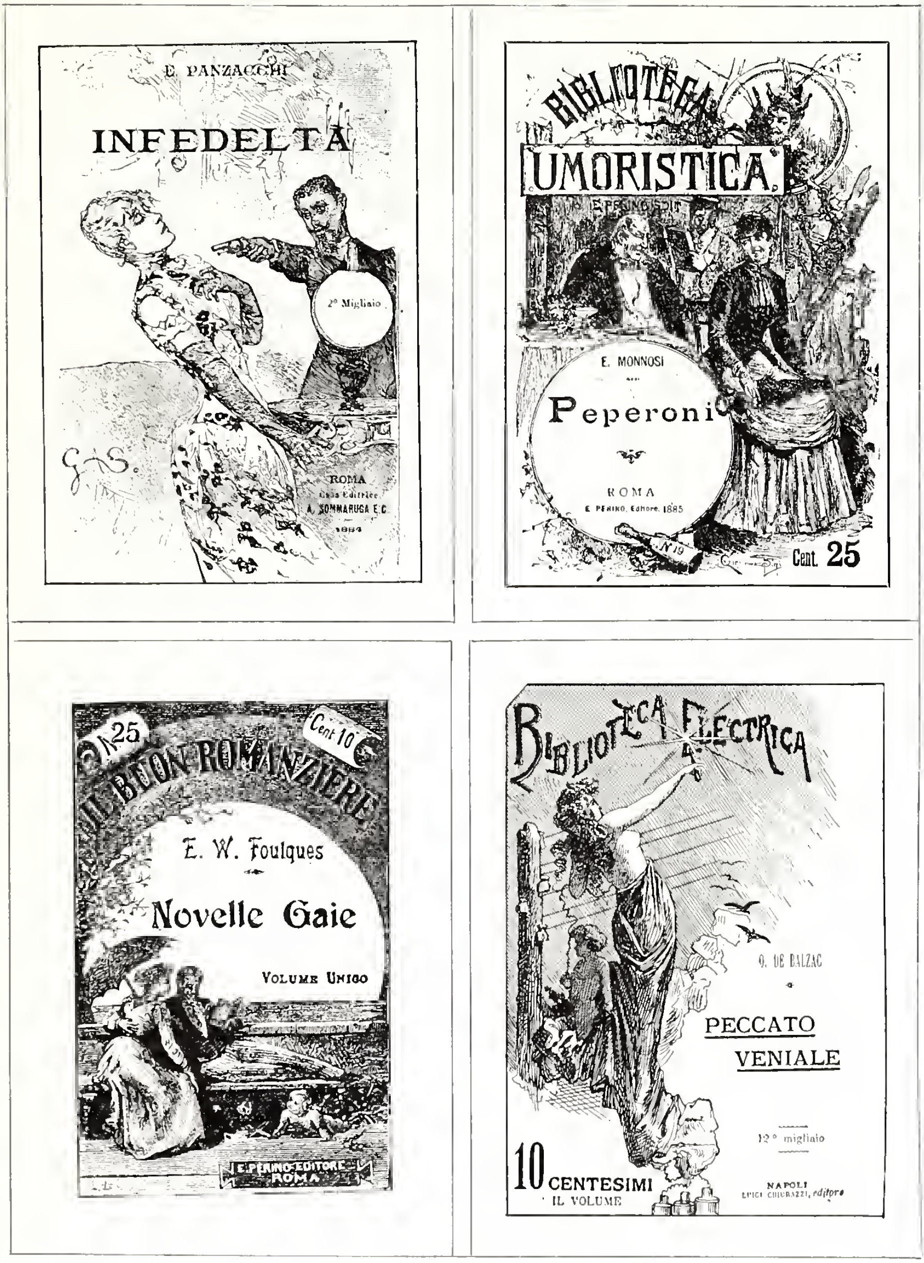








Couvertures tirées sur papier de couleur des bibliothèques : « Pour lire en chemin de fer » (17 × 10), « Collection Minuscule », « Bibliothèque Universelle », « Bibliothèque du Peuple » (toutes trois mesurent 11 × 16 ou 18). — Les deux dernières ont été copiées sur les titres antérieurement parus en France



Couvertures tirées sur papier de couleur : 1° d'un volume des éditions Sommaruga (format 10 cent. sur 15), 2° de la « Bibliothèque Humoristique » (11 sur 17), 3° de « Les Bons Romanciers » (6 sur 9), 4° de la « Bibliothèque Électrique » (10 sur 15).

grande impulsion soit à sa *Bibliothèque universelle* à 25 centimes laquelle était déjà en plein succès, soit à sa *Bibliothèque populaire* composée d'ouvrages de propagande instructive à 15 centimes le fascicule. Puis nous avons eu, dernièrement, toute une invasion de petits volumes à 10 centimes, à formats plus ou moins microscopiques, et enfin d'autres petites brochures — je n'ose plus dire *livres* — à 5 centimes!.... et ce déluge de papier imprimé, cette avalanche d'in-24, d'in-32, d'in-64, d'in-128 même, n'empêchent pas MM. Sonzogno, Trèves et Perino, sans parler de plusieurs autres éditeurs moins importants, d'inonder le marché de publications illustrées, qui se vendent invariablement par livraisons à 5 et à 10 centimes, — pour tous les goûts, surtout pour le mauvais, et pour toutes les bourses, surtout pour les plates!....

Je ne veux pas dire, par ce qui précède, que les éditeurs italiens, notamment MM. Trèves et Sonzogno, n'impriment point aussi de bons et de beaux livres, — loin de là, je me réserve même de passer un jour en revue quelques-unes de leurs plus belles publications et de parler aussi des autres grandes maisons italiennes, telles que l'*Union tipografica-editrice* de Turin, MM. Lœscher, Paravia et Bocca, également de Turin, MM. Hœpli, Vallardi, Dumolard de Milan, Barbera, Le Monnier, Bemporad de Florence, etc., etc.; — mais je ne m'occupe aujourd'hui que de la librairie courante, du livre populaire, de celui qui s'adresse aux masses, que l'on trouve dans toutes les maisons, chez tous les libraires, et, sous ce rapport, on ne peut nier que nous traversons une époque de crise, de décadence, qui, il faut l'espérer, ne durera pas, d'autant plus qu'elle est contraire aux traditions italiennes.

Sans remonter aux Aldes, aux Bodoni, aux Giunti, et sans sortir du domaine du livre populaire, du livre à bon marché, il y a une quinzaine d'années un modeste éditeur de Bologne, possédant une imprimerie à Modène, M. Nicolas Zanichelli, inaugura par un volume de vers, *Postuma* de Lorenzo Stecchetti (pseudonyme de M. Olindo Guerrini, aujourd'hui bibliothécaire à l'Université de Bologne) une série de jolis petits livres, coquettement imprimés en caractères elzéviriens sur papier chamois. Ce premier volume et ceux qui le suivirent immédiatement eurent une vogue extraordinaire : bientôt il n'y eut pas de ville italienne, grande ou petite, qui n'eût son éditeur ou au moins son imprimeur elzévirien, et plus de poète — et l'on sait combien sont nombreux les poètes dans le *paese ove il si suona* — qui n'imitât la manière poétique de même que le format, le papier, les types de l'heureux auteur des *Postuma*.

Cette vogue, qui, je crois, a enrichi M. Zanichelli, n'a pourtant pas duré, parce que la plupart des volumes imprimés après ces premiers essais ne présentèrent plus la même valeur littéraire, excepté, bien entendu, les œuvres poétiques de M. Carducci, sans contredit le premier poète vivant de l'Italie, et de quelques autres écrivains d'un mérite incontesté. Elle ne doit pas, dans tous les cas, me faire commettre l'injustice d'oublier que

M. Zanichelli avait eu un précurseur, pour la résurrection des caractères elzéviriens, dans la personne de M. François Casanova de Turin, dont les belles éditions sont justement prisées par les amateurs.

Je ne peux finir ces quelques notes sur les éditeurs populaires en Italie sans dire deux mots de M. Angelo Sommaruga, un Sarde établi à Rome comme éditeur, et qui est bien le type de l'aventurier moderne, du *struggler for life* coûte que coûte, du viveur à outrance. Arrivé dans la capitale presque sans le sou, il y a de cela une douzaine d'années, il était parvenu, à force de réclame à l'américaine, et — il faut bien le dire — aussi par son goût artistique, son savoir-faire, son audace, à prendre d'assaut sa place comme l'un des premiers, pour ne pas dire comme le premier des éditeurs. Il imprimait à peu près tout ce qu'on lui offrait, mais il savait donner à ses éditions un tel cachet d'originalité et souvent d'élégance, il savait si bien organiser la *claque*, il faisait tant de publicité dans ses journaux à lui, — il en avait fondé trois ou quatre, — qu'il parvenait à épuiser des éditions d'ouvrages sans grande valeur, tirées à des centaines et quelquefois à des milliers d'exemplaires. Poussé par le besoin, car il menait la vie à grandes guides, il s'embarrassa dans des entreprises louches, des affaires de chantage, paraît-il, et finit par se faire condamner à sept ans de prison, qu'il ne fit du reste pas, parce qu'il réussit à s'échapper en Amérique, où il put refaire une fortune en trois ou quatre ans, fortune aussi éphémère que la première, puisque les journaux de Buenos-Ayres viennent d'annoncer qu'il avait fait faillite et, à nouveau, pris la fuite.... Quelles que puissent être les fautes de cet éditeur peu scrupuleux, l'Italie ne lui en doit pas moins un réveil littéraire qu'il est du devoir de tout historien impartial de constater.

E.-W. FOULQUES.



Couverture de la
« Bibliothèque Lilliputienne ».



LA RÉVOLUTION DE LA LANGUE FRANÇAISE[1]

II. — DE MARLE A GRÉARD

OU

LA RÉFORM ORTOGRAFIQE EN 1828.

M. Gréard a eu de nombreux ancêtres dont quelques-uns s'appelaient Ramus, Duclos, Montesquieu, Voltaire et même Étienne Coulet, illustre inconnu : chacun sait ça. Mais peut-être ne se souvient-on plus des tentatives de réforme ortographique sous la Restauration, si ce n'est les réformateurs actuels, qui ont largement puisé dans les travaux de M. Marle. Car il s'appelait Marle le réformateur de 1828, était auteur d'un *Précis d'Orthologie* et rédacteur en chef du *Journal de la langue française*, un journal que vous chercheriez vainement dans Hatin. Il avait formé une société de réforme dont le secrétaire général était M. Marrast et qui avait reçu plus ou moins l'adhésion de MM. de Jouy et Andrieux *mambres de l'Aqadémie franzèse*, de Laromiguière *proféseur de filozofie à la Faqulté dé létre*, de A. Jullien *diréqteur de la Revue ansiqlopédique*, de Toulotte *l'ôteur de la Qour é la Ville*, sans parler de nombreux *écrivins* ou *gramairiens*, plus ou moins inconnus, et autres amis des lumières, dont un baron et un colonel. *L'ortograf* Marle se trouva, dans son domaine, faire concurrence à la célèbre méthode Jacottot.

Or, en 1829, la Société réformiste lançait sa déclaration de principes au public lecteur, sous la forme d'un petit in-32, intitulé *Appel aux Français. Réforme orthographique*[2]. *Prix* 60 *centimes. Paris, J. Corréard jeune, éditeur,*

1. Voir le précédent article publié sous ce titre générique, tome II, p. 103.
2. Depuis que cet article a été écrit, *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux* a lui aussi attiré l'attention du public sur cette curiosité de bibliographie orthographique.

rue Richelieu, 21. Cet opuscule, véritable curiosité, posait en principe ceci : la langue française a 22 sons et 18 articulations; 40 signes suffisent donc pour tout représenter; et il prétendait enseigner l'*ortograf* sur-le-champ, par la simple inspection du tableau énumérant les signes.

L'amusant, le pittoresque, c'étaient les applications de la réforme à différents morceaux de poésie; tels le portrait de Charles X, de Lamartine :

> Son por majestueu sur la foule s'élève;
> L'or fêt étinselé le pomô de son glève;
> Flotante à son qôté, son écharpe à lon pli,
> Balée en retonban lé marche du parvi.

le portrait de Murat, de Barthélemy et Méry, le portrait de Napoléon, de Casimir Delavigne :

> De lumière é d'obsqurité
> De néant é de gloire étonant assanblaje,
> Astre fatal ô roi qome à la liberté :

Tels encore les vers de Béranger à l'imprimeur Laisné de Péronne, celui-là même qui, n'ayant pu parvenir à enseigner au chansonnier l'orthographe, suivant sa propre déclaration, lui fit prendre goût à la poésie. « Si Béranger n'a pas pu parvenir à apprendre l'orthographe actuelle », concluait M. Marle, « comment trente millions de Français qui n'ont pas son génie y parviendraient-ils? » Et comme, alors, on était à l'aurore du puffisme, M. Marle offrait 300 francs déposés chez un notaire à quiconque prétendrait écrire sans faute, sous sa dictée, vingt lignes de mots usuels. M. Gréard et les réformateurs actuels n'offrent rien : peut-être n'ont-ils point tort, à une époque où les fabricants de vélocipèdes et les magasins de confections inondent le public de leurs offres de primes. Et je crois volontiers qu'ils n'ont pas les illusions de M. Marle et de ses adhérents. Mais il était assez piquant de rapprocher les réformateurs de 1893 des réformateurs de 1828, d'autant plus que les uns comme les autres déclaraient bien haut vouloir « renverser des préjugés qui tiennent en laisse la portion instruite de la société et garrottent le peuple (cela fait frémir!) ».

En 1829, on ne se contentait pas d'adresser des « appels aux Français », on conviait tout le monde à des conférences gratuites qui se donnaient chez les grands réformateurs de la langue « enfin débarrassée de ses entraves », M. Marle, M. Borel, M. Brébian, M. Lemoine, M. Vanier, M. Fourdrin.

En 1829, on se mettait carrément à la besogne, on inspirait des dialogues entre le bon sens et la routine, on mettait sous presse en « orthographe réformée » les *Tragédies* de Racine, *la Science du bonhomme Richard, la Charte constitutionnelle, la Politique du Peuple, ou droits et devoirs du citoyen français, le Père de famille, ou l'honnête homme dans sa maison, l'Industriel en 1829, ou moyen d'augmenter sa fortune en augmentant son instruction.*

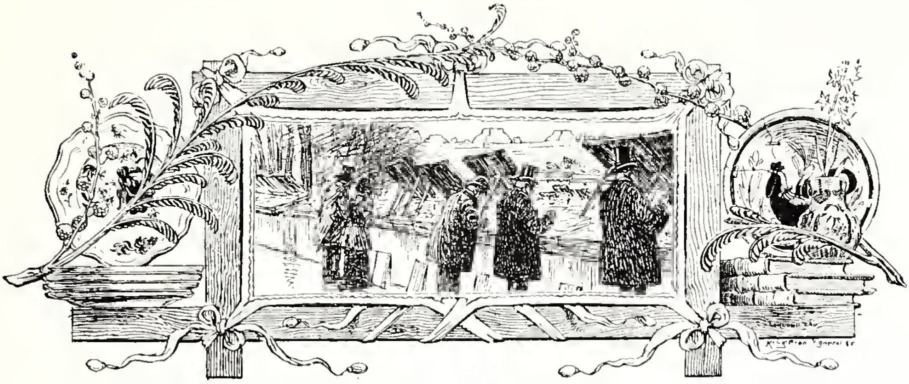
Malheureusement la révolution de 1830 vint porter une grave atteinte à

la réforme Marle, et la plus grande partie de cette bibliothèque qui avait eu l'intention de « répandre à flots les livres qui expriment les besoins, les droits et les devoirs de chaque citoyen », qui visait à « inonder les masses d'instruction », resta bien véritablement sous presse.

Souhaitons que la réforme Gréard ne vienne pas échouer de même devant une révolution.

J. DE L'EZILIÈRE.





LES LIVRES

LA BRODERIE, DU XIe SIÈCLE JUSQU'A NOS JOURS[1].

Si l'on a publié de superbes ouvrages sur les *Tissus*, sur la *Tapisserie*, sur la *Dentelle*, la Broderie, surtout celle de soie, d'or et d'argent, a été peu étudiée jusqu'ici en France. A part le livre, malheureusement trop sommaire, de M. Lefébure, à peine occupe-t-elle un chapitre dans les comptes rendus des expositions rétrospectives ou dans les traités sur le Mobilier. Elle mérite davantage. On ne saurait donc trop remercier M. Louis de Farcy, chercheur consciencieux, de nous avoir donné la monographie complète du plus ancien des arts, puisque, d'après les livres saints et l'histoire, la broderie serait antérieure à la peinture, devant son origine à ce besoin inné chez l'homme de se grandir dans l'esprit de ses semblables ou de satisfaire sa vanité par des ornements de luxe.

Par la reproduction de types anciens, rapprochés des textes du même temps, l'auteur est arrivé à nous faire connaître d'une façon précise l'art de la broderie, à en expliquer la technique, à préciser les motifs de décoration préférés de chaque époque. D'autre part, une partie de son travail se trouve consacrée à signaler les noms des plus habiles brodeurs dans le passé ainsi que les villes renommées pour ce genre de travail.

Guidés par M. de Farcy, entrons donc plus avant dans l'histoire de cette véritable peinture à l'aiguille.

Aux XIe et XIIe siècles, les *brodeurs* s'inspirent visiblement de l'ornementation des manuscrits : leurs personnages ont quelque chose de grave,

1. A Angers, librairie Belhomme, 2 fascicules in-folio, en cartons, avec 180 planches, 100 fr.

d'archaïque, de raide. Ils copient volontiers les rinceaux et les fleurs conventionnelles des bibles ou des émaux. Quantité de brodeurs byzantins et sarrasins habitaient l'Espagne ou la Sicile : aux emblèmes chrétiens ils mêlent le croissant de Mahomet et les inscriptions grecques ou arabes.

Dans le cours du XIIIe siècle, les *histoires*, enfermées dans des compartiments rectangulaires, circulaires ou quadrilobés, à l'instar des verrières, se compliquent. Le dessin se perfectionne; aux costumes de convention des siècles précédents succèdent ceux du temps de Philippe Auguste et de Saint Louis. Souvent doublées de menu-vair, les draperies prennent une aisance et une souplesse merveilleuses. Aux rinceaux, si bien traités antérieurement, on préfère les tracés géométriques et les accessoires de l'architecture contemporaine.

Le XIVe siècle nous montre encore des merveilles : c'est qu'alors la France était le grand centre industriel, où se rencontraient, par suite des progrès de la navigation et des autres voies de communication, les riches broderies de Londres, de Florence, de Palerme, de Bruges, de Bruxelles. Pendant qu'on importe chez nous, de tous pays, *orfrois* et *chambres de broderies*, Paris, Lyon, Rouen, Tours, vingt autres villes, soutiennent noblement la concurrence de l'étranger. Quand on pense au nombre incroyable de châteaux et d'églises à pourvoir, au luxe effréné de certaines Cours, dans lesquelles on appliquait la broderie à tous les détails de l'ameublement et du costume, aux splendeurs inouïes du culte de nos belles cathédrales, on s'explique aisément comment tant d'artistes pouvaient trouver le débit de leurs somptueuses marchandises.

Même faveur au XVe siècle. Bientôt, cependant, les velours brochés d'or se substituent aux fonds entièrement brodés à l'aiguille : ceux-ci se font rares. On est pressé de jouir : il faut abréger la besogne. Les progrès du tissage secondent cette tendance. Les anciens points si solides (le *fendu* pour la soie et le *retiré* pour l'or) sont abandonnés. Le point *droit*, de *bouture* ou *satiné* pour les figures, et la *couchure* pour l'or et l'argent, leur sont préférés. On multiplie les nuances au détriment de l'effet décoratif, on cherche à modeler les personnages. Les *broderies eslevées* ou *en relief* commencent à être fort prisées.... l'exagération et la mièvrerie dans les détails succèdent à la simplicité, à la grandeur des figures et des draperies des siècles précédents. Encore un peu, et l'industrie, le métier, vont lutter avec l'art, encombrant d'ouvrages de pacotille. Comment expliquer autrement la présence de ces croix de chasubles identiques dont furent garnies simultanément tant de sacristies d'Angleterre, de Belgique, d'Allemagne et de France? Partout le même Christ sur la croix, les mêmes angelots et autres personnages, mal dessinés, grossièrement exécutés.

La Renaissance rajeunit la broderie, grâce à de nouveaux éléments de décoration, grâce aussi à ce merveilleux *or nué*, encore peu connu jusque-là. Les relations fréquentes de notre pays avec l'Italie, la Flandre et l'Espagne mettent bien vite à la mode l'*application* ou *tailleure* de soie, de velours et

d'or, procédé relativement économique et d'une exécution rapide qui favorise les artistes dans leurs conceptions nouvelles. Ils ne rêvaient que devises, blasons, cartouches, emblèmes, allégories mythologiques : l'*application* leur permit d'entreprendre en ce genre des travaux d'une importance exceptionnelle. A la longue, on se fatigua des arabesques et des compartiments. Il fallait du nouveau.

Les fleurs, cultivées spécialement pour servir de modèles aux brodeurs dans les jardins du roi et des grands seigneurs, au commencement du XVIIe siècle, sont accueillies avec enthousiasme. On ne voit plus qu'anémones, tulipes, œillets, roses et pivoines. L'*or nué* est toujours fort estimé, mais on l'épargne : il est réservé pour les parties les plus soignées. Le goût public se tourne bientôt du côté de la broderie d'*architecture*, dont les motifs en or et en argent semblent copiés sur la sculpture des boiseries du temps. La broderie en *ronde bosse*, obtenue à grand renfort de cordes, de feutre et de carton, surcharge inutilement les vêtements civils et religieux. Les dames de la cour et les prélats succombent sous le poids de fastueuses broderies, dont les arabesques en haut relief ressemblent bien plutôt à de véritables sculptures qu'à des travaux d'aiguille.

Le XVIIIe siècle suit les mêmes errements pendant une cinquantaine d'années avec variété dans les dessins : nous voici en plein rococo. La broderie, qu'on prodigue sur les robes de cour et les livrées, abandonne le sanctuaire et cède le pas aux riches brocarts et draps d'or, semés de fleurs au naturel en soie et en chenille, d'arches d'alliance, de corbeilles de fruits, etc... tissés à Lyon et à Paris. Par ailleurs, les relations fréquentes avec l'Extrême-Orient achèvent en France la ruine de la broderie. Non seulement on importait à bon marché de la Chine et des Indes d'énormes quantités de broderies, mais on y expédiait des habits tout taillés, qui au bout de quelques mois revenaient de ces pays lointains sur les navires des armateurs, brodés merveilleusement et à vil prix, absolument comme, de nos jours, certains magasins de Paris regorgent de broderies d'or et de soie ou de tapis fabriqués dans des ateliers spéciaux à Constantinople. En 1777, Charles Germain de Saint-Aubin écrivait : « La mode de la broderie et de mon petit talent se ralentit. » Qu'eût-il dit quelques années plus tard? Henry Havard, dans son beau *Dictionnaire de l'Ameublement*, constate que les maîtres brodeurs de Paris, au nombre de 262 en 1779, sont réduits à 11 en 1789. Lyon employait 6000 ouvriers en 1782 : en l'an IX, il en restait 600. A la fin du XVIIIe siècle, cet art merveilleux était à peu près mort.

La destruction du trésor des églises, en 1793, fut si méthodiquement conduite, que presque toutes les broderies, échappées jusque-là au vandalisme, furent brûlées. Gaspillés et jetés au creuset national aussi les riches ameublements du garde-meuble de la Couronne, des châteaux princiers et de la noblesse, sauf d'infimes exceptions.

La gêne régnant dans toutes les familles après la Révolution, les guerres de l'Empire, la situation particulièrement difficile du clergé, l'interruption

pendant vingt ans des apprentissages et l'abolition des corps de métiers, retardèrent la résurrection d'un art jadis si florissant.

Il fallut le véritable réveil archéologique qui se produisit à Paris vers 1835, l'impulsion donnée alors aux arts du moyen âge, pour attirer à nouveau l'attention sur les anciens vêtements sacerdotaux auxquels le docteur Fr. Bock, le Père Martin et M. de Linas consacrèrent des pages intéressantes.

Le résultat de ces efforts ne se fit pas attendre : dès 1855, MM. Lemire et Hubert Ménage exposaient des ornements imités de ceux du XIIIe siècle. Ces belles broderies furent alors toute une révélation; elles marquent le premier pas fait, en France, dans la voie où devaient s'engager avec un égal succès la Belgique, l'Allemagne, l'Autriche et la Suisse.

Depuis trente ans, la broderie reprend aussi sa place légitime dans l'ameublement civil. Que de progrès accomplis d'année en année, grâce à l'Union centrale des Arts décoratifs, aux musées d'art industriel, aux expositions rétrospectives non moins qu'aux savantes publications de l'École des Chartes, de MM. Havard, Racinet, Lefébure et autres, qu'il serait trop long d'énumérer!

Les broderies exposées en 1889 au Palais de l'Industrie témoignent de la faveur, toujours croissante, accordée par le public intelligent à ces beaux travaux d'aiguille, tout aussi artistiques en leur genre qu'un tableau à l'huile ou qu'une statue de marbre. Impossible aussi de passer sous silence ces merveilleuses machines à broder, dont les résultats vraiment prodigieux faciliteront la reproduction à bon marché de pièces d'ameublement intéressantes. En ce siècle de grande production, il faut applaudir à de pareilles découvertes, tout en souhaitant qu'on laisse à la main-d'œuvre et au talent individuel le champ qui leur convient.

Puisse cet ouvrage aider la broderie à reconquérir dans nos églises et dans nos demeures la place d'honneur qu'elle y avait autrefois, et surtout exciter l'émulation des artistes contemporains par l'étude des chefs-d'œuvre anciens. J. DE E.

« LES ILLUSTRATIONS DES CONTES DE LA FONTAINE », PAR A. HÉDÉ-HAÜY.
(Bibliographie-Iconographie. Pour faire suite à l'ouvrage du docteur Armand Desprès : *Les Éditions illustrées des Fables de la Fontaine.*)

Comme le dit excellemment l'auteur, en une courte préface, les collectionneurs des estampes et vignettes pour les *Contes* de La Fontaine seront toujours nombreux, l'intérêt d'une pareille publication est donc indiscutable. Le volume se trouve divisé en deux parties : 1° les éditions illustrées classées par auteurs et par dates; 2° les suites de gravures publiées à part

1. Paris, Rouquette et fils, passage Choiseul, et M. P. Roblin, marchand d'estampes, 1893. 1 vol. in-8 tiré à 300 exemplaires numérotés dont 250 mis dans le commerce. Prix : 15 francs.

et les pièces détachées, gravures en couleur, lithographies, gravures à l'eau-forte connues jusqu'ici, sans oublier les réimpressions exécutées pour certaines d'entre elles. Les suites détaillées dans la première partie ont été également rappelées pour mémoire dans la seconde partie.

Ce travail icono-bibliographique de près de 200 pages est fait d'une façon très sérieuse; les indications, toujours d'une grande précision, comportent tous les développements voulus; les différences dans le classement des vignettes aux réimpressions des éditions originales sont soigneusement indiquées. Il serait vivement à souhaiter que des études semblables fussent faites pour toutes les œuvres célèbres qui, depuis leur création, se sont ainsi prêtées à l'illustration. Une observation pour terminer : M. Hédé-Haüy mentionne à 1868 *le Roi Candaule* chez Wentzel. Il eût été fort intéressant, à ce propos, de noter d'une manière générale les réimpressions au trait et grossièrement enluminées qui se font, aujourd'hui encore, dans certaines parties de l'Allemagne du Sud.

D'autre part, les biblio-iconographies de ce genre étant à la fois livre de travail et livre d'amateur, l'auteur aurait pu faire exécuter des en-têtes et culs-de-lampe rentrant dans l'esprit de son travail et joindre au *catalogue* descriptif quelques documents graphiques, réductions d'estampes et surtout d'états différents, notamment pour la célèbre édition « des Fermiers généraux » si souvent reproduite de 1764 à 1874.

J. G.-C.

⚜

« ROUEN AU XVIE SIÈCLE », VINGT EAUX-FORTES ET TEXTE PAR JULES ADELINE.

(D'après le manuscrit de Jacques Le Lieur, 1525.)

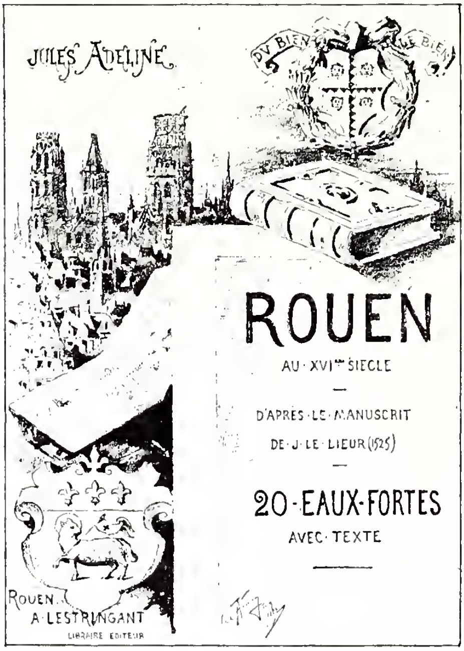
Sous ce titre, et en quatre livraisons, Jules Adeline, qui, précédemment, dans ce domaine spécial de la restitution d'anciens plans, avait donné la capitale de la Normandie au XVIIe siècle d'après Gomboust (1655), vient de mener à bien une autre restitution non moins curieuse, le manuscrit de Le Lieur, « le plus précieux document pour l'histoire d'une ville qu'il soit possible de rêver », ainsi qu'il l'indique fort bien.

L'auteur, secrétaire et notaire du Roi, conseiller de ville et échevin dès 1517, avait voulu tracer un cours de canalisations amenant à Rouen l'eau nécessaire pour alimenter les fontaines, rien de plus; mais, pour animer son tracé graphique, il avait remplacé les points de repère ou les annotations par « de véridiques et naïfs croquis ». Au fur et à mesure qu'il toisait pour ainsi dire le cours des fontaines, il esquissait les rues et, regardant attentivement à gauche et à droite du tracé des fontaines, il représentait en *élévation* les édifices et les maisons bordant chaque rue. Ces élévations se trouvent, pour ainsi dire, *rabattues* sur le tracé figurant le

1. Rouen, A. Lestringant, libraire-éditeur, 11, rue Jeanne-Darc, 1892-1893.

plan de la ville et dessinées toutes sur le contour des rues, faisant face au tracé du cours des fontaines.

Le manuscrit de Le Lieur est une série de longues bandes de parchemin se repliant comme un alphabet et accompagnées de feuillets écrits et enluminés; il comprend un texte sur les fontaines et des bandes de dessins. En outre, le texte est orné de bordures peintes dans le style de la Renaissance. Sur la dernière bande, une curieuse miniature représente l'auteur offrant aux conseillers de la ville assemblés et assistés de leurs greffiers le livre dont les dessins et les plans sont « mesurés, dessinés et pourtraictez » de sa propre main.



Réduction de la couverture servant de titre à la publication.

En publiant intégralement ce manuscrit dont MM. de la Quérière, en 1834, et T. de Jolimont, en 1845, s'étaient déjà quelque peu occupés, notre infatigable et savant collaborateur Jules Adeline a donc fait œuvre utile au premier chef, car cette reproduction nous donne la physionomie des rues, l'agencement des constructions, l'aspect des places et marchés, tous les multiples détails si intéressants à étudier et si peu connus qui constituent bien réellement la photographie d'une ville. Les eaux-fortes, soutenues par un dessous légèrement teinté, ont été très habilement gravées d'après des réductions de calques exécutés avec le plus grand soin, mais comme il était impossible de reproduire le tout grandeur de l'original, chaque cours de fontaine a été divisé en autant de planches qu'il était nécessaire pour rentrer dans le format adopté.

Ceux qui aiment à évoquer les aspects disparus des vieilles villes prendront donc plaisir à feuilleter ces vignettes, car, ainsi que le dit excellemment notre collaborateur, ces perspectives de rues bordées de maisons presque uniformes, ces édifices dressant çà et là leurs tourelles, ces grands pignons aux gâbles décorés, ces successions de murailles flanquées de contreforts, ce sont les principaux fragments d'un décor immense au milieu duquel se sont déroulés les événements de plusieurs siècles. »

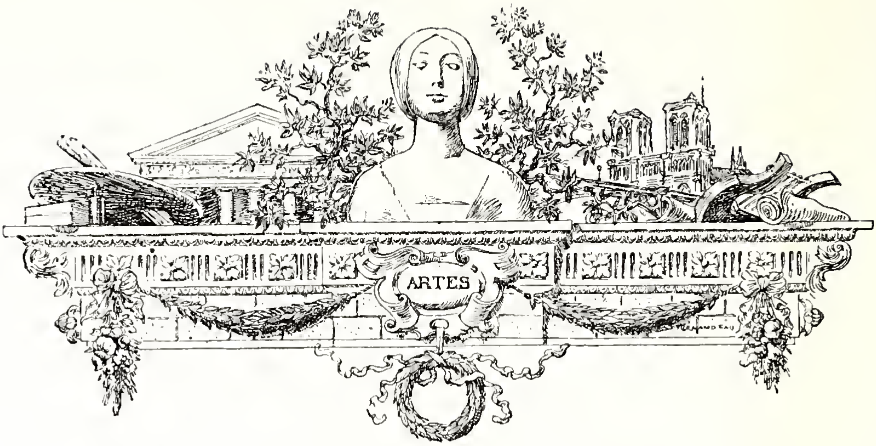
Ajoutons, ce qui ne nuit en rien au pittoresque, ce qui donnera encore à cette publication un intérêt plus considérable, que chaque livraison possède une couverture lithographiée, — soit quatre couvertures, l'une destinée à l'ensemble de l'ouvrage, les trois autres réunissant des motifs empruntés aux édifices représentés sur le cours de chaque source; — ajoutons encore, ce qui rendra l'ouvrage absolument unique, que cuivres gravés et pierres lithographiques ont été effacés après ce tirage à 50 exemplaires.

J. G.-C.

PETITES NOTICES

Plaquettes bibliographiques et iconographiques :

Bibliographie aveyronnaise par M. Émile Cartailhac, sorte de travail préparatoire classé par ordre alphabétique de noms d'auteurs, comprenant en tout, avec quelques ouvrages anonymes ou collectifs, 563 numéros. Lorsqu'il reprendra son travail pour lui donner une forme définitive, l'auteur fera bien de suivre l'ordre chronologique et alphabétique des publications. — *Jean Appier et J. Appier dit Hanzelet, graveurs lorrains du* XVIIe *siècle*, par J. Favier, conservateur de la Bibliothèque de Nancy. Très intéressante étude d'iconophilie extraite des *Mémoires de la Société d'Archéologie lorraine*, accompagnée de quatre reproductions de gravures et destinée à mettre en lumière la figure du graveur Jean Appier, jusqu'à ce jour plus ou moins confondu avec son fils, calcographe des ducs de Lorraine, à la fois graveur et éditeur d'ouvrages. M. Favier a dressé avec grand soin le catalogue des productions de ces deux artistes, et sa plaquette est de celles dont on ne saurait dire trop de bien. — *Formulaires de lettres du* XIIe *du* XIIIe *et du* XIVe *siècle*, par Ch.-V. Langlois. Tirage à part des Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale et autres bibliothèques. — *Notice sur un manuscrit d'Orléans contenant d'anciens miracles de la Vierge*, en vers français, par M. Paul Meyer. Travail extrait de la même publication. — *La Bibliothèque de Charles de Sainte-Maure, duc de Montausier, au château d'Angoulême, en* 1671, par Ch. Sauzé, magistrat. Très intéressante étude sur la bibliothèque d'un grand seigneur amateur au XVIIe siècle, extraite de *l'Intermédiaire de l'Ouest*. — *Prosper Mérimée et son édition de Fœneste*, par M. Louis Audiat, publication de la Société des Archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. Étude curieuse sur cette réimpression d'une des œuvres typiques d'Agrippa d'Aubigné et qui reste une des plus intéressantes de la *Bibliothèque elzévirienne* entreprise par Pierre Janet. Voulant rendre à César ce qui appartient à César, M. Louis Audiat démontre que la plupart des notes, surtout celles où il est question de choses et d'anecdotes poitevines, sont l'œuvre d'un érudit, le comte Anatole de Brémond d'Ars. — *Almanachs illustrés de la Révolution* (1790-91), par le vicomte de Savigny de Moncorps (extrait du *Bulletin du Bibliophile*). Suite des intéressantes notices précédemment publiées par notre collaborateur, le passionné iconophile du XVIIIe siècle, sur les almanachs du siècle élégant entre tous.



LES LETTRES

VICTOR HUGO ET « MADEMOISELLE DE MAUPIN[1] »

C'est un fait acquis que rarement les œuvres littéraires les plus remarquables obtiennent d'emblée la place qui leur revient légitimement. La plupart même sont souvent si complètement méconnues à leur naissance, qu'à ce moment rien ne réussit à attirer sur elles l'attention des lecteurs.

Tel fut le sort de *Mademoiselle de Maupin*, malgré la bonne fortune exceptionnelle qui lui advint. En effet, Victor Hugo écrivit, pour la recommander, un article critique, dont les pages ignorées, si remarquables de forme et si élevées de pensée, auraient été sans doute perdues à jamais, si par le plus heureux des hasards, l'autographe même n'en était tombé entre les mains du fidèle ami du maître, M. Paul Meurice. Ce document précieux provenait d'Anténor Joly, le fondateur du *Vert-Vert*, — l'introuvable journal dont la collection n'existe dans aucune archive connue, — et, plus tard, le directeur du théâtre de la Renaissance, où *Ruy Blas* fut joué pour la première fois en 1838.

Voici ces lignes inconnues. Nous les réimprimons ici pour la première fois depuis leur insertion anonyme dans le *Vert-Vert* du 15 décembre 1835 :

MADEMOISELLE DE MAUPIN

« Voici de belle prose d'un homme qui fait de beaux vers. Cela est en général ainsi dans notre époque ; nos excellents poètes sont presque tous d'excellents prosateurs. M. Alexandre Dumas a écrit les vers de *Christine* et la prose d'*Angèle* ; M. de Lamartine chante les *Harmonies* et dicte le *Voyage en Orient* ; M. Alfred de Vigny a rêvé *Éloa* et a pensé *Stello*.

« *Mademoiselle de Maupin* est un livre qu'il faut lire, et surtout qu'il faut relire. Qui le lit peut en être mécontent, qui le relit en est charmé. A la première lecture, en effet, ce que saisissent les intelligences superficielles, c'est l'aventure,

1. Les lignes curieuses à plus d'un titre que nous publions ici doivent figurer dans un volume que M. le Vte de Spoelberch de Lovenjoul se propose de faire paraître sous le titre de : *les Lundis d'un Chercheur*.

l'événement, l'anecdote, la machine, chose importante et sérieuse à notre avis, mais que M. Théophile Gautier néglige et dédaigne, comme l'ont négligée et dédaignée d'ailleurs beaucoup de grands esprits, Molière et La Fontaine en tête. Ce qui apparaît à la seconde lecture, ce sont les qualités qui font l'exquise valeur du livre de M. Théophile Gautier, c'est le style charmant, c'est l'exécution parfaite, et l'abondance des idées, des images, des sentiments, bien plus amusante pour les esprits délicats que l'abondance des événements; c'est le développement de chaque chose dans sa proportion; c'est la richesse infinie des ciselures; c'est l'invention originale de l'expression; c'est la pensée qui circule chaudement dans les plus petits détails, comme le sang dans les plus petites veines; secret de la vie pour le livre comme pour l'homme.

« Le style de M. Théophile Gautier en est des meilleurs que nous connaissions, ferme, fin, souple, solide, faisant d'excellents plis, flottants parfois, jamais lâchés. Il a l'ampleur et il a la précision, comme la belle langue du temps de Louis XIII. On sent à tout moment, dans ce romancier, les hautes et idéales facultés du poète; on sent ses ailes dans sa marche et sa poésie dans sa prose. La poésie ne gêne pas plus le poète quand il écrit en prose, que les ailes ne gênent l'oiseau.

« L'esprit de M. Gautier est doué d'une originalité vraie et qui le met à part. En toutes choses, il a horreur du banal, du commun, du convenu. En toutes choses, il cherche le côté choisi, élégant, spirituel, paradoxal, singulier, quelquefois étrange, la face aperçue de peu de regards. Il incline au fantastique, mais au fantastique lumineux, en relief, en ronde-bosse, au fantastique rabelaisien, au fantastique de l'ancienne comédie italienne, et non au fantastique allemand; plutôt vers Callot que vers Hoffmann.

« La préface de *Mademoiselle de Maupin* contribuera beaucoup au succès du livre. C'est une réclamation énergique, amusante et spirituelle, parfois joyeusement folle et exagérée dans la forme, toujours sensée au fond. où M. Gautier venge noblement la littérature contemporaine de ces niaises fureurs de feuilleton qui, maintenant, ne font plus de mal qu'aux journaux.

« Que M. Gautier continue, qu'il nous donne de sa prose et qu'il nous donne de ses vers; nous l'applaudirons. Nous nous sentons toujours au fond du cœur une profonde sympathie pour ces souffrants poètes de Paris, grelottants dans notre hideux climat, pauvres têtes rayonnantes et tristes, sur lesquelles notre gracieuse année verse trois cent quarante jours de pluie ou de brouillard; malheureux esprits exilés qui font leur belle poésie sous un vilain ciel, et qui n'ont pas la mer tiède, la voûte bleue, l'éternel été, les belles lignes de l'horizon, l'éblouissant soleil, l'atmosphère chaude et parfumée, pour faire éclore dans leur cerveau de ces vers éclatants, heureux et doux, comme Naples en inspirait à Virgile, comme Marseille en inspire à Méry! »

Malgré cette éclatante approbation, l'indifférence du public ne se démentit pas; aussi, *Mademoiselle de Maupin* ne trouvant point d'acheteurs, Théophile Gautier se vit-il rendre par Renduel le manuscrit de *la Comédie de la Mort*!

Telle est l'ordinaire justice des générations pour leurs contemporains. Combien d'exemples n'existe-t-il pas, démontrant cette indifférence de la masse des lecteurs envers les esprits les plus remarquables de leur époque! Stendhal, Beaudelaire, Barbey d'Aurevilly, et bien d'autres, n'ont-ils pas été, pendant leur vie, complètement ignorés du grand public, tandis qu'en ce même siècle, Paul de Kock, — pour ne citer que lui, — était lu par toute l'Europe, et populaire dans le monde entier? Mais, en revanche, les œuvres et les hommes ainsi dédaignés gardent presque toujours une place et un rôle dans l'histoire de la littérature de leur temps. Les gros tirages et les succès retentissants conquis par un livre dès

son apparition en font, au contraire, présager le plus souvent la valeur secondaire et l'oubli définitif dans l'avenir.

VICOMTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

⚜

Mme Juliette Adam vient de publier dans les *Mémoires des hommes du temps présent*, que donne depuis quelque temps *le Figaro*, l'histoire de sa première entrevue avec George Sand (numéro du 10 septembre), sténographie précise, en quelque sorte, des pensées exprimées en cette circonstance par le grand écrivain. Le passage suivant, qui annonce si bien la période littéraire moderne, mérite de ne point passer inaperçu :

« Aujourd'hui, mon enfant, la vie que nous avons vécue, moi et les hommes de mon temps et de mon milieu, n'est plus possible. Il n'y a plus trace de cette caste artistique qui succédait à une caste militaire, qui elle-même avait succédé à une caste aristocratique; la France s'est fondue et, selon la loi divine, tout y est dans tous. On n'écrit plus, on ne pense plus, on ne peint plus pour le petit mais pour le grand nombre.

« Vus par plus de gens, lus par plus de lecteurs, jugés par plus de connaisseurs, les artistes s'appartiennent moins, vivent plus de la vie générale, subissent plus d'exigences. Mêlés à la foule, au monde, ils ont moins de passion folle pour l'idéal, plus d'appétits communs avec la masse; ils sont tenus à plus de vertus bourgeoises. »

Combien vraie cette appréciation qui explique l'abaissement actuel de l'idéal, qui nous a déjà valu la pornographie à l'usage du grand nombre, qui peu à peu transforme l'art et les lettres en un véritable commerce!

⚜

M. Émile Zola continue à se prêter aux interviews-express avec la meilleure grâce du monde. *Lourdes* sera, paraît-il, suivi de deux autres romans qui s'appelleront l'un *Rome*, l'autre *Paris*. Enregistrons à ce sujet les dires d'un reporter du *Gaulois* :

« Pour son ouvrage sur Rome, il compte se rendre dans la Ville Sainte, et y faire un séjour relativement prolongé. Dans ce livre, il sera beaucoup question des néo-chrétiens dont il a été tant parlé depuis deux ans. M. Zola fera une place très large à la figure du Souverain Pontife actuel et à ses dernières manifestations au point de vue de la politique extérieure.

« Quant à *Paris*, ce sera un livre où le socialisme sera longuement étudié. M. Émile Zola dit que, cette fois, il se préoccupera surtout de l'avenir : ce sera le coup d'œil du philosophe sur le vingtième siècle.

« Après cette courte série, M. Zola se reposera — et il se pourrait qu'il s'adonnât surtout ensuite au théâtre. »

⚜

Écho des dernières discussions parlementaires et des élections législatives dans la presse de province. Ont vu le jour en août, à Aix-les-Bains, *l'Anti-Chéquard de Savoie*, à Draguignan *l'Anti-Clémenciste*, à Cannes *le Diable boiteux*, *organe des éclopés du Panama*, à Oran *la Vérité*, *organe d'une entreprise de nettoiement*.

La mode est également à l'anarchie. A Paris comme en province, on voit apparaître des « Revue anarchiste », des « Journal anarchiste », des « Tribune anar-

cliste », et, fièrement, un canard de banlieue arbore ce titre quelque peu prétentieux : *l'Aurore sociale de Neuilly-Boulogne*.

Devant cette aurore, tous les soleils vont certainement pâlir.

⚜

Démocratisation et morcellement, telles seront, dans tous les domaines, les deux principales caractéristiques de notre époque. Jadis, le journal de Paris rayonnait sur tous les points du territoire : aujourd'hui, presque partout, il s'est créé de grandes feuilles départementales, aux informations rapidement précises, à tendances également générales, qui, peu à peu, sont venues déloger es organes parisiens et prendre leur place. Ceux-ci se trouvent maintenant réduits à quelques cafés. Bien mieux, Paris lui-même a vu se créer des organes d'arrondissement : tels le *Journal des Ternes et de la plaine Monceau*, *le Républicain de Passy*, *la Muette*, *Porte-Dauphine*, *le Nouveau Journal républicain de Neuilly*, *Boulogne et Billancourt*, *le Clichy-Levallois*, *organe du socialisme scientifique*, et bien d'autres dont le besoin se faisait vivement sentir, mais dont la disparition ne fera pas un grand vide dans l'histoire de la presse.

La mode est aussi aux feuilles de spécialités et aux « journaux absolument gratuits ». Ici *le Bâton*, organe officiel de la chambre syndicale des ouvriers en cannes, parapluies, ombrelles et fouets, *le Damiste*, revue du jeu de dames, *l'Union des épiciers en détail* : c'est le journal de corporation ou de métier; là *l'Œil*, *le Gratis*, les journaux qui vivent par l'annonce, servent de réclame à un établissement quelconque, se distribuent dans la rue ou sont envoyés gratuitement à toute personne « qui en fait la demande », suivant la formule classique. Dans cet ordre d'idées, il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler que la tentative la plus intéressante fut *Comic-Annonces*, publié en 1887 et 1888, avec illustrations de Coll-Toc (portraits-charge, historiettes en images, réclames illustrées). Ce journal gratis avait même un feuilleton publié sous forme de livre et qui pouvait se détacher. Un des derniers venus avait pris pour titre *le Document périodique, irrégulier, distribué gratuitement*.

Deux autres maladies dans la presse, ce sont le vélocipède et le roman. En trois mois Paris a vu naître nombre d'organes vélocipédiques qu'il faut joindre à la liste pourtant déjà volumineuse de *l'Annuaire des cyclistes*, un annuaire publié par la librairie Chérié, et assez bien fait, entre parenthèses; ce sont des *Pédale*, des *Record*, des *Bicyclette*, des *Vélodrome* à n'en plus finir.

Quant au roman, comme le volume a vu son tirage considérablement diminuer, il faut bien l'écouler sous toutes les formes. De décembre 1892 à août 1893 deux imprimeurs ont ainsi lancé une vingtaine de titres différents, feuilles bi-mensuelles, hebdomadaires et même quotidiennes : *les Romans contemporains*, *les Romans célèbres*, *Romans en famille*, *Romans historiques*, *Romans modernes*, *les Romans illustrés*, *Romans patriotiques*, *Romans variés*, *Nos Bons Romans*, *Nos Meilleurs Romans*, *les Nouveaux Romans*. Tout cela identique comme fond, *les Trois Mousquetaires*, pour n'en citer qu'un, se trouvant à la fois qualifiés : historiques, patriotiques et populaires. Depuis la création-type de l'éditeur Decaux, *la Lecture* s'est aussi considérablement vulgarisée. On a vu ainsi *les Lectures intéressantes*, *la Lecture populaire*, *la Lecture moderne*, *les Bonnes Lectures*, *les Joyeuses Lectures*. Autant de concurrences qui espèrent profiter du succès obtenu par l'entreprise première! A quoi bon inventer, innover! Bien mieux vaut suivre l'ornière.

⚜

La question du dépôt légal à la Bibliothèque Nationale vient d'apparaître à nouveau dans la presse. Il résulte de l'interview d'un rédacteur de *l'Éclair* avec un fonctionnaire de ladite bibliothèque que, loin de se plaindre de l'envoi de prospectus, affiches et autres feuilles volantes *qui ont leur utilité*, on veut bien le reconnaître, le palais de la rue Richelieu serait enchanté de voir réformer la loi sur le dépôt légal, afin d'augmenter de la sorte l'importance de ses collections. C'est là un véritable triomphe pour le document d'ordre secondaire, si précieux pour les mœurs et la politique, auquel le musée Carnavalet a depuis longtemps ouvert les portes.

⚜

Anvers a célébré le 10 septembre l'anniversaire de la mort de Henri Conscience, le plus grand romancier des Flandres, l'un des restaurateurs de l'idiome flamand. Avant de produire, en effet, presque uniquement pour les cabinets de lecture français, Conscience écrivait tous ses romans dans l'antique dialecte du pays.

⚜

Les gazettes originales :

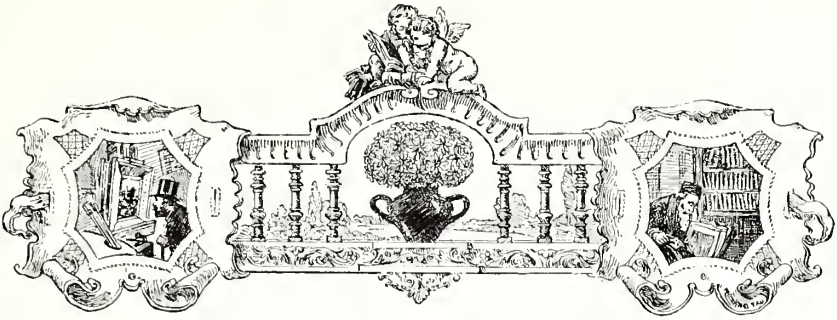
Aux Indes, dans le Deccan, on vend chaque matin une gazette imprimée sur un carré d'étoffe de coton blanc. Après l'avoir lue, les acheteurs s'en servent comme mouchoir de poche. Ils l'envoient ensuite au lavoir public, d'où elle est réexpédiée à l'imprimeur, qui l'emploie à nouveau pour son quotidien. Cela rappelle quelque peu le *Grand Journal* imprimé sur étoffe, lui aussi, lancé par Villemessaut sous le second Empire, et qui, « une fois lu, pouvait » — ce sont les termes du prospectus — « se faire laver et servir de serviette de toilette à ses abonnés ».

Au Canada, dans un village appelé Prince Albert, un journal hebdomadaire est publié régulièrement par un homme qui est à la fois propriétaire, éditeur, reporter, annoncier et imprimeur de sa feuille. Cette gazette est autocopiée en rouge. Les nouvelles locales sont si clairement exposées que le petit journal possède une influence considérable auprès de ses confrères du Canada et est constamment cité par eux comme une autorité.

⚜

L'Association littéraire et artistique, créée en 1878 sur l'initiative de Victor Hugo, à l'origine grande union des écrivains et des penseurs de tous les pays du monde, réduite quelque peu depuis lors, au rôle moins brillant de simple conférence juridique, vient de tenir à Barcelone son quinzième congrès annuel. Parmi les questions traitées, rentrant dans le domaine du livre et de l'image, il faut citer les suivantes : *De la propriété des titres au point de vue des œuvres littéraires*. L'auteur de la proposition, l'éminent écrivain et physiologiste D[r] Max Nordan, ayant soutenu que tout titre de volume présentant le caractère d'une invention personnelle constitue une propriété intellectuelle, un projet de *Contrat d'édition entre auteurs et éditeurs*, rédigé par M. Eugène Pouillet, avocat à la cour d'appel et président de l'Association, un de ceux qui ont le plus contribué à l'établissement du principe de la propriété littéraire en Europe, et *la Propriété artistique en matière de portrait*, question posée et élucidée par M. Albert Vaunois.

⚜



L'IMAGE

Comme *la Vie Parisienne*, comme nombre d'autres journaux, *Fin de Siècle* a eu l'excellente idée de réunir en séries d'albums les dessins de Paul Balluriau, Belon, Marcel Capy, Georges Redon et autres publiés à la troisième page de son tirage ordinaire. Ces amusantes et très artistiques compositions dont certaines obtinrent un grand succès sont tirées, en bistre et en bleu, ce qui leur donne un attrait tout particulier.

⚜

L'image chez les quotidiens :

Le Petit Journal, modifiant quelque peu la forme de son supplément en couleurs, paraît vouloir consacrer sa première page à la caricature politique ou à l'image d'actualité. Après Clémenceau et le député offrant plus de beurre que de pain, voici des allégories sur la triple et sur la double alliance. Heureuse innovation, à laquelle on ne saurait trop applaudir!

La Lanterne, dont les histoires en images sont toujours dues à Gil Baër et à Lamouche, vient de mettre au concours l'illustration de son calendrier annuel.

Tous les journaux, suivant l'exemple qui leur a été donné de longue date par *le Figaro* accordent, du reste, en ce moment, une grande place au graphique : supplément de *l'Éclair* (20 septembre) sur la vie du soldat aux grandes manœuvres, supplément du *Gaulois* à l'occasion du centenaire du premier anniversaire de la République (22 septembre), articles accompagnés d'indications graphiques dans *le Matin* et *le Journal*. Si ce n'est point du grand art, c'est une vulgarisation tout à fait caractéristique de l'image et surtout des événements historiques par l'estampe.

⚜

L'image dans les revues littéraires :

Encore un signe des temps, *la Revue de Famille*, qui depuis quelques mois introduit quelquefois des gravures dans ses articles, a publié dans son fascicule du 1er octobre tout un article documentaire illustré sur le centenaire de l'exécution de Marie-Antoinette.

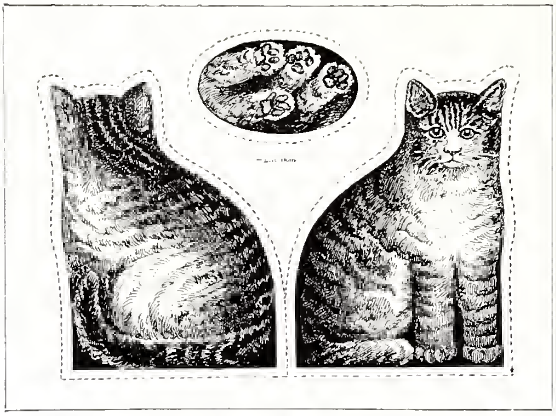
⚜

A propos du marquage des gravures ou, pour mieux dire, de l'emploi de certaines compositions connues comme passe-partout, un abonné de l'*Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux* mentionne la grande planche d'Augustin le Grand, le colporteur vendant dans les chaumières le portrait de Louis XVI, devenu plus tard le portrait de Bonaparte. Or cette planche qui, en son premier état, présente les traits de Louis XV, a vu défiler aussi plusieurs traités de paix du premier Empire, Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, des personnages de la Révolution, notamment Mirabeau, et même l'horrible sans-culotte.

Ledit abonné demande qu'on veuille bien lui indiquer les autres gravures de la fin du XVIIIe siècle ainsi démarquées. Intéressante mais longue besogne, car nombre de pièces antérieures à 1789 ont, dans tous les domaines, servi à nouveau après la Révolution, et d'autre part toutes les estampes populaires, — tel les Trois Ordres, le Couvert du grand Gargantua, Jean-Bart, — ont été accommodées à des sauces multiples, que le changement ait porté sur le titre ou sur le personnage.

⚜

Nous voici, comme les Anglais et les Américains, en pleine chatophilie ! Champfleury serait heureux, lui qui a tant aimé les gentils félins, lui qui sut observer en philosophe les gracieuses bêtes que Lambert et Mme Ronner se complaisent à nous représenter sous toutes les formes dans des poses toujours élégantes, dans des attitudes prêtant toujours au rire. Donc Paris comme Londres, comme New-York, comme Berlin, a ses chats et ses petits chats imprimés sur étoffes, découpés, assemblés, gonflés avec de la ouate ou du son, qui, ainsi fabriqués, viennent prendre place dans les vitrines des magasins, le cou gentiment orné de rubans multicolores et d'un grelot tintillant. Chats de toutes grandeurs, calqués sur le même moule, au dessin du reste naïf, — c'est ce qui en fait le charme, — à la frimousse peu éveillée, aux pattes soufflées, grosses comme des poteaux, aux dessous de griffes peints en rouge vif. Petits, ce sont des pelottes dans lesquelles viennent s'enfoncer épingles et aiguilles ; grands, ce sont de lourds et graves personnages qui se posent sur les chaises et semblent vivre de cette vie contemplative qu'affectionne tout félin.



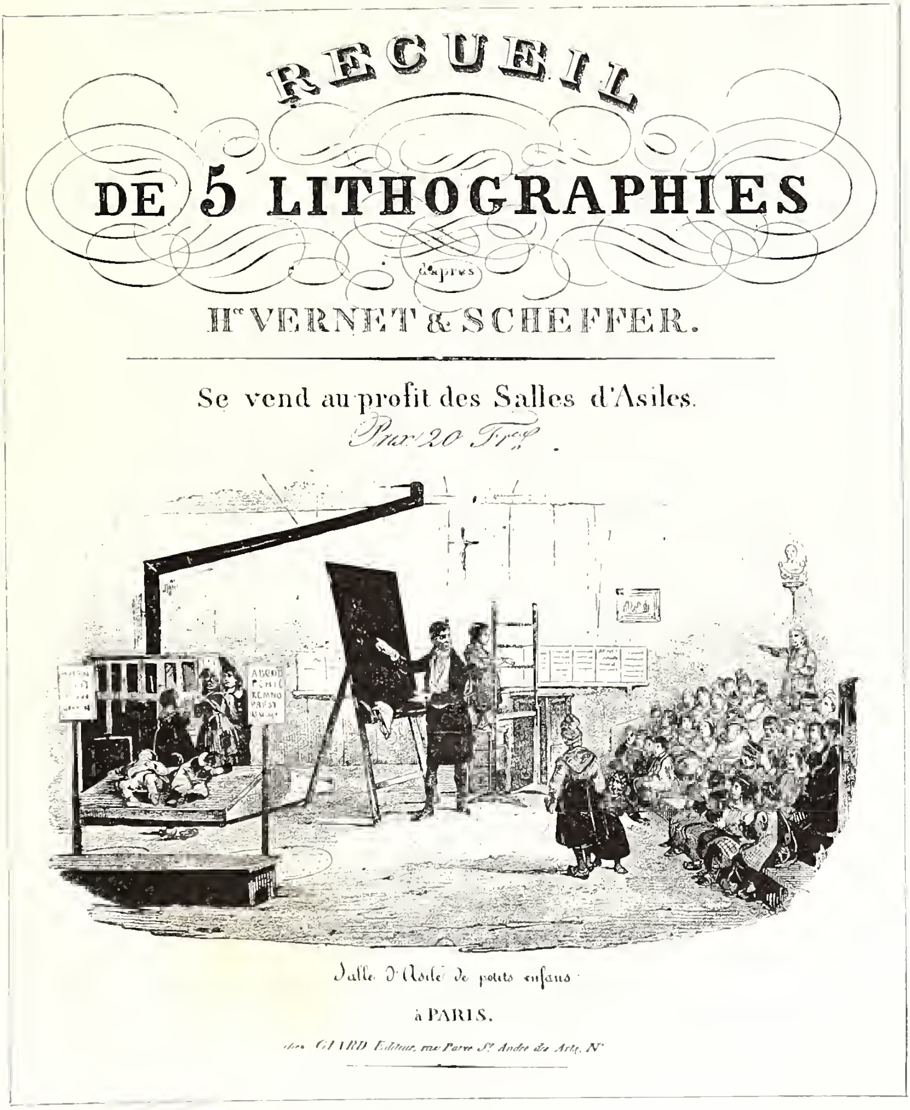
Chats imprimés sur calicot destinés à être découpés et assemblés (fabrication américaine).

Le chat, il est partout ; dans les histoires en images des caricaturistes, sur les étoffes imprimées en guise de fleurs ou d'ornements, sur les mouchoirs en guise de chiffre, sur les menus, sur les chromos qui, aux dîners, servent à inscrire les noms des convives, sur les découpages qui se terminent en dentelles. L'Amérique nous a envoyé les chats imprimés sur étoffe : l'Allemagne nous donne les chats en carton. Combien plus vivants, combien plus



LYON. Marchande d'IMAGES Populaires

COMPOSITION ORIGINALE DE GUSTAVE GIRRANE



TITRE RÉDUIT D'UN DES PLUS RARES RECUEILS LITHOGRAPHIQUES DU SIÈCLE.

individuels ces chats au regard profond, presque hiératique, qui, assis sur leurs pieds de devant, se posent sur les meubles ainsi que des sphinx ou des lions à la porte d'un monument, sans cesse sentis, flairés par les vrais chats, voyant en eux on ne sait quelle nature inanimée! Ailleurs, ce sont les objets de vitrine, les petits chats en plomb coloré, clowns, équilibristes, musiciens, danseurs, pâtissiers, facteurs, que sais-je! tous les métiers, tootes les professions auxquels se plient si facilement les descendants de Raminagrobis; ou encore les objets en bois durci : des chats sortant d'un chapeau défoncé, des chats enfouis dans une botte, encriers ou boîtes; sans oublier les objets en faïence, en céramique, qui fournissent une contribution si considérable à l'iconophilie chatophilesque : cendriers, pots, moutardiers, salières, sur lesquels se détachent en relief des bandes de petits félins se plongeant le cou dans un récipient quelconque ou courant après une souris invisible.

Tout un monde dont l'iconographie serait curieuse à faire, qui intéresserait un public nombreux, qui serait caractéristique de nos goûts, de nos tendances, de nos passions actuelles, car si, de tout temps, les animaux domestiques ont tenu une large place dans l'humanité, jamais, il faut bien le dire, le chat n'a été en tel honneur, en telle estime.

Au commencement du siècle, le chien semble prédominer, et plus nous approchons de la fin du siècle, plus le chat tient une place prépondérante. Quel philosophe pourrait nous expliquer la raison d'être de cet engouement?

⚜

En Allemagne comme en France, l'imagerie politique joue un grand rôle, la progagande graphique se présente sous toutes les formes, en creux et en relief, en noir et en couleurs. C'est ainsi que le récent passage de l'empereur Guillaume en Alsace a donné lieu à quantité de productions, sans parler des grandes feuilles en chromo, des cartes postales, des bustes en plâtre, des plats de cuivre reproduisant, sous nombre d'aspects, les traits du jeune souverain ou de ses ancêtres. Propagande





parlante qui rappelle la période bismarkienne et la période boulangiste. Serviettes à thé, porte-monnaie, porte-cartes, dessus de table, dessus de meuble, rideaux, faïences, cruchons de grès, porte-cigares, porte-allumettes, cadraus d'horloge, bronzes, encriers, tous les mille et un objets dont la bourgeoisie allemande aime à encombrer ses salons, se trouvent être ainsi, en ce moment, aux emblèmes des trois empereurs, à moins qu'ils ne popularisent le monument de Guillaume à Metz. Mais de tous ces emblèmes les plus répandus auront été les médailles en aluminium, rondes, ovales et même découpées en croix de fer, — *Erinnerung an die Kaiser-Parade und die Manöver* — donnant le jeune Empereur sous toutes les faces, dans tous les formats, et même en chevalier Lohengrin. Époque



« LE GOUT DU JOUR, N° 30 » : LA RUSSOMANIE

Quand le Czar apprenait en France
L'art de bien gouverner ses farouches sujets,
Il ne se doutait pas, je pense,
Que pour imitateurs il aurait les Français

tout à fait particulière pour l'histoire de l'imagerie d'outre-Rhin que *le Livre et l'Image* se devait au moins de signaler.

⚜

Liqueurs à la russe, étoffes à la russe, costumes à la russe, tout aujourd'hui en France est à la mode, aux couleurs de l'Empire des Tzars. Sur les murs, un commerçant invite le public patriote à venir déguster la liqueur franco-russe, le meilleur moyen, selon lui, de sceller l'alliance le verre en main; dans les journaux, annonces et réclames vantent des eaux ou des remèdes à noms, à terminaisons russes; dans les rues, des gamins se promènent en marins moscovites : cela a remplacé les petits garde-nationaux de Louis-Philippe et les lanciers du second Empire. Bien mieux : un journal a ouvert un concours portant sur une œuvre poétique et musicale en l'honneur de la Russie. Placards, suppléments illustrés des quotidiens, avec portraits des marins russes et vue de la rade de Toulon, chromos, forces militaires de la Double et de la Triple Alliance, pochette franco-russe (2 feuilles, 2 enveloppes pour 10 centimes) soldats de tous formats et de toutes armes, aux couleurs éclatantes, allégories, calendriers franco-russes; un vrai déluge de papier et d'images.

Ici, c'est *la Russie en images*, un album à l'usage du grand public; là, des aquarelles de types militaires russes, fac-similés d'originaux appartenant à la collection du frère du Tzar, publiées par le même éditeur qui, jadis, sous l'inspiration du général Boulanger, avait exécuté une série de militaires allemands destinés à prendre place dans toutes les casernes. Près de deux millions d'images furent ainsi mises en circulation : va-t-on voir la même popularité accueillir les types russes? C'est fort probable.

Et ce n'est point tout. Voici l'article de Paris, voici même des objets d'art et des bijoux, bracelets, broches-médaille, médailles, décorations, le tout mélangé de rameaux d'olivier et de tiges de myosotis. Ce n'est plus seulement « très russe » comme jadis, avec le roman : qu'il s'agisse de la vie publique ou de la vie privée, tout est à la russe; engouement vraiment caractéristique.

Trois fois en ce siècle, l'influence de l'extrême Nord se sera fait ainsi sentir sur la France; trois fois, du petit au grand, de l'image populaire aux œuvres d'imagination littéraire ou de composition pittoresque, tout aura revêtu des formes et des couleurs moscovites.

Influence due à des circonstances exceptionnelles et certainement uniques dans l'histoire; grand courant politique pénétrant dans les idées et les mœurs, popularisant par l'image, vulgarisant une littérature jusqu'alors peu connue. Infiltration moscovite effectuée, hier par l'estampe, aujourd'hui par le livre.

En 1815, ce sont les modes, les plaisirs, certaines particularités de la vie russe : tandis que le chapeau à la prussienne coiffe désagréablement les femmes, tout élégant doit avoir des vêtements à la moscovite. Qu'elles soient étalées à la porte des marchands d'estampes ou publiées par La Mésangère, qu'elles revêtent un aspect caricatural ou qu'elles restent simples figurines de modes, les gravures portent toutes cette empreinte indélébile. Quand on va se faire « ramasser » aux montagnes russes, plaisir suprême, on ne saurait, décemment, s'habiller « à la chinoise ».

En 1815, on prend le thé à la russe, les magasins fréquentés par les élégantes annoncent des serviettes brodées à la russe; le succès mondain sera pour cette femme d'ancien ambassadeur, parvenue non sans peine à engager un cosaque dans sa livrée.

Souvenirs de choses lointaines et d'une époque troublée, qui ressuscitent aujourd'hui plus vivants; qui remettent à nouveau le Russe au pinacle, comme si la période caricaturale de la guerre de Crimée n'avait jamais existé.

Des deux côtés, oubli complet; des deux côtés, égale indifférence d'un passé graphique qui fut quelquefois très violent. On n'en veut pas plus aux Russes des caricatures lancées contre Napoléon Ier, le grand ogre dont les burins moscovites, un jour, eux aussi, célébreront la gloire, qu'ils n'en veulent de leur côté aux Français des caricatures de Daumier et de Vernier, de ces cruelles, mais admirables satires graphiques qui, après *la Sainte Russie* de Doré, après le côté pittoresque et nettement humoristique, devaient donner la charge des institutions politiques et militaires du grand Empire moscovite.

Supprimez l'image : combien vagues, combien incolores resteraient les souvenirs de ces périodes agitées qui, pour la première fois peut-être, virent les burins des graveurs couronner de lauriers « nos amis les ennemis »!

⚜

Ouverture le 10 octobre, au palais des Champs-Élysées, de l'Exposition des Arts musulmans d'Orient et d'Occident, ayant pour commissaire général M. Georges Marye, membre de la Commission de l'Afrique du Nord. Cette exposition, voulant en quelque sorte poser les bases d'une histoire de l'art musulman, a rassemblé tout ce qu'elle a pu des œuvres des orientalistes, depuis le XVIIe siècle. Une section bibliographique comprend de nombreux manuscrits et quelques précieuses reliures.

⚜

NÉCROLOGIE

M. Eugène Hatin, décédé à Alençon, le 13 septembre, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. M. Hatin laisse une œuvre littéraire considérable, mais son vrai titre de gloire, c'est l'histoire du journalisme, à laquelle il avait consacré sa vie, et qu'il avait réunie en huit volumes du plus haut intérêt documentaire, sous ce titre : *Histoire politique et littéraire de la presse en France*. Dans le même ordre d'idées, sa *Bibliographie historique et critique de la presse périodique française* est un livre que les travailleurs consulteront toujours avec fruit. Il fut aussi le précurseur de la presse à bon marché. C'est lui qui, bien avant Polydore Millaud, eut l'idée du journal à un sou. Ce journal, qui n'eut qu'une existence éphémère, s'appelait *la Seine*. Le profil de cet écrivain consciencieux figure en médaillon sur le piédestal de la statue de Renaudot inaugurée à Loudun le 24 septembre; hommage mérité au premier historien du fondateur de la *Gazette de France* (*Théophraste Renaudot et ses innocentes inventions*). — M. Schœmacker, chef du service de la Bibliothèque des Chemins de fer à la librairie Hachette, décédé à Paris le 15 septembre. — Le célèbre poète russe Alexandre Nicolajevitsch Apoukhtine, décédé à l'âge de cinquante-deux ans. Une grande partie de ses œuvres, très populaires en Russie, a été traduite en français.

⚜

Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



Л. Н. ТОЛСТОЙ

✲ 1800 ✲ ✲ 1893 ✲

L'IMAGERIE RUSSE

I

Voici dix ans que, popularisée d'abord par quelques traductions, la littérature russe trône dans le roman, dans les revues, dans les journaux; voici dix ans que les critiques expliquent, commentent, encensent les productions littéraires du lointain Empire des Tzars; voici dix ans qu'ils cherchent à « russifier » la pensée française, trouvant en cela je ne sais quel charme exotique. Ce sont des courants. Nous avons eu l'anglicanisme,

Encadrement d'une gravure en couleurs dans laquelle, au-dessous du portrait de Tolstoï, se trouvent groupées plusieurs scènes relatives à la vie du grand écrivain.

* Toutes les gravures reproduites dans cet article sont, à l'exception des portraits du Tzar et de la Tzarine et de la composition sur Tolstoï, empruntées à l'album d'images russes publié par la maison Sitine, à Moscou.

le germanisme, le japonisme : le russisme devait venir. Tantôt la recherche d'art, tantôt l'attirance de la pensée; tantôt la vulgarisation des choses pratiques, tantôt la douce satisfaction de passer pour un délicat, pour un découvreur de chefs-d'œuvre inconnus.

Jamais histoires, géographies, recueils littéraires russes n'avaient obtenu succès pareil. Voici même un rapide aperçu de la musique russe, et c'est mon confrère, M. Soubies, qui s'est chargé de cette délicate mission.

Et l'image? direz-vous.

Ah! cela, c'est une autre affaire. L'image, on daigne à peine en parler; il semble qu'elle n'existe pas. Sur ce sujet, on ne possède — il me sera bien permis de le dire — que l'étude par moi publiée il y a deux ans dans la *Revue encyclopédique*. L'image russe mérite mieux : c'est pourquoi j'y reviens aujourd'hui.

En principe, toutes les imageries populaires se ressemblent, je veux dire subissent les mêmes influences, parce que, partout, l'âme populaire, en ses naïvetés, se laisse gagner à l'enthousiasme des choses simples et des légendes héroïques.

Qu'il s'agisse des bois d'Épinal ou de Moscou, il y a des procédés qu'on retrouve partout, il y a des façons de tailler les personnages et les maisons, les arbres et les accessoires, que tous les primitifs ressentent d'instinct. Tous les enfants s'amusent à tracer des lunes et à orner ces lunes des traits du visage humain : c'est le portrait qui procède directement de la nature. Tous les peuples ont passé par la période des représentations graphiques où les personnages apparaissent trois fois plus grands que les maisons qui doivent les abriter, si bien qu'on n'est pas sans inquiétude quant à la façon dont ils pourront réintégrer leur logis.

Qu'il s'agisse des bois de Barcelone ou de Tokio, il est des sujets qui se présentent dans toutes ces feuilles naïvement tail-

lées et grossièrement enluminées, parce que certains faits ont toujours été pour les masses un sujet d'étonnement ou d'admiration. Tel le lion docilement mené en laisse par un homme, tel le chat capturé par les rats. Les sensations populaires ne sont point complexes : un paysan breton voit les choses comme elles seront vues par le paysan russe. Il n'y a pas seulement une école du primitif au point de vue de la gravure elle-même, il y a aussi, pour l'humanité, une sorte d'éducation du primitif. Seulement les peuples parviennent à la vie plus ou moins tard, en sorte que, par exemple, on chercherait vainement aujourd'hui dans l'imagerie française ce que l'on trouve abondamment encore dans l'imagerie russe.

Considérée dans son ensemble, celle-ci présente deux aspects distincts : elle est à la fois décorative et anecdotique, ce qui indique l'existence chez les peuples russes d'un sens du pittoresque très développé, légué par les Byzantins et entré pour ainsi dire dans le génie même de la nation.

La décoration se rencontre partout, aussi bien autour des portraits du Tzar et de la Tzarine, ornement de toutes les *izbas*, qu'autour des compositions allégoriques et des scènes de la vie locale; c'est pour ainsi dire le complément obligé de l'image, au moins à certaines périodes ou pour certains imagiers. Et ce qui prédomine dans cette décoration, c'est le bois et la faïence, je veux dire les fonds imitant les carrelages et les découpages rappelant les avant-toits des maisons paysannes. La fantaisie ne s'y exerce pas comme sur les objets mêmes de la vie usuelle, comme sur ces multiples ustensiles en bois rouge et or, qu'il s'agisse de chandelier ou de sucrier, comme sur ces étoffes aux fonds éternellement blancs et aux décors éternellement rouges qui meublent si bien les intérieurs du pays. L'image, plus sobre, ne connaît point cette richesse, et cela s'explique : il faut bien laisser une place au sujet lui-même.

L'estampe russe, comme la plupart de ses congénères,

paraît avoir eu deux périodes : la période de la gravure, bois ou cuivre, la période de la lithographie.

Avec la gravure, c'est la feuille de colportage, ce sont les estampes grises de tonalité, grises de tirage, aux entailles larges et profondes, aux perspectives problématiques, aux végétations bizarres et singulièrement tourmentées, aux arbres qui s'élèvent



DANSE PETITE RUSSIENNE

Une montagne est haute, l'autre basse ; un amoureux est loin, l'autre près. Voici mon amante, ma chérie aux yeux noirs.

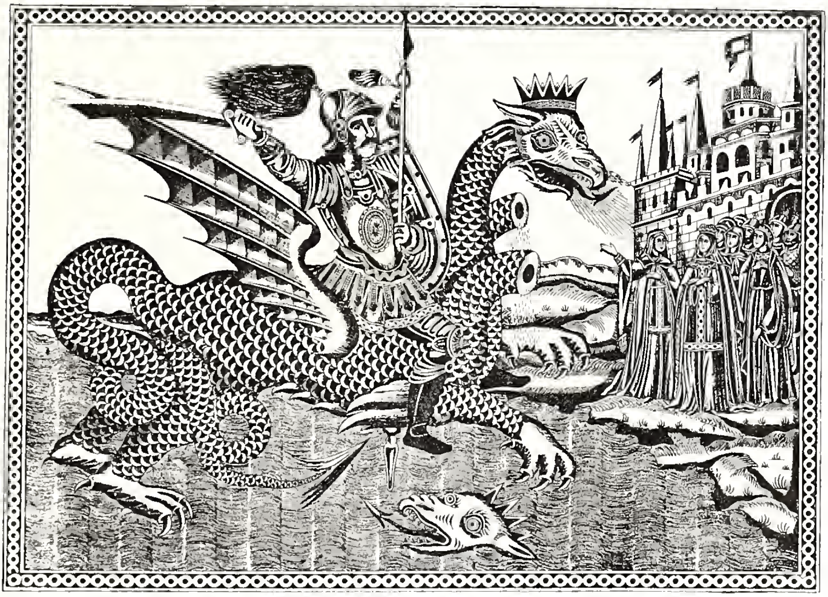
Je l'aime beaucoup mon amante aux sourcils noirs. Chez cette lointaine il y a des bœufs et des vaches, et chez cette voisine il y a des sourcils noirs.

Eh bien ! Voilà, quelle que soit ma chérie aux noirs sourcils, c'est la brune que j'aime.

comme des balais ou qui s'étalent en lamelles coniques à l'instar des produits exotiques, — il y a toute une esthétique du sapin vraiment pittoresque, — aux terrains creusés qui apparaissent tantôt comme les sillons d'un champ récemment labouré, tantôt comme un tapis tigré. Travail symétrique, barbare et naïf, marquant bien les creux et les encoches du burin, mais qui, par une certaine recherche constante de l'effet, du décor,

par le soin spécial apporté à certains détails, par les fleurs et les petits arbustes dont le sol est piqué en ses sillons, en ses lignes de végétation, indique cependant la connaissance, la compréhension, d'une esthétique déjà plus raffinée.

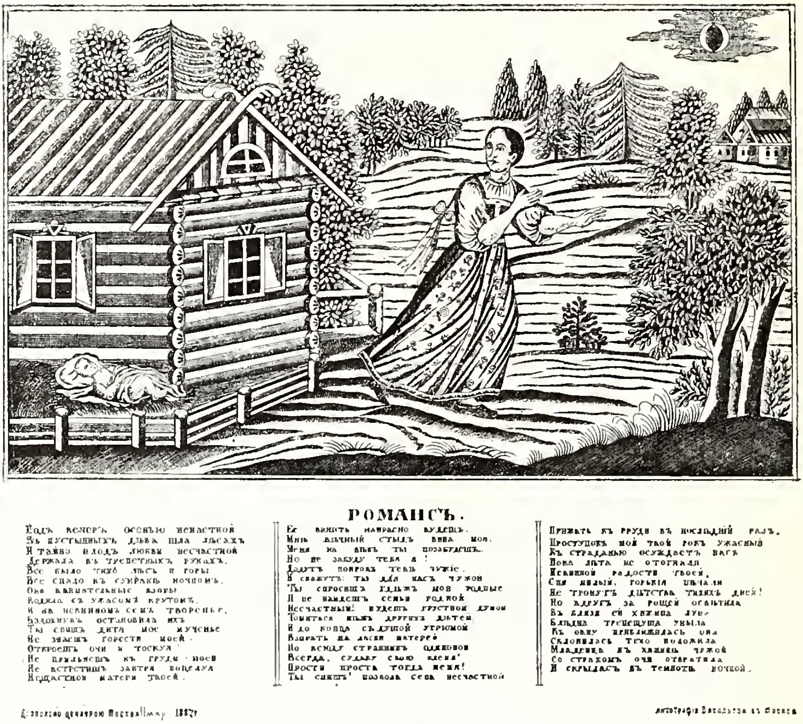
De tout cela résulte un ensemble parfaitement inhabile au point de vue du métier, mais très attirant en soi par ce déve-



Le glorieux, fort et vaillant chevalier Jaroslaw Lazarewitch chevauche sur un merveilleux grand dragon ailé à trois têtes, et la charmante princesse Anastasie Vochramiejewna vient à sa rencontre.

loppement pour ainsi dire inconscient du décor, du contourné, du fouillé, qui paraît être vraisemblablement la caractéristique de l'art russe. Fait à noter, ces bois primitifs restent presque toujours en épreuves noires, leur couleur est dans l'aspect présenté par la feuille elle-même, sans qu'on ait cru devoir demander un surcroît de relief à des patrons découpés, ainsi que cela s'est pratiqué et se pratique encore, habituellement, dans les pays latins.

Avec la lithographie, tout au contraire, ce sont les composi-



ROMANCE

Un soir pluvieux d'automne, une jeune fille allait par la forêt déserte portant en secret le fruit de son roman. Elle le tenait dans ses mains tremblantes. Il régnait un grand silence : la forêt et les monts, tout dormait dans l'obscurité de la nuit. Elle regardait autour d'elle avec terreur; subitement, elle tourna ses regards sur l'enfant. « Tu dors, enfant, mon tourment, et tu ne connais pas ma peine. Tu ouvriras les yeux, et, pauvre, tu ne prendras pas mon sein; demain ne t'embrassera plus ton infortunée mère. Tu la maudiras en vain, moi j'aurai la honte éternelle, car la faute est à moi. Moi, tu m'oublieras pour l'éternité; mais moi je ne t'oublierai jamais. Toi, des étrangers te protégeront; tu demanderas où sont tes parents, et tu ne trouveras pas de famille, infortuné! Tu seras triste auprès des autres enfants, et jusqu'à la fin, l'âme en détresse, tu regarderas les caresses des mères. Partout, tu seras seul voyageur, et tu maudiras toujours ton sort : pardonne, pardonne-moi alors! Tu dors; laisse-moi, infortuné, te poser une dernière fois sur mon cœur. Le crime est mon fait, ton sort est déplorable. Tant que les années de ton innocente joie n'ont pas passé, dors, mes amours! le chagrin ne troublera pas les paisibles jours de ton enfance ». Mais voici que, hors du bois, la lune a éclairé la chaumière voisine. Pâle, tremblante, la jeune fille s'est approchée de la fenêtre, elle s'est penchée, a posé sans bruit l'enfant près de la chaumière d'autrui. Avec terreur elle a détourné les yeux et s'est enfoncée dans les ténèbres de la nuit.

tions coloriées qui prennent le dessus, soit qu'on reproduise les anciennes images, populaires depuis deux siècles, soit qu'on se

lance dans des sujets plus compliqués, aux arrangements plus habiles, quoique moins typiques, aux ronds, aux ovales, à toute cette ornementation particulière à notre époque et sans caractère bien défini.

Si le métier, le travail de fond, ne tient plus qu'une place secondaire, l'effet se trouve dans la couleur, dans la façon



CHANSON

Dans les fourrés, dans les fourrés verts a poussé une herbe comme le velours, et se sont épanouies, se sont épanouies les fleurs. De cette herbe, je nourrirai mon cheval, je le nourrirai et je le bouchonnerai. Et puis, je le mènerai, je mènerai le cheval à mon père.

Ah! monsieur mon père, reçois favorablement mes paroles. Ne donne pas, ne me donne pas en mariage à un vieux; le vieux, je le déteste mortellement. Avec le vieux, avec le vieux, je n'irai pas me promener. Donne-moi à quelqu'un de mon âge, et avec lui j'irai me promener.

dont les tons sont superposés les uns aux autres en lignes bien droites, avec des ciels aux colorations intenses, aux rouges, aux bleus, aux jaunes éclatants, avec des terrains d'un vert qui ferait le bonheur des bestiaux du pays. Toutes les anciennes estampes ainsi reproduites, ainsi présentées sous une forme nouvelle, sont encadrées d'un large filet rouge qui tranche d'une façon assez habile sur l'ensemble de ces tonalités. Il y a

quelques années encore, ces tirages coloriés étaient mats, de ce mat particulier aux peintures d'autrefois, et, ainsi présentées, les estampes avaient une saveur que le brillant vernis de la chromolithographie, actuellement en honneur, leur enlève quelque peu.

Les compositions nouvelles, non seulement n'offrent pas le même caractère, mais se remarquent immédiatement tant par le choix des sujets que par la facture générale. Le paysage y prend une place capitale, le motif n'est plus aussi compliqué; souvent, on verra ainsi deux personnages en pleine nature, arrangement que l'on chercherait vainement dans l'ancienne imagerie; ce sont des chansons illustrées, des écrits poétiques, des histoires quelconques, russes par les personnages, par le costume, mais entrant bien moins dans l'intimité des mœurs. Lorqu'un peuple se civilise, lorsqu'il cherche à donner à son art une forme plus moderne, immédiatement les particularités locales disparaissent : c'est là un fait regrettable, mais universellement constaté.

Les estampes de la période actuelle subissent, du reste, bien plus qu'autrefois, les influences étrangères. En parcourant les anciens recueils on sera surpris de voir combien l'Allemagne, par exemple, si puissante à d'autres points de vue, a peu déteint sur l'image russe, du moins sur certains centres de production comme Moscou, restés purs de tout élément exotique. En Livonie et en Esthonie le genre Épinal fut peu développé; il est même singulier que le pangermanisme n'ait pas eu recours à un moyen de propagande dont les effets ont été quelquefois irrésistibles.

Par contre, l'influence allemande a marqué au point de vue du métier, du procédé, durant la période de l'introduction de la lithographie, alors que l'on a commencé à reproduire sur pierre les anciennes gravures sur bois. Dans l'ensemble on trouve même des images où tout, travail, sujet, personnages, se ressent



PORTRAIT DU TZAR ALEXANDRE III ET DE LA TZARINE MARIA FEODOROWNA

Image populaire, sortant des fabriques de Moscou, d'après l'original en couleurs.

de l'école germanique, présentant le trait mièvre, les contours pénibles de la lithographie industrielle.

D'autres influences sont également visibles, mais celles-là, tout extérieures, se sont exercées sur le coloris des compositions : tels sujets idylliques apparaissent comme des chromos italiennes, avec des colorations fondues, avec des tons sur tons,



Le fort, vaillant et courageux prince Jean, fils de l'empereur Vislav Andranovitch, chevauche sur un loup gris. Il emmène avec lui un oiseau brillant et la charmante Hélène, montée sur un cheval à crinière d'or.

avec des expressions d'un sentimentalisme oriental, choses inconnues à l'art autochtone, fait de rudesse, de heurté, aussi bien dans le coloris que dans la pose et l'attitude des personnages. Et cet exotisme se répand, aujourd'hui, sur toutes les productions graphiques quelles qu'elles soient. Au lieu des anciens portraits du Tzar et de la Tzarine dans les merveilleux encadrements byzantins d'un style si particulier, — telle l'image ici reproduite, — on fabrique à Moscou même des chromos où



Дозв. ценз. Москва 18 января 1889 г. — Литогр. И. Д. Сытина и К°, въ Москвѣ

Воздушное Путешествіе.

Вотъ какъ въ трубу вылетаютъ, Кридиторовъ удивляютъ.

Карлъ Карлычь Ахъ моя, моя, Сергѣй Өаминнишна, постой куда твоя летаетъ, твой должна моей десяти тысяча, О еще и Петеа Тееентьевна, летаетъ постой, постой, Петра Терентьевна твоя моей должна дватцать тысяча. Ай, Ай, Ай, и Сергѣй Прохоровна вылезаетъ, Сергѣй Прохоровна, ворочайся назадъ, нелетай, уплата моя хочетъ, твоя должна моей пятьдесять тысяча, ворочайся, ворочайся, вcѣ ворочайся. Ой, моя неслушаетъ, Караулъ, Караулъ, летаетъ. Караулъ, летаетъ, моя деньга проподаетъ, Караулъ держи ихъ, дeнига много нанихъ, Караулъ Караулъ

Должники, Прощайте батюшка Карлъ Карловичь, чувствительно благодарны заодолженіе, ужъ, необезсудте, сами видите, чемъ богатѣ тѣмъ неади услужить Вамъ, прощайте батюшка Карлъ Карлычь. Моя нехочетъ прощать ворочайся вcѣ ворочайся, Караулъ, Караулъ, держи ихъ.

Прохожій Полно тебѣ немѣцкое благородіе глодку, то задорма надрывать, теперича ужъ ихъ не какой караулъ недогонитъ, ишь какъ шипко летятъ, ужъ теперь шабашъ, денежкомъ-то надо поклонится.

LES VOYAGEURS AERIENS

(*De quelle façon ils s'envolent par la cheminée à la surprise de leurs créanciers.*)

* Sur les légendes placées au-dessus des personnages on lit, en commençant par la gauche : « J'ai bu beaucoup de vin : c'est pourquoi je m'envole par la cheminée. — Moi, mon Annette a mangé tout mon capital. — Moi, j'ai beaucoup aimé les cartes et perdu tout ce que j'avais. »

— « Voici Karl Karlitch. Ah! mon Serge, ma Faminichna attend pour voir où la tienne vole. Elle doit à la mienne dix mille roubles. Oh! voilà encore Piotra Terentievna qui vole. Attends! attends! Piotra Terentievna, la tienne doit à la mienne vingt mille. Aïe! Aïe! Sergienne Prohohovna qui débouche. Sergienne Prohohovna, reviens, ne vole pas, il faut que tu me paies, la tienne doit à la mienne cinquante mille. Reviens, reviens, revenez tous! Oh! la mienne n'écoute pas. Halte-là, halte-là! Elle vole toujours. Halte-là, halte-là! La mienne vole, mon argent se perd; allons, allons, arrêtez-les, elles doivent beaucoup d'argent. Adieu vos débiteurs, Karl Karlovitch. Nous remercions cordialement pour l'emprunt. Excusez, vous voyez vous-même : plus on est riche et plus on vous rendra service. Au revoir, père Karl Karlovitch. La mienne ne veut pas dire au revoir. Revenez tous, revenez! Halte-là, arrêtez-les. »

Un passant dit : « Assez crié, noble Allemand, tu t'égosilles en vain! Maintenant, aucun halte-là ne saurait les arrêter. Regarde avec quelle rapidité ils volent. Adieu l'argent! Il faut saluer. »

les Impériales Majestés se trouvent entourées d'attributs essentiellement français : draperies de velours, manteaux de pourpre et d'hermine, couronnes de laurier, aigles aux ailes éployées ayant une parenté étroite avec les aigles du Louvre et les armoiries du second Empire.

Ainsi, tout tend à dépouiller l'estampe russe de sa grande allure décorative, de son originalité de facture et de sujet. La noter, l'étudier avant qu'elle disparaisse, avant qu'elle vienne se fondre dans la grande fabrique internationale, n'était donc point inutile, et c'est la raison de cet article.

II

Après les procédés, les sujets ; après l'apparence extérieure, les particularités intimes. Nous avons vu l'enveloppe ; il faut pénétrer jusqu'au cœur.

Qu'est-ce que popularise et glorifie l'imagerie russe, celle vraiment digne d'être considérée comme l'expression du génie national ?

Ouvrons les albums de la maison Sitine, de Moscou, ces recueils de feuilles détachées et diverses donnant un aperçu de tout ce qui a été publié dans le domaine de l'estampe depuis le commencement du siècle.

D'abord, c'est une sorte de dualité du texte et du dessin : on n'a pas seulement devant soi une histoire en images ; à côté, je veux dire au-dessous, se développe tout un thème littéraire, car ceci est une particularité qui vaut la peine d'être retenue, l'image russe paraît avoir ignoré ces légendes qui s'échappent de la bouche des personnages, si fréquentes en France et en Allemagne durant une certaine période. Ce thème littéraire, le plus souvent une poésie, est lui aussi un tout complet : non seulement il pourrait se vendre isolé, mais quelquefois il

semble avoir une allure indépendante, comme si l'on s'était amusé à joindre un texte à d'anciennes gravures.

Ceci dit, revenons à l'image elle-même.

En premier lieu, les allégories, les proverbes, les scènes de la vie intime, les mœurs locales. Voici l'attaque du traîneau en pleine forêt par des loups décharnés et raides comme le bois dans lequel ils ont été taillés; le beau cosaque de la garde faisant danser aux jeunes filles le *chorovod*, danse orbiculaire qui se retrouve sans cesse sur les estampes; voici les jeunes filles à la coiffure encore si caractéristique, filant à la lueur d'une petite *latte*, flambeau de bois enduit de résine; le couronnement des jeunes garçons, rosières du sexe mâle, par les filles du village; les montagnes de glace à la foire, toute grouillante d'un public bizarre; la visite nocturne de l'amoureux à sa fiancée, vieille coutume du moyen âge qui s'est perpétuée dans certains cantons suisses et dans la Forêt Noire, partout connue dans les contrées germaniques sous le nom de *kiltgang*. Voici les intérieurs de *traktirs*, sortes de « traiteurs » chez lesquels un grand orgue à remontoir, de midi à minuit, ne cesse de moudre des airs; les danses paysannesques aux sons d'orchestres nationaux, violon, guitare, zither; voici les traîneaux chargés de sapins pour la Noël, les *drochkis* microscopiques filant comme le vent sous la conduite de leur *izvochik*, ce prolétaire du fouet flottant dans sa robe à larges plis, tandis que les chevaux, la tête passée dans l'arc qui rejoint les brancards, prennent facilement l'attitude de carcans ailés; puis encore les *troïkas*, dont on entend, par anticipation, les grelots joyeux; puis tous les types de la rue : les débitants de thé, de bière, de pain d'épice, de figues en chapelets, les marchands de journaux au portefeuille gonflé de gazettes; les moujiks en casquette noire, en longues bottes, en tablier blanc, les mendiants, loqueteux, suppliants, hirsutes, plus sales que les mendiants espagnols, et affichant,



ТРУДОЛЮБИВЫЙ МЕДВѢДЬ

Увидя что мужикъ трудится надъ дугами
Исъ прибылью большой сбываетъ онъ ихъ срукъ
А дуги нада гнуть съ терпѣньемъ и невдругъ
Медвѣдь задумалъ жить такимиже трудами
Вдругъ полѣсу пошолъ итрескъ истукъ
Что слышно заверсту медведя все проказы
Орѣшнику березнику и вязы
Мой миша погубилъ несмѣтное число
А миши недается такое ремесло

Идетъ нашъ миша къ мужику просить совета
Иговоритъ ему что запричина эта
Деревьевъ много я ломать могу
А не согнулъ какъ ты неодного въ дугу
Скажи мой кумъ любѣзный и соседъ
Въ чемъ главное твое уменье
А вътомъ сказалъ мужикъ въ ответъ
Бываетъ много и трудовъ данетъ даразуменья

Дозволено цензурою Москва 11 мар. 1867 г — Литографія Васильева въ Москвѣ

L'OURS LABORIEUX

Ayant vu un paysan se fatiguer à courber du bois pour faire un attelage et le vendre à gros profit, ayant remarqué que le bois doit être courbé lentement et patiemment, l'ours se prit à penser qu'il pourrait bien s'occuper à pareille besogne. Aussitôt, dans le bois, s'éleva un grand bruit, un fracas tel qu'à une verste loin, on entendait les efforts de l'ours. Noisetiers et saules, l'ours cassait tout en quantité innombrable. Le métier ne lui réussit point. Notre ours courut chez le paysan lui demander le pourquoi de son insuccès. « Je puis briser beaucoup d'arbres, » lui dit-il, « et je n'en ai pas encore courbé un seul comme toi. En quoi, cher voisin, consiste donc ton savoir? » — « En ceci, » lui répondit le paysan, « qu'on se donne souvent beaucoup de peine, mais que c'est chose inutile si l'on manque de jugement. »

au lieu de la fière gueuserie de ces derniers, une sorte de résignation religieuse; les juifs sordides, sentant encore le bouc, à la barbe en broussaille, à la grande houppelande rapiécée; les colporteurs qui voient les paysans se jeter sur leur marchandise comme la pauvreté sur le monde. Feuilletez ces estampes, et rien de ce qui touche à la rue, à la vie populaire,



CHANSON SUR L'HYDROMEL ET LE GINGEMBRE

Voici que le vieux Simon faisait bouillir de l'hydromel avec du gingembre. « Voici, disait-il, de l'hydromel et du gingembre gratis, car je ne prends pas d'argent. Réunissez-vous, vieux et vieilles, pour le goûter quand il est cuit; et moi, en vous regardant, je chanterai joyeusement. Accourez-tous pour m'écouter et boire mon hydromel. »

Voici qu'arrive le viellard Ulas; il goûte le premier. Après lui accourt Duvara, mais il trébuche et tombe.

Uazar a débouché; il convoque les acheteurs. Le vieux Igor est venu, et ils se sont mis à boire de l'hydromel. Est venue aussi la tante Jenina, qui en a acheté pour un sou; est venu le vieux Martyn, il a donné un kopeck pour une chanson; est venue la tante Aryna, elle a bu de l'hydromel et a vanté sa qualité; est venu le vieux Jelizar, il s'est pourléché les doigts et les lèvres; est venue la tante Aksinia, elle a empifré force hydromel; est venu le vieux Abraham, et il a tout pris avec le gingembre.

Alors a fondu sur lui le vieux Boris, et ils se sont battus pour l'hydromel. Est venu le vieux Vavil, et sur le sort de l'hydromel il a geint. Le vieux Prorochest accouru et s'est mis à soupirer après le miel. La tante Domna, elle aussi, est arrivée et s'est mise de pair avec le gingembre. Le vieux Abrosin est venu; il s'est fâché et a jeté l'argent. Le vieux Hedou est venu, il n'a fait qu'ouvrir la bouche. Le vieux Oustine est venu et s'est mis à cracher.

Voici le vieux Simon; chaque jeune homme dira qu'il a tout vendu avec le gingembre et qu'il a chanté sa chanson jusqu'au bout.

ne vous sera désormais étranger. Allégories, fables, dialogues, conversations entre l'homme et les animaux, avec une prédilec-

tion marquée pour l'ours, tout cela accapare tour à tour le graphique.

Maintenant, autre face, voici les sujets héroïques, avec les personnages plus ou moins habituels à toutes les légendes chrétiennes; les centaures et les animaux monstrueux, Saint



LE BRAVE ET VAILLANT PRINCE BOVA AVEC LE VAILLANT POLKAU

Le prince Bova ayant défait trois mille ennemis se bat avec le vaillant Polkau. La lutte est tellement acharnée que la terre en tremble. Mais Bova triomphe de Polkau, le jette à terre, et s'empare de son royaume.

Georges et le Dragon, la Mort et le Chevalier. Dans ces compositions la gravure sur bois se montre avec les tailles amusantes des xylographies primitives, à moins que — tel est le cas pour le Chevalier emportant sa donzelle (p. 197) et pour le prince Bora reproduit ici même — le bois n'ait été remplacé par un mauvais report lithographique, par ce mince travail de plume qui enlève au dessin toute originalité. Sur ces estampes, la Mort ne manque pas d'allure. Assurément

elle est d'importation germanique, elle est venue par les ports de la Baltique, mais son rictus est particulier : il convient bien au pays où le choléra accompagne presque toujours la famine, où les indigents meurent d'inanition au bord des chemins, où



LE BRAVE ET VAILLANT SOLDAT ANIKA

Il part en campagne et provoque l'ennemi. La Mort vient à lui et lui dit : « Homme, je suis venu pour te perdre ». — Le soldat la regarde en riant et répond : « Qui es-tu? une amusette ou une ivrognesse? Je ne crains ni toi ni ta faux, je suis le brave soldat Anika, celui qui a vaincu tant de rois et tant de valeureux ennemis. Et toi, qui es-tu? ». — « Moi, je suis venue pour ta perte », répliqua la Mort. Aussitôt Anika sentit qu'il perdait ses forces et il se mit à implorer celle-ci qu'elle lui accordât encore un certain temps : ne fût-ce qu'un an? La Mort lui répondit : « Pas même une demi-année. » — Alors le guerrier demande trois mois; mais elle ne lui octroie pas même trois semaines. Ce que voyant, Anika réclame un sursis de trois jours pour distribuer son or, son argent et ses pierres précieuses, mais la Mort lui répond : « Tu as eu beaucoup de temps en ce monde, pourquoi n'as-tu point partagé avec les pauvres? je ne te donnerai pas même trois heures. » Et comme Anika les réclamait pour prier Dieu : « Pas même trois minutes », lui répondit la Mort, et elle lui trancha la tête.

Tout aussitôt Anika tomba de cheval et mourut.

souvent le paysan s'est vu réduit, pour nourrir ses chevaux, à leur donner le chaume couvrant ses habitations, où, pour tout dire, une sorte de fatalisme bizarre pèse lourdement sur les masses populaires; où le moujik regarde brûler son *izba* sans essayer de lutter vigoureusement contre le fléau; où il laisse

les criquets dévorer ses récoltes, pour ne point s'opposer à la colère de Dieu.

Après les légendes, l'imagerie historique et militaire, avec les épisodes connus, avec les grandes figures, avec son accessoire



LE RETOUR DANS LA PATRIE

L'Invalide. — Votre régiment est arrivé. Eh! quoi, c'est une sotte nation, je vous l'ai dit. Chaque fois que Fedor fait un mouvement, il y a un ennemi de moins. C'est un jeune homme valeureux, un vrai soldat russe. Hurrah! Hurrah! Nous boirons à sa santé, je vous invite dans notre caserne. Nous avons bu à votre départ et à votre retour, à plus forte raison ce n'est pas un péché de boire aujourd'hui.

habituel de revues, d'entrées triomphales, de batailles sanglantes. On retrouve là les généralités qui fournissent les fabriques d'Épinal du monde entier : les adieux d'une recrue, le retour du soldat au domicile paternel où le reçoit le vieux père, vétéran des grandes guerres du siècle; le soldat blessé soigné sur un tambour, le soldat décoré de la main du souverain, le soldat adoptant l'enfant trouvé, que sais-je encore! Mais ce qui abonde surtout ce sont les revues, grandes plan-

ches sur lesquelles, régulièrement, caracole au premier plan un général fortement empanaché, à la taille élevée, tandis que, dans le fond, défilent des troupes lilliputiennes, raides et symétriques comme des soldats de plomb, aux gestes stéréotypés, à l'alignement impeccable. Très certainement, les dessinateurs de ces planches se sont inspirés des nombreuses images du Consulat et du premier Empire sortant des ateliers de chez Jean, qui toutes, également, se font remarquer par leur général aux proportions gigantesques. Ce ne sont pas seulement les mêmes poses, ce sont aussi, quelquefois, les mêmes ornements, les mêmes bicornes, tant l'imagerie militaire française de la première période du siècle a déteint sur ses congénères des autres pays.

A l'imagerie militaire se rattachent, comme partout, les estampes patriotiques, mais ici plutôt allégoriques que caricaturales, quoique, évidemment, toujours conçues dans un esprit hostile à l'envahisseur. Et, disons-le, si la France a influé sur les sujets purement militaires, toutes les satires graphiques antinapoléoniennes sont la copie des feuilles gravées qui paraissaient en Allemagne, en Angleterre, en Hollande. Bien mieux, le plus souvent ces estampes n'ont de russe que la légende, car les ateliers d'Amsterdam, de Nuremberg, d'Augsbourg, étaient de véritables officines internationales d'où sortaient, pour la vente en tous pays, les pamphlets illustrés destinés à combattre le « tyran ».

L'imagerie russe a eu, elle aussi, ses héros, ses figures de prédilection : durant longtemps, ce fut Pierre le Grand, dont les portraits dans toutes les chaumières tenaient la place du Petit Caporal en nos contrées, Pierre le Grand et ses auxiliaires, les illustres comme les obscurs. Car, autour des grands hommes, il y a toujours un rayonnement génial, et, de même que l'art et la légende ont immortalisé en France le grognard, le mamelouk, le fantassin des Pyramides, le cuirassier de Bo-

rodino, le lancier de Poniatowski, le grenadier de Waterloo, de même l'estampe populaire russe a placé sur un piédestal le cosaque du Don, le zaporogue, le strélitz, le soldat discipliné à l'européenne, le dragon, le simple canonnier.

Peu à peu cette fièvre s'est calmée, le côté militaire n'a plus absorbé à lui seul les burins populaires; l'image s'est tournée vers les intellectuels, vers les grandes figures des let-



Le général d'artillerie Alexis Petrovitch Jermolof dans les régions du Caucase en 1824.

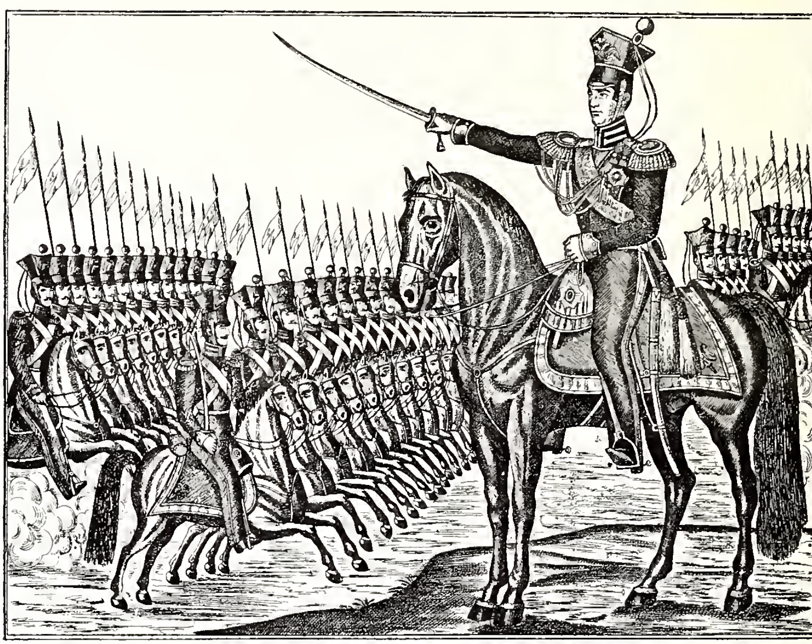
tres et des arts; on a vu des compositions d'un heureux effet d'un très habile arrangement, populariser Wereschagine ou Tolstoï, par des portraits entourés de scènes se rapportant à leurs œuvres. Faut-il se féliciter, faut-il se plaindre des progrès accomplis par l'imagerie populaire? Je pose la question sans chercher à la résoudre.

Mais il est curieux de voir la transformation actuellement subie par l'Épinal russe, partant de la taille grossière du bois

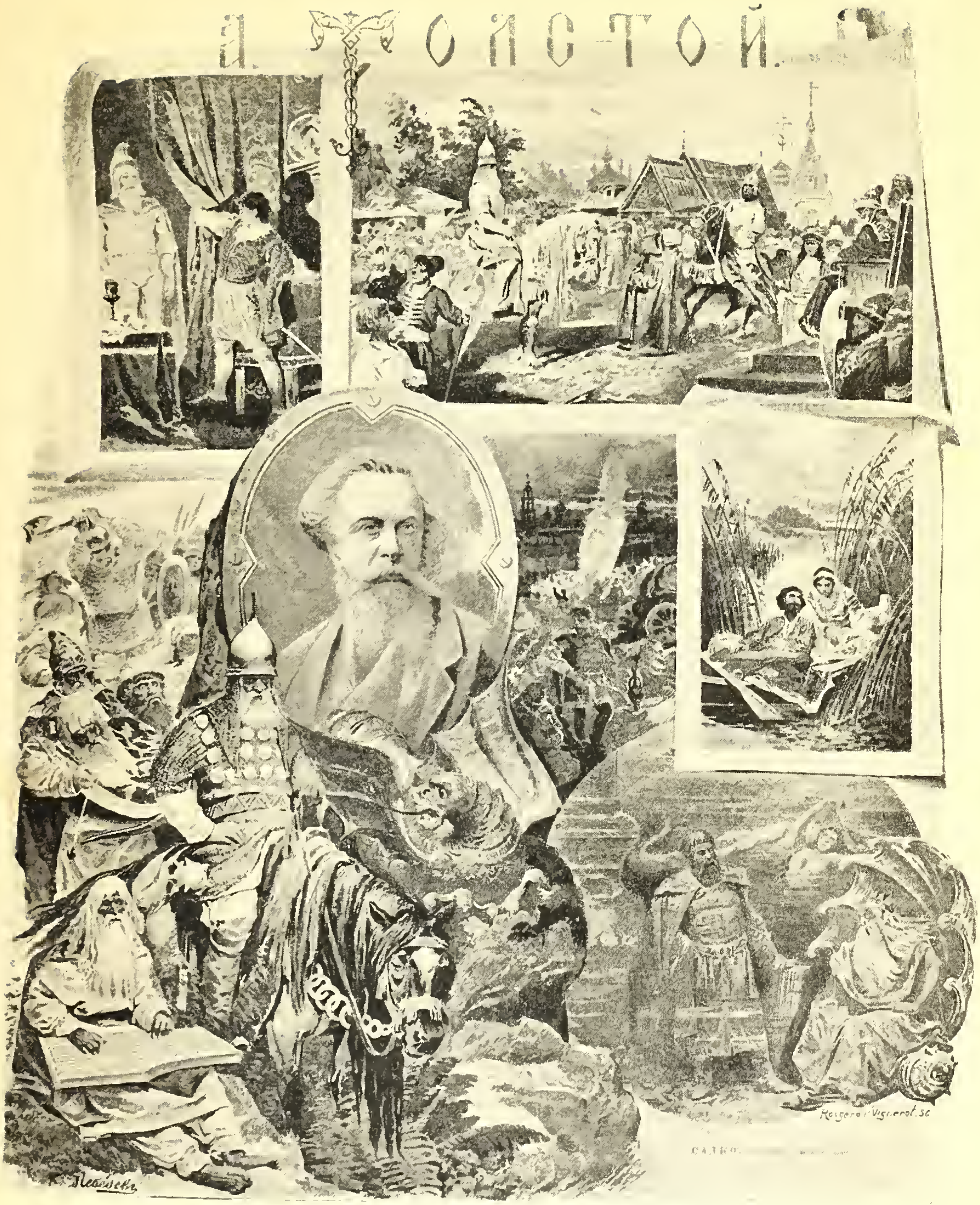
pour aboutir aux images à effet, comme le Tolstoï ici reproduit, après avoir subi des influences multiples, après avoir fait des emprunts, dans sa période encore primitive, au grotesque italien et espagnol, après être venu au gracieux, au coquet, après s'être amusé à copier, ce qui est un comble, les têtes à la Greuze ou à la Fragonard, les jeunes filles au chat, au chien, à l'oiseau, à la rose.

Et dire qu'il se trouve encore des gens pour méconnaître l'expansion de la France au XVIIIe siècle!

JOHN GRAND-CARTERET.



SON ALTESSE IMPÉRIALE LE GRAND-DUC CONSTANTIN NICOLAÏEVITCH.



A. TOLSTOÏ

Reproduction d'une image populaire en couleurs publiée à Moscou, donnant les scènes et les personnages de ses œuvres.

1. Don Juan. — 2. Duel du boïar Morozof avec le prince Wiazemski. — 3. Alexandre Popovitch. — 4. Popovitch et la princesse enlevée. — 5. Sous les armes, simplement mis, en mâchant un morceau de pain. — 6. Par une chaude matinée le grand père Ilia passe par la forêt. — 7. Satko en visite chez le roi des mers.

BIBLIOPHILIE MUSULMANE

NOTES D'UN PROFANE A L'EXPOSITION D'ART MUSULMAN

Makrisi, qui fut une sorte de Pausanias de l'Islamisme, donne d'étonnantes descriptions des peintures qu'il a vues ; elles nous montrent les Arabes très versés de bonne heure dans la connaissance du dessin, du coloris, de la perspective. Si l'on en doutait, il suffirait d'ouvrir les riches et rares manuscrits qui figurent à l'Exposition de l'Art Musulman.

Passons sans nous attarder devant tant de merveilles exposées, tendues aux murs, étalées sous les vitrines, tapis, tentures[1], armes, koubbas, faïences, et arrêtons-nous devant quelques spécimens du livre, du manuscrit, de la miniature : il y a des raretés, et elles valent de les regarder à loisir.

Ouvrons d'abord ce volume rapporté de Samarkande par M. Édouard Blanc. Il contient deux manuscrits illustrés par de curieuses figures astronomiques, faites par des artistes boukhares. La première partie est un texte arabe intitulé *Tawaïri Souheïlia*, le Cercle des Astres, ou *El-Alm-Kheïb*. La seconde partie est une traduction persane datée de l'an 1200 de l'hégire. L'auteur est Saïd-Houssen Akhlati.

La richesse des pages, que couvre un quadrillage multicolore et doré, contraste avec la pauvreté tout élémentaire des dessins. Le manuscrit est écrit avec un soin méticuleux et avec un goût d'artiste. On dirait des tableaux patiemment dressés pour quelque statistique céleste en colonnes régulières, où les traits noirs des caractères avivent l'or des majuscules sur les réglures rouges et vertes des marges.

Les dessins sont maladroitement exécutés et ne rappellent en rien l'exquise finesse des manuscrits voisins. Cela semble de l'imagerie populaire : on croirait feuilleter l'album des élucubrations de petit Bob.

1. Les magasins de la place Clichy ont exposé dans cet ordre d'idées des pièces véritablement surprenantes : quelques-unes ont des dessins naïfs et pittoresques comme de véritables imageries populaires.

Ici, un dompteur, quelque héros céleste, maîtrise un dragon dont la croupe se contourne en replis tortueux. Avec sa robe jaune, avec son casque pointu rouge sur son crâne trop petit pour sa grosse tête, comme s'il n'avait pas de cervelle, il a l'air peu imposant. L'œil est plus mort que celui du poisson qu'il étrangle, et le nez apparaît résigné, au-dessus de la bouche bêtement ouverte. Quant aux jambes, elles ont tout juste l'élégance et le modelé qui caractérisent les grosses bottes des égoutiers.

Regardez aussi cette bonne femme : on la dirait pochée par un petit



FIGURES ASTRONOMIQUES

Pour le manuscrit arabe *Tawaïri-Souheïlia* (le Cercle des Astres).

garçon bien sage qui s'est appliqué. C'est une déesse qui, tout comme Orphée, attire au milieu des étoiles les poissons de l'air. Des flammes sortent de sa chevelure noire et soyeuse; quatre coups de pinceau dessinent le nez en courge, la bouche, les yeux qui louchent. La longue robe est violette. Elle étend les bras, pareille à une écuyère de cirque qui salue, et elle paraît soulever un phoque avec son ventre, tandis qu'elle en terrasse un autre sous ses pieds. Celui qu'elle porte avec son estomac, et qui est garni de multiples nageoires, a sur sa panse, collée comme un pain à cacheter, une tête jaune de lionne. Bizarre et déconcertante esthétique! On retrouve

à une autre page cette même déesse ou sorcière, mais seule, sans phoques, les bras toujours étendus comme dans un appel. Est-ce pour lui obéir que les phoques sont venus? De quelle constellation est-ce là le symbole mystique? Au point de vue de l'art, peu nous importe, mais quelle décevante découverte, dans ce manuscrit tout doré et richement enluminé : des têtes de poissons, faites d'un petit rond dans un grand, et d'une virgule!

Le poisson a longtemps eu un caractère de symbole sacré. On sait à quel hasard d'initiales il dut de représenter le Christ : toujours est-il qu'il était figuré, charbonné sur tous les murs. On le voit gravé dans une nuée de flèches, sur une des marches de l'escalier de la mosquée, à Kairouan. L'islamisme a rapporté d'Orient quelques pratiques et quelques croyances du catholicisme. Peut-être est-ce le caractère religieux du poisson qui l'a fait choisir pour une des épreuves qui accompagnent la cérémonie du mariage musulman. On donne aux mariés un poisson dans le gosier duquel on a introduit un clou. La mariée lui coupe la queue et le marié essaye de lui couper la tête, mais le couteau rencontre la résistance du clou, et l'époux doit déclarer sa femme plus maligne que lui, en renonçant à son découpage.

Les autres images ne sont guère moins réjouissantes. Ici c'est une magicienne vêtue d'une robe violette et de bas rouges rayés. La figure est poupine et étonnée. Les bras sont levés. L'un tient un bâton recourbé, une sorte de *lituus*; l'autre disparaît dans une ample manche qui retombe depuis le poing jusque sur le sol, en s'évasant à la façon de quelque manche pagode aux proportions exagérées, ce qui fait ressembler cette figure au dimanche tel que l'a bizarrement décrit Victor Hugo :

> Le dimanche
> Tient le lundi par la manche;
> Le dimanche a le bras long!

Et cet autre, ce Centaure qui apporte dans l'astrologie arabe le ressouvenir de la mythologie grecque, et qui est peut-être un aïeul de Chiron, si drôle avec sa toque à rubans qui le fait ressembler à un Écossais sorti à cheval du château de *la Dame Blanche*. Le buste, revêtu d'une casaque rouge qui achève la ressemblance avec un jockey, se soude maladroitement au corps du percheron oriental. Le hardi homme-cheval tient un tigre par une patte comme on ferait d'un petit chat, le balance dans les airs et semble le fouetter avec une branche toute fleurie de roses; et c'est étrange, à la fois poétique et enfantin, cette conception du monstre mythologique se jouant avec les fauves en cueillant des fleurs.

L'autre partie du volume *le Cercle des Astres* est encore plus pauvrement illustrée par des figures d'une naïveté joyeuse. Ce sont toutes images de constellations célestes avec leur sens, leur influence indiquée par les formes matérielles dont la science les revêt; et l'imagination se reporte avec une délicate jouissance vers ce pays où le ciel est si pur et les étoiles si engageantes, que les prêtres chaldéens de jadis les prenaient pour des amies,

et montaient au sommet des hautes terrasses blanches qui dominaient la plaine sablonneuse et endormie pour passer la nuit en contemplation devant elles. Quelle main savante de liseur du ciel a tracé ces gauches figures où la pensée perce, pieuse et extatique, la grossièreté de la forme anguleuse et géométrique? Sous cette page, il eût fallu écrire : *Ceci est un dragon*, comme sous les œuvres de ce peintre dont parle Elien, et qui ajoutait à sa peinture : *Ceci est un arbre!* Voyez le dragon : il semble que le corps soit fait d'un tronc d'arbre mal équarri, aux extrémités duquel seraient fixées, par des entailles à mortaise, deux planches, l'une droite pour faire le cou, l'autre de biais pour la queue. La bête n'a que deux pattes sous le poitrail, figurées par deux allumettes que terminent deux petits cubes de bois, faisant office de sabots. Une boule est piquée sur le dos pour représenter les ailes. La tête est horrible et grimaçante, grinçante; des écailles vertes couvrent le tout, un panache rouge flotte au bout de la queue, et voilà bien la plus cocasse des figures apocalyptiques.

Les autres sont de même raides, grondantes, plus invraisemblables cent fois par leur coloris extravagant que les plus hardies tentatives de nos impressionnistes ou luministes. Ici les chiens sont couleur lie de vin, les poissons ont une tête à chaque extrémité de leur corps et des plumes aux nageoires. Au milieu d'un feuillet blanc, s'étale en aquarelle une puce monstrueuse qui a une queue frisée; plus loin, un homme jaune tient une fiole dont le fond s'est cassé, et il en coule à flots un liquide vert, comme d'une bouteille magique et inépuisable; ailleurs, un centaure au buste trop court tire à l'arc, et nous semble tout réjouissant parce qu'il a sur le crâne le bonnet que portent nos proviseurs de lycée aux grandes cérémonies; une tête séparée de biche, peinte en couleur lie de vin, regarde curieusement le goulot d'une grosse fiole, qui se penche vers elle, comme pour narguer son museau trop gros; des sphères inscrites dans des angles très aigus expliquent la théorie des éclipses, à côté d'une femme hiératique qui saute à la corde avec une grosse chaîne dorée, peut-être la chaîne des cœurs, non loin de deux éphèbes nus, tendrement enlacés. Les têtes d'animaux surtout sont nombreuses, et toujours peintes en couleur lie de vin qui leur donne un aspect bizarre de teinture inattendue, comme une peinture sur porcelaine dans laquelle la cuisson aurait amené les surprises les plus imprévues.

Tous ces animaux fantasques ne sont-ils pas de précieux documents sur les connaissances et les idées des Vieux Arabes en matière de zoologie? C'est leur histoire naturelle qu'ils ont illustrée en ces pages de fin vélin, tout comme c'est leur histoire naturelle que décrivaient et illustraient nos vieux moines, ou Philippe de Thauh, dans les curieux *Bestiaires* et *Volucraires* que le moyen âge nous a légués.

Et si l'on doutait que ces livres fussent faits avec tout le soin, le goût artistique, la fervente piété dont ces savants d'Orient étaient capables, il suffirait de jeter un coup d'œil sur les richesses raffinées du texte où les caractères s'enlèvent sur des fonds éblouissants d'azur et d'or avec des



SCHAH TENANT DEUX TIGRES, UN DANS CHAQUE MAIN, PAR LA PEAU DU COU

Reproduction d'après une miniature d'un manuscrit persan.
(Tout autour, en vers, l'explication du sujet.)

[1] L'écriture, nous dit un collectionneur d'art musulman, Hakky Bey, est ancienne et extrêmement difficile à déchiffrer. Quelques fragments seuls peuvent être traduits, ce sont les parties du haut. « Le Schah Bahram un des rois Sassanides est comme un dragon au milieu des batailles. Si le Schah prend avec ses mains un lion par la crinière, il le presse d'une telle force que les os lui sortent de la poitrine.
Devant la grandeur et la splendeur du Schah, tigres et lions sont comme une fourmi devant un dragon, etc. »

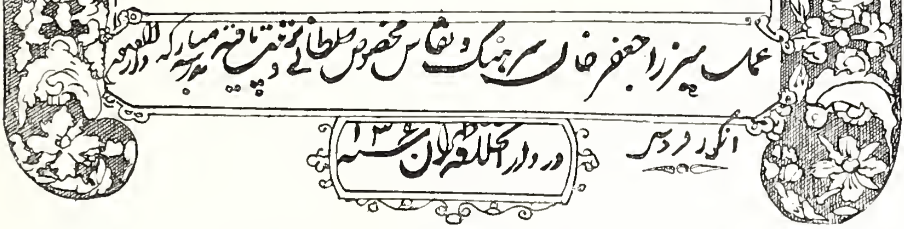


en-têtes de chapitres qui sont des splendeurs ; ils ont la forme d'ogives trilobées qui semblent des portes luxueuses de mosquées, où de fines arabesques s'enchevêtrent et se mêlent en réseaux ténus sur un champ étincelant, où des découpures bleues à reflets dorés viennent en saillie sur des marges de grenat et d'ocre vive.

Si ces manuscrits ne sont que curieux et fantasques par leur illustration, en revanche, voici de l'art exquis et délicat, dans ces deux manuscrits persans de la collection Édouard Blanc.

Le premier est un manuscrit des plus précieux. La reliure, très fragile, est une gouache friable avec des tons vert foncé sur lesquels se détachent des bouquets de roses et d'œillets qui lui donnent l'aspect des peintures sur vernis de bois de Spa. Cette gouache s'effrite et s'écaille de vetusté, et c'est dommage, car l'ornementation est délicieuse avec son double encadrement de roses en guirlandes autour des roses en semis. Le plat intérieur est d'une tonalité générale de grenat, coupée de filets d'or et jonchée de fleurs vertes.

Les feuillets du manuscrit sont d'un papier pelure collé sur un souple vélin qui laisse autour de



ENCADREMENT PASSE-PARTOUT DE STYLE MUSULMAN

Destiné à des gravures populaires sur les cris et les métiers.

la page une marge fine comme soie. C'est un beau spécimen de la fabrication du papier en Orient : mais en quel pays aurait-on du beau papier, sinon dans celui de ses inventeurs!

Le texte y est artistiquement disposé en un quadrillé savant, dont chaque case a sa teinte et son ordonnance propres, et aussi son encadrement d'or ou de vermillon. Rien n'est chatoyant et caressant à l'œil comme ces carrelages où chaque angle, chaque rangée a sa petite fleurette ou sa série d'ornements polychromes. L'arrangement du texte vaut déjà à lui seul une miniature.

Qu'est-ce donc quand on regarde les miniatures elles-mêmes!

« En Perse, écrit le Dr Gustave Le Bon, on trouve beaucoup de représentations d'êtres animés; celles de fleurs et d'animaux sont assez bonnes, bien que toujours un peu fantaisistes, mais celles des êtres humains sont généralement médiocres. »

Voilà un jugement sommaire, et peut-être revisable. Il est mal confirmé par les pages coloriées que nous allons feuilleter.

Ce sont les plus doux et les plus captivants tableaux. Les tons y sont harmonieusement fondus, vifs sans trop d'éclat, moelleux sans fadeur. Les compositions sont importantes, compliquées par de nombreux personnages groupés d'après une esthétique qui ne varie guère. C'est généralement une scène à laquelle des héros prennent part au pied de hautes montagnes, qui semblent des vagues de lait subitement congelées dans leur marche, et dressant à présent leurs cimes parallèles, dentelées, crénelées, à demi couchées dans le même sens. Les prairies sont vertes et émaillées de fleurs pareilles à des symboles, comme dans les miniatures de notre moyen âge roman.

Quelquefois le coloris est éblouissant, telle cette promenade royale : le monarque, vêtu de rouge, est étendu dans son palanquin, en bois doré, sur des coussins bleu d'outremer, et abrité par des rideaux couleur lie de vin sur lesquels courent des poissons d'or. Autour sont les esclaves vêtus d'une veste rouge comme des moujicks et d'une culotte blanche comme des valets de pied. Les guerriers ont de gros casques à plumes et portent des drapeaux; à l'horizon, les montagnes violettes élèvent leur crête déchiquetée sur le ciel fait d'une feuille d'or.

Puis c'est une scène d'intérieur, plus paisible : le prince prend son repas et nous assistons à un coin de sa vie privée. La muraille est couverte de jolis carreaux en faïence bleue, au-dessus des lambris roses; de nombreux serviteurs préparent les mets, les buires au long col, les amphores, les corbeilles de fruits, que disposent les esclaves, assis sur le sol carrelé de faïence blanche et or; on croirait traverser quelqu'un de ces palais enchanteurs, chatoyants et féeriques, que content *les Mille et une Nuits*, dont le maître aurait oublié l'ordonnance d'Avicenne : « Ce qu'il y a de pire pour un vieillard, c'est un bon cuisinier et une jeune femme. »

Ces scènes d'intérieur sont fréquentes, scènes de repas ou de repos.

Ailleurs, devant les montagnes aussi multicolores que celles du Colorado, des guerriers passent, portés par des chevaux noirs et assis sur des selles rouges, avec la figure un peu poupine particulière à tous ces personnages, le visage rosé, arrondi, souriant, un peu semblable à une tête de porcelaine sur laquelle on aurait collé une fine et jolie moustache postiche.

Voici les mêmes guerriers à la bataille : la mêlée est rendue avec un mouvement des plus animés; hommes et chevaux donnent l'impression d'une lutte chaude, acharnée, et l'on reconnaît les fils des Persans de Xerxès. Il y a à la fois de l'agitation et de l'observation, du réalisme même, témoin ce guerrier qui gît à terre : la figure dégoutte de sang et le crâne est ouvert, un peu comme une tarte dont on aurait enlevé un quartier. Les chevaux heurtent leur poitrail, les clairons vibrent, des clairons semblables à ceux que l'on voit, à côté, dans les vitrines, longs et forts comme les trompettes d'*Aïda*. Un archer bleu a été désarçonné, il est étendu languissamment à terre avec une expression remarquable de résignation affaiblie, tandis que les autres continuent à échanger les formidables coups de leurs épées et de leurs traits, en souriant de leur figure rose avec, toujours, leur fine moustache noire qui semble postiche.

On y cherche vainement ces escadrons de soldats incendiaires vus ailleurs sur des manuscrits du XIIIe siècle, cavaliers bien curieux, avec leur casque rond et leur robe de bure épaisse parsemée de touffes d'étoupe. Le cheval lui-même est vêtu d'une cuirasse souple piquée de brandons, et quand le cavalier se lance à la charge, tout brûle, l'homme, la bête, la coiffe, la hampe de la lance à feu, c'est un tourbillon de flammes qui passe et qui sème l'épouvante et l'incendie.

Qu'ils sont donc séduisants et étonnants, ces fonds de décor, ces monts polychromes qui semblent être en caramel filé, rose et lie de vin! C'est derrière eux que se tiennent les Persans prudents, comme derrière une barrière, pour assister à des spectacles dangereux. On voit dépasser le haut de leur corps et une partie de leur cheval, et ils suivent avec intérêt les luttes de la vallée où poussent des fleurs dorées et géométriques sur l'herbe d'un vert chaud et épais. Tantôt c'est un cavalier rouge qui tue un dragon dix fois gros comme lui, ou qui perce une lionne de son sabre en traversant l'œil et la cervelle, tandis que des daims gros comme des lapins s'enfuient effarouchés par tant d'adresse; ailleurs un roi bleu tient deux tigres, un dans chaque main, par la peau du cou; son cheval noir le regarde avec intérêt; les guerriers le contemplent, derrière la crête, avec une admiration profonde que constatent leurs mains levées. Au centre de la prairie, la couronne destinée à son triomphe repose sur un dais.

Ce sont là encore des sujets familiers à l'art persan, et nous les retrouvons avec des coloris exquis et une science merveilleuse du modelé, dans la collection Giannuzzi : ainsi, le combat d'animaux, que préside le roi, séparé de l'arène par un ruisseau. Si la lionne s'échappe et saute le cours d'eau, il faut que le roi l'attaque et la tue; ainsi le veut le cérémonial

royal. C'est encore un fauconnier que représente cette jolie miniature du célèbre peintre Agha Djouï, dit le Lâl, c'est-à-dire le sourd-muet, et dans laquelle, fait assez rare, le ciel est d'un bleu foncé uni, posé en teinte plate.

Dans toutes ces scènes de guerre, les chevaux ont les plus folles cou-



UNE PARTIE DE POLO EN PERSE AU XV[e] SIÈCLE

Miniature d'un manuscrit persan.

leurs, y compris le rose tendre, un arbre est gros comme un hérisson, un lièvre est aussi haut que la biche sa voisine : et pourtant il serait injuste de ne pas admirer la sûreté de la perspective, comme aussi ce goût délicat de marier les tons les plus flatteurs, et cette fantaisie gracieuse qui fait déborder sur la marge, en dehors de l'encadrement, les branches folles des arbres.



SCHAH[1] PERÇANT UNE LIONNE DE SON SABRE EN TRAVERSANT L'OEIL ET LA CERVELLE

Reproduction d'après une miniature d'un manuscrit persan.
(Tout autour, en vers, l'explication et la légende du sujet.)

[1] Le Schah ici représenté appartient également à la dynastie des Sassanides.

Un autre manuscrit persan est bien précieux aussi, avec un texte des plus soignés, écrit sur papier glacé en bleu et noir, quadrillé sur un fond blanc et or, encadré de filets, d'arabesques, de bandes, de rosaces également en or et en blanc.

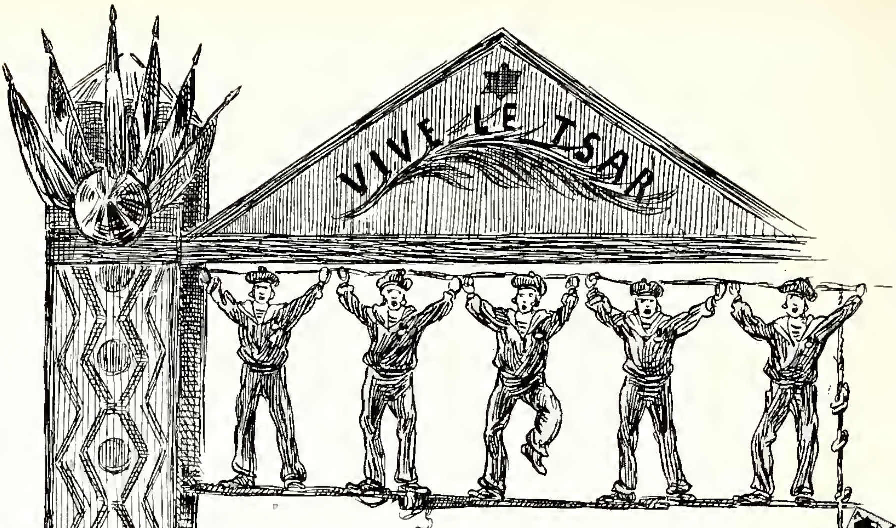
Nous pourrions le feuilleter, et nous y trouverions des pages de délicieuse miniature; nous n'en retiendrons qu'une parce qu'elle a un caractère assez original : c'est une partie de polo en Perse, au xve siècle.

Le ciel est bleu, les monts sont d'or, la plaine est ornée d'une végétation vigoureuse, et les plantes portent des fleurs larges comme celles des topinambours. La partie a lieu au pied des cimes entre quatre joueurs à cheval, dont les casaques ont des couleurs diverses, vert, bleu azur, bleu foncé, rouge. Les chevaux aussi varient leurs teintes : l'un est blanc, l'autre noir, un autre bai, et le dernier vermillon. Les deux buts sont marqués par de grosses colonnes revêtues de carreaux de faïence, et en forme de minarets qui ont cet aspect craquelé que l'abbé Raynal appelait le « truité ».

La partie est représentée au moment où un des joueurs va pousser de son maillet la boule, qui est une fleur détachée. Les deux plus proches adversaires arrivent au galop, le maillet levé, pour dévier le coup. Le quatrième est trop loin pour rien faire, il s'approche avec hâte. La scène a de la vie, de la vérité, de l'intérêt; les personnages ont de l'allure et sont merveilleusement observés; le galop des chevaux est effréné, la position des cavaliers est irréprochable, et eût intéressé les peintres cavaliers les plus exigeants, Horace Vernet ou Meissonier.

Au bout du champ, les spectateurs apparaissent à mi-corps derrière les monticules, ils forment des groupes animés, où l'on discute les coups et où s'agitent les curieux bonnets d'étoffe à longue pointe, qui semblent des perruques de clowns.

LÉO CLARETIE.







L'ACTUALITÉ EN IMAGES

CARICATURES, ESTAMPES, CHANSONS,
BIBELOTS, ARTICLES DE PARIS ET CURIOSITÉS
SUR L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

Iconographes à vos fiches, à vos papiers, à vos bulletins! Iconophiles du présent, amateurs passionnés des manifestations populaires, du bibelot et du prospectus, à vos cartons, à vos vitrines, à vos étagères!

Après le boulangisme, la russophilie; après le mouvement politique, l'ivresse nationale.

Le Livre et l'Image avait déjà enregistré les premières notations de cet enthousiasme; aujourd'hui, il faut l'étudier dans toutes ses particularités.

Que de choses! quelle avalanche de papiers, quel flot d'objets, quel emploi et quel abus de la réclame!

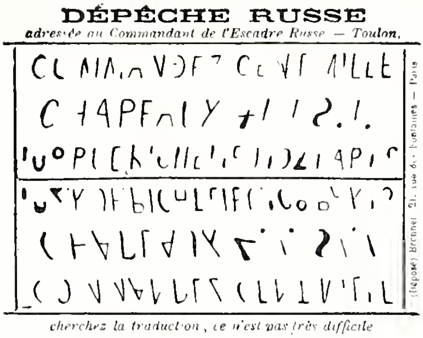
Le savon du Congo a chanté les Russes, en ses vers de mirliton dus souvent à quelque poète de talent, et tous les produits qui vivent de la réclame, tous ceux qui, depuis les pâtes, souveraines pour conserver la fraîcheur du teint, jus-

PAGE D'ENCADREMENT COMPOSÉE PAR E. GRENIER

Le haut reproduit les matelots français et russes qui se découpaient en silhouettes sur un arc de triomphe élevé boulevard Saint-Germain. Sur les côtés, des camelots vendeurs du : *Tout le monde matelot.*

qu'aux eaux de table antimicrobiennes, inondent les journaux des attestations de personnages célèbres, ont remplacé Sarah Bernhardt et Paulus par les marins de l'escadre russe.

Lui-même le prospectus de la rue, celui que ne sait point voir l'honnête rentier, a fait miroiter le mot magique : on a vu des « dépêches russes » joncher les carrefours. *Où courez-vous?* portait l'image d'un bottier. *M'acheter des chaussures à 13 fr. 50, inusables, et d'une souplesse sans précédent*, répondait un voisin, *pour arriver au plus vite au-devant de l'escadre russe.* Et des magasins de literie vous donnaient des pages d'histoire enluminées: *Cronstadt-Toulon; En route pour Paris — A la statue de Strasbourg.* Et les grands bazars distribuaient à leurs acheteurs une pimpante chromo avec petits marins russe et français, étroitement enlacés.



Prospectus distribué dans la rue par une maison de chapellerie. La traduction, comme le porte le prospectus, n'est pas très difficile : « Commandez cent mille chapeaux, au 4 + 8 ».

Est-ce assez complet?

Ramasseurs de bouts de papier. collectionneurs de pipes et d'assiettes, de bijoux et d'images populaires, amateurs de cravates et de plastrons de chemises à vignettes extravagantes, à drapeaux et à portraits, vous tous qui aviez déjà accordé un coin de votre petit musée historique, de ce Louvre de la passion et de la folie humaine aux objets boulangistes, vous pouvez être satisfaits : c'est la grande orgie du bibelot.

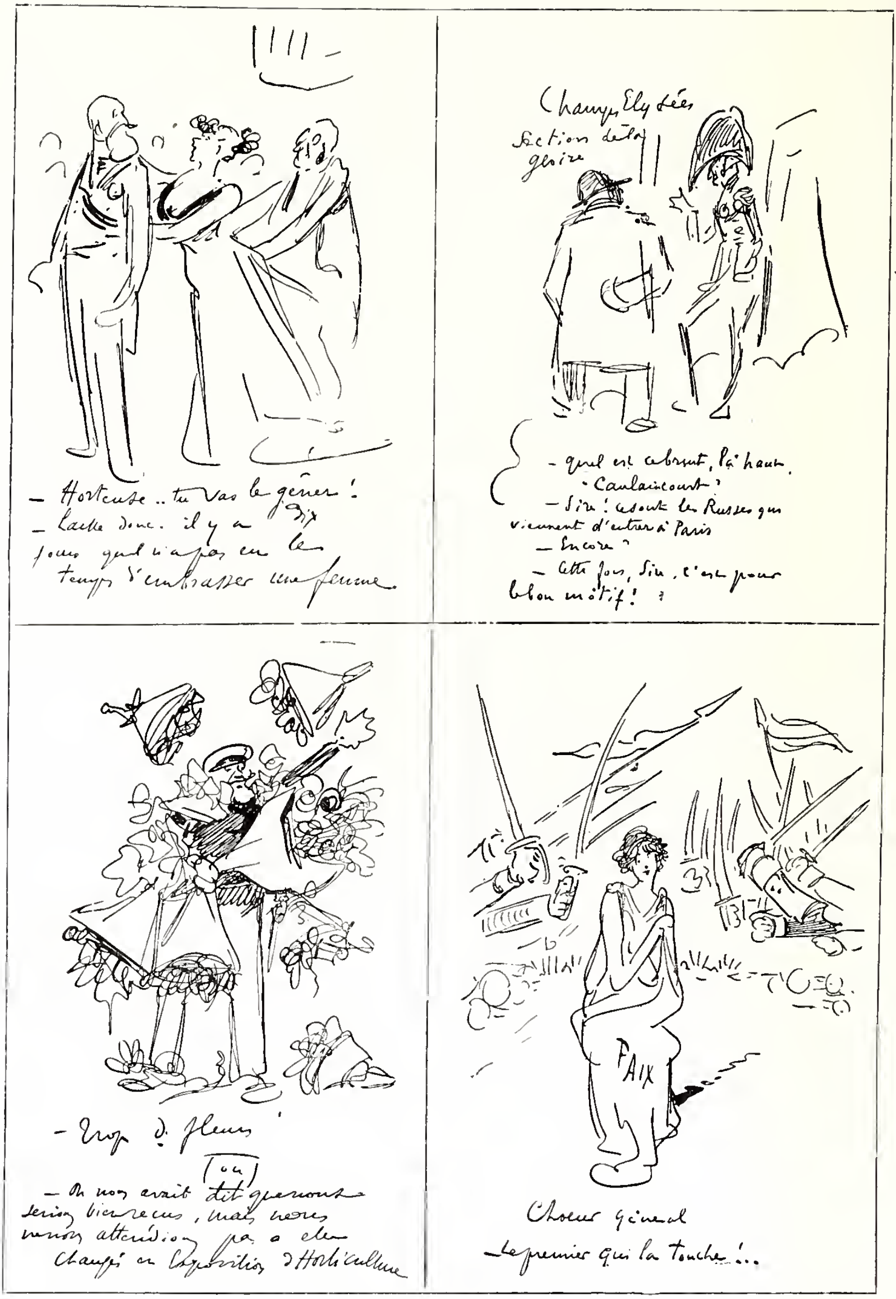
Aux devantures des libraires et des marchands de chansons, dans la vitrine des bijoutiers et des confiseurs, sur les murs et chez les photographes, tout est à la russe : on se parfume, on s'habille, on s'éclaire à la russe; il y a eu les serpentins russes, le talon russe s'adaptant à toutes les chaussures (*sic*), les lanternes russes avec une tête de moujik. Enfoncée, la vieille et classique lanterne vénitienne!

Que voudriez-vous de plus?

Donc, plongeons dans le tas.

Laissons les photographes braquer leurs objectifs, les « photographiles » prendre leurs instantanés, les peintres noter graphiquement les épisodes de Toulon et de Paris pour nous inonder, en 1894, de peintures russophiles qui vaudront au Salon l'épithète de *Salon russe*, comme on avait vu, autrefois, des *Salons napoléoniens* ou des *Salons légitimistes*; de ces choses pompeuses la curiosité pittoresque n'a que faire,

Aux kiosques, voici les caricatures et les placards illustrés, les caricatures multiples et diverses, nettement politiques ou simplement parisiennes;



PROJETS DE CROQUIS, PAR HENRIOT, SUR LES ACTUALITÉS FRANCO-RUSSES



LA RUSSOPHILIE CHEZ LE PETIT MONDE

Composition originale de Henriot

une allusion à la Triplice ou un bon mot du boulevard souligné par le trait graphique.

« La caricature a peu donné par cette température d'enthousiasme », écrit un normalien. *Bone Deus!* Aurez-vous donc toujours des yeux pour ne point voir, messieurs les doctrinaires ?

La caricature s'est épanouie partout, sous sa forme satirique et sous sa



LA TRIPLE-ALLIANCE DEVANT L'ENTENTE FRANCO-RUSSE

Dis donc, Wilhelm! paraît qu'on s'la coule douce chez les voisins. Si nous allions retenir nos places pour le prochain banquet?

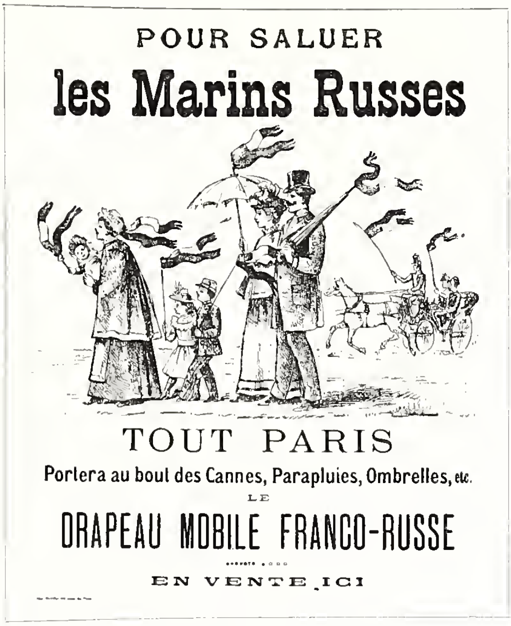
Dessin original de Henri Pille.

forme humoristique. Elle a été dans tous les illustrés, dans tous les périodiques; elle entre dans *le Livre et l'Image* conduite par Willette, elle frappe à toutes les portes et toutes s'ouvrent devant elle.

Humoristes et satiristes ont photographié l'enthousiasme et ridiculisé l'emballement irréfléchi. Willette a fait dire par un *tourlourou* à sa R. F.

costumée en gentille cantinière : « Embrasse mon frère d'armes, Marianne, mais pas plus bas! » Pepin vous a dit : « Accueillons les Russes en *amis*, mais pas en *sauveurs* ». Et vous trouvez que la caricature a peu donné! Que vous faudrait-il de plus?

Après la caricature, l'affiche; l'affiche, moins préparée à cette actualité franco-russe, mais mettant à profit la circonstance pour couvrir à nouveau les murs de placards multicolores. Ici, l'escadre russe à Toulon pour le Musée Grévin; là, le couronnement du Tsar pour le panorama Poilpot, ce couronnement qui s'étale sur les impériales d'omnibus. Puis les actualités industrielles : ici, une liqueur russe; là, le savon « souvenir de Cronstadt » dû au fabricant qui, le premier, avait trouvé le savon Boulanger, le papier à cigarettes Cronstadt-Toulon, le biscuit Olibet baptisé il y a deux ans déjà *Kremlin*, ou le déjeuner franco-russe sur lequel le Président de la République apparaît aux côtés du Tsar, ou bien encore le *Madeleine-Champagne* avec sa jeune épousée s'appuyant amoureusement au bras d'un bel officier russe. Allusion trop claire, trop actuelle, pour qu'il soit besoin d'insister autrement. Le Champagne de l'alliance n'a-t-il pas pétillé dans les coupes! Ici un pâtissier affiche les *gaufrettes au Tsar*; là un liquoriste affiche à grand fracas la liqueur *à la Tsarine*.



Réduction de l'affiche intérieure destinée à annoncer les petites banderolles de papier aux couleurs franco-russes.

La littérature, elle aussi, s'en mêle. On vient de voir apparaître *la Vierge Russe*, par Hector France.

Passons à l'imagerie.

Un déluge de placards, de programmes officiels, aux tons les plus crus, avec une tendance à employer les couleurs préférées des Russes. Sur des petites cartes, des drapeaux entrelacés, des mains qui s'étreignent, des fleurs, pensées ou myosotis. L'un d'eux, reprenant la tradition des images de 1815, n'a-t-il pas été jusqu'à inscrire au bas cette légende : « Ne cher-

chez point, votre cœur vous les indiquera ». On ne saurait être plus Restauration.

Voici des ancres de tous formats, ancres de sauvetage, ancres de salut, ancres jetées à Cronstadt et « retrouvées » à Toulon, ancres qui se découpent et que l'on accrochera dans les intérieurs populaires comme une couronne de fleurs; voici, sous mille formes, des souvenirs de l'escadre russe, imprimés sur papiers tricolores ou, mieux, en lettres d'or sur fond blanc,



Réduction de l'ancre allégorique d'après l'original en couleurs.
(Cette ancre se découpait.)

avec les portraits du Tsar et du Président de la République, avec des « Vive la France! » et des « Vive la Russie! ».

> Les Russes à Cronstadt, saluant nos vaisseaux,
> Ont, en très bon français, crié : « Vive la France! »
> A nous donc, pour sceller l'amicale alliance,
> En russe d'acclamer leurs glorieux drapeaux!

Et partout on peut lire *Da Sdravstvouïet Rossïa!* — avoir bien soin de prononcer toutes les lettres, — *Da Sdravstvouïet Frantzïa!*



OBJETS DIVERS FABRIQUÉS PAR L'INDUSTRIE PARISIENNE POUR LES FÊTES FRANCO-RUSSES

Composition de Ch. Kreutzberger.

Boite d'allumettes. — Le singe franco-russe. — Papier à cigarettes. — Médailles et insignes. — Cendriers. Tambourin. — Découpage (Tout le monde matelot). — Le coup de pied du Czar. — Mouchoirs.

Ici, les grands placards patriotico-allégoriques, avec les portraits des commandants des deux escadres, avec *l'Hymne national russe*, avec *la Marseillaise*, avec toutes les compositions de circonstance (au premier rang desquelles se place la marche franco-russe), avec les deux femmes se donnant la main, personnification des deux pays; là, les tableaux patriotiques aux couleurs unies des nations-sœurs, avec des « Soyez les bienvenus! » avec des « Souvenir et Espérance », avec des « L'union fait la force des peuples ».

> Par le cœur frères et par la vaillance
> De mêmes sentiments émus,
> Sur notre terre chérie de France
> Amis, soyez les bienvenus!

Mais cette vieille imagerie populaire, si naïve, si amusante, n'est plus seule, maîtresse comme autrefois. Non seulement elle a à lutter avec la chromolithographie, genre dans lequel excelle l'éditeur J. Minot, — on a vu revenir, à ce propos, son dessin de Kauffmann : Carnot et le Tsar se donnant la main, qui, en 1891, avait servi de composition à un calendrier, — mais encore, voici apparaître la photographie, soit qu'elle colle des portraits sur des attributs quelconques, drapeaux, ancre, écussons, soit qu'elle nous donne des reproductions directes et des héliogravures. Telle le *Vive la Paix!* édité par la nouvelle société « Lux », tel le *Souvenir de Toulon* de MM. Chêne et Longuet, tel, surtout, *le Triomphe de la Paix* de Pierre Petit, qui rappelle les aquatintes d'autrefois. On a vu encore le souvenir carte-album, *la Marseillaise* et *l'Hymne russe* collés sur les drapeaux des deux pays, richement coloriés.

Une curiosité, très certainement, ce sera *le Credo franco-russe*, « dédié au brave amiral Avellan » et imprimé sur papier jaune.

« Je crois en Alexandre III le tsar Tout-Puissant, le Père des Peuples, le Pacificateur de la Terre.

« Je crois en la Toute-Bonté de la Famille Impériale de Russie.

« Je crois au Saint-Esprit de Paix.

« Je crois à l'Immaculée-Conception de l'Alliance Franco-Russe.... Je crois à la résurrection de la France, l'alliée de la Russie, etc.

« Que Son Excellence le baron de Mohrenheim, le digne représentant de la Russie, reste longtemps notre hôte bien-aimé.... Que le Tsar Tout-Puissant possède nos cœurs, etc.... »

C'est complet. Autant vaudrait, comme aux temps de la Révolution, dire : « la République française demande à entrer dans l'Empire des Tsars ».

A l'imagerie vient s'ajouter l'actualité comique, cartons découpés ou objets articulés, le *Tout le Monde marin*, ingénieux découpage qui continue la série des *Nénés de la nourrice*, des *Nez de Jules*, des *Bains de pieds de Sarah* et autres cocasseries de même nature, le *Tout le Monde marin* que reproduit ici le crayon de Grenier et qui a été, un instant, la joie du boulevard. Comme objets articulés, c'est *les Trois Grognards* (la triplice, le

carreau au cou, apparaissant derrière un bouquet sur lequel trinquent, verre en main, matelot français et matelot russe), *le Coup de pied de Guillaume. le Français et le Russe enfonçant l'Allemand dans un tonneau* (ce dernier a été interdit).

La caricature, l'imagerie, la chanson, tout cela se tient; c'est la trinité populaire. Dans ce dernier domaine, la russophilie a été d'une richesse extrême. D'abord les chants patriotiques, les marches, les hymnes russes transcrits pour toute sorte d'instruments, la publication côte à côte de *la Marseillaise* et de *Dieu conserve le Czar!* puis les hymnes franco-russes, plusieurs *France et Russie*, par J. Dubail, Gangloff et autres, — odes à la paix, — *Salut aux marins de Russie!* par Jules Jouy et Gangloff, *Cronstadt et Toulon, Salut au Czar! la Cosaque*, ronde militaire avec chœurs *ad libitum*, *Souvenirs de Cronstadt et Toulon*, *Vive la Russie!* fantaisie-marche, et même *Au bord de la Néva*, romance pour les salons. Puis, les chansons de café-concert, celles qui doivent donner la note patriotique entre un monologue rigolo et un monologue réaliste, entre *la Fille à Thomas* et *la Pierreuse villageoise*. Voici *Je bois à la Russie*, chanté à l'Eden-Concert, *Nitchéro!* poésie de Paul Déroulède, chantée à la Scala par Yvette Guilbert. *Allons à Moscou*. — en traîneau, — *l'Hirondelle de Moscou*, *la Franche-Alliance ou Fraternisons*, par Émile Chéret,



COUVERTURE ILLUSTRÉE ET COLORIÉE DE CHANSON FRANCO-RUSSE.

(Réduction aux deux tiers).

> Laissons passer, impuissants à nous mordre,
> Tous les chacals envieux du lion....
> S'il le fallait, nous avons le mot d'ordre :
> Crions : Cronstadt! on répondra : Toulon!

Voici *les Enfants de Moscou* et *le Mousse de Cronstadt*, toutes deux de René Esse, toutes deux jouées à l'Eldorado, la *Fête de la Paix*, chantée sur la même scène, toute une série créée par Marius Richard à la Scala, *A la*

Russie tendons les bras, le Message de la Czarine, Salut à la Russie! (deux chansons différentes ont également paru sous ce titre), *Olga la Russe* :

Olga, mets ta mignonne main
Dans celle du fils de la France,
Et le soleil de l'Espérance
Éclairera notre chemin.

De mille teintes nos prairies
Semblent en ce jour s'iriser,
Viens sceller par un doux baiser
L'union de nos deux Patries.

et les *Union franco-russe*, musique tantôt de Spencer, tantôt de Gaston Ma-





COUVERTURES ILLUSTRÉES ET COLORIÉES DE CHANSONS FRANCO-RUSSES

(Réduction aux deux tiers.)

quis, fournisseurs attitrés de ces sortes de morceaux. La note réaliste fin de siècle, elle aussi, a voulu être de la partie, et voici *A s'est fait choper par un Russe*, chantée par Reschal au banquet du Champ-de-Mars :

. . . .
Pendant que tout le monde est en fête
Dans les ru's d'Paris
Moi, je pleure ma gigolette
Qu'un Russe m'a pris.
J'y en veux pas à ma rouss'lotte
De s'être fait enl'ver :

Elle était tell'ment patriote
Qu'ça devait arriver.
A Grenelle, on l'appelait la puce,
J'étais son chéri, son coco,
Ell' m'a plaqué pour un mat'lot;
Je l'dis partout afin qu'on l'susse :
A s'est fait choper par un Russe!

Elle aussi, la papeterie s'est « russifiée ». Aux devantures s'étalent des boîtes multicolores à grands dessins, à compositions héraldiques, aux couleurs franco-russes. D'aucuns s'intitulent *le Myosotis*, *Papier-Cronstadt*. D'autres inventent pour titre : *A la belle Alliance* et sont fabriqués en Angleterre. Une vraie salade russe.

Sur des coins de papier s'étalent, en guise de chiffres, des aigles, des écussons, des drapeaux entrelacés, ou bien des R. F. transformés en Russie-France et servant de filigrane. Et tandis que les papeteries élégantes étagent ainsi boîtes sur boîtes, dans les coins perdus de la grande cité, dans les fau-



POCHETTE FRANCO-RUSSE

bourgs, dans les petites boutiques des quartiers populeux et des villes de province triomphe la *pochette franco-russe* donnant pour dix centimes deux enveloppes et deux feuilles de papier. Même on trouve des feuilles avec devises : telle, *Toulon a effacé Sébastopol*. Peut-être est-ce peu modeste comme inscription, mais enfin il faut s'incliner devant la bonne intention.

Après le papier sous toutes ses formes, les étoffes, les foulards, les mouchoirs, les uns avec l'aigle sur fond jaune, les autres avec petits drapeaux sur le coin ; les uns tissés, les autres brodés. Voici des broderies compliquées d'un ornement de circonstance ; voici des nappages aux armes impériales. Le tsarisme à la portée des gens riches.

Du petit au grand, du haut en bas de l'échelle sociale, tout a été ainsi « russifié. » Tandis que la pochette franco-russe faisait les délices du *tourlourou*, un jeune écrivain, M. Marc Legrand, créait pour la librairie Collin la carte postale destinée à être envoyée par les jeunes garçons et les jeunes fillettes à leurs camarades russes, carte postale aux armes impériales, ayant au recto des vers de circonstance :

Nous enfants dociles au maître
Travaillons, songeant à demain,

Et le jour approche peut-être
Où nous nous serrerons la main !



MARIANNE ET L'OURS DU NORD

Composition originale de A. Willette.

carte postale qui a pris, par milliers, le chemin des gymnases et écoles


CARTE POSTALE

Ce côté est réservé exclusivement à l'adresse.

AFFRANCHIR à 10 cent.

Gymnase de Garçons

à ....

Gouvernement de ....

RUSSIE

russes, qui a amené des échanges de dépêches entre les ministres des deux pays, qui a, en quelque sorte, établi des rapports entre le petit monde de France et le petit monde de Russie.

L'enfance venant donner sa note au milieu de la joie nationale !


Supplément au **Petit Français illustré**

JOURNAL DES ÉCOLIERS ET DES ÉCOLIÈRES, 5, RUE DE MÉZIÈRES, PARIS

Paris, octobre 1893.

A nos petits Camarades Russes

Comme la colombe fidèle,
Là-bas, par delà flots et monts,
Malgré rempart et citadelle
Vole vers ceux que nous aimons,

Puisse cette feuille légère
S'abattre enfin sous votre ciel,
Et qu'elle soit la messagère
De notre bonjour fraternel.

Petits écoliers de Russie,
Vers vous nos regards sont tournés,
Et notre cœur vous associe
Aux fêtes où sont vos aînés.

Salut, ô lointains camarades,
Puisque aujourd'hui les mêmes eaux
Avec les nôtres, dans nos rades,
Bercent vos triomphants vaisseaux.

Nous, enfants dociles au maître,
Travaillons, songeant à demain,
Et le jour approche peut-être
Où nous nous serrerons la main !

Le Petit Français.

Какъ вѣрная голубка
Туда, за моря и за горы
Не обращая вниманія на крѣпости и валы
Летитъ къ тѣмъ кого мы любимъ.

Пусть этотъ легкій листокъ
Спустится подъ Вашими небесами
И пусть будетъ вѣстникомъ
Нашего братскаго привѣта!

Маленькіе ученики Россіи —
Къ Вамъ обращены наши взоры
И наши сердца приглашаютъ Васъ
На празднество Вашихъ старшихъ.

Привѣтъ Вамъ дальніе товарищи
Такъ какъ сегодня однѣ и тѣже воды
Рядомъ съ нашими судами въ нашихъ гаваняхъ
Качаютъ Ваши побѣдоносные корабли.

Мы дѣти, послушные учителямъ
Трудимся думая о томъ что будетъ завтра
И близокъ можетъ быть день
Когда мы пожмемъ другъ другу руку!

Adressé par : ....

Agé de ....

Demeurant : ....

Maintenant, il faut descendre dans la rue où les camelots crient et vendent mille marchandises, où l'article de Paris, quelquefois fabriqué à Berlin, triomphe sous toutes ses formes.

Voici d'abord, multiples, les insignes, les médailles, véritable ferblanterie, allant de la décoration des gens du monde vendue 75 centimes — oh ! amère dérision, dans le perron vide de Tortoni, — aux bizarres petits singes fin de siècle si singulièrement entrelacés.

Quels que soient les sujets de la médaille du Souvenir ayant à l'avers

les classiques deux mains unies, les non moins classiques épées croisées ou la formule algébrique de circonstance 1 + 1 = 3, — que ces sujets donnent les effigies accolées du Tzar et de Carnot se saluant cérémonieusement ou les effigies de Carnot et de l'amiral Avellan, deux marins s'embrassant sur le pont d'un navire, un veloceman et une velocewoman aux costumes nationaux, célébrant sur leur bicyclette les charmes de l'alliance à deux, des cuirassés en marche ou toute autre allégorie figurative, — l'exergue porte invariablement : « Cronstadt 1891 — Toulon 1893 ».

J'ai parlé du singe, voici venir le petit animal à carcasse de fil de fer, en peluche ou en laine, qui, depuis bientôt dix ans, apparaît régulièrement au 14 Juillet et à toutes les fêtes. Dire à quoi il rime serait assez difficile, mais le singe, lui aussi, a voulu arborer les couleurs franco-russes, quelquefois même, ce qui est encore mieux, il se trouve habillé auxdites couleurs.

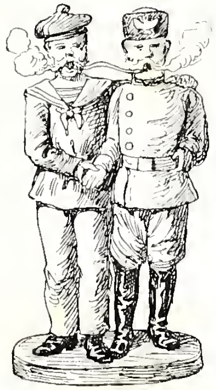
Le singe a fait plus : pour être l'emblème vivant de l'alliance cimentée, il s'est doublé, et l'on a vu, — chose prodigieuse entre toutes, — un insigne composé de deux bustes de singes ayant le ventre, les fesses et les jambes en commun, ornés d'une queue binationale, tandis que les mains tiennent les deux drapeaux. Bref, afin de donner aux collectionneurs un chiffre à peu près exact, plus de vingt-cinq insignes, sous toutes les formes et dans tous les formats. Et, pour accrocher cela, on a inventé la boutonnière et les rubans franco-russes; la « boutonnière patriotique », la « boutonnière des bons citoyens », comme criaient certains camelots avec l'accent traînard qui leur est propre.

Après les insignes, après les médailles du Souvenir, après les fleurs « gentiment adornées », — elles aussi ont dû arborer les nouvelles couleurs, — ce sont les bijoux de bimbeloterie, broches naïvement émaillées de myosotis et de roses, de pensées au velours jaune rehaussé de rouge, de drapeaux entrelacés, d'aigles héraldiques, ou de cœurs tricolores, même simplement timbrées des mots : France-Russie; médaillons, épingles de cravate, sortes de roses aux pétales jaunes et noirs, boutons de manchettes, épingles à chapeaux, bracelets.

Ici cela devient légion; le franco-russisme s'affirme sur des cravates, sur des foulards, sur des cols et des plastrons en celluloïd, — on rencontre ainsi les portraits de l'amiral Avellan et de l'amiral Gervais, — sur des pantoufles, sur des casquettes parties de jaune et de noir; ces pantoufles et ces casquettes qui, en temps ordinaire, se contentent de la pipe et du jeu de cartes, et qui, aux grands jours, de la Villette à Montparnasse, revêtent les couleurs ou les emblèmes des hommes et des choses à la mode.

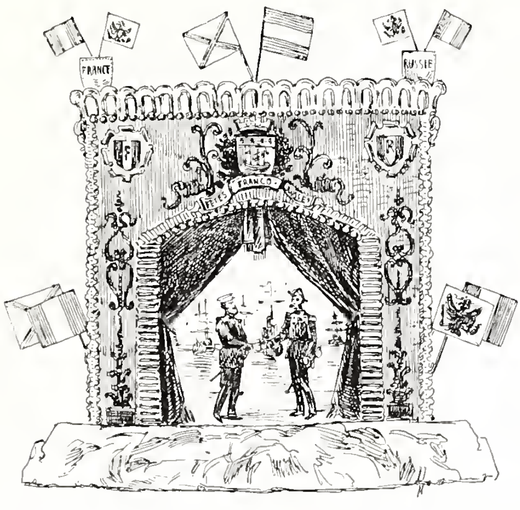
Continuons, entrons dans les petites boutiques ou dans les grands bazars. Ici, les faïences, les porcelaines, les verres, les pipes; assiettes avec des sujets, avec des scènes patriotiques, verres aux chiffres entrelacés, pipes à portraits; là, les objets en cuir, porte-monnaies, portefeuilles, porte-cigares, blagues à tabac avec vues de la Perspective Newsky : tout cela frappé à froid des armoiries ou des insignes du jour.

Voici des boîtes d'allumettes — une petite casquette de marin avec des ancres; — voici des porte-allumettes en fonte soutenant deux soldats qui se donnent la main; voici des tambourins et des écrans avec le portrait du tsar entouré de drapeaux, tandis que deux femmes ne manquant pas d'allure personnifient la France et la Russie. Voici, enfin, tous les bibelots colportés dans les rues, apparaissant et disparaissant avec la même rapidité : les deux petits fumeurs, deux marins en terre vernissée dans la bouche desquels on place une petite banderolle de papier d'Arménie, ce papier qui — sous prétexte d'assainir — vient quelquefois vous surprendre désagréablement au coin du trottoir; les cendriers franco-russes *incassables*, l'un rond, l'autre carré — ils sont en fer-blanc peint orné d'une composition d'actualité; — la petite bouteille de liqueur franco-russe (au verre bicolore).



Fumeurs franco-russes.

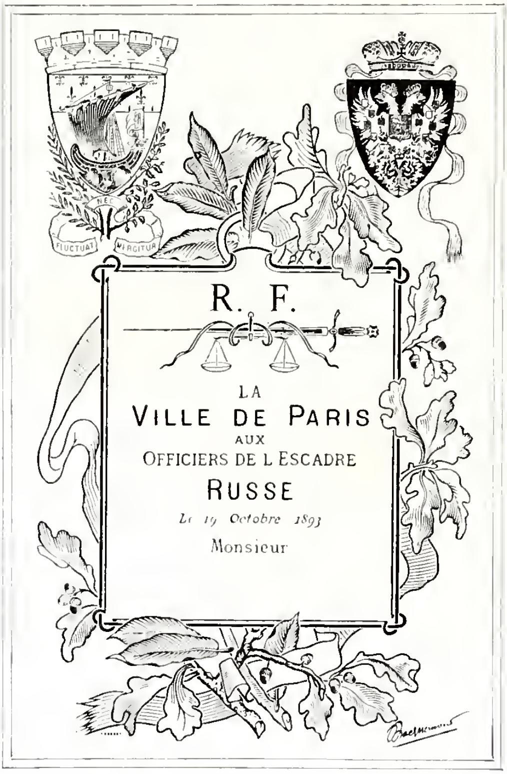
Énumération qui, à la longue, deviendrait fastidieuse, d'autant plus que les mêmes objets finissent par se retrouver à chaque nouvelle éclosion, mais qui caractérise bien les emballements populaires de notre fin de siècle; énumération qui, pour nous, vise purement ce qui ressort du domaine de l'objet de Paris, et qui, dans un ordre plus élevé, a donné des bijoux de toutes sortes, fabriqués avec un réel cachet artistique, les bijoux dont Mme Adam, toujours au premier rang quand il s'agit d'une œuvre patriotique, quand il s'agit de faire pénétrer dans les salons quelque chose du grand souffle populaire, a si intelligemment entrepris le lancement.



Théâtre en nougat et sucre filé représentant l'amiral Avellan et l'amiral Rieunier se donnant la main à Toulon.
(Œuvre d'un confiseur du passage Choiseul.)

Dernières curiosités, celles-ci à la fois gastronomiques et artistiques : les entrées de service, les plats montés, théâtres en nougat et en sucre avec la scène historique de Toulon, avec la rencontre des deux amiraux, poissons ornés de

ronds de saucisson truffés et glacés, ayant à la queue et aux nageoires drapeaux russes et drapeaux français, navires en sucre, dog-cart en nougat; tout cela avec les accessoires habituels; architecture vraiment curieuse, qui jamais n'a donné lieu à aucun traité; images et décors culinaires qui appartiennent cependant à l'art et qui méritaient de ne point passer inaperçus en ce jour où tout a revêtu une allure pittoresque et une décoration particulière.



Portefeuille en maroquin offert aux convives du Banquet de l'Hôtel de Ville et renfermant le menu du dîner. Les fers ont été exécutés, d'après les dessins originaux de Bracquemond, par M. Pagnant, relieur. L'original, qui mesure 13 centimètres sur 20, est en vélin recouvert de maroquin rouge. Les inscriptions du milieu se détachent en lettres d'or sur le parchemin : les feuilles sont des surappliques de cuir vert, les écussons se détachent en or sur le fond rouge. Les gardes sont en soie bleue.

Voilà, ce me semble, une iconographie variée et riche en sujets différents à laquelle, pour être complet, il faudrait ajouter certains objets d'art exécutés pour la circonstance; telle la reliure du livre d'or de la Lorraine, reproduite par tous les illustrés, due à MM. V. Prouvé, C. Martin et Wiener de Nancy, et tout imbue, en son empanachement décoratif, de réminiscences germaniques — chose assez curieuse en la circonstance pour être notée.

Les fêtes officielles ont voulu, elles aussi, avoir leurs graphiques, leurs illustrateurs, pour les grands banquets et les grandes réjouissances : Bracquemond, Rochegrosse, Vallet, ont été les artistes choisis, et c'est à eux que nous devons les trois pièces qui, à des titres divers, resteront célèbres, prendront place dans les collections des amateurs et deviendront rares. L'idée du portefeuille pour enserrer le menu, — quoique ce soit là chose bien volumineuse pour une simple carte, — est fort ingénieuse, mais sur ce maroquin, le menu, orné cependant des armes de la ville de Paris en cou-

leurs, faisait pauvre figure; il lui eût fallu l'adjonction d'un fascicule à la fois artistique et littéraire, quelques croquis et quelque poésie inspirés par la circonstance, en un mot, quelque chose qui eût prouvé aux officiers russes que le Paris démocratique n'avait point cessé d'être le Paris de l'in-



Première page du programme du Carrousel militaire dessiné par L. Vallet.
En outre des exemplaires sur papier ordinaire, il a été fait un tirage de grand luxe à 100 exemplaires avec le texte imprimé en or.

* Le Carrousel, d'abord fixé au dimanche, fut, on le sait, remis au lundi, à cause des obsèques du maréchal de Mac-Mahon.

telligence, que derrière les foules, il y avait encore une aristocratie intellectuelle. Il est vrai que l'art et les lettres sont bien peu de mise à une époque où, pour faire honneur à ses hôtes, on leur montre le *musée des magasins du Louvre*.

En la circonstance, Lyon a fait preuve d'un goût plus affiné que Paris : le menu de la Municipalité, conçu de la même façon, forme, lui au moins, un véritable album-portefeuille, car au menu on a joint un album des monuments de la ville. Que cela sente son touriste, son guide, c'est très certain, mais aussi cela indique qu'on a eu le sentiment du vide existant et qu'on a cherché à y obvier.



COMPOSITION DE GEORGES ROCHEGROSSE
Pour le menu du banquet de la Presse au Champ de Mars.

Les dessins de Rochegrosse et de L. Vallet parlent par eux-mêmes. Le premier se distingue par son sentiment d'art, par cette qualité, bien personnelle à l'artiste, de savoir en une simple composition synthétiser une idée, une époque, une civilisation. C'est à la fois très simple et très grand; un petit tableau, presque un panneau décoratif.

Le second, avec son classique écuyer de Saumur à la quatrième page, est un joli motif d'illustration. On reconnaît bien sur cette vignette le métier très habile de l'auteur du *Chic à cheval* et des *Croquis de cavalerie*.

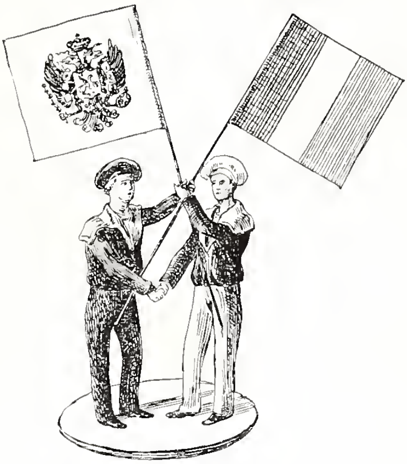
Il serait difficile de décerner les mêmes éloges à l'aquarelle exécutée par Mme Louise Abbéma pour la représentation de l'Opéra qui a servi à l'éventail tiré sur satin dont le Comité a fait don à toutes les dames qui assistaient à la représentation et en partie au programme imprimé sur papier. Banalité dans le sujet, banalité dans l'exécution, voilà sa caractéristique. Et cependant, l'auteur, dont le talent est indiscutable, avait une merveilleuse occasion pour sortir du lieu commun dans lequel se traîne l'éventail moderne : l'éventail russe était tout indiqué, dans la note et dans l'esprit des belles pièces du XVIIIe siècle, à la fois historique et décoratif. Au lieu de cela, on a eu un modèle à l'usage des fabriques qui fleurissent encore dans certains passages, pour le plus grand bonheur des Anglais.

Quoi qu'il en soit, iconophiles, bénissez l'alliance franco-russe, si pitto-

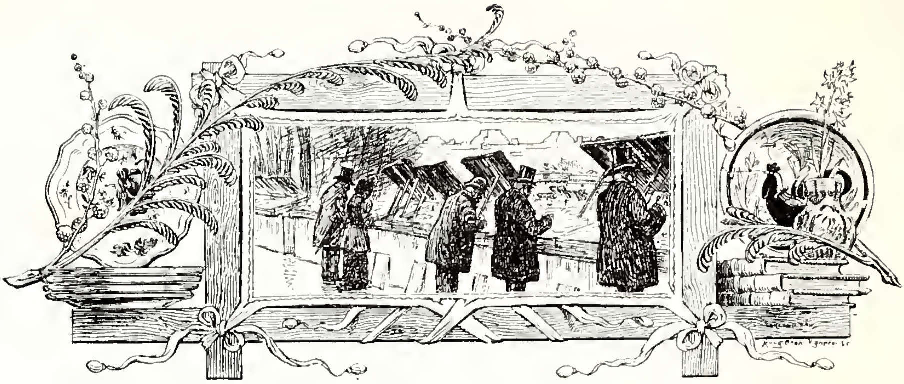
resquement riche en images et en bibelots; et, quant à ceux qui, pour une raison quelconque, n'ont point « fait le franco-russe », je les engage à aller visiter la collection, très certainement unique en l'espèce, formée par MM. Cousin et Faucou pour le musée Carnavalet.

Si leur « russophilie » tient quand même à se manifester, ils pourront pour leurs correspondances se servir de la *carte franco-russe*, quoique bien banale elle aussi, et mettre dix centimes à certaines machines automatiques pour avoir un souvenir franco-russe : deux petits drapeaux entrelacés. Cela, au moins, ne demande pas grande place.

JOHN GRAND-CARTERET.



Marin français et marin russe en sucre pour un plat monté.



LES LIVRES

DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE DES MARQUES ET MONOGRAMMES CHIFFRES, LETTRES, INITIALES, SIGNES FIGURATIFS, ETC., PAR RIS-PAQUOT[1].

Contenant 12000 marques concernant les aquafortistes, architectes, armuriers, bibliophiles, célébrités littéraires, céramistes, ciseleurs, damasquineurs, dessinateurs, dinandiers, ébénistes, émailleurs, fabricants de papier, fondeurs, graveurs sur bois, cuivre, pierres fines, métaux, horlogers, huchiers, imprimeurs, libraires, maîtres des monnaies, miniaturistes, modeleurs, nielleurs, numismatique, ordres de chevalerie, orfèvres, peintres, potiers d'étain, relieurs, sculpteurs sur bois, pierre, ivoire, albâtre, nacre, etc., tapissiers, tisserands, tourneurs.

L'auteur est bien connu de tous ceux qui, à un titre quelconque, s'occupent de collection : voici vingt ans qu'il est sur la brèche, vingt ans qu'il publie des ouvrages de spécialité ou de propagande artistique. Son œuvre, considérable, va de la grande publication en portefeuille, — telle l'histoire de la Faïence, — aux guides pratiques, qu'il s'agisse du Peintre-Émailleur ou de l'Art de meubler et d'entretenir sa maison ; certains volumes ont été faits spécialement pour les gens du monde, d'autres, au contraire, ne visent que le public choisi des amateurs. C'est ainsi qu'après avoir donné, en 1879, un *Dictionnaire des marques et monogrammes*, principalement des faïences et porcelaines, il reprend et complète aujourd'hui son travail en publiant ce *Dictionnaire encyclopédique* qui est véritablement un monde, qui lui a demandé quinze ans de recherches, de travail assidu dans les musées et dans les collections particulières.

Ce qui était surtout difficile et ce que l'auteur me semble avoir assez bien résolu, c'est le mode de classement. L'ouvrage est, en effet, divisé en quatre parties :

1. 2 volumes in-4 carré. — Paris, H. Laurens, éditeur, 6, rue de Tournon, 60 fr.

1° Les marques et monogrammes ordinaires, simples ou enlacés, classés par ordre alphabétique ;

2° Les marques figuratives ou symboliques dont l'absence de lettres motivait une classification spéciale :

3° Une table de tous les noms cités dans le dictionnaire avec un renvoi par des numéros aux différentes marques employées par le même artiste ;

4° Une table en quelque sorte géographique, renfermant également, par ordre alphabétique, les noms de tous les grands centres industriels.

Ainsi compris, cet ouvrage permet donc de trouver le nom de l'individu si l'on a son monogramme ou, au contraire, le monogramme si l'on a le nom. D'autre part, il s'adresse à tout le monde et non aux seuls initiés, l'auteur ayant eu le soin de ne pas employer ces abréviations qui exigent toujours un certain effort de mémoire, et ne s'étant pas servi de termes techniques sans les expliquer. Les érudits, les travailleurs, le consulteront avec fruit tout comme les commissaires-priseurs ou les experts, tout comme les marchands d'antiquités ou les orfèvres. Plus complet que le Brulliot, aujourd'hui épuisé, il est plus simple, plus facile à manier.

M. Ris-Paquot avait déjà rendu de grands services aux collectionneurs, mais, cette fois, il s'est réellement surpassé, et sans orgueil il peut dire : *exegi monumentum*. Ce sera, en effet, peut-être pendant un siècle, le livre de chevet de l'acheteur et du vendeur d'objets d'art, c'est-à-dire de tout homme qui, de près ou de loin, touche à la curiosité, et Dieu sait si cette classe de gens est, aujourd'hui, nombreuse !

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES RELATIFS A L'AMOUR, AUX FEMMES ET AU MARIAGE ET DES LIVRES FACÉTIEUX, PANTAGRUÉLIQUES, SCATOLOGIQUES, SATIRIQUES, ETC., PAR M. LE COMTE D'I**.

(4e édition, entièrement refondue et mise à jour par J. Lemonnyer[1].)

Déjà la troisième édition de cette *Bibliographie* spéciale, possédée par tous les amateurs, était, comparée aux deux premières, un ouvrage entièrement nouveau comme importance et comme disposition, mais cette fois il s'agit d'un remaniement complet, portant aussi bien sur la partie matérielle que sur le fond même de l'œuvre. Voici, du reste, les principales modifications : adoption du format grand in-8, à 2 colonnes, suppression des noms d'auteurs disséminés çà et là dans le texte pour les réunir à la fin dans une table alphabétique, — composition des titres en égyptiennes, suppression de la plupart des pièces du théâtre contemporain qui ne pouvaient se rattacher à ce travail que par leurs titres seuls, suppression, pour les mêmes motifs, de nombreux romans modernes dont la couverture con-

1. Paris, Lemonnyer, 12, rue Jacob, et C. Gilliet, 18, rue Seguier. Doit former 4 volumes in-8, publiés en 20 fascicules, de 6 feuilles chacun, à paraître de mois en mois. 60 exemplaires sur Hollande à 8 fr., tirage à petit nombre sur vélin, 5 fr.

tenait les mots : *amour*, *femme* ou *mariage*, abréviation des citations trop longues, suppression de presque toutes les citations poétiques frisant l'érotisme.

Le nouvel ouvrage doit former vingt fascicules : le premier, qui vient de paraître, fort de 191 pages, va jusqu'au mot *Amusements*.

En ce qui concerne les almanachs, l'éditeur me permettra de lui faire observer que, trompé sans doute par les titres, il a fait figurer dans sa nomenclature nombre de volumes qui ne contiennent absolument rien sur l'amour, la femme ou le mariage, et que, d'autre part, cette liste est tout à fait incomplète.

Quoique minuscule, la fonte est d'une lecture commode, mais, au lieu de l'égyptienne qui fait papilloter la vue, combien il eût mieux valu adopter des capitales ! enfin, il était essentiel de numéroter les ouvrages catalogués, chose précieuse, entre toutes, pour les recherches.

UN VIEUX BOUQUINISTE.

⚜

A PROPOS DE QUELQUES OUVRAGES SUR LA RUSSIE.

Peut-être, un jour, quelqu'un entreprendra-t-il la bibliographie des ouvrages publiés en France sur la Russie, et ce ne sera pas une petite affaire, car depuis le commencement du siècle, quoique à des points de vue différents, l'Empire des Tzars n'a cessé d'attirer sur lui l'attention : ce furent d'abord des récits de voyage à la Cour, des études de mœurs, des descriptions historiques et géographiques, puis vinrent des pamphlets et, en dernier lieu, les adaptations, les traductions de romans. Poésie épique, folklorisme, littérature pure, histoire, tout y a passé : le roman surtout a joui d'une vogue que les fêtes de Toulon et de Paris ont encore ravivée, car tout récemment, la librairie Collin faisait entrer dans sa *Bibliothèque des Romans historiques* un récit de M. Adolphe Badin sur *Minine et Pojarski*, les deux héros moscovites qui, en 1613, débarrassèrent des Polonais la ville sainte, en même temps qu'elle donnait une sorte d'adaptation du roman du comte Salhias de Tournemire, *Pougatcheff*, l'audacieux forçat évadé qui se fit passer pour Pierre III.

Nous avons, maintenant, ce que notre langue ne possédait pas encore, un historique de la poésie et de la littérature russes, des anthologies avec notices et extraits des principaux écrivains depuis les origines jusqu'à nos jours : ici, les poètes, par M. Em. de Saint-Albin, là, les littérateurs, par M. Louis Léger, et les uns comme les autres nous apportent d'intéressants témoignages sur la manière de vivre et de penser des Russes d'autrefois.

Mais ce qui, comme toujours du reste, nous intéresse tout particulièrement, ce sont les ouvrages illustrés. A vrai dire, depuis la *Sainte Russie* de Gustave Doré, ce livre qui est un chef-d'œuvre de pittoresque et d'esprit satirique, rien ou presque rien n'avait été publié : je ne parle, bien entendu, ni des ouvrages spéciaux comme *l'Art russe* de Viollet-le-Duc, remarquable entre tous, ni des récits de voyage, illustrés après coup, comme ceux de M. Victor Tissot. Un artiste qui vit à la fois en France et en Russie,

M. Léon Sichler, a, lui, publié des traductions de contes auxquelles il a joint des vignettes tout imbues du sens décoratif moscovite, mais c'est là encore une publication à l'usage d'un public restreint.

Comme livres illustrés destinés à la classe bourgeoise, la librairie française contemporaine n'a réellement produit que deux œuvres : *la Sainte Russie* (nº 2, qu'il ne faut pas confondre avec le nº 1, disent bien haut les amateurs), due au comte P. Vasili, ce pseudonyme masculin de Mme Adam [1], et *la Russie*, d'Armand Silvestre [2]. A vrai dire, aucune de ces deux œuvres n'est faite pour nous satisfaire : la première parce qu'elle abonde en renseignements techniques qui sont le fait d'un livre spécial à 7 fr. 50 et non d'un illustré ; la seconde, parce que ce sont les impressions personnelles à un chroniqueur et, la plupart du temps, malgré la forme littéraire de l'ensemble, le récit de choses purement banales ; quelque chose comme un guide d'un ordre plus élevé. Il y est beaucoup question de Moscou la sainte, de la galerie de l'Ermitage, du Kremlin, voire même de l'Ukraine et de Gogol, mais cela vous donne, encore moins que la précédente, l'impression d'une Russie prise sur le vif [3].

A part Viollet-le-Duc qui, lui, est resté dans le domaine de l'art pur, personne, en France, n'a encore pénétré dans l'intimité des mœurs russes, personne n'a vu le livre fait de documents et de sensations pittoresques, grouillant par la vie et par les images répandues à foison, que nous comptons bien tenter quelque jour. Certes, quelques-unes des illustrations de *la Sainte Russie* ont une valeur documentaire ; certes, plusieurs des compositions de Lanos pour *la Russie* d'Armand Silvestre paraissent assez bien observées, mais cela n'est point suffisant pour animer tout un livre et, surtout, pour faire pénétrer l'étranger dans l'intimité de la vie du grand Empire des Tzars.

Même après la *Russie*, entreprise par la maison Larousse sous une forme collective, c'est-à-dire avec le concours de nombreux écrivains, *la Vraie Russie* reste encore à faire. Je veux dire celle qui, par une succession d'estampes anciennes, nous restituera les mœurs et l'histoire du passé, celle qui, par des croquis actuels pris dans tous les mondes et dans tous les domaines, donnera une exacte impression d'ensemble.

J. G.-C.

1. *La Sainte Russie*, la Cour, l'Armée, le Clergé, la Bourgeoisie et le Peuple. Avec 4 chromolithographies et plus de 200 gravures. — Paris, Firmin Didot et Cie, édit., 1890, 1 vol. in-8, 30 fr.

2. *La Russie*. Impressions, portraits, paysages. Illustrations de Henri Lanos. — Paris, Émile Testard, éditeur, 1892, 1 vol. in-8, 25 fr.

3. Peut-être n'est-il pas sans intérêt de signaler — cela pouvant servir à ceux qui voudraient écrire sur le pays — que le volume d'Armand Silvestre, quoique conçu dans un esprit absolument favorable, s'est vu interdit par la censure à cause de quelque légère critique sur une administration gouvernementale. Certains numéros du *Figaro illustré* n'ont pas pu pénétrer non plus, parce qu'ils contenaient des Christ pas assez conformes à la tradition orthodoxe.

PETITES NOTICES

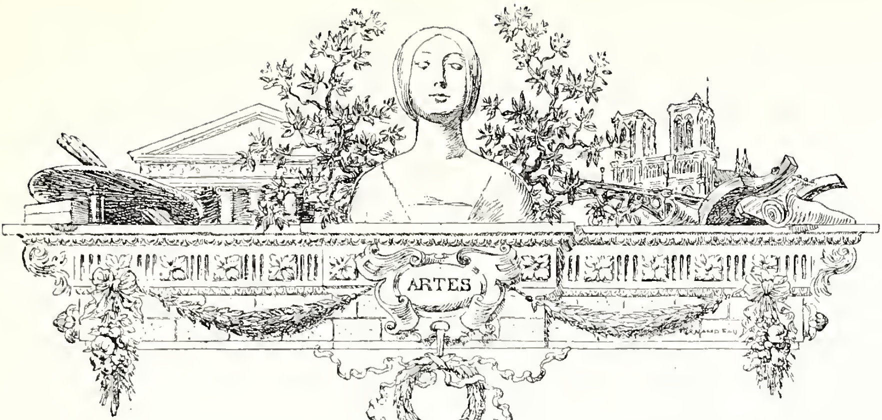
Plaquettes iconographiques et de curiosité sur les mœurs :

— *Collections et collectionneurs limousins*, par Louis Guibert. Notice assez curieuse sur le sort fait aux émaux peints de la belle époque conservés dans les maisons bourgeoises et à quelques foyers d'artisans aisés du Limousin jusque vers 1825, et qui, dès lors, sous le coup des idées nouvelles qu'il fallait rajeunir tout son vieux mobilier, émigrèrent vers la capitale. Deux préfets de la Haute-Vienne, fonctionnaires intelligents, ne contribuèrent pas peu à cette émigration. Cette plaquette se termine par une description de la collection Taillefer, composée de trente-trois émaux, toutes pièces hors ligne, arrachées à la vente par quelques connaisseurs limousins.

— *Les Postes et les Messageries à Reims du Moyen Age à la fin de l'Ancien Régime*, par Henri Jadart, conservateur-adjoint de la Bibliothèque de Reims. Recueil de textes empruntés aux archives de Reims par notre savant collaborateur, concernant la ville et les environs et donnant les renseignements les plus curieux sur les modes de transport, les envois de lettres et de commissionnaires, la réception des ordres royaux, les gages des chevaucheurs, messagers et courriers, sur l'état des chemins, enfin sur les organisations successives des services publics par terre et par eau. La plus ancienne énumération des métiers relatifs à la poste se trouve dans les registres de la Taille, de 1287. On voit, d'autre part, à l'aide de ces textes, que le prix des places de Reims à Paris, qui était fixé à six livres en 1655, augmenta sans cesse, malgré les réclamations des édiles, et qu'en 1761 la gondole, qui partait de Paris le samedi pour arriver le dimanche à Reims, mit ses places d'intérieur à vingt livres.

— *Deux portraits bourguignons du XVe siècle*, par Henri Chabeuf. Plaquette artistique, tirée à 20 exemplaires non mis dans le commerce, et extraite des *Mémoires de la Société Bourguignonne de géographie et d'histoire*. Les deux portraits dont il s'agit ici sont ceux présumés de Charles le Téméraire jeune, au Musée de Bruxelles, et d'Antoine, grand bâtard de Bourgogne, au Musée Condé à Chantilly. M. Chabeuf, qui préside en ce moment la *Société de Lecture* de Dijon, qui collabore au *Journal des Arts* sous le pseudonyme d'André Arnoult, se livre à une savante et curieuse étude iconographique sur ces deux personnages, et sa conclusion est qu'il n'existe, en somme, aucun document contemporain donnant l'effigie du dernier duc de Bourgogne : au contraire, il croit à l'authenticité du portrait du grand bâtard. La brochure, en plus des deux peintures attribuées à Roger van der Weyden et gravées à l'eau-forte par M. Focillon, donne la reproduction de deux dessins contemporains destinés à servir de point de comparaison.

— *Essai sur les Juifs de la Bourgogne au Moyen Age et principalement aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles jusqu'à ce jour*, par M. A. Gerson, rabbin à Dijon. Monographie du plus haut intérêt, faite à l'aide de documents empruntés aux écrivains de tous les partis. L'auteur reconnaît que les vexations dont les Juifs eurent à souffrir n'aboutirent jamais, en Bourgogne, aux cruelles persécutions des autres provinces, et que jusqu'en 1305, c'est-à-dire jusqu'à la mort de Robert II, gendre de saint Louis, les ducs de Bourgogne se maintinrent bienveillants pour eux. Bien plus, malgré l'édit de bannissement général du royaume promulgué en 1306 par Philippe le Bel, un certain nombre d'entre eux continuèrent de résider en Bourgogne, soit à titre de tolérance, soit en vertu de concessions partielles et temporaires. Et même après l'édit de 1394 qui les bannissait à perpétuité, il resta, pendant longtemps encore, des isolés.



LES LETTRES

Une Exposition internationale du Livre et des industries du papier se tiendra, à Paris, au Palais de l'Industrie, du 23 juillet au 23 novembre 1894. Il y aura, entre autres, un *groupe pour les imprimés*, contenant les spécimens d'impression dans tous les domaines, les affiches, l'imagerie, les cartes à jouer, les programmes, menus, albums, ex-libris, un *groupe pour la librairie* sous toutes ses formes, un *groupe de dessins originaux pour l'illustration du livre et la reliure*, un *groupe consacré à la presse* et une exposition rétrospective comprenant des pièces empruntées aux collections publiques ou particulières (papyrus, manuscrits, bibles, missels, chartes, autographes, estampes, caricatures, livres anciens, ex-libris anciens, musique, cartes à jouer, reliures anciennes).

L'Exposition a pour directeur M. G. Sénéchal et pour commissaire général M. Lucien Layus.

⚜

M. Jules Brivois, qui termine en ce moment une bibliographie des œuvres d'Alphonse Daudet, amasse des documents pour un travail bibliographique complet et définitif sur Guy de Maupassant.

⚜

Le réalisme dans la chanson :

Au moment où l'on parle d'un retour à la vieille gaieté populaire, où *la pau! la pau! la pauvre fille* rappelle un refrain qui a couru tous les chansonniers de la Restauration, il n'est pas sans intérêt de jeter un coup d'œil sur les chansons à la mode dans un certain public.

Il y a quelques mois un chansonnier obtint un grand succès avec *le Percement de l'isthme*. Depuis lors, on n'a fait que tourner autour et alentour de cet isthme. Voici, en effet, toute une série de monologues rigolos (*sic*) dont les paroles sont de Delormel, un des fournisseurs attitrés du Répertoire parisien, *le Percement de Mme Grostutu*, *le Petit Cabinet noir de Victoire*, *la Petite Fente de la mercière*, *le Postérieur de la négresse*, *le 69*, *Sur le derrière de la fruitière*. Du temps de Demay, c'était *le Derrière de la couturière* qui faisait recette ... Aujourd'hui, l'on est tombé du magasin dans la boutique. Des goûts et des... derrières, il ne faut point discuter.

A travers les revues :

Intéressantes notices dans *l'Intermédiaire des chercheurs et des curieux*, sur les devises des littérateurs (numéro du 10 octobre et numéro du 30 octobre). — Numéro exceptionnel de *la Plume* (15 octobre) sur *l'Art et la Femme au Japon*, sous la direction de Félix Régamey, avec nombreuses reproductions et une planche coloriée au patron. — Les derniers fascicules de *la Nouvelle Revue* abondent en articles précieux soit au point de vue purement littéraire, soit au point de vue de la curiosité : citons les lettres de M. Savras Pacha, *De l'Idéalisme et du Réalisme dans le roman*, qui se poursuivent depuis le mois de juin, *les Amusements des villes d'eaux au XVIe siècle*, par M. Fernand Engerand (fasc. des 15 juin, 15 septembre et 1er novembre), étude pour laquelle on trouverait une illustration des plus amusantes dans les anciennes xylographies suisses et allemandes, *les Origines de l'hôtel de Bourgogne*, par Augé de Lassus (1er novembre).

⚜

Du rapport adressé par le Directeur général de la Bibliothèque Royale à Bruxelles, M. Fetis, au Ministre de l'Instruction publique, il résulte que le fer a été substitué au bois dans la construction d'une partie des corps de la bibliothèque et que cet aménagement défensif sera peu à peu étendu à tout l'établissement.

Le même rapport nous apprend qu'une des grandes occupations des conservateurs des différentes sections est de répondre aux nombreuses demandes de renseignements venant des provinces belges et de l'étranger qu'apporte pour ainsi dire chaque courrier.

Ainsi comprises, les fonctions de bibliothécaire ne doivent pas être une sinécure.

⚜

Dans un article de la *Contemporary Review* sur les femmes journalistes, Mme Emily Crawford, correspondant à Paris du *Daily News*, proclame en quelque sorte la supériorité d'aptitudes de la femme pour le journalisme, et déclare que si, à Paris, cette carrière lui est sévèrement fermée, cela tient à la « peste de la galanterie » et aux idées étroites professées par les classes bien pensantes.

Suivent les éloges de Mmes de Girardin, Claude Vignon et Séverine. Étrange salade !

Presque en même temps, M. Charles Dudley Warner chantait dans le *Harper's Magazine* la gloire des qualités féminines au point de vue littéraire. Selon lui, les écrivains du sexe aimable apportent quelque chose d'exquis, d'indéfini, de bien particulier aux femmes ; aussi s'élève-t-il violemment contre les femmes qui veulent à tout prix être... viriles. M. Warner aurait dû s'expliquer plus clairement, et dire ce qu'il pense des femmes-journalistes « cherchant à imiter les hommes ».

⚜

Un Congrès international contre « la littérature immorale », réuni le 15 septembre à Lausanne, en Suisse, a voté la création d'un bureau central à titre de renseignements contre la mauvaise littérature. On a relevé avec une entière approbation le fait que les postes belges refusent de transporter les journaux pornographiques, et l'on a décidé de demander aux compagnies de chemins de fer de purger leurs bibliothèques. Ce Congrès de « bérengistes » n'a oublié qu'une seule chose : le moyen de supprimer l'acheteur de ces spécialités. Et puis, peut-être eût-il fallu, avant tout, s'expliquer sur le qualificatif : *littérature immorale*.

⚜

L'IMAGE

Les statues aux représentants de la littérature et de l'image :

Inaugurations : A Paris, le 3 novembre, dans les jardins du Louvre, sur le quai, monument de Raffet par Frémiet. A Termonde (Belgique), le 27 septembre, statue du poète flamand Prudens van Duyse, œuvre de M. de Vreese.

Projets de monuments : A Paris, à Guy de Maupassant. A Lille, à Gustave Nadaud.

⚜

L'image dans les quotidiens :

Cela gagne de plus en plus. *Le Matin*, qui, de temps à autre, avait donné quelques indications graphiques, — *le Livre et l'Image* le rappelait récemment, — *le Matin*, qui publiait des suppléments illustrés comme le doit tout journal qui se respecte, — il convient de mentionner un numéro sur Bismarck qui fut fort remarqué, — *le Matin* se lance à son tour dans la voie du portrait d'actualité. Et, cette fois, la tentative est d'autant plus intéressante qu'il s'agit, non plus de mauvais bois gravés d'après de banales photographies, mais bien d'impressions notées graphiquement, de portraits pris sur le vif par un artiste dont l'objectif est dans l'œil, M. Frédéric Régamey, qui a donné, ici même, pour *l'Esthétique de l'Ornement*, des illustrations remarquées.



VICTORIEN SARDOU
Réduction du portrait de Frédéric Régamey dans *le Matin* (27 octobre).

La Journée avait, autrefois, publié des séries de portraits dans ce même esprit ; la plupart ont pris place dans les collections ; et, ma foi, quelques-uns ne sont pas à mépriser. La série que vient d'inaugurer Frédéric Régamey par le portrait de Sardou, ce profil de maître déjà tant crayonné et si souvent caricaturé — l'iconographie *sardouenne* est encore autrement considérable que l'iconographie *zolaesque* — présente une allure artistique très particulière ; mais, un conseil au *Matin* : il fera bien de ne pas écraser ces traits, qui ont besoin d'air, avec un titre aux lettres trop volumineuses, et d'entourer ses clichés d'un double filet formant cadre,

de façon que le graphique apparaisse dans son élément et suffisamment détaché de la composition typographique. Il y a toute une science de l'illustration dont, malheureusement, les journaux ne se rendent pas un compte suffisant.

Autres suppléments à signaler : centenaire de l'exécution de Marie-Antoinette (*Figaro* et *Gazette de France* du 21 octobre); fêtes franco-russes (*Gaulois* du 27 octobre).

⚜

Le graphique dans les Musées :

Le Louvre vient d'entrer en possession du carnet d'Eugène Delacroix qui lui avait été légué par notre regretté confrère Philippe Burty, carnet dans lequel se trouvent consignées les impressions du grand artiste au Maroc et en Espagne, impressions à la fois littéraires et graphiques, croquis au crayon, rehaussé parfois d'aquarelle ou de sépia. *L'Art français*, l'intéressant recueil de MM. Galli et Firmin Javel, commence dans son numéro du 28 octobre la publication de plusieurs de ces croquis. Les pages de ce carnet, encore inédites, complètent, en quelque sorte, les intéressants souvenirs de Delacroix, publiés, il y a quelques mois, à la librairie Plon et Nourrit et dont notre collaborateur Maurice Tourneux a rendu compte ici-même.

Autre legs : une série d'esquisses et d'études de David léguées par M. Jacques-Louis-Jules-David Chassagnolle, petit-neveu du peintre, et dont partie va au Louvre, partie à Versailles.

Au Louvre, 6 dessins : *le Serment du Jeu de Paume*, à la sépia, esquisse terminée du tableau inachevé ; *la Distribution des aigles au Champ de Mars*, dessin à la plume et à l'encre de Chine ; *l'Entrée à l'Hôtel de Ville de Napoléon Ier et de Joséphine*, plume et encre de Chine; trois sujets classiques.

A Versailles, 7 dessins : *Marat mort*, dessin à la plume d'après nature; *Portrait de Joséphine*, dessin au crayon noir, d'après nature, pour *le Sacre*; cinq projets de *Costumes pour les fonctionnaires de la République française*.

⚜

La littérature dans l'image et le graphique en panneaux décoratifs. Le délicat illustrateur, Maurice Leloir, a reçu de l'État la commande d'un projet de panneau à exécuter, à l'huile ou à l'aquarelle, pour une tapisserie des Gobelins devant représenter *le Roman au XVIIIe siècle*.

D'autre part, parmi les tapisseries également commandées par l'État, sur les métiers de haute lisse depuis plusieurs années, et dont M. Guiffrey surveille en ce moment l'achèvement, il faut citer : *les Lettres, les Sciences et les Arts pendant le moyen âge*, par Ehrman, destinée à la Bibliothèque nationale ; *Zaïre*, d'après Claude, et *la Comédie-Française*, pour le Théâtre-Français; *le Cid*, par Galland, médaillon et alentour, pour le théâtre de l'Odéon ; *l'Art, la Philosophie et l'Histoire*, par Luc-Olivier Merson, pour la Bibliothèque nationale.

L'influence des lettres sur les arts n'est pas près de disparaître.

⚜

Les illustrés :

Un nouveau venu, *le Mousquetaire*, avec compositions en noir de Vignola. Sera-t-il Louis XIII ou fin de siècle? il faut attendre pour se prononcer.

La Vie Parisienne, dont les hardiesses sont restées légendaires depuis les conseils sur la manière de manger les asperges, et pour laquelle Vallet dessinait récemment un modèle de chute au tennis tout à fait pimenté, vient de faire une

véritable trouvaille au point de vue du nu, Job *invenit*. Elle intitule cela ***Pronostics et Résultats***, puisqu'il est convenu que l'argot des courses a tout envahi, mais on pourrait, avec plus de raison, l'appeler ***Déshabillage*** ou ***Découpage sur chair*** : en un mot, ce sont des croquis de femmes habillées auprès desquelles surgit prestement et dans la même pose la femme nue, qu'elle soit debout, assise, à cheval ou en vélocipède. Du déballage... graphique, après le déballage des chansonniers.

Le « forainisme » gagne tous les crayons : Gerbault et Fernand Fau s'y mettent et, lui aussi, ***Paris-Joyeux***, qui, avec ses dessins signés Couturier et Jossot, cherche à conserver un certain caractère d'art, quoique en restant un organe bon marché.

Douze artistes ont pris part au concours qui avait été ouvert pour l'exécution de vitraux destinés à la cathédrale d'Orléans et devant, suivant les conditions du programme, retracer en dix chapitres la vie religieuse et militaire de Jeanne d'Arc. Ces dix épisodes étaient : ***Domrémy*** (Jeanne entend les voix) ; ***Vaucouleurs*** (Jeanne partant pour Chinon) ; ***Chinon*** (Jeanne présentée au roi) ; ***Orléans*** (Entrée de Jeanne par la porte de Bourgogne) ; ***Orléans*** (Jeanne à l'assaut du boulevard et de la forteresse des Tourelles) ; ***Orléans*** (Jeanne dans la cathédrale de Sainte-Croix) ; ***Reims*** (Jeanne au sacre) ; ***Compiègne*** (Jeanne faite prisonnière) ; ***Rouen*** (Jeanne prisonnière dans la tour du château) ; ***Rouen*** (Jeanne sur le bûcher). Le projet primé par le jury est celui de MM. Galland et Gibelin, lequel présentait de grandes qualités comme peinture décorative mais semblait peu fait pour cet art très particulier qui est le vitrail.

Le vitrail, en effet, n'est nullement de la décoration à la moderne, et profonde est l'erreur de ceux qui cherchent à vouloir modifier ses règles esthétiques. C'est, à proprement dire, de l'image sur verre, de l'image hiératique obtenant ses effets par le découpage des figures, par le cerclage du plomb, par la transparence du verre, par l'éclat des couleurs, étant bien entendu que ces couleurs doivent toujours conserver le mat propice aux demi-jours.

Donc, ici, rien du « tableau » d'ensemble, rien de l'ordonnance de la grande peinture décorative, il ne s'agit pas d'orner les murs d'une mairie, d'un hôtel de ville, d'une école, d'un marché, d'une université, d'un hôpital, de compositions classiques ou de sujets de la vie moderne, il s'agit d'un arrangement absolument spécial, c'est-à-dire de trouver les figures, les draperies, les accessoires qui, dans la paix silencieuse des vieilles cathédrales, filtreront à travers les verrières avec des reflets de pourpre, de topazes, d'émeraudes et de rubis, véritables apparitions célestes à l'usage des croyants.

Pour tous ceux qui sentent et savent apprécier le grand art du vitrail, un seul projet pouvait se prêter à ces conditions spéciales, celui de MM. Grasset et Gaudin. On s'est empressé de ne point le choisir. Cela indique combien grande est l'ignorance actuelle ; cela fait comprendre les horribles verres de couleur faussement décorés du nom de vitraux qui ornent les églises modernes.

Le vitrail est une image, une lanterne magique en plein soleil : certes, les anciens verriers n'avaient point l'habileté de nos modernes, mais ils connaissaient et respectaient la technique de cet art si particulier.

Jamais la France et les Français n'ont reçu pareils honneurs en Angleterre. Coup sur coup, le ***Ally Sloper's Half-Holiday***, un des mieux faits, un des plus comiques parmi les nombreux recueils populaires illustrés de Londres, nous a donné, chose

rare chez lui, le portrait de Jules Verne et un interview graphique avec Paul de Cassagnac. D'autre part, la présence de l'autre côté du détroit, de celui qui est venu se faire sacrer par les étrangers *Empereur des lettres françaises*, a eu pour conséquence d'inonder les feuilles caricaturales anglaises de portraits d'Émile Zola. Une mine nouvelle, non seulement pour le collecteur en chef Henry Céard, mais encore pour tous ceux qui « font le Père *l'Assommoir* », — c'est le titre qu'on lui décerne dans les arrière-bibliothèques, parmi le fouillis des cartons. — *Le Livre et l'Image*, qui a



« Bon et mauvais ensemble. »
(*Moonshine*, 23 septembre 1893.)

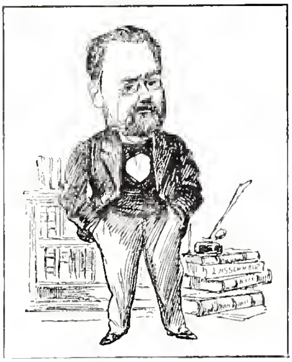
déjà donné Daudet d'après la *Vanity Fair* (voir tome I, page 185), reproduit donc, ici, pour le plus grand plaisir des « zolaistes », quelques « binettes zolardes » provenant des « trombinoscopes » anglais



« Adieu, mon cher Gorgon Zola, au *réservoir*.
— Oh oui! merci! »
(*Ally Sloper's Half-Holiday.*)

+ Cette légende contient plusieurs jeux de mots : *Gorgonzola* est le nom d'un fromage italien, genre du roquefort, et *Au Réservoir* (mis pour *au revoir*) le nom d'un établissement londonien.

(*Ally Sloper's Half-Holiday*, 7 octobre 1893.)



ÉMILE ZOLA

(Réduction du portrait-charge publié par le *Ally Sloper's*, 30 septembre 1893.)

et, en première ligne, du *Moonshine*. Le soleil, l'astre, l'empereur vu par la lune, cela ne manque point de charme, d'autant plus que ce petit croissant restera un des bons portraits d'Emile Zola.

Maître! sois satisfait; toutes les célébrités, tour à tour, sont venues porter leur tête sur ce croissant où tu vas trôner entre Sarah Bernhardt et le roi Milan. A quand la *Vanity Fair*, pour former pendant à Daudet?

Populaire à Londres, le maître écrivain n'a pas été seulement caricaturé, il a donné lieu à quantité de jeux de mots que l'on retrouve sur ces petites vignettes.

L'Angleterre a Zola-bey, l'Algérie l'inzola-tion, l'Italie le gorgonzola (fromage de l'espèce roquefort très goûté à Londres) et la France Émile Zola.

Après cela, il faut tirer l'échelle et dire avec le *Ally Sloper's* : « Au réservoir », car une bonne douche d'eau froide ne serait pas inutile pour calmer tous ces enragés du calembour français, maintenant que ceux des bords de la Tamise sont jaloux de ceux des bords de la Sprée.

⚜

Voici, en 40 eaux-fortes, — auteur M. Robert Kastor, — les portraits des Quarante de l'Académie française, chaque portrait étant accompagné d'un autographe qui fera le bonheur des femmes du monde[1]. C'est la première fois que les académiciens se présentent ainsi au public réunis en recueil, et cette galerie des Illustres ne manque point d'intérêt. Prises de face ou de trois quarts — Sardou seul fait exception à la règle en se montrant de profil — les physionomies annoncent une certaine individualité, et les ressemblances, sauf pour Sardou également, sont assez exactes.

A l'Académie française littéraire que tout le monde connaît et que les privilégiés vont voir sur place les jours de grandes solennités, on pourra désormais ajouter, autrement qu'en photographies ou en planches isolées, l'Académie française graphique et graphologique tout à la fois. Ce sera, n'en doutez point, le grand succès des salons pour l'hiver 1894.

⚜

Le jury chargé d'examiner les envois aux concours ouverts par l'Union centrale des Arts décoratifs a décerné les récompenses suivantes dans la section de Reliure, la seule qui intéresse directement *le Livre et l'Image* :

I. *Projet de livre classique in-8*. — 1er prix, M. Chounet; 2e prix, M. Rudnicki; 3e prix, M. Dobrzycki.

II. *Volume de Salammbô*. — 1er prix (*ex æquo*) : MM. Dobrzicki et Gauthier; 1re mention, M. Danjibaud ; 2e mention, M. Millard.

III. *Reliure d'un volume de la bibliothèque de l'Union centrale*. — 1er prix, M. Rudnicki; 2e prix, M. Bienville; 3e prix, M. Millard ; 1re mention, M. Desoucourt; 2e mention, M. Ed. Fontaine.

Dans notre prochain fascicule nous examinerons les conditions de ces concours et les œuvres primées par le jury. Mais, dès à présent, nous tenons à dire — et nous avons l'assurance d'être en cela l'écho fidèle de l'étonnement partagé par tous les amateurs — que nous ne comprenons plus rien à la façon dont l'Union centrale entend la décoration des livres classiques.

⚜

Une nouvelle image pour les collectionneurs de timbres-poste.

Un service postal express à « méharis » (chameaux coureurs) ayant été installé, à titre d'essai, dans les territoires français d'Obock et de la côte Somali, on a décidé la création d'un timbre provisoire de 5 francs, actuellement en vente.

Ce timbre triangulaire représente un méhari dans le désert et est entouré de caractères arabes, éthiopiens, français, avec le millésime et le nom de la colonie.

1. *L'Académie française*, par Robert Kastor. Album de 40 eaux-fortes avec autographes. Paris, Librairies-imprimeries réunies, 7, rue Saint-Benoît. En carton, prix : 20 fr. Chaque eau-forte séparée, net : 1 fr.

MILLE MOINS UN PETITS PAPIERS

(Notes sur les périodiques à images de l'étranger.)

UN INDEX DES IMAGES PUBLIÉES DANS LES PÉRIODIQUES. — DIFFICULTÉS DE LA BIOGRAPHIE ILLUSTRÉE EN AMÉRIQUE. — A PROPOS DE TIMBRES-POSTE. — LE PRIX DES TABLEAUX EN ANGLETERRE. — LE RECORD DU MONDE EN AQUARELLE. — RÉIMPRESSION DES ANCIENNES CARICATURES DU « PUNCH ». — LES NOUVEAU-NÉS. — LE « STUDIO » CRITIQUÉ. — UN RELIEUR UNIVERSEL. — UN VOLUME AMÉRICAIN « LES ILLUSTRATEURS FRANÇAIS ». — LE CHROMO DANS LES PÉRIODIQUES.

Nul lecteur du *Livre*, nul amoureux de *l'Image* n'ayant condescendu à jeter dans mon jardin la pierre fondamentale de cette seconde causerie, je poursuis sur les mêmes lignes ma course à travers les (et au travers des) périodiques à Images.

Un projet qui me hante et qui, quelque jour, pourrait bien se réaliser, c'est l'Index des Images artistiques — ou non — qui gisent « buried » dans les innombrables volumes de revues. Ce n'est pas assurément exagéré que d'évaluer à trois ou quatre mille le nombre d'Images — originales — publiées chaque mois par les périodiques. Ajoutez à cela une quantité presque égale de *reproductions* et vous verrez quelle difficulté il y a à *se tenir au courant.*

D'un jugement de la *Boston Circuit Court*, je retiens qu'aux États-Unis, il est permis de publier la biographie de tout personnage défunt, mais non d'illustrer cette biographie sans l'assentiment de la famille. Il est regrettable que le jugement ne donne pas les nom et adresse de la *detective camera* dont s'est servi l'ingénieux biographe.

Avec leurs figurines plus ou moins artistiques, les *timbres-poste* ressortent à l'Image. Il est donc bon de noter ici quelques chiffres donnés par *The London Philatelist.* En 1892, cinq marchands en gros de Londres ont vendu 27 000 livres (675 000 fr.) de cette denrée, coloniale ou non. Le prix le plus élevé a été atteint par un timbre de la Guyane anglaise : 202 livres (5 050 fr.).

La peinture n'est pas toujours en France une profession très lucrative : elle ne l'est pas du tout en Angleterre, si j'en juge par ce que nous raconte *Cassell's Saturday Journal.* Un marchand aurait commandé à un artiste londonien douze douzaines de peintures à l'huile, à exécuter en quinze jours, sur le pied de 4 pence (0 fr. 40) chacune. Les tableaux devaient être assortis : deux tiers de paysages et le tiers restant de marines, ces dernières à titre de spécimens. A ce taux, il est préférable de blanchir la toile que de la salir.

Autre curiosité picturale :

M. W. A. Donnelly a, paraît-il, en 1890, et dans l'ouest de l'Écosse, peint 366 aquarelles. Il détient donc le record en cette matière ; mais, comme le fait observer très justement *The Magazine of Art*, c'est là un tour de force plutôt météorologique qu'artistique.

Pleurez, mes oncles les collectionneurs ! Mais réjouissez-vous, acheteurs des raretés remises en vente ! M. Punch, qui, jusqu'ici, avait fait fi du vil métal et avait

opposé un *no* inflexible à toute demande de reproduction, réédite lui-même un choix de ses caricatures. A part les dessins de M. du Maurier, comme toujours remarquables, les bois que nous donne ce premier fascicule mensuel n'auraient rien perdu à rester enfouis dans les cartons, tant ils ont vieilli comme facture de dessin et comme travail de gravure. Notez, du reste, que le *Punch*, qui a eu des pages d'encadrement d'une délicatesse extrême, pour ses calendriers annuels surtout, ne s'est guère modernisé depuis sa création : par son amour, par son respect de l'œuvre du passé, il pourrait être comparé à notre *Charivari*. Les illustrés anglais sont devenus, pour la plupart, des recueils d'une perfection remarquable : seul *master Punch* est resté galvanisé.

Quoi qu'il en soit, ce sera fort curieux de revoir ainsi, mois par mois, ces caricatures qui eurent, en leur temps, un succès mérité et dont certaines sont restées célèbres. De quel attrait ne serait pas aujourd'hui, pour nous, la réimpression des bois du *Magasin Pittoresque* ou des *Fliegende Blætter*, ces deux recueils qui, en France et en Allemagne, donnèrent un si grand essor à la gravure sur bois! On ne saurait donc trop encourager l'initiative prise par le doyen des graphiques anglais.

Saluons les nouveau-nés : *Arts and Crafts*, qui paraît à Philadelphie sous une couverture dessinée par W. Crane, *The Hobby Horse*, qui vient de reparaître à Londres, et *Modern Art*, publié trimestriellement à Indianopolis, capitale de l'Indiana, « Printed in large French old style type, with wide margins, on a grained paper of deep cream tint, made by E. D. and Cie, Paris ». Comme on le voit, tout à fait dans le style français.

Tirée à petit nombre, 300 exemplaires, du format $0{,}24 \times 0{,}31$, cette revue accorde également une grande place à nos artistes. Troyon, Millet, voire Jules Chéret, y sont l'objet de judicieuses appréciations.

The Magazine of Art, qui doit sous peu se transformer et s'améliorer, vient de consacrer, lui aussi, quelques pages à Chéret, décidément très à la mode. A vrai dire, c'est moins une étude de l'œuvre de l'artiste, qu'une réclame illustrée pour l'exposition d'affiches qui se tiendra à Londres l'année prochaine.

Aux Magazines à couverture artistique, précédemment cités dans *le Livre et l'Image*, il convient d'ajouter *The Ladies' Home Journal* de Philadelphie : dessinée par un artiste de renom, la couverture varie chaque mois, rappelant quelquefois celles du *Figaro illustré*.

A la suite du *Studio*, et ainsi qu'il convenait, il a été fait ici un éloge de M. Aubrey Beardsley. Comme contraste, écoutons M. E. Knaufft en sa revue *The Art Student* : « L'œuvre d'Aubrey Beardsley est puérile par son côté intellectuel. En voyant le *Studio* de Mag, notre humble opinion est que la technique du jeune illustrateur peut par moments être « puerilissimo »…. La vérité est que les Anglais ne semblent pas se douter de ce qu'est un bon dessin. Qu'on leur dessine une figure émaciée à tête plate et nez retroussé, ils pensent qu'ils ont là un second Burne Jones. Dans *Une Procession*, M. Beardsley leur donne quarante-trois nez retroussés, et sans doute ils estiment qu'il « out-Jones Jones ».

N'aurait-il pas été regrettable de laisser perdre cet humoristique jugement et de se conformer à l'impérieux avis qui termine chaque numéro de *The Art Student* : « A moins que vous ne mettiez en pratique les indications données ici, il est inutile que vous lisiez un seul mot de cette Revue » !

Combien certaines revues dites « de jeunes », publiées en France, mais non en français, feraient bien de suivre cet excellent conseil!

Sous une élégante couverture gaufrée or et argent, un relieur de Leipzig a publié un aperçu illustré de son commerce. Le papier du texte provient d'Amérique, celui de la couverture d'Aschaffenburg; l'impression a été faite à Magdeburg, la dorure et le gaufrage à Leipzig. Tout cela pour prouver que les produits de M. G. F. sont estimés du monde entier!!

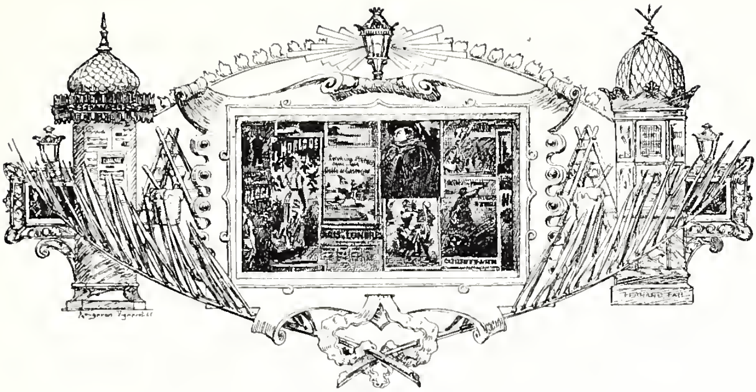
Nos illustrateurs français sont fort appréciés au delà de l'Atlantique : j'en trouve la preuve dans les deux articles du *Scribner's* sur MM. Boutet de Monvel, C. Delort, E. Detaille, A. Lynch, etc., et la confirmation dans le volume de M. L. Morin sur les « Illustrateurs français », qui doit servir de pendant aux *American Illustrators* de M. Hopkinson Smith. Mais combien peu intéressants, en général, les textes de toutes ces grandes publications américaines qui, sous prétexte d'art, entrent dans de vulgaires détails de reportage sur les artistes, s'occupant, au fond, bien plus de savoir ce qu'ils aiment ou ce qu'ils n'aiment pas, s'ils parient aux courses et montent en vélocipède, que de la caractéristique de leur talent!

Les catalogues artistiques ne sont pas chose bien nouvelle; mais ce qui est peut-être fin de siècle, ce sont les réductions, en miniatures, de périodiques. Après *The Season* (hauteur 0 m. 14, largeur 0 m. 10), voici *The Century* et *Saint Nicholas*, qui font paraître de tels spécimens en guise de prospectus. On avait les livres réduits par la photographie en une édition de poche : à quand le tour des Revues?

Les revues d'art nous apprennent qu'en mai 1894 s'ouvrira à Londres une intéressante exposition de portraits de jolies femmes, exécutés par de grands artistes de toutes les époques et provenant, cela va de soi, de collections particulières. Voilà qui sera certainement piquant!

Le *Chromo* fait de nouvelles recrues, — j'allais dire de nouveaux ravages, — parmi les périodiques. C'est *Kunst-Salon* qui intitule pompeusement son 7e fascicule *Erste farbendruck Nummer*, mais la palme du coloris revient encore à *Zur guten Stunde*. Il y a là des polychromies à faire rêver un céramiste, et des effets d'ombre et de lumière à désespérer le coloriste le plus convaincu! Et quand on songe que nous n'avons pas encore les *Christmas numbers*!!!

UN BOOK-TROTTER.



LES CURIOSITÉS DE LA RUE

Peu intéressants ces derniers temps, les murs parisiens commencent à se réveiller. Durant la période des fêtes franco-russes ce n'étaient que « russeries » sous toutes les formes. Puis, avec le renouvellement de la saison, est venue la série des chapeliers, depuis les grandes maisons jusqu'à la populaire chapellerie *A l'Hérissé*. Delion, je crois, a cependant trouvé une note pittoresque sous la forme d'une longue et étroite bande de têtes aux coiffures variées, Guillaume *fecit*. Peu après ont suivi les grands magasins, avec leurs expositions habituelles, avec leurs femmes en gravures de modes, se servant, du reste, des affiches déjà connues, même *la Place Clichy*, qui a pourtant l'habitude de nous donner des pièces de valeur dans le domaine de l'art. Et pour bien indiquer qu'il revêtait définitivement sa toilette d'hiver, ce qui, pour lui, correspond à l'arrivée des marrons dans l'avant-boutique des marchands de vins, le mur s'est couvert de ses habituels préservatifs contre la toux : Géraudel, Zan, Georgé et autres!

Mais, théâtres et concerts battant leur plein, voici qu'apparaissent les femmes aux couleurs joyeuses, les célébrités de café-concert au milieu desquelles va trôner l'« Yvette » de Bac que reproduira *le Livre et l'Image*, parmi lesquelles se remarque déjà Violette Dechaume, en jaune sur fond bleu, gracieusement appuyée sur son V gigantesque. Le jaune paraît être à la mode, en ce moment, pour les féminités de la rue.

Et, de son côté, la littérature tire l'œil avec un Lautrec de petit format, mais très décoratif, destiné à un roman du *Matin*, « Au Pied de l'échafaud », mémoires de l'abbé Faure.

Collectionneurs, à vos cartons : le salon de la rue a fait sa réouverture.

⚜

Le prospectus au chèque continue à fleurir. Après le *chèque au chapeau* qui, vers février dernier, amusa tous ceux qui ont l'excellente habitude de regarder ce qu'on leur donne, le *chèque à la liqueur* vient d'apparaître. C'est, du reste, toujours la même formule : « Bon pour une prime à tout acheteur qui viendra chez moi. »

FLANERIE A TRAVERS LES CURIOSITÉS LYONNAISES

~~~~ Bizarres rapprochements :

Place des Cordeliers,
DURILLON
Pédicure-orthopédiste.

Avenue de Saxe,
BOUTEILLE
Marchand de vins.

~~~~ Enseignes d'actualité :

Teinturier-dégraisseur, rue Paul-Bert :
AUX COULEURS NATIONALES
Nettoyage au panama.

Magasin de chaussures, cours Morand :
CORDONNERIE RUSSE
Solidité, imperméabilité.

~~~~ Enseigne d'un éclectisme quelque peu exagéré :

BAR NATIONAL ET DES CINQ PARTIES DU MONDE

Et puisque nous citons des bars :
BAR BARRE, rue de la BARRE

Et cette peu trompeuse enseigne :
AU MAL ASSIS

~~~~ Toujours l'actualité et à propos de la réforme de l'*Aurtograf* :

ANDRÉ POUCHOL
Chausseur pour dames.

Heureux chausseur, va !

~~~~ En une ville du Lyonnais que nous ne nommerons pas :

MAGASIN DE CHAUSSURES LES PLUS CONSIDÉRABLES DE FRANCE.

Flatteur pour les habitants. Qui donc avait parlé du petit pied des Françaises ?

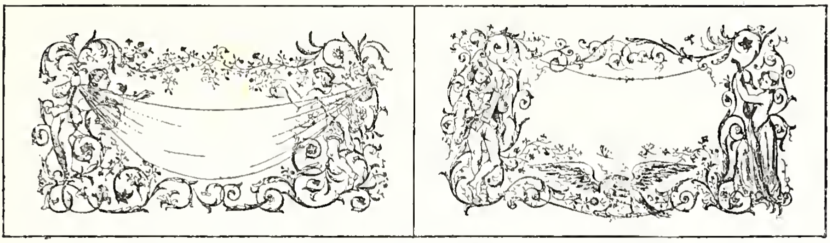
~~~~ Dédié aux Italiens : A VENDRE
BANQUES D'OCCASION

UN AMI DU « LIVRE ET L'IMAGE ».

NÉCROLOGIE

Dick de Lonlay, collaborateur du *Monde Illustré* et de *l'Illustration*, décédé à Moscou, où il était depuis deux ans, dessinant pour un journal russe. Ses correspondances étrangères du *Monde Illustré* ont été réunies en livre : il a également publié sous le titre générique de *Francais et Allemands*, plusieurs volumes d'histoire militaire et anecdotique illustrés par lui et qui, malgré le peu de valeur du texte, obtinrent un certain succès populaire. — Gauthier, dessinateur du *Journal Amusant*, décédé à Pons, près Royan. C'était un caricaturiste de l'école de Léonce Petit, mais d'un talent absolument secondaire. — Albert-Charles-Auguste Racinet, décédé le 29 octobre, à l'âge de 68 ans, à Montfort-l'Amaury. Dessinateur-ornemaniste d'une très réelle valeur, ayant le sentiment de l'antique, comme il sut le prouver avec ses vignettes pour *l'Ane d'or d'Apulée*, il s'était familiarisé avec les formes du Moyen Age et de la Renaissance par sa collaboration aux premiers ouvrages du bibliophile Jacob. Entré en 1869 dans la maison Firmin-Didot, Racinet dirigea ces deux vastes publications, pour ainsi dire classiques, *le Costume historique* et l'*Ornement polychrome*, auxquelles son nom restera attaché. — Mme Ménessier-Nodier, fille de Charles Nodier, décédée le 2 novembre, auteur de ce volume de piété filiale, bien connu des lettrés, *Charles Nodier*, publié en 1867.

Le Directeur-Gérant : EMILE RONDEAU. Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.



ORNEMENT PASSE-PARTOUT POUR CARTE DE VISITE (vers 1831)

LES ÉTRENNES

EMPIRE ET RESTAURATION

Encore si près de nous, ces choses nous paraissent en réalité aussi loin que certaines histoires des croisades. Les vieux ayant reçu des étrennes au temps de la retraite de Russie sont pour l'instant clairsemés extrêmement ; quelques autres, moins chargés d'années, reçurent des cadeaux dans le temps que le roi Charles X fut sacré à Reims, et s'ils en parlent ils nous semblent des contemporains de Jeanne la Pucelle. Ils disent que ces étrennes étaient le plus souvent des bonbons en papillotes, habillés de rébus et de papiers historiés ; que les plus heureux y voyaient ajouter des jeux naïfs bariolés de couleurs criardes, flairant le bois de sapin et le vernis. Quant aux personnes raisonnables amusées de continuer la tradition, elles ignoraient encore le bibelot rare. Une bluette, un bouquet de fleurs peintes mises sous globe, un éventail commun, quelque portrait miniature exécuté à leur insu, un

* Cet article pouvait être illustré de deux façons : par des estampes empruntées aux livres et aux albums de l'époque, comme les gravures de Desenne pour les études de M. de Jouy ou les lithographies de Marlet pour les *Tableaux de Paris*, ou bien par la reproduction des objets mêmes dont il est question au cours de l'article. Nous nous sommes arrêtés à ce dernier moyen, estimant que, de la sorte, nous aurions une illustration plus strictement documentaire et plus curieusement inédite. — J. G.-C.

rien suffisait. Et c'était aux environs de la Saint-Sylvestre un exode particulier de gens affairés, tenant les rues, collant leurs yeux aux devantures, faisant un choix parmi les « nouveautés »



PAYSAGES DESTINÉS A ÊTRE VUS DANS LE KALÉIDOSCOPE

* Le *kaléidoscope* ou « le bijou changeant » qui vint, en 1818, remplacer le *casse-tête* était, à l'origine, un tube en carton devant lequel se plaçait une bougie et au travers duquel on formait des figures qui venaient se refléter dans une glace. Par la suite, il fut quelque peu modifié.

exposées. La nouveauté est aujourd'hui un objet de toilette : on nommait alors ainsi tout ce qui était nouveau, le jouet, le bonbon, le livre. Nous dirions, nous, l'actualité; les mots se transforment, et aussi les idées.

Un de mes vieux amis, né sous l'Empire, a subi à ce sujet une interview en règle. Quels joujoux ses parents, très parisiens, lui ont-ils donnés l'année que le duc de Bordeaux naquit? — Un casse-tête! Et la façon dont il me dit cela vous eût fait penser de tomahawk et de chevelures subtilement scalpées. Au fond, le casse-tête était simplement ce jeu biscornu et innocent inventé par un philosophe pour la tranquillité des parents, et consistant en combinaisons variées fournies par de petites pièces de bois géométriques. Le casse-tête fut une passion comme le kaléidoscope, qui devait apparaître à nouveau sous l'étiquette plus explicite de *variorama*. On se contentait d'un objet pareil, alors, même lorsqu'on était un petit garçon, et l'on s'en amusait des mois entre une toupie, une raquette ou un *diable*, en croquant une orange cotonneuse



TITRE DU COUVERCLE DE LA BOITE DESTINÉE A RENFERMER DES VUES DE KALEIDOSCOPE

et des papillotes. De nos jours le pareil gamin ferait la grimace sur une *Eureka* ou un vélocipède.

D'ailleurs, si l'usage des étrennes s'était gardé, la faute n'en était pas à la Convention, qui l'eût souhaité biffer pour le principe. Mais cette disparition eût nui à tant de petites gens très civiques, revendeurs et regrattiers, gagne-petit de toute espèce, que par pitié ou mieux par crainte d'eux on en conserva l'habitude. Par crainte, parce qu'il y avait mesdames les poissardes, — tricoteuses dévouées, — lesquelles n'eussent point admis que leurs profits du jour de l'an disparussent au gré des mirliflors pour l'instant maîtres de la France. Guillotiner le Roi, voire la Reine, était bien, mais halte-là! s'il vous plaît, quant au surplus! De telles étrangetés se trouvent à tout bout de champ le long de notre histoire; il y eut même cette curiosité, qu'on payait d'un louis d'or ces créatures avisées et éclectiques venues pour offrir leurs compliments à Barras. Et comme Barras n'avait d'autre monnaie que celle d'auparavant, le louis était à l'effigie du tyran déchu. On a beau gratter les effigies et les armes des souverains sur les monuments, on les respecte sur les pièces d'or. Les anciennes tricoteuses empochaient le cadeau sans protester, et, avant de le glisser dans leur devantin, elles l'embrassaient respectueusement suivant l'usage.

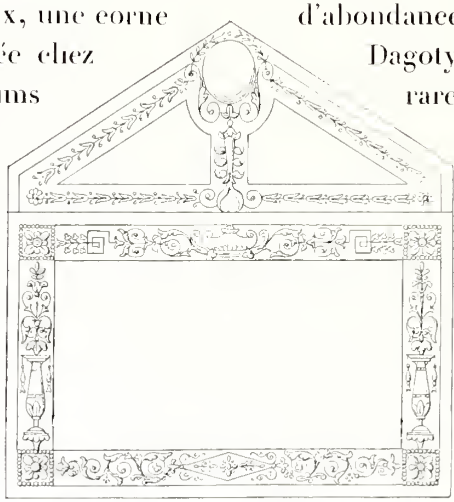
Puis, Napoléon s'est substitué à Barras; il a comme de juste gardé le jour de l'an et les étrennes, mais il en a fait une corvée pour ses tenants. Les femmes doivent se présenter à un baise-main plein de majesté, mais on sait le moyen d'adoucir leurs gênes. Sèvres ou Thomire ont été dévalisées à leur intention. L'Empereur adore donner, parce qu'il s'imagine imiter Louis XIV. L'Impératrice reçoit des vases et des parures; la reine de Westphalie, des vases aussi, avec portraits du souverain d'après Constantin ou Gérard; la reine d'Espagne, un service à thé décoré de législateurs ou de guerriers; la grande-duchesse de Toscane, un déjeuner avec

sujets de la garde impériale peints par Swebach; Pauline Borghèse, des objets signés Riocreux; la princesse de la Moskowa, une pendule : toutes choses superbes, attribuées suivant les hiérarchies, et dont le total montait chaque année à 100 000 francs[1]. Hortense Beauharnais est une des plus gâtées dans le nombre, mais sa journée est écrasante. Elle doit être à la Cour une des premières, vers les neuf heures, se présenter chez Leurs Majestés avant quiconque, en grand habit de cérémonie, corsage décolleté, manteau à traîne, et débiter son compliment, après quoi l'Empereur lui fera remettre un plateau de cinq pièces gros bleu de Sèvres avec sujets anacréontiques peinturlurés par Parent ou Mme Jaquotot. Alors Hortense se devra déclarer enchantée, et elle assistera à la messe de cour sur les midi. La cérémonie achevée, elle courra chez elle, changera de costume, recevra sa maison, donnera elle aussi ses cadeaux et commandera sa voiture pour la Malmaison, où habite sa mère, l'Impératrice divorcée. Trois heures aller et retour, en la compagnie de ses enfants. Une fois rentrée à Paris, elle se fera recoiffer, se rhabillera et se rendra au gala de la Cour. A peu près tous les courtisans en sont là, du grand au moindre. Même dans les heures tristes comme en 1813 ou 1814, on affecte de ne point déroger aux étiquettes, on n'ose invoquer d'excuses, et c'est une curiosité que d'entendre parfois dans les salons la toux opiniâtre d'une altesse qui n'a pas voulu garder la chambre.

Sous l'Empire, il est reçu et réputé de bon ton d'écrire un banal compliment à ses intimes sur le joli papier gaufré de Susse ou de Giroux, mais il serait malséant de mander sous cette forme cavalière ses souhaits de nouvel an à un prince. Les grands personnages valent la présence réelle, il faut se montrer à eux. Cette obligation jette à travers les rues une nuée

1. Bibliothèque nationale, ms. fr. 6585, fol. 123.

d'équipages qui font ces jours-là tous les embarras du monde. Le jeune homme en possession du genre à la mode est tenu à la visite chez les personnages où il fréquente ; à tout le moins doit-il un cadeau mignon aux dames de moindre importance chez lesquelles il a été reçu. Suivant le cas, il offrira le sac de dragées avec figures gravées en taille-douce par Barthélemy Roger, le tonnelet de nacre cerclé d'argent enfermant le moka délicieux, une corne d'abondance avec poche de taffetas achetée chez Dagoty, ou la corbeille de parfums rares préparée par Laboullée. Les officiers de l'Empereur ont pour ces obligations le respect des gens réglés et précis en toutes choses. Davoust est à Thorn en décembre 1812, il a perdu tous ses bagages, à peine lui reste-t-il un manteau sur les épaules et des bottes à ses pieds.



ENVELOPPE A LETTRE AVEC ORNEMENTS GAUFRÉS
(D'après un original du Cabinet des Estampes.)
(Réduction au tiers.)

Pourtant il expédie à sa femme un mot de recommandation pressante : c'est de ne pas oublier d'offrir des bas de soie à Mme Conti, la garde d'accouchée ! Il y a mieux : un colonel blessé à Austerlitz envoie par un exprès des pâtes parfumées à « une personne du sexe » laquelle a eu pour lui des complaisances. Celui-ci a cependant son compte réglé ; on ne revient guère d'une balle à travers le corps, sauf qu'un miracle s'en mêle ! Seulement les obligations de politesse priment.

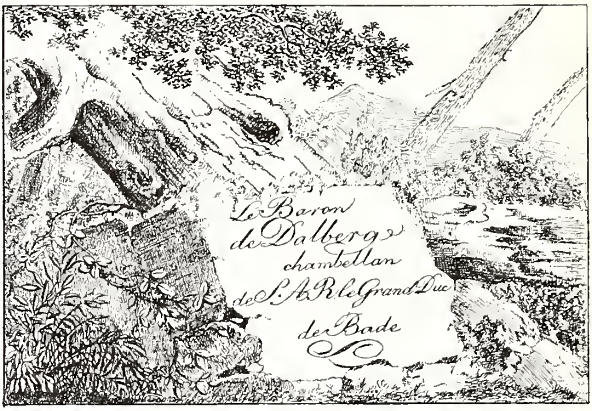
La Restauration prit ces usages au point où ils en étaient et les saupoudra d'un peu plus de manières. Les beaux gentils-

hommes, rentrés en France de tout à l'heure, sortent au matin du 1er janvier leur cabriolet découvert, et leur jockey anglais à peine aussi haut que leurs « bottes nobles ». Moins de franchise alors et autrement de calcul. Le *beau fils* ne s'attardera point aux portes banales, il se réservera pour les gens en place. Son secrétaire lui a préparé une liste de personnages à visiter, que d'ailleurs il connaît à peine, mais qu'il ira saluer tout de même. Il biffe de sa main ceux dont l'importance ne lui paraît pas démontrée. Le voici sur le nom d'Hagarias, et il va barrer, quand sa plume s'arrête. « Diable! un homme riche! — Qui doit sa fortune à ses friponneries, insinue le secrétaire un peu naïf. — Eh! mon ami, un coquin riche n'est *presque* plus un coquin. — Cependant il a quitté le froc pour la carmagnole, la carmagnole pour la giberne, la giberne pour la toge, la toge pour l'habit de cour.... — Qui lui va si bien! Moi je ne connais au monde que deux sortes de personnes, les gens en place et ceux qui n'y sont pas[1]. »

Bientôt la carte de visite fait son apparition régulière; elle est une façon de se rappeler au souvenir des gens sans se déranger de trop. L'aristocratie de la Restauration devient paresseuse. La carte tirée sur un beau vélin satiné, décorée de vignettes romantiques, reçoit une mention manuscrite, et on l'envoie par un jockey au destinataire. La bourgeoisie est vite à la mode en pareil cas; mais les jockeys lui manquent; alors elle s'adresse à des agences spéciales possédant des listes de personnes notées, et cette poste officieuse se charge moyennant 1 sou la carte de préparer les adresses, et de porter à domicile. On n'a plus besoin de se rappeler ses relations, d'autres le font pour vous. La coquetterie est seulement de se procurer des cartes irréprochables. On les demande à Henry, fournisseur de la duchesse de Berry, à Magnier ou à Mandar. Susse

1. *Le Rôdeur français* (1816-1827).

détient le ton suprême, il fabrique les cartes du duc de Berry; Giroux a la clientèle des financiers et de la haute banque; Chartier est patronné par S. A. R. Mgr le duc d'Orléans. La gravure exécutée dans leurs ateliers est d'un goût très nouveau; on a pour écrire son nom une petite place ménagée parmi des arabesques, des fleurs ou des architectures. Les seigneurs de marque adoptent certaines particularités : leurs cartes sont émaillées, et leur nom s'écrit en lettres d'or sur un nuage. En



ORNEMENT PASSE-PARTOUT POUR CARTE DE VISITE

* La Restauration, revenant aux bergeries de Gessner, se passionna pour les arbres et les rochers, dans ces sortes de documents gravés, comme, précédemment, le premier Empire s'était épris pour les tambours et les amours militaires.

1828, ils amplifient encore, ils font ajouter en quelque place les titres et qualités de la personne à qui la carte est envoyée. Même, si l'on a affaire à une famille nombreuse, chacun des membres a son carton à part. Autre raffinement : jamais un gentilhomme ne donne son adresse, on est censé la connaître. Alors nombre de petits maîtres fort ignorés se piquent d'imiter les grands en ceci; c'est la seule manière qu'ils aient de se dire célèbres. D'année en année le luxe de cette « paresse polie » grandit et se complique. On corne ou l'on ne corne plus suivant les dernières exigences du « comme il faut ». En 1830,

les cartes sont à ce point nacrées et porcelainées qu'on les briserait comme verre pour le moindre pli.

Les lettres s'envoient dans les relations proches ; elles sont de formats coquets peu à peu transformés, petit poulet, grand poulet, à bordure timbrée, portant des sphinx, des carquois, des flèches, imprimés à sec ; on y trouve parfois de ces grands amours éphèbes, assis sur des chimères couchées. De là sont nés tous les papiers d'étrennes aujourd'hui tombés dans le



CARTE DE VISITE DE NOUVEL AN

Ces cartes, dont la mode vint d'Angleterre, étaient fort répandues sous la Restauration. On écrivait ses souhaits, à la main, sur la partie laissée en blanc. Jouy, dans ses *Études sur les mœurs françaises* (les Hermites), leur a consacré un chapitre. — Voir sur les cartes de visite les articles publiés par M. Grand-Carteret dans *la Revue Bleue* (21 janvier 1891), et dans la *Revue Encyclopédique* (21 janvier 1892).

vulgaire, et qui ont survécu à tous les régimes depuis quatre-vingts ans. La lettre ainsi envoyée accompagne presque toujours un cadeau, le vase de Sèvres bourré de gourmandises par Berthelemot, une boîte renfermant des coquetteries ou des parfums signés de L.-T. Piver, souvent un objet de curiosité acheté à Ravrio, à Thomire ou à Dagoty. D'ailleurs la lettre ne remplace pas la visite, on doit celle-ci, mais à son heure. Les plus empressés arrivent aussitôt pour être remerciés, et il n'est point inconvenant de surprendre une dame ce jour-là

dans son négligé du matin. Au vieux temps, les amoureux avaient même privilège à la fête des Saints-Innocents, ils en usaient et abusaient, si Marot dit vrai et si Brantôme ne ment pas. Le nouvel an a donc ses immunités : c'est comme dans la comédie de salon, où l'on se permet bien des choses sous le couvert des nécessités scéniques. Le moyen pour Mme Récamier de refuser sa joue à qui lui apportait une écritoire merveilleuse, d'or et d'argent, entourée de feuilles d'acanthe, décorée de bucranes et si joliment ciselée et mutine! Mme de X... a la peau très douce; M. de Rémusat l'assure, qui lui est venu donner l'accolade dès l'aube, avant que la poudre et les fards n'aient eu loisir d'étaler leur tromperies.

*
* *

Cette matinée heureuse n'est pas seulement celle des rois, des poissardes ou des galants, elle est surtout celle des petits. En l'absence de préoccupations autres, ceux-là ont passé douze mois à l'attendre et à soupirer après elle. Durant ce temps, plus de dix mille personnes très humbles, logées dans des galetas sous les toits, ont travaillé à la confection des jouets, et deux cents boutiques ont accumulé les produits de leur industrie. Ni sous l'Empire ni sous la Restauration, ces magasins ne prévoient nos luxes récents et la folie de nos étalages. En arrière de devantures cintrées, sous un éclairage mesquin au gaz hydrogène, les colifichets sont entassés à la diable; et pour bien peu, en deux ou trois semaines d'exposition, tous les bambins de la capitale, conduits par leurs parents ou leurs bonnes, seront venus devant pour désirer tout, et deviner les prochaines surprises.

Debucourt, qui avait été plus heureux avant la Révolution, s'est intéressé au jour de l'an dans une famille bourgeoise du premier Empire. C'est tout au matin, dans le cabinet de tra-

vail du père, que les enfants sont venus débiter leur compliment et recevoir leurs étrennes. La scène serait jolie, n'étaient l'extraordinaire gaucherie tout à coup rencontrée chez ce virtuose, des erreurs de proportions fort sottes, un chat par hasard plus gros que la fillette, un papa géant pour des enfants Tom-Pouce. Et que donnent les parents d'alors à leurs bébés? Un polichinelle aux tout petits, acheté au *Petit-Dunkerque* et coiffé d'un feutre à la Cadet-Roussel; aux garçonnets, quelque équipement de cuirassier; une poupée à la demoiselle; puis à tout le monde des papillotes, les fameuses papillotes classiques, entourées de devises niaises :

> Cette dragée est un emblème
> Elle dira que je vous aime!

Le bonbon et l'orange sont un appoint considérable dans les cadeaux de nouvel an. On trouve chez Delorier, confiseur, *Aux deux bergers*, des fondants liquoreux expédiés « dans tous les pays du monde ». Cretaine a dans ses ateliers de la rue Montorgueil des boîtes historiées où, sur les vignettes, se déroule la vie entière des bourgeois parisiens depuis le mariage jusqu'au baptême. Lacroix a mieux encore : son magasin est intitulé *Au Songe*, et ce songe est représenté par un bambin couché à qui la Fée des Étrennes apporte mille chatteries sur un nuage de sucre candi. Cette mode des sucreries illustrées ira en se perfectionnant jusqu'à nos tristes chromolithographies; Devéria ou Tony Johannot ne dédaigneront pas d'en signer les figurines alléchantes, témoin Pomerel qui recouvrira d'un dessin de Johannot le couvercle de ses boîtes bleutées.

Mais dans le nombre de ces tentateurs, c'est le *Fidèle Berger* et Desrosiers, le patron, qui fournit la clientèle aristocratique. Cette maison occupe les premiers ouvriers de la capitale, et ses trouvailles font loi. Tantôt ce sont de mignonnes bour-



COUVERCLE DE BOITE A BONBONS
Représentant le baptême du Comte de Paris.

riches entourées de faveurs bleues ou roses, des escargots en carton tirant leurs cornes de chocolat, et sous l'Empire des soldats de la Grande Armée tout en sucre, des canons de nougat, des généraux en pralines. Puis au fur et à mesure des événements, la sucrerie change de politique, le soldat napoléonién se transforme en guerrier moyen âge, en troubadour; les généraux sont le duc d'Angoulême ou quelque héros du Trocadéro. Les boîtes représentent des Richard Cœur-de-Lion en toque à créneaux écoutant d'un balcon



FEUILLE GRAVÉE POUR LE « FIDÈLE BERGER »
Donnant, en outre d'un dessin pour couvercle, une série d'étiquettes destinées aux cornets de pastilles et à la fermeture des paquets.



COUVERCLE DE BOITE A BONBONS DE CHEZ POMEREL
Composition de Tony Johannot. Encadrement de Français.

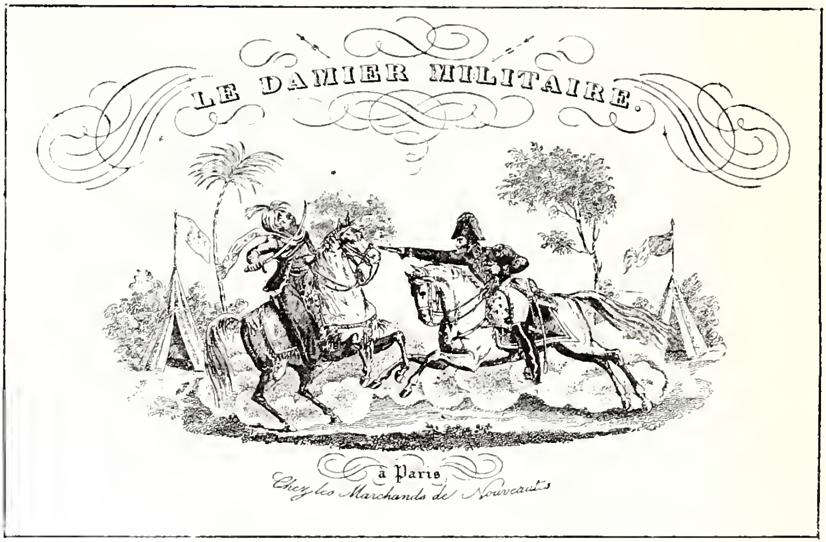
la romance de l'écuyer Blondel, des Dames Blanches, les Grecs de Missolonghi, la Girafe ou le sacre de Charles X. La révolution de 1830 sollicitera bientôt d'autres surprises. On aura tout à coup ce petit parapluie malicieux, symbole inattendu de la royauté de Juillet, et qui renfermera beaucoup de chocolat à la vanille et des nougatins. Les tablettes de cacao montreront Jocko ou le singe du Brésil, l'éléphant célèbre de Franconi ou les héros des glorieuses. Certaines pastilles d'Orient iront jusqu'à em-



COUVERCLE DE BOITE A BONBONS DE CHEZ LACROIX
Donnant, en outre d'un dessin pour couvercle, une série d'étiquettes destinées à la fermeture des paquets.

prunter à René d'Anjou le croissant de son ordre chevaleresque.

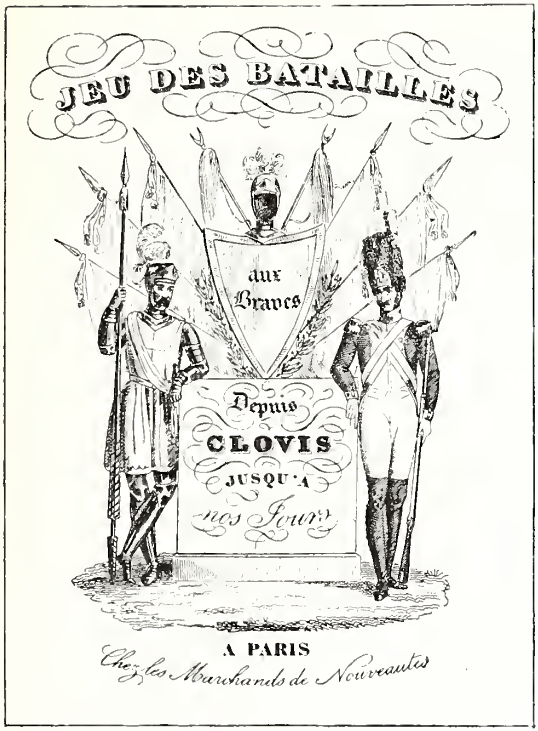
Mais il s'en faut, même sous l'Empire, que tous les papas montrent à l'égard de leurs enfants les ambitions guerrières du maréchal Davoust, lequel offrait à son fils de treize mois le *Manuel du parfait sous-officier*. « Il apprendra, » disait-il,



COUVERCLE DE LA BOITE DU « DAMIER MILITAIRE »
Jeu à découpages et à combinaisons.

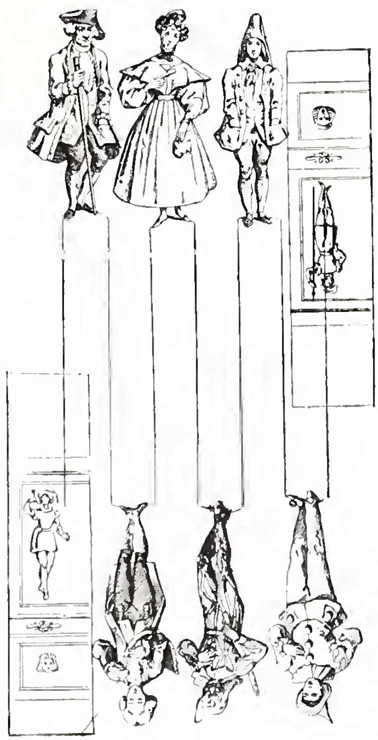
« que pour bien servir son souverain, il faut être sans peur et sans reproche. »

Toutefois, Davoust ajoutait un tambour au manuel, en plaignant très fort la maman du vacarme probable. Comme souhaits à ses deux fils, — voici qui nous reporte bien loin, — il voudrait que l'aîné abhorrât les Russes, et le second les Anglais! Vœux à longue portée, et qui peuvent gêner un jour ceux en l'honneur de qui on les forme dans la naïveté de son patriotisme! La génération guerrière d'alors se plaisait aux jouets purement militaires; il y avait *le Petit Vauban*, simple joujou de constructions dont les Anglais feront plus tard



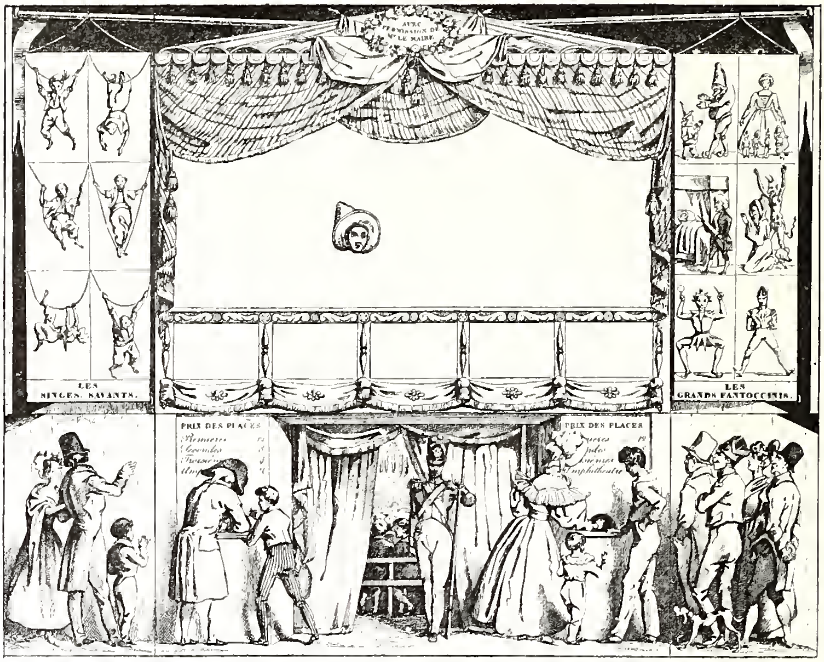
DESSUS DE BOITE DU « JEU DES BATAILLES »
Jeu de découpages et de combinaisons.

The play of war; puis le casse-tête militaire, le jouet des braves, les boîtes de soldats de bois ou de plomb piqués sur des planchettes extensives, vernis à outrance, collant aux doigts. Sous la Restauration, les petits soldats bleus sont devenus blancs, les toupies sont légitimistes, blanchâtres avec des fleurs de lis jaunes, les chevaliers ont des cuirasses argentées et des casques à plumes. On y joint des théâtres où les acteurs se découpent sur des feuilles préparées et se meuvent à l'aide de fils. Des boîtes de magie, décorées d'un devin à bonnet pointu, amusent les petits et les grands, comme aussi les lanternes à projections dont les verres représentent quelque conte de fées. Bien plus tard, sous Louis-Philippe, appa-



ACTEURS EN CARTON
pour le théâtre des Fantoccini.
Montés sur une patte tenant lieu du fil classique.

raîtront les scènes européennes, joujou à combinaisons dites de patience, le jeu de l'obélisque, le chemin de fer calqué sur les voitures rudimentaires essayées entre Paris et Saint-Germain,



THÉATRE EN CARTON POUR L'ENFANCE [1]
(Restauration.)

Les singes et les Fantoccinis étaient alors l'objet de tous les regards, de toutes les curiosités.

sans *catastrophe* toutefois, et en cela nos pères montraient plus de tact que les aimables sceptiques d'aujourd'hui, lesquels n'ont pas reculé devant cette sottise macabre.

Les étrennes pédantes sont de livres, et cela dès l'Empire, livres de contes, d'histoire, reliés, gaufrés d'or, peu à peu remplis d'images et de scènes. Puis les albums prévalurent sous divers noms : bijoux des enfants, étrennes aux jeunes,

1. Ces théâtres, comme tous les cartonnages de l'époque, du reste, sont excessivement rares. Dans cet ordre d'idées, il n'y a pas eu place seulement pour la fantaisie, car il existe des théâtres militaires avec Napoléon, avec le Trocadéro sous Louis XVIII, avec les expéditions algériennes sous Louis-Philippe. L'iconographie de ces pièces serait du plus haut intéret.

jardins, corbeilles, loisirs, amusements de l'enfance ou de la jeunesse, habillés de cartonnages illustrés, enfermés dans des étuis pareils, arrangés en dépliants ou en cahiers, peinturlurés de polychromies criardes et primitives. Un jour Gavarni, alors



COUVERCLE DE LA BOITE DU « JEU DU CHEMIN DE FER »
(1837)

débutant et gardant encore son nom de Chevalier, lancera un cahier de ces macédoines si fort goûtées sous la Restauration, où le diable commettait toutes les horreurs imaginables contre les humains. De notre temps, ce cahier est classé parmi les curiosités introuvables, mieux vaudrait chercher la pièce aux cent florins de Rembrandt que non pas lui.

Les poupées d'alors étonneraient bien plus encore. Sous l'Empire, ce sont des *catins* à corps de toile, à tête, bras et jambes de bois, mal taillées, dégrossies à peine. Les poupées sont coiffées de cheveux vrais, et s'empalent sur un pied qui les maintient en équilibre et debout dans une raideur comique. Il en reste qui sont venues jusqu'à nous, sauvées de menottes impitoyables; on les voit peignées à la Titus, à la Grecque, à l'enfant, possédant leur trousseau complet de chemises, de jupons, de bas et de robes à taille haute. Dernièrement M. Maurice Pascal m'en voulait bien montrer une du meilleur ton, fort semblable à celle que Sicardi a peinte dans une de ses aquarelles. C'est, vous croiriez, une des princesses du sacre, très raide, très digne, avec ses yeux fixes et sa bouche souriante et pincée. Nous voici loin des têtes de porcelaine, des yeux mobiles, des articulations; loin du bébé jumeau et de ces extraordinaires poupards, notre monnaie courante.



POUPÉE (Empire, 1807)
Appartenant à M. Maurice Pascal. — Le corps est en bois, la tête en peau.



LA MÊME POUPÉE habillée.

Quelqu'un a dit que si nous n'avons plus d'homme capable

1. Il est très rare de rencontrer des poupées anciennes. Une vente intéressante à ce point de vue eut lieu en janvier 1892 (voir sur ce sujet l'article de M. Grand-Carteret : *les Jouets anciens*, dans la *Revue Encyclopédique* du 1[er] février 1892, avec reproduction d'un grenadier de la Restauration).

de gagner la bataille d'Iéna, c'est que nous gâtons trop nos enfants. Je n'en voudrais pas inférer qu'il faille revenir aux poupées en bois du premier Empire, ni offrir aux nourrissons le *Manuel du sous-officier*. Ce qui est très sûr, c'est que les enfants d'alors s'amusaient aussi bien et à moins de frais que les nôtres, mais comme ils étaient au berceau lors de la bataille d'Iéna, ce ne sont pas eux qui l'ont gagnée....

HENRI BOUCHOT.



ORNEMENT AMPHIGOURIQUE POUR BOITE DE BAPTÊME
(Restauration.)



HISTOIRE DU LIVRE PAR LES PROSPECTUS

I

LES PUBLICATIONS ENFANTINES ET LES VOLUMES RELIGIEUX

Les conservateurs — que l'on ne s'effraye pas, ceci n'est pas un article politique — ont décidément du bon.

Réunir ces feuilles volantes que l'on distribue chez les libraires à l'apparition de chaque ouvrage peut paraître puéril et enfantin sur le moment : en y réfléchissant, on trouve que cela est utile.

Ces simples feuillets, avec ou sans vignettes, nous apprennent non seulement le prix des ouvrages à leur apparition, mais encore ils nous renseignent sur les conditions de vente des livraisons et sur les *primes* offertes aux souscripteurs.

Nous allons résumer brièvement quelques-uns de ces prospectus illustrés par une pléiade de gens habiles, et publiés il y a plus d'un demi-siècle — car c'est surtout les prospectus de 1830 à 1850 que nous avons en vue ici — par une série d'éditeurs dont le succès a couronné l'audace, bon nombre des volumes ainsi annoncés se trouvant aujourd'hui fort recherchés.

Commençons par quelques publications enfantines et quelques volumes religieux.

Les Enfants chez tous les peuples ou la Famille de l'armateur — nous n'inventons rien — était une de ces publications d'Alphonse Desesserts, éditeur de la Librairie à illustrations de la Jeunesse, qui devaient séduire le public rien que par le prospectus, annonçant dans chaque livraison « deux superbes vignettes sur bois », ou une « magnifique équerre allégorique », ou une « lithographie coloriée en manière d'aquarelle ».

L'équerre allégorique, le prospectus en donne un spécimen, c'était ce que nous appelons aujourd'hui un encadrement de page — sur deux côtés seulement — et celui du prospectus réunit une série de jeunes gens des plus bizarres où figurent au premier plan le jeune Grec, l'étudiant allemand, le Français en veste et en calotte à gland, l'Écossais et le Napolitain, sans oublier la jolie Suissesse, la négresse, lointain souvenir de la *Rébecca* d'Horace Vernet, et la nonchalante créole — souvenir cher aux Français.

Dans les *Mémoires d'un Centenaire*, du même auteur et du même éditeur, les « équerres allégoriques » continuent, et le prix de la livraison est toujours le même, *dix sous* (16 pages de texte et une lithographie en couleur) et *douze sous* par la poste ; les dessins étant, eux, de Jules Vogel, élève, dit le prospectus, de « Paul de Laroche ».

La Revue des Enfants (1846) était illustrée de vignettes de Camille Roqueplan, charmantes de composition, mais invisibles, tout simplement, grâce à leur tirage défectueux. *Le Magasin des Enfants*, de Mme Leprince de Beaumont et de Mme Eugénie Foa, était, au contraire, illustré de vignettes admirablement tirées, et sur papier *collé*, afin de donner aux jeunes lecteurs et aux jeunes lectrices la facilité de colorier les vignettes : ce ne sera pas, disait le prospectus, « un de leurs moindres plaisirs que de pouvoir revêtir le héros et les héroïnes de ces naïfs récits des brillants costumes rêvés par leurs jeunes imaginations ». Et de fait, rien n'est joli comme les seigneurs et les princesses dessinés par Th. Guérin, d'une fadeur toujours égale. Il y en avait ainsi 300, gravés par Porret, Harrisson, Debraine, Loiseau, et l'ouvrage complet ne coûtait que 10 francs. Mais, c'est égal, il est probable que plus d'un collectionneur n'estimerait aujourd'hui que médiocrement un exemplaire *colorié* par l'un des souscripteurs enfantins du temps jadis.

Le Livre des Familles, journal de M. le Curé (6 fr. par an), 1844, Giraldon et Soulié, éditeurs, 32 pages tous les mois, était d'un aspect plus séduisant. Un frontispice de Beaucé représentait le bon curé assis sous un portail gothique. Dans le texte, des portraits, entre autres celui de Bossuet d'après Rigaud. De charmantes vignettes : *Richelieu à la Rochelle* et autres dans le même goût, animaient un texte dans lequel, dès les premières lignes, on déclarait que l'ignorance n'était plus permise aux enfants.

Les Soirées d'Automne ou Nouvelle Morale en action, de Vaillant et A. de Limours, homme de lettres, illustrées de 120 dessins gravés par Brevière et de 40 lithographies en deux couleurs, le tout pour 10 francs, *le Livre des Écoliers*, de l'abbé Savigny (Gustave Havard, éditeur, 1846); *le Livre*



P. les départements: 7 fr. 50 par an. *Affranchir.*

6 FRANCS PAR AN

Pour Paris.

Pour l'étranger: 8 fr. 50 par an. *Affranchir*

TOUS LES ABONNEMENTS PARTENT DU 1er NOVEMBRE 1844.

Le 1er Volume sera complet le 1er Novembre 1845.

10 numéros sont en vente du 1er Novembre 1844 au 1er Août inclusivement.

LE LIVRE DES FAMILLES

JOURNAL DE M. LE CURÉ

SOUS LA DIRECTION DE M. L'ABBÉ PASCAL, pour la partie religieuse

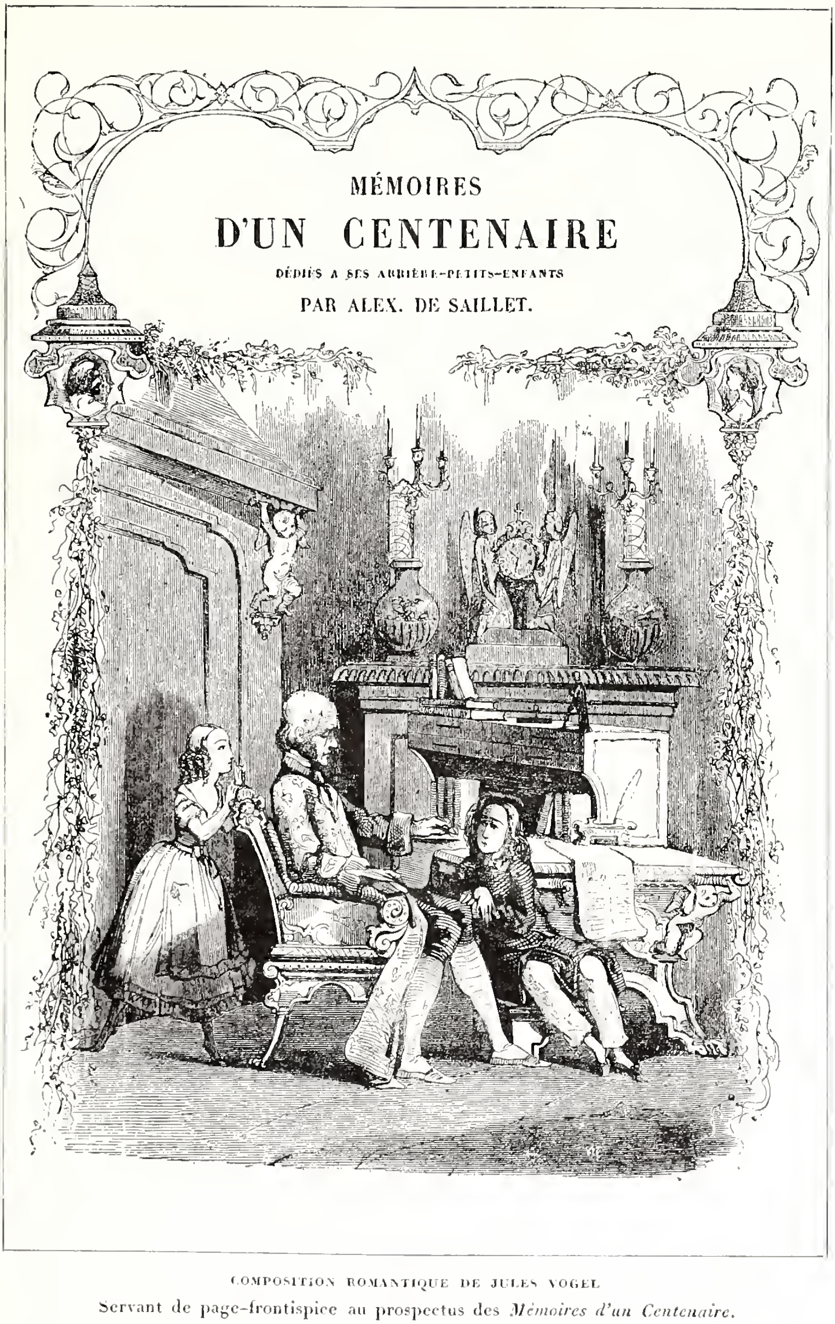
littérature . beaux-arts voyages . science . contes-fantastiques. etc

Paris,
L. GIRALDON FILS, Sr DE SOULIÉ ET Cie,
9 QUAI MALAQUAIS

Londres,
WILLIAM THOMAS, LIBRAIRE.

COMPOSITION ROMANTIQUE DE V. BEAUCÉ

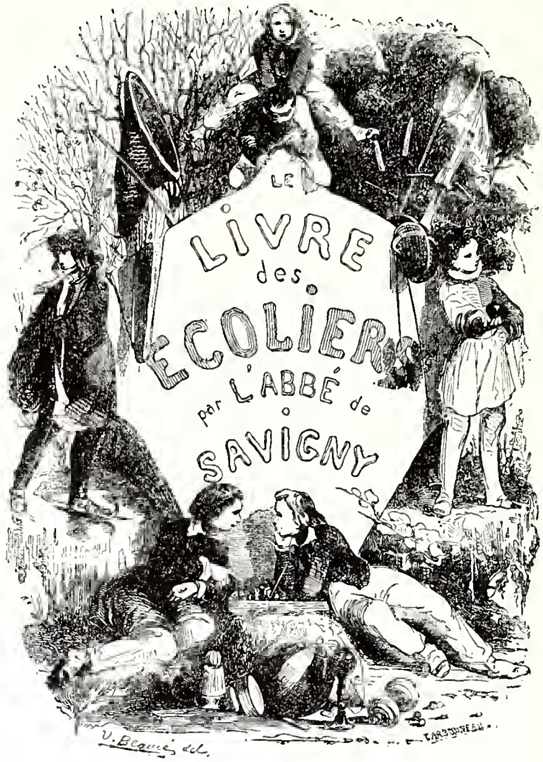
Servant de page-frontispice au prospectus du *Livre des Familles.*



COMPOSITION ROMANTIQUE DE JULES VOGEL
Servant de page-frontispice au prospectus des *Mémoires d'un Centenaire.*

des Enfants, quarante contes de fées choisis par M[mes] Voïart et Tastu, paraissant en 1838, tous les quinze jours, en 6 livraisons brochées ou

27 LIVRAISONS A 15 CENTIMES. — 400 GRAVURES.



PUBLIÉ

PAR GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR,

21, rue des Mathurins-Saint-Jacques.

—

1846

PREMIÈRE PAGE DU PROSPECTUS.

(Réduction de moitié. — Dessin de V. Beaucé.)

cartonnées à l'anglaise, à 2 francs, et illustrées par Grandville, Tony Johannot, Gigoux, Français, Baron; *les Nains célèbres*, illustrés par Édouard de Beaumont; *les Mystères du Collège*, illustrés par Eustache Lorsay; *Trésor*

des Fèves et Fleur des Pois, de Charles Nodier, illustrés de 100 vignettes de Tony Johannot; *les Aventures de Jean-Paul Choppart*, illustrées par Frédéric Goupil, et plusieurs autres, si l'on devait tout citer, prouvent que les volumes illustrés, à l'usage de la jeunesse, suivant le terme employé aujourd'hui, comptent des aïeux dont bon nombre sont ornés de vignettes supérieures à celles de certaines éditions modernes.



PREMIÈRE PAGE DU PROSPECTUS.
Dessin de Édouard de Beaumont.

Dans cette série (la germanophobie n'étant pas encore connue), un petit volume qui, à lui seul, est une perle, eut d'ailleurs un joli succès, quoiqu'il fût intitulé : *Contes populaires de l'Allemagne, avec 300 vignettes allemandes*. L'éditeur qui oserait, aujourd'hui, lancer une pareille publication, serait houspillé de jolie façon. Y pensez-vous, lui dirait-on : prétendre que la littérature allemande est appréciée en France! donner des vignettes d'Osterwald de Hanovre, de Richter de Dresde, de Schrœdter de Dusseldorf, et nous dire que vous voulez avec cela faire « un livre qui sera à la fois populaire et beau »! Ah! c'est par trop d'audace, s'écrieraient tous les Chauvins nés Prudhomme devenus, depuis quelques années, légion.

Les Simples Leçons de Mme Amable Tastu (1842) — Didier éditeur — avec vignettes de Marville, et *les Anges de la Terre, personnifiés par leurs vertus et leurs belles actions*, publiés avec la coopération de gens de lettres et d'artistes distingués, encore illustrés par de belles et nombreuses gravures lithographiées ou gravées sur bois, peuvent servir de transition, ce dernier surtout, entre les livres enfantins et les livres religieux. Dans le prospectus des *Anges de la Terre*, il faut signaler le joli père de famille en robe de chambre à ramages environné d'enfants, tous plus pommadés les uns que les autres.

Évangiles, *Imitation de Jésus-Christ*, *Histoire des papes* également, pourraient donner lieu à un chapitre considérable de l'*Histoire du livre par les Prospectus*, et parmi ceux dont la nomenclature d'artistes illustrateurs présente une bien amusante réunion de noms, citons l'édition avec commentaires de M. de Genoude, illustrée par « Raphaël, Murillo, le Poussin,



CHAPITRE VIII.

Guérison d'un lépreux, du serviteur du centenier, de la belle-mère de saint Pierre. Dispositions pour suivre Jésus-Christ. Tempête apaisée. Démons chassés. Pourceaux précipités.

JÉSUS étant deſcendu de la montagne, une grande foule de peuple le ſuivit.

2. Et un lépreux venant à lui l'adoroit en lui diſant : Seigneur, ſi vous voulez, vous pouvez me guérir.

3. JÉSUS étendant la main, le toucha, &

REPRODUCTION D'UNE PAGE DES « ÉVANGILES » PUBLIÉS PAR DUBOCHET

(Spécimen du texte. — Encadrement de Fragonard.)

Prospectus.

Les illustrations de cette édition sont entièrement inspirées par l'art chrétien ; ce ne sont pas des ornements arbitrairement conçus par la coquetterie du goût moderne et pouvant s'adapter à tout autre ouvrage presque aussi bien qu'aux Évangiles. Il n'est pas un détail de ces illustrations qui n'ait son analogue dans les manuscrits ornés qui sont restés comme les modèles du genre, pas une figure qui ne soit conforme à la tradition, pas un objet qui n'ait sa justification dans la science de la symbolique chrétienne. Il y a une pensée jusque dans les styles si divers auxquels M. Fragonard a emprunté ses dessins ; byzantin, gothique, mauresque, indien, péruvien. Cette pensée répond à l'universalité de la religion chrétienne qui doit régner sur toutes les parties du monde. Quant à la traduction, les éditeurs ont choisi avec intention le texte primitif de Le Maistre de Sacy, sans se permettre aucun de ces changements modernes qui enlèvent à cette traduction son caractère de simplicité et de naïveté, et donnent aux Évangiles, à force de recherche élégante et d'intelligence mondaine, une forme peu digne de ce divin livre. Ils ont seulement, d'après les conseils de M. l'abbé Tresvaux, vicaire-général de Paris, et sur les indications qu'il a bien voulu leur donner, corrigé le petit nombre d'infidélités qui se trouvent dans la traduction, et qui, en altérant le texte, favorisaient des erreurs depuis longtemps condamnées par l'Église.

Les deux pages suivantes offrent un SPÉCIMEN de nos gravures et de l'impression. Notre papier est le même que celui de ce PROSPECTUS.

Imprimerie d'A. Éverat et Comp., rue du Cadran, 16.

REPRODUCTION DE LA PAGE DU PROSPECTUS DE DUBOCHET POUR LES « ÉVANGILES »
(Encadrement de Fragonard.)

Alf. Johannot, Raffet, » etc. Nous ne changeons rien à l'ordre des noms; mais quel heureux assemblage, n'est-il pas vrai? Les grands maîtres ont-ils jamais mieux fraternisé avec ces petits vignettistes auxquels certains esprits chagrins marchandent une statue! C'étaient — ces petits vignettistes — des gens de peu de valeur, artistiquement parlant bien entendu, et qu'il ne faut



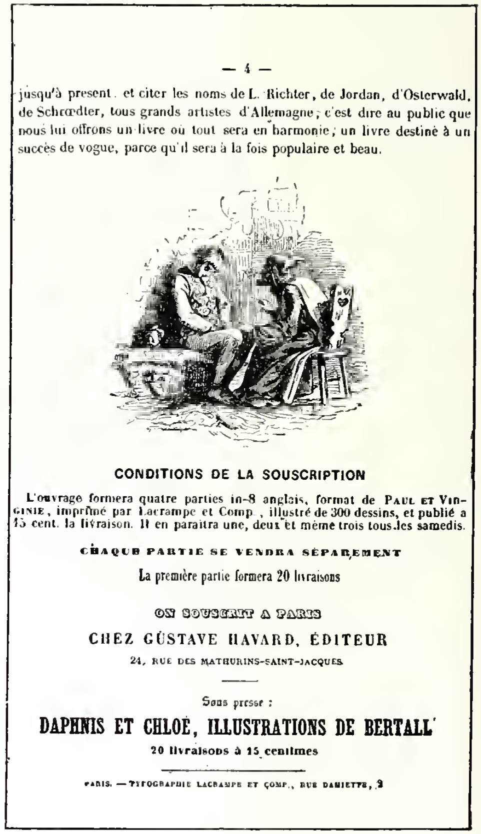
CONTES POPULAIRES

DE L'ALLEMAGNE

20 livraisons à 15 centimes.

300 VIGNETTES ALLEMANDES.

PUBLIÉ PAR GUSTAVE HAVARD.



— 4 —

jusqu'à présent, et citer les noms de L. Richter, de Jordan, d'Osterwald, de Schrœdter, tous grands artistes d'Allemagne; c'est dire au public que nous lui offrons un livre où tout sera en harmonie; un livre destiné à un succès de vogue, parce qu'il sera à la fois populaire et beau.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION

L'ouvrage formera quatre parties in-8 anglais, format de PAUL ET VIRGINIE, imprimé par Lacrampe et Comp., illustré de 300 dessins, et publié à 15 cent. la livraison. Il en paraîtra une, deux et même trois tous les samedis.

CHAQUE PARTIE SE VENDRA SÉPARÉMENT

La première partie formera 20 livraisons

ON SOUSCRIT A PARIS

CHEZ GUSTAVE HAVARD, ÉDITEUR

24, RUE DES MATHURINS-SAINT-JACQUES

Sous presse :

DAPHNIS ET CHLOÉ, ILLUSTRATIONS DE BERTALL

20 livraisons à 15 centimes

PARIS. — TYPOGRAPHIE LACRAMPE ET COMP., RUE DAMIETTE, 2

PREMIÈRE ET DERNIÈRE PAGES DU PROSPECTUS DES « CONTES POPULAIRES DE L'ALLEMAGNE »
Avec illustrations de Gustave Richter.

pas comparer aux maîtres, diront les esprits moroses. Allons donc! gens timorés, relisez ces prospectus et... figurez-vous que, dans les Champs-Élysées, les vrais, pas ceux qui sont au coin de la place de la Concorde, figurez-vous que ces artistes se promènent bras dessus, bras dessous, discourant entre eux des choses d'art, et dites-vous que tous les artistes sont frères..., et qu'on peut aussi bien mériter la célébrité pour une vignette bien traitée que pour des hectares de toile mal peinte.

L'*Histoire des Papes* n'était pas, d'ailleurs, avare de crimes, elle en avait pour tout le monde.... Oh! entendons-nous, pour les Rois, les Reines et les Empereurs d'abord; depuis saint Pierre jusqu'au pontificat de Grégoire XVI, elle enregistrait les crimes, les meurtres, les empoisonnements, les parricides, les adultères, les incestes... et tout cela, pour combien? direz-vous. Pour cinq sous la livraison. Hé! hé! ce n'est pas cher!... Deux par semaine! Heu! heu! c'est beaucoup.... Oui, mais l'éditeur avait su tourner la difficulté, et pousser à la consommation : une Médaille de bronze aux 5000 premiers abonnés, n'était-ce pas joli! Bien mieux, celui qui réunissait dix souscripteurs avait droit à la Médaille d'argent, et celui — oh! celui-là c'était le merle blanc! — celui qui réunissait cent abonnés avait la Médaille d'or. Il n'est pas question de Diplôme d'honneur. Que voulez-vous, à cet âge d'or des publications populaires, le simple parchemin honorifique n'était pas encore connu.

Les *Évangiles* de Dubochet, 7 sous la livraison et 8 sous par la poste, étaient illustrés de Fragonard dans les styles les plus divers : byzantin, gothique, mauresque, indien, péruvien; mais « cette pensée répond à l'universalité de la Religion chrétienne, qui doit régner sur toutes les parties du monde », dit habilement le prospectus, qui nous donne deux pages avec vignettes du plus bel effet : l'une, consacrée à la guérison des lépreux, est entourée d'arabesques déjà fort drôles et d'un « style 1830 », non annoncé dans le boniment de l'éditeur, mais très caractérisé par des feuillages à retroussis étranges, par des culots effrayants. Dans le haut de la page se détachait un petit lépreux bien propre et à cheveux bouclés, presque aussi bien frisés que ceux du bienheureux saint Pierre. Cela n'est rien, et sauf l'initiale colossale qui n'a permis de mettre que trois lignes pleines dans la page, le tout est encore acceptable; mais au revers quelle salade! C'est exquis. Il faut d'abord se figurer le haut de la page couvert de petites fleurettes avec vrilles, tortillons, feuilles angulaires des plus gothiques..., puis tout cela s'interrompt brusquement pour laisser s'épanouir le cul-de-lampe..., et alors... quel joli gâchis : dans un ciboire terminé par des pendeloques d'émeraude, un agneau pascal microscopique est à demi étouffé par des pampres gigantesques et par de lourdes draperies d'où s'échappent des épis de blé plus gros que les grappes de raisin, et des rideaux s'attachent on ne sait où par des cordelières à glands qui ont un aspect de courroies de cuir. Oh! la bizarre idée de vignettiste en délire!

Une autre *Sainte Bible*, traduction de Le Maistre de Sacy, illustrée par Tony Johannot, Gérard Séguin, Martins, Jules David, Victor Adam, de Rudder, Camille Rogier, Devéria, Marckl, Émile Wattier, Foussereau, Tellier, etc., etc., gravée par Hébert, Harrison, Brevière, Thiébault, etc., avec un texte enrichi de têtes et fins de pages courantes, culs-de-lampe, lettres ornées, par Adrien Féart, se vendait 30 centimes la livraison. En plus, un frontispice splendide!! or et couleur, dessiné par Tony Johannot

et Adrien Féart, était réservé aux souscripteurs. Toutes les semaines, les acheteurs recevaient leur livraison, éditée par Ildefonse Rousset, et il devait y en avoir cent vingt! Tout cela sans parler des exemplaires de grand luxe, avec gravures sur chine et encadrements en or, à 60 centimes, et des exemplaires de plus grand luxe encore, et à plus grandes marges, à 1 franc.

Du texte, rien à dire, sinon que ce texte, très net, était disposé sur deux colonnes et accompagné d'ornements sans importance : mais quant aux pages de vignettes, ce n'est pas la même chose. Les petites compositions de Tony Johannot, en particulier, fort spirituelles, fort bien dessinées et



COMPOSITION DE TONY JOHANNOT

Avec encadrements de Féart, pour la *Sainte Bible* éditée par Ildefonse Rousset

très colorées, s'encadraient de rinceaux de Féart de l'effet le plus mesquin. Mais parmi ces vignettes il faut signaler, et c'était d'ailleurs dans les vignettes choisies pour les prospectus, *Agar et Ismaël dans le désert*, *Isaac bénissant Jacob*, d'un très joli style, toutes deux de Tony Johannot, et aussi *Joseph expliquant les songes de Pharaon*, de Jules David, dont la mise en scène théâtrale offre un escalier, en plantation oblique, flanqué de sphinx en carton près desquels se tiennent des guerriers aux coiffures étranges, tandis que, aux côtés mêmes de Pharaon, des figurants mal élevés échangent entre eux leurs petites confidences sans nul souci de la scène qui se joue.... Dans le « genre 1830 » c'est certainement à la *Formation de la Femme* de Tony Johannot que revient le premier prix d'actualité..., d'actualité romantique,

1. 700 grandes gravures imprimées à part et texte complètement illustré, en 2 volumes grand in-8 jésus, imprimés par Lacrampe sur vélin superfin collé et glacé.

bien entendu, et non pas de vérité préhistorique, car la petite femme aux cheveux dénoués, fort habilement, est exquise, et Adam avec sa longue chevelure, a peut-être l'air un peu stupéfait, mais vraiment il en a bien le droit!

Les éditions de la *Sainte Bible* s'enlevaient alors comme du bon pain, paraît-il, et les frères Pourrat, annonçant une nouvelle édition qui, « en province, devait se trouver chez les libraires et marchands de Pittoresques » (*sic*), faisaient le serment de rendre cette nouvelle édition plus belle que la première, vendue à dix mille exemplaires : pour cette édition, ils avaient ajouté des gravures sur acier ; pour cette édition, ils devaient « refaire les gravures du texte qui le nécessiteraient. »

L'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par Royaumont (Lemaistre de Sacy) avec 560 gravures sur bois, se publiait chez Furne et chez André Houssiaux, en 75 livraisons à 20 centimes (chacune contenait une feuille de 8 pages avec 8 gravures[1]), tandis que chez Furne et chez



HISTOIRE

DE

L'ANCIEN ET DU NOUVEAU

TESTAMENT

REPRÉSENTÉE

PAR DES FIGURES ET DES EXPLICATIONS TIRÉES DE L'ÉCRITURE SAINTE
ET DES PÈRES DE L'ÉGLISE

PAR ROYAUMONT

(LEMAISTRE DE SACY)

APPROUVÉE

PAR MONSEIGNEUR L'ARCHEVÊQUE DE PARIS

1 beau volume grand in-8° jésus

Nos pères avaient mis entre les mains de notre enfance les belles images de la Bible de Royaumont; que sont devenues ces images? Et cette bonne Bible de famille, que le père, assis au foyer, montrait sur ses genoux aux petits et aux grands enfants groupés autour du livre, où la trouver aujourd'hui? Nous ne savons, car c'est à grand'peine que nous avons pu en trouver une seule pour la refaire. Mais bientôt on la

1. Ce que voulaient les éditeurs de ce volume illustré, on le saura par les lignes suivantes, empruntées au prospectus : « Nos pères avaient mis entre les mains de notre enfance les belles images de la *Bible* de Royaumont ; que sont devenues ces images? Et cette bonne *Bible* de famille, que le père, assis au foyer, montrait sur ses genoux aux petits et aux grands enfants groupés autour de son livre, où la trouver aujourd'hui? Nous ne savons, car c'est à grand'peine que nous avons pu en trouver une seule pour la refaire. Mais bientôt on la trouvera partout, quand nous aurons reproduit toutes ces gravures. Les nôtres, sans rien perdre de leur sainte naïveté, emprunteront aux progrès de l'art moderne un fini que n'avaient pas celles dont nous gardons le souvenir. »

Perrotin paraissait également *l'Imitation de Jésus-Christ*, traduction de l'abbé F. de Lamennais avec vignettes de Markl.

Chez Perrotin on trouvait aussi les *Chansons* de Béranger, 44 livraisons à 30 centimes, avec 44 gravures sur acier de Boulanger, Bonnington, Charlet, Decamps, Delacroix, Grandville, T. Johannot, Scheffer, Raffet, Vernet et Bellanger (car déjà on écorchait le nom de cet émule de Charlet et de Raffet dont la destinée fut toujours d'être éclipsé). Il ne venait évidemment qu'au second rang, celui dont nous avons peut-être catalogué l'œuvre un peu tôt (1880); mais, au moins, ne faudrait-il pas trop marchander cette place à H. Bellangé, qui mériterait d'être mieux apprécié, ne fût-ce que par quelques dessins de la plus haute valeur; et l'idée du *Monument Raffet-Charlet-Bellangé*, émise ici même[1], avait, en effet, le grand avantage de représenter à la fois les trois illustrateurs du soldat français et les sentiments intimes d'une des plus curieuses époques de notre siècle. Mais, peut-être aussi, l'artiste eut le tort de trop produire des tableautins devant lesquels la postérité devait rester froide... et qui ne contribuèrent même pas à vulgariser le nom de leur auteur, même de son vivant. Preuve des mauvais tours que le pinceau peut parfois jouer au crayon.

Chez Martinon, pour 15 centimes on avait les *Chansons* de Pierre Dupont, illustrées par Tony Johannot, Andrieux et Célestin Nanteuil. « Les *Chants politiques*, soumis au timbre, se payeront 20 centimes, » disait le prospectus; toutefois, « afin que le texte ne soit pas maculé, le timbre sera apposé sur la couverture ».

Mais une édition sérieuse ne se fait pas en un jour, continuait l'éditeur : « la vie nomade de Pierre Dupont, sa voix foraine qui tantôt *détone* un noël, tantôt un chant patriotique, tantôt une mélodie amoureuse, ont été ses premiers éditeurs. Maintenant il a droit à ce que des feuilles moins fugitives consignent ses rapsodies et ses inspirations. Il faut qu'elles éveillent des échos jusqu'au fond des chaumières; elles sont populaires, aimantes et naïves. Qu'elles suivent la charrue du laboureur, qu'elles fassent glisser la lime ou la navette de l'ouvrier; qu'elles jettent dans l'esprit des femmes, non pas une mélancolie vaine, mais le désir et le sentiment du beau; qu'elles élèvent le sentiment patriotique jusqu'à la fraternité internationale des peuples. Ne cessons pas de chanter. Le coq salue chaque nuit une aurore nouvelle; ne croyons pas au déclin; le monde renaît tous les jours. » Et comme fleuron du titre du prospectus un petit bois de Johannot, blond et charmant, nous donne le médaillon de Pierre Dupont gravé sur un simple piédestal, à demi enguirlandé de roses. Près de là, l'enclume et les marteaux; un ouvrier est appuyé sur le médaillon du poète; un peu en arrière, un pâtre accompagne sur ses pipeaux un chant qui semble charmer un bœuf aux yeux rêveurs. Du côté opposé, trois nymphes demi-nues forment une ronde, et dans le ciel le diable s'enfuit avec un geste de colère..., car tous

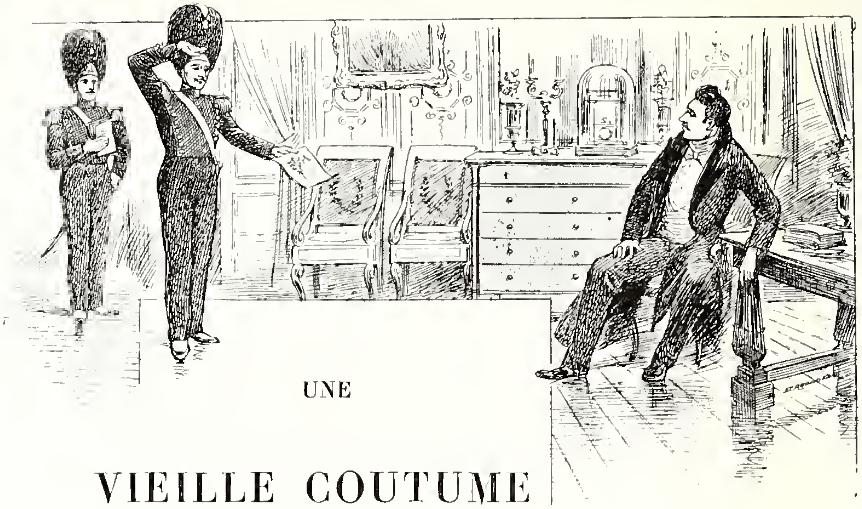
1. Tome I, page 231 : Grand-Carteret, *Charlet et l'estampe sociale*.

ces gens heureux ne songent pas au mal. Mais n'est-ce pas bien typique, cet appel à la Fraternité internationale des peuples lancé à toute volée par le brave éditeur, qui ne voyait dans cette fraternité que le sentiment patriotique élevé à la dernière puissance!

Ah! nous avons bien changé tout cela, nous autres gens *fin-de-siècle*! Ah! on a pu croire un instant que les haines séculaires s'apaiseraient! L'humanité n'est pas faite pour oublier, paraît-il; elle continue sans cesse à rouler dans les mêmes ornières. Tout est encore à recommencer, et il faudrait aujourd'hui un fier courage à un éditeur pour oser faire appel à cette fraternité internationale. L'éditeur du Pierre Dupont de 1847 disait que « l'édition était capricieuse à ceux qui font des vers »; on lui montrerait, aujourd'hui, qu'elle serait encore plus capricieuse à ceux qui oseraient publier de semblables prospectus.

JULES ADELINE.





UNE VIEILLE COUTUME

LES SOUHAITS DU PREMIER DE L'AN DANS LA GARDE NATIONALE ET DANS LA VIE CIVILE

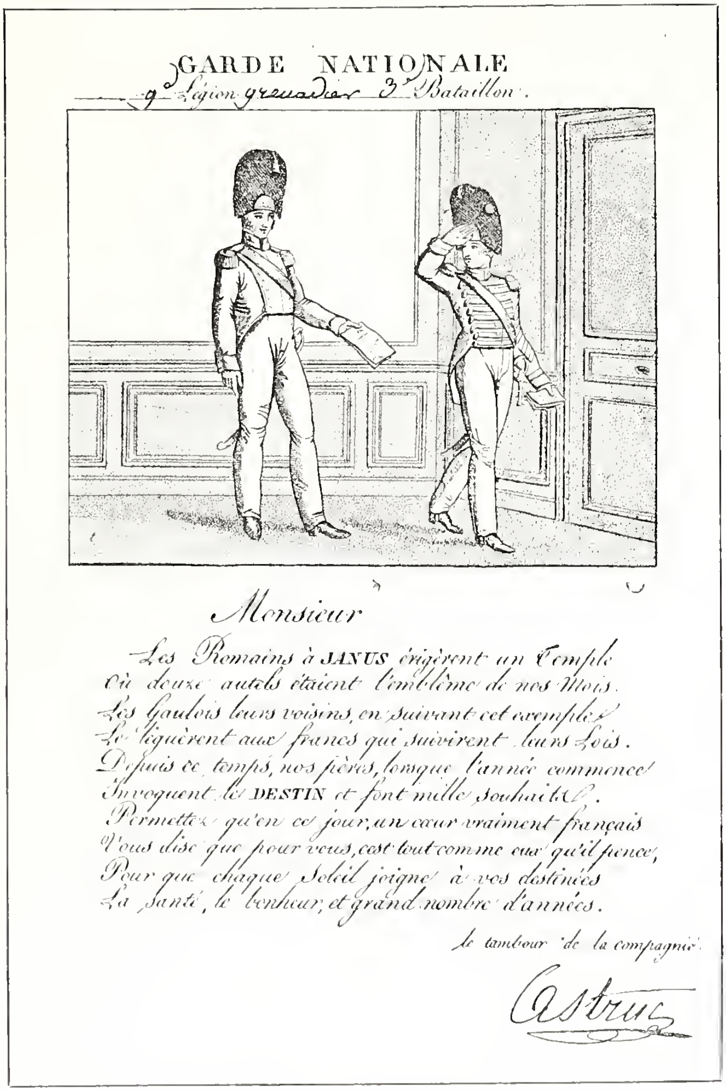
Bonjour, bon an! C'est Rantanplan qui vient vous souhaiter une heureuse année et vous offrir, en échange de quelque grosse monnaie, des vers de mirliton.

C'est le tambour du régiment ou plutôt, non, c'est le tambour de la compagnie du bataillon de la légion de la garde nationale, au bon temps où tout le monde était soldat dans ses foyers, où l'on jouait au guerrier pacifique.

Le tambour de la garde nationale! un personnage qui remplit de ses hauts faits, de sa bonne humeur et de son importance la moitié de l'histoire de notre siècle. Il est dans les romans, on le met au théâtre, on le voit sur toutes les estampes. Le tambour! quelque chose comme un huissier, comme un factotum, chargé d'apporter à chacun le bon et le mauvais, les billets de garde, les convocations par-devant le conseil de discipline, les invitations officielles, les nominations dans la Légion d'honneur. Le tambour, maître de la rue où, du matin au soir, il fait résonner sa caisse, le tambour qui, volontiers, se fait admirer au café voisin, de première force aux dames, aux dominos, à la triomphe, le tambour qui, toute l'année durant, récolte ses petits bénéfices, grâce au service du corps de garde, ayant, il est vrai la corvée d'allumer le poêle avec quelques cotrets de bois vert, mais allant à domicile chercher les carricks, les manteaux, les capotes, les bonnets fourrés pour les hommes de garde qui doivent passer la nuit, ce qui lui vaut... des égards et de l'argent.

Du reste, voici les gros bénéfices, les étrennes.

Astiqué, galonné, arborant la plaque et les épaulettes jaunes, coiffé du haut bonnet à poil si bien dénommé *ourson*, le tambour de la compagnie



GARDE NATIONALE

9e Légion grenadier 3e Bataillon.

Monsieur

Les Romains à JANUS érigèrent un Temple
Où douze autels étaient l'emblème de nos Mois.
Les Gaulois leurs voisins, en suivant cet exemple
Le léguèrent aux francs qui suivirent leurs Lois.
Depuis ce temps, nos pères, lorsque l'année commence
Invoquent le DESTIN et font mille souhaits.
Permettez qu'en ce jour, un cœur vraiment français
Vous dise que pour vous, c'est tout comme eux qu'il pense,
Pour que chaque Soleil joigne à vos destinées
La santé, le bonheur, et grand nombre d'années.

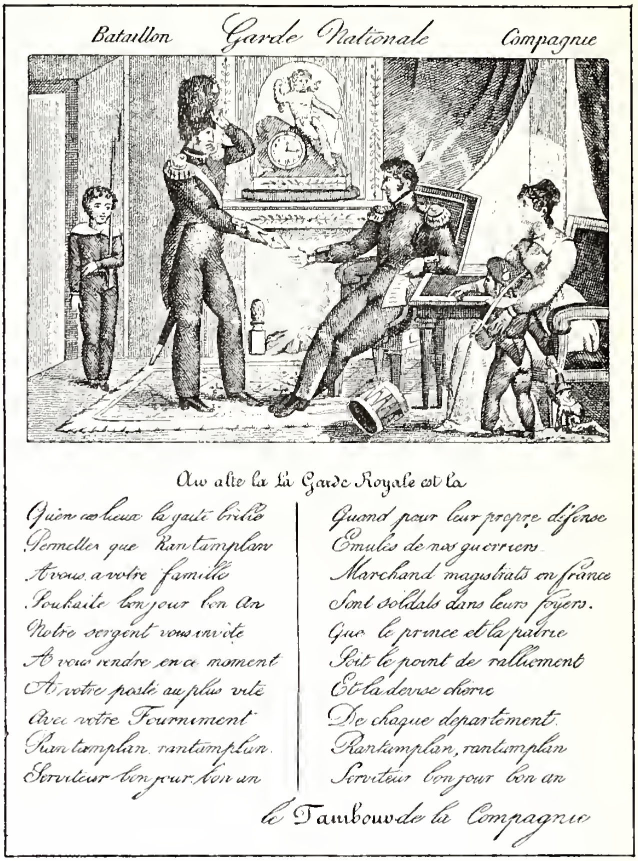
le tambour de la compagnie.

Astruc

FEUILLE DE SOUHAITS DATANT DE LA RESTAURATION
(Collection de M. Maurice Tourneux.)

va, suivant l'usage antique et solennel, souhaiter bonjour, bon an, à ses camarades et à leur famille. Lui et la musique sont les vrais maîtres du

jour. « De toutes parts, » dit Montigny dans *le Provincial à Paris* (1825), « ou des tambours et des corps de musique qui donnent bruyamment à un seul particulier une aubade dont profite tout le quartier, ou des officiers qui vont en visite et des gardes nationaux qui se rendent à leur chef-lieu d'arrondissement. » Comme le facteur, le tambour va à domicile : mais



FEUILLE DE SOUHAITS DATANT DU RÈGNE DE LOUIS-PHILIPPE

(D'après l'original au Cabinet des Estampes.)

tandis que celui-ci apporte l'almanach avec tous les renseignements pour la levée et la distribution des lettres, lui se présente avec un compliment imprimé, agrémenté de quelque vignette de circonstance : du moins, il en sera ainsi sous la Restauration et durant les premières années du règne de Louis-Philippe. Après 1840 on perdra peu à peu l'habitude de l'image ornée, on abandonnera même les vers de mirliton et l'on se contentera,

ô décadence! d'un simple avis lithographié, une circulaire-lettre « avec tous les souhaits du tambour de la compagnie, qui se rappelle à votre bon souvenir ».

Malgré cette chute lamentable, les souhaits illustrés de la garde nationale eurent leurs beaux jours, et ils ont laissé une iconographie assez nombreuse, quoique peu variée : répétition presque toujours identique de gardes nationaux se préparant à entrer, frappant à la porte, présentant leur placet, fraternisant entre eux ou portant la santé du supérieur qui, pour célébrer l'heureuse journée, leur a fait verser à boire. Après la présentation du souhait vinrent les allégories, puis de vulgaires attributs : on n'avait pas su suffisamment varier et l'on ne savait plus quoi trouver; il fallut donc dételer! Je veux dire que, pour éviter la monotonie forcée du dessin, on en vint, comme je le signalais tout à l'heure, à la suppression complète du graphique.

Quoi qu'il en soit, c'est là une page intéressante pour l'histoire des vignettes du jour de l'an, un des derniers emplois de la gravure dans les formules banales de la vie. Entre les compliments gaufrés et dorés que les jeunes bambins venaient cérémonieusement présenter à leurs parents et les souhaits poético-artistiques du tambour de la garde nationale exécutés à la douzaine par des burinistes de second ordre, achetés dans ces boutiques de la rue Saint-Jacques qui conservaient le privilège de ces sortes de « passe-partout », il y a communauté parfaite. Rarement ces « souhaits » sortirent de la vulgaire gravure de commerce, quoique cependant quelques-uns aient été lithographiés par les Vernet, mais ceux-ci sont devenus introuvables et il semble que le classique burin, que le triste pointillé, aient joui des faveurs et des préférences du public garde national.

Des souhaits à domicile, chez le citoyen, par un frère d'armes, à vrai dire cela fait quelque peu rêver, aujourd'hui, et nous reporte vers ces temps idylliques où le « Bon Roi » constituait l'ornement de tous les corps de garde.



CARTE DE SOUHAITS DE BONNE ANNÉE DE LA GARDE CIVIQUE A BRUXELLES
(Communiquée par M. Wauvermans.)

Et cependant, ils n'ont point disparu sans laisser quelques traces. Chez nos voisins, en Belgique, voici, en effet, le tambour de la garde civique qui se prépare à souhaiter encore bonne et heureuse année.

Le tambour de la garde civique, il n'a plus l'*ourson*, il est vrai, il tient

même quelque peu du bersagliere avec son chapeau aux plumes tombantes, mais lui aussi c'est un personnage, lui aussi c'est un être multiple, aux fonctions diverses, comme l'ancien tambour de notre garde nationale.

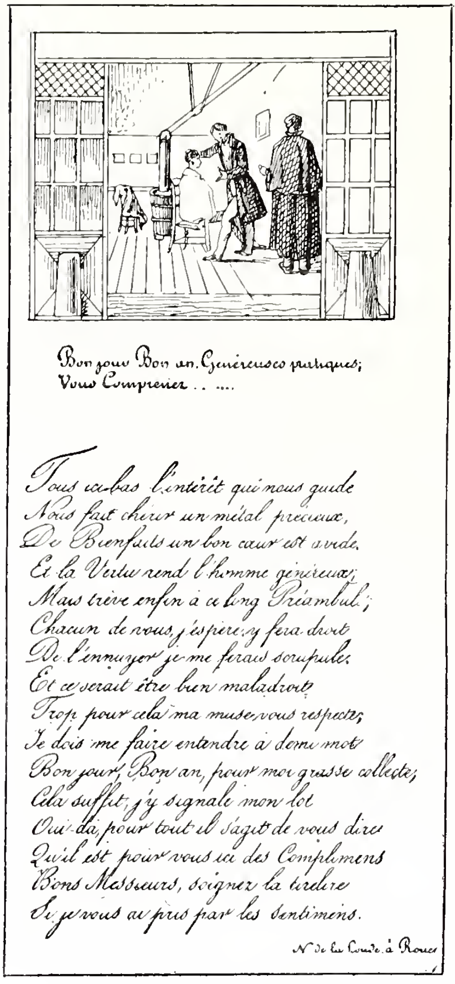
Écoutez plutôt cette exclamation d'un « civique » bruxellois :

« Le tambour de la garde civique !

« Amère ironie : c'est lui qui vous réveille le dimanche matin pour les prises d'armes, vous convoque précipitamment pour les services d'ordre, bat le pas de toutes les corvées ; c'est encore lui l'huissier du conseil de discipline, le mercure peu galant messager des condamnations prononcées.

« Et c'est lui qui vient prélever le tribut d'une heureuse année !

« Qui songerait à le lui refuser : une convocation est si vite oubliée, et, scrognieugnieu, les conseils condamnent toujours ces « trop malins soldats ci- « toyens qui prétendent ne pas « avoir trouvé dans leur boîte « aux lettres l'ordre de ser- « vice.... »



FEUILLE DE SOUHAITS LITHOGRAPHIÉE DE LA RESTAURATION
Distribuée par un coiffeur de Rouen à ses clients.
(Collection de M. Grand-Carteret.)

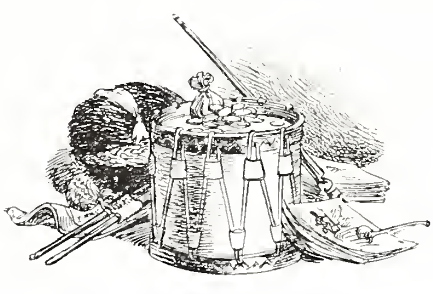
Scrognieugnieu ! Le voltigeur, bourreau des crânes, ou l'élégant artilleur de la Restauration, n'eussent pas mieux parlé.

Mais il n'est pas moins pittoresque de voir une vieille coutume française se survivant à elle-même, à l'étranger, cinquante ans après sa disparition complète de France !

Du militaire passons au civil, ou plutôt, après avoir considéré le citoyen comme garde national, voyons le même citoyen en présence de ses fournisseurs, des gens auxquels il a toujours été d'usage de donner des étrennes plus ou moins dispendieuses.

Dans cette société de l'Empire et de la Restauration qui, par ses mœurs intimes, semble si éloignée de nous, l'habitude des souhaits imprimés est du reste générale. Qu'on vous les porte à domicile ou qu'on vous les remette le matin du 1er janvier, dans la boutique où vous avez l'habitude de vous rendre, personne n'oserait demander, tendre la main brutalement. Le petit papier est à la fois un cadeau et une entrée en matière. On veut bien recevoir, mais à la condition d'offrir, soi aussi, quelque chose. Les chroniques des journaux de modes de la Restauration ont enregistré quelquefois, au passage, ces compliments présentés par le coiffeur, par le tailleur, par le garçon de café, portant généralement, en tête, une petite vignette gravée ou lithographiée relative au commerce exercé par le patron. Mais retrouver ces feuilles de souhaits intéressés où les commerçants faisaient assaut de périphrases et de compliments pour attendrir le client, pour arriver à faire affluer dans la tirelire le métal précieux, n'est point chose facile. Il en était, naturellement, de cette invite à la danse des pièces blanches, comme, de nos jours, avec les demandes de souscription pour des œuvres de bienfaisance, les papiers encombrants disparaissaient bien vite. S'il fallait garder, sa vie durant, tous les documents de cette espèce, que deviendrait-on? D'où la rareté des feuilles de souhaits de nouvel an, dont l'usage était autrefois général, et qui dénotent l'existence dans la société du temps d'une politesse exquise, depuis lors bannie de nos habitudes.

J. GRAND-CARTERET.





LES COMÉDIENNES DÉESSES DE LA RAISON

Quand la Commune eut décrété le culte de la Raison[1], elle décida que la divinité nouvelle, d'un caractère un peu abstrait et métaphysique, serait symbolisée, non par une simple statue, qui eût été quelque chose de trop froid et qui, d'ailleurs, pouvait « créer une autre idolâtrie », mais par une créature vivante. Il était tout naturel de s'adresser pour ce rôle aux actrices, spécialement à celles de l'Opéra. Une seule des déesses de la Raison authentiquement connue n'appartenait pas au théâtre : la citoyenne Momoro, la femme plus ou moins légitime de l'imprimeur hébertiste, l'un des orateurs ordinaires des Cordeliers : si elle n'avait pu être réquisitionnée par la

1. Il y a eu, le 10 novembre 1893, cent ans que le culte de la Raison fut célébré pour la première fois à Notre-Dame sur la proposition de Chaumette. C'est pourquoi nous publions ici les quelques notes de notre savant collaborateur, Victor Fournel. Malheureusement il n'est point facile de trouver pour illustrer un pareil sujet, des images présentant quelque caractère d'authenticité, car si l'iconographie sur cette matière est encore assez nombreuse, elle est toute de pure fantaisie. Il n'y a guère que Prudhomme qui, dans les *Révolutions de Paris* (voy. tome XVII), ait donné une planche présentant quelque intérêt. Mais cette planche est très connue et a déjà été reproduite plusieurs fois.

En ce qui concerne les actrices elles-mêmes, l'iconographie est encore plus pauvre. Il n'existe pas le plus petit portrait des demoiselles Aubry, Saulnier, Candeille. Seule la Maillard, déesse de *primo cartello*, a vu ses traits reproduits à l'infini. C'est elle qui a servi de modèle, en effet, à la plupart de ces déesses de la Liberté, coiffées du bonnet phrygien, dont la collection Hennin, à la Bibliothèque Nationale, contient un choix si varié. Mais, chose assez curieuse, elle ne se trouve, nulle part, en déesse de la Raison.



MADEMOISELLE MAILLARD, DU THÉATRE DES ARTS
(D'après le portrait de Garneray, gravé en couleurs par J.-M. Alix.)

* Mlle Maillard, a écrit Mayer, était une beauté épaisse et presque colossale.

Commune, elle le fut, dit-on, par son mari, qui la contraignit, malgré les révoltes de sa pudeur, à figurer dans l'ignoble mascarade.

La plus célèbre des déesses de la Raison fut Mlle Maillard.

Marie-Thérèse Davoux, qui prit au théâtre le nom de Mlle Maillard, était née à Paris le 6 janvier 1766. Elle avait commencé par être danseuse au petit théâtre du bois de Boulogne. On dit aussi qu'elle alla à Saint-Pétersbourg, nous ne savons en quelle année. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle chantait à l'Opéra dans les chœurs en 1778 et 1779, et qu'elle disparut en 1780. Après cette éclipse, elle est engagée en 1781 pour doubler la Saint-Huberty, et débute le 17 mai 1782 dans la Colette du *Devin de village*, avec un double succès de femme et de cantatrice : on lui trouva beaucoup d'intelligence et de sensibilité, une voix pure et étendue, une stature magnifique, une tête admirable.

Au moment de la Révolution, Mlle Maillard touchait des appointements de 9000 francs, dont 3000 francs de fixe, donnés par l'État (c'était le maximum), et 6000 de gratification annuelle[1]. Elle était payée en premier sujet du chant, côté femmes. Sa voix était un soprano puissant. On la faisait jouer habituellement dans les pièces patriotiques. Sans être jamais arrivée à la réputation de la Saint-Huberty, elle avait du moins recueilli une partie de son héritage, et elle s'était fait de nombreux partisans, autant par sa beauté monumentale et imposante que par l'énergie dramatique de son chant. On dit qu'elle était plutôt royaliste, ce qui n'a rien d'invraisemblable, et qu'elle se trouvait inscrite presque en première ligne sur une liste de proscription dressée par Hébert et qui comprenait vingt-deux noms du personnel de l'Opéra, considéré comme un théâtre essentiellement aristocratique et qui se croyait obligé, par là même, de multiplier les démonstrations de civisme. Mlle Maillard était la plus belle, elle était la plus en vue : ce fut elle qu'on requit pour être déesse de la Raison dans la basilique ; il s'agissait de choisir entre l'Olympe révolutionnaire et, sinon la guillotine, du moins la prison : le choix ne pouvait être douteux pour une dame habituée aux apothéoses de théâtre et qui n'avait point la vocation du martyre. Comme elle faisait des difficultés, Chaumette lui aurait répondu par cette facétie menaçante : « Eh bien, citoyenne, si tu refuses d'être une divinité, tu ne

1. État matrice pour les années 1792-94 ; *Archives de l'Opéra.*

trouveras pas mauvais qu'on te traite en simple mortelle ». Ajoutons que, d'après un Note de l'administrateur Dauvergne à l'intendant des Menus, elle était fort endettée et qu'il y avait sans doute un cachet sérieux à gagner dans la circonstance.

L'Opéra tout entier, d'ailleurs, du moins l'Opéra féminin, avait été convoqué à la cérémonie, et c'était pour lui presque une fête de famille. Couronnées de fleurs, vêtues de robes blanches à ceintures tricolores, l'air suffisamment virginal pour duper des spectateurs de très bonne volonté, elles ouvraient la marche du cortège, où trônait, sur un fauteuil orné de guirlandes de chêne et porté par quatre forts de la Halle, la déesse, en bonnet rouge, en péplum blanc, drapée d'un manteau bleu suffisamment écourté pour ne point cacher ses charmes, une longue pique à la main. On entra ainsi à Notre-Dame, où avait été construit sur une montagne un temple à la Philosophie, dont les bustes des sages qui avaient le plus contribué par leurs lumières à l'avènement de la Révolution décoraient l'entrée, et là, l'ex-danseuse du bois de Boulogne, l'ex-soupeuse de la petite maison de Pantin, la vestale Maillard, « image sacrée, chef-d'œuvre de la nature », comme dit Chaumette, hissée sur le tabernacle du maître-autel et « entourée de toutes les jolies damnées de l'Opéra, qui, à leur tour, ont excommunié la calotte en chantant mieux que des anges des hymnes patriotiques[1] », reçut les hommages et les serments de ses fidèles. Une musique républicaine jouait au pied de la montagne, l'orgue ronflait, le chant de *la Carmagnole* éclatait sous les voûtes; la fumée des brûle-gueules montait comme jadis celle de l'encens, et les amateurs, grimpés sur les chaises, sur les confessionnaux, sur les autels, dévisageaient la belle déesse à grand renfort de lorgnettes dont ils avaient eu soin de se munir.

On paraît avoir gardé un certain décorum relatif dans la vieille cathédrale, où se célébrait la cérémonie officielle, qui fut en somme très froide, et le sabbat déchaîné se rua en de plus immondes et de plus effroyables profanations dans d'autres églises, telles que Saint-Eustache et Saint-Gervais. Mercier a eu le tort, dans le chapitre de son *Nouveau Paris* où il parle de ces infernales mascarades en homme qui en a encore l'imagination obsédée, de ne point préciser suffisamment tous les détails des descriptions, et il en est qui paraissent

1. *Le Père Duchesne*, n° 309. C'est au même numéro que nous empruntons les citations suivantes dont la source n'est pas indiquée.

s'appliquer à Notre-Dame sans qu'on en soit absolument certain. En tous cas, il n'est pas un des récits contemporains qui n'en dise assez pour contredire la peinture optimiste de Michelet en son *Histoire de la Révolution*, et surtout qui n'en laisse entendre davantage encore.

La cérémonie terminée, les « quatre lurons de la Halle » reprirent la déesse sur leurs épaules, et l'on s'achemina vers la Convention. « Des canonniers ouvraient la marche en portant au bout d'une pique, en guise de bannière, la dépouille du Prince de la calotte, c'est-à-dire la chape cousue d'or et la mitre de l'archevêque ». Le cortège fit son entrée au son d'un orchestre, au chant des hymnes patriotiques, au bruit des acclamations. La divinité en chair et en os fut d'abord placée devant la barre, vis-à-vis le président Laloi, pendant que Chaumette haranguait l'Assemblée; puis, sur la demande de Romme, elle fut conduite au bureau et placée à côté du président, qui lui donna « la plus douce » accolade. Les secrétaires voulurent en être aussi, car « quand on est si près du bonheur, on ne peut s'empêcher de donner signe de vie ». Après quoi, la Convention reconduisit la déesse dans son temple, où la cérémonie fut recommencée en son honneur.

Mlle Maillard ne quitta l'Opéra qu'en 1813. Un journal de théâtre de l'an VII, cité par les frères de Goncourt[1], vante encore la stature magnifique, la chaleur, l'énergie de cette grande et splendide créature. D'autres la jugeaient plus sévèrement. Un voyageur allemand qui visita Paris vers la même époque lui trouva une énorme corpulence, épaisse et presque colossale, l'air d'une Bacchante, une voix terrible, une déclamation bruyante[2]. Elle mourut le 16 octobre 1818.

A l'issue de la visite faite par la déesse de la Raison à la Convention, le décadi 20 brumaire, l'Assemblée, sur la proposition de Chaumette appuyée par Chabot, avait décrété que Notre-Dame serait désormais le Temple de la Raison. L'inauguration en eut lieu le décadi suivant par une cérémonie nouvelle dont nous avons le programme, mais sur laquelle tout détail nous manque. Peut-être Mlle Maillard y reparut-elle sous les attributs de la divinité. C'est également quelques jours après le décret de la Convention, mais à des dates diverses, que se fit, par les soins des sections, l'inauguration

1. *Histoire de la Société française pendant le Directoire*, ch. II.
2. Meyer, *Fragments sur Paris*, traduits par Dumouriez, 1798, t. I, 85.

du culte dans la plupart des autres églises de Paris et de la banlieue, sans parler de la province.

Mlle Aubry était loin d'occuper à l'Opéra le même rang que Mlle Maillard. Elle y était entrée en 1791 seulement, aux modestes appointements de 500 livres, plus 100 livres de gratification, pour chanter dans les chœurs. Belle et bien faite, elle représentait habituellement la Liberté lorsqu'on jouait *la Marseillaise* en action sur la scène de l'Académie nationale de musique, et se trouva ainsi naturellement désignée pour les fêtes et cortèges civiques, où elle avait comme acolytes ordinaires Mme Duchamp et Mlle Florigny, du même théâtre, ainsi que pour le rôle de déesse de la Raison. Il n'est pas douteux qu'elle ne l'ait rempli : la multiplicité des témoignages ne laisse aucun doute à cet égard. Mais dans quelle église ? C'est ici que les contradictions et les difficultés commencent.

Plusieurs ont cru que ce fut elle qui représenta la Raison à Notre-Dame, mais ce ne sont pas des témoins, et ils parlent à distance du temps et du lieu. Mme de Genlis, en racontant sur le compte de cette actrice, dans son *Dictionnaire des étiquettes*, l'anecdote que nous rapporterons tout à l'heure, dit aussi, dans une phrase incidente et d'une manière vague, qu'elle avait été posée sur le grand autel de Notre-Dame pour y recevoir solennellement les hommages du peuple. Mme de Genlis n'était point alors à Paris, et elle a mis ici Notre-Dame au hasard de la plume, pour une église quelconque, le nom étant à peu près indifférent pour l'histoire qu'elle veut nous apprendre, — comme elle venait de mettre également le nom de la basilique en parlant du discours de Monvel, qui eut lieu dans la chaire de Saint-Roch. Le seul renseignement à peu près qui soit de première main est une note du journal *le Rougyff ou le Franc en vedette*, qui, rendant compte de la fête, et spécialement de l'entrevue de la déesse avec la Convention, dit en note, dans les termes les plus affirmatifs : « C'est la citoyenne Aubri, dont on a souvent admiré les talents et la beauté à l'Opéra national, qui a représenté la Liberté dans cette fête mémorable[1] ». Une assertion si positive a de quoi inspirer des doutes, et, tout en tenant pour Mlle Maillard, nous comprenons qu'on hésite, ou même qu'on se prononce pour Mlle Aubry.

1. Numéro du 27 du 2e mois, c'est-à-dire sept jours après la cérémonie. Le journal de Guffroy paraissait tous les deux jours, en principe, mais, en réalité, il y a maintes fois des intervalles de trois et même de quatre jours entre ses numéros.

D'autres lui font remplir ses fonctions de déité à Saint-Roch, à Saint-Sulpice, et même à l'ex-Sainte-Geneviève. On a de quoi choisir. Au fond, ces variantes, tout en irritant notre besoin de précision, importent assez peu. Il y a lutte entre le premier sujet et la coryphée pour la métropole, mais ce qui est certain et ce qui ressort de la concordance sur ce point de tous les témoignages, contradictoires simplement sur le lieu, c'est que l'une et l'autre ont trôné sur l'autel. Il est assez naturel que les contemporains, qui peut-être ne connaissaient aucune de ces actrices, et n'ont pas assisté aux Fêtes de la Raison, ou qui n'ont assisté qu'à une seule, au milieu d'une cohue qui les empêchait de voir et d'approcher, s'en rapportant à des ouï-dire confus où l'on brouillait les temples les uns avec les autres, ne s'accordent que sur le point essentiel dans la distribution des rôles.

Quoi qu'il en soit de l'église où elle ait figuré, Mlle Aubry, qui passait pour une bonne fille, au témoignage de Beffroy de Reigny, ne paraît pas, elle non plus, avoir accepté avec enthousiasme un rôle qui rentrait pourtant mieux encore dans ses habitudes que dans celles de Mlle Maillard, puisqu'elle avait pour spécialité au théâtre de figurer dans *les gloires*. Pendant quinze ans, dit Arnault[1], on la vit, sous le costume de Diane, descendre dans un nuage pour sauver Iphigénie. C'est dans l'exercice de ces mêmes fonctions qu'un accident terrible, où beaucoup voulurent voir une punition d'en haut contre la pauvre fille, mit fin à sa carrière, non pas sept ans, comme le dit Mme de Genlis, mais quatorze ans après, puisque ce fut en 1807, dans le ballet d'*Ulysse*, de Milon et Persuis. Elle descendait du cintre dans une machine, sous les attributs de Pallas, casque en tête, lance en main, bouclier au bras, lorsque, suivant les uns, toutes les cordes qui la soutenaient se cassèrent; suivant d'autres, la *gloire* fut accrochée par un nuage qui la souleva et la renversa comme un seau qu'on vide. Quelle que soit l'explication vraie, le résultat fut le même : Minerve tomba sur la scène et le trône sur elle ; elle se fracassa les membres et fut défigurée. Elle n'en mourut pas cependant, et la représentation qu'on organisa à son bénéfice, les offrandes qu'on lui envoya, la pension que lui paya le théâtre, permirent à cette divinité déchue d'achever son existence à l'abri du besoin[2].

1. *Souvenirs d'un sexagénaire*, III, 358.
2. Mme de Genlis, *Dictionnaire des étiquettes*, II, 206. Castil-Blaze, *Académie impériale de musique*, II, 107. Arnault, *Souvenirs d'un sexagénaire*, 421, et la plupart des journaux du temps.

M[lle] Aubry n'était, en réalité, qu'une figurante de première catégorie; M[lle] Saulnier, entrée en 1784, « danseuse pour le sérieux », comme la qualifie l'*État du personnel*, était un premier sujet. Dans l'année théâtrale 1792-93, elle touchait en tout 11 000 livres, dont 4000 de gratification annuelle et 4000 de gratification extraordinaire ou par quartiers, plus 24 livres de feux. Cependant Dauvergne, à la veille de la Révolution, la jugeait aussi médiocre danseuse que belle femme. Ce dernier point suffisait pour le rôle qu'on lui donna dans les fêtes de la Raison. Mais où le remplit-elle? Sur ce point l'incertitude et l'obscurité sont peut-être plus grandes encore que pour M[lle] Aubry. Suivant le *Mémorial* de Gouverneur Morris, ce serait à Notre-Dame : erreur évidente. En l'absence de tout document précis, on ne peut se livrer qu'à de vagues conjectures.

En ce qui concerne M[lle] Candeille, qui avait débuté à l'Opéra en 1782, mais qui s'est fait connaître surtout à la Comédie française et au théâtre de la rue Richelieu, la question est plus compliquée encore. Jusqu'en l'année 1817, M[lle] Candeille passa pour avoir été l'une des déesses de la Raison au mois de novembre 1793. Le premier, je crois, Mercier l'avait formellement désignée dans son *Nouveau Paris*, publié en l'an V, avec M[lle] Maillard et M[me] Momoro, mais sans indiquer l'église où elle aurait paru[1]. Étienne et Martainville répétèrent l'assertion de Mercier dans leur *Histoire du Théâtre-Français pendant la Révolution* (1802), et Michaud, la considérant comme acquise, la reprit dans sa *Biographie des hommes vivants*, publiée en 1815. A première vue, il faut bien le dire, rien ne paraissait moins invraisemblable : M[lle] Candeille passait pour avoir eu des rapports intimes avec les hommes du jour. Elle se plaisait à donner sa beauté en spectacle, à étaler ses grâces et ses talents divers[2]. On la raillait pour avoir fait l'éloge de sa jeunesse et de ses charmes jusque dans les titres de ses pièces : *la Belle Fermière*, *la Bayadère*, *la Jeune Hôtesse*, où elle s'était réservé le rôle principal et avait eu soin de se faire adresser par ses interlocuteurs les éloges les plus galants. Enfin elle était fille d'un ancien chanteur de l'Opéra et compositeur, protégé par le Comité de Salut public, à qui l'on devait une *Mort de Beaurepaire* et un *Brutus*.

1. Ch. 146, *Fêtes de la Raison*.
2. Voir la *Galerie historique des contemporains* (Mons, 1827).

Personne ne révoquait donc en doute une assertion assez vraisemblable par elle-même et répétée par trois historiens qui pouvaient passer pour des autorités, puisque tous trois avaient été contemporains du fait. Remarquons pourtant que ces trois autorités se réduisent à une, qui elle-même est sujette à caution. En effet, Étienne et Michaud se sont bornés à copier Mercier, et Mercier n'avait pu voir, car il était proscrit à cette date. Ce fut seulement en 1817 que Mlle Candeille, devenue Mme Simon-Candeille, protesta énergiquement contre cette accusation, tant dans une lettre au *Journal des Débats*[1], où elle déclarait n'avoir pas même assisté comme spectatrice à la fête et en appelait à sa conduite passée pour démentir l'injure d'une telle calomnie, que dans une brochure (*Réponse à un article de biographie*), où elle étendait son démenti à la légende de ses rapports avec Vergniaud.

Quoique cette protestation pût sembler un peu suspecte, d'abord à cause de sa date tardive, puis parce qu'elle se produisait sous la Restauration, à une époque où Mme Simon avait un grand intérêt à cacher ses erreurs révolutionnaires, cependant il est impossible de n'en pas tenir compte, à cause de sa netteté absolue et parce qu'elle resta sans réponse. Les survivants de 1793 étaient nombreux encore en 1817, et Mme Simon-Candeille, si sa justification n'avait pas été fondée, s'exposait à un démenti qui ne se produisit pas. On peut trouver étonnant qu'elle fût restée jusque-là avant de connaître « les lignes apocryphes et diffamatoires de Mercier »; il n'y a pourtant là rien d'impossible : *le Nouveau Paris* n'avait pas été réimprimé depuis l'an VIII et Julie Candeille vivait à l'étranger au moment de sa publication. Mercier était mort, mais Étienne reconnut lui avoir emprunté cette assertion, et Michaud se rétracta dans un supplément. Il est bien fâcheux pour Mlle Candeille qu'elle n'ait point arrêté l'erreur à sa source : malgré son démenti, on la trouve souvent répétée encore, et jusque chez les historiens ou les érudits les mieux famés.

Nul doute qu'en province le rôle de déesse de la Raison n'ait été rempli en beaucoup d'endroits par des comédiennes, mais là les documents authentiques font encore plus défaut que pour Paris, et c'est à peine si nous en connaissons quelques-unes : à Bordeaux, l'actrice Duchaumont qui, le 20 frimaire an II, assise demi-nue dans

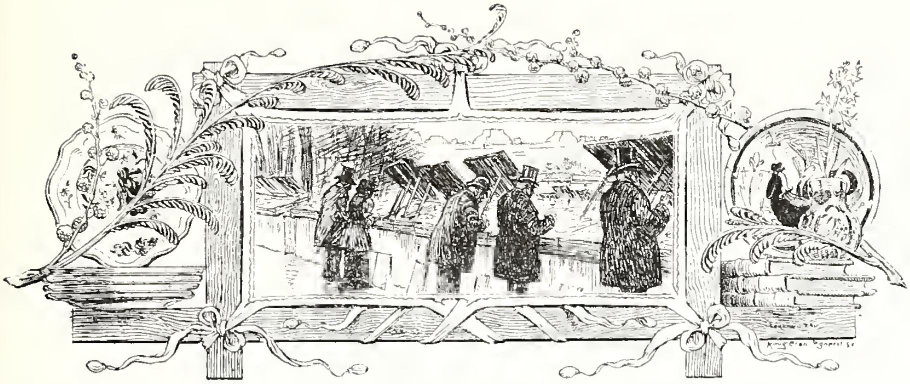
1. 7 juin 1817.

un char paré, en guise de dépouilles opimes, des emblèmes de la Royauté et de la Religion disposés d'une façon dérisoire, et les pieds sur un crucifix, s'avance en tête d'un cortège ignoble où « le trône et l'autel » étaient également confondus dans la même mascarade; à Rouen, le 10 frimaire, la citoyenne Ribié, ancienne danseuse du théâtre de Nicolet, du temps qu'elle avait nom Marie-Denise Forest, et devenue la femme du comédien nomade qui dirigeait alors le théâtre de cette ville.

En somme, cette histoire des déesses de la Raison est pleine de lacunes et d'incertitudes. Il est à craindre qu'on ne parvienne jamais à combler les unes, ni à dissiper entièrement les autres. Les renseignements que l'on rencontre sont vagues et contradictoires; les documents proprement dits font défaut sur ce point spécial. Nous n'avons rien trouvé aux Archives. On peut écrire l'histoire du culte de la Raison; on ne peut qu'esquisser celle de ses déesses.

VICTOR FOURNEL.





LES LIVRES

I. — LIVRES D'HISTOIRE

18 FRUCTIDOR. DOCUMENTS, POUR LA PLUPART INÉDITS, RECUEILLIS ET PUBLIÉS POUR LA « SOCIÉTÉ D'HISTOIRE CONTEMPORAINE », PAR VICTOR PIERRE.

Ce nouvel ouvrage de la « Société d'Histoire contemporaine » est digne des précédents. Comme l'indique le titre, il ne se compose guère que de pièces inédites, divisées en cinq séries : I. *Le général Hoche et les mouvements de troupes*, d'après une correspondance conservée aux archives de la guerre, qui se fait remarquer par la confusion des ordres, par les variations de volonté, par une ardeur maladive, par un secret désir d'exécuter le coup de main militaire que d'autres devaient réaliser avant lui. — II. *Lettres de Mathieu Dumas à Moreau* (au nombre de quatre), dirigées contre le Directoire que cet ancien fayettiste, ce membre modéré des Conseils, voulait combattre à l'aide de moyens constitutionnels seulement. — III. *Le coup d'État*, d'après des pièces empruntées aux Archives nationales. D'abord le procès-verbal de la séance tenue le 17 fructidor, dans l'appartement de Rewbell, par les trois Directeurs, Larevellière-Lépeaux, Barras et Rewbell, à l'insu de leurs deux autres collègues, en présence de tous les ministres et de l'homme d'exécution, Augereau, pièce qui, sans révéler de secrets, montre la manipulation intime et détaillée de l'opération ; une série d'ordres ou de lettres émanés d'Augereau, la correspondance du ministre de la police Sotin, « l'homme empressé entre tous », des lettres de Dupont de Nemours et de Rouget de Lisle intéressantes pour l'état d'âme du jour. — IV. *La déportation*. Lettres du général Dutertre, général plus ou moins scrupuleux qui con-

1. Paris, Alphonse Picard, libraire de la Société d'Histoire contemporaine, 1 vol. in-8. Prix : 10 francs.

duisit à Rochefort les hommes politiques tombés au pouvoir du Directoire parmi les soixante-cinq qui figuraient sur la liste de déportation arrêtée par les Conseils: lettres des autorités de la Vienne exposant la scandaleuse conduite dudit Dutertre; lettres de plusieurs des déportés, Barbé-Marbois, Tronson du Coudray, Laffon de Ladébat, donnant la note humaine et sensible, et qui « reflètent naïvement et sans apprêt littéraire le trouble apporté dans les relations et dans les affaires de famille par ces arrestations inattendues. » — V. *Les commissions militaires*, la partie la plus nouvelle, la plus étendue en même temps, constituant l'histoire peu connue de cette juridiction qu'il ne faut point confondre avec les conseils de guerre, et permettant d'établir qu'en dix-huit mois, c'est-à-dire d'octobre 1797 à mars 1799, lesdites commissions ont siégé dans trente-deux villes et prononcé environ cent soixante condamnations à mort.

Outre les condamnations à la peine capitale, M. Victor Pierre a eu soin de reproduire d'autres jugements « d'où ressort », comme il le dit fort bien, « ou l'acquittement des prévenus, ou leur renvoi devant le Directoire ou l'Administration centrale dont ils relèvent, ou leur déportation ». Disons enfin, que cette précieuse publication se termine par un tableau chronologique des condamnations et par un triple index alphabétique (noms de personnes, de lieux et d'auteurs cités).

J. DE L'E.

NAPOLÉON ET LES FEMMES, PAR FRÉDÉRIC MASSON. L'AMOUR[1]

La plupart des chapitres qui composent ce curieux ouvrage ont d'abord paru, on le sait, dans le supplément littéraire du *Figaro* (avril à septembre 1893). Ce qui constitue donc, surtout, l'intérêt de ces études déjà connues et lues avec avidité, au fur et à mesure de leur publication, c'est la longue introduction inédite dont les fait précéder l'auteur, véritable document politico-historique, quelque chose comme la confession d'un honnête homme expliquant les sentiments par lesquels il a passé et permettant, en même temps, d'apprécier quels ont pu être les sentiments de toute une génération ballottée entre les souvenirs glorieux du napoléonisme et les principes démocratiques de 1848.

Lourde tâche, car, dans cette étude du cœur et des passions du plus grand homme de notre siècle, l'auteur a été en butte aux attaques des uns et aux injures des autres, et cependant jamais étude ne fut plus curieuse, plus digne d'une époque d'investigations et de recherches intimes comme la nôtre, où les thèses passionnelles sont pour ainsi dire élevées par les romanciers à la hauteur d'une institution et lues avec avidité par un public que n'effrayent ni les analyses scabreuses ni les tableaux qui frisent souvent le scandale.

1. Paris, Paul Ollendorff, 1 vol. in-8, 1894. Prix, 7 fr. 50.

M. Frédéric Masson, lui, est un honnête, un consciencieux. Qu'il se soit, par instants, emballé, la chose est possible, mais il n'a pas eu d'autre but que d'écrire franchement, librement, la vie intime de Napoléon, sans description croustillante, sans aucun de ces tableaux voulus et cherchés qui, jusqu'à ce jour, constituaient toujours le fond de toutes les *Vies et Scandales des Souverains*. Ce qu'il dit, à ce sujet, en son introduction, vaut la peine d'être reproduit ici, car c'est du document historique.

« Sans doute, à de telles entreprises on risque d'être soupçonné de chercher le scandale : ces listes que j'établis, ces témoignages que je recueille, ces détails que j'accumule choqueront, sans nul doute, la pudeur des Tartuffes qui voilent le sein de Dorine au sortir d'un attentat sur Elmire. Il se rencontre des êtres éthérés et sans tache qui ne souffrent point qu'on fasse allusion devant eux à cet acte sans lequel la nature animée périrait, et qui, en soi, s'il est toujours identique et conséquemment dénué d'intérêt, est accompagné de préliminaires et de suites qui varient à l'infini, qui montrent l'homme sous les jours les plus différents, qui expliquent et commentent sa vie, qui en établissent le lien, qui seuls en découvrent le secret. Il faut bien noter cet acte, puisque sans lui les préliminaires resteraient sans cause et les suites sans raison; mais cet acte qui fait le texte de toutes les conversations, l'intérêt de toutes les réunions mondaines, l'attrait de tous les bals, le nœud de toutes les pièces, le sujet de tous les romans, cet acte qui est la base même de la famille et le lien de la société, il est obscène d'en parler dès qu'il s'agit de personnages historiques. L'histoire doit être expurgée comme si le public qui lui est réservé était recruté dans les pensionnats de jeunes filles. A elle seule il est interdit de montrer que l'un des plus violents ressorts de l'humanité c'est de plaire à la femme. Elle seule doit ignorer que l'amour — ou ce qu'on appelle ainsi — est au fond de la plupart des événements qui ont le plus profondément troublé les destinées des nations. C'est là une hypocrisie que je laisse à d'autres. Le récit sincère d'une liaison de Napoléon en apprend plus, à mon avis, sur son caractère, que la narration d'une guerre ou d'une négociation. Ce qui importe, c'est lui; ce qu'il faut connaître, c'est son âme, son cœur, son esprit. Or, qui peut soutenir que l'on sait le moral d'un homme si l'on ignore comment il se comporte à l'égard de la femme et quelle place il lui accorde dans sa vie? »

Voilà qui est fort bien dit; voilà qu'on ne saurait trop approuver; et, pour appuyer sa thèse d'exemples probants, M. Frédéric Masson nous montre un Napoléon passionné, brûlant à la fois de tous les désirs, de toutes les fièvres, transformant la campagne d'Italie en je ne sais quel spectacle féerique donné par lui à la capricieuse Joséphine, poursuivant Mme Walewska de toutes ses convoitises et trouvant dans les bras de Marie-Louise des trésors inconnus de tendresse et d'indulgence.

En un mot, un Napoléon romanesque et sentimental, tout imbu de la phraséologie de Rousseau, ce qui peut bien avoir été vrai, absolument

différent, par exemple, pour les détails surtout, du Napoléon amoureux précédemment servi par M. Arthur Lévy. Sans offenser l'auteur du *Napoléon intime*, sans chercher à vouloir dégager de cet ensemble la figure vraie du Grand Homme, il me sera bien permis de m'en rapporter de préférence, pour les questions de détail, à M. Frédéric Masson, à même, certainement, d'être mieux renseigné.

Mais, ce qu'il faut surtout constater, c'est la façon particulière dont la figure du grand César se trouve étudiée en cette période nouvelle de « napoléonisme aigu » que nous traversons, bien différente de la période du napoléonisme militant de 1840. Il y a quelques années, les amateurs seuls se passionnaient pour le style Empire, pour les portraits et pour les pièces historiques de l'époque ; aujourd'hui, l'engouement est général pour cette grande figure emblématique, singulier assemblage d'esprit moderne et d'esprit de réaction.

J. G.-C.

⚜

NOTULES. — *Histoire de l'Opéra-Comique. La seconde Salle Favart* (1860-1887), par Albert Soubies et Charles Malherbe (Ernest Flammarion). Avec un frontispice reproduisant l'affiche de la dernière représentation (le soir de l'incendie) qui se trouve résumer, en quelque sorte, par le choix des pièces annoncées, l'histoire même du théâtre qui allait disparaître. — *Les Américains chez eux*, par la marquise de San Carlos de Pédroso (librairie de *la Nouvelle Revue*). Curieuses études de mœurs, dans lesquelles l'auteur passe successivement en revue les mœurs américaines, la société, la femme, la jeune fille, les convenances, les mondanités, la religion, les arts, la musique, l'art dramatique, l'école, la littérature, l'ouvrière, l'État. — *Joseph Bonaparte en Amérique* (1815-1832), par Georges Bertin (librairie de *la Nouvelle Revue*). Très intéressante étude historique (précédée de la reproduction d'un portrait gravé à l'eau-forte par Rodolphe Piguet), dans laquelle l'auteur, qui paraît avoir beaucoup vu et qui sait beaucoup, trace un tableau plein d'attrait de la vie, vraiment patriarcale, de bourgeois rural menée en Amérique par l'ex-souverain. On le pourrait presque appeler un Bonaparte champêtre. — *Mon Franc-Parler*, par François Coppée (Alphonse Lemerre). Recueil de chroniques publiées dans *le Journal*. De la prose pittoresque pleine d'esprit, avec cette liberté d'allures qu'a su toujours conserver le poète des *Humbles*. Il y a dans ces pages des morceaux littéraires d'une exquise finesse, écrits par un vieux Parisien, quelque peu sceptique et point gobeur... des farces qui se jouent sous nos yeux. — *Traité de la Peinture en Bâtiment et du Décor*, par E.-A. Ducompex (André Daly fils et Cie). Troisième partie d'un travail d'ensemble contenant la reconstitution des époques et du style par les motifs adoptés dans l'ornementation, donnant un rapide aperçu de la peinture décorative aux diverses époques de l'art, vulgarisant les nouveaux procédés et se terminant par un lexique technologique, étymologique et chronologique.

⚜

II. — OUVRAGES DE BIBLIOGRAPHIE ET D'ICONOGRAPHIE

CATALOGUE DES LIVRES COMPOSANT LA BIBLIOTHÈQUE DE FEU M. LE BARON JAMES DE ROTHSCHILD (TOMES I A II 1)

On sait quels trésors renfermaient les deux cabinets de l'avenue Friedland. Cet héritage littéraire, d'une richesse sans pareille, a été remis entre

1. Paris, Damascène Morgand, libraire, passage des Panoramas, 1893. 3 vol. in-8 tirés à 400 exemplaires numérotés (25 francs le volume sur papier ordinaire, et 50 francs sur papier de Hollande).

les mains de M. Émile Picot, le savant bibliographe, et voici, aujourd'hui, le troisième volume du catalogue, qui, avec les tables, les additions et les corrections. comprendra quatre tomes. Dans l'introduction générale publiée en 1884, M. Picot disait :

« En dressant l'inventaire de ses richesses, James de Rothschild a tenu à consigner une foule d'observations que lui suggérait son expérience d'amateur, et qui seront, sans nul doute, utiles aux bibliographes de l'avenir. Au lieu de publier une simple nomenclature des livres qu'il avait groupés sur ses tablettes, il s'est proposé de faire une œuvre scientifique. Il a voulu que tous ses volumes fussent décrits avec une précision rigoureuse; il a supprimé toutes les attributions douteuses ou contestables. Il a de même supprimé ces épithètes, chères aux faiseurs de catalogues, de « bel exemplaire », de « rare » et de « précieux ». Ces qualificatifs ont été remplacés par des notices littéraires qui ne paraîtront peut-être pas sans intérêt, si l'on en juge par la peine qu'elles ont coûté. De nombreux fac-similés, obtenus à l'aide de la photographie, permettent de se faire une idée précise des impressions les plus rares, surtout de celles qui ne portent pas le nom du typographe qui les a exécutées. »

Effectivement, il s'agit ici, non d'un simple catalogue avec les banales mentions habituelles, mais bien du dépouillement complet de près de trois mille volumes, donnant l'histoire littéraire biblio et iconographique de chaque ouvrage.

Le tome I contenait la Théologie, la Jurisprudence, les Sciences et Arts (sciences philosophiques, sciences naturelles, sciences mathématiques, beaux-arts, arts mécaniques et métiers divers, exercices gymnastiques, jeux), les Belles-Lettres (linguistique, rhétorique, poésie). Le tome II, la fin des Belles-Lettres (poésie dramatique, romans, facéties, philologie, épistolaires, polygraphes) et le commencement de l'Histoire. Le tome III contient la fin de l'Histoire et la partie, très certainement de beaucoup la plus intéressante de cette bibliothèque, car elle donne la biographie, la bibliographie, l'histoire littéraire, les encyclopédies et journaux. Vient, ensuite, un supplément assez considérable, puisqu'il porte sur toutes les divisions du catalogue et qu'il comprend plus de 1200 numéros.

Les notices de M. Picot sont toutes très fournies, depuis la première consacrée à la rare plaquette : *le Sacre et Couronnement du Roy Henry deuxième de ce nom* (Robert Estienne, 1547), jusqu'à la dernière, *les Vies des hommes illustres Grecs et Romains*, etc. (Paris, Michel de Vascosan, 1559, édition originale de la traduction d'Amyot). Parmi les notices qui, à divers égards, méritent tout spécialement l'attention des bibliophiles, nous signalerons les quelques numéros suivants : — 2147. le *Discours de la prinse de Calais*, 1558. édition qui manque à la Bibliothèque nationale; — 2152. *La vraye et entiere histoire des troubles et choses memorables*, Basle, 1572 (excellente petite biographie de l'auteur, Lancelot de Voisin, sieur de La Popelinière. audacieusement pillé par Jean Le Frere, de Laval, qui se

borna à changer, çà et là, quelques mots et à modifier les passages dont les protestants pouvaient tirer avantage; — 2156. *Recueil* de quatorze pièces relatives au prince de Condé, 1562-63, avec description minutieuse de chacune de ces pièces, dont la réunion fut la première ébauche de la compilation connue sous le titre de *Mémoires de Condé*; — 2172. *Coppie du testament de la Royne de Navarre*, 1572 (avec curieuse récapitulation des devises prises par plusieurs hommes distingués du XVI[e] siècle pour témoigner de leur foi en l'immortalité : *Mourir pour vivre*, *Moriar post oriar*, *Moriens vivo*, *Mors et Vita*, etc.); — 2188. *Journal de Henri III*, par Pierre de l'Estoile, 1744, édition de Lenglet-Dufresnoy (énumération de toutes les pièces contenues dans les cinq volumes et description des cartons par lesquels le libraire hollandais a remplacé certaines notes compromettantes de l'éditeur); — 2244. *le Fleau de Henry soy disant Roy de Navarre*, 1589, le plus violent peut-être des factums qu'enfanta la rage des ligueurs, non indiqué dans la Bibliothèque du P. Lelong, au *Catalogue de la Bibliothèque nationale*; — 2302. *les Rues et Eglises de Paris*, 1520, avec les variantes relevées dans la liste des rues suivant l'édition de Pierre Le Caron ou suivant l'édition anonyme; — 2493. *Cartes de Blazon*, par Chevillard (avec l'analyse des 84 planches contenues dans ce curieux et rare recueil); — 2495. *Armorial général de la France* (1738-1768), avec la liste complète des notices contenues dans les dix volumes; — 2518. *Collectio in unum corpus* des catalogues des foires de Francfort, depuis l'origine en 1564 jusqu'en 1592 (recueils imprimés à Francfort par un réfugié français, Nicolas Bassé, très intéressants pour l'histoire du livre). — *Encyclopédie du Dictionnaire raisonné des Sciences, des Arts et des Métiers*, 1751-1756 (avec la description des recueils de planches et la liste de plus de cent vingt des collaborateurs); — 2524. *Le Mercure galant*, *le Nouveau Mercure galant*, *le Mercure*, *le Mercure de France*, en un mot tous les *Mercure* qui parurent de 1672 à 1792, formant une collection de 1787 tomes contenus en 1060 volumes.

Cela c'est le véritable clou du tome III. Année par année, M. Picot nous donne, en effet, la description exacte, minutieuse, de cette collection si utile pour l'étude de l'histoire et des mœurs durant plus d'un siècle, dont la bibliographie n'avait jamais été faite. Il y a là plus de trente-cinq pages cataloguant avec une précision à laquelle on ne pourrait rien reprendre les volumes des *Mercure*. Combien n'est-il pas regrettable que M. Picot ne nous ait pas donné, en même temps, l'iconographie de ces mêmes volumes dont certains contiennent des planches précieuses pour les modes et les mœurs de l'époque! Du reste, que M. Picot me permette cette critique : c'est là le point faible de son catalogue. Pourquoi pas, par exemple, la nomenclature des six cents portraits de *l'Europe illustre* de Dreux du Radier (n° 2506), des cent portraits des *Hommes illustres* de Perrault (n° 2507), déjà complètement sacrifiés par Cohen, qui, lui, allait jusqu'à déclarer que donner les noms des graveurs était inutile, comme si, à notre époque, l'iconographie n'avait pas pleinement conquis sa place au soleil!

Bref, malgré ces quelques omissions, ce catalogue est un monument qui viendra prendre place dans toutes les bibliothèques, aux côtés des *Bulletins* de la librairie Morgand.

Deux mots, maintenant, sur l'illustration elle-même, composée de documents graphiques habillés dans le texte et de planches hors texte (dont plusieurs en couleur), livres d'heures, reliures, titres, portraits, spécimens d'impressions, pages de préfaces ou d'introductions. Cette illustration documentaire jette dans l'ensemble un aspect pittoresque, d'autant plus qu'elle est assez nombreuse; il est regrettable, seulement, que les réductions de pages de titres ne soient pas encadrées d'un filet marquant l'extrémité de la feuille de papier et indiquant ainsi le format exact du volume. Espérons que, dans les tables qu'il prépare, M. Picot fera place aux gravures, afin que les travailleurs puissent ainsi avoir la liste des titres reproduits.

J. G.-C.

BIBLIOGRAPHIE DES ÉDITIONS DE SIMON DE COLINES (1520-1546), PAR PH. RENOUARD AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE ET 37 REPRODUCTIONS EN FAC-SIMILÉ[1]

M. Renouard, le nouvel associé de M. Chamerot, n'est pas seulement imprimeur de goût : petit-fils d'Antoine-Augustin Renouard, éditeur des *Annales de l'imprimerie des Estienne*, il a tenu, lui aussi, à faire œuvre de bibliographe en donnant la liste complète et détachée des éditions de Simon de Colines, ce successeur d'Henri Ier Estienne, qui épousa sa veuve et devint le tuteur de ses trois fils, exploitant jusqu'à sa mort le fonds des éditions des Estienne. Ce travail est fait avec grand soin, titres et citations sont transcrits exactement avec leurs abréviations, leur ponctuation et souvent leurs anomalies, les mots ajoutés à l'original étant, suivant l'habitude, placés entre crochets. Les volumes décrits sont classés par année et, dans chaque année, par ordre alphabétique. Deux index, l'un des auteurs des volumes, l'autre des imprimeurs et libraires cités, aident aux recherches; enfin, l'ouvrage se termine par une biographie de Simon de Colines ou, plutôt, par un résumé



MARQUE AUX LAPINS
Sur le titre de « l'Arithmétique » de Boèce (1521)

1. Paris, L. Huard et Guillemin, 1 vol. in-8, tiré à 400 exemplaires. Prix, 40 francs.

historique de son œuvre. Ce travail, accompagné d'un certain nombre de reproductions, marques, titres, encadrements, spécimens de caractères, initiales ornées, sera souvent consulté. Au point de vue des reproductions graphiques, même observation que pour le catalogue James de Rothschild : pourquoi pas, à chaque cliché, un filet indiquant la limite extrême de la page ?

⚜

LES DÉBUTS DE L'IMPRIMERIE A POITIERS (1479-1515), PAR M. A. DE LA BOURALIÈRE, MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DES ARCHIVES HISTORIQUES DU POITOU[1].

Il s'agit ici d'une succession de notes, d'abord sur les premiers incunables de Poitiers, le *Breviarium historiale* de 1479 l'*Expositio super toto psalterio* de Jean de Torquemada (à la Bibl. Nat.), le *Missale diocesis Pictavensis*, sans date ni lieu d'impression, le *Coutumier de Poitou* de 1486, — l'imprimeur de ces incunables poitevins de la première heure restant toujours inconnu malgré les longues et consciencieuses recherches de l'auteur; — puis sur les œuvres des premiers imprimeurs locaux, Jean Bouyer et ses associés, Jacques Bezanceau, les de Marnef et Jean Mesnage. Ces notices, accompagnées de trois curieux fac-similé, doivent être considérées, en quelque sorte, comme une introduction à la *Bibliographie poitevine* dont M. de la Bouralière, depuis nombre d'années, ramasse patiemment les documents.

UN VIEUX BOUQUINISTE.

⚜

LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE. CHOIX DE DOCUMENTS POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE L'ÉTABLISSEMENT ET DE SES COLLECTIONS, PAR LÉON VALLÉE, BIBLIOTHÉCAIRE A LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE[1].

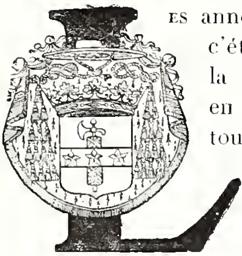
L'auteur s'est fait avantageusement connaître des travailleurs par une *Bibliographie des Bibliographies*, parue de 1883 à 1887, qui, sans être absolument parfaite, rend cependant de grands services. Ce qu'il a voulu avec ce *Choix de Documents*, c'est rapprocher les principaux ouvrages sur notre premier dépôt public, donner le cadre bibliographique des catalogues imprimés des divers départements, et faciliter ainsi les recherches du public. Ce dernier y trouvera notamment le contenu exact, avec toutes les cotes, des matières des catalogues imprimés de la Bibliothèque et même des catalogues autographiés par l'établissement. Ce recueil ne cite pas seulement, avec nombre de détails, les publications spéciales dues aux gens de la maison, Léopold Delisle, Duplessis, Bouchot, Fr. Courboin et autres, il mentionne aussi des curiosités — tel ce placard de 1832, *Consigne pour le poste de la Bibliothèque du Roi*, — et fait place au document sur les « mauvaises mœurs », telles les condamnations pour vol de manuscrits ou d'estampes. Le volume se termine par une table alphabétique longuement détaillée classant matières et personnages sous les noms auxquels elles se rapportent. A. P.

1. E. Terquem, 31 *bis*, boulevard Haussmann. 1 vol. in-8. Prix, 15 francs.

LIVRES ILLUSTRÉS DE FIN D'ANNÉE

LIVRES D'AMATEURS. — RÉIMPRESSIONS D'ŒUVRES CÉLÈBRES. — LE VOLUME JOUR DE L'AN. — LIBRAIRIE COURANTE. — ALBUMS ET LIVRES D'ENFANTS

I



LETTRE ORNÉE
de *la France Artistique*
(Libr. illustrée)

Les années se suivent et ne se ressemblent point : jadis, c'était, en ces jours de décembre, de tous les coins de la France, de toutes les maisons où le Livre règne en souverain, une véritable avalanche d'ouvrages de tous genres, de tous prix, de tous formats. Aujourd'hui, cette production à outrance s'est relativement calmée, relativement, car les imprimeries travaillent toujours et les éditeurs ne désarment point, car le Livre se lance comme jadis à la poursuite, à la conquête du lecteur. Mais il semble qu'une certaine mesure, une certaine retenue ait été imposée à tous. Seuls quelques-uns — tel Hetzel — continuent paisiblement leur route, publiant ce qu'ils ont l'habitude de donner dans les différents domaines; c'est leur dose.

Sensible surtout est le ralentissement dans les grandes publications de vulgarisation illustrée, tirées à gros chiffre, de 5 à 10 000, soignées comme exécution, publiées dans les prix de 25 à 40 francs, et dont les Didot prirent, jadis, l'initiative, à cette époque où, sous le gouvernement du maréchal de Mac-Mahon, tout semblait vouloir renaître et prospérer à nouveau.

Dès maintenant, on peut affirmer que ce genre d'ouvrages est, en quelque sorte, appelé à disparaître et va se trouver remplacé par le livre d'intérêt moins général, borné à l'étude d'un côté quelconque de l'histoire de l'humanité, plus spécialisé, pour tout dire, tiré à nombre restreint et visant, du reste, le public des amateurs et des élégances mondaines. Tels les volumes de notre collaborateur Henri Bouchot. Peu de texte et une grosse fonte classique, du papier épais, peu de petites vignettes documentaires, et, lorsqu'il en est, toujours redessinées, — ce qui, entre parenthèses, est plus qu'un non-sens, — mais, de préférence, la gravure hors texte pouvant jouer à l'estampe.

Jadis Jouaust était là, infatigable, toujours avec quelque nouvelle bibliothèque, avec quelque écrivain ancien ou moderne à illustrer, produisant des livres qui seront l'éternel honneur de notre époque, qui permettront quelquefois à notre siècle de ne point trop faire mauvaise figure aux côtés des chefs-d'œuvre de gravure du XVIIIe siècle; jadis Launette, suivant, dans le même domaine, des sentiers à lui, entreprenait les grandes publications magistrales que l'on connaît, illustrées par Leloir, par Moreau, par Wagrez,

par Collin — telles *le Voyage sentimental*, *Candide*, *le Décaméron*, *les Confessions*, *Daphnis et Chloé*, *Manon Lescaut*, des livres de grand luxe, en un mot, importants par le format, merveilleux par la typographie, sans rivaux par l'illustration. — Aujourd'hui, tout cela peut se voir à prix réduits ; tout ce qui était notre gloire, tout ce qui constituait notre luxe particulier, mendie les acheteurs.

Voilà à quoi ont abouti les efforts d'éditeurs passionnés pour le beau.

Il y aura, quelque jour, un ouvrage curieux à faire : le livre de luxe en France devant la loi de l'offre et de la demande. Avis aux amateurs !

II

Entrons dans le vif. D'abord les ouvrages écrits ou illustrés spécialement pour les passionnés du beau livre, pour ceux qui s'intéressent à certaines spécialités.

Dans la petite plaquette de curiosité, dans le petit volume adorné avec un soin particulier, peu de chose. J'avoue, très franchement, ne goûter que modérément la nouvelle production de Conquet, *le Petit Chien de la Marquise*[1], quoiqu'elle se présente à nous vraiment pimpante et coquette avec sa noble dame entourée d'ornements rocaille, mais l'illustration est un peu pauvre, un peu grêle, pour un livre de raffiné, de gourmet, tiré à petit nombre. Cela serait très bien pour un de ces volumes, non sans intérêt, certes, que Kistemaeckers, en son beau temps, vendait entre 5 et 10 francs et tirait tant qu'il pouvait trouver acheteurs, mais cela est tout à fait insuffisant pour un Conquet. Gloire oblige ! Amateurs, croyez-moi, faites colorier les vingt Morin qui ornent la dite plaquette, et vous aurez, alors, un livre amusant. Quant à la préface de Tourneux, elle est à lire comme tout ce qu'écrit ce consciencieux.



RÉDUCTION DE LA COUVERTURE COLORIÉE

Un grand seigneur des lettres ou de l'industrie qui écrit pour lui, pour les siens, et qui tient à orner sa prose, nouveau Dorat, de gentilles compositions gravées à l'eau-forte, cela

1. 1 vol. in-12 publié à 500 exemplaires dont 150 sur vélin avec les vignettes rehaussées à l'aquarelle sous la direction de l'auteur. — Exemplaires ordinaires, prix : 15 francs.

se voit rarement à notre époque de mercantilisme littéraire, et cependant, c'est ce que vient de faire M. Maurice Taconet en publiant lui-même *Par les Sentiers*[1], contes et souvenirs, ornés de 52 compositions de Ed. Rudaux et Ch. Léandre, gravées à l'eau-forte par A. Lamotte et Ed. Rudaux. Pour tout dire, le livre d'un père à ses enfants, voulant laisser aux siens comme un reflet de lui-même, comme un ami qui les « emmène par les sentiers qu'il a parcourus et où il ne reviendra plus ». Un père qui connaît son époque et l'humanité en général, un père qui craint les moments de déception ou de lassitude et qui, pour obvier à cela, a eu soin d'accompagner ses contes de ravissantes petites illustrations disposées en manière d'en-têtes et de culs-de-lampe, et très finement gravées. Mais pourquoi serait-on déçu en lisant ces récits pleins d'un charme personnel et d'une si touchante simplicité! Il fait bon à marcher « par les sentiers » de cette espèce.

Attaquons les gros morceaux. Voici *la Restauration*, par Henri Bouchot[2], second livre de la série projetée par notre collaborateur sur la société française du XIXe siècle et visant, comme il le dit lui-même, deux publics : « par ses images, les gens qui ne lisent guère et se contentent d'une impression visuelle pour juger un temps; par son texte, emprunté à des mémoires ou à des lettres particulières, les philosophants derniers venus qui inclinent volontiers à la synthèse d'une époque et en cherchent l'esprit ». C'est bien cela, c'est bien la dualité des œuvres conçues, comme les nôtres, dans un esprit également documentaire. Le difficile, dans le bon combat que nous menons, c'est de faire comprendre au public, et surtout, à ceux qui ont pour habitude de se plonger dans des in-8 de 700 pages compacts, sans le moindre blanc, sans la plus petite vignette, qu'il y a, en ces livres illustrés d'une allure absolument nouvelle, autre chose que des commentaires explicatifs pour un album d'images.

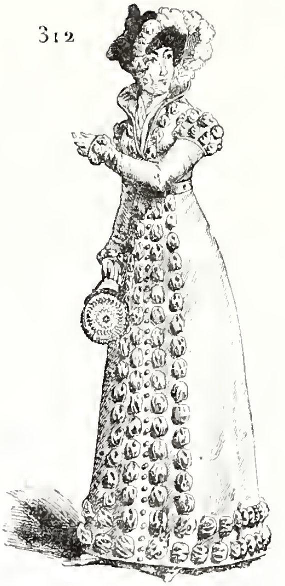


LA DUCHESSE D'ANGOULÊME
(Vignette de *la Restauration*)

Pour ma part, je ne suis pas fâché de voir un écrivain, un penseur comme Henri Bouchot, abonder complètement dans mon sens et venir affirmer que rien n'est, au fond, moins étudié dans notre prétendu enseignement officiel que ce qui constitue en réalité toute l'histoire, c'est-à-dire l'individu physique, les mœurs, les menus faits à côté. « Si les gens de la Restauration, » explique-t-il

1. Paris, librairie Rouquette, 1 vol. in-12, tiré à 400 exemplaires dont 100 sur grand papier du Japon impérial et 300 sur papier vélin du Marais. Prix : 40 fr.

2. Paris, Librairie illustrée, 1 vol. in-4, avec 35 planches hors texte, tiré à 400 exemplaires numérotés à la presse.



CHAPEAU DE VELOURS, ROBE A CREVÉS (1820)

fort bien, « quittent les modes de l'Empire, c'est pour bien peu la raison de plusieurs choses inexpliquées. La femme en manches à gigot de Lami ou d'Henri Monnier n'est pas seulement différente, par l'aspect général, de la femme de l'Empire; comme si le costume faisait quelquefois l'homme, il a contribué à transformer le moral. La Restauration possède à la fois deux personnes dont le renom est d'origine et d'essence bien opposées, Mme Récamier et la duchesse de Berry, l'ancien et le nouveau jeu. La première est restée la païenne de la Révolution, la divine de l'Empire, elle continue à « paganiser »; l'autre, toute neuve, inventée sous la Monarchie, « pétule et papillonne ». Ce sont ces nuances d'extrême subtilité que la peinture nous peut aider à saisir, et que tous les plus beaux discours du monde ne sauraient jamais fixer à leur point vrai.



COSTUME DE BAL (1829)

« Notre intention n'a donc point été d'*illustrer* notre livre, c'est-à-dire de le faire joli, mais bien autrement, de corroborer nos affirmations par des preuves tangibles, bien indiscutables, topiques quand il se peut. »

L'image documentaire, c'est-à-dire ce qui constitue l'essence même de cette Revue, ce qui, depuis plus de douze ans, a fait l'objet de mes recherches constantes, le sujet de toutes mes publications! L'image documentaire pouvant être, en même temps, œuvre d'art : nous en avons la preuve avec le volume de M. Bouchot, qui abonde en pièces rares, en estampes de choix : témoin l'admirable



TOILETTE DES FÊTES DE STAINS (1830)
(Vignettes de *la Restauration*)

femme d'Aubry, *Une Élégante de* 1817, d'après la miniature du Louvre, qui sert de frontispice au volume et qui indique le point de départ de la Restauration, dans l'attitude, dans le chic mondain, comme la *Madame de Mirbel* par Champmartin, déjà reproduite en mon *XIXe Siècle*, note la fin de ce régime ; témoin *le Mariage à l'église*, ravissante petite scène de genre de Duval le Camus, témoins les nombreuses et ravissantes œuvres d'Achille Devéria, d'Eugène Lami, de Grevedon ; témoins ces portraits peu connus, ces pimpantes frimousses de femmes, ces étrangetés de costumes et de meubles qu'on rencontre çà et là, et qui restituent de façon vivante tout ce qui fut la vie de nos grands-pères durant quinze ans, tout ce qui les occupa, tout ce qui les passionna. Pour emprunter à mon ami Bouchot les formes littéraires qui lui sont chères, quelque chose comme « un croquis en écriture et une chronique figurée ». Texte et choix des images, tout est à louer sans réserve : je ne ferai quelques critiques qu'au point de vue de la mise en pages, quelquefois pas assez étudiée, présentant encore trop de planches en travers — l'ennemi, mon cher collaborateur, qu'il faut à toute force repousser — ou d'un aspect peu harmonieux parce que les originaux n'ont pas été suffisamment réduits. Nombre de planches sont en travers qui, facilement, pouvaient prendre place dans le texte, et puis, autre détail de mise en pages, plusieurs avaient besoin d'être soutenues par un filet. Mais ce sont là, je l'avoue, petites vétilles en présence de l'œuvre de haute curiosité que nous donne Henri Bouchot.

Voici, dans un autre ordre d'idées, et très spécial comme sujet, un beau livre, *la Céramique chinoise*, édité avec le soin que la maison Firmin Didot apporte à toutes ses grandes publications : papier de choix, typographie irréprochable, ordonnance admirable, une série d'héliogravures comme illustration, une couverture d'élégance aristocratique, c'est-à-dire un chine soyeux sur lequel, pour toute impression, se lit le titre de l'ouvrage ; ni plus ni moins. Aucune mention sur le dos : c'est peut-être un tort, vu les nombreux catalogues genre Meissonier qui, rangés dans la bibliothèque de l'amateur, recouverts du même papier, présentent le même aspect.

L'auteur, M. Ernest Grandidier, est un collectionneur émérite qui vient de donner au Louvre la collection dont les plus belles pièces se trouvent ici reproduites. C'est également un érudit en la matière qui s'est efforcé de déblayer un peu le terrain et de redresser certaines des erreurs de ses devanciers tout en faisant œuvre de vulgarisateur, tout en ayant soin de ne point encombrer son texte de considérations trop techniques.

Son ouvrage peut se diviser en deux parties : d'abord, des considérations générales sur la composition de la porcelaine et sur sa fabrication, l'origine de la porcelaine, la date de son invention, — en passant l'auteur lance quelques coups de patte à Stanislas Julien pour ses traductions souventes fois erronées, — l'étymologie du mot, la date de l'introduction de la porcelaine en Europe ; puis, toute une succession d'études et de recher-

ches se rapportant plus particulièrement à la porcelaine chinoise; marques, fabrication, décors, nuances diverses et revue des principales couleurs, explication des sujets de décor, description des vases rituels, influence du bouddhisme sur l'art chinois, usage des vases et autres pièces céramiques selon leur forme, et enfin spécimens de diverses périodes suivant l'ordre chronologique — tous détails du plus haut intérêt mais qui ne sauraient prendre place en cette rapide étude, conçue à un point de vue différent.

Dans un chapitre intitulé *Porcelaines monochrome et polychrome*, M. Grandidier n'a pas de peine à démontrer la supériorité artistique de la porcelaine polychrome, « plus curieuse, plus gaie, plus divertissante, plus instructive, plus charmante en un mot », véritable porcelaine d'art s'imposant par son rayonnement et sa beauté, supportant avec majesté et glorieusement les plus dangereux voisinages. Tous ceux qui ont pu faire eux-mêmes cette comparaison, ne serait-ce que par les pièces des grands musées d'Europe, seront de son avis, mais alors on est en droit de se demander pourquoi, après avoir ainsi chaudement plaidé la cause de la polychromie, l'auteur ne nous donne que des reproductions en héliogravure; cent vingt-quatre pièces de sa collection, magnifiques et admirablement reproduites, il est vrai, mais toutes uniformément monochromes, malgré l'éclat, malgré les reliefs, malgré les tons lumineux des gravures parvenues à un degré de perfection qu'on pourra difficilement surpasser. Isolées, les pièces de chaque planche donnent encore une illusion suffisante; vues ensemble, elles présentent un aspect général gris et quelque peu monochrome. L'auteur est donc allé aux fins contraires de la thèse soutenue dans son texte.

Serait-ce qu'il partage l'antipathie que montrent, à notre époque, beaucoup de gens pour la chromolithographie ou la chromotypographie? Mais alors, il lui suffisait de donner des planches coloriées à la main, d'autant plus que les Didot ont, dans cet ordre d'idées, déjà produit un véritable chef-d'œuvre, je puis bien le dire, puisqu'il ne s'agit point de moi; les planches de mon *XIXe Siècle*. Cette réserve faite, je ne puis que féliciter l'auteur de son travail hors ligne et les éditeurs des soins qu'ils ont apportés à l'exécution matérielle de ce beau livre d'art.

Voici, après la céramique, un autre ouvrage également isolé, comme sujet, un *Essai sur l'Histoire du Théâtre*[1], par Germain Bapst, ouvrage savamment conçu dans lequel l'auteur passe successivement en revue la mise en scène, le décor, le costume, l'architecture, l'éclairage, l'hygiène, les moyens d'éviter et de combattre les incendies, et qui est, du reste, le rapport officiel du jury de la classe des *Arts décoratifs* sur les théâtres. Je n'ai pas à présenter M. Germain Bapst aux lecteurs de cette Revue : tout le monde connaît l'iconophile passionné, le patient collecteur de documents imprimés ou manuscrits à qui l'on doit les remarquables études

1. Paris, Hachette et Cie, éditeurs. 1 vol. gr. in-8, contenant 80 gravures. Prix : 30 francs.

sur l'Étain, sur l'Orfèvrerie française au XVIIIe siècle, sur les Métaux dans l'antiquité et au moyen âge, un curieux essai sur l'histoire des Panoramas et des Dioramas, une *Histoire des Joyaux de la Couronne* qui a fait quelque bruit dans la presse. M. Bapst n'est pas seulement un amateur et un travailleur, il se fait aussi remarquer par la hardiesse de ses appréciations. On peut en juger par l'idée qu'il émet en tête de son présent volume. « Le Théâtre moderne commence au jour où a été dite la première messe. Cette cérémonie religieuse est le type de la représentation scénique encore enveloppée de figurations mystiques, que dans sa marche en avant le Théâtre s'efforcera toujours de diminuer, pour arriver à la plus grande somme de réalité possible et à l'expression la plus saisissante de la vie. » — Thèse hardie, mais non sans une certaine vérité.

L'ouvrage lui-même est divisé en trois parties : la première concernant le théâtre primitif du moyen âge, pièces dialoguées tant religieuses que profanes, spectacles mimés, principalement ceux des entrées des souverains dans leurs bonnes villes ; — la seconde comprenant les origines du théâtre moderne, c'est-à-dire les débuts de la tragédie et de la comédie, le théâtre lyrique, opéra et ballets, avec une étude sur les commencements des théâtres étrangers qui devaient exercer une influence plus ou moins grande sur le nôtre ; — la troisième prenant le théâtre à son apogée, sous Louis XIV et dans la période contemporaine. Entrer dans plus de détails ce serait donner une analyse du sujet lui-même ; il n'y faut pas songer ici. J'ajouterai, seulement, que chaque partie se trouve suivie de pièces justificatives souvent excessivement curieuses et qu'on chercherait vainement dans d'autres publications : telles la bibliographie des ballets au XVIIe siècle, la bibliographie des peintres décorateurs du XVe et du XVIe siècle, celle des décorateurs du XIXe siècle, avec une étude sur les décorations de l'Opéra, durant notre siècle également.

Table bibliographique, table analytique des matières, table alphabétique des noms propres et des pièces citées, rien ne manque à ce volume comme documentation et comme commodité au point de vue des recherches. Au point de vue graphique, il est orné de 85 gravures ; malheureusement celles-ci sont un peu, pour me servir d'un terme typographique, des « clichés de toutes les paroisses », empruntés à d'autres ouvrages d'intérêt général, si bien que cette illustration manque d'ensemble. Il est regrettable que M. Bapst n'ait pas composé lui-même une illustration absolument inédite ; ce qui eût charmé ses confrères, les amateurs, sans nuire nullement au caractère de rapport officiel qu'il s'est efforcé de conserver à son volume par l'aspect typographique de la page, de la fonte employée pour les notes, et même du titre tiré simplement en noir et en lettres classiques, ce qui donne quelque peu au livre l'aspect d'un in-4 sortant des presses de l'Imprimerie Nationale. Du reste, je ne dis point cela en matière de blâme, mais uniquement pour mieux définir la caractéristique de cette publication imprimée avec soin par Lahure et lancée par Hachette.

III

Nous voici maintenant devant les réimpressions à l'usage des amateurs. Dans cet ordre d'idées on suit des courants, des influences très particulières; or, cette année, la mode revient au roman de cape et d'épée, au roman historique d'Alexandre Dumas. Jusqu'à ce jour le fécond écrivain, quoique lu par tout le monde, était resté l'auteur de prédilection d'une certaine classe, il n'avait pas pénétré jusqu'au monde des bibliophiles, personne ne lui avait donné le vêtement sans lequel un gourmet littéraire ne peut pasaccorder au livre une place dans sa bibliothèque. Maintenant, il va pouvoir y entrer de tous les côtés, avec *le Chevalier de Maison-Rouge* que publie Testard[1], avec *les Trois Mousquetaires* que lance Calmann Lévy[2], voulant lui aussi, goûter aux charmes des éditions bibliophilesques.

Pour le premier, Julien Le Blant comme illustrateur, et Gustave Larroumet comme préfacier. Pour le second, Maurice Leloir et une préface du fils au père, un chef-d'œuvre de sentiment, comme seul pouvait l'écrire le maître incontesté du théâtre à thèses.



Composition de Julien Le Blant pour *le Chevalier de Maison-Rouge* (Testard, éditeur).

1. 2 vol. in-18 jésus, imprimé à 1000 exemplaires à 50 fr., 110 ex. numérotés à la presse, dont 75 sur japon et 25 sur chine à 150 fr. En plus, un album d'eaux-fortes hors texte comprenant 10 compositions gravées par Géry-Bichard d'après Julien Le Blant. Prix de l'exemplaire, 20 fr. 110 ex. de luxe sur japon et sur chine à 100 fr.

2. 2 vol. in-8 jésus, avec 250 compositions de Maurice Leloir, gravées sur bois par J. Huyot, 50 fr.; 150 ex. sur chine,

Je n'ai pas à m'étendre ici sur ces deux romans qui, à des points de vue différents, excitèrent un intérêt également considérable ; toutefois, on peut dire que *le Chevalier de Maison-Rouge*, personnage de la réalité historique, exerça sur les imaginations un effet plus profond, plus durable, puisque l'on trouverait facilement dans la Révolution de 1848 un écho lointain des anciennes passions révolutionnaires, transformées à nouveau en drame politique. Ce qui doit m'arrêter, c'est l'illustration, l'interprétation, par le crayon, des gens si bien esquissés par Alexandre Dumas. Or, personne



Composition de Julien Le Blant pour *le Chevalier de Maison-Rouge* (E. Testard, éditeur).

n'était plus apte à pareille œuvre que le peintre du *Bataillon carré à Fougères* et de *la Prise d'armes en Bretagne*, le peintre qui avait déjà illustré avec amour *les Chouans* de Balzac, qui sait comme pas un évoquer le passé des glorieux faits d'armes révolutionnaires. Ceci, du reste, M. Larroumet l'a excellemment exprimé dans sa préface, et c'est pourquoi je me fais un plaisir de lui céder la parole.

« *Le Chevalier de Maison-Rouge* », dit le délicat écrivain et conférencier, « lui aura fourni une œuvre aussi expressive et qui dégage une note nouvelle de son talent. Jusqu'ici les femmes avaient eu peu de place dans les

scènes de carnage où il se complaisait. Avec Geneviève Dixmer, qu'il a, on le voit, évoquée avec amour, il a su rendre, avec un charme pénétrant, la grâce et la souplesse des attitudes féminines, les cent manières dont une âme mélancolique, une destinée cruelle, une tendresse douloureuse, façonnent un être fait pour aimer et souffrir. Voyez-la, rêvant à sa fenêtre et la tête inclinée sous le poids de son chagrin, ranimée par la présence de Maurice, fuyant au bras de Maison-Rouge, ou à table entre son mari et son amant ; une et changeante, elle raconte aux yeux son histoire et les états de son âme. L'artiste a beau suivre pas à pas le romancier et l'interpréter fidèlement, ses compositions vivent de leur vie propre, et l'on pourrait les séparer du texte sans les rendre obscures : elles continueraient à parler.



Composition de Julien Le Blant pour *le Chevalier de Maison-Rouge* (E. Testard, éditeur).

Joignez à ce mérite qu'elles sont toujours l'œuvre d'un peintre, c'est-à-dire d'un traducteur de la nature qui voit et fait voir l'âme des êtres et des choses par leur apparence extérieure. Il lui suffit, pour traduire un milieu social, d'un coin de mobilier, d'une chaise, d'un aspect de costume, où ressortent ce caractère dont je parlais, cette empreinte où dure encore l'esprit d'un temps disparu.

« Indiquées d'un trait rapide ou énergiquement écrites, ces vignettes sont également expressives, et leur facture est en parfait rapport avec le motif. Qu'il ait à traduire la raideur voulue de Maison-Rouge, la corpulence étoffée de Dixmer, la sveltesse martiale de Lindey, l'élégance bourgeoise de Lorin, l'artiste les rend avec le même bonheur et la même probité. Tous ces motifs sont expressifs pour le simple liseur ; un grand nombre sont *amusants*, comme disent les artistes, c'est-à-dire ont un tour imprévu et juste, quelque chose de vif, d'inattendu et de vrai. Voyez, par exemple, les aspects

que donne M. Le Blant à l'uniforme républicain, surtout au grand chapeau à cornes : on sent le poids, la souplesse, l'assiette de cette coiffure pratique, à laquelle l'Empire devait substituer son incommode shako. Le dessinateur se plaît à ces évocations fugitives; le peintre des grandes scènes se meut à l'aise dans les compositions hors texte. Celui-ci est singulièrement gracieux dans la page où Maurice achète, pour l'offrir à Geneviève, le fatal bouquet d'œillets; il est dramatique dans celle où les deux gendarmes de la Conciergerie écrasent, de tout leur effort, entre une porte et un mur, le bras armé de Dixmer; il est terrible dans le duel à mort de Dixmer et de Maurice. »

Reste maintenant à examiner de quelle façon l'œuvre de l'artiste a été interprétée. Les gravures, de Léveillé pour les bois, et de Géry-Bichard pour les eaux-fortes, me paraissent l'avoir traduit avec une respectueuse fidélité : toutefois, il y a dans l'ensemble une certaine note grise, une absence voulue de tonalités vigoureuses dont il serait intéressant de rechercher la cause. La question qui se pose est, en effet, la suivante : est-ce le fait de l'imprimeur dont la mise en train a été insuffisante, ou du papier dont le grain trop dur a refusé l'encrage? est-ce la conséquence d'un état général cherché, voulu, qui consiste à maintenir le tirage des vignettes dans une sorte de pénombre et de recul au second plan? Tout bien pesé, je crois qu'il faut s'arrêter à ce dernier parti, car le même fait se présente dans quelques précédents ouvrages de Testard. Telle *la Famille Cardinal*, très curieuse avec son mélange d'eaux-fortes et de bois, les unes aux noirs très accentués, les autres aux gris très enveloppés et bien réellement cherchés, puisque certaines de ces gravures tirées, soit dans des catalogues, soit dans des suppléments spéciaux, montrent des valeurs qui ne figurent point dans le volume lui-même. Il est bon de dire, pourtant, que dans *le Chevalier de Maison-Rouge*, les vignettes ne sont pas toutes également sans couleur. Quant aux compositions elles-mêmes, elles ont grande allure. Il y a dans cette illustration un sentiment d'art élevé, une science de l'évocation historique qu'on ne rencontre pas tous les jours.

Toute différente sera l'impression ressentie en feuilletant *les Trois Mousquetaires*. Certes, cela plaît mieux, cela est moins rude, moins tourmenté; c'est joli, gentil, agréable à l'œil, bien fait pour charmer les femmes, et c'est du très bon Maurice Leloir, habilement gravé par Huyot. A l'éditeur même, qui a apporté tous ses soins à cette publication, je ne reprocherai qu'une seule chose : un papier un peu trop mince. A part cela, mise en pages et tirage sont au-dessus de toute critique. Mais aussi, il faut reconnaître, très franchement, que cette illustration gracieuse faisant revivre un monde de convention, sentant la décoration d'éventail ou de paravent, ne vous empoigne point comme les personnages évoqués graphiquement par Le Blant. Ces mousquetaires emplumés, empanachés, ne vivent point de la vie de ce siècle : ce sont de belles et gentilles marionnettes aux frusques soyeuses; on se meut dans une atmosphère de velours et de satin, on

assiste à une représentation théâtrale. Je sais qu'il n'était point facile d'illustrer *les Trois Mousquetaires* après les très artistiques compositions de Philippoteaux, et je répète que les dessins de Maurice Leloir appartiennent aux meilleurs de l'artiste, mais on voudrait quelque chose de plus réellement XVIIe siècle, de plus exactement documenté. En art comme en littérature, le temps des grands seigneurs à l'Octave Feuillet est quelque peu passé. Callot et Abraham Bosse sont pourtant bien de ce siècle : pourquoi M. Maurice Leloir ne s'est-il pas un peu plus inspiré de ces deux maîtres qui ont vu et fait de véritables mousquetaires? Cela pouvait se concevoir



MADAME BONACIEUX ET D'ARTAGNAN AUX ÉCOUTES

Composition de Maurice Leloir pour *les Trois Mousquetaires* (C. Lévy, éditeur).

sans rien changer à la conception de l'ensemble : un peu plus de réalité ne nuisait point au charme de la composition.

N'importe! je souhaite à l'éditeur le succès auquel il a droit et qu'il rencontrera d'autant plus facilement que l'édition publiée par lui s'adresse bien plus à la grande moyenne des acheteurs de livres illustrés qu'à l'élite seule des amateurs. Bonne chance également à ceux qui, dès à présent, nous préparent d'autres œuvres illustrées d'Alexandre Dumas, car voici la mode revenue à ces grands romans de cape et d'épée. Tout éditeur qui se respecte va vouloir posséder son Dumas.

Je ne puis être au livre d'amateur sans parler de la belle édition de Molière avec les compositions de Jacques Leman et de Maurice Leloir[1],

1. L'ensemble de la publication doit former 32 fascicules in-4 raisin. 26 fascicules, soit 26 pièces, ont paru : les autres pièces paraîtront de trois en trois mois. Justification du

sans dire encore quelques mots de ce Victor Hugo illustré, fort malmené par certains amateurs, ce qui, à mon point de vue, est un tort. Je sais bien que les reproches visent souvent tout autre chose : qu'ils s'adressent au format, à la collection trop volumineuse, à ce qui devient, de plus en plus, une gêne pour quiconque est obligé de se restreindre, faute de place. Toutes les bibliothèques se sont ouvertes pour recevoir *Notre-Dame de Paris* illustrée par Luc Olivier Merson, ou encore *les Misérables* illustrés par Jeanniot; œuvres marquantes d'une époque qui seront dans notre patrimoine artistique comme le Rousseau de Moreau pour le XVIIIe siècle. Quant aux *Châtiments* et au *Napoléon le Petit*, j'ai déjà noté le très légitime succès



En-tête de Maurice Leloir pour les *OEuvres de Molière* (Testard, éditeur).

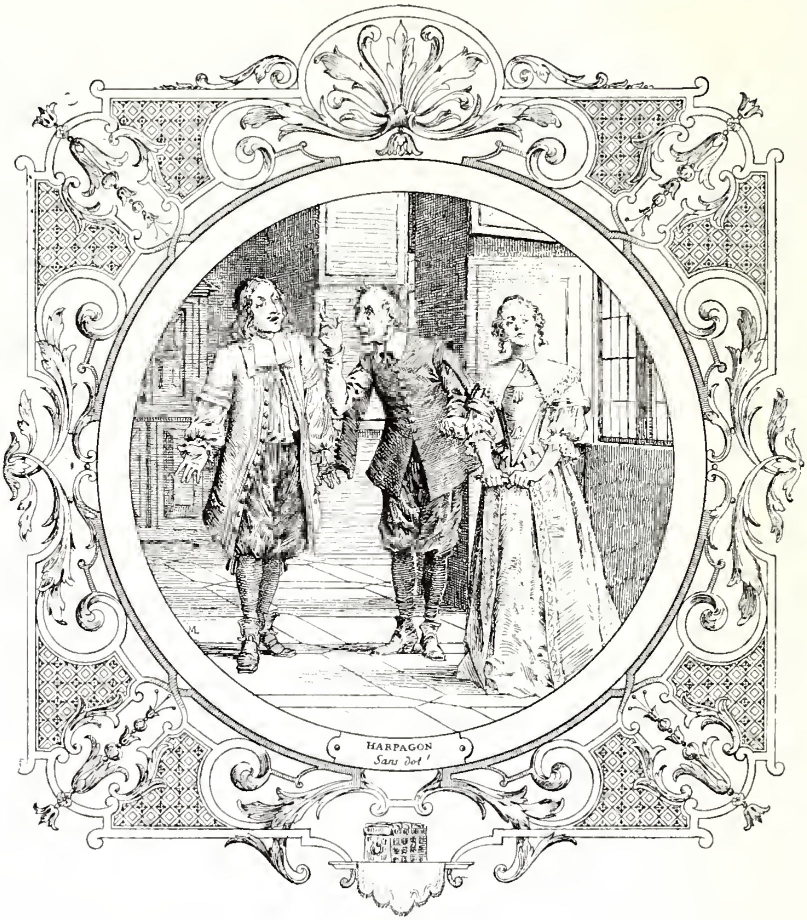
de curiosité obtenu par ces deux œuvres. En somme, ce qui a nui jusqu'à ce jour à l'édition nationale des œuvres de Victor Hugo, c'est la place qu'elle vient prendre sur les rayons : dans quelques années, une fois terminée, on ne lui marchandera plus les éloges. Est-il besoin d'ajouter que, grâce à son format justement, elle se prête on ne peut mieux à la constitution d'exemplaires de choix par l'addition de gravures.

Que dire de ce Molière, dans lequel Maurice Leloir se révèle réellement un maître, possédant à fond les renseignements des livres et des images du temps, connaissant dans toutes ses particularités le goût décoratif et le costume du XVIIe siècle, élégant toujours, mais bien autrement nerveux, bien

tirage : 1° 750 exemplaires sur vélin mécanique, prix 500 fr.; 2° édition en grand papier numérotée à la presse : 125 exemplaires sur japon avec deux et trois suites des illustrations : 75 exemplaires sur chine avec une deuxième suite en bistre, 1000 fr.; 600 exemplaires sur vergé Van Gelder avec une deuxième suite, 800 fr.

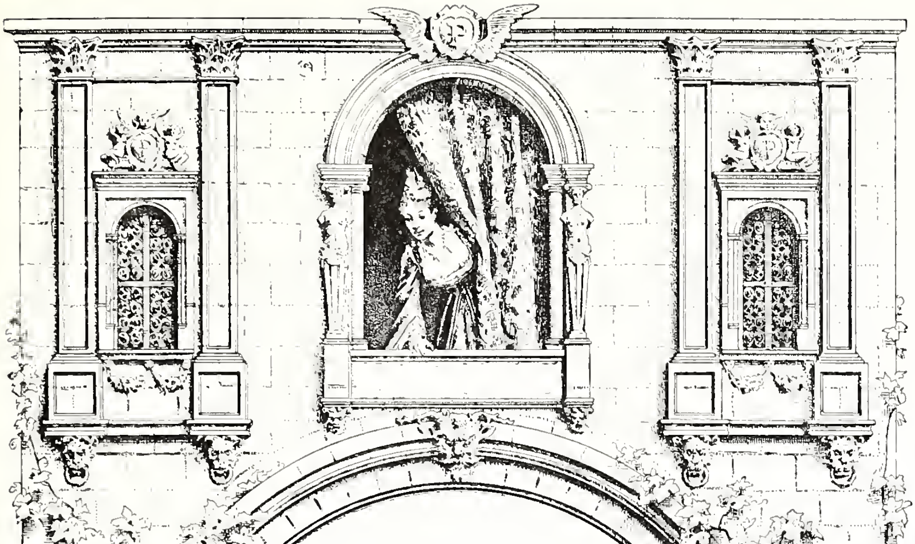
autrement identifié avec les mœurs et les habitudes de l'époque. Voilà le vrai Leloir Louis XIV.

Étudiée dans tous ses détails, à la fois artistiques et archéologiques, faisant marcher de pair la décoration pittoresque et les sujets, l'illustration de



Cul-de-lampe de Maurice Leloir pour les *OEuvres de Molière* (E. Testard, éditeur).

Molière est véritablement une entreprise hors ligne. Et quoique le tout soit conçu suivant un plan d'ensemble identique et strictement observé, l'ouvrage n'en présente pas moins une très grande variété. Pour chaque pièce une grande composition, un fleuron de faux-titre, un cadre de titre, avec lettre, également gravée, au nom de l'éditeur original, un cadre pour la liste des personnages. Pour chaque acte un sujet qui en est tiré, une grande lettre



avec figures et un
fleuron final. Les pré-
faces de Molière, les dédicaces, les
privilèges, les notices même ont éga-
lement un en-tête ornemental, une lettre
ornée, un fleuron qui sont toujours nouveaux
et ne se répètent jamais. Quelquefois même,
joignant le côté document à la création, les
frontispices de l'édition originale se trou-
vent reproduits.

Aucune publication ne s'était donc encore
présentée avec une telle richesse, puisque
l'ensemble doit comprendre au moins sept
cents sujets différents; j'ajoute que c'est là,
bien réellement, l'illustration à la fois docu-
mentaire et artistique faisant corps avec le
livre, l'habillant, le suivant page à page, lui
servant, si l'on veut, de commentaire pit-
toresque. Un Molière graphiquement expli-
qué, conçu et développé aux côtés du
Molière éternel que tout le monde connaît.
Après Tony Johannot, après Hillemacher,
après Foulquier, après Lalauze, après
Louis Leloir même, après tous
ceux qui, à des époques diverses,

ENCADREMENT DE PAGE DE MAURICE LELOIR POUR LES « OEUVRES DE MOLIÈRE ».

ont entrepris des compositions individuelles pour les pièces du grand comédien et ont plus ou moins réussi dans cette tâche difficile, voici enfin l'illustration-type, celle qui restera, celle qui marquera le plus profondément. A notre époque reviendra ainsi la gloire d'avoir donné dans ce domaine la conception imagesque définitive.

Au sujet du texte, rien à dire, si ce n'est que chaque pièce se trouve précédée d'une notice de M. Anatole de Montaiglon et que le texte de Molière a été soigneusement revu sur celui des premières éditions, sans autres changements que la distinction des *i* et des *j*, des *u* et des *v*, la régularisation des majuscules et de la ponctuation. A la fin de chaque fascicule se trouve l'explication des planches. Qu'il s'agisse de la documentation littéraire ou du côté art, rien ne manque; tout a été prévu et tout est réellement parfait en cette publication.

IV

Revenons aux publications modernes. Chaque année M. Octave Uzanne a l'habitude d'offrir aux bibliophiles un volume d'extérieur affriolant, qui a la prétention d'être de la physiologie, même de la psychologie, comme pourrait en faire un penseur de l'envergure de Max Nordau, et dont il se charge de chanter lui-même, en mode majeur, « le bon goût et la rare originalité ». Celui de cette année, *Nos Contemporaines*[1], résume, à l'en croire, en un grand tableau d'ensemble, le caractère, la physionomie, les modes, l'esprit, les manières, les attitudes, le langage et les principaux traits de la femme contemporaine prise dans le milieu spécial de notre métropole parisienne. Je ne le contredirai point. Je me permettrai seulement de lui faire observer que pour donner une description pareille, il faudrait posséder ce qui lui manque quelque peu, l'esprit d'observation. En résumé, ces notes sur les Parisiennes de ce temps, dans leurs divers milieux, états et conditions, ne sont pas autre chose, comme il le reconnaît du reste lui-même, qu'une « suite de tableaux rapides et ingénieux ». Cette fois le mot est juste. C'est en effet fort ingénieux, quoique souvent quelque peu prud'hommesque. Jusqu'à ce jour, M. Octave



Vignette de Vidal
pour *Nos Contemporaines*
(May et Motteroz, éditeurs).

1. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1 vol. grand in-8 jésus. L'exemplaire broché, 40 fr. Sous cartonnage soie, 50 fr. Tirage de luxe : 10 exemplaires sur Japon, avec chacun 30 dessins originaux de Pierre Vidal, 500 fr.; 100 exemplaires sur Japon avec les planches hors texte en double état, 100 fr.

Uzanne ne nous avait guère habitués à des sorties éloquentes en faveur des travailleurs « exempts des prostitutions de la publicité ». On est donc heureux de pouvoir rencontrer dans un de ses volumes des phrases comme les suivantes :

« Le haut du trottoir appartient aux filles aussi bien qu'aux charlatans; cependant les sages, les heureux, les honnêtes, les dédaigneux des succès bruyants, les travailleurs et les savants, tous ceux qui contribuent à la véritable gloire de Paris se dissimulent et vivent ignorés de la foule; ils ne figurent point dans les gazettes et sont exempts des prostitutions de la publicité. De même les honnêtes femmes, les mères de famille admirables, les épouses impeccables, les amantes enchaînées à une passion digne d'elles, demeurent silencieuses dans la paix du foyer, craintives des choses du dehors, et, pour une Parisienne qui agite le tam-tam des chroniques scandaleuses, vingt autres demeurent notablement au logis, susceptibles de la plaindre et même de l'excuser. »



Vignette de Vidal pour *Nos Contemporaine*. (May et Motteroz.)

Mais, chose assez singulière, immédiatement après cette dissertation, après cette défense chaleureuse des honnêtes femmes, voici que vient un chapitre sur le *Nu moderne* — dans lequel il veut bien citer le titre d'un de mes volumes en préparation, l'*Histoire du Nu dans l'art, à travers les âges*, — puis un autre chapitre, *la Toilette à Paris*, qui, ni l'un ni l'autre, ne semblent avoir été positivement écrits pour « les épouses impeccables ».

D'où je conclus que son ouvrage manque d'ensemble et est bien plutôt une réunion de chroniques fantaisistes, d'allure indépendante, que l'histoire intime et pittoresque de la Parisienne contemporaine.

Le même défaut d'unité se fait remarquer entre le texte et les compositions de Pierre Vidal, compositions qui donnent au livre un charme particulier. A vrai dire, ce ne sont point des illustrations faites pour accompagner le texte de l'auteur, pour l'expliquer graphiquement; c'est une œuvre conçue à part par un dessinateur habitué à joindre à ses croquis des notes individuelles. La chose est plus particulièrement visible en certains chapitres où les deux collaborateurs développent sous la même rubrique, l'un par la plume, l'autre par le crayon, des idées absolument différentes.

Pierre Vidal, que j'ai vivement félicité ici même, il y a quelque temps, à propos de son illustration pour *Paris qui consomme* de Henri Beraldi, me paraît, lui aussi, quelque peu inégal aujourd'hui. A côté de morceaux charmants, véritables chefs-d'œuvre d'observation, à côté de petits minois lestement croqués, de bandes de Parisiennes courant prestes et gracieuses au travers des pages, il a des études de nu qui laissent fort à désirer, non seulement à cause de l'imperfection des formes, mais aussi pour la

succession d'illustrations coloriées dont Vidal s'est fait une spécialité. Et de fait, certaines pages présentent ainsi un paysage typographique des plus agréables à l'œil. Rien n'est pittoresque comme ces femmes en marche, aux mouvements et aux gestes si individuels, représentant toutes les classes du parisianisme, « la géographie de la femme », suivant un mot heureux de l'auteur, en ses divers milieux, états et conditions. 300 vignettes, d'une mise en pages variée et d'une agréable fantaisie, la plupart coloriées, en teintes plates, avec quelques rehauts également au patron, 50 grandes planches gravées à l'eau-forte et relevées d'aquarelles, — et, parmi celles-ci, nombre de ravissantes comme composition, comme arrangement, comme colorations ; — voilà, très certainement, plus qu'il n'en faut pour intéresser tous ceux qui considèrent l'image graphique comme une des grandes attractions du livre.

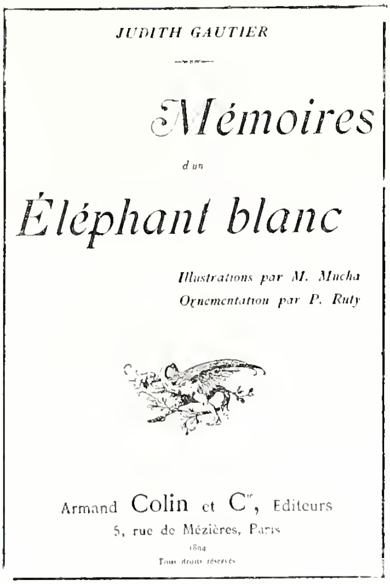
Un livre de M. Octave Uzanne sans couverture ornée et sans emboîtage, cela ne se comprendrait pas. *Nos Contemporaines* se présentent donc au public avec une couverture japoniste d'un jeune artiste, M. Rudnicki, ayant pour note dominante le vert. J'avoue que, pour un ouvrage sur la femme, je m'attendais à autre chose.

V

Abordons, maintenant, le livre d'étrennes dans sa vraie caractéristique, je veux dire le livre aux reliures coloriées, aux dorures clinquantes, aux rouges vifs, car, malgré le charme des autres couleurs, c'est le rouge qui reste toujours la couleur de prédilection pour les achats du jour de l'an. Il semble qu'un volume en percaline verte ou bleue soit dénué de tout charme, et ne réponde pas à ce que l'on recherche habituellement pour un cadeau.

Non seulement la plupart des grandes maisons d'édition font, maintenant, le livre d'étrennes, mais encore nombre de petites librairies se sont, en ces dernières années, vouées à cette spécialité. Jadis, c'étaient les Mame, les Furne, les Didot, les Hachette, les Hetzel, les Plon, les Lefèvre, les Delarue; aujourd'hui, c'est une succession de cartonnages, de toiles, de reliures à biseaux, aux plaques or et couleurs avec des fers historiés à n'en plus finir. Ici Auguste Godchaux, un imprimeur qui, sur ses machines, tire en trois ou quatre couleurs des albums à l'usage des enfants; Charavay, Mantoux, Martin, dont les volumes sont signés Ernest d'Hervilly, Henry Gréville, Fernand Calmettes, Louis Mainard, Edgar Monteil, J. de Marthold, et pour lesquels dessinent Pille, Mars, Robida, Job, Kauffmann et bien d'autres; Armand Colin, qui a cherché à renouveler la physionomie générale du livre, qui a trouvé des couvertures et des titres d'allure nouvelle à l'aide de l'anglaise déjà employée par les Hachette pour leurs catalogues,

Armand Colin, qui donne cette année deux ouvrages très remarquables, tant au point de vue du texte que de la composition graphique d'un goût particulier : *Mémoires d'un éléphant blanc*, par Judith Gautier, et *Contes antiques*, par Charles Normand; Delagrave, qui a la spécialité des albums dessinés par Geoffroy, Boutet de Monvel, qui a des séries de bibliothèques dans les formats in-8 jésus et petit in-4, dont certains volumes marqueront dans le domaine enfantin, tels ceux d'Arsène Alexandre, *la Sœur de Pierrot*, avec dessins de Willette, *Dansons la Capucine*, avec dessins de Louis Morin, *le Guignol des Champs-Élysées*, avec illustrations de Geoffroy, Ed. Zier, Girardet, Poirson, Fraipont, Giacomelli, Jacques Wagrez, Frédéric Régamey, Courboin, de Liphart, — tous les artistes en renom travaillent ou ont travaillé pour ces volumes, de Beaumont lui-même n'a-t-il pas illustré *les Petits Hommes* et *les Petites Femmes* de Ratisbonne, un des grands succès du livre enfantin ! — Là Dreyfous, qui cherche à donner à certaines de ses réimpressions classiques le côté documentaire, Ducrocq, Flammarion, qui a les ouvrages de Louis Boussenard, séries d'aventures d'un gamin de Paris autour du monde, les ouvrages de Louis Jacolliot, qui ont remplacé pour la jeunesse du jour les classiques Mayne-Reid du temps jadis, qui, cette année même, donne *Pierre Robinson et Alfred Vendredi* de Lucien Biart, Garnier frères, Hennuyer, qui a inauguré pour le livre d'étrennes la demi-reliure genre crocodile, qui a toute une collection Lucien Biart sur l'Amérique, illustrée par Lix, qui a publié un volume très remarquable de Raoul de Najac, *les Exploits d'un Arlequin*, sorte d'autobiographie d'un mime ; Jouvet, aujourd'hui éditeur du *Magasin pittoresque*, quelque peu rajeuni sans avoir rien perdu de son intérêt d'autrefois, Jouvet, qui donne avec *les Parures primitives*, un livre d'un très réel intérêt documentaire sur les tatouages, les peintures corporelles, les déformations au point de vue de l'esthétique, les feuillages et les peaux de bêtes dans la parure; les Librairies-Imprimeries réunies, qui ont absolument transformé l'ancien livre à images, qui ont créé toute une *Encyclopédie Enfantine*, comprenant la *Bibliothèque Enfantine*, la *Bibliothèque de l'Éducation Maternelle*, la *Bibliothèque de la Famille*, les *Albums d'images*, les *Alphabets en couleurs*; imagerie artistique, d'un genre et d'un esprit entièrement nouveaux, quelque peu inspirée des *Fliegende*


JUDITH GAUTIER

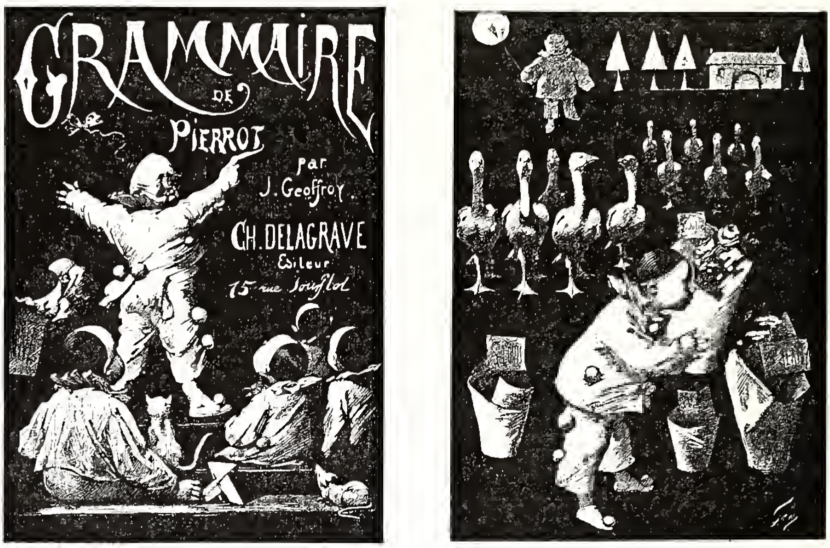
Mémoires d'un Éléphant blanc

Illustrations par M. Mucha
Ornementation par P. Ruty

Armand Colin et Cie, Editeurs
5, rue de Mézières, Paris
1894
Tous droits réservés

Blätter et des *Bilderbogen* de Munich. Plus rien de l'ancien Épinal, mais, bien au contraire, tout un Épinal d'allure et de conception artistiques, remplaçant les anciens coloriages populaires, informes et grossiers, par un coloriage au patron plein de charme et d'effets imprévus. Encyclopédie, le mot est juste, car c'est bien réellement l'ensemble le plus varié, le plus pittoresque, le plus instructif, le plus moral qui ait jamais été conçu pour l'enfance et pour la jeunesse.

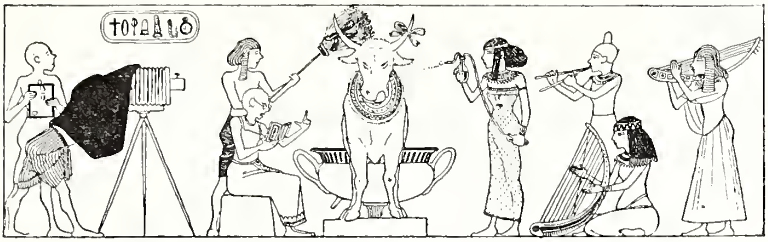
Histoire véritablement intéressante à écrire que celle du livre à l'usage du petit monde, depuis les fables et les récits de la Restauration, — des histoires prétentieuses accompagnées de gravures sur cuivre et sur acier, — jusqu'aux premières tentatives de Hetzel père, qui firent véritablement révolution



Titre et page de la *Grammaire de Pierrot*, par J. Geoffroy.

dans la librairie, pour arriver enfin à la conception toute moderne de l'image.

De littéraire qu'elle était à l'origine, l'évolution est devenue artistique : la génération de 1830 visait, avant tout, l'esprit et l'intelligence de l'enfant ; celle de 1893 s'adresse de préférence à l'œil. Jadis, c'étaient les petites vignettes d'artistes gravées sur bois : aujourd'hui, ce sont les grandes compositions coloriées aux patrons. Avec Hetzel, ce fut l'influence de l'Alsace, de l'est et du nord de la France ; plus tard, Caldecott et les dessinateurs de l'école anglaise marquèrent profondément sur les productions de la librairie Hachette ; de nos jours, les impulsions seront multiples, mais deux écoles se sont surtout formées, celle qui procède de Boutet de Monvel, joignant à une certaine naïveté apparente un très grand caractère d'art, étudiant le petit monde dans ses attitudes, dans ses poses habituelles, s'oc-



Un personnel des plus vigilants était attaché à sa personne.

cupant bien plus des détails de la tournure que de l'expression de la physionomie, et celle qui se résume en entier dans les histoires en images venues d'outre-Rhin, francisées par Caran d'Ache et par Job.

Hetzel, et il a raison, est resté plus ou moins fidèle au genre créé par son père; des bois carrés, de grandeurs toujours identiques, se présentant régulièrement à la première page de chaque feuille et des hors texte placés de façon non moins régulière. Toutefois il a inauguré la couleur en rehaussant les grandes compositions par une sorte de chromotypographie légère qui donne un peu à ses bois l'aspect des anciens cuivres revêtus d'un simple coloris. Quelquefois aussi il adopte le genre plus moderne des en-têtes et des culs-de-lampe. Enfin, autre nouveauté, il introduit en plein livre la musique (voir *les Contes blancs*, par M[me] Marie Barbier), la musique qui a pris, en cette fin de siècle, un développement si considérable. Jamais encore, je crois, Gounod, Massenet, Reyer, Rubinstein, Saint-Saëns, Ambroise Thomas et autres n'avaient ainsi pris place dans un volume, au milieu du texte : je ne parle pas des albums de rondes et de chansons conçus dans un tout autre esprit.

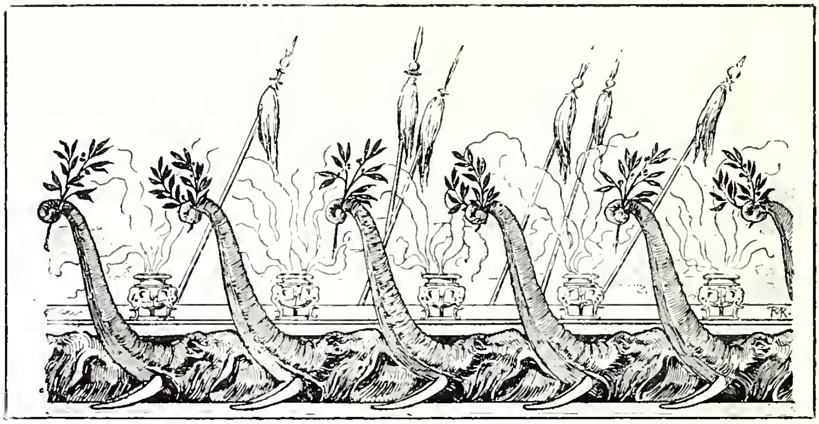
De l'étude attentive de cette publication enfantine qui a pris, à notre époque, un développement considérable, il ressort d'une façon évidente que le livre à images pittoresques et humoristiques revêt un double caractère : les uns, par leur simplicité, s'adressent bien réellement aux petits; les autres paraissent devoir intéresser plutôt les grands : tels certains albums de Hachette et de Plon; telles les publications de Tom-Tit chez Larousse,



Malheur sur l'Égypte ! Le dieu Apis est mort !

Illustrations pour *les Contes antiques* de Ch. Normand (Armand Colin, éditeur).

la Science amusante, ces séries d'expériences qui depuis plusieurs années amusent tout particulièrement les lecteurs de *l'Illustration* ou le tout récent album *Pour amuser les petits*, décrivant les jouets que l'on peut faire soi-même; tel cet album que vient de publier Bac, *Nos Petits Aïeux*[1], la vie de l'enfance au xviiie siècle, se présentant en une succession de tableaux coloriés et faisant voir en manière de Moreau ou de Freudenberg fin xixe siècle, la toilette du matin, la petite ménagère, le marchand de coco, l'éducation militaire, le coëffeur, la promenade du dauphin, la pipe du grand-père, le Pont-Neuf, la lanterne magique, le bal de Versailles, etc. Je ne ferai à l'auteur des courtes légendes descriptives qui accompagnent les textes qu'un seul reproche : pourquoi nous parle-t-il de l'*Almanach des*



En tête pour les *Mémoires d'un Éléphant blanc*, par Judith Gautier (Armand Colin, éditeur).

Dames au xviiie siècle, alors qu'aucune publication de ce nom n'a existé avant 1801 ?

Ce qui s'est développé aussi et dans des proportions considérables, c'est le journal pour les enfants et les adolescents. Toute librairie qui se respecte doit, aujourd'hui, avoir son organe. Ici, c'est le *Saint Nicolas* (Delagrave) et *le Petit Français* (Armand Colin); là, *le Magasin d'Éducation* (Hetzel), ou *Mon Journal* (Hachette), ou *Bibliothèque de ma fille et de mon petit garçon* (Didot). Comme partout, dans ce domaine, l'initiateur fut Hetzel, mais, depuis, d'autres sont venus qui ont donné à ce genre une allure plus moderne, et nous voici parvenus avec *Mon Journal* à l'idéal du genre. Ce recueil illustré vient, en effet, de subir une transformation telle que faire mieux et donner meilleur marché me paraît presque impossible. Chaque semaine quatre pages en couleurs pour 15 centimes! Et des dessins de Zier, de Jules Girardet, de Job, de Gerbault, de Parys, de Maurice Orange, de

1. Grand album illustré de 60 dessins dont 20 en couleur. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Prix : 7 fr.

Vogel, et un arrangement, une variété, une mise en pages qu'on chercherait vainement ailleurs! *Mon Journal*, ma foi oui : en feuilletant ces pages si gentiment illustrées, si gaiement coloriées, il m'a semblé que je redevenais enfant, tant j'éprouvais de plaisir à les parcourir.

Alors que le livre et le jouet se transforment et s'améliorent ainsi, le volume que vient de publier M. Léo Claretie, *les Jouets*[1], était tout indiqué. Ce n'est pas assurément le premier ouvrage qui paraisse sur la matière; car, sans parler des numéros spéciaux du *Paris Illustré* ou de *l'Illustration*, la plaquette de Henri Nicolle, *les Jouets, ce qu'il y a dedans* (1868), est bien connue des amateurs et des spécialistes. Mais ce que donne aujourd'hui M. Léo Claretie, c'est à la fois la fabrication et l'histoire, une sorte de monographie du jouet dans tous ses domaines, « dans sa complexion intime et même dans ses rapports avec la vie et avec les différentes manifestations de l'esprit individuel ou de l'âme sociale ». L'auteur va rechercher le jouet dans la plus haute antiquité, mais il est regrettable qu'il n'aille pas au delà du XVIIIe siècle, car l'Empire, la Restauration, le règne de Louis-Philippe, lui eussent fourni les documents les plus curieux, les plus pittoresques qu'il soit possible d'imaginer. Les poupées en Titus et les poupées crinolinées sont certes, à l'heure actuelle, des raretés historiques. Et puis, comment écrire un volume sur les jouets sans consacrer au moins quelques pages aux poupées Huret, qui créèrent réellement une industrie nouvelle, spéciale, et qui ont fait époque dans l'histoire des jouets.



Figure de pantin non découpée (XVIIIe siècle)
Gravure extraite de *les Jouets*.

D'autre part, tout ce qui touche à la fabrication est connu, archi-connu, et, dans ce domaine, il faudra toujours revenir aux documents graphiques publiés par *l'Illustration*, comme étant véritablement les plus pittoresques. Mais que M. Léo Claretie me permette de lui exprimer tout mon étonnement : j'ai vainement cherché une page sur les jouets de Nuremberg, qui ont tenu pourtant une certaine place dans le bibelot, j'ai également constaté la même absence de renseignements et sur les anciens automates du



La danse serpentine.
Gravure extraite de *les Jouets*.

1. Paris, Librairies-Imprimeries réunies, 1 vol. in-4 carré, illustré de 300 vignettes dans le texte et de 13 bois hors texte dont 6 aquarelles, avec couverture en couleur. Prix : 7 fr. 50.

XVIIIe siècle, dont tous les recueils scientifiques ont parlé, et sur ces oiseaux chantants inventés par M. Bontems, qui eurent quelque célébrité sous le second Empire, sur ce jouet mécanique, ancêtre du jouet scientifique moderne, inventé vers 1821 par un ancien marin de Trafalgar. D'autre part, M. Léo Claretie parle bien des poupées de la reine d'Angleterre, mais son livre ne donne pas la plus petite reproduction desdites poupées, ce qui n'était pourtant point difficile à trouver dans les revues anglaises.

Et pas un prospectus, pas une carte d'adresse de marchand de jouets, pas le plus petit document sur les boutiques du XVIIIe siècle, qui, cependant, remplissaient les annuaires commerciaux de réclames pittoresques ; pas la plus petite vignette d'almanach, alors que ces publications galantes pouvaient fournir à son livre de curieux spécimens et de boutiques et de jouets! M. Claretie ne sait-il donc pas que les publications du premier Empire et de la Restauration abondent en renseignements sur ce sujet? M. Claretie ignore-t-il l'existence de toute une littérature sur le jeu du *Diable*, — *Diable rose*, *Diable vert*, et autres, — ce jeu bizarre qui donna même lieu à des inventions quelque peu légères? Pas une planche non plus sur les guignols, sur les théâtres découpés, sur les jeux qui se trouvent soit au Musée Carnavalet, soit à la Bibliothèque Nationale. Si, au moins, il avait donné tout cela en un appendice!

Je ne veux pas pousser la critique plus loin, car M. Léo Claretie pourrait me répondre qu'il a eu en vue les enfants; mais, outre que les enfants lisent peu ces sortes d'ouvrages, il semblait tout naturel de mettre à profit la circonstance pour intéresser en même temps les amateurs et les curieux. Il est regrettable que ceux-ci aient été laissés de côté. Pour incomplet qu'il soit, ce volume n'en est pas moins à lire, car il montre toute l'importance prise de nos jours par le document et il est de nature à intéresser le public friand de toutes les recherches de cette espèce.

VI

On verra dans le volume de M. Léo Claretie un chapitre sur l'actualité dans les jouets; il y aurait une étude intéressante à faire sur l'actualité dans le livre. Là, comme partout, en effet, il y a des sujets à la mode, des sujets qui sont pris et repris par tous les éditeurs successivement.

D'abord Napoléon, le maître et l'idole du jour, Napoléon que, d'ici peu, je ferai défiler sous les regards du public d'après les images satiriques contemporaines de son époque. En attendant que Frédéric Masson nous donne, de *Napoléon et les femmes*, l'édition illustrée qu'on est en droit d'attendre de l'homme le plus documenté en fait de *napoléonisme*, la librairie Plon ouvre le feu avec *le Grand Napoléon des petits enfants*[1], un album de Job,

1. Album in-4 oblong, richement illustré en couleurs. Prix : 10 fr.

d'autant plus curieux à parcourir qu'on retrouve à chaque page de ces Épinal coloriés le singulier mélange de scepticisme ironique et d'engouement irraisonné qui constitue l'emballement de la génération actuelle, voulant bien faire joujou avec la gloire, mais peu disposée à y goûter efficacement. Le Napoléon mimé sur la scène par Paulus, découpé en ombres chinoises par Caran d'Ache et mis en album par Job !



Titre de l'album publié par la maison Plon.

Après Napoléon, l'alliance franco-russe. Il était intéressant, instructif, de donner, par la reproduction des caricatures, l'opinion générale de l'Europe : le public a répondu à cette entreprise qu'il ne m'appartient pas de juger autrement[1]. Mais l'écho de ces fêtes inoubliables se trouve dans le volume de Marius Vachon, *les Marins russes en France*[2] que précède une introduction de M. Melchior de Vogüé. C'est, en quelque sorte, par le texte et l'image, la chronique officielle et pittoresque de la réception enthousiaste faite aux marins russes.

Chaque année la vulgarisation scientifique et géographique fait de nouveaux progrès, chaque année s'accentue aussi cette passion des explorations lointaines et de l'expansion coloniale qui restera la caractéristique de notre génération. Au Congo, en Annam, à la Guyane, à la Côte d'Ivoire, au Soudan, sur la route du Tchad, de toutes parts, sur les côtes de ce continent noir, voici, cherchant à faire toujours plus de lumière, des volumes dus à de hardis et intrépides voyageurs ou à des chargés de mission. Que ce soit *le Pays des Nègres blancs*, c'est-à-dire la narration d'aventures émouvantes en ces régions inconnues, contée par un chroniqueur habile, ou *la Vie au Continent Noir* de Félix Dubois avec les derniers dessins d'Adrien Marie, — très certainement un des plus curieux sur cette matière, — ou bien encore le récit de M. Marcel Meunier, membre de la mission Binger, chaque éditeur a tenu, cette année, à avoir son livre sur l'Afrique. C'est vers ces contrées mystérieuses que se portent toutes les curiosités. L'Exposition de Chicago n'a, en somme, donné naissance qu'à une sorte de chronique-guide, dont M. Octave Uzanne s'est fait le narrateur pittoresque, et ceux qui, comme

1. *L'Actualité en images. Les Caricatures sur l'Alliance franco-russe*, par John Grand-Carteret, avec 88 caricatures françaises et étrangères. Paris, Librairies-Imprimeries réunies. Petit in-4, 1 fr. 50.

2. Paris, Imprimeries-Librairies réunies. 1 vol. in-4, avec 100 gravures dessinées dans le texte et 20 planches hors texte. Couverture en couleurs. Prix : 7 fr.

M. Guillaume Capus, vont à travers le royaume de Tamerlan, sont excessivement rares.

Et cette profusion d'ouvrages sur les contrées lointaines ne diminue point la vogue des voyages en France et en Europe. La Bretagne continue à attirer les regards de ceux qui cherchent le pittoresque dans les mœurs et dans la nature. La librairie Lethielleux donne ainsi, cette année, *Zig-zags en Bretagne*, texte et dessins par H. et G. Doubouchet avec la collaboration de MM. Berteaux, J. Breton, Th. Deyrolle, Le Sénéchal, Le Sidaner, une réunion de fins petits croquis accompagnés d'un texte à la simplicité voulue.

Mais la mode est vers les plages méditerranéennes, déjà parcourues par la librairie Quantin en un volume pour la jeunesse : *Un Tour de Méditerranée, de Venise à Tunis*. L'éditeur Laurens, qui, précédemment, avait publié une série intéressante sur les fleuves de France, a entrepris une nouvelle collection, *Autour de la Méditerranée*, due à M. Marius Bernard, ancien officier de marine. Il avait donné, l'année dernière, *De Tripoli à Tunis*; il publie, cette année, *De Tunis à Alger*, réservant pour 1894 *D'Alger à Tanger*. L'ensemble constituera une sorte de monographie de la Méditerranée, une description des habitants et des mœurs de ces contrées qui attirent à nouveau les regards du monde entier; côtes barbaresques, côtes latines, côtes orientales passeront ainsi successivement en cette sorte de kaléidoscope dont le dessinateur Chapon nous montre les images. Quel que puisse être l'intérêt de ces volumes, la première place, dans ce domaine, appartient à *la Méditerranée pittoresque*, de M. Pierre de Loubeau[1], décrivant minutieusement, du Bosphore aux colonnes d'Hercule, les côtes si découpées et si pittoresques de cette grande nappe d'eau latine, et donnant une succession de gravures sur bois tirées avec un soin tout particulier.

C'est le beau et grand livre d'étrennes sur papier très glacé, fait, du reste, en vue spécialement de l'image, dont les Anglais et les Allemands avaient autrefois la spécialité. Puisque je parle de l'étranger, je ne puis passer sous silence la belle édition des *Aventures surprenantes de Robinson Crusoé*, publiée par la Librairie Illustrée avec une série de gravures d'après Wall Paget, un artiste anglais de mérite, et d'après la traduction *loyale* et *complète* de Petrus Borel. Un livre bien présenté qui peut se ranger aux côtés des Launette.

Depuis quelques années les éditeurs ont pris aussi l'habitude de donner des publications spéciales sur l'armée ou sur la marine, sur ces deux forces des guerres passées et des guerres futures. Il n'est donc pas sans intérêt de signaler une nouvelle édition populaire de *En Campagne*, lancée en livraisons par J. Strauss, et le volume *la Marine française*, publié par la maison Hachette[2], illustré par Couturier et Montenard, peintres attitrés des scènes et des spectacles maritimes, et écrit par M. Maurice Loir, officier de

1. Avec préface de Gaston Deschamps. 1 vol. in-4, avec 276 gravures sur bois dont 50 hors texte, Paris, Armand Colin. Prix : 25 fr.

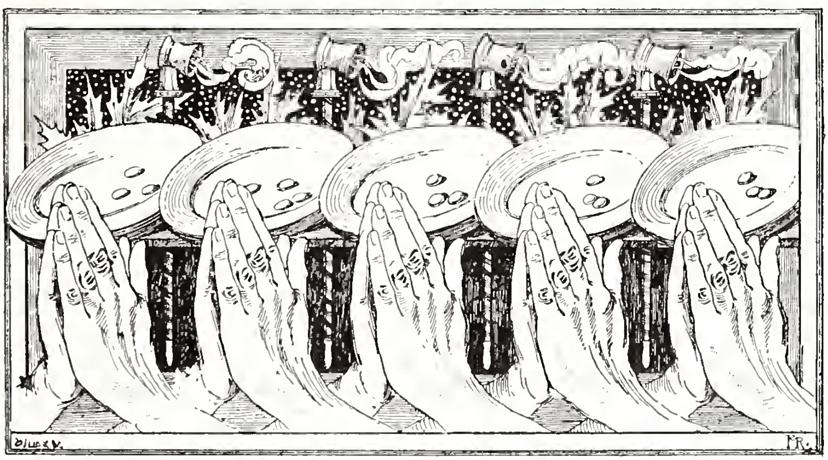
2. 1 vol. gr. in-8, illustré de 36 planches hors texte imprimées en deux couleurs. Prix : 25 fr

marine. Cette histoire de la marine à travers les âges, depuis les galères des croisés jusqu'aux vaisseaux de haut bord, jusqu'aux cuirassés et aux torpilleurs actuels, véritables monstres blindés, aux formes étranges, accompagnée de notes précieuses sur tout ce qui a trait à l'armement et à l'éducation navale, est bien le type le plus parfait du livre d'étrennes, genre dans lequel excelle toujours la maison Hachette; illustrations nombreuses et tirage très soigné; mais, pour la partie ancienne, je reprocherai aux éditeurs de ne pas avoir reproduit des estampes documentaires, ce qui, loin de nuire à l'ouvrage, lui eût donné plus de variété, et je trouve que le tirage en deux teintes de certaines gravures est d'aspect un peu monotone. En somme, beau livre classique, mais d'une allure froide.

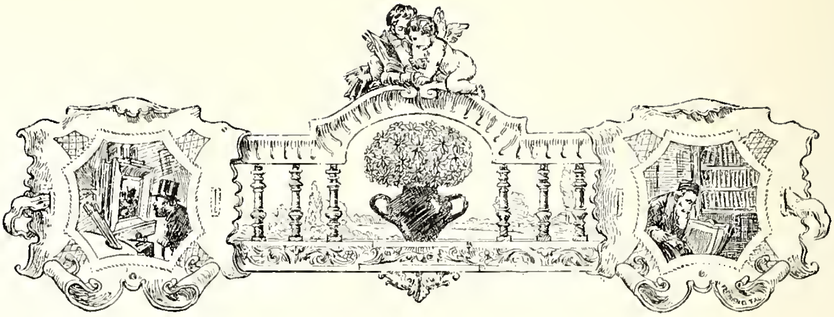
Tels sont, dans leur physionomie générale, les livres d'étrennes que la librairie française jette sur le marché européen pour 1894, contingent nombreux encore, varié toujours, représentant à peu près toutes les formes de la pensée et de l'imagination. En présence d'un choix pareil et d'une variété aussi considérable, on peut affirmer hautement que la librairie n'est pas en danger de mort, quoique, relativement aux années précédentes, la production se trouve être minime.

Dans une prochaine étude, c'est-à-dire en 1894, nous examinerons les publications illustrées de la librairie étrangère.

JOHN GRAND-CARTERET.



En tête pour les *Mémoires d'un Éléphant blanc*, par Judith Gautier (Armand Colin, éditeur).



L'IMAGE

GLOSE SUR UNE IMAGE

LA RUE DU CROISSANT

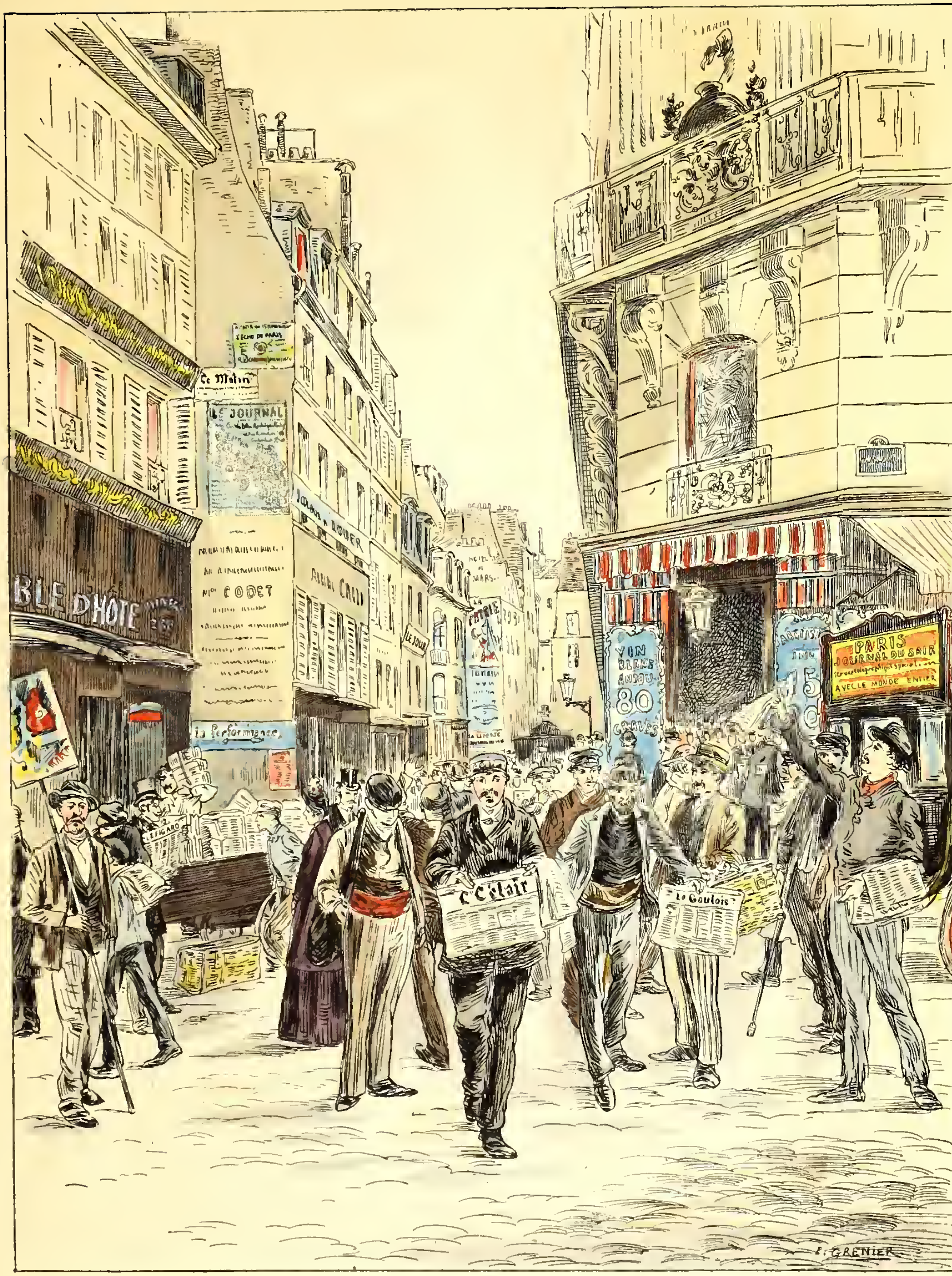
Le journal peut bien étendre son domaine un peu partout, quitter les vieilles salles étroites et venir s'étaler triomphant sur les grands boulevards, en boutiques lumineuses, — bazars à portraits et à réclames, à photographies et à portraits-charge, — le Croissant reste, aujourd'hui comme jadis, la rue aux journaux, antre suant l'encre et la moiteur des salles de composition où s'engouffrent les quotidiens, étroit boyau autour duquel s'agite tout un peuple particulier vivant et mourant de cette atmosphère surchauffée.

Le journal ne vit que de bruit : pour lui les machines crient et ronflent; pour ui s'égosillent des bandes de loqueteux, ténors de la voie publique; pour lui, des pousse-pousse vont faire cortège dans Paris, traînant des affiches aux typographies raccrocheuses, aux boniments invraisemblables : pour lui, des hommes sandwich étalent leur misère insouciante; pour lui, des petits omnibus aux chevaux fringants — concurrence aux compagnies de chemins de fer et aux établissements de crédit — se répandent en tous sens.

Et tout cela, qui va colporter partout vérités et mensonges, nouvelles vraies et fausses nouvelles, tout cela sort de ce boyau qui, se resserrant toujours, aboutit à ne plus être qu'un chemin de ronde entre deux murs de prison. Flanqué à son embouchure de cette bâtisse énorme qui, pompeusement, s'intitule « Hôtel du journal *la France* » et n'est, en réalité, que l'immense halle du papier, le Croissant a, bien des fois déjà, tenté peintres, dessinateurs, pastellistes et photographes. Croissant des grands jours ou Croissant des jours ordinaires, tous deux ont été « portraiturés » ; tous deux ont une iconographie déjà nombreuse dont les planches, plus ou moins vivantes, se peuvent voir dans les cartons de quelques amateurs parisiens et dans les portefeuilles de la Topographie parisienne, à Carnavalet.

On a fait Jean qui pleure et Jean qui rit, la Hausse et la Baisse, Gagné-Perdu, on pourrait faire la tête du camelot quand « le Croissant donne » et quand « le Croissant ne donne pas ».

En attendant, voici un Croissant assez pittoresque, dessiné par notre collaborateur E. Grenier, un Croissant avec ses maisons au décor typique, avec son personnel au premier plan, prêt à l'assaut, un Croissant en gestation, pendant un entr'acte, toujours vivant, parce qu'il ne saurait être autrement, et qui, le moment



LA RUE DU CROISSANT (COIN DU FAUBOURG MONTMARTRE)
(D'après une aquarelle originale de E. Grenier.)

psychologique une fois arrivé, sortira au pas de course et viendra se jeter sur le passant affamé de nouvelles, à l'affût des dépêches et du cours de la Bourse.

Il y a le Croissant du matin et le Croissant du soir, le Croissant des détaillants, des vendeurs de livraisons et de ceux qui font le réassortiment, le Croissant des éditeurs représentés par cette Librairie illustrée d'où sont sorties tant de publications, puis le Croissant des quotidiens, allant du petit au grand, de ceux qui tirent 20 000 à l'heure à ceux qui en sont réduits à rouler sur « plate ».

Il y a le Croissant en ébullition et le Croissant au repos. C'est ce dernier que l'on peut voir s'agiter, ici, sous la palette colorée de Grenier; image d'actualité prise sur le vif en ce décembre où tout s'anime d'une fébrile activité et qui, demain peut-être, ne sera plus qu'un document.

Que d'hirondelles parties, parties pour toujours, des salles communes du journalisme, où, depuis un siècle bientôt, tant d'écrivains se sont ingéniés à contredire leurs ancêtres.

Ah! si les murs pouvaient parler! J. G.-C.

⚜

Rentrée de Forain au *Journal* et au *Courrier français*. Au *Journal*, deux chefs-d'œuvre d'observation :

— *De la soupe le matin? C'est bon pour les ouvriers!* (réflexion d'un valet de chambre à une cuisinière).

— *Gérant d'une maison meublée, il emploie ses loisirs à être agent d'affaires et n'a pas encore subi une condamnation!* (avocat en cour d'assises défendant un personnage à nez en corbin; l'avocat appartient à la catégorie de ceux qui se chargent de toutes les besognes et rappelle absolument le type classique de Daumier).

⚜

Nouveaux illustrés à signaler :

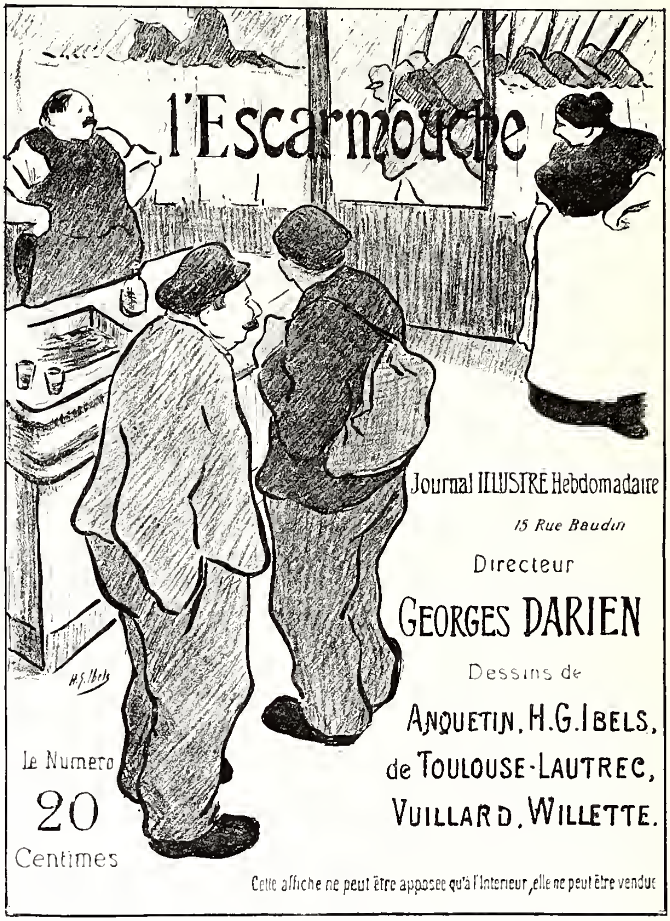
La Vie Drôle, gazette chatnoiresque hebdomadaire (*sic*), avec un directeur-administrateur (M. Henri Jouard), avec un directeur littéraire (Alphonse Allais), avec un rédacteur en chef (George Auriol) et deux secrétaires : — cherche à imiter les *Fliegende Blätter*, mais ne les rappelle que de très loin.

Le Théâtre illustré, revue des succès lyriques et dramatiques, avec couverture dessinée par Guillaume et croquis dans le texte, dus au même.

L'Escarmouche, directeur Georges Darien, illustrateurs H.-G. Ibels, Toulouse-Lautrec, Anquetin; sans parler de ceux qui s'ignorent et qu'on verra venir quelque jour. *L'Escarmouche*, dont le titre se détache bien noir, en lettres d'une typographie savante, n'est point, comme on pourrait le croire, un organe de combat, mais c'est un journal spirituel qui a le bon esprit de ne formuler aucune promesse et d'affirmer hautement qu'il ne saurait avoir des convictions. Bien imprimé, point gobeur, ayant des clichés un peu mieux gravés, un peu mieux tirés que ceux du journal qui prétend être « le plus artistique de France », — point d'autre réclame, n'est-ce pas, cela suffit! — cet illustré met en plein relief un dessinateur dont, souventes fois déjà, il a été parlé en cette revue, H.-G. Ibels. De la couleur, de la vie, du mouvement, de curieuses études de mœurs, voilà ce que nous donne le crayon de celui dont les programmes du Théâtre-Libre et les titres de chansons ont déjà fait connaître le talent très individuel. C'est bien le modernisme dans toute sa science et dans toute sa brutalité photographique; de l'art suivant la donnée des conceptions esthétiques à l'usage des nouvelles couches sociales. *L'Escarmouche*, qui a eu l'excellente idée de faire un tirage à part et lithographique,

à cent exemplaires, des dessins publiés dans le journal, a encore une grande qualité : elle est artistique et point pornographique. Qu'on se le dise !

La rive gauche s'en mêle. Sacrifiant, elle aussi, au graphique, elle a lancé



RÉDUCTION DE L'AFFICHE DE H.-G. IBELS POUR « L'ESCARMOUCHE »

le Procope, journal parlé, un ressouvenir de l'ancien temps, avec vues du célèbre café, jadis et aujourd'hui.

Qu'est-ce à dire ?

Tout simplement qu'en ce vénérable ancêtre rajeuni, un Cercle artistique dit « le Gringoire » va donner des soirées hebdomadaires. Une concurrence à *la Plume*, un *Chat-Noir* rive gauche.

Le 5 décembre a eu lieu chez Marguery le premier banquet de la *Société des Miniaturistes et Enlumineurs de France* auquel assistaient nombre de dames. On sait que cette Société, qui a pour président M. A. Labitte, a surtout en vue le relèvement de l'art, jadis si brillant, de la miniature sur ivoire. Pour y arriver, elle a décidé d'organiser une Exposition à la fois rétrospective et moderne dont les frais seraient couverts par une tombola.

⚜

Le numéro de Noël! Tout un côté de l'illustration du périodique, datant à peine de quelques années, en France tout au moins. Cela a commencé par des publications spéciales, *Paris-Noël*, *Figaro-Noel* et autres, dont quelques-unes seulement survécurent au grand naufrage; cela s'est continué par les numéros que font, aujourd'hui, la plupart des périodiques, sans grand attrait malheureusement. Certaines publications sont même tombées dans la banalité la plus comcomplète.

Dans ce monceau qui va des « Noëls » du *Figaro illustré*, idéal des familles bourgeoises, ou des *Noëls de l'Art français* aux Noëls des quotidiens, — simple prétexte à réclames, — il faut signaler, cette année, un chef-d'œuvre, la couverture de Grasset pour *l'Illustration*. Certes M. Lucien Marc, qui a eu des artistes comme Renouard, est un coutumier dans cet ordre d'idées, mais jamais choix pour une composition décorative ne fut plus heureux. *Le Livre et l'Image* se fait un plaisir de pouvoir donner aux friands de graphique ce petit bijou en miniature.



COUVERTURE DESSINÉE PAR GRASSET
pour le numéro de Noël de *l'Illustration*.

Ce « Noël », presque toujours épuisé, du reste, ne sera pas, comme certains dont c'est la spécialité, « bouillonné » sur les boulevards, à l'usage des provinciaux.

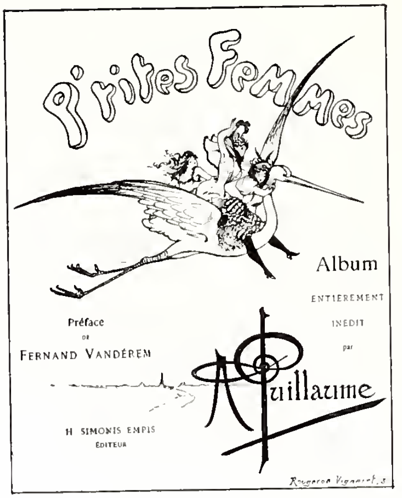
Illustrés, sous la forme du journal hebdomadaire ou du recueil mensuel, tous les graphiques anglais ont donné leur *Christmas Number*. Certains se font remarquer par la recherche d'une esthétique nouvelle dans le choix des couvertures et dans

les couleurs des planches polychromes. Aux côtés de la vieille chromolithographie anglaise, si régulière, si léchée, donnant invariablement l'impression d'une boîte à bonbons, on a vu apparaître des essais de compositions plus modernes et plus artistiques.

⚜

Images! images! il en pleut. Ce n'est plus, comme autrefois, le marchand ou la marchande, mais à la devanture des libraires ce sont les albums qui, eux-mêmes, font l'article, parlant au public avec leurs couvertures affriolantes.

Les albums! malheureux recueils voués à tous les attouchements, feuilletés nerveusement et distraitement par la femme qui attend dans quelque salon d'homme à la mode, rageusement par le patient qui, sous le coup d'une attaque plus terrible, est allé confier sa mâchoire à un dentiste, opération pénible entre toutes; les albums aux légendes soulignées par les regards et les chuchotements d'un public blasé, les albums — et il faut qu'ils soient oblongs ceux-là — regardés en famille sous quelque vieille lampe à jupe protectrice, les albums systématiquement déchirés par les bambins, après le supplice des grattages, des appendices et des coloriages.



Voici les albums : choisissez. *P'tites Femmes*, par Guillaume, avec préface de M. Fernand Vandérem, c'est-à-dire la jolie femme de 1893, petit singe habillé et savamment remonté, « avec ses cheveux censément coiffés à la grecque, sa jupe censément Directoire, ses manches censément Louis-Philippe », saisie, par le dessinateur, « dans ses façons à elle d'être jolie, dans le tour particulier de sa figure, de sa nuque, de sa taille, de ses gestes »; p'tites femmes qui ont permis au jeune artiste de se livrer une fois de plus à son faible pour les jambes fluettes, aux bas noirs correctement tirés émergeant d'un fouillis de dentelles, aux décolletages pimentés, aux demi-nus plus nus que le nu; p'tites femmes quelque peu factices, il faut bien le reconnaître, en leurs raffinements d'élégance secrète et qui ne fourniront jamais sur notre époque que des renseignements bien incomplets. — *Silhouettes fantaisistes*, par Maurice Marais[1], une trouvaille comme effet. Sur une carte de couleur bleue, grise, orange, se détachent des personnages dessinés en rouge, noir et blanc. Cela fait tache d'une façon tout à fait pittoresque, pour peu surtout, que le sujet prête par lui-même au comique, et Maurice Marais ne se fait point faute de recourir aux poses, aux attitudes grotesques ou scabreuses. De quelque façon qu'on les envisage, ces « Silhouettes » sont bien personnelles à l'auteur.

Dans un tout autre esprit, voici un album d'eaux-fortes intéressant pour ceux

1. 4 séries ont paru à ce jour, chacune contenant 10 planches et se vendant 10 fr. Paris Jules Hautecœur, éditeur, 172, rue de Rivoli.

qui aiment à feuilleter les vues de villes présentées sous un aspect artistique, un genre qui florissait surtout du temps où la librairie Cadart avait donné à cette forme de l'illustration un essor particulier. Titre : *Lyon disparu et Lyon qui s'en va*[1], 20 compositions dessinées, gravées, imprimées par J. Drevet, un artiste lyonnais dont *le Livre et l'Image* a déjà eu occasion de parler. M. Drevet, en ces planches,



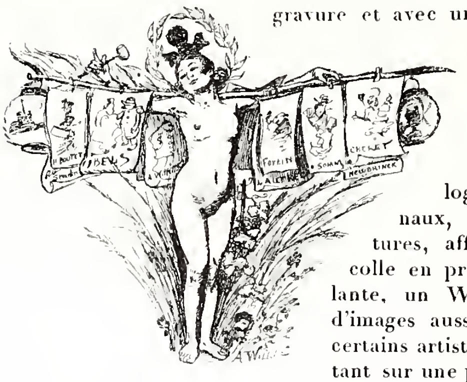
paraît avoir surtout cherché les taches noires combinées avec de fortes hachures : rien de mieux, évidemment, pour rendre les parois des vieilles murailles, pour donner l'impression des ruelles hautes et étroites. Il y a même, dans ses ciels, des traînes grises et noires, des hachures en sens inverse qui sont d'un excellent effet, mais il nous permettra de lui dire que certaines de ces planches sont trop à l'état

1. Un album in-4 : tirage unique à 40 exemplaires numérotés, 20 sur japon à 125 et 150 fr., 3 sur chine volant, 125 fr., 17 sur hollande teinté, hollande blanc et papier grené teinté, à 100 fr. Lyon, Bernoux et Cumin, éditeurs.

de croquis. Si les dessous, il faut le reconnaître, sont très habilement ménagés, le dessin est souvent quelque peu sommaire; il eût gagné à être plus poussé. Telles quelles, ces planches mordues et imprimées par l'artiste lui-même, ayant tenu à conduire jusqu'au bout son œuvre, constituent un ensemble d'impressions pittoresques du plus saisissant effet. Après Rouen, après Besançon, après Bordeaux, après tant d'autres villes gravées et mordues par l'acide, ce Lyon à l'eau-forte, une rareté déjà par son tirage restreint, intéressera tous ceux qui tiennent aux œuvres point banales.

⚜

Jamais ils n'avaient été aussi luxueux, les catalogues des libraires et des marchands d'estampes; jamais pareille profusion de reproductions ne s'était vue. Ici Théophile Belin qui, sous une couverture au rocaille élégant sentant bien son quai Voltaire, donne des miniatures comme s'il s'agissait d'une plaquette spéciale — à remarquer les reproductions de *les Cinq Œuvres*, manuscrit du poète persan Mizami, — ou bien Émile Rondeau qui inaugure une nouvelle série avec des titres, avec des armes, avec des reliures hors texte en simili-gravure et avec une profusion telle qu'on pourrait croire à quelque nouvel ouvrage sur la reliure. Étonnez-vous, après cela, que les bibliophiles deviennent exigeants et que de simples catalogues fassent prime comme des tirages à petit nombre.



DESSIN DE WILLETTE

Pour la couverture du catalogue du marchand d'estampes Kleinmann.

Là, Kleinmann, qui inaugure des catalogues trimestriels d'estampes — dessins originaux, aquarelles, pastels, lithographies, caricatures, affiches illustrées — et qui, *proh pudor!* se colle en première page, comme enseigne *moult* parlante, un Willette de belle allure, une marchande d'images aussi légèrement vêtue que les crayons de certains artistes, marchande d'images fin-de-siècle portant sur une plume emblématique les feuillets aux sujets caractéristiques des dessinateurs à la mode.

Saluez! c'est la marchande d'images qui passe.

Eux aussi, les Allemands ont, depuis longtemps, rompu avec les catalogues tirés illisiblement sur du papier à chandelle; eux aussi emploient la vignette et les encadrements décoratifs. Ici c'est Hiersemann à Leipzig, là c'est Rosenthal à Munich; l'un avec des personnages à la Jost Amman, l'autre avec des reproductions de miniatures. Et nombre de ces catalogues, véritables monographies bibliographiques ou iconographiques sur un sujet, sont de merveilleux documents pour les travailleurs. Les nôtres conservent trop encore un aspect commercial; ceux des Allemands, sans négliger la vente, sont œuvre de bibliophile.

Qui, parmi les nôtres, prendra l'initiative de cette « réforme cataloguesque »?

⚜

Un nouveau journal spécial en Belgique, *Imprimerie et Bibliographie*, embrassant à la fois, la technologie, la bibliophilie et tous les arts de la gravure.

⚜

Les jouets! l'image en relief qui fait le bonheur des enfants, mais n'est pas toujours un gage de tranquillité pour les parents.

Jugez plutôt sur ce simple énoncé : « Chemin de fer à crémaillère, donnant le bruit cadencé d'un train en marche. » Eh bien! là, vraiment, voilà qui doit être agréable pour les grandes personnes!

Du reste, peu de nouveautés. Si ce n'est le *Colis postal parisien*, caisse fragile n° 1894, contenant entre ses planches six jouets en fer, laiterie, étable, cuisine, écurie, épicerie, chemin de fer.

La chatophilie a pris possession du domaine enfantin; elle menace de détrôner le chien, le pauvre vieux toutou classique : chat cordonnier, chat jardinier, chat battoir, chat cuisinier, partout des Raminagrobis!

Les vélocipèdes augmentent dans des proportions inquiétantes : voici des pistes et des vélodromes à l'usage de la jeunesse. Il ne faut point s'en étonner, puisqu'ils viennent prendre place jusque sur les fume-cigarettes.

Les Russes ont relativement peu donné. On était en droit de s'attendre à une « russomanie » enfantine à l'état aigu, surtout à des armées et à des marines de plomb franco-russes. Parmi les grands magasins, *le Bon Marché* et *la Place Clichy* donnent des boîtes garnies de soldats des deux nations et *la Rade de Toulon*, un bateau à voiles avec canons sur affûts et cargaison. Signalons, d'autre part, *le Cimbalier russe*, *la Voiture russe* à trois chevaux, *les Patineurs russes*, *le Vélocipédiste russe*. Il est vrai qu'une grande maison a tout un stock de jouets russes à écouler.

L'actualité figure également par *l'Expédition au Siam* et *le Coltineur* passe-boules, souvenir de la course de Corbeil.

Mais voici la jeunesse au niveau du « gâgatisme général », grâce au « clown fin-de-siècle, jeu de quilles grotesques ». Oh! oui, cela le devient réellement.

⚜

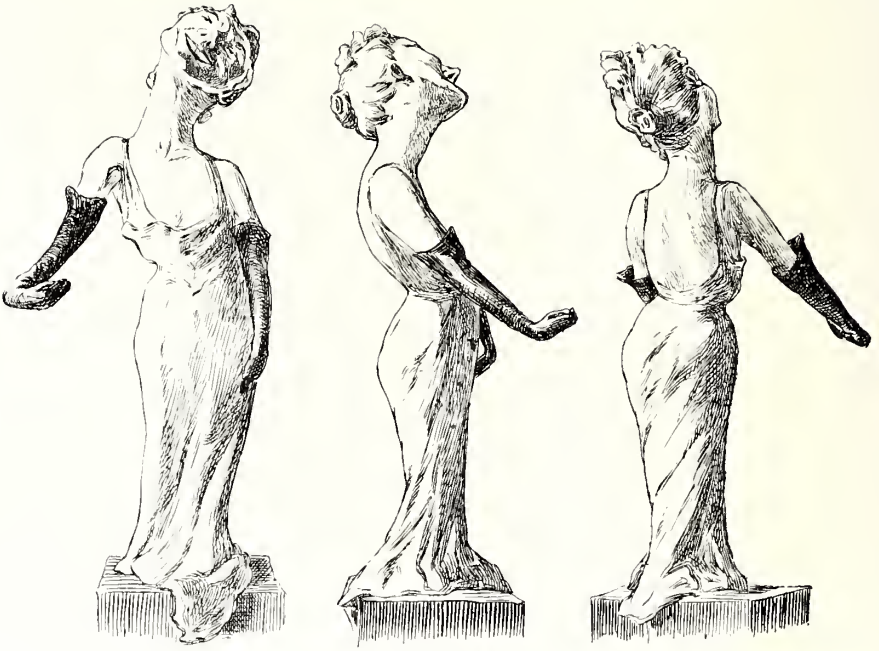
UN ÉMULE DE DANTAN

Grandville, dans ces fantaisies humoristiques jadis fort à la mode, s'était amusé, un jour, à représenter par le crayon les différentes façons de voir une jolie femme. En quelques rapides transformations la beauté devenait le plus parfait laideron qui fût sur terre.

On pourrait appliquer — par la pensée tout au moins — cette échelle ou mieux ces degrés qui, si facilement quelquefois, conduisent de la réalité à la caricature, aux Yvette Guilbert ici reproduites : l'affiche de Bac et la statuette de Bourbier. De Bac rien à dire, si ce n'est que cette affiche restera une de ses bonnes œuvres, une de ses compositions les plus heureuses à tous les points de vue : très certainement, la divette a dû se complaire en cette image d'un contour gracieux et d'une jolie couleur.

Quant à Bourbier, il est grand temps de faire connaître cet artiste consciencieux et plein de talent dont l'œuvre est encore très limité, quoiqu'il ait déjà produit un Daubray, un Coquelin pleins de vie et d'observation. La vérité est que, d'emblée, il a trouvé la note juste et qu'il est arrivé en fort peu de temps à surpasser Dantan dans un genre où, jusqu'à ce jour, ce dernier régnait sans conteste et où il n'est point facile de se montrer original et spirituel.

C'est pourquoi *le Livre et l'Image* est heureux de pouvoir reproduire ici une œuvre pour ainsi dire inédite de l'artiste, en tout cas non encore livrée à la publicité, et qui montre sous trois faces caractéristiques la charge grotesque de la chan-



YVETTE GUILBERT
Statuette inédite de Bourbier (vue sous ses trois faces).

teuse de café-concert. C'est bien, dans toute sa réalité, le grossissement des gestes et des déhanchements particuliers à la divette célèbre.

Si le vieil esprit gaulois, si le bon rire d'autrefois existent encore en France, cette Yvette en plâtre coloré devra être, quelque jour, dans tous les salons.

⚜

Un « Syndicat professionnel des artistes dessinateurs-illustrateurs des journaux et des livres » vient d'être constitué; il a pour but la protection et la défense des intérêts de ses membres. Le président est M. J. Belon, dessinateur humoriste; le secrétaire trésorier, M. Henry Reboul.

⚜

L'image sous une de ses formes les plus pittoresques.

La Société d'Archéologie de Bruxelles organise une Exposition internationale de Dentelles anciennes et de tout ce qui a rapport à l'art et à l'industrie de la dentelle antérieurement à 1830. Cette exposition, qui doit ouvrir le 15 janvier, sous le patronage du Roi et la présidence d'honneur de S. A. R. le comte de Flandres, comprendra : les dentelles anciennes et les dessins, gravures, tableaux, modelages, outils, etc., représentant des spécimens de cette industrie, ainsi que les livres y ayant trait.

⚜

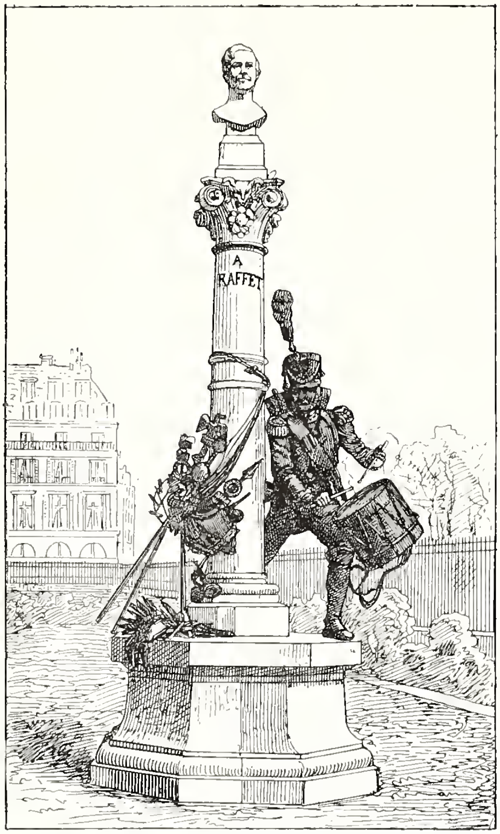


YVETTE GUILBERT

(Reproduction directe d'une affiche en couleurs de Bac, pour la Scala.)

LE MONUMENT DE RAFFET

Aussitôt qu'une statue est élevée à quelque illustre inconnu de la politique — et Dieu sait s'il en existe déjà un nombre respectable dans cet ordre d'idées! — les journaux illustrés s'empressent de reproduire, de vulgariser les traits du politicien coulé en bronze. Pour Raffet, comme il s'agissait d'un sincère et d'un modeste de grand talent, passionné pour la gloire de la France, ces mêmes illustrés ont fait le silence. *Le Livre et l'Image*, lui, qui ne reproduit au contraire que les monuments ayant un intérêt immédiat pour les choses de son domaine, s'empresse d'ouvrir ses pages à la belle œuvre du sculpteur Frémiet. Le buste de l'artiste est posé sur le haut d'une colonne de pierre, autour de laquelle marche, battant la caisse, un des tambours du *Réveil*; de l'autre côté se trouve un trophée en bronze, entourant une cuirasse percée par un des boulets de Waterloo, et qu'on a conservée.



Comme l'a fort bien dit M. Gérôme, dans son discours, le jour de l'inauguration : « l'artiste a eu lui-même une heureuse inspiration en choisissant parmi les productions du maître, pour le bien caractériser, le personnage principal d'une de ses compositions les plus poétiques, les plus dramatiques et les plus populaires. Il a fait une œuvre digne de lui, digne de l'admiration de ses contemporains, et qui sera appréciée dans tous les temps. Pour les artistes, c'est le monument de Raffet; pour le peuple, ce sera le monument du Réveil. »

Peu d'œuvres dans Paris présentent un tel caractère, un tel relief; peu d'œuvres sont aussi empoignantes par elles-mêmes. Il vit, il marche, il bat réellement la caisse, le tambour de Frémiet, digne interprète du tambour de Raffet. Bonheur mérité pour le monument digne de cette belle et grande image à laquelle Raffet avait su communiquer son souffle si puissant.

LES GRANDES VENTES

— 29 novembre. — Vente d'objets d'art et d'ameublement de l'Empire et du XVIIIe siècle, provenant de Mme Récamier. (Me Delestre et M. B. Lasquin.)

Dans cette vente où le buste en marbre de Mme Récamier par Chinard a atteint la somme de 14 350 fr., il convient de noter quelques prix de tableaux, dessins, gravures. — 87. Boilly (attribué à). « Poussez ferme! » charmante composition gravée : 400. — 93. Mlle Ledoux. Jeune fille en buste : 440. — 95. Morin (C. 1799). Portrait de Mme Récamier, debout adossée à un arbre, vêtue d'une robe blanche laissant la poitrine découverte; forme ovale : 980.

— 2 décembre. — Vente d'estampes, livres à figures, etc., par Me Delestre et M. Bouillon. Quelques prix intéressants pour les costumes militaires et Napoléon Ier.

Estampes et lithographies. — No 35. H. Bellangé. Soixante-sept pièces coloriées sur les costumes militaires (1815-1820) : 159. — 75. Debucourt. Napoléon Ier en pied (1807) : 100. — 118. Eug. Lami. Neuf épreuves sur les armes de la cavalerie française (1831-1834) : 97. — 147. Raffet. Allocution devant Augsbourg et Waterloo, deux pendants : 100. — 169. Sergent. Honneurs rendus à Marceau : 151.

Livres. — 198. Deux portefeuilles de 542 caricatures sur Napoléon Ier et son époque : 540. — 203. Charlet. L'Empereur et la garde impériale (1853) : 250. — 204. Deux volumes contenant 60 planches sur les drapeaux de la garde nationale parisienne (1792) : 500. — 216. Haberman et Klein. Campagnes de l'Empire (1812-1815) : 160. — 222. H. Lecomte. Armée française (1837); cent seize planches en couleur et en un volume : 120. — 227. Nouveau recueil des troupes de la garde et de la maison militaire du Roi, de Monsieur et de Mgr le comte d'Artois. Paris, chez Juillete (vers 1780) : — 232. Souvenirs d'Italie. Expédition de Rome. Trente-six planches de premier tirage, sur chine : 120. — 241. Tardieu. Uniformes des gardes nationales de France. Paris (1817) : 229.

— 15 décembre. — Vente, par suite du décès de M. Jouaust, de dessins originaux ayant servi à l'illustration des ouvrages publiés par la librairie des Bibliophiles. (Me Tual et M. Féral.)

Voici deux prix de cette charmante série de dessins originaux à l'encre de Chine et de sépias rehaussées de blanc (en tout 105 numéros).

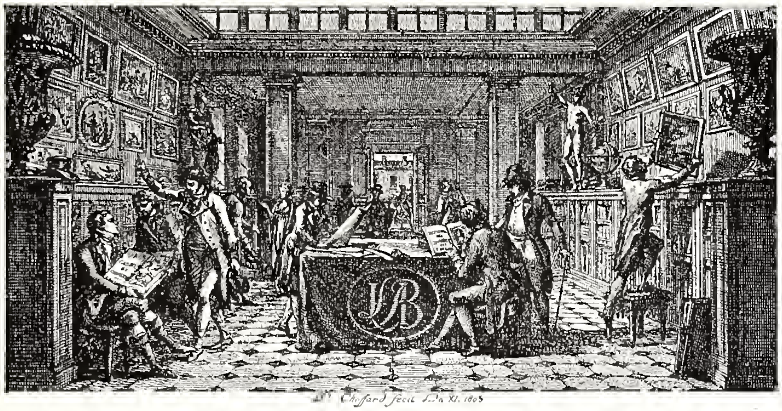
Les 30 dessins de Louis Leloir pour le *Molière*, vendus séparément, ont atteint le chiffre de 22000 fr.; le dessin des *Femmes savantes*, seul, s'est vendu 2100 fr.; *les Amants magnifiques*, 1100 fr.; *la Princesse d'Élide*, 1600 fr.

— 12 dessins d'Hédouin pour *les Confessions*, 2005 fr.; 6 dessins du même pour *la Nouvelle Héloïse*, 1080 fr. — 6 dessins d'E. Adan pour les *Fables* de Florian, 2020 fr.

Un exemplaire unique tiré sur format in-4 jésus en papier Wathman du *Théâtre de Musset*, avec les seize dessins originaux de Ch. Delort, a été adjugé 4600 fr.

NÉCROLOGIE

M. Hippolyte-Alexandre Destailleur, architecte des Travaux publics, décédé le 16 novembre. M. Destailleur était, on le sait, un collectionneur émérite de livres, d'estampes et de dessins; la vente publique qu'il en fit au mois d'avril 1890 fut un événement dans le monde des collectionneurs. — François Pitrat, décédé à Lyon, à l'âge de soixante-seize ans. Créateur, en 1865, de l'imprimerie qui porte son nom et qui marquera dans les annales de la typographie par les belles éditions illustrées d'ouvrages de luxe relatifs à Lyon ou publiés par des Lyonnais.



La boutique du marchand d'estampes, Basan, en 1803.

TABLE DES GRAVURES

GRAVURES HORS TEXTE

I. — Marchande de vieilles gravures. Eau-forte originale de Rodolphe Piguet. . . . . (Frontispiece

II. — Normandie et Bretagne. D'après l'affiche en couleurs de Fraipont pour le chemin de fer de l'Ouest 2

III. — Pilatus Bahn. D'après une affiche en couleurs de la maison Orell Füssli pour le chemin de fer du mont Pilate 2

IV. — L'Intérieur d'une gare de chemin de fer a Paris : la salle des Pas-Perdus à la gare Saint-Lazare. Composition originale de Ed. Grenier (*planche coloriée aux patrons*). 4

V. — Trouville. D'après l'affiche en couleurs de la maison Lemercier pour le chemin de fer de l'Ouest 6

VI. — L'Auvergne. D'après une simili-aquarelle de Hugo d'Alési pour le chemin de fer d'Orléans 8

VII. — Le mont Rose. D'après une simili-aquarelle de Hugo d'Alési pour le chemin de fer P.-L.-M. 12

VIII. — Donnez-moi-z'en un, pourvu qu'il soit français! D'après la lithographie originale de Charlet. 84

IX. — Le testament de la Tulipe. Tableau de Pierre Lenfant, gravure de Beauvarlet. D'après une épreuve du cabinet des Estampes. 92

X. — Prenez du cacao Van Houten. D'après une affiche en couleurs de Willette. 124

XI. — Les nourrices aux Tuileries. Composition de Pierre Vidal pour *Paris qui Consomme* (*planche coloriée aux patrons*). 132

XII. — La Musique. Panneau décoratif. D'après Jules Chéret 152

XIII. — La Comédie. Panneau décoratif. D'après Jules Chéret. 152

XIV — Marchande d'images populaires a Lyon. Composition originale de Gustave Girrane 184

XV. — La Russomanie. D'après une estampe de la série *le Goût du Jour* (*planche coloriée aux patrons*) 186

XVI. — Portrait du tsar Alexandre III et de la tsarine Maria Feodorowna. Image populaire russe, d'après l'original en couleurs 196

XVII. — A Tolstoï. Image populaire russe (scènes et personnages de ses œuvres). D'après l'original en couleurs. 208

XVIII. — Schah tenant deux tigres, un dans chaque main, par la peau du cou. D'après une miniature d'un manuscrit persan. 212

XIX. — Schah perçant une lionne de son sabre. D'après une miniature d'un manuscrit persan 216

XX. — Objets divers fabriqués par l'industrie parisienne pour les fêtes franco-russes. Composition de Ch. Kreutzberger. 224

XXI. — Marianne et l'Ours du Nord. Composition humoristique originale de A. Willette. 228

XXII. — La Rue du Croissant. Composition originale de Ed. Grenier (*planche coloriée aux patrons*). 336

XXIII. — Yvette Guilbert. D'après l'affiche en couleurs de Bac pour la Scala. . . . 344

Couverture du tome II : Recto. Composition originale de Aug.-F. Gorguet. — Verso : Carte dessinée par Moreau le jeune, pour la fête de M. l'Ambassadeur de France (xviiie siècle).

GRAVURES DANS LE TEXTE

I. Estampes et Dessins.

1. En-tête relatif aux chemins de fer, par Fernand Fau......... Page 1
2. Le funiculaire du Monte Generoso (Suisse italienne)............. 2
3. Haut d'une affiche suisse pour l'Engadine................. ... 2
4. Un jardin de garde-barrière. Dessin original de E. Grenier......... 3
5. Coin d'ornement d'un guide de chemin de fer.................... 4
6. Argenteuil à Mantes, affiche en couleurs de Fraipont pour le chemin de fer de l'Ouest.......... 5
7. Un passage à niveau aux abords de Paris, croquis original de Ed. Grenier......................... 7
8. Ornement de page (bestiaux), croquis de Ed. Grenier........... 8
9. Coin d'ornement d'un guide de chemin de fer.................. 9
10. Ornement de page (locomotive), composition de Ed. Grenier..... 10
11. Excursions à la mer, affiche en couleurs de Fraipont pour le chemin de fer du Nord............... 11
12. Ornement de page (signal d'arrêt), composition de Ed. Grenier.... 13
13. En-tête de fers à dorer.......... 14
14. Titre du catalogue du doreur Tessier pour 1789................ 15
15. Plaques pour les « Colombat » ou « Calendrier de la Cour », 16 et 17
16. Plaques pour les « Étrennes mignonnes »................... 18
17. Milieux d'almanachs, reproduction d'une page du catalogue Tessier. 19
18. Cartouches pour les filles (fer à dorer)...................... 20
19. Cartouches pour les femmes (fer à dorer)...................... 21
20. Dentelle d'in-folio (fer à dorer)... 23
21. En-tête d'ornement............ 24
22. Plat de la reliure des « Canones et decreta Concilii Tridentini ».... 28
23. Titre intérieur des « Canones et decreta Concilii Tridentini ».... 29

24. Armoiries d'un des plats de la reliure des « Canones » 34
25. Vignettes extraites du *Myosotis* (éd. Conquet) 37
26. Bric-à-Brac, titre de l'album Caran d'Ache 47
27. Couverture pour la « Société française d'ex-libris » 48
28. M. Béranger, titre illustré de chanson 49
29. Lithographies pour titres de chansons, d'après les originaux de Lautrec 50
30. Lithographies pour titres de chansons, d'après les originaux de Heidbrinck et de Lautrec 51
31. Carte d'adresse de De La Ville, entrepreneur de bâtimens, gravée par Moreau le jeune 55
32. Scène de la guerre des paysans (extrait de l'album de Joseph Sattler) 56
33. Couverture du *Sketch* 57
34. Couverture du *Studio* 57
35. Couverture du *Pall Mall Magazine*. 57
36. Un programme alléchant, affiche politique belge (juin 1892) 59
37. Affiche politique belge, illustrée (à propos d'une élection en 1890). 60
38. Affiche politique belge, illustrée, évoquant le spectre rouge (juin 1892) 61
39. Marat et Charlotte Corday, médaillons rue des Saints-Pères 64
40. En-tête de villégiature, par F. Fau. 65
41. Le voyage autrefois et aujourd'hui, caricature du *Funny Folks* 67
42. L'avenir dans les Alpes, caricature du *Nebelspalter* 71
43. Les agréments du voyage à l'étranger, caricature du *Funny Folks*. 72
44. Les agréments du voyage et les plages d'Angleterre (*Funny Folks*) .. 73
45. Caricature du *Nebelspalter* sur l'industrie dans les montagnes 74
46. Les hôteliers attendant l'étranger (*Nebelspalter*) 75
47. Hôtes de villes d'eaux, caricatures des *Wiener Caricaturen* 77
48. Pendant la canicule, caricature du *Funny Folks* 78
49. La mer pour tous, caricature du *Funny Folks* 79
50. Arrivée des voyageurs à l'hôtellerie, d'après une ancienne estampe ... 80
51. En-tête militaire, par F. Fau 81
52. « Le soldat laboureur », d'après le tableau de Vigneron (1818) 83
53. « Je suis Français... », d'après la lithographie de Charlet 85
54. Le billet de logement, d'après une lithographie de Charlet 87
55. Jean-Jean faisant la corvée de quartier, d'après une lithographie de Raffet (1825) 88
56. « Jean-Jean, les anciens doivent avoir le pas sur toi », d'après une lithographie de Charlet (1825) .. 89
57. Le rendez-vous de Jean-Jean, d'après une lithographie d'Horace Vernet. 90
58. Le colonel Ramollot, d'après un dessin original de Draner 93
59. Cul-de-lampe militaire, par Fernand Fau 94
60. En-tête sur Guy de Maupassant, par Fernand Fau 95
61. Lettre ornée par Jeanniot, pour les *Contes choisis* de Guy de Maupassant 95
62. Couverture illustrée de Kauffmann pour *Toine* 96
63. Couvertures illustrées de Riou pour *la Vie errante* et *Sur l'Eau* 97
64. Composition de Habert-Dys pour le titre de : *le Rosier de Mme Husson* 99
65. Vignette de Jeanniot extraite des *Contes choisis* 100
66. Vignette de Jeanniot (*Idem*) 102
67. Le Siam, la France et l'Angleterre, caricature du *Figaro* de Vienne. 103
68. L'Éléphant sacré de Siam, caricature du *Ulk* 103
69. La France et la gloire, caricature des *Deutsche Wespen* 104
70. John Bull à Siam, caricature du *Kladderadatsch* 104
71. Le bourdonnement de la France, caricature du *Pasquino* 105
72. La France soufflant sur l'Angleterre, caricature du *Moonshine* 105
73. Les Européens en Asie, caricature du *Fischietto* 106
74. Les apôtres de la paix au congrès socialiste, caricature du *Figaro*. 107
75. En-tête relatif à la réforme de l'orthographe 108
76. La raiform ortografic, portraits-charge d'académiciens, par Charvie (*la Silhouette*) 111
77. Cul-de-lampe (rébus graphique) ... 113
78. Projets de couverture pour *The Studio* 119
79. Composition de Aubrey Beardsley pour *Morte d'Arthur* de Malory. 120
80. Couverture du *Art Interchange* ... 121
81. Modes féminines du jour, caricature des *Wiener Caricaturen* 124

82. Les élections en Angleterre, caricature du *Funny Folks* 126
83. Le citoyen Robinet, candidat, croquis de Fréd. Régamey 127
84. En-tête de Pierre Vidal pour *Paris qui consomme* 129
85. Mastroquet vieux jeu, composition de Vidal pour *Paris qui consomme*. 130
86. Le Dépôt de la Préfecture, composition de Vidal (*idem*) 131
87. L'apéritif de la mariée, composition de Vidal (*idem*) 133
88. Cul-de-lampe : monogramme de Henri Beraldi 136
89. En-tête : ornement décoratif 137
90. Lettre ornée XVIIIe siècle 137
91 à 96. Croquis d'ornement, dessins originaux de Frédéric Régamey, p. 138, 139, 141, 143, 145 et 147
97. Encadrement japonais (vente Burty). 146
98. Ornement typographique XVIIIe siècle 149
99. Vignette d'un manuscrit 149
100. En-tête pour l'Image décorative, par Jules Adeline 150
101. Le Marché aux Chevaux, affiche servant de panneau décoratif ... 152
102. Cul-de-lampe décoratif, par Jules Adeline 153
103. Titre de : *les Mystères de notre rédemption* (1657) 157
104. Ornement typographique employé par François Chayer 162
105. Marques d'éditeurs italiens 163
106. Couvertures de collections populaires italiennes (8 clichés). 164 et 165
107. Couverture d'une collection italienne 167
108. Titre-Couverture du *Rouen au XVIe siècle*, par Jules Adeline ... 176
109. Chats imprimés sur calicot 184
110. Titre du *Recueil de 5 lithographies, d'après Horace Vernet et Scheffer* 185
111. Médailles en aluminium (passage de l'empereur Guillaume en Alsace). 186
112. Encadrement d'image russe 186
113. Danse petite-russienne, image populaire russe 192
114. Chevalier chevauchant sur un dragon ailé, *id* 193
115. Jeune femme abandonnant son enfant, *id* 194
116. Chanson russe en image, *id* 195
117. Le prince Jean chevauchant sur un loup, *id* 197
118. Les voyageurs aériens, *id* 198
119. L'ours laborieux, *id* 201
120. Chanson sur l'hydromel et le gingembre, *id* 202
121. Le prince Bova se battant avec le vaillant Polkan, *id* 203
122. Le brave et vaillant soldat Anika, *id*. 204
123. Le retour du soldat dans sa patrie, *id*. 205
124. Le général Petrovitch dans le Caucase, *id* 207
125. Le grand-duc Constantin Nicolaïevitch, *id* 208
126. En-tête d'ornement musulman, par Fernand Fau 209
127. Figures astronomiques d'un manuscrit arabe 210
128. Encadrement de style musulman .. 213
129. Une partie de polo en Perse, au XVe siècle, d'après une miniature. 216
130. Cul-de-lampe d'ornement, par Fernand Fau 217
131. Encadrement sur les actualités franco-russes, dessin de Grenier. 218
132. « Dépêche russe », prospectus distribué dans la rue 219
133. Projets de croquis, par Henriot 220
134. La russophilie chez le petit monde, dessin original de Henriot 221
135. Caricature de Henri Pille sur la Triple Alliance 222
136. Affiche du « drapeau mobile franco-russe » 223
137. Ancre allégorique 224
138. Couvertures de chansons franco-russes .... 226 et 227
139. La pochette franco-russe 228
140. Carte postale des jeunes Français à leurs petits camarades russes 229
141. Les petits fumeurs franco-russes .. 231
142. Théâtre franco-russe en nougat 231
143. Dessin de Bracquemond pour le banquet de l'Hôtel de ville 232
144. Programme du carrousel militaire, par L. Vallet 233
145. Composition de Rochegrosse pour le menu du banquet de la Presse. 234
146. Marins en sucre 235
147. Victorien Sardou, d'après le portrait de Frédéric Régamey 243
148. Portraits-charge d'Émile Zola dans les journaux anglais 246
149. Ornements pour cartes de visite ... 253
150. Feuille de paysages pour le Kaléidoscope 254
151. Titre pour le couvercle du Variorama 255
152. Enveloppe gaufrée (Restauration).. 258
153. Carte de visite de la Restauration .. 260
154. Carte avec souhaits de bonne année 261
155. Couvercle de boîte à bonbons de chez Lemoyne.. 264

156. Couvercle de boîte à bonbons du *Fidèle Berger*.................. 264
157. Couvercle de boîte à bonbons de chez Pomerel.................. 265
158. Couvercle de boîte à bonbons de chez Lacroix.................. 265
159. Couvercle de la boîte du *Damier Militaire*.................. 266
160. Couvercle de la boîte du *Jeu des Batailles*.................. 267
161. Acteurs de théâtre pour l'enfance.. 257
162. Théâtre en carton pour l'enfance.. 258
163. Jeu du chemin de fer............ 269
164. Poupée du premier empire (1807), déshabillée.................. 270
165. La même poupée, habillée........ 270
166. Amphigouri pour boîte de baptême 271
167. En-tête composé de prospectus, par Jules Adeline.................. 272
168. Prospectus du *Livre des Familles*.. 274
169. Prospectus illustré des *Mémoires d'un centenaire*.................. 275
170. Prospectus du *Livre des Écoliers*... 276
171. Prospectus de : *les Nains célèbres*. 277
172. Page des *Évangiles* de Dubochet.. 278
173. Prospectus des *Évangiles* Dubochet. 279
174. Prospectus illustré de : *les Contes populaires de l'Allemagne*...... 280
175. Composition de Tony Johannot pour *la Sainte Bible*.................. 282
176. Prospectus illustré de l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*. 283
177. Cul-de-lampe avec prospectus, par Jules Adeline.................. 285
178. En-tête sur les souhaits de la garde nationale, par Fau............ 286
179. Feuille de souhaits présentée par le tambour de la garde nationale... 287
180. Autre feuille de souhaits......... 288
181. La carte des souhaits du tambour de la garde civique en Belgique. 289
182. Feuille de souhaits d'un coiffeur à ses clients.................. 290
183. Cul-de-lampe, par Fau.......... 291
184. En-tête sur les fêtes de la Raison, par Fau.................. 292
185. Cul-de-lampe, par Fau........... 300
186. Marque aux Lapins de Simon de Colines.................. 307
187. Lettre ornée de *la France artistique*. 309
188. Couverture du *Petit Chien de la Marquise*.................. 310
189. La duchesse d'Angoulême (*la Restauration*).................. 311
190 à 192. Modes de 1820, 1829 et 1830. 312
193. Composition de Julien Le Blant pour *le Chevalier de Maison-Rouge*.................. 316
194 et 195. Compositions de Julien Le Blant, *id*.. .... 317 et 318
196. Composition de Maurice Leloir pour *les Trois Mousquetaires*.... ... 320
197. En-tête de Maurice Leloir pour les *Œuvres de Molière* 321
198. Cul-de-lampe, *id*.............. 322
199. Encadrement de page, *id*......... 323
200. Vignette de Pierre Vidal pour *Nos Contemporaines*.................. 324
201. Vignette de Vidal, *id*. 325
202. Type d'un titre de l'éditeur Armand Colin.................. 327
203. Composition de Geoffroy sur Pierrot 328
204 et 205 Vignettes pour les *Contes Antiques*.................. 329
206. En-tête pour les *Mémoires d'un Éléphant blanc*.................. 330
207 et 208. Vignettes pour *les Jouets* de Léo Claretie.................. 331
209. Titre du *Grand Napoléon des petits enfants*.................. 333
210. En-tête pour les *Mémoires d'un Éléphant blanc*.................. 335
211. Affiche de H.-G. Ibels pour *l'Escarmouche*.................. 338
212. Couverture dessinée par Grasset pour n° de Noël (*l'Illustration*).. 339
213. Couverture de Guillaume pour *P'tites Femmes*.................. 340
214. Couverture de J. Drevet pour *Lyon disparu et Lyon qui s'en va*.... 341
215. Couverture de A. Willette pour un catalogue d'estampes....... .. 342
216 Yvette Guilbert, statuette-charge par Bourbier.................. 344
217. Le Monument de Raffet à Paris... 345
218. La boutique du marchand d'estampes Basan, par Choffard. 347
219. Tête de page de papier à lettres pour le ministre de la marine sous Napoléon Ier, par Choffard.. 353

III. Passe-partout pour les Chroniques : « Livres, Lettres, Image, Curiosités de la rue, Ventes ».

Compositions de F. Fau, 35, 44, 47, 62, 114, 118, 125, 171, 178, 183, 236, 241, 243, 250.

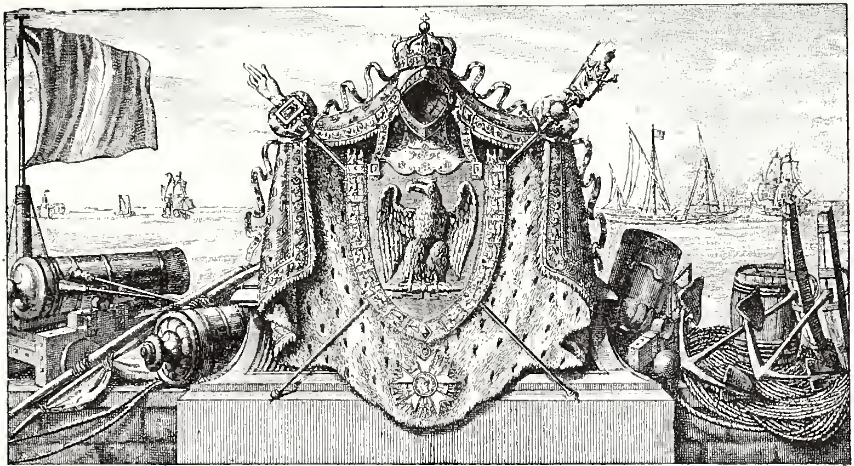


TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Études.

Actualité en Images (L'), caricatures, estampes, chansons, etc., sur l'alliance franco-russe, par John Grand-Carteret, 218.

Affiches de chemins de fer et le pittoresque (Les), par John Grand-Carteret, 1.

Bibliophilie musulmane (Notes d'un profane à l'exposition de l'Art Musulman), par Léo Claretie, 209.

Catalogue de fers à dorer au XVIIIe siècle, par le vicomte de Savigny de Moncorps, 14.

Chauvin et les types militaires, par Victor Fournel, 81.

Comédiennes déesses de la Raison (Les), par Victor Fournel, 292.

Éditeurs et éditions populaires en Italie, par E. W. Foulques, 163.

Esthétique de l'ornement (L') (avec compositions originales de Frédéric Régamey), par Eugène Mouton, 137.

Étrennes sous l'Empire et la Restauration (Les), par Henri Bouchot, 253.

Exemplaire sur vélin des « Canones et decreta Concilii Tridentini », actuellement à la Bibliothèque Nationale, par Henri Jadart, 24.

Histoire du Livre par les prospectus, par Jules Adeline, 272.

Guy de Maupassant : éditions originales, éditions illustrées, par A. d'Eylac, 95.

Imagerie russe (L'), par John Grand-Carteret, 189.

Images décoratives comme tentures murales, par Jules Adeline, 150.

Images politiques, par John Grand-Carteret, 103.

Livre d'amateur en 1893 (Un), par John Grand-Carteret, 129.

Recherches sur les imprimeries protestantes. Les ateliers typographiques de François Chayer à la Ferté-sous-Jouarre, par Henri Stein, 154.

Révolution de la langue française (La) : Ortograf-ortaugraph, par un vieux bibliophile, 108.

Révolution de la langue française (La) De Marle à Gréard ou la Réform ortografie en 1828, par J. de l'Ézlière, 168.

Vieille coutume (Une) : Les souhaits du premier de l'an dans la garde nationale et dans la vie civile, par John Grand-Carteret, 286.

Villégiature fin de siècle, à travers montagnes et plages, par John Grand-Carteret, 65.

Les Curiosités de la rue.

Affiches. Les murs de Paris (nov. 1893), 251.
Affiches politiques (à propos des élections législatives de 1893), 124.
Candidats excentriques, 126.
Cocasseries des enseignes de Paris, 62 et 127.
Curiosités des enseignes à Lyon, 252.
Médaillons de Marat et de Charlotte Corday, rue des Saints-Pères, 63.

Les Grandes ventes.

Livres et estampes sur l'armée et sur Napoléon Ier, 345.
Originaux de la Librairie des Bibliophiles, 345.
Robert Stayner-Holford (dessins et gravures), 64.
Objets provenant de Mme Récamier, 345.

L'Image.

Écuyère Loïe Fuller, 50
Affiches politiques illustrées belges, 58.
Album de Caran d'Ache (*Bric-à-Brac*), 47.
Album Joseph Sattler (*Bilder aus der Zeit des Bauernkrieges*), 56.
Album du *Fin-de-siècle*, 183.
Album de Robert Kastor (*Les Académiciens français*), 247.
Album de Guillaume (*P'tites Femmes*), 340.
Albums de Marais (*Silhouettes Fantaisistes*), 340.
Album de Drevet (Eaux-fortes sur Lyon), 341.
Caricatures anglaises sur Émile Zola, 245.
Cartes d'adresses du XVIIIe siècle, 55.
Catalogues de libraires et de marchands d'estampes, 342.
Carte postale commémorative suisse (à propos de l'exposition de Timbrologie), 58.
Chansons sur le père la Pudeur, 49.
Chats imprimés sur calicot, 184.
Concours pour les vitraux destinés à la cathédrale d'Orléans, 29, 245.
Émule de Dantan (Un) : Bourbier et son Yvette Guilbert, 343.
État civil des œuvres conservées dans les musées, 123.
Ex-libris imaginaires (Les), la Société française d'ex-libris, 48.
Exposition de dentelles à Bruxelles, 344.
Exposition de l'Art musulman, 188.
Exposition du centenaire de la défense de Nantes, par M. Léon Brunschvicg, 52.
Exposition rétrospective des souvenirs de la principauté de Salm, 123.
Forain : Croquis de Yankees,
— « — Deux légendes, 337.
Glose sur une image : la rue du Croissant, 336.
Graphique (Le) dans les Musées, 244.
Gravures démarquées (A propos de), 184.
Imagerie russe (L') en 1815 et en 1893, 187.
Images électorales, 122.
Jouets (Les) de l'année, 1894, 343.

JOURNAUX :

La Libre Parole illustrée (journal), 49.
Nos Financiers en robe de chambre (journal), 50.
Titres réduits des nouveaux périodiques anglais (*Sketch*, *Studio*, *Pall Mall Magazine*), 57.
Suppléments (Les) des quotidiens, 122.
Modification dans la presse illustrée, 123.
Revue du Dauphiné (journal), 123.
Image (L') dans les quotidiens (*Petit Journal*, *Lanterne*, *Éclair*, *Gaulois*), 183.
Portraits des hommes du jour dans *le Matin*, 243.
Revue de Famille, numéro illustré sur Marie-Antoinette, 183.
Le Mousquetaire (journal), 244.
La Vie Parisienne et le nu, 244.
L'Escarmouche (journal), 337.
La Vie drôle (journal), 337.
Le Procope (journal), 338.
Le Théâtre illustré (journal), 337.
Lithographies artistiques pour chansons, par Lautrec et Heidbrinck, 50.
Littérature (La) dans l'Image et le graphique décoratif, 244.
Médailles en aluminium à l'effigie de Guillaume II, 186.
Modes féminines, d'après les *Wiener Caricaturen*, 124.
Numéros de Noël (Les), 339.
Reliure (récompenses au concours de l'Union centrale des Arts décoratifs), 247.
Scholz (Wilhem), dessinateur du *Kladderadatsch*, 124.
Société des Miniaturistes-Enlumineurs, 339.
Statues à des écrivains et à des artistes, 243.
Statue de Raffet, 345.
Timbres-poste (prix d'une collection), 47.
Timbre-poste (Les conditions du concours pour le nouveau), 122.

Timbre-poste pour le service postal express à « meharis », 247.

MILLE MOINS UN PETITS PAPIERS
(Notes sur les périodiques à images étrangers).

Butterfly et *Quarterly Illustrator*, 120.
Circé et la Vérité, tableau a l'usage des salons anglais, 121.
Chromo (Le) dans les périodiques, 248.
Le concours du *Studio* pour des projets de couverture, 119.
Les couleurs des reliures au Musée Britannique, 122.
Couvertures des magazines étrangers, 118.
Difficultés de la biographie illustrée en Amérique, 248.
Une exposition de portraits de jolies femmes à Londres en 1894, 250.
Illustrations de Aubrey Beardsley, 120.
Index des images publiées dans les périodiques, 248.
Magazines américains, 121.
Nouveaux magazines anglais et américains, 249.
Prix des tableaux en Angleterre, 248.
A propos de timbres-poste, 248.
Record du monde en aquarelle, 248.
Réimpressious des anciennes caricatures du *Punch*, 248.
Relieur universel (un), 250.
The Studio (Quelques critiques sur), 249.
Volume américain : *les Illustrateurs français*, 250.

Les Lettres.

Association littéraire et artistique (Congrès de l'), questions intéressant le livre et l'image, 182.
Bibliothécaire à Bruxelles et ses fonctions, 242.
Bibliothèque de Bruxelles et sa construction, 242.
Bibliothèque de Gustave Nadaud (La), 114.
Chanson (La) et le réalisme, 241.
Daudet (Alphonse) et la bibliographie de ses œuvres, 241.
Dépôt Légal (Le) et la Bibliothèque Nationale, 182.
Exposition du Livre et des industries du papier en 1894, 241.
Gazettes originales publiées dans divers pays, 182.
Hugo (Victor) et *Mademoiselle de Maupin*, par M. de Spœlberch de Lovenjoul, 178.
Journalisme (Le) et la femme, 242.
Journal (Le), sa démocratisation et sa diffusion. Les journaux de spécialité, le vélocipède et le roman, 181.
Journaux politiques nés pendant la période législative de 1893, 180.
Littérature immorale (La) et le congrès de Lausanne, 242.
Livre curieux (Un), livre découpé, 45.
Livres de civilité, d'après M. Edmond Bonaffé, 44.
Manuscrit (Une réimpression du *Liber floridus*), 115.
Manuscrits (Catalogue des) conservés au Tribunal de commerce, 44.
Nouvelle ère littéraire (La), jugée par le *National Review*, 45.
Presse en Angleterre (La), 115.
Revue des Deux-Mondes (La), 114.
Roman (Le) à la Chambre des députés, 45.
George Sand, ses idées sur l'abaissement artistique, 180.
Shakespeare, la paternité de ses œuvres discutée, 115.
Shakespeare (Le prix d'une chope de bière et d'une canne lui ayant appartenu), 45.
Lamartine (statue projetée à Belley), 114.
Werther (Curieuses recherches sur les héros de), 115.
Wereschagin écrivain, 115.
Zola (ses romans a l'étude, *Rome* et *Paris*), 180.

CE QUE L'ON TROUVE DANS LES BOITES DES QUAIS.

Dentiste des Dames (Le) (1812), 46.
Dictionnaire anecdotique des Nymphes du Palais-Royal (1826), 116.
Diligence (La) philosophique ou le Moraliste champenois (1808), 117.
Grammaire de tous les états (1839), 117.
Le Livre du bon ton (1846), 117.
Manuel des élégants et des élégantes (1805), 115.
La Mascarade parisienne (1803), 116.
Les Métamorphoses de la chevelure (1829), 46.

Les Livres.

Les Américains chez eux, par la marquise de San Carlos, 304.
A propos de quelques ouvrages sur la Russie, 238.
Bibliographie des éditions de Simon de Colines, par Ph. Renouard, 307.
Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour,

aux femmes et au mariage, etc., par M. le comte d'I***, 237.
La Bibliothèque Nationale, par Léon Vallée, 308.
Joseph Bonaparte en Amérique, par Georges Bertin, 304.
Broderie (La) du XIe siècle jusqu'à nos jours, par Louis de Farcy, 171.
Catalogue des livres de la bibliothèque de feu James de Rothschild, par M. Émile Picot, 304.
Chauves-souris (Les), par M. de Montesquiou-Fezensac, 42.
Collection d'art (La) de la *Plume*, 40.
Collections et collectionneurs limousins, par Louis Guibert, 240.
Deux portraits bourguignons du XVe siècle, par Henri Chabeuf, 240.
Dictionnaire encyclopédique des marques et monogrammes, chiffres, initiales, signes figuratifs, etc., par Ris-Paquot, 236.
Éditions Deman, à Bruxelles, 40.
Essai sur les juifs de la Bourgogne au moyen âge, par A. Gerson, 240.
18 Fructidor (Documents inédits sur le), par Victor Pierre, 301.
Histoire de l'Opéra-Comique, par Albert Soubies, 304.
Illustrations des Contes de la Fontaine (Les), par A. Hédé-Haüy, 174.
Livres illustrés de fin d'année, livres d'amateurs, réimpressions d'œuvres célèbres, le volume jour de l'an, librairie courante, albums et livres d'enfants, 309.
Mon Franc Parler, par François Coppée, 304.
Myosotis (Le) d'Hégésippe Moreau (édition Conquet), 36.
Napoléon et les femmes, par Frédéric Masson, 302.
Napoléon le Petit (édition Testard), 39.
Plaquettes bibliographiques et iconographiques, 43 et 177.
Les postes et les messageries à Reims, du moyen âge à la fin de l'ancien régime, par Henri Jadart, 240.
Rouen au XVIe siècle, vingt eaux-fortes et texte, par Jules Adeline, 175.
Théâtre (Le) (collection du *Paris-Vivant*), 34.
Traité de la peinture en bâtiment et du décor, 304.

Nécrologie.

Guy de Maupassant, Mario Uchard, H. Josse, 64.
Firmin Boissin, Frédéric Kohn-Abrest, Julien Lemer, Louis Judicis de Mirandol, Anaïs Segalas, Jean Kauleck, 128.
Eugène Hatin, Schœmacker, Alexandre Nicolajevitsch Apoukhtine, 188.
Dick de Lonlay, Gauthier, Albert-Charles-Auguste Racinet, Mme Menessier-Nodier, 252.
Destailleur, Pitrat, 345.

Le Directeur-Gérant : ÉMILE RONDEAU.

Paris. Impr. LAHURE, 9, rue de Fleurus.

Supplément au n° 6 (août 1893), de " Le Livre et l'Image ".
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année formera 2 volumes petit in-4°, avec titres, tables et couverture.)

SOMMAIRE DU N° 6

TEXTE

I. Les affiches de chemins de fer et le pittoresque, par John Grand-Carteret.

II. Un catalogue de fers à dorer au XVIIIe siècle, par le vicomte de Savigny de Moncorps.

III. L'exemplaire sur vélin des *Canones et Decreta Concilii Tridentini* (Rome, 1564), donné par le cardinal de Lorraine au Chapitre de Reims, et conservé actuellement à la Bibliothèque nationale, par Henri Jadart, conservateur adjoint à la bibliothèque de Reims.

IV. Les livres. — Livres de bibliophiles : Le théâtre (collection du *Paris vivant*); *Le Myosotis*, d'Hégésippe Moreau (édition Conquet); *Napoléon le Petit*, de Victor Hugo (édition Testard); Petite collection d'art de *la Plume*.

Littérature maladive : les éditions Deman, à Bruxelles; *Les Chauves-souris*, par le comte de Montesquiou-Fezensac.

V. Les lettres. — Nouvelles diverses. — Ce qu'on trouve dans les boîtes des quais.

VI. L'image. — Un nouvel album Caran-d'Ache. — La Société française des collectionneurs d'*ex-libris* et les *ex-libris* imaginaires publiés par L. Joly. — Les chansons sur le père la Pudeur. — Lithographies artistiques pour chansons, par Lautrec et autres. — L'Exposition du centenaire de la défense de Nantes, par M. Léon Brunschvicg. — Une carte d'adresse de Moreau le jeune. — Scène de la guerre des paysans, par M. Joseph Sattler. — Titres réduits des nouveaux périodiques anglais. — Affiches politiques illustrées belges.

VII. Les curiosités de la rue. — Les cocasseries des enseignes de Paris. — Médaillons de Marat et de Charlotte Corday, rue des Saints-Pères.

VIII. Ventes. — IX. Nécrologie.

GRAVURES DANS LE TEXTE (affiches de chemins de fer, compositions originales de E. Grenier; fers à dorer du XVIIIe siècle; reliures et titres des *Canones et decreta Concilii Tridentini*; affiches politiques illustrées belges; titres et documents divers).

GRAVURES HORS TEXTE

L'intérieur d'une gare de chemin de fer à Paris : le Hall de la gare Saint-Lazare, aquarelle originale de E. Grenier. — Reproductions réduites de **cinq affiches de chemins de fer, françaises et étrangères**, de Fraipont, Hugo d'Alési et des ateliers Orell Füssli, à Zurich.

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Henri STEIN, des Archives nationales; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

L'Esthétique de l'Ornement. — La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Le Bonapartisme mystique.
(Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier).

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

FÉLIX RIBEYRE

Notes sur Grandville.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.
Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Histoire du livre par les prospectus.
Notes sur les affiches étrangères.
Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.
Notes sur la bibliographie rabelaisienne.
Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Août 1893)

XVII

Chez May et Motteroz :

— *Vingt jours sur les côtes de l'Océan* (*de la Loire à la Gironde*), nouveau Guide-Album du Touriste, par Constant de Tours

Les fidèles des *Guides Constant de Tours* attendent chaque année, aux approches de la saison des vacances, le nouveau Guide-Album que publie à cette époque notre infatigable cicérone. Après nous avoir tour à tour promenés en Normandie, en Bretagne, en Picardie, en Belgique, en Suisse, voire même en Tunisie, Constant de Tours nous introduit cette fois en pays vendéen, dans la terre des Chouans, sur les plages mondaines des Sables-d'Olonne et de Royan.

Délicieux voyage quand on a avec soi un compagnon aimable et bien informé. C'est d'abord Pornic et les plages si fréquentées de l'embouchure de la Loire ; la pittoresque baie de Bourgneuf, avec les îles avoisinantes, les ruines fantastiques de Clisson et l'antique la Roche-sur-Yon. Puis la Rochelle avec la célèbre digue de Richelieu et son nouveau port de la Pallice, l'entrée de la Charente et ses *bouchoteurs*, Rochefort et son arsenal. Après un court séjour dans la pacifique île d'Oleron et dans Saintes, la vieille cité gallo-romaine, on arrive au pays des « marennes vertes », aux portes de Bordeaux, qu'on laisse pour rendre visite à Royan, la reine des plages de l'Océan.

Une véritable profusion de dessins à chaque page, dessins variés, amusants, spirituels, donne la sensation des monuments, des paysages, des costumes et mœurs de cette curieuse contrée. — 1 vol. oblong. Prix : 3 fr. 50.

— *Condorcet*, *sa vie*, *son œuvre*, par le docteur ROBINET.

La très prochaine érection d'une statue à Condorcet, dans le centre de Paris, remet en lumière ce grand précurseur des idées de l'époque contemporaine, qui fut à la fois géomètre, philosophe, politique et moraliste. Le docteur ROBINET, déjà connu par sa notice sur Auguste-Comte et par ses recherches sur Danton, a profité de cette circonstance pour présenter au public l'ensemble de l'existence politique et des vertus privées d'un de ces encyclopédistes qui ont régénéré le monde ! Successivement, il nous montre Condorcet dès sa première jeunesse, puis à l'Académie des Sciences, réhabilitant le chevalier de la Barre, exposant sa doctrine des droits de l'humanité, prenant part aux travaux de la Commune de Paris, de l'Assemblée législative, de la Convention nationale, jouant toujours et partout un rôle militant en même temps qu'il se livrait aux études théoriques, etc.

Mais ce qui rend particulièrement précieux le *Condorcet* du docteur ROBINET, c'est la réunion des documents nouveaux et des pièces inédites qu'il renferme, œuvre de labeur patient et de dévouement assidu.

Ajoutons que l'ouvrage est enrichi d'un portrait qui reproduit fidèlement les traits du célèbre philosophe et qu'il se termine par une bibliographie complète de ses œuvres et un historique de la statue. Une fois encore, il faut constater l'absence d'une iconographie, ce qui ne s'explique pas. Quand donc les auteurs qui donnent si acilement des bibliographies voudront-ils comprendre

XVIII

qu'une iconographie est tout aussi précieuse qu'une bibliographie !

*
* *

Chez Plon et Nourrit :

La Vie sous la Terreur, *Manette André*, par PAUL PERRET. On trouvera dans ce nouveau roman de M. PAUL PERRET, une peinture saisissante de la vie sous la Terreur. *Manette André* n'est point un roman politique, ce n'est point, non plus, un roman historique. C'est plutôt une étude psychologique ; le tableau familier d'une époque où la douleur et la crainte étaient l'aliment des âmes, enfin un essai de reconstitution de la vie quotidienne au milieu des événements formidables que l'on connaît. La tourmente révolutionnaire n'a point éteint les passions humaines ; l'amour « s'aiguisant par le danger » n'a jamais été plus exalté qu'en ces jours sombres. En nous peignant sous leur couleur réelle et vivante les existences des bourgeois de Paris pendant la Terreur, l'auteur a su nous donner une œuvre originale, neuve et extraordinairement attachante. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Un Anglais à Paris*. Notes et souvenirs, traduit par J. HERCE. Piquant ouvrage qui abonde en précieux renseignements sur l'histoire littéraire, artistique et mondaine de 1835 à 1848. L'original paru à Londres, il y a quelques mois, sans nom d'auteur, a obtenu un prodigieux succès. On l'a attribué à sir Richard Wallace ; il paraît que c'est une erreur. En tout cas, quel que soit le mystérieux Anglais qui a été, sous Louis-Philippe, l'ami de toutes les célébrités dans le monde de la politique, des lettres et des arts, il est certain que son livre est plein d'amusantes anecdotes, presque toutes inédites, de révélations, de traits typiques, de jugements originaux, quelquefois sévères, sur les plus hautes personnalités. Un pareil ouvrage a plus d'intérêt encore pour nous que pour nos voisins d'outre-Manche. Quoi de plus séduisant que ces pages qui nous font pénétrer dans l'intimité de Musset, de Balzac, de Dumas, de Rachel, de Delacroix, de George Sand, d'Eugène Sue, d'Auber, de Félicien David, d'Horace Vernet, du roi lui-même et de sa famille, sans oublier les excentriques princes Demidoff, Lola Montès et la *Dame aux camélias*. — Un vol. in-18. Prix : 3 fr. 50.

— *Mes Souvenirs sur Napoléon*, par le comte CHAPTAL.

Arrivera-t-on à fixer définitivement le portrait de Napoléon ? Tous les documents nécessaires à ce travail sont peu à peu mis au jour, et parmi les plus précieux on doit placer au premier rang *Mes Souvenirs sur Napoléon*, par le comte CHAPTAL.

« L'Empereur, dit Chaptal, admettait à ses soirées un petit nombre d'individus, et j'étais de ce nombre. Il aimait beaucoup à parler et surtout à questionner. C'était presque toujours moi dont il s'emparait. Aussi il est peu de personnes qui aient plus d'anecdotes sur son compte et qui l'aient mieux connu dans sa vie privée. »

Les mémoires de l'illustre savant constituent, on le voit, un vrai trésor de traits caractéristiques, de scènes typiques, d'histoires inédites sur Napoléon, ses goûts, ses mœurs, son tempérament physique et moral, ses qualités et ses défauts, sa conception du pouvoir, ses idées poli-

tiques. Mais le grand intérêt des *Souvenirs* de Chaptal est moins dans les anecdotes elles-mêmes que dans l'étude psychologique du caractère de Napoléon, dont elles ne sont ici que les arguments. Ce portrait de Napoléon, écrit par un observateur d'une rare perspicacité, attirera nécessairement l'attention des historiens et de tous ceux qui étudient l'époque impériale. — Un vol. in-8. Prix : 7 fr. 50.

***

Chez Delagrave :

— *La Chasse au mouflon* ou *Petit Voyage philosophique en Corse*, par ÉMILE BERGERAT.

Dans cet intéressant volume, l'auteur, à la poursuite d'un insaisissable et très problématique gibier, nous fait assister à une excursion des plus accidentées dans un pays fort peu connu, si ce n'est de ses habitants, et délaissé bien à tort par les touristes. Nous sommes dans cette terre classique du brigand d'opéra-comique (au moins pour ceux qui ne se sont jamais trouvés au bout de leur carabine) et l'auteur nous dépeint, sous les couleurs les plus vives, cette société plus amoureuse de la gloire et du souvenir de Napoléon que de son Code civil. Nous visitons avec lui Ajaccio, Corte, et faisons, dans l'ancienne et pittoresque diligence corse, le trajet de Corte à Bastia. Voici venir Calvi, Sartène, le maquis, Bonifacio, toute la Corse enfin. Ajoutons que ce voyage est fait en compagnie d'un conteur charmant, qui connaît toutes les légendes, les histoires de brigands, et nous fait passer tour à tour de la crainte à la sécurité, des émotions d'un voyage pénible aux jouissances ineffables de l'arrivée en un gîte hospitalier, sinon confortable, dans une ville intéressante.— 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

— *Dictionnaire général de la langue française*, du commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours, par MM. HATZFELD, A. DARMESTETER et ANT. THOMAS.

La onzième livraison de ce remarquable ouvrage vient de paraître. Bien qu'il s'agisse ici d'un Dictionnaire et non d'une encyclopédie, on y trouve un grand nombre de mots dont la lecture a un caractère presque encyclopédique, tels que *double*, *doux* et leurs dérivés; — *drapeau*, dérivé de *drap*; — *droit*, *dur*, *duc*; à chacun de ces mots se rattachent de curieux détails. Dans la même livraison commence la description de la lettre E; citons les mots *eau*, *échec*, *écharpe* avec leur étymologie curieuse, et les sens et emplois divers du mot *eau*; — *échelle*, dérivé de *scala* de même qu'escalier et ayant la même origine que ce mot, tout comme nous avons déjà remarqué pour *costume* et *coutume*, *dessin* et *dessein*. Signalons aussi un certain nombre de mots dont le sens a une importance au point de vue politique et social, comme *éclairer* et *éclaircir*, *écrire*, *écrit* et *écriture*; — *école*, *éloquence*, *électricité*, *élever* et *éducation* — quelques mots à étymologie curieuse tels que *écurie* qui vient de *écuyer*; *écuelle* qui vient de *scutum* ou *écu*, *bouclier*; enfin les mots *effet*, *étage*, *égal*, etc. — Il nous suffira de rappeler que, grâce à ces notes intéressantes sur la naissance des mots, leur sens, leur source souvent exotique, on suit absolument l'histoire si curieuse de la formation de la langue française.

Le Dictionnaire général doit former, on le sait, environ trente livraisons. Prix de souscription à l'ouvrage complet : 30 francs.

***

Au Comptoir d'Édition, rue Halévy :

— *Ésotérisme et Socialisme*. Le Christ ésotérique. La Philosophie occulte et la Science moderne. Les phéno-

mènes spirituels, par Alber Jhouncy. Publication en volume de quatre lectures faites à l'Hôtel des Sociétés savantes en 1890 et 1891, et destinées à « essayer une adaptation de la Doctrine ésotérique aux Problèmes contemporains ». C'est l'ensemble d'efforts tentés, nous apprend l'auteur, pour renouveler l'ésotérisme dans sa double forme d'analyse et de synthèse, ensemble auquel il a donné le nom d'*Harmonie mécanique ou de Messianité*. — 1 vol. in-8. Prix : 3 francs.

***

Chez Albert Savine :

— *Les Poètes Russes*. Anthologie et notices biographiques, par ÉM. DE SAINT-ALBIN.

Nous n'avons guère eu jusqu'ici en France que des fragments des Poètes russes, choisis sans critique et de seconde main : l'œuvre traduit de Pouchkine est incomplet et dispersé; dans celui de Lermontov, son émule, *le Démon* presque seul a été traduit; quelques autres poètes ont été paraphrasés en vers; la plupart sont restés inconnus, même de nom. A la place de ces traductions, partielles ou infidèles, parfois vieillies, souvent introuvables, *les Poètes Russes*, de M. DE SAINT-ALBIN, nous donnent une étude d'ensemble faite sur les textes mêmes : aucun grand nom n'y est oublié, et chaque poète y occupe, comme biographies et comme citations, une place proportionnelle à son importance dans l'histoire littéraire. La nouvelle traduction serre le texte d'aussi près que possible : le rendu de chaque vers, compris entre deux tirets, décalque exactement l'original et conserve quelque chose de son allure, de son rythme et de sa cadence. En outre, les morceaux ne sont pas seulement choisis de manière à réunir l'agrément à la variété : ils permettent de suivre le mouvement littéraire depuis son origine jusqu'à ce jour, font connaître les mœurs et les traditions du peuple russe, introduisent dans l'intimité de sa pensée et donnent la caractéristique de son génie. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

***

LES REVUES

— *Le Monde Latin et le Monde Slave*, revue mensuelle. Les fascicules des 1er juillet et 1er août contiennent la suite de l'étude *Une Tentative d'alliance franco-russe au XVIIIe siècle*, la fin de *la Femme dans l'œuvre d'Alphonse Daudet* et un *Courrier de la Nouvelle-France* qui donne quelques détails intéressants sur la presse et la littérature françaises au Canada.

— *Vom Fels zum Meer*. Revue illustrée mensuelle, publiée à Stuttgart par l'*Union Deutsch Verlagsgesellschaft*. Sur le modèle des périodiques anglaises, mais de format plus grand. Du reste, revue très variée, aux vignettes nombreuses, aux études portant sur tous les domaines. A publié, dans ses derniers numéros, les études suivantes : *le Caire et le Delta* (texte de Hans Wachenhusen, illustrations de Allers); *les Traîneaux ornés* (dessins de Thiel); *Constructions navales allemandes* (texte de Engelnstedt, illustrations de Limmer); *Histoire de la barbe* depuis l'antiquité; *la Ville du Tzar*; *au Reichstag allemand*, esquisses politiques (avec nombreux portraits); *le Musée Bismarck à Schœnhausen; les créateurs des dernières pièces du théâtre allemand; les édifices crématoires*. Souvent aussi, *Vom Fels zum Meer* s'occupe de la France : notons, entre autres, *le Mouvement mystique de la littérature française*, par EUGÈNE DE JAGOW, et *les Français en Tunisie* de ENGELNSTEDT, avec une série de très intéressantes illustrations.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

M. W. T., à Londres. — La gravure que vous nous avez communiquée est très intéressante, nous en parlerons prochainement. Remerciements.

M. R. B. — Le prix de 200 francs que vous nous indiquez est le prix de l'exemplaire sur Japon.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS
Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"
19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19
PARIS

Supplément au n° 7 (septembre 1893), de “ Le Livre et l'Image ”.
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année formera 2 volumes petit in-4°, avec titres, tables et couverture.)

SOMMAIRE DU N° 7 :

TEXTE

I. Villégiature fin de siècle (A travers montagnes et plages), par J. Grand-Carteret.

II. Chauvin et les types militaires, par Victor Fournel.

III. Guy de Maupassant. Éditions originales, Éditions illustrées, par d'Eylac.

IV. Images politiques, (caricatures allemandes, anglaises, autrichiennes, italiennes, sur la France, par John Grand-Carteret.

V. La Révolution de la langue française : Ortograf-Ortaugraph, par un vieux Bibliophile.

VI. Les Lettres : Nouvelles diverses. — Ce qu'on trouve dans les boîtes des quais (II).

VII. L'Image : Mille moins un petits papiers. — Nouvelles diverses. — Images électorales. — Modes féminines.

VIII. Les curiosités de la rue : Affiches politiques. Candidats excentriques. — Les cocasseries des enseignes. (II.)

IX. Nécrologie.

Gravures dans le texte (images suisses et anglaises sur la villégiature ; lithographies de Charlet et de Raffet; caricatures politiques étrangères; titre de revues et documents divers).

GRAVURES HORS TEXTE

Lithographie militaire de Charlet (1827). — ***Le testament de La Tulipe***, de Pierre Lenfant, d'après la gravure de Beauvarlet. — Composition de Lyneh pour ***Pierre et Jean***, de Guy de Maupassant (réduction à l'aquatinte avec l'autorisation de MM. Boussod, Valadon et C[ie]). — Reproduction d'***une affiche*** en couleurs de Willette pour le Cacao Van Houten.

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Henri STEIN, des Archives nationales; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON
L'Esthétique de l'Ornement. — La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS
Étude sur les objets de toutes sortes. cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon 1er.
Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL
Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT
Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX
Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER
Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES
Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND
L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL
Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE
La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.
Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT
Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE
Histoire du livre par les prospectus.
Notes sur les affiches étrangères.
Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON
Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS
Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON
La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.
Notes sur la bibliographie rabelaisienne.
Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL
Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Septembre 1893)

XXI

Librairies-Imprimeries réunies :

— *Carnet d'un Fataliste*, par A. DUCÈDRE. Sous ce pseudonyme se cache un homme du monde, à l'esprit fin et délié ; sous ce titre se trouvent réunies des réflexions notées au jour le jour, distribuées en chapitres, ou plutôt rangées sous diverses classifications. La partie la plus curieuse est relative à une loi de la nature qui n'a guère été étudiée jusqu'à présent : il s'agit de cette liberté cérébrale dont l'homme est si fier et qui, d'après l'auteur, ne serait qu'une illusion ajoutée à tant d'autres, les œuvres de l'esprit se trouvant assujetties aux mêmes lois que les gaz, les liquides et les solides. — 1 vol. in-12 carré, 3 fr. 50.

***

Chez Albert Savine :

— *Trois Femmes*. Après *Fanny Bora* et *Représailles*, GEORGE BONNAMOUR (JULES COUTURAT) publie un nouveau volume dans lequel on retrouvera les qualités de style, d'observation et le sens dramatique qui ont mis le jeune auteur parmi les premiers entre les écrivains de la nouvelle génération.

Observons, à ce propos, que l'éditeur Savine a modifié pour ce roman la forme typographique de ses couvertures. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

***

Chez Honoré Champion :

— *Les chants oraux du peuple russe*, par ACHILLE MILLIEN. Les publications françaises relatives au folklore de la Russie ne sont pas nombreuses, et il y a trente-cinq ans seulement que Thalès Bernard attira, un des premiers, l'attention du public sur ces belles chansons. Après MM. Alfred Rambaud, Chodzko, Louis Léger, Léon Siehler et quelques autres, M. Achille Millien, un poète délicat, dont les œuvres sont fort prisées des amateurs, nous donne, traduits littéralement ou mis en vers, un groupe de chaque série de chants populaires, épiques et surtout lyriques, empruntés tant à la Grande-Russie qu'à la Russie-Blanche et à l'Ukraine. Ces cantilènes nationales, transmises oralement de génération en génération, se composent de chants sur les fêtes et les saisons, de chants historiques, de complaintes, de légendes, de ballades, de danses, de jeux, de chansons d'amour et de mariage, de chants de funérailles. Poète doublé d'un savant, M. Millien aura ainsi apporté sa pierre au folklorisme russe qui nous intéresse tout particulièrement. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

***

A la Librairie historique des Provinces, Émile Lechevalier :

— *L'Ardèche à la Convention nationale*. Illustré de portraits et de gravures par HENRY VASCHALDE. L'auteur, qui s'est fait connaître depuis 1872 par une série de publications spéciales, la plupart sur le Vivarais — notons dans un esprit plus général ses *Recherches sur les anciennes sociétés et corporations de la France méridionale* — avait déjà publié *le Vivarais aux États Généraux de 1789*. Ce nouveau volume, en donnant la biographie et les portraits des députés de la province à la Convention nationale, continue la tâche entreprise par lui d'un *Panthéon du Vivarais*. Chaque biographie se trouve suivie d'une bibliographie et d'une iconographie, ce qui rend le travail doublement précieux. — 1 vol. in-8, 5 fr.

XXII

***

Chez E. Flammarion :

— *Paris qui m'amuse*, par L. XANROF, avec illustrations de Lourdey. Cette fois, ce ne sont pas des chansons, mais bien une série de nouvelles et de récits, épisodes ou mieux scènes intimes de la vie parisienne : *le Petit Chien*, *Récompense honnête*, *en Cour d'assises*, *la Communiante*, *le Tapissier*, *Collaboration*. Vignettes amusantes, texte n'engendrant point la mélancolie, couverture très moderniste, ce volume a tout ce qu'il faut pour figurer parmi les illustrés que les amateurs conservent avec soin. In-32. 3 fr. 50

***

Bibliothèque de la « Plume » :

— *Premières poésies*, par JEAN CARRÈRE. Nouveau volume d'un jeune écrivain dont il a été beaucoup parlé en ces derniers temps. Composé de neuf poèmes « considérablement retouchés », ayant déjà paru dans *Ce qui renaît toujours* et de onze poèmes inédits. « Jean Carrère », disent les éditeurs en un avertissement, « désire n'être jugé désormais que d'après les vers ici contenus, montrant pour ses autres œuvres poétiques une sévérité qu'il a seul le droit d'avoir ». Vers pleins de feu et d'enthousiasme dont la musique vous berce comme si l'auteur les chantait lui-même. — 1 vol. in-12, 3 fr.

***

Chez Paul Ollendorff :

L'Ibis bleu, par JEAN AICARD. Ame simple, Élise Marcant s'est mariée — ou plutôt s'est laissé marier — à un excellent homme qui n'a rien d'absolument poétique ; elle en a un enfant, le petit Georges, qu'elle adore, et ne voit ni ne cherche rien en dehors de son ménage. Mais voilà que sa santé l'ayant obligée de partir pour le pays du soleil, son âme s'ouvre, son cœur s'éveille, elle sent qu'il y a dans la vie un élément qu'elle ignore encore ; à point nommé cet élément inconnu s'incarne dans la personne du jeune et élégant Pierre Dauphin. La suite, vous la devinez, c'est la chute inévitable, bientôt suivie du châtiment. Le mari découvre la trahison et ne la pardonne point. Et la pauvre Élise, qui n'était décidément pas faite pour les orages de la passion, s'éteint de remords et de honte autant que de sa maladie. L'auteur a donné pour cadre à cette touchante histoire le pays qu'il connaît et qu'il aime le mieux, cette Provence qui l'a déjà si souvent et si heureusement inspiré et qui, cette fois encore, lui a prêté la poésie de sa mer bleue et le rire de son chaud soleil. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

***

Chez Henri Gautier (ancienne librairie Blériot) :

Le Carnet d'un Réserviste, par JEAN DRAULT, avec 150 caricatures par BLASS et MESPLÈS. C'est la suite des histoires militaires précédemment publiées par le même auteur, sous le titre de *Chapuzot est de la classe*, et qui avaient obtenu un succès de gaieté dans certains milieux. Mais l'intérêt de ce volume est surtout dans les carica-

tures de Blass, la dernière œuvre de l'artiste, car il mourut laissant cette illustration inachevée, ce qui explique la collaboration de Mesplès. Les vignettes de Mesplès, quoique cherchant à se rapprocher du faire de Blass, manquent de cette netteté, de cette précision du trait qui resteront toujours au point de vue graphique les qualités maîtresses de l'ancien desssinateur du *Triboulet* et du *Pilori*. Il est regrettable que l'éditeur n'ait point, par quelques mots d'introduction, expliqué les raisons de cette double illustration. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

***

Chez Émile Testard :

Le premier fascicule dans l'*Édition nationale des OEuvres de* Victor Hugo de l'*Histoire d'un Crime*, dont l'illustration complète sera, on le sait, l'œuvre de M. Dawant et les eaux-fortes l'œuvre de M. Muller.

Devant le titre, une grande planche à l'eau-forte d'une savante composition et d'une belle couleur est intitulée : *Violation de la salle*. La salle des séances est violée. Des soldats de gendarmerie mobile, précédés d'un capitaine, le sabre nu, en ont franchi le seuil. Les représentants se sont levés de tous les bancs à la fois, criant : « Vive la République ! » puis se sont rassis. Le représentant Monet seul est resté debout et il ordonne aux soldats de s'arrêter. Les soldats s'arrêtent et regardent les représentants d'un air ahuri. Telle est la scène que M. Dawant a traitée de façon magistrale.

Ce fascicule, qui comprend les huit premiers chapitres de l'œuvre, a nombre d'en-têtes bien venus.

***

Au siège de la publication, 12, rue d'Orchampt :

— *Historique des hôtels, restaurants, cafés et casinos de France*, par G. Darney. Intéressantes petites monographies sur les établissements dont le titre donne la nomenclature et dans lesquelles la publicité-réclame se trouve habilement mélangée au texte.

***

Chez A. Siffer, à Gand :

— *Rêves des heures lentes*, par Charles Buet. Méditations en prose sur des sujets d'une portée philosophique ou religieuse : *Ecce homo*, *la Messe d'or*, *Rencontre en paradis*, *Larme d'archange*, et autres, le tout écrit en belle et bonne langue. Ce volume, imprimé en violet sur papier teinté et accompagné d'un portrait de l'auteur, en photogravure, a été tiré à 262 exemplaires dont 12 sur japon. — In-8 carré.

***

Chez Albert Muller, à Zurich :

— *Alphonse Vuy*, esquisse biographique, par M. Ernest Tissot, avec un portrait de M. Vuy par M. David Estoppey. Notice extraite de la *Revue helvétique* de Berne. Biographie d'un jeune poète genevois, aujourd'hui décédé, rédigée d'après ses lettres et contenant quelquefois des observations assez piquantes sur les Français. Notamment ceci : « J'ai assisté à des bals légers à Valentino, à Bullier, et j'ai été on ne peut plus étonné de remarquer que, sous

ce rapport, Berlin est presque supérieur, d'une triste supériorité, à Paris. N'en déplaise aux Allemands, ils sont aussi peu moraux que les Français. » Dont acte.

***

LES REVUES

— *Le Monde Latin et le Monde Slave.* Fascicule du 1er septembre. A signaler une intéressante étude de Charles Buet : *le Prêtre au théâtre et dans le roman moderne.* Personne n'était plus à même de l'écrire que celui qui, avec son drame *le Prêtre*, fit apparaître pour la première fois sur la scène un ecclésiastique vêtu de la soutane, de la ceinture et du rabat, non pour s'en moquer, mais, au contraire, pour opposer aux abbés musqués, aux archevêques occupés à perpétrer tous les forfaits, un vrai prêtre vêtu d'une vraie soutane. Cette étude sera une véritable monographie du sujet, destinée à prendre place aux côtés d'études semblables sur différents personnages précédemment publiées.

— *Bulletin de la Société d'études de la question Louis XVII.* Ce « Bulletin », qui a pour rédacteurs MM. de Gaugler, Otto Friedrichs, Romaney, donne en son dernier fascicule une bibliographie de la question Louis XVII qui pourra être consultée avec fruit.

— *Le Correspondant.* Les fascicules de juillet de cet intéressant périodique contiennent une étude de notre collaborateur Victor Fournel sur les commédiens révolutionnaires et Collot d'Herbois (a propos du 14 Juillet) et une série de lettres de M. de Bacourt à M. de Talleyrand datées de Londres, alors que l'illustre diplomate était rentré en France. Précédemment, *le Correspondant* avait donné les lettres de Talleyrand à M. de Bacourt.

— *Revue Monégasque*, Lettres, Sciences, Arts (mensuel), paraissant à Monaco. Intéressante publication pour la contrée, publiée sous la rédaction de Maurice Guillemot et illustrée avec grand soin, soit de vues prises par la photographie, soit d'aquarelles et de compositions originales d'artistes reproduites directement par la photogravure.

La *Revue Monégasque* a publié sur Carpeaux un travail accompagné de croquis fort curieux (entre autres un Napoléon III, inouï de ressemblance, dessiné par l'artiste lui-même au fond de son chapeau) et étudie tout spécialement les environs de Monaco par une suite d'excursions très richement illustrées. A signaler aussi, dans le fascicule du 1er septembre, un curieux travail d'Eugène Mouton : *le Carnet d'un papa, manuscrit d'un inconnu.*

— *La Revue Française de Littérature et d'Art* paraissant à Londres tous les deux mois (Librairie Parisienne, Coventry Street). Le premier numéro de cette revue destinée aux lecteurs anglais a pour frontispice nn portrait d'Émile Zola d'après la bourgeoise et prudhommesque photographie d'Eugène Pirou et contient une étude sur la Comédie-Française à Londres ainsi qu'un article de M. Georges Pétilleau sur Francisque Sarcey.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

M. B., à Riom. — Nous ne pouvons nous charger du travail demandé. Il est préférable que vous vous adressiez directement à l'une quelconque des maisons de reliure citées plus loin.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

Supplément au n° 8 (octobre 1893), de " Le Livre et l'Image ".
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année formera 2 volumes petit in-4°, avec titres, tables et couverture.)

SOMMAIRE DU N° 8 :

TEXTE

I. Un Livre d'amateur, par J. Grand-Carteret.

II. L'Esthétique de l'Ornement (avec compositions originales de Frédéric Regamey), par Eugène Mouton.

III. L'Image décorative comme tenture murale, par Jules Adeline.

IV. Recherches sur les Imprimeries protestantes : Les ateliers typographiques de François Chayer, à la Ferté-sous-Jouarre et à Sedan, par Henri Stein.

V. Éditeurs et éditions populaires en Italie, par E.-W. Foulques.

VI. La Révolution de la langue française : De Marle à Gréard ou la Réform ortografiqe en 1828, par J. de l'Ézilière.

VII. Les Livres : *La Broderie* (du XI[e] siècle jusqu'à nos jours), de M. Lefébure, par J. de E.; *les Illustrations des Contes de La Fontaine*, de M. Hédé-Haüy, p. J. G.-C.; *Rouen au XVI[e] siècle*, de Jules Adeline, par J. G.-C.; Petites notices.

VIII. Les Lettres : Victor Hugo et *Mademoiselle de Maupin*, par le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul; Nouvelles diverses.

IX. L'Image : Images politiques; la Russomanie.

X. Nécrologie.

Gravures dans le texte (Reproductions de vignettes, titres et couvertures de publications françaises ou étrangères; affiches et documents divers).

GRAVURES HORS TEXTE

Panneaux décoratifs de Chéret : *La Danse* et *La Musique*. — Gravures coloriées : *Paris qui consomme* et *la Russomanie*.

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle.

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Histoire du livre par les prospectus.

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

OUVRAGE INDISPENSABLE AUX BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES



OUVRAGE INDISPENSABLE AUX BIBLIOPHILES ET COLLECTIONNEURS

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE

ÉMILE RONDEAU, Successeur

PARIS — 35, PASSAGE DES PANORAMAS, 35, — PARIS

NOUVEL ARMORIAL DU BIBLIOPHILE

GUIDE DE L'AMATEUR DES LIVRES ARMORIÉS

PAR

JOANNIS GUIGARD

L'ouvrage forme deux beaux volumes in-8 raisin

Prix de l'ouvrage complet : 50 fr.

TIRÉ A 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE (ÉPUISÉ)

Ce splendide ouvrage contient environ 2500 blasons et 50 superbes reliures armoriées. Il renferme également quantité de chiffres et marques, avec lesquels les plus célèbres bibliophiles ont frappé les livres et objets leur appartenant.

Le **premier** volume contient les trois premières parties de l'ouvrage :



MAISONS SOUVERAINES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FEMMES BIBLIOPHILES

AMATEURS ECCLÉSIASTIQUES

Le second volume renferme les armoiries des

AMATEURS PARTICULIERS



Supplément au n° 9 (novembre 1893), de " Le Livre et l'Image ".
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année formera 2 volumes petit in-4°, avec titres, tables et couverture.)

SOMMAIRE DU N° 9 :

TEXTE

I. L'Imagerie Russe, par John Grand-Carteret.

II. Bibliophilie Musulmane ; notes d'un profane à l'Exposition d'Art Musulman, par Léo Claretie.

III. L'Actualité en images. Caricatures, estampes, chansons, bibelots, articles de Paris et curiosités sur l'alliance franco-russe, par John Grand-Carteret.

IV. Les Livres : Dictionnaire encyclopédique des marques et monogrammes, chiffres, lettres, initiales, signes figuratifs, etc., par Ris-Paquot. — Bibliographie des ouvrages relatifs à l'amour, aux femmes et au mariage et des livres facétieux pantagruéliques, scatologiques, satiriques, etc.. par M. le comte d'I***.

V. Les Lettres : Quelques titres de chansons réalistes. — La femme et le journalisme.

VI. L'Image : Le Graphique dans les journaux quotidiens; le concours pour les vitraux destinés à la cathédrale d'Orléans; caricatures anglaises sur Émile Zola. Mille moins un petits papiers.

VII. Les Curiosités de la rue : Les affiches actuelles; curiosités des enseignes à Lyon.

VIII. Nécrologie.

Gravures dans le texte. (Images populaires russes; miniatures musulmanes et persanes; caricatures originales de H. Pille et de Henriot; titres de chansons et curiosités diverses sur l'alliance franco-russe; portraits-charge de Zola; documents divers).

GRAVURES HORS TEXTE

Image populaire russe sur Tolstoï. — Portrait du Tzar et de la tzarine. — Deux Miniatures persanes, représentant des souverains sassanites luttant contre des animaux. — La République française et l'ours russe (composition originale de A. Willette). — *Objets divers fabriqués par l'industrie parisienne pour les fêtes franco-russes* (composition de Ch. Kreutzberger).

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux) doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SÉBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Histoire du livre par les prospectus.

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Novembre 1893)

XXV

Chez Ernest Kolb :

— *Rémiette*, par GEORGES SERVIÈRES. Histoire de deux existences, celles d'une mère et d'une fille, intimement confondues pendant l'enfance et l'adolescence de celle-ci, puis, peu à peu, désunies par une série de froissements d'affection, enfin séparation poignante et définitive causée par le triomphe de la passion sur l'amour maternel, tel est le sujet de ce bref et touchant récit. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

— *Livre de Prières*, par GASTON PHOEBUS, comte de Foix, publié par L. de la Brière. Le manuscrit original des oraisons du galant prince béarnais, « le plus beau et le plus brave des princes de son temps », a été découvert, après cinq siècles, par un érudit à la Bibliothèque nationale; et c'est ce manuscrit que L. de la Brière a traduit en langage intelligible, tout en se gardant soigneusement d'en altérer le tour archaïque, la saveur originale et personnelle. La publication est extrêmement curieuse et fait grand honneur à son éditeur.

* * *

Chez Albert Savine :

— *Les Soutiens de la Société* et *l'Union des jeunes*, deux nouvelles pièces du théâtre d'Ibsen que viennent de traduire MM. PIERRE BERTRAND et EDMOND DE NEVERS.

Ce volume, entièrement consacré à l'œuvre sociale d'Ibsen, rencontrera certainement le même accueil que les précédents, *Solness*, *les Prétendants*, *la Dame de la Mer*. On sait que *l'Union des jeunes* est la comédie qui inaugura le théâtre moderne en Norvège, et que *les Soutiens de la Société* furent une des pièces les plus discutées du grand penseur du Nord. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

* * *

Chez Plon et Nourrit :

— *Un Vieux Ménage*, par HENRY GRÉVILLE, le séduisant auteur de tant de récits qui ont obtenu un si vif succès. C'est à la fois un roman d'intrigues et d'observation psychologique très intense, sous la forme fine et réservée dont l'auteur a le secret. Henry Gréville a, de tout temps, excellé dans l'analyse des mœurs et des caractères. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

— La série des *Almanachs pour* 1894, s'adressant à tous les âges, à tous les goûts, à toutes les bourses, à toutes les conditions sociales.

Voici d'abord le *Mathieu Lænsberg*, le vénérable aïeul, le doyen des almanachs qui paraît, imprimé selon l'antique tradition, sur le même papier et avec les mêmes types qu'autrefois, Mathieu Lænsberg, l'ami des villageois, le guide des paysans, auxquels il donne d'excellentes recettes de toutes sortes.

Puis *l'Annuaire* et les *Almanachs Mathieu* (*de la*

XXVI

Drôme), qui annoncent le temps qu'il fera durant l'année, et sont ainsi d'une utilité inappréciable pour les agriculteurs, les marins, et tout le monde en général.

L'*Almanach manuel de la Bonne Cuisine et de la Maîtresse de maison*, plein de recettes économiques, de procédés nouveaux pour faire de bons plats à peu de frais, sans négliger pour cela les mets succulents.

L'*Almanach du Savoir-Vivre*, par la comtesse DE BASSANVILLE, un petit code de la bonne compagnie ; l'*Almanach des Dames et des Demoiselles*, qui traite spécialement de la toilette et de la confection des petits ouvrages de femme; l'*Almanach de la Mère Gigogne*, qui s'adresse aux enfants; l'*Almanach de France et du Musée des Familles*, petite encyclopédie instructive; l'*Almanach scientifique*, qui nous explique les découvertes nouvelles de la science; l'*Almanach du parfait Vigneron*, qui constitue le *vade mecum* du viticulteur, du fabricant de cidre et du liquoriste, sans oublier le *Cultivateur* ni le *Jardinier*.

L'*Almanach des Saints Cœurs de Jésus et de Marie* et l'*Almanach du Bon Catholique* s'adressant, tous deux, aux personnes pieuses et aux communautés religieuses.

Notons encore, dans des genres différents : le *Parisien*, l'*Astrologique*, l'*Almanach illustré des Jeunes Mères*, le *Petit Almanach national de la France*, recueil patriotique d'anecdotes, de récits guerriers et de renseignements utiles aux réservistes et aux territoriaux; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, galerie des illustrations civiles, militaires, religieuses et artistiques de la France et de l'étranger; le *Prophétique*, consacré aux sciences occultes, aux prédictions, aux phénomènes les plus curieux du somnambulisme et de l'hypnotisme.

L'*Almanach des Parisiennes*, signé de nos plus brillants dessinateurs, est une brochure humoristique, d'un accent bien moderne. D'ailleurs, tous ceux qui aiment les bons mots, les gauloises fantaisies, les histoires burlesques, n'ont qu'à s'adresser à une bande de joyeux compères qui s'appellent : le *Lunatique*, le *Comique*, le *Pour rire*, le *Charivari*, gaillards almanachs qui, dans notre siècle morose, conservent la tradition de la saine gaieté.

— *Mémoires du général baron Thiébault*, par FERNAND CALMETTES, publiés d'après le manuscrit original. Le baron Thiébault est né à Berlin. Son père, appelé près du grand Frédéric pour remplir les fonctions de lecteur royal, a laissé sur la société de Berlin des *Mémoires* auxquels les souvenirs d'enfance de son fils forment un précieux complément.

Rentré en France avec sa famille aux approches de la Révolution, le jeune Thiébault a l'occasion de voir réunis autour de son père, les littérateurs à la mode : Chamfort, Cérutti, Rivarol, Jouy, Gassicourt, etc.; il fréquente aussi la haute bourgeoisie, gaie, frivole, comme toute la société du temps; il danse, chante, compose des petits vers, se bat en duel, ébauche des amourettes et nous

donne sur les mœurs peu connues de la classe moyenne des détails d'un intérêt tout nouveau.

Avec la Révolution arrive le temps de l'action. Thiébault prend part à l'organisation de la garde nationale, fait des patrouilles, monte les gardes du Roi, assiste aux journées principales dans la rue et dans les clubs, est condamné à mort sur la motion de Théroigne de Méricourt au 10 août. Avec le fameux bataillon de la Butte des Moulins il fait la campagne de 1792, puis, sous-commissaire en Belgique, rencontre à Tournai Mme de Genlis et Mlle d'Orléans, dont il devient le chevalier servant.

Par cela même rendu suspect, il est arrêté, traduit devant le Comité de salut public; miraculeusement acquitté, il retourne aux armées, se distingue au siège de Maubeuge, à la conquête de la Hollande, et partout dépense sans compter sa bonne humeur et sa vaillance. Il est le type du soldat issu du mouvement généreux de la Révolution; il s'enthousiasme pour l'odeur de la poudre, la beauté des femmes et le plaisir des aventures; il se livre avec tant d'insouciance et de résolution à la destinée, que sa vie est remplie d'incidents romanesques, tout en étant vrais et quoique relevant de l'histoire.

A la fin du premier volume il nous fait entrevoir, au 13 vendémiaire, Bonaparte, qu'il suivra, qu'il servira non sans gloire. Nous le verrons héroïque à la bataille d'Austerlitz; mais pour être un excellent militaire, il n'est pas moins un esprit original, plein de la grâce et du charme qu'il a su mettre dans son récit. — 1 volume in-8. Prix : 7 fr. 50.

*
* *

Chez Charpentier et Fasquelle :

Le Roman d'Arlette, par JEANNE LEROY, œuvre émouvante et sincère; histoire d'amour écrite avec simplicité et renfermant des pages très dramatiques. Ce volume fait partie de la *Nouvelle collection*, ne comprenant que des ouvrages absolument choisis, pouvant être laissés entre toutes les mains.

*
* *

Chez Calmann Lévy :

Madame la Duchesse, par GYP. Enfin voici donc, dans une œuvre de Gyp, une duchesse à laquelle on peut s'intéresser franchement. Jusque-là, toutes ses héroïnes étaient plus ou moins des sortes de cocottes — ou de cocodettes — et tous ses héros des idiots. Cette fois, voici une femme titrée, jeune, jolie, qui a du cœur, et qui aime, et qui souffre véritablement. Inutile d'ajouter que jamais l'étincelant humoriste n'avait déployé plus d'esprit et une observation plus cruellement pénétrante.

Renseignement qui ne manque point d'intérêt, *Madame la Duchesse* inaugure le 33e volume de cet écrivain inépuisable. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

*
* *

A la librairie de *la Nouvelle Revue* :

— *M. Rouher à Cernay après la guerre*, par ÉTIENNE SAVARY. Travail fort curieux, plein de détails et de renseignements inédits sur M. et Mme Rouher, qui avait été déjà fort remarqué lors de sa publication dans *la Nouvelle Revue*. 1 vol. in-12, 2 fr.

*
* *

A la librairie Jouffroy, Henri Perrot :

Trottoirs et Lupanars, par CHARLES VIRMAITRE. Il y avait longtemps que cet écrivain, qui s'est fait une spécialité des études sur le Paris documentaire, n'avait rien publié. Il revient aujourd'hui, ou plutôt il reprend sa série par un nouveau volume sur les bas fonds de la capitale, sujet qu'il avait déjà quelque peu effleuré et même traité dans ses *Paris-Impur*, *Paris-Cocu*, *Paris-Galant*. Quoique ce volume tire l'œil par une couverture plus subjective qu'artistique, il ne nous apprend, à vrai dire, rien de nouveau. C'est toujours la même répétition, tant il est vrai qu'on ne peut pas éternellement inventer dans ce domaine. 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

*
* *

A la bibliothèque de *la Plume* :

Bréviaire du cœur, poésies, par ARISTIDE ESTIENNE, avec une préface de Léon Deschamps et un frontispice d'André Des Gachons. « On ne trouvera point ici », dit le préfacier, « les superbes envolées lyriques d'un Victor Hugo, ni l'impassibilité momifiée d'un Leconte de Lisle, ces vers n'essayent point de terrasser la prosodie classique, ils se contentent fort bien, au contraire, des lois rythmiques consacrées par l'usage qu'en firent Racine et François Coppée ». En somme, recueil de poésies intimes qui n'a rien à faire avec la réclame et le tam-tam des recueils fin de siècle. 1 vol. petit in-12, 3 fr.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

OUVRAGE
INDISPENSABLE
AUX
BIBLIOTHÈQUES
PUBLIQUES



OUVRAGE
INDISPENSABLE
AUX
BIBLIOPHILES ET
COLLECTIONNEURS

LIBRAIRIE AUGUSTE FONTAINE

ÉMILE RONDEAU, Successeur

PARIS — 19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19 — PARIS

NOUVEL ARMORIAL DU BIBLIOPHILE

GUIDE DE L'AMATEUR DES LIVRES ARMORIÉS

PAR

JOANNIS GUIGARD

L'ouvrage forme deux beaux volumes in-8 raisin

Prix de l'ouvrage complet : 50 fr.

TIRÉ A 30 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS SUR HOLLANDE (ÉPUISÉ)

Ce splendide ouvrage contient environ 2 500 blasons et 50 superbes reliures armoriées. Il renferme également quantité de chiffres et marques, avec lesquels les plus célèbres bibliophiles ont frappé les livres et objets leur appartenant.

Le **premier** volume contient les trois premières parties de l'ouvrage :



MAISONS SOUVERAINES FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES

FEMMES BIBLIOPHILES

AMATEURS ECCLÉSIASTIQUES

Le second volume renferme les armoiries des

AMATEURS PARTICULIERS



Supplément au n° 10 (décembre 1893), de “ Le Livre et l'Image ”.
ÉMILE RONDEAU, libraire, 19, boulevard Montmartre. — Paris.

Le Livre & l'Image

REVUE DOCUMENTAIRE ILLUSTRÉE MENSUELLE

(L'année forme 2 volumes petit in-4°, avec titres, tables et couverture.)

SOMMAIRE DU N° 10 :

TEXTE

I. Les Étrennes, Empire et Restauration, par Henri Bouchot.

II. Histoire du Livre par les prospectus, par Jules Adeline.

III. Une vieille coutume : Les souhaits du premier de l'an dans la garde nationale et dans la vie civile, par John Grand-Carteret.

IV. Les Comédiennes déesses de la Raison, par Victor Fournel.

V. Les Livres : 18 Fructidor. Documents recueillis et publiés pour la « Société d'Histoire contemporaine », par Victor Pierre.— Napoléon et les femmes, par Frédéric Masson. — Catalogue des livres composant la bibliothèque de feu M. le baron James de Rothschild (tomes I à III). — Bibliographie des éditions de Simon de Colines (1520-1546), par Ph. Renouard. — La Bibliothèque Nationale; choix de documents pour servir à l'histoire de l'établissement et de ses collections, par Léon Vallée. — Les débuts de l'imprimerie à Poitiers, par A. de la Bourelière.

Livres illustrés de fin d'année : Livres d'amateurs, réimpressions d'œuvres célèbres, librairie courante, albums et livres d'enfants, le volume jour de l'an.

VI. L'Image : Glose sur une image; la rue du Croissant. — Journaux illustrés et albums. — Catalogues de libraires. — Un émule de Dantan : Bourbier et ses statuettes-charges. — Le monument Raffet.

VII. Les grandes ventes.

VIII. Nécrologie.

Gravures dans le texte. (Images de confiseurs et de jouets; cartes de visite et poupées; prospectus de livres illustrés de 1840 à 1848; feuilles de souhaits, illustrées, de la garde nationale et autres; gravures de volumes illustrés de fin d'année; titres d'albums; monument Raffet et documents divers.

GRAVURES HORS TEXTE

Marchande de vieilles images, eau-forte par Rodolphe Piguet. — ***Mlle Maillard, du Théâtre des Arts,*** d'après le portrait de Garneray, gravé en couleurs par Alix. — ***Yvette Guilbert,*** d'après l'affiche de Bac pour la Scala. — ***La rue du Croissant,*** aquarelle originale de E. Grenier.

ABONNEMENTS

Un an. France : 40 francs. — Union postale : 45 francs.

Tirage de luxe à 40 exemplaires numérotés.

10 EX. SUR JAPON ET 10 EX. SUR CHINE : 80 FR. PAR AN. — 20 EX. SUR HOLLANDE : 70 FR. PAR AN.

Tout ce qui concerne la rédaction (manuscrits, livres, gravures, périodiques, journaux, doit être adressé à M. GRAND-CARTERET, 1, *rue Hippolyte-Lebas.*

Tout ce qui concerne l'administration,
à M. ÉMILE RONDEAU, 19, *boulevard Montmartre.*

Le Livre & l'Image

PRINCIPAUX COLLABORATEURS

Jules ADELINE; Philibert AUDEBRAND; Henri BERALDI; Dr Richard BERINGUIER, de Berlin; BERTHELOT, de l'Académie des Sciences; Edmond BONNAFFÉ; Henri BOUCHOT, du Cabinet des Estampes; Gustave BOURCARD; Victor CHAMPIER, de la *Revue des Arts décoratifs*; Baron de CLAYE; Jules COMTE; Comte G. de CONTADES; Paul COTTIN, bibliothécaire à l'Arsenal; Jules COUSIN, du Musée Carnavalet; G. DUPLESSIS, du Cabinet des Estampes; Comte Paul DURRIEU, du Musée du Louvre; F. DRUJON; Paul EUDEL; E. W. FOULQUES, à Naples; L. de FOURCAUD; Victor FOURNEL; Louis FAGAN, du *British Museum*; FUNCK-BRENTANO, bibliothécaire à l'Arsenal; Édouard GARNIER, du Musée de Sèvres; Hippolyte GAUTIER; Philippe GILLE, du *Figaro*; Antoine GUILLOIS; Adolphe GUILLON; Dr Georges HIRTH, de Munich; Henry HOUSSAYE; H. JADART, de la Bibliothèque de Reims; Georges LAMOUROUX, de la Bibliothèque Sainte-Geneviève; Lorédan LARCHEY; F. LHOMME; Dr LÉON-PETIT; Jules LE PETIT; Armand LODS; DE MÉNORVAL; G. MONVAL, Archiviste de la Comédie-Française; G. MOURAVIT; Eugène MOUTON; Pierre de NOLHAC, du Musée de Versailles; Charles NUITTER, archiviste de l'Opéra; PAWLOWSKI; Émile PICOT; Arthur POUGIN; Ernest QUENTIN-BAUCHART; Félix RIBEYRE; Alfred ROBAUD; Eugène RODRIGUES (Ramiro); Paul ROUAIX; Victorien SARDOU, de l'Académie française; Vicomte de SAVIGNY DE MONCORPS; Paul SEBILLOT, Président de la Société des Traditions populaires; Albert SOUBIES; Vicomte de SPOELBERCH DE LOVENJOUL; Henri STEIN, des Archives nationales; Ernest THOINAN; Julien TIERSOT, du Conservatoire de Musique; Gaston TISSANDIER; Lieutenant-colonel TITEUX; Maurice TOURNEUX; Hugues VAGANAY, à Lyon; Henri WELSCHINGER; Dr WITKOWSKI; Charles YRIARTE, inspecteur des Beaux-Arts.

PRINCIPAUX ARTICLES EN PRÉPARATION

EUGÈNE MOUTON

La Génération d'un Livre.

ANTOINE GUILLOIS

Étude sur les objets de toutes sortes, cannes, boîtes, épées, pots, etc., avec des Napoléon Ier.

Le Bonapartisme mystique.

G. MONVAL

Le Molière exécuté pour l'Impératrice avec des compositions inédites de Garneray.

JULIEN TIERSOT

Le Troubadourisme en musique.

MAURICE TOURNEUX

Les Grandes Ventes au XVIIIe siècle.

ÉDOUARD GARNIER

Documents céramiques sur les ambassadeurs de Tippo-Sahib.

G. DE CONTADES

Les Cirques (XVIIIe et XIXe siècles).

PHILIBERT AUDEBRAND

L'Agenda. — L'invitation à dîner. — Ce qu'on trouve dans la rue en marchant.

VICTOR FOURNEL

Types populaires et physionomies disparues.

LÉONCE BÉNÉDITE

La Peinture orientaliste en France au XVIIIe siècle

Le Peintre Jean Pillement, chinoiseur.

HENRI BOUCHOT

Une séance à l'Institut sous la Restauration.

JULES ADELINE

Notes sur les affiches étrangères.

Vignettes et illustrations.

AMÉDÉE PIGEON

Les Théâtres de marionnettes (XVIIIe et XIXe siècles).

ARMAND LODS

Les Affiches de Willette. — Forain inconnu.

F. DRUJON

La *Kératologie*, manuscrit de François Noël.

Notes sur la bibliographie rabelaisienne.

Essais bio-bibliographiques : Mérard de St-Just, Sylvain Maréchal, l'abbé Bordelon.

DE MÉNORVAL

Études parisiennes : les maisons et les aspects de Paris, autrefois et aujourd'hui.

NOTICES LITTÉRAIRES

(Décembre 1893.)

XXIX

Chez May et Motteroz :

— *La Peinture Espagnole*, par M. Paul Lefort, et *l'Art Arabe*, par Al. Gayet, deux nouveaux volumes qui viennent s'ajouter à la *Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts*, publiée sous la direction de M. Jules Comte, directeur des bâtiments civils.

Jusqu'ici, et en mettant à part les *Annals of the artists in Spain* de W. Stirling, l'étude chronologique, et méthodiquement exposée, des évolutions successives de la peinture, en Espagne, depuis l'apparition de ses plus anciennes manifestations, depuis la miniature jusqu'aux productions qui datent d'hier, n'avait jamais été embrassée dans son ensemble, et pas plus dans notre langue que dans aucune autre. L'Espagne, elle-même, ne possède l'histoire de son art que fragmentée, morcelée, sans vues générales, sans chronologie, sans lien.

C'est cette histoire complète, développée avec toute la science et toute la critique nécessaires, que M. Paul Lefort vient de terminer. La compétence de l'auteur en matière de critique d'art et spécialement d'iconographie espagnole dont il a, pour ainsi dire, fait son domaine, nous dispense de faire l'éloge de son livre, appelé à rendre les plus grands services aux professeurs dans nos écoles d'art, aux amateurs et aux artistes eux-mêmes.

Ajoutons que l'ouvrage renferme une Bibliographie des sources, un Index des noms cités et plus de cent illustrations, reproduction des merveilles de l'art espagnol.

Jusqu'ici, lui aussi, l'art arabe était resté en dehors des études artistiques, et la plupart des ouvrages qui lui avaient été consacrés ne traitaient que du tracé géométrique de ses polygones et de la construction graphique de ses figures, sans aborder jamais l'esthétique qui se dégage de leur agencement. D'autre part, les grands albums de M. Prisse d'Avennes et Pascal Coste se trouvaient par leurs prix très élevés inaccessibles à beaucoup d'amateurs. De plus, une question se posait, souvent agitée, mais jamais élucidée : quelle était l'origine de l'art arabe? Les recherches faites à ce sujet par M. Gayet au cours de longs séjours en Orient, et les articles où il les a exposées, le désignaient comme l'auteur d'une œuvre de vulgarisation dont la donnée serait puisée aux sources mêmes. Un art resté inconnu ou contesté, l'art copte, a été révélé par lui au public, et les études qu'il lui a consacrées se sont imposées si bien, que l'école d'archéologie allemande, par l'organe de son chef le plus autorisé, le docteur Ebers, leur a consacré tout un travail critique. C'est de l'art de l'Égypte chrétienne ou Égypte copte, que, pièces en mains, l'auteur dégage les origines de l'art arabe; ce premier point tranché, il expose méthodiquement les diverses étapes que traverse successivement cette formule primitive; retraçant à grands traits, par des aperçus historiques, les influences diverses qui dominèrent chacune de ces manifestations.

Bref, ces deux volumes ne seront pas les moins précieux de la collections. — 2 vol. in-4 anglais. Prix 3 fr. 50 chaque.

XXX

— *Le Japon contemporain* (notes et impressions), par Jean Dhasp. Prenant à tâche de ne raconter que ce qu'il a vu ou entendu, Jean Dhasp fait défiler successivement sous nos yeux les scènes les plus intéressantes et les plus variées : une procession, une fête populaire, une représentation au théâtre de Tokio, l'allée des cent Bouddhas, une visite à la montagne sainte de Nikko, la fêtes des chrysanthèmes, etc. ; sans oublier la marine, l'armée, l'enseignement, le commerce, l'industrie, auxquels l'auteur consacre plusieurs chapitres tout pleins d'aperçus neufs et de vues originales, destinés à modifier sensiblement le courant des idées ambiantes sur les mœurs, les coutumes et l'esprit général de la race jaune, ainsi qu'à combattre, à l'aide de faits avérés et de choses vécues, les idées fantaisistes sur le Japon mises à la mode par le roman et le théâtre. — 1 vol. in-16, 3 fr. 50.

* * *

Chez Plon :

— *Mémoires du Chancelier Pasquier*, publiés par M. le duc d'Audiffret-Pasquier, de l'Académie française. Tome II. Ce volume sera comme le tome Ier accueilli avec un très vif intérêt.

Il embrasse la période qui s'étend de 1812 à 1814, époque féconde en événements inoubliables ! La campagne de Russie, les suprêmes victoires et les défaites de cet empereur qu'on était habitué à voir jusque-là commander à la fortune, les démêlés avec Pie VII, la lutte contre les alliés, l'invasion, l'abdication de Napoléon, enfin la Restauration. Cette page de notre histoire si remplie de grands événements est tracée avec la fidélité, l'impartialité et la hauteur de vues qui caractérisent le célèbre chancelier. Le grand rôle que l'empereur Alexandre de Russie a joué dans ces faits mémorables, et surtout son entrée à Paris, prennent un intérêt tout spécial en présence des relations actuelles de la France avec la Russie et de la réception faite aux envoyés du Tsar. — 1 vol. in-8, 8 fr.

* * *

A la Librairie de l'Édition Nationale :

— Le fascicule III du tome second de l'*Homme qui rit* avec la suite des illustrations de Delort et le fascicule II de l'*Histoire d'un Crime* avec de nombreuses illustrations de Dawant, qui mettent en pleine lumière le talent, mâle et souple tout à la fois, de ces artistes.

A la Librairie Henri Bécus :

— *Sieyès : l'Homme, le Constituant.* Avec un portrait et un autographe, suivi d'un appendice sur les constitutions du 24 juin 1793 et du 22 frimaire an VIII, par A. Bigeon. L'auteur de ce volume s'est déjà fait connaître par une assez curieuse plaquette : *la Maub*, études sur les bouges de Paris, et il annonce comme étant actuellement sous presse un grand travail en trois volumes : *Évolution de la Bourgeoisie française.* Sieyès, qui fut l'âme de la Révolution, est resté englouti, mal jugé. L'homme chez lui demandait à être étudié : c'est pourquoi M. Bigeon, un chercheur, s'est attelé à la délicate besogne de rendre à l'abbé Sieyès la place à laquelle il a droit, démêlant la vérité à travers les pamphlets outrageants et les fades éloges académiques. Et à vrai dire, examinant successivement l'homme et le constituant, il paraît s'être acquitté fort bien de la besogne.

Ajoutons que le volume, imprimé avec soin par la maison Bécus, est d'une lecture facile. — 1 vol. in-8, 6 fr.

* * *

Chez Simonis Empis :

— *La Cour de Berlin*, par Pierre de Lano. Nouveau volume faisant suite à la collection précédemment publiée par l'auteur sur Napoléon III et l'Impératrice Eugénie. C'est, plus ou moins, de l'histoire par les petits côtés ou plutôt vue et racontée par un chroniqueur. L'auteur étudie successivement les trois empereurs, Guillaume Ier, Frédéric et Guillaume II, les princes et les princesses, M. de Bismarck, la Cour et le Monde, et, en dernier lieu, la Ville. Des détails intéressants, mais, en somme, rien qu'on ne sache déjà. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

* * *

Chez Perrin et Cie :

— *Un Jeune Empereur, Guillaume II d'Allemagne*, par Harold Frédéric, traduit de l'anglais par J. de Clesles. Guillaume II, le jeune empereur et roi, est une *réalité*, dit l'auteur; on peut donc avec lui étudier l'Allemagne au grand jour. En une suite de chapitres, M. Frédéric passe successivement en revue la suprématie des Hohenzollern, l'éducation de Guillaume, le jeune prince, à Bonn et dans les cercles militaires, le prince Guillaume et la maladie de son père, à travers les ombres du trône, sous l'influence de Bismarck, une année d'abolutisme expérimental, une année d'utiles leçons, chute de Bismarck, deux années sans Bismarck, le tout se terminant par un portrait de Guillaume II, ses goûts et son caractère. — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

* * *

Chez H. Laurens :

— *Histoire populaire de la Peinture*, par Arsène Alexandre. *École française* (avec 250 gravures).

Le goût des beaux-arts — surtout celui de la peinture — se répand chaque jour davantage, et chaque année voit augmenter le nombre des expositions d'œuvres rétrospectives ou contemporaines. L'*Histoire populaire de la Peinture*, dont M. Arsène Alexandre vient de commencer la publication, répond donc à un véritable besoin. L'ouvrage, qui comprendra quatre volumes, débute cette année par l'*École française*, dans lequel l'auteur étudie avec clarté et indépendance les influences, les courants, les idées auxquels a obéi cet art qui (avec des moyens en apparence limités et toujours les mêmes) se transforme et se modifie sans cesse.

Il montre comment tous les artistes : Clouet, Poussin, Claude Lorrain, Lebrun, Lesueur, Watteau, Boucher, Chardin, Greuze, La Tour, Fragonard, David, Prudhon, Gros, Géricault, Ingres, Delacroix, Rousseau, Millet, Corot, Courbet, Meissonier, ont toujours su par un ou plusieurs côtés donner à leur œuvre un cachet personnel. L'*Histoire de la Peinture populaire* comprendra quatre volumes renfermant 250 gravures, de telle sorte que l'ensemble des volumes formera un véritable musée de mille tableaux de toutes les principales écoles. — 1 vol. gr. in-8, 10 fr.

— *L'Art moderne, son passé, son présent et son avenir*, revue illustrée de plus de cent reproductions artistiques, par A. Pellissier, professeur de l'Université.

Depuis ses origines jusqu'à nos jours l'Art s'est manifesté par des chefs-d'œuvre d'architecture, de statuaire, de peinture et de musique dont l'auteur présente l'analyse critique avec une netteté d'exposition qui fait connaître le génie et l'œuvre de tous les Maîtres depuis les artistes anonymes des catacombes jusqu'à Brunelleschi, Fra Angelico, Michel-Ange, Raphaël, Titien, Paul Véronèse, Palestrina, Rembrandt, Poussin, Lulli, Rubens, Puget, Haydn, Mozart, David, Beethoven, Ingres, Eugène Delacroix, Pradier, Rossini et Wagner. — 1 vol. in-8. Prix 6 fr.

* * *

A la Librairie Illustrée :

— Sous le titre de *Trucs et Décors*, M. Georges Moynet, le spécialiste connu, publie un volume important sur la mise en scène et la machinerie théâtrale. M. G. Moynet décrit les récentes transformations de cet art particulier, les innovations apportées par la science moderne aux effets théâtraux; il explique en détail les grands trucs à sensation, etc. Le lecteur pénètre avec lui dans les coulisses, circule dans les dessous et dans les cintres des théâtres; il voit disposer agrès, engins, appareils de tout genre; en un mot, il assiste à la confection et à la préparation des trucs et des décors. Cent cinquante dessins ou vignettes, disséminés dans le volume, mettent objets et gens sous les yeux du lecteur et forment le meilleur commentaire de cette leçon de choses. — 1 vol. in-8, 10 fr.

* * *

Chez A. Savine :

— *Impressions de voyage dans Paris, ancien et moderne*, par le baron Lafond de Saint-Mur, sénateur, une histoire de Paris qui, tout en étant attrayante, n'est pas précisément politique, militaire ou religieuse.

L'auteur, qui a battu les divers quartiers de Paris pendant trente ans, s'est attaché à décrire avec précision, sans fatigue pour le lecteur, d'une façon anecdotique, ses sensations d'artiste, ses émotions de philosophe et d'archéologue, condensant dans cet ouvrage les particularités les plus curieuses, les plus attachantes de l'histoire de Paris ancien et moderne. — 1 vol. in-18, 3 fr. 50.

* * *

Chez Paul Dupont, rue du Bouloi, 4 :

— *La Vendée patriote*, par Ch.-L. Chassin, tome II.

La lutte entre l'hébertisme de Ronsin et le dantonisme du ci-devant duc de Biron, cause principale des succès des royalistes; l'occupation de Saumur et d'Angers, la défense de Nantes, qui sauva la république et la patrie; la garde de la côte vendéenne par la division des Sables; la prise et la reprise de Châtillon, les trois batailles de Luçon, l'acceptation de la Constitution de 93 par les patriotes de l'Ouest, le terrible décret du 1er août et son exécution confiée au général sans-culotte Rossignol : tels sont les principaux faits éclairés, dans ce volume, au moyen de documents inédits par un historien qui substitue la réalité à la légende sans parti pris ni préjugé. — 1 vol. grand in-8, 10 fr.

***

A la Société des Écrivains Français (A. Bellier et Cie, imprimeurs), 18, rue de Valois :

— *Solutions politiques et sociales*, par ÉMILE OLLIVIER. L'auteur déclare que, républicain, il a conclu pour obtenir la liberté un pacte avec Napoléon III, semblable à celui que les républicains Manin, Montanelli, Mazzini parfois, Garibaldi toujours, ont conclu avec Victor-Emmanuel pour conquérir l'indépendance. Il conseille à la République de se rendre digne de ses bonnes fortunes inattendues, de triompher de ses « idées étroites, de ses préjugés, de son intolérance, de son insouciance de la justice, de ses avidités ». Ce livre se compose de quatre études : *la Guerre sociale, De la Presse, De la méthode politique, la Politique pontificale.* — 1 vol. in-12, 3 fr. 50.

— *Cœurs de Marins*, par le baron DESLANDES. Illustrations de l'auteur et de Mège du Malmont. Suite de récits maritimes, de scènes de bord contés dans la naïveté du langage où ils furent écrits. L'auteur se complaît à exposer les sentiments de droiture et d'honneur de ces braves cœurs de marins, si éloignés de la terre à tous les points de vue, et subissant cependant, comme les autres, les passions humaines. Plusieurs des illustrations sont tirées hors texte, en sanguine. — 1 vol. in-8, 10 fr.

***

Librairie J. Prévost, à Saintes :

— *Les Mœurs d'autrefois en Saintonge et en Aunis*, par M. l'abbé NOGUÈS, curé de Dampierre, associé correspondant des Antiquaires de France. Ouvrage rempli de science, de verve et d'humour qui fait le plus grand honneur à son auteur et qui traite successivement de tous les sujets dont voici la courte nomenclature :

I. Noces et mariages. — II. Naissance, baptême et premier âge de l'enfant. — III. Décès, obsèques, inhumations. — IV. Coutumes festivales. — V. Jeux et divertissements. — VI. Costumes. — VII. Croyances et préjugés. — VIII. Pratiques bizarres et superstitieuses. — IX. Particularités zootechniques.

C'est à l'aide de travaux de cette espèce qu'on restituera peu à peu la vie d'autrefois. — 1 vol. 3 fr. 50.

***

LES REVUES

— *La Revue des Revues* annonce qu'à partir du 1er janvier 1894 elle deviendra bi-mensuelle et paraîtra avec le sous-titre *Revue d'Europe et d'Amérique.*

— *Le Correspondant.* Plusieurs articles très remarquables dans les derniers fascicules, septembre et octobre : *Les débuts diplomatiques de Chateaubriand* (1803-1804), d'après les documents conservés aux archives des affaires étrangères. — *L'Architecture, sa marche historique dans l'humanité*, par M. EUGÈNE DUPIN, *la Russie actuelle, et l'Allemagne nouvelle*, notes d'un observateur qui sait voir et encore mieux *observer.*

— *Le Collectionneur de Timbres-Poste.* Bulletin mensuel publié par M. ARTHUR MAURY, abondant en renseignements curieux et précieux par la quantité de documents illustrés qu'il publie.

— *Polybiblion.* Le fascicule d'octobre de cette revue, qui sera très certainement la source la plus précieuse pour la connaissance exacte du mouvement littéraire à notre époque, contient un long article de M. CHARLES ARNAUD, sur les romans, contes et nouvelles. Comme toujours la chronique abonde en nombreux petits renseignements.

— *L'Intermédiaire de l'Ouest*, revue bibliographique mensuelle, publiée par L. CLOUZOT, libraire éditeur à Niort. Cinq fascicules ont paru à l'heure actuelle et contiennent des notices intéressantes dans tous les domaines pour l'histoire de l'ancienne province.

— *La Revue du siècle*, directeur CAMILLE ROY, paraissant à Lyon, Marseille. Publie dans chaque numéro une planche hors texte, héliogravure ou eau-forte, des études sur les célébrités lyonnaises, sur l'histoire ou les curiosités locales, et des poésies dues aux poètes du cru.

***

— *The French Review.* Revue française de littérature et d'art paraissant tous les deux mois à Londres et publiée par M. CHARLES HINSCH. Le n° 2 (fascicule d'octobre) contient une photographie de Guy de Maupassant, un article sur *Dante et la Divine Comédie*, et quelques notes de M. J. DUHAMEL sur le plagiat et les emprunts littéraires dans le théâtre anglais.

— *Repertorium für Kunstwissenschaft.* Berlin et Stuttgart, publié par le Dr HUBERT JANITSCHEK, dont la mort toute récente va laisser un grand vide dans l'étude de l'histoire et de l'art historique en Allemagne. Cette revue, tout à fait hors ligne, publie 6 fascicules par an et donne, dans chaque numéro, en plus des études approfondies sur différents sujets, une bibliographie complète de tout ce qui se publie dans le monde en fait d'histoire de l'art, d'archéologie, d'impression, de peinture, d'arts graphiques, même les catalogues des musées et des expositions. Catalogage effrayant et admirablement fait.

— *Buchgewerbeblatt*, Monatschrift für alle Zweige des Buchgewerbes (*Journal de l'Industrie du Livre*). Publication mensuelle dirigée par M. KONRAD BURGER, conservateur du Musée de l'Industrie du Livre à Leipzig. Intéressante publication créée en 1892, à la fois historique et technique. La première année contient, entre autres, les études suivantes : Peter Halise et ses ornements typographiques. L'exposition des œuvres de Walter Crane, au Musée d'art industriel à Berlin. Ex-libris alsaciens. Le développement des machines d'imprimerie. Chaque numéro contient, en plus, une série de nouvelles intéressantes dans tous les domaines de l'imprimerie et de l'industrie du livre.

— *The Bookman*, journal mensuel consacré au livre paraissant à Londres (Hodder and Stoughton, éditeurs), contient d'intéressantes études sur les hommes et les choses de la littérature. Publie également des portraits. Le dernier volume (avril à septembre 1893) donne ainsi

les profils du professeur Minto, de Maarten Maartens, de Bernard Quariteh, de Sarah Grand, de Guy de Maupassant, de Louise Chandler Moulton, de Kate Douglas Wiggin, avec des notiees biographiques ou des interviews. C'est le recueil indispensable à qui veut suivre le mouvement de l'autre eôté de la Manehe.

LIVRES D'ÉTRENNES DE LA LIBRAIRIE FIRMIN-DIDOT ET Cie

— Le librairie Firmin-Didot, dont le fonds est si riche en publieations variées et attaehantes, présente, eette année, un ensemble d'ouvrages que recommandent à la fois l'intérêt des sujets et la beauté de l'illustration.

Nous citerons d'abord *la Céramique chinoise*, par M. Grandidier (1 vol. gr. in-8, 50 fr.). Dans ce livre, qui jette une vive lumière sur un art jusqu'à présent mal défini, l'auteur s'adresse à eeux qui aiment la porcelaine orientale non moins qu'aux personnes avides de s'instruire. Afin de réagir plus sûrement dans son entreprise, il a émaillé le texte d'ineursions pittoresques dans la religion et les mœurs du peuple ehinois, fournissant ainsi au leeteur le eommentaire naturel des objets qu'il a sous les yeux. Après un aperçu sommaire des procédés de fabrieation, il précise la date de la découverte de la poterie translueide, explique les sujets de déeors civils ou religieux, et renouvelle la classification par une méthode claire et pratique. L'intelligence du texte a été facilitée par l'illustration, eonfiée au talent supérieur de Dujardin, qui a reproduit, au moyen de l'héliogravure, 124 pièces de la eélèbre collection de l'auteur. Cet ouvrage, que les amateurs attendaient depuis longtemps, est appelé au même sueeès qui a aecueilli naguère *la Céramique japonaise*, dont il forme, en quelque sorte, le pendant obligé.

Aujourd'hui, le goût du public se porte vers les parties intimes de l'histoire, les impressions ou jugements des personnages qui y ont tenu un rôle. Quoi de plus saisissant en ce genre et de toujours neuf que la tragédie royale dont le *Journal de la Duchesse d'Angoulême* retrace pas à pas les épisodes, marqués dans le sang et les larmes? Ce qui donne une réelle valeur historique et morale à eette œuvre, rendue enfin publique après un siècle d'attente, e'est la sincérité absolue du témoin : en effet, la Dauphine ne vise, en son douloureux récit, qu'à exposer les événements de la manière la plus simple. Son *Journal*, donné par elle à Mme Françoise Hüe et conservé pieusement dans eette famille, comprend les faits qui se sont passés depuis les journées des 5 et 6 octobre 1789 jusqu'à la captivité du Temple. Il fut écrit des mains de Louis XVIII sous la dictée de sa nièce; ee prinee y ajouta des notes, et mit un soin méticuleux à en contrôler l'exactitude et à en corriger certaines phrases; particularité bien propre à rehausser curieusement le prix de ce travail. Pour conserver à un document si précieux son double caractère d'originalité et de revision, le *Journal*, tel que l'a rédigé la Dauphine, a été imprimé en gros texte, de façon à être lu sans interruption d'un bout à l'autre; les corrections et additions introduites par le roi l'accompagnent en notes, et les remarques du roi sont placées à part, au bas des pages. Une magistrale introduction de M. Imbert de Saint-Amand précède l'ouvrage, qui est orné de quatre portraits rares et d'un fac-similé.

A la serie des grandes œuvres historiques il convient

de rattacher *le XIXe Siècle*, par M. Grand-Carteret, brillant panorama de la période séeulaire qui s'achève, plein de faits, de renseignements, d'observations piquantes, en même temps qu'une sorte de musée, de l'aspeet le plus varié, grâce aux images du temps, direetement reproduites. Citons aussi *la Vie américaine*, par M. de Rousiers, eouronnée par l'Académie française, aussi attachante par l'agrément du récit que par la vérité des remarques éeonomiques, et dont les Amérieains ont dit que e'était l'étude la plus vraie qui eût été faite de leur pays; et *la Sainte Russie*, si fidèlement dépeinte, depuis les magnifieences de sa eour jusqu'aux coutumes originales du peuple, avec ses cadres militaires et l'innombrable diversité des éléments qui la eomposent. Dans *le Chic à cheval*, M. Louis Vallet, un artiste bien eonnu, tient la plume et le erayon. Pour la première fois, nous avons ici une histoire pittoresque de l'équitation, histoire eivile et militaire, rehaussée, et c'est là sa grande originalité, par des eentaines de dessins en noir et en eouleur, qui offrent, dans la suite des âges, la physionomie du eheval et les types marquants de l'élégance équestre. Cet amusant et beau livre a pour complément les *Croquis de cavalerie*, du même auteur.

L'exploration de l'Afrique, ce nouveau théâtre de l'activité moderne, a fourni à M. Dybowski l'oceasion d'une relation des plus intéressantes : *la Route du Tchad*. Le premier, à la suite et eomme le vengeur de Crampel, il y a montré par où nous pouvions atteindre les rives de ce lac mystérieux, et il ne s'est arrêté dans cette entreprise hardie que devant la famine, le désert et la guerre. Quoi qu'il en soit, il a le mérite d'avoir indiqué et en partie reconnu la voie la plus sûre de pénétration dans les régions de l'intérieur. L'ouvrage, préparé au jour le jour, eontient une foule de documents et d'observations sur les peuplades noires, les animaux, les cultures. Des figures nombreuses, d'après les colleetions rapportées par le voyageur, accentuent eneore le caraetère de vérité et de précision dont le récit est empreint. — A noter également les *Dix années en Equatoria*, du major Casati, le compagnon d'Émin-Pacha.

D'autres ouvrages, d'un prix plus modique, forment d'excellents choix pour les cadeaux de nouvelle année. Alexis Lemaistre, encore un artiste qui a su s'interpréter lui-même avec beaueoup d'humour, présente son *École des beaux-arts*, ses *Jeunes Filles aux examens* et *Potaches et Bachots*, dont plusieurs éditions n'ont pas épuisé le succès. La vie de *Gaucher Myrian*, écolier de Salamanque, à travers l'Espagne et la France, a l'attrait d'un roman sans cesser d'être eonforme aux mœurs du XIIIe sièele. *Jérusalem*, de l'abbé Albouy, sera un guide, d'une érudition aimable, aux sanctuaires de la Palestine, et *la Mission de la France*, de Mgr Ricard, résume les idées hautes et généreuses qui ont inspiré la fameuse devise : *Gesta Dei per Francos*.

La Vie à Table (1 vol. in-8) est, sans eontredit, le plus important ouvrage gastronomique publié depuis *la Physiologie du Goût* de Brillat-Savarin. Dans cette œuvre, essentiellement moderne, M. Chatillon-Plessis a traité, avec sa compétence bien connue de chroniqueur gastronome, tout ce qui intéresse les questions de Table de notre temps, si profondément transformées depuis un siècle. Notre façon de vivre aetuelle, nos goûts, nos mœurs et nos modes d'invitation et de réunion de table sont exposées avee une intensité d'impression brillante et

neuve, abondante en faits, féconde en observations tour à tour légères ou profondes, toujours utiles.

Les enfants, et aussi les parents, se plairont à lire *l'Ane des Korrigans*, légende bretonne, pleine de couleur et de sensibilité, écrite et dessinée par M. QUESNAY DE BEAUREPAIRE, à qui l'on doit déjà *Wissembourg*, un émouvant épisode de la guerre. Les recueils d'histoire naturelle, que M. DE CHERVILLE a donnés (*Contes de la campagne*, *Récits de terroir* et *Bêtes en robe de chambre*) sont en possession de la faveur du public, et il suffit, à leur honneur, d'en rappeler le titre.

Nous ne saurions mieux terminer cette notice qu'en recommandant aux familles la mignonne *Bibliothèque de ma fille et de mon petit garçon*, qui entre dans sa troisième année; c'est le plus joli livre d'étrennes qui puisse plaire aux enfants.

*
* *

LIVRES D'ÉTRENNES DE LA MAISON A. MAME ET FILS

— I. *Henri IV et son temps*, par M. l'abbé JOUSSET, 48 gravures. — 1 vol. in-4. Percaline. 8 fr. 50.

Il n'est point de famille si humble, qui n'ait sa *galerie de portraits* : c'est la joie du foyer, et l'on montre avec orgueil ceux qui ont fondé la prospérité de la maison ou agrandi son patrimoine d'honneur. — La France est une grande famille, elle a aussi sa galerie d'enfants illustres, dont elle est justement fière. Parmi eux, il n'en est point de plus français que *Henri IV*.

Malheureusement la *légende* a défiguré cette noble physionomie et fait oublier l'honnête homme, le général habile, le fin politique, le Français obstiné, pour ne laissser dans l'imagination populaire que le souvenir vague d'un heureux gaillard, coureur d'aventures et diseur de bons mots. C'est une injustice, il y avait quelque intérêt patriotique à la réparer; aussi la *critique* a-t-elle eu facilement raison de la légende, et justifié par des raisons solides la reconnaissance populaire. On connaît les beaux travaux de M. BERTHOLD ZELLER, ceux du comte DE LA FERRIÈRE et la publication des Mémoires pour servir à l'histoire de France. Une vive lumière éclaire à présent l'histoire du XVIe siècle, et particulièrement celle de Henri IV. Mais cette fête des yeux a été surtout le régal des privilégiés et des érudits.

M. MAME, toujours à l'affût d'une belle œuvre qui soit en même temps une bonne action, a voulu mettre à la portée de tous les heureux travaux de la critique, et les vulgariser dans un grand ouvrage qui fût comme une évocation vivante du siècle qui a préparé le plus grand de notre histoire. Aussi rien n'y a été épargné : récits contemporains, mémoires extraits des lettres de Catherine de Médicis et de Henri IV, gravures choisies dans les cartons de la Bibliothèque nationale, tout ce qui peut donner de la vie a été mis en mouvement.

L'auteur, M. l'abbé JOUSSET, n'a eu d'autre souci que celui de la vérité, et l'intérêt de ses lecteurs.

Grâce à M. MAME, la *galerie* de nos gloires se complète; après *Charlemagne*, *Saint Louis*, *Jeanne d'Arc*, *Henri IV* : c'est un plaisir pour les yeux, un réconfort pour le cœur.

— II. *Les chevaliers de Rhodes et de Malte*, par P.-A. FAROCHON, ancien professeur d'histoire, 38 gravures. — 1 vol. in-4. Percaline. 8 fr. 50.

Grande et glorieuse histoire que celle de ces chevaliers de Saint-Jean, « humbles serviteurs des pauvres », prêts à toutes les vaillances. Les croisades arrivent, les frères de Saint-Jean prennent l'armure des chevaliers, et la période héroïque commence. Dès lors, ce n'est plus de l'histoire, c'est une merveilleuse épopée. L'invasion musulmane est arrêtée; l'Europe est sauvée du fanatisme, de l'ignorance et du fatalisme. Voilà ce que peut l'abnégation chrétienne secondée par la vaillance gauloise. Car la plupart de ces grands maîtres, les meilleurs de ces braves sont sortis de France : les Raymond du Puy, les Gozon, les Villiers de l'Isle Adam, les Parisot de la Valette sont des Français. C'est leur dévouement qui nous a donné en Orient cette renommée de vaillance qui a subsisté jusqu'à nos jours. Et aujourd'hui même l'Angleterre, maîtresse de Malte, ne peut contempler sans un mélange de jalousie et de respect les glorieux souvenirs légués par les chevaliers français.

Ce livre est écrit dans un style vigoureux et coloré. Jusqu'ici, nous devons le dire, cette page d'histoire était peu connue; nul n'aurait plus d'excuse, maintenant, s'il l'ignorait.

— III. *Aux Indes et en Australie*, par lady BRASSEY. Traduit de l'anglais avec autorisation de l'auteur, par GASTON BONNEFONT. Illustré de 200 dessins par R.-T. Pritchett. — 1 vol. in-4. Percaline. 8 fr. 50.

L'auteur de ce livre est une noble dame anglaise, — qui naturellement voyage pour son plaisir, avec toutes les commodités d'un luxe vraiment royal. — Son mari est un des hommes politiques les plus influents du parti wigh, et lady Brassey elle-même, activement mêlée pendant plus de vingt ans aux luttes sociales de son pays, soutint, non sans honneur, la réputation politique de sa famille.

Et c'est plaisir de suivre une voyageuse si cultivée, et, — pour employer une locution anglaise, — si sympathique, nous conduisant de Bombay à Portsmouth par Ceylan, Célèbes, l'Australie occidentale, la Nouvelle-Galles du Sud et l'île du Prince-de-Galles. Mœurs, paysages, épisodes dramatiques ou humoristiques sont analysés, décrits, racontés par elle avec la même finesse, le même charme, le même entrain, faisant preuve d'une perspicacité à laquelle rien n'échappe.

*
* *

LIVRES D'ÉTRENNES DE LA LIBRAIRIE ARMAND COLIN ET Cie

— *Mémoires d'un Éléphant blanc.* Tour à tour éléphant sacré, puis éléphant guerrier, enfin, éléphant de cirque, l'honnête Iravata raconte ses aventures et promène le lecteur dans les plus beaux sites des Indes, tout en l'initiant aux anciennes civilisations hindoues. Les compositions de MUCHA et l'ornementation symbolique de P. RUTY ne contribueront pas peu à la fortune de ce nouveau volume dû à la plume de JUDITH GAUTIER. — 1 vol. in-4, 78 gravures, relié toile, tranches dorées, 10 fr.

— *Contes antiques*, par CH. NORMAND. Ces trois contes amusants se déroulent en Égypte, en Grèce, à Rome, aux temps les plus reculés. Sans aucune irrévérence pour le berceau des premières civilisations, la verve caustique de Ch. Normand s'est exercée sur ces milieux nouveaux, et le grotesque jaillit sans effort, débordant, irrésistible. Chris-

tophe a illustré ce volume : la gaîté de la gravure va de pair avec celle du texte. — 1 vol. in-4, 108 gravures, relié toile, tranches dorées, fers spéciaux, 10 fr.

La Méditerranée pittoresque, par PIERRE DE LOUBEAU, préface de GASTON DESCHAMPS. Cet ouvrage, entrepris avec la collaboration d'artistes de premier ordre, a été entièrement écrit et dessiné d'après nature. Histoire, géographie, mœurs, descriptions, toutes les côtes si découpées et si pittoresques de la Méditerranée sont passées en revue, du Bosphore aux colonnes d'Hercule. L'ouvrage forme un magnifique volume in-4 de 510 pages, illustré de 270 gravures sur bois, dont 50 hors texte, avec une carte en couleur, broché, 25 fr.; relié toile, tranches dorées, fers spéciaux, 35 fr.

— *La Famille Fenouillard*, par CHRISTOPHE. Histoire en images parue page par page dans *le Petit Français illustré*. Le volume se présente, aujourd'hui, sous la forme d'un album tiré en couleur, in-4 oblong, 84 planches, élégante reliure toile, fers spéciaux, 10 fr.

— *Le Petit Français illustré*. Journal des écoliers et des écolières. Paraît le samedi. Plus de *deux cent mille* lecteurs. — Chaque numéro contient 12 pages de texte : contes, historiettes, récits de voyages, de guerres, de chasses, etc., causeries sur les arts, les sciences, les lettres, règles de tous les jeux, variétés, jeux d'esprit, etc., très nombreuses et très belles gravures. Chaque numéro contient un *supplément gratuit* : découpages, coloriages, ombres chinoises, jeux, constructions, etc. *Le numéro : 10 cent. avec son supplément.* Abonnements du 1er décembre, un an : France, 6 fr. Colonies et étranger, 7 fr. Abonnement d'essai : un mois, 15 cent.

*
* *

Chez Paul Auguste-Godchaux et Cie, 10, rue de la Douane :

Séries d'albums coloriés, in-4 à 1 fr. pièce :

1. *Les Chansons enfantines* (comprenant : le Roi Dagobert, la Mère Michel, Il était une bergère, Au clair de la Lune, Cadet Roussel, etc.), texte, chant et illustrations de L. MOULIGNIÉ.

2. *La Chasse dans tous les pays*. Illustrations de PAUL DE SEMAN.

3. *Histoires enfantines à colorier*. Illustrations de A. CHAUFFOUR.

4. *La Conquête du Dahomey*. Illustrations de L. MOULIGNIÉ.

*
* *

A la Librairie Larousse :

— *La Science amusante*, par TOM-TIT. 100 nouvelles expériences. Troisième et dernière série, deux expériences d'abord publiées dans *l'Illustration* et qui ont obtenu partout un succès considérable. — 1 vol. in-8, 3 fr.

— 200 *Jeux d'enfants* en plein air et à la maison, par M. M. HARQUERAUX et L. PELLETIER. Choix fort intéressant, fort bien fait, des jeux d'action et des jeux paisibles, avec ou sans instruments, à l'usage des filles et des garçons. — 1 vol. in-8, 3 fr.

M. Grand-Carteret fait appel à tous les collectionneurs qui auraient dans leurs cartons des pièces sur les sujets suivants, et il leur sera très reconnaissant s'ils veulent bien, soit les lui envoyer en communication, soit lui en donner la liste :

I. Estampes sur les femmes et l'amour. — II. Types et cris de Paris. — III. Salons et scènes de la vie. — IV. Estampes sur les Russes. — V. Fêtes et plaisirs. — VI. Estampes sur les juifs. — VII. Estampes sur les artistes et les Salons. — VIII. Émancipation des femmes. — IX. Jeux. — X. Allégories ou caricatures sur les Napoléon. — XI. Boutiques et magasins. Réclames et commerce. Commis-voyageurs. — XII. Médecine et médecins. Épidémies. — XIII. Estampes sur Paris : rues et maisons. — XIV. Vignettes troubadour de la Restauration. — XV. Bals publics et danseuses. — XVI. Moyens de locomotion : voitures, diligences, chemins de fer. — XVII. Sports.

CORRESPONDANCE

du " Livre et l'Image "

Sous cette rubrique « Correspondance » nous répondons à toutes les demandes de renseignements que nos abonnés voudront bien nous adresser au sujet des Livres, Affiches, Reliures, Tableaux, Dessins, Estampes, Autographes, Curiosités, etc.

ENVOYER LES DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS

Au Directeur-Gérant du "*Livre et l'Image*"

19, BOULEVARD MONTMARTRE, 19

PARIS

tous, donne, sous une forme excessivement amusante, vive et frappante, à l'aide d'une centaine de reproductions prises dans les journaux illustrés de tous les pays, un état exact de l'opinion publique, non seulement en France, mais dans toute l'Europe, particulièrement en Allemagne, en Autriche, en Italie et en Suisse; album divertissant comme une « comédie aux cent actes divers », instructif comme un document d'histoire, qui se complète d'ailleurs par le récit de la marche triomphale de Paris à Toulon : **les Marins russes en France,** de Marius Vachon. (Prix : broché, 7 francs; relié, 10 francs.) Testimonial artistique et littéraire de l'inoubliable *Grande Semaine russe* de 1893, cette œuvre contient le récit et la reproduction de toutes les fêtes organisées à Toulon, à Paris, à Lyon et à Marseille. Vues panoramiques, vaisseaux des escadres russe et française, décorations des places, des rues et des monuments, arcs de triomphe, fêtes, réceptions, instantanés de foules, groupes d'officiers et de marins, portraits, présents, œuvres d'art, fantaisies parisiennes, soit 100 gravures, dessins ou croquis et 25 planches hors texte, le tout dû à des artistes émérites, accompagnent les pages colorées et vibrantes de Marius Vachon, le peintre délicat de *la Russie au soleil*. Avec la préface émue et hautement patriotique de M. E. Melchior de Vogüé, l'éminent russophile, membre de l'Académie française, le livre : **les Marins russes en France,** né d'une manifestation unique dans sa spontanéité et digne des souvenirs grandioses qu'il évoque, se présente en toute confiance de succès au public, qui l'accueillera avec joie et reconnaissance.

—

A cette époque de l'année, nos lecteurs et surtout nos lectrices savent que le jouet occupe une grande place dans les préoccupations de la famille. Le jouet est l'ennemi du livre comme l'étrenne utile est la rivale de l'étrenne amusante. Voici un volume appelé à réconcilier les deux concurrents; il est intitulé : **les Jouets,** a pour auteur Léo Claretie, est illustré de 300 vignettes dans le texte et 13 planches hors texte dont 6 en couleurs et, sous forme de monographie, donne successivement l'historique du jouet depuis la plus haute antiquité, ses multiples procédés de fabrication, ainsi que son rôle et sa place dans la vie et dans la société, particulièrement dans l'actualité, qu'il suit pas à pas, qu'il copie, consigne et conserve; ouvrage intéressant à la fois la jeunesse et l'âge mûr. Si tous les acheteurs de jouets y joignent l'acquisition de : **les Jouets** (prix : 7 fr. 50), le nombre d'exemplaires tirés de cet ouvrage dépassera le chiffre le plus invraisemblable des éditions les plus célèbres à ce point de vue dans les fastes de la librairie.

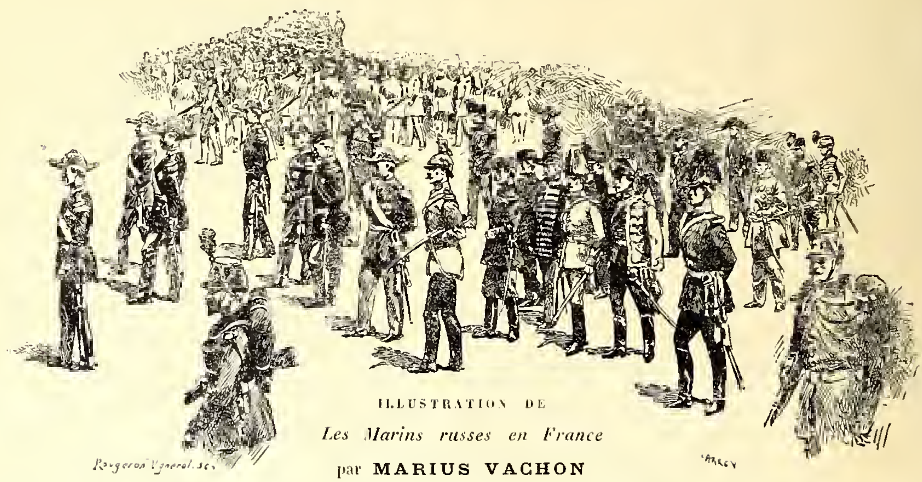


ILLUSTRATION DE
Les Marins russes en France
par **MARIUS VACHON**

—

Dans le domaine des voyages et du plein air, nous signalerons, en passant rapidement : la **France en bicyclette,** étapes d'un touriste de Paris à Grenoble et Marseille, par Jean Bertot, joliment illustré (prix : 3 fr. 50); une nouvelle édition entièrement refondue (prix : 10 fr.) de **la Côte d'azur,** œuvre maîtresse de Stéphen Liégeard, couronnée par l'Académie française, donnant la description et la reproduction de toutes nos stations d'hiver, Niec, Cannes, Saint-Raphaël, etc.

—

Les volumes sur les Beaux-Arts, — spécialité toujours cultivée aux Librairies-Imprimeries réunies, — sont représentés par **les Peintres militaires Raffet et Charlet,** d'Armand Dayot (prix : 12 fr.),



PARIS. — IMPRIMERIE LAHURE.

LE

LIVRE & L'IMAGE

Août-Décembre

1893

Exemplaire tiré sur

VÉLIN

PRIX : 20 FRANCS

PARIS

19, BOULEV. MONTMARTRE, 19

TOME II